LA THEOLOGIE NATVRELLE DE RAYMOND SEBON.

Traduite en François par Meßire Michel, Seigneur de Montaigne, Cheualier de l'ordre du Roy, & Gentilhomme ordinaire de sa chambre.

Derniere Edition reueuë & corrigee.



A PARIS,
Chez TOVSSAINTS DV BRAY, ruë S. Iacque aux Epics meurs, & au Palais en la gallerie des prisonniers.

M. D. C. XI.



A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR

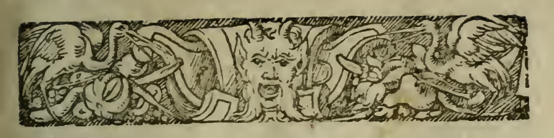
de Montaigne.

MONSEIGNEVR, ſuiuant la charge que vous me dõnaſtes l'ãnee paſſee chez vous a Mõtaigne, i'ay taillé & dreſſé de ma main à Raymõd Sebon, ce grand Theologien & Philoſophe Eſpagnol, vn accouſtrement à la Françoiſe, & l'ay deueſtu, autant qu'il a eſté en moy, de ce port farouche, & maintien Barbareſque, que vous luy vites premierement: de maniere qu'à mon opinion, il a meshui aſſez de façon & d'entre-gent pour ſe preſenter en toute bonne compagnie. Il pourra bien eſtre, que les perſõnes delicates & curieuſes y remarqueront quelque traict, & ply de Gaſcongne: mais ce leur ſera d'autant plus de honte, d'auoir par leur nonchalance laiſſé prendre ſur eux cet aduantage, à vn homme de tout poinct nouueau & aprenti en telle beſoigne. Or Monſeigneur, c'eſt raiſon que ſous voſtre nom il ſe pouſſe en credit, & mette en lumiere, puis qu'il vous doit tout ce qu'il a d'amendemẽt & de reformation. Toutesfois ie voy bien que s'il vous

plaiſt de conter auec luy, ce ſera vous qui luy deurez beaucoup de reſte: car en eſchange de ſes excellens & tres-religieux diſcours, de ſes hautaines conceptions & comme diuines, il ſe trouuera que vous ny aurés apporté de voſtre part, que des mots & du langage: marchandiſe ſi vulgaire & ſi vile, que qui plus en a, n'en vaut, à l'auanture, que moins.

Monſeigneur, ie ſupplie Dieu, *qu'il vous doint treſlongue & tres-heureuſe vie.*

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant fils,
Michel de Montaigne.



PREFACE DE L'AVTHEVR.



La loüange & gloire de la tres-haute & tres-glorieuse Trinité, de la vierge Marie, & de toute la cour celeste: au nom de nostre Seigneur Iesus-Christ, au proffit & salut de tous les Chrestiens, s'ensuit la doctrine du liure des creatures: ou liure de Nature: doctrine de l'homme, & à luy propre entant qu'il est homme: doctrine conuenable, naturelle & vtile à tout homme: par laquelle, il est illuminé à se cognoistre soy-mesme, son createur, & presque tout ce, à quoy il est tenu comme homme: doctrine, contenant la reigle de Nature: par laquelle aussi, vn chacun est instruit de ce à quoy il est obligé naturellement tant enuers Dieu, qu'enuers son prochain: & non seulement instruit, mais esmeu & poussé à ce faire de soy-mesme par amour & par vne

L'vtilité du liure present.

Ce liure aprend la verité facilement.

allaigre volonté. En outre ceste doctrine apprend a tout homme de voir a l'œil sans difficulté & sans peine la verité, autant qu'il est possible à la raison naturelle pour la cognoissance de Dieu & de soy-mesme, & de ce dequoy il a besoin pour son salut, & pour paruenir à la vie eternelle: luy donne grand accez à l'intelligence de ce qui est prescrit & commandé aux sainctes escritures, & fait que l'entendement humain est deliuré de plusieurs doutes, & consent hardiment à ce qu'elles contiennent concernant la cognoissance de Dieu, ou de soy-mesme. En ce liure se descouurent les anciennes erreurs des payens & philosophes infidelles, & par sa doctrine se maintient & se cognoist la foy Catholique: toute secte qui luy est contraire y est descouuerte, & conuaincuë fausse & mensongere. Voila pourquoy en ceste decadence & fin du monde, il est besoin que tous les Chrestiens se roidissent, s'arment, & s'asseurent en ceste foy là, contre ceux qui la combatent, pour se garder d'estre seduits, & s'il en est besoin, mourir allaigrement pour elle. D'auantage, ceste doctrine ouure à vn chacun la voye a l'intelligence des saincts Docteurs; voire elle est incorporee en leurs liures (encores qu'elle n'y apparoisse point) comme est vn Alphabet en tous escrits. Aussi est-ce l'Alphabet des Docteurs:

Ce liure dissoult plusieurs doutes conten' és saintes escritures.

Ce liure confute les erreurs payennes.

Ce liure sert a entēdre les Docteurs de l'Eglise, & leur est comme vn alphabet.

& comme tel il le faut premierement aprendre. Parquoy pour t'acheminer aux sainctes escritures tu feras bien d'acquerir ceste science comme rudimens de toutes sciences, & pour mieux estre resolu, apprens là deuant tout autre chose, autrement à grand peine paruiendras tu à la perfection des sciences plus hautes: pour ce que c'est ici la racine, l'origine & les petits fondemens de la doctrine appartenante à l'hôme pour son salut. Ainsi quiconque a le salut par esperance, doit premierement auoir en soy la racine de salut, & se doit par consequent garnir de ceste science, qui est vne fontaine de verité salutaire. Et n'est besoin que personne laisse à la lire ou apprendre par faute d'autre doctrine: car elle ne presuppose ni la Grãmaire, ni la Logique, ni autre art liberal, ni la Physique, ni la Metaphysique, attendu qu'elle est la premiere: & que c'est elle qui renge, qui accommode & qui dresse les autres a vne saincte fin, à la vraye verité & a nostre profit: Par ce qu'elle instruit l'homme à se cognoistre soymesme: à sçauoir pourquoy il a esté creé, & par qui il l'a esté, à cognoistre son bien, son mal, son deuoir, dequoy & à qui il est obligé. Or à l'hôme ignorant de ces choses, que peuuent seruir les autres sciences? ce n'est que vanité: attendu que les hommes n'en vsent que mal, & à leur

Ce liure fon de les hômes.

La doctrine de ce liure n'a besoin d'aucun des arts liberaux.

Ce liure aprend à l'homme la cognoissance de soy mesme, & le but de son estre.

dōmage: veu qu'ils ne sçauent ni où ils vont, ni d'où ils viēnent, ni où ils sont. Parquoy on leur apprend ici à entendre que c'est que la corruptiō & deffaut de l'homme, sa damnation, & d'où elle luy est venuë, à cognoistre l'estat auquel il est, celuy auquel il estoit en son origine, d'où il est cheu, & cōbien il est eslongné de sa premiere perfection, de quelle façon il se peut reformer, & les choses necessaires à ce faire. Par ainsi ceste doctrine est cōmune aux laics, aux clercs & à toute maniere de gens: & si se peut comprendre en vn mois & sans peine. Il ne la faut apprendre par cœur, ni en avoir des liures: car depuis que elle est cōceuë, elle ne se peut oublier. Elle rend l'homme contant, humble, gracieux, obeissāt, ennemy du vice & du peché, amoureux de vertu, sans l'enfler pourtant ou l'enorgueillir pour sa suffisance. Elle ne se sert d'argumēs obscurs qui ayent besoin de profond & long discours: car elle n'argumente que par choses apparētes & cogneues a chacun par experience, comme par les creatures, & par la nature de l'homme: par lequel, & par ce qu'il sçait de soy, elle prouue ce qu'elle veut: & principalement par cela, qu'un chacun a essayé en luy mesme, aussi n'a elle mestier d'autre tesmoin que de l'homme. Au reste elle semble de prime face desprisable & de neant, d'autant qu'elle a des commandemens vulgaires

La vanité des sciences mondaines.

Ce liure est vtile a tout le monde indifferemmét.

La facilité de la doctrine de ce liure.

Ceste doctrine à plus au depart, qu'a la venuë.

& fort bas: mais elle ne laisse pas d'apporter vn fruit grand & notable, à sçauoir la cognoissãce de Dieu & de l'homme: & d'autant qu'elle part de plus bas, d'autãt plus monte-elle & s'esleue aux choses hautes & celestes. Par ainsi qui se voudra resentir de son fruict, qu'il se exerce premierement, aux petits principes de ceste science, sans les desdaigner: car autremẽt il n'en pourra gouster: non plus qu'vn enfant n'apprend à lire sans l'intelligence de l'alphabet, & de chaque charactere à part soy. Et ne pleigne hardiment sa peine: car il se rendra par ceste doctrine en peu de mois sçauant & versé en plusieurs choses, pour lesquelles sçauoir il conuiendroit employer long temps a la lecture de plusieurs liures. Elle n'allegue nulle authorité, ni celle mesme de la Bible, pour ce que son but est de confirmer ce qui est couché aux saintes Escritures, & de ietter les fondemens, sur lesquels nous puissions bastir ce que s'ensuit en icelles obscurement. Ainsi quant a nous elle va deuant le vieil & nouueau Testament. Dieu nous a donné deux liures, celuy de l'vniuersel ordre des choses ou de la nature, & celui de la Bible. Cestuy-là nous fut donné premier, & dès l'origine du monde: car chaque creature n'est que comme vne lettre, tiree par la main de Dieu. De façon que d'vne grande multitude de creatures, comme d'vn nom-

Cõment il faut tirer fruict de ceste doctrine.

Dieu nous a donné deux liures.

bre de lettres, ce liure a esté composé : dans lequel l'homme se trouue, & en est la lettre capitale & principale. Or tout ainsi que les lettres, & les mots faits des lettres font vne science, en comprenant tout plain de sentences & significations differentes, tout ainsi les creatures iointes ensemble & accouplees l'vne a l'autre emportent diuerses propositions & diuers sens, & contiennent la science, qui nous est necessaire auant tout autre. Le second liure des saintes Escritures a esté depuis donné à l'homme, & ce au defaut du premier: auquel (ainsi aueuglé comme il estoit) il ne voyoit rien : si est-ce que le premier est commun à tout le monde, & non pas le secōd: car il faut estre clerc pour le pouuoir lire. En outre, le liure de nature ne se peut, ni falsifier, ni effacer, ni faussement interpreter: par ainsi ne le peuuent les heretiques faussement entendre: & nul en celuy-là ne deuient heretique: là où il va tout autrement de celuy de la Bible. Si est-ce que l'vn & l'autre est party de mesme maistre : & Dieu a basti les creatures comme il a releué ses escritures. Aussi s'accordent ils tres-bien l'vn auec l'autre & n'ont garde de s'entrecontredire: quoy que le premier simbolize plus auec nostre nature, & que le second soit bien loin au dessus d'elle. Puis que l'homme, tout raisonnable & capable de disci-

> Les creatures sōt cōme lettres escrites de la main de Dieu.

> L'homme est la lettre capitale des escrits de la main de Dieu.

> Le 2. liure que Dieu nous a donné.

> Le liure de nature ne se peut falsifier ni effacer.

> L'hōme naist actuellemēt garni de mille sciences.

pline qu'il estoit, ne se trouuoit toutesfois à sa naissance garni actuellement de nulle science, & que nulle science ne se peut acquerir sans liure, où elle soit escrite, il estoit plus que raisõnable (afin que ceste capacité d'estre sçauant ne nous fut pour neant donnee) que la diuine intelligence nous fournist dequoy pouuoir, sans Maistre d'escole, naturellement, & de nous mesmes nous instruire de la doctrine qui nous est seule necessaire. A ceste cause bastit elle ce monde & nous le donna comme vn liure propre, familier & infallible, escrit de sa main, où les creatures sont rengees ainsi que lettres non a nostre poste, mais par le sainct iugement de Dieu, pour nous apprendre la sapience & la science de nostre salut: laquelle toutesfois nul ne peut voir de soy, ni lire en ce grand liure (biẽ que tousiours ouuert & present a nos yeux) s'il n'est esclairé de Dieu & purgé de sa maculle originelle. D'où il est aduenu que les anciẽs philosophes payẽs, qui en ont tiré toutes leurs autres sciẽces & tout leur sçauoir, n'y ont pourtãt iamais peu aperceuoir & descouurir (aueugles en ce qui concernoit leur souuerain bien) la sapience, qui y est enclose, & la vraye & solide doctrine, qui nous guide à la vie eternelle. Or veu que de l'assemblage des creatures, tout ainsi que d'vn biene ordonnee cousture de paroles

Le mõde visible est le liure naturel des hõmes.

Pourquoy les Philosophes ne peurent voir la vraye doctrine cõprise au liure de nature.

commẽt il faut traitter ce liure.

L'Eglise Romaine mere de tous Chrestiẽs fideles, maistresse de grace, reigle de foy & verité.

s'engendre la vraye intelligence en celuy qui à la suffisance de la conceuoir, la façon de traitter ce liure est d'assortir & rapporter les creatures l'vne à l'autre, considerant leur poix & signification, pour apres en auoir tiré la diuine sapience qu'elles contiennent, la ficher & empraindre bien auant en nos cœurs & en nostre ame. Or pource que la sacrosainte Eglise Romaine est mere de tous les Chrestiens fideles, maistresse de grace, reigle de foy & de verité, ie sous-mets entierement à sa correction tout ce qui est dit & contenu en ce mien ouurage.



LA THEOLOGIE NATVRELLE DE RAYMOND SEBON.

De l'eschelle de nature par laquelle l'homme monte à la cognoissance de soy & de son Createur.

CHAPITRE I.

PAR l'inclination naturelle des hommes, ils sont continuellement en cherche de l'euidence de la verité & de la certitude: & ne se peuuent assouuir ny contenter qu'ils ne s'en soient approchez iusques au dernier point de leur puissance. Or il y a des degrez en la certitude & en la preuue, qui font les vnes preuues plus fortes, les autres plus foibles, quelque certitude plus grande, quelque autre moindre. L'authorité de la preuue & la force de la certitude s'engẽdre de la force & authorité des tesmoins & des tesmoignages, desquels la verité

Les hõmes sont naturellement inclinez à chercher la verité.

Il y a des degrez en la certitude & en la preuue.

Descriptiō d'vn bon tesmoin.

depend: & de là vient que d'autant que les tesmoins se trouuent plus veritables, apparens & indubitables, d'autant y a-il plus de certitude en ce qu'ils preuuẽt. Et s'ils sont tels que leurs tesmoignages par leur euidence ne puissent tōber en nul doute, tout ce qu'ils verifierōt nous sera tres-certain, tres-euidẽt & tres-manifeste. Aussi d'autant que les tesmoins sont plus estrangers & pl⁹ eslōgnez de la chose, de laquelle on doute, d'autant sont-ils moins de foy & de creance: & plus ils sont voisins, plus ils aportent auec eux de certitude Mais il n'y a rien plus familier, plus interieur & plus propre à chacun, que soy-mesme à soy: il s'ensuit donc, que tout ce qui est verifié de quelque chose par elle mesme & par sa nature, reste tresbien verifié. Puis que nulle chose créee n'est plus voisine à l'homme que l'hōme mesme à soy, tout ce qui se prouuera de luy par luy-mesme, par sa nature & par ce qu'il sçait certainement, de tout celà demeurera-il tres-asseuré & tres-esclarci. Car en ce poinct cōsiste la plus cōmode certitude, & la plus asseuree creãce qui se puisse faire, ou tirer de la preuue. Voila pourquoy l'homme & sa nature doiuent seruir de moyen, d'argument & de tesmoignage, pour prouuer toute chose de l'homme, pour prouuer tout ce qui cōcerne son salut, son heur, son mal-heur, son mal & son bien: autrement il n'en sera iamais assez certain. Qu'il cōmẽce donc à se cognoistre soy-mesme & sa nature, s'il veut verifier quelque chose de soy. Mais il est hors de soy, eslōgné de soy d'vne extréme distance, absent de sa maison propre qu'il ne

Tesmoins incertains.

Ce qui est verifié par soy-mesme il est tres-bien.

Rien n'est plus voisin à l'homme, que l'homme.

L'hōme & sa nature sont le moyen des argumens de ce liure.

L'homme se doit cognoistre s'il veut verifier quelque chose de soy.

Le miserable estat de l'homme pour peu d'occasion.

vid oncques, ignorãt ſa valeur, meſcognoiſſant ſoy-meſme, s'eſchangeant pour choſe de neant, pour vne courte ioye, pour vn leger plaiſir, pour le peché. S'il ſe veut donc recognoiſtre, ſon ancien pris, ſa nature, ſa beauté premiere, qu'il reuienne à ſoy & rentre chez ſoy : & pour ce faire, veu qu'il a oublié ſon domicile, il eſt neceſſaire que par le moyen d'autres choſes on le ramene & reconduiſe chez-luy. Il luy faut vne eſchelle pour l'aider à ſe remonter à ſoy & à ſe rauoir. Les pas qu'il fera, les eſchellons qu'il en ambera, ce ſeront autant de notices qu'il acquerra de ſa nature. Toute cognoiſſance ſe prẽd par argument des choſes que nous ſçauons premieremẽt & le mieux, a celles qui nous ſont incogneuës : & par ce qui nous eſt euidemment notoire, nous montons à l'intelligence de ce que nous ignorons. Auſſi nous entendons premierement les choſes plus petites & plus baſſes, & apres les plus grãdes & les plus eſleuees : d'où il aduient que l'homme, comme eſtant la plus excellente & la plus digne choſe de ce monde, cognoiſt toutes autres choſes auant qu'il ſe cognoiſſe ſoy-meſme. Or afin qu'ainſi hors de luy, comme il eſt, & s'ignorant, il puiſſe eſtre ramené a ſoy & inſtruit de ſa nature ; on luy preſẽte ceſte belle vniuerſité des choſes, & des creatures, comme vne droite voie & ferme eſchelle, ayant des marches tres-aſſeurees, par où il puiſſe arriuer a ſon naturel domicile, & ſe remonter à la vraye cognoiſſance de ſa nature. Pour ceſt effet tout y eſt diuerſifié par vn bel ordre de rangs de tres-iuſte proportiõ. Les choſes y ſont,

Comment l'hõme peut derechef cognoiſtre ſon excellence.

L'eſchelle & les eſchellõs par où l'homme remonte chez ſoy.

Toute cognoiſſance va du cogneu à l'incogneu.

L'homme ſe cognoiſt le dernier de toutes choſes de ce monde.

L'vniuerſité des choſes eſt l'eſchelle, par où l'homme remonte en ſoy-meſme.

les vnes basses, les autres hautes, celles-ci parfaites, celles-là imparfaites: quelques vnes y sont extrémement vtiles, & quelques autres d'vn pris inestimable. pour accommoder ses pas & pour s'acheminer côtremont iusques à soy, de degré en degré à la mode d'vne eschelle: de laquelle s'il se veut seruir, voicy côme il luy en conuient vser: voicy le train qu'il luy faut tenir pour paruenir à sa cognoissance. Premierement, qu'il considere la valeur de chaque chose en soy: & puis la generale police de cest vniuers, distribuee en differentes dignitez & diuers rangs de creatures. Celà fait, il luy faudra côparer l'homme, qui en est la plus noble & premiere partie, à toutes les autres: & les côparer en double façon. Tantost regardant en quoy il conuient, tâtost en quoy il differe d'auec elles. De ceste ressemblance, ou dissemblance s'engêdrera en luy l'intelligence qu'il cherche de soy, & qui plus est, celle de Dieu son createur immortel: car par la voye des choses inferieures, il s'acheminera iusques à l'hôme: & tout d'vn fil il enjambera de l'homme iusques à Dieu. Il est impossible d'arriuer par ailleurs à ceste double cognoissance. Ce sont deux montees & deux traictes à faire: l'vne par les choses, qui sont au dessous de l'homme iusques à luy, & la seconde de luy iusques à son createur. Quant à la premiere, il y a vne grande diuersité & distinction de degrez ez choses de ce monde: desquels fermes & immobiles comme ils sont, est bastie l'eschelle de nature. Il nous les faut nombrer & poiser chacun à part soy. La generalité estre duite à quatre mar

L'vsage de l'eschelle, par ou l'homme monte en la cognoissance de soy-mesme.

La double façon de comparer l'homme au reste des creatures.

L'homme par se cognoistre cognoist Dieu.

On monte à la cognoissance de Dieu necessairement par deux montees.

Les quatre generales marches des

ches, encores qu'il y ait soubs chacune d'elles diuers ordres particuliers, & diuerses especes. Ces quatre se rengent ainsi. Tout ce qui est, ou il a l'estre seulement sans vie, sans sentiment, sans intelligence, sans iugement, sans libre volonté: ou bien il a l'estre & le viure seulemét, & rien du reste, ou bien il est, il vit, il sent, & c'est tout: ou bien il est, il vit, il sent, il entéd, & veut à sa liberté. Ainsi ces quatre choses, estre, viure, sentir & entendre, comprennent tout, & rien n'est au delà. Car soubs l'intelligéce est aussi logé le iugement & la liberté de vouloir. Ce premier ordre des choses qui n'ont que l'estre, contient vne grãde multitude d'especes, lesquelles, bien que pareilles & semblables en celà, reçoiuent toutesfois soubs cest estre seulemẽt, beaucoup de difference: d'autant que l'estre de l'vne est plus noble que celuy de l'autre, & qu'elles ont leurs vertus, & leurs operations plus ou moins excellentes. Là sont les quatre elemens, chacun garny de sa particuliere nature: & si ont des rengs entr'eux. La terre est la plus abaissee & de moindre pris, l'eau est plus noble que la terre, l'air encores plus noble que l'eau, & au feu est reserué le dernier honneur. Il les faudra considerer chacun à part soy, tout vulgairement, pour voir ce qu'il a de propre & de particulier. Là sont aussi toutes choses qui s'engendrent dans le ventre de la terre, comme les mineraux & les metaux, qui sont dissemblables en pris. L'argent vif, le plomb, le fer, le cuyure, l'or, l'argent & l'estain: l'azur y est aussi, qui excede tout metail en valeur: le souphre, le sal-

choses du monde.

Estre, viure sentir & entendre, comprennent tout.

Distributiõ de l'ordre des choses, qui n'ont que l'estre.

La dignité des quatre elemens cõparez entre eux.

Les metaux & mineraux.

L'azur precieux par dessus tout autre metal.

Les pierres precieuses. pestre, le salgemme, & l'alun : toutes choses de grande efficace. Ces pierres en sont, & les pierres precieuses: precieuses, non par leur grandeur, mais par leurs proprietez singulieres, l'escarboucle, le hiacinthe, l'esmeraude, le cristal & autres. Le ciel est encores en cest ordre, & tous les corps celestes. planettes & estoilles, comme aussi toutes choses faites par art: car de celles-là nulle ne peut auoir que l'estre. La seconde marche de nostre eschelle comprend toutes choses qui ont l'estre & le viure seulement : & dit-on qu'elles ont vie, d'autãt que de soy elles se mouuent contremont, contrebas, deuant, derriere, à dextre & a senestre: là sont toutes les plantes, les arbres & les herbes, qui viuent, d'autant qu'elles ont ce mouuement par elles mesmes. Nous les voyõs croistre en hauteur & en grosseur, & tirer de la terre leur nourriture, par laquelle cõtinuellemẽt elles s'augmentent, s'entretiennẽt, engendrẽt de la semence & du fruict. Ce nourrissement, ceste generation & augmẽtation par leur vertu propre, fait que nous leur attribuons la vie : & celà n'est aux elemẽs que par similitude. Ce rend souffre vne sous-distinction des arbres & des herbes. Les arbres sont plus nobles, les herbes le sont moins. Des arbres il en est vn million d'especes, differẽtes en qualitez, en vertu & en estimatiõ : ne plus ne moins y a-il vn infini nombre de sortes d'herbes, desquelles l'vne n'est pas l'autre, & a chacune sa particuliere nature & efficace. En l'ordre troisiesme loge tout ce qui a estre, vie & sentiment: le sentiment cõprend sous soy le veoir, l'oyr, le gouster, le fleu-

Les choses artificielles ne peuuent auoir que l'estre.

Diuision de la seconde marche.

Pourquoy on dit que les plantes

Les elemens ne viuent que par similitude des plantes.

Distinction des arbpes & des herbes.

Diuision de a marche troisiesme.

rer, & le toucher, auec toutes les operatiõs que nous voyons aux animaux plus qu'aux plantes. A ce rang faut-il attribuer toutes especes de bestes, soient en terre, en l'air, ou en l'eau. Et voyés combien il y a de façons de bestes terrestres, combien de difference & de diuersitez de forme & de valeur entre elles, combien entre les oyseaux & les poissons. Tous les animaux sont triplement departis & diuersifiez entr'eux. Les vns n'ont que l'attouchement sans memoire & sans ouye: cõme toutes ces coquilles, & ces petites bestes qui sont attachees aux arbres & aux racines. Ce premier rãg est le plus bas & le plus vil: les autres ont l'attouchemẽt & la memoire, sans l'ouye cõme le fourmy. D'autres plus parfaits ont l'attouchement, la memoire & l'ouye, comme chiens, cheuaux & semblables. D'en trouuer vne quatriesme espece de tels qui eussent l'ouye sans memoire, il ne se peut faire: par ce que tout par tout où l'ouye se trouue, la memoire qui la suit, s'y trouue aussi. Les animaux de la premiere façon, d'autãt qu'ils n'ont point de memoire, n'ont point aussi de prudence: & d'autant qu'ils n'ont point d'ouye, sont incapables de tout apprentissage. D'auantage, ils sont priuez du mouuement de lieu a autre, attendu que sans memoire nulle beste ne se peut ainsi mouuoir. Ceux de la seconde, à cause de la memoire, ont mouuement de place en place, & si peuuent auoir de la prudence: comme nous disons des fourmis, lors que no' leur voyõs faire prouision de grain, mais à faute d'ouye ils sont incapables d'estre instruits. Quant à ceux de la

Ce qui cõpred le sentiment.

Tous animaux sont departis en trois.

Qui a l'ouye a necessairemẽt la memoire

Sans memoire l'animal ne se meut naturellement de lieu a autre.

troisiesme, par ce qu'ils ont & le souuenir & l'ouyr, ils sont disciplinables en quelque façon: cõme les chiens & les oyseaux. Toutes ces trois especes sont comprinses, cõme ayans sentimẽt, sous le tiers general ordre. Il est vray que la premiere, pour estre plus voisine des plãtes, est aussi la moins honorable. La secõde est plus noble pour en estre plus eslongnee, & la tierce a mesme mesure. Voila quant au troisiesme ordre. Sous le quatriesme sont les choses qui ont estre, viure, sentir, entendre, iuger, vouloir & ne vouloir à leur fantasie, c'est à dire le liberal arbitre. Icy sont les hõmes, desquels la nature est si accomplie qu'il est impossible d'y riẽ trouuer à redire, ne d'y rien adiouster, attendu qu'il n'y a rien en perfection & en dignité au dessus du liberal arbitre, ny reng auquel l'homme puisse monter au delà. Or parce qu'ils sont raisonnables, ils ont aussi l'intelligence, la discretion, le iugement la ratiocination : sont suffisans pour conceuoir par experience & par art : sont capables de sciẽce & de doctrine, ce que ne sont pas les autres animaux. Et parce qu'ils ont naturellement le liberal arbitre, ils peuuent vouloir, & ne vouloir pas, consentir & choisir d'eux-mesmes librement & sans contrainte, ce qui defaut aussi aux bestes. Il se traittera ailleurs plus au long de ce quatriesme ordre. Ainsi voila nostre eschelle de nature depeschee auec ses marches, de laquelle le premier effet (fondemeht de tout le reste de ceste doctrine) consiste à la cõceuoir & planter en nos entendemens, telle que realement elle est.

Diuision de la quatriesme marche

Liberal arbitre.

L'excellẽce de la nature humaine.

Que peut le liberal arbitre.

Cõparaiſon des hommes auec les autres creatures.

Chap. II.

APres auoir dit des quatre degrez des choſes naturelles, deſquels nous ſommes inſtruits indubitablement par nos ſens & par l'experience: il nous faut à ceſte heure aſſortir les vnes choſes aux autres, & l'homme au reſte des creatures: pour veoir en quoy il eſt accordant, ou en quoy il differe des choſes qui ſont au deſſous de luy. Par ceſte comparaiſon l'hõme paruiendra à la cognoiſſance de ſoy & de Dieu ſon createur qui eſt au deſſus. Voyons doncq' premierement en general, & puis en particulier, en quoy il ſe rapporte aux autres choſes. Il ſe rapporte aux corps inſenſibles, en ce qu'il a ce qu'ils ont: toutes leurs perfections & en toutes manieres. Il a en ſoy l'eſtre comme eux: voire il a en ſoy les elemens meſmes qui en ſont, encore que ce ſoit inuiſiblement & ſous autre forme. Il en eſt nourry, il loge chez eux, il vit par leur moyen, & ne s'en peut paſſer vn ſeul moment. Quant aux creatures du ſecond degré, comme plantes, arbres & herbes, il a de commun auec elles l'eſtre, la vie, l'aliment, la generation, & leurs autres conditions. Il vit, ſe nourriſt, croiſt, engendre de meſme qu'elles. Auſſi s'accorde-il auec les choſes du troiſieſme degré: c'eſt à ſçauoir auec les beſtes qui ont l'eſtre, le viure & le ſentir: d'autãt qu'il a le veoir, l'oüir, le gouſter, le toucher, le flairer, le dormir, le veiller, le manger, & le boire, com-

L'hõme cognoiſt Dieu & ſoy meſme ſe comparãt auec les creatures plus baſſes.

Cõment les elemẽs ſont en l'homme.

La cõmunitè de l'homme auec les plantes.

L'homme a ensemle que tous les autres animaux ont à part.

me elles. Reste doncq' que tout ce qui est és trois marches inferieures est aussi en l'homme. Et qu'a ceste cause il a vne grande alliance, conuenãce & amitié auec les autres creatures. Mais il est a poiser, que tout ce qui est distribué diuersement entre elles, est en luy tout en vn, & assemblé. Car il a les quatre degrez: & ne luy en peut estre rien adiousté, & si n'y a nul degré au dessus des siens en dignité, puis qu'il a l'estre, le viure, le sentir, l'étendre & le liberal arbitre: dequoy les autres n'ont que des parcelles departies à chacune selon son rang.

Qu'il y a vn maistre inuisible, qui a basti le monde.

Chap. III.

Sçachons maintenãt ce que l'homme peut tirer & conclurre de ceste comparaison.

Puis que ce que les autres ont en pieces, il l'a tout en vn, il s'ensuit que quiconque ait ainsi distribué & departy ses biens entre ses creatures, celuy-là mesme & nul autre, les a aussi assemblez en vn & amõcellé en l'homme, accouplent l'estre, le viure, le sentir, l'entendre & le liberal arbitre: & que celuy mesmes qui a donné aux choses inferieures ce qu'elles ont, luy a fait aussi presẽt de ce qu'il a. Car tout ainsi que l'hõme n'a pas donné aux autres creatures l'estre, le viure & le sentir: ainsi ne s'est il pas dõné à soy-mesme l'estre, la vie, le sens & l'intelligẽce. Parquoy vne mesme main a fait & l'vn & l'autre:

Vn mesme a doué les creatures & assẽblé leurs perfections en l'homme,

L'hõme ne se peut rien dõner à soy-mesme.

vn mesme architecte a proportionné, limité, & rangé toutes ces choses. De vray, pourquoy est ce que les creatures du premier degré n'ont que l'estre? pourquoy sont les elemens priuez du viure & du sentir? qui leur a taillé les morceaux si court? qui a rangé les plantes à n'auoir rien que la vie, les bestes à n'auoir que le sentir? qui a presté la main aux animaux pour se monter au dessus des plantes, & des herbes, d'vn eschellon & non plus outre? qui a compassé leurs pas a ceste mesure? Pourquoy ont les hommes, outre ces trois qualités premieres, le vouloir, le non vouloir & l'intelligence? & celle-cy qui les a ioinctes ensemble, & mises en vn, pour en faire le liberal arbitre, absoluë perfection & consommation de tout biẽ? Seroit-ce l'homme mesmes qui les auroit ainsi assemblees pour parfaire son excelẽce, & s'esleuer bien loin au dessus de toutes autres creatures: où si ce seroit quelq̃ autre? & les autres creatures, se sont elles ainsi rãgees, mesurees & parties: ou si quelqu'vn au dessus d'elles l'a fait? Chaque chose s'est-elle prinse ce qu'elle a: ou si d'ailleurs on luy a fait sa part? Il est sans doute impossible qu'elles se soyent si iustement prouueuës & proportionnees. Or tout estant ce neantmoins si bien rangé, aduoüons hardiment que tel ordre est party de quelque autre au dessus de nous, & que c'est vn mesme maistre, mesme artizant, & mesme main qui a tout estably, & donné à chaque chose sa place. C'est luy qui a monté les plantes en dignité au dessus des elemens: les bestes au dessus des plantes: & qui nous a donné nostre ad-

Liberal arbitre, perfections des biens de l'homme.

Les arbres tirent leur nourriture.

uantage. Comme il a voulu que les arbres vesquissent & se nourrissent, attirant leur aliment de terre par leurs racines. Tout ainsi a-il ordonné que les animaux se nourrissent & s'alimẽtassent par la bouche. Les animaux ont vne plus noble maniere de viure que les plãtes, & encore les hõmes plus nobles que les animaux: mais qui a trouué ces trois differentes modes de se nourrir & de viure? n'est-ce pas le mesme maistre & le mesme artizan? D'auantage qui est-ce qui maintient ce bel ordre? qui fait que rien ne bouge de sa place, de son estat & de son rãg? qui a planté ces degrez si fermes qu'ils se puissent maintenir continuellement sans confusion? qui conserue la terre, le ciel, & la mer en leur estre? n'est-ce pas celuy-là mesme qui les a rengez & donnez? Or sus donc homme, tien hardimẽt ce que tu as de celuy, duquel les autres choses ont ce qu'elles ont. Tu és vne piece de l'ordre des choses, tu fais vn corps auec elles, & vne hierarchie: tu és donc certainement à celuy à qui est tout le reste: tu és cõserué & gouuerné par celui qui gouuerne & maintient le reste. Et tout ainsi que les autres creatures ne sont pas à elles-mesmes, mais à iceluy qui les a engẽdrees: Aussi n'es-tu pas à toy, ains à celuy à qui elles sont, & la terre & l'eau, & les elemens où tu habites. Appren encores que puis que tu ne t'es pas dõné ce que tu as, ny les choses inferieures á toy ne te l'ont dõné, ny ne t'ont fait tel que tu es que c'est dõc quelqu'vn qui est plus grãd que toy ny qu'elles. Quelqu'vn qui est au dessus de toy t'a fait ces presens: & d'ailleurs faut-il biẽ qu'ils soyent ve-

Exhortation à l'homme de recognoistre son createur.

nus, puis que ny tu ne teles as pas peu fournir, ny ne les as euz de toute eternité.

Qu'il n'y peut auoir qu'vn seul Maistre au dessous des hommes.

Chap. IV.

ENcores s'ensuit il necessairemẽt q̃ celuy qui est au dessus de l'hõme, duquel l'hõme tiẽt ce qu'il a, est vn seul maistre: & qu'il n'y en peut auoir qu'vn. Car bien qu'il y ait vne grãde multitude de diuersité de choses en ces quatre degrez: toutesfois il n'y a qu'vn mesme ordre & vne pareille disposition. Elles sont rengees & ordõnees ensemble en vn corps & en vne societé: de façon qu'elles montent tres-mesurément de degré en degré: du petit au grand: tirant tousiours vers le plus digne. Ceste vnité d'ordonnãce nous preuue vn seul ordonnant, vn seul gouuerneur & vn seul ouurier, qui a ioinct en mesme compagnie tant de diuerses pieces. Aussi seroit-il impossible que choses tant diuersement cõtraires, l'eau, le feu, le sec, l'humide, & sẽblables, se fussent si constãmẽt entretenus en ceste vnion, si vn seul en nombre ne l'auoit establie: car deux contraires ne se peuuent naturellemẽt mettre en vn, si vn seul ne les y entretiẽt. D'auãtage les elemẽs se coulent dans les herbes pour leur donner vie: les animaux se nourrissent des herbes, & nous des herbes & des animaux: pareillemẽt les corps celestes, le Soleil & la Lune enuoyẽt leurs influences aux creatures inferieu-

Il n'y a qu'vn ordre en la diuersité de l'vniuers.

Deux contraires ne se peuuent estre en vn si vn tiers ne les y contraint.

res, leur fourniſſans continuellemẽt de vigueur, de chaleur & de lumiere. L'experiẽce dõc nous apprẽd que toutes choſes viſent au profit l'vne de l'autre: qu'elles s'entre-ſouſtiẽnẽt & s'entre-aident par plaiſirs mutuels: & que les plus baſſes par eſgalle proportion ſeruent à celles qui leur ſont au deſſus. Ainſi font-elles vn ordre, vne police, & quand tout eſt dit, vne vnité. Par conſequẽt, il nous faut cõclurre que c'eſt vn ſeul qui ordonne, qui gouuerne, qui racointe, & vniſt tout en meſme ſocieté. En outre, nous nous apperceuons que le premier, ſecond & tiers rang viſe au quatrieſme, comme au plus excellent & ſuperieur. Il y a au premier, vne grãde diuerſité d'eſpeces, ſi a-il biẽ au ſecõd, & encores au tiers: mais au quatrieſme & dernier il n'y a qu'vn genre ſemblable & de meſme nature. Les hommes ſont naturellement tout vn, & de meſme dignité, comme ayant tous eſgallement liberal arbitre: qui eſt la premiere & principalle piece de leur eſtre, qui leur donne vn rang a part: & par laquelle ſeul il differe d'auec les autres creatures. Si donc tant & tant de choſes differẽtes qui ſont en ce monde, reſpondent & ſeruent a vne ſeule nature, a ſçauoir a l'humaine, comme plus excellente qu'elles, & non à pluſieurs: combiẽ plus eſt il raiſonnable que l'humaine n'en ſerue qu'vne ſuperieure & maiſtreſſe de toutes, & nõ diuerſes? autrement que ſeroit-ce a dire? que les natures inferieures, & moins dignes viſaſſent a l'vnité & a vne ſeule nature comme a la plus digne: & l'humaine, qui eſt beaucoup plus excellente: & a laquelle les autres cedent, viſaſt a la

Toutes choſes tendent au profit les vnes des autres.

L'hõme n'a que luy ſemblable en ſon degré.

Liberal arbitre le plus beau de l'eſtre humain

diuersité a plusieurs natures cōme plus grandes & maistrisantes, l'ordre des choses ne sçauroit souffrir que ce qui est plus bas & moins digne respondist à ce qui est plus fort, le meilleur & le plus noble:& que le plus haut & le plus digne respondist au pire & au plus foible. Or est-il plus honnorable & plus beau sans doute de tirer a l'vnité qu'a la diuersité, & a vn qu'a plusieurs:par ce que viser a l'vnité & a l'vn,c'est viser a la cōseruation,a la force, au bien & a l'estre : mais viser a la diuersité & multitude, c'est viser a la diuision, a la foiblesse, a la ruine, au mal & au non estre. Arreston donc qu'il n'y a qu'vne seule nature au dessus de l'homme, & qui luy commande.

Selon l'ordre des choses le meilleur ne respond au pire.

L'vnité est vn but plus beau que la diuersité.

Que la nature qui est au dessus de l'homme est non seulement vne, mais plus vne que la nature humaine.

CHAP. V.

IL nous faut a ceste heure monstrer que la nature, qui est au dela de celle de l'homme, & qui luy commande, est non seulement vne, mais plus vne que l'humaine. Car si l'humaine nature, a laquelle tendent toutes les autres inferieures,est plus vne qu'elles ne sont: comme nous voyons qu'il y a entre elles vne grāde multitude & diuersité de natures & d'especes, & bien peu d'vnité,& qu'il y a en nous vnité & de nature & d'espece :or donc il s'ensuit que la nature qui est au dela de l'homme, & a laquelle

La nature humaine est plus vne que les inferieure

il est sousmis, doit estre plus vne que la sienne. Les natures inferieures qui nous seruent sont beaucoup. & diuerses, non en indiuidus seulement, mais en especes: la nostre est certainemẽt vne en espece, mais elle reçoit multitude & diuersité en indiuidus. Concluons donc que celle qui est au dessus de nous, & qui nous commande, doit estre vne en nature, vne en espece & vne en indiuidu: autremẽt elle ne seroit pas plus vne que l'humaine nature. Parquoy, tout ainsi que l'humaine nature est vne seulement en espece, tout ainsi celle dau dessus doit estre vne en nombre, & en nulle façon multipliable. Car outre l'vnité en espece il n'y a point de plus grande vnité que l'vnité en nombre. Comme donc toutes les natures, inferieures à l'homme, sont attachees à vne seule nature en espece, à sçauoir à l'humaine: ainsi soit l'humaine, seule en espece, attachée à vne autre superieure nature vne en nombre: afin que de ceste façon tout le monde se termine & aboutisse en la plus parfaite & derniere vnité, qui puisse estre. Et de mesme, que nostre nature est separee & autre que les inferieures: de mesme croyt-on celle qui est au dessus de l'homme, creatrice de toutes choses, auoir vne particuliere essẽce à part soy: & estre par son excellence bien fort eslongnee de nous & de tout le reste. Voilà donc la diuine nature commandant, engendrant & conseruant toutes choses.

La nature superieure à l'humaine est vne en nombre.

L'vniuers finist en vne parfaite vnité.

Que telle nature est actuellement infinie.

Chap. VI.

EN outtre la diuine nature, qui est au dessus de toutes les autres, doit estre par raison plus grande qu'elles, & plus grande que l'humaine nature. Or l'humaine nature est possiblemẽt infinie: d'autãt qu'elle est en ce qui est en celle infinimẽt multipliable. Car riẽ n'empesche que d'vn masle & d'vne femelle ne s'engẽdre tousiours vn tiers naturellement. De mesme est infini le feu, qui luy fourniroit tousiours d'aliment. Et la nature diuine, comme n'ayant point esté creée, est encores plus excellẽte que celà. Parquoy si celles icy creées sont possiblement infinies, il s'ensuit que la diuine nature doiue auoir quelque infinité plus grande. Elle est doncq necessairement actuellement infinie car il n'y a rien entre la puissance & l'effet: ny entre l'infinité par puissãce & l'infinité actuelle: Puis donc que, comme nous auons dit par cy deuant, la nature diuine n'est aucunement multipliable en indiuidus: il s'ensuit qu'elle est actuellement infinie en vn indiuidu seul: tout ainsi comme tous les hõmes ensemble qui sõt par puissance infinis, ne seroient qu'vn seul hõme & vn indiuidu. Nous auons donc prouué que la nature qui est au dessus de l'humaine, & l'indiuidu qui nous a engendrez, est vn seul en nombre, & en effect infiny. Ainsi nous tenons vn seul Dieu & maistre de toutes choses. S'ils estoient beaucoup, où ils seroient discordans & contraires, ou accordans & bons amis. Si discordans, il ne pourroit estre vn seul ordre des

Nature humaine est possiblemẽt infinie.

Le feu est infiny en possibilité.

Il n'y a rien entre la puissance & l'effet.

Pluralité de deux refutee.

choses, ny le monde ne se maintiendroit ainsi ioinct & vny comme il est : Si bons amys ou tous ensemble seroient necessaires, ou vn seul suffiroit. S'ils estoient necessaires l'vn à l'autre, l'vn ne se pourroit passer de son compagnon: & à ce cōpte, ils ne pourroient donner a aucune chose ny l'estre, ny le viure, ny le sentir, ny l'entendre: ny ne pourroient conseruer le mōde en son estat: Parce qu'ils seroiēt euxmesmes defectueux & indigens, ne se pouuās passer l'vn de l'autre. Et si vn seul suffisoit: pour neāt y seroit l'autre sans besoin: & l'ordre des choses ne peut receuoir celà: comme il n'y a pas deux Soleils, par ce qu'vn seul suffit. Les bestes & les hommes n'ont pas deux testes, par ce qu'ils en ont assez d'vne. Il n'y a pas deux mondes, par ce qu'il baste d'vn. Si donc aux choses plus basses il y a telle vnité, & rien de superflu: comment se pourroit-il trouuer superfluité en ceste nature si haute & si parfaicte, & qui a creé toutes les autres? Sus donc hōme, de ceste tienne comparaison auec les autres choses, considerant la conuenance qu'elles ont auec toy, qu'elles ont l'vn à l'autre, & les quatre degrez entre eux: Tu as trouué vne nature inuisible au dessus de toy, comme tu es au dessus du reste: Tu as trouué l'ouurier qui a basti & mesuré tous ces ordres, plus grand & plus digne que toy. Tu es son ouurage, sa facture, sa creature: ses mains t'ōt formé tel que tu es. C'est donc sans doute ton pere & ton maistre, & de toutes autres choses qui sont au dessous de toy. Il est vn & seul dominateur de toy & de tout l'vniuers.

Il n'y a qu'vn Dieu non plus qu'vn Soleil pour mesme raison.

L'homme est l'ouurage de Dieu.

Comment par la comparaison des quatre degrez il se preuue que Dieu à l'estre, le viure, le sentir, l'entendre, & le liberal arbitre.

Chap. VII.

PVis que par la comparaison de ces quatre degrez l'vn à l'autre, nous sommes montés à vne si haute cõtemplation, que de descouurir nostre createur: & auons apprins qu'il est realement vn en nombre, & realement infiny, ne no⁹ lassons pas de nostre poursuite, & trauaillons pour, s'il est possible, voir encores de plus pres ses conditiõs & qualitez particulieres. Ce que nous ferons en cõparant ces quatre degrez auec luy. Car puis q̃ c'est luy seul qui les a produits & mesurez en distribuant plus ou moins par parcelles à chaque creature; Il s'ensuit qu'il les a tous quatre en soy: qu'il est, qu'il vit, qu'il sent, qu'il entend, & qu'il a le liberal arbitre.

Dieu a l'estre, le viure, le sentir, l'entendre, & le liberal arbitre.

Comment Dieu a eu en soy ces quatres qualitez.

Chap. VIII.

ET parce qu'il n'a prins ces choses de nul autre: d'autant qu'il n'y a rien au dessus de luy, qui les luy eust peu donner, il les doit auoir en soy sans borne & sans limite. Qui les luy auroit proportionnees, veu qu'il ne les tient de personne? Luymesme ne les peut auoir mesurees en soy: car il ne peut se les auoir donnees, autrement il faudroit qu'autrefois il ne les eust pas eues: ainsi quelquefois il n'auroit pas esté.

Dieu a l'estre, le viure, le sentir, l'entendre, & le liberal arbi

tre, ſans borne ny meſure.

Or n'eſtant point, comment auroit-il peu dõner ny à ſoymeſme ni à autruy ? Toutesfois il les a : il les a donc de ſoy de toute eternité & ſans commencement. Et s'il les a realemẽt & à la verité ſans les auoir receuës, il s'enſuit qu'elles ſont en luy ſans meſure, & que ſon eſtre, sõ viure & autres qualitez ſont ſans proportion, ſans terme, & infinies.

Que l'eſtre eſt fondement des trois autres qualitez.

Chap. IX.

Nous voyons par experience que l'eſtre ſe peut trouuer en certaines choſes ſans la vie, ſans le ſentiment & ſans l'intelligence: cõme en celles du premier degré: mais nõ pas au rebours, le viure, le ſentir, & l'entendre ne ſe peuuent trouuer ſans l'eſtre: & tout ce qui vit eſt: tout ce qui ſent a vie: & tout ce qui a entẽdement a auſſi ſentiment: mais non pas au cõtraire. Toutes choſes donc ſe fondẽt & s'eſtabliſſent en l'eſtre. Et à ce compte il eſt cõmencement, appuy & fondement de tout, & rien ne l'eſt de luy.

En Dieu le viure, le ſentir & l'entendre ne ſont autre choſe qu'eſtre.

Chap. X.

Puis qu'il eſt verifié que ces quatre qualités ſont en Dieu, l'eſtre ſera dõc en luy la baze de tous les autres. Et veu qu'il ne doit à perſõ-

ne son estre,il n'a non plus prins de persõne le viure, le sentir & l'entendre. D'auantage,il est certain que sa vie n'a pas esté receuë par son estre,ni son sentiment par son viure, ny son intelligence,ou son liberal arbitre par son sentir. Le viure n'est point attaché à l'estre, ny le sẽtir au viure,ni l'intelligence aux autres. Ces choses sont en Dieu sans cousture:car qui les auroit cousues?qui les auroit accouplees l'vne à l'autre?puis qu'il ny a rien au dessus de luy ni auãt luy?S'il y auoit de la conionction,il s'ẽsuiuroit par necessité que quelqu'vn l'eust engendré & fait en luy cest assemblage: ainsi quelquefois il n'auroit pas esté:& si ne le peut auoir fait luy mesme en soy, autrement il ne seroit pas parfaitement simple,parce que la composition & la simplicité sont contraires. A ceste cause tenons infailliblemẽt qu'ẽ luy le viure, le sentir, & l'entendre n'est autre chose que son estre,& que son estre est viure,sentir & entẽdre: Tout ce qui est en luy est vne mesme chose auec son estre:sõ estre est toutes choses,& toutes choses sont son estre:autrement il faudroit qu'il y eust en luy liaison & assemblee de choses diuerses, ce qui est impossible.

Dieu ne doit rien à chose qui soit.

Rien n'est en Dieu cõioint ny composé.

Tout est en Dieu mesme auec son estre.

Par l'estre de Dieu on prouue toutes les autres conditions qui sont en luy.

Chap. XI.

SI dõc l'estre est le premier en Dieu,& si toutes les autres qualitez qui sont en luy, sont mesme chose que son estre, il est cõsequẽt que

Ce qui se dit de l'essence de

Dieu, se dit de tout ce qui est en luy.

tout ce qui se dit de l'essence de Dieu, se dit aussi de toutes autres choses qui sōt en luy. Tout ce qui s'atribue à son essence s'atribue à toutes ses autres parties: & en mesme maniere que l'estre est en Dieu, se portent enuers luy son viure & son sentir, son intelligēce & sō liberal arbitre. Puis que l'estre est le principal, tout respond à Dieu par son essence: de façon que qui voudra sçauoir quel est son viure, son sentir, son intelligēce & sa volonté, qu'il sçache seulement quel est son estre: & toutes telles cōditiōs qu'il trouuera en l'estre, qu'il les atribuë au reste: car tout ce qui est en Dieu se preuue par le moyē de son essence. Voicy donc vne bien aizee & courte science, puis que nous tenōs vn seul & certain fondement, sur lequel nous pouuons bastir la cognoissance de nostre createur. Son essence cogneuë, tout le reste nous aparoistra tres-manifeste: parquoy voyons qu'elle elle est, & ses proprietez.

Des conditions de l'estre de Dieu.

Chap. XII.

Pluralité ne tombe en l'essence de Dieu.

PVis que l'estre de Dieu nous sert de passage pour nous acheminer à vne plus parfaicte intelligence de sa grandeur, espluchons par le menu ses conditions & proprietez. Nous auōs desia dit que ny Dieu n'auoit par ses mains receu son estre, ny ne l'auoit reçeu pas les mains d'vn autre: & que par ainsi il est impossible que son essence puisse souffrir pluralité, multitude ny conionction de deux ou de plusieurs cho-

ses ensẽble: car nul ne les pourroit auoir iointes en luy. Il est dõc certain que l'estre de Dieu exempt de meslange & de diuersité, est formé d'vne entiere & parfaite vnité, & qu'il est tres-pur & vniforme. Or s'il est simple & indiuisible, Dieu ne l'a reçeu de personne, & s'il l'a de soy, concluons qu'il est luy mesme son essence, & que son essence c'est luy. Celà ne se peut dire d'aucune autre chose, d'autant que c'est Dieu qui a donné aux creatures leur estre : dont il aduient qu'elles ne sont pas leur estre, & qu'elles n'ont d'elles-mesmes que le n'estre pas seulement. Car tout ce qui tient d'autruy son essence, a de soy par necessité non estre, attendu qu'il n'y a nul milieu entre l'estre & le n'estre pas : Dieu seul est doncques son essence. De toutes autres choses il faut dire que d'elles mesmes elles ne sont point, ou sont rien: & en elles nous deuons entendre vn estre, & vn nõ estre, le non estre du leur, & l'estre reçeu d'autruy. Mais en Dieu nous ne pouuons imaginer vn non estre, parce qu'il à de soy l'estre & nullement le non estre. Des creatures nous disons qu'elles ont l'estre qui n'est pas le leur, mais Dieu a l'estre qui est le sien propre: bien qu'a la verité ce seroit impropremẽt parler de dire que Dieu à son estre: car il ne l'a pas, mais il l'est luy mesme. Il suit de ces presupositions que l'estre de Dieu est infiniment eslongné du non estre & du rien, & qu'il ne vient ny d'autruy, ny du rien, ny du non estre, ains qu'il est premier auãt tout le reste: Car s'il n'estoit premier, le nõ estre & le rien le seroient, desquels il est impossible

L'estre de Dieu est parfaite vnité.

Dieu n'a propremẽt estre.

que l'estre fust engendré. L'estre est donc par necessité, origine & commencemẽt, & chasse par consequent à toute force de soy le nõ estre & le rien. Voilà pourquoy ils ne peuuẽt auoir aucune place en Dieu, ni ne peuuent apporter aucune alteration ou diminutiõ à son essence: ainsi il est impossible que l'estre qui est Dieu ne soit pas, ou qu'il soit moindre & autre que ce qu'il est. Il est donc sans commencement, sans fin, eternel, sans bout & sans origine. Et attẽdu que l'estre qui va deuãt repousse entieremẽt le non estre, il s'ensuit qu'il est infiny, sans borne, sans limite & sans closture: car il ne peut estre retraint ou racourcy par le non estre, son contraire: Puis-que le nõ estre ne peut loger en l'estre, l'estre s'entend infiniment, & cõprend en soy tout ce qui appartient à l'essence, vn infiny nombre de manieres, de façõs & de degrez d'estre: tout ainsi qu'vne grandeur infinie contiẽdroit toutes les especes & ordres de quãtité, & ce qui seroit infini en nombre auroit aussi en soy la multitude infinie de maniere de nõbrer. Or vn tel estre comprenant en soy le nombre infiny des façõs d'estre, chasse par consequẽt & esloigne de soy le nombre infini des façons & degrez de n'estre pas: repousse l'infinité du nõ estre & tout ce qui en depẽd: ainsi puisque nulle maniere d'essence ne defaut à ce grand estre originel, qui est Dieu, puis qu'il ne peut rien receuoir de nouueau, & qu'il ne luy peut estre rien adiousté (autrement il auroit en soy quelque non estre) il nous faut resoudre qu'il est en effect & actuellemẽt tout ce qu'il peut estre, &

L'estre de Dieu est infiny.

qu'il n'est en nulle faço par puissance: veu que s'il estoit ainsi, il ne seroit pas encore ce qu'il pourroit estre:& ceste essence nouuelle arriuee seroit adioustee à la sienne premiere. Il est dōc tres-accomply, tres-parfait & tres-actuel. Aussi est-il tres-immuable, d'autant que s'il ne l'estoit pas, il auroit le non estre en quelque façō, ioint auecque soy: comme, auant se bouger de sa place, il auroit le non estre en celle où il voudroit aller: & apres s'estre bougé encore auroit il le non estre en celle qu'il viēdroit de laisser. Croyōs donc, certainement qu'il est cōstant & permanēt en son essence, sans se chāger & sans se mouuoir de l'vn à l'autre: qu'il n'a point vn estre passé, & vn estre à venir, mais vn estre tousiours present: qu'il ne peut riē acquerir de nouueau, ny rien perdre de ce qui est en lui. Somme, Dieu est vne mer, vn gouffre, & vn profond abisme d'essence, sans fons, sans bord & sans mesure, & qui n'est tenu de son estre à personne. Ainsi est-il premier, tres-simple, infiniment esloigné du non estre, & par mesme moyen tres-actuel, tres-parfait, tres-immuable, & tres-immortel.

Dieu est vn abysme d'essence.

La maniere de prouuer toutes choses de l'estre.

CHAP. XIII.

POur auoir quelque regle & quelque maniere certaine de prouuer toutes choses de l'estre, afin que nous suiuions le droit fil de nostre carriere, il nous faut poser deux fondemēs,

vn, qu'il n'a nullement esté pris d'autrui ni de soy-mesme: & à ceste cause qu'il est auant tout: l'autre qui pend du premier, qu'il est infiniment eslongné du non estre & du neant, lesquels il repousse de soy à toute force. Ces deux racines nous produisent tout ce que no⁹ voudrons conclurre de l'estre: car de ce qu'il n'est point pris d'autruy nous gaignõs qu'il est premier, qu'il est sans parties, tres-simple, que l'essence de Dieu, c'est Dieu luy-mesme, & Dieu son essence: qu'il est extrémemẽt escarté du riẽ & que le non estre n'a nulle puissance sur luy: de là se tire le reste. De ce que Dieu chasse de soy le non estre: nous argumentons qu'il est impossible que Dieu ne soit pas, ou qu'il se diminuë, augmẽte, corrõpe ou altere: aussi qu'il est tres-parfait & tres-accomply, iouyssant de toute plenitude d'essence, separee du nõ estre d'vne distance infinie. De ce qu'il est premier & eternel, nous concluons que le neant & le non estre le fuyent totalement, que ny eux ny riẽ de leur suite ne le peut en nulle façõ approcher ou ioindre, & que par consequent Dieu est accõpagné de tout ce qui apartient à l'estre, & le comprend en soy. Somme de la comparaisõ de l'estre au non estre, de ce qui leur appartiẽt, & de ce qui en depend, nous pouuons descouurir l'ẽtiere cognoissance, & tout ce qui se peut dire ou pẽser des qualitez de l'vn & de l'autre. Or mettons deuant nos yeux premieremẽt ces trois choses; Dieu n'a pris son estre de personne, Dieu est luy-mesme son estre, & repousse totalemẽt de soy le non estre: par ces trois pro-

L'essence de Dieu, est Dieu mesme.

positions jointes ensemble la nature de l'estre no⁹ sera manifeste, tout ce qui se rapportera cõuenablemẽt à ces principes sera necessairemẽt veritable, & tout ce qui leur repugnera sera faux & impossible : pour exemple. Qui demandera s'il se pourroit trouuer deux estres sẽblables à celuy que nous venons d'establir, nous respondrions incontinent que non, & apperceurions euidemment la contradiction : car s'il y auoit deux tels estres, desia l'estre ne chasseroit pas totalement le non estre, par ce que l'vn d'eux auroit en soy le non estre de l'autre : & puis qu'ils seroient deux, l'vn ne seroit pas l'autre. Qui plus est, puis que l'estre est de soy indiuisible, chacun de ces deux estres auroit à dire en soy vn autre estre pareil : ainsi en chaque estre seroit compris le nõ estre infiny, d'autant que le non estre de l'vn seroit en l'estre de l'autre, & que chaque estre est infiny de soy : parquoy nous encourriõs vne ridicule absurdité, logeãt en mesme suiet l'estre infiny & l'infini nõ estre. Il n'y a donc qu'vn seul Dieu. C'est luy qui est tout essence & son essence luy mesme, & qui chasse entierement le non estre. De mesme qui s'ẽquerra si Dieu est toute force, toute vertu, & toute puissance, il luy faudra sur le chãp respondre, qu'ouy : d'autant qu'en luy cõsiste tout ce qui appartient à l'estre, & tout ce qui depẽd du non estre, en est extremement esloigné. Or la foiblesse, l'impuissance & la fragilité depẽd du non estre : de l'estre, la force, la vertu & la puissance. Ces dernieres qualitez sont infinimẽt en Dieu, tout ainsi que les autres en sont infinimẽt

Deux estres tels que celuy de Dieu ne peuuent estre.

Dieu est toute force, toute vertu, & toute puissance.

efloignees: il eft dõc tres-fort, tres-puiffant & tres-vertueux, extrémemẽt diuers du frefle, du foible, & de l'impuiffant. Auffi qui demanderoit fi de neãt Dieu peut baftir quelque chofe, il luy feroit pareillement fatisfait, par ce qu'en Dieu eft neceffairement tout ce qui appartiẽt plus a eftre qu'au n'eftre pas: & par ce que la puiffance d'engendrer appartient a l'eftre, & l'impuiffance au non eftre, il s'enfuit que cefte puiffance eft en Dieu, ou bien il y auroit en luy quelque non eftre, ce qui eft impoffible.

Dieu peut de rien baftir quelque chofe.

De l'eftre double, & du double non eftre.

Chap. XIIII.

Nous venõs de monftrer comme l'efsẽce de Dieu repouffe de foy tout nõ eftre, & que par ce moyen nul eftre ne luy defaut, veu qu'il n'y en peut auoir aucun hors du fien. Comme au rebours, nous difons que l'hõme n'a pas l'eftre de la terre, ny de l'eau, ny du feu ny de l'arbre, & qu'il a autant de non eftre en foy, qu'il y a de chofes autres que luy: d'autant qu'il n'eft pas elephant, il n'a pas l'eftre d'vn elephant, ne d'vn caillou, d'autant qu'il n'eft pas caillou. Ainfi l'homme ne repouffe pas de foy tout non eftre, ains vn feul non eftre: mais parce que l'eftre de Dieu chaffe de foy tout nõ eftre, il a l'eftre de la terre, du feu, de nos quatre marches, & de tout ce qu'elles cõtiennẽt: parquoy fõ eftre eft le general & vniuerfel eftre des eftres: or y a il double efsẽce en toutes creatures, l'vne eft en elles & en leur propre na-

L'homme ne repouffe pas de foy tout non eftre.

ture, & celle-l'à nous la voyons : l'autre est en l'essence de Dieu, laquelle nous ne pouuons veoir:tout ainsi qu'ẽ vne maison il y a double estre, l'vn en sa propre narure qui se monstre exterieurement, l'autre en l'entendement de l'ouurier qui l'a bastie,laquelle nous est occulte. Mais d'autant que l'estre exterieur des creatures,lequel elles ont en leur proptenature,est muable,finy & corruptible,& qu'à l'opposité nous auons presupposé celuy de Dieu immuable, eternel & indiuisible, il s'ensuit que leur estre visible n'est pas en l'essence de Dieu : car Dieu n'est pas la terre, l'eau, & le feu, que no⁹ voyons : toutesfois puisque nous auons desia gaigné que son estre est tout estre, & q̃ rien ne peut estre hors de luy, il nous reste necessairement a cõclure qu'il y a vn autre estre des choses, outre le leur propre,par le moyen duquel elles sont en Dieu,sẽblable a celuy de la maison qui est en l'esprit de l'architecte : sauf que l'estre du bastiment s'est quelquefois mis en la teste du maçon (car il n'y a pas esté dés tousiour)&l'estre de Dieu ne peut riẽ receuoir de nouueau,par ce qu'il est infiniemẽt vn & tressimple. Arrest'on donc que l'estre de Dieu a de toute eternité en soy l'estre de toutes les creatures,que l'estre de toutes les creatures est eternel en luy, ne faisant qu'vn auec son estre, incapable de mixtion, de multitude & de toute nouuelleté.

Double essence de toutes les creatures.

L'estre par quiles animaux sont en Dieu.

Que l'estre inuisible des creatures est aussi en l'estre de Dieu.

CHAP. XV.

AYant presupposé que l'estre de Dieu cõpréd en soy toute autre essence, & recule de sa cõpagnie le nõ estre, & puis ayãt adiousté qu'il y a toutesfois realemẽt en toutes les creatures vn estre propre à elles & particulier, diferant de celuy de Dieu, & qui n'est point en luy: nous accorderons la diuersité qu'il semble y auoir en celà, si no⁹ disons que ce real estre & particulier des creatures est certainement en Dieu, non comme estant semblable ou vn auec le sien, mais cõme en ayant pris asseuremẽt son origine: car l'essence de Dieu estant premiere non receuë, ne commẽcee, il est tout certain q̃ d'elle, comme d'vne viue racine, ont esté produites & engendrees toutes les autres. Si est-ce que d'autãt que le diuin estre & premier est indiuisible & extrémement simple, il est impossible que cest estre des choses en ait esté distrait ou retranché: & s'il ne vient delà, il faut par necessité qu'il vienne du neant & du non estre: non qu'ils puissent engendrer quelque chose, mais l'estre premier a produit du rien & du nõ estre, l'estre real & particulier, comme le feu le feu, & le semblable son semblable. Puis donc que l'essẽce visible des creatures n'est pas mesme chose auec celle de Dieu, ains qu'elle est differente, il faut croire que celle de Dieu premiere & principale l'a engendrée de rien & du nõ estre. Ainsi nous auons gaigné que cest estre se

cond est en Dieu en tant qu'il vient totalemẽt de luy & de son estre, que par lui il a esté fait du rien, & qu'il ne se maintient ny ne se conserue tel qu'il est que par luy : voire que si de toute eternité les creatures n'auoient en Dieu & en sõ estre vne essence premiere, elles ne pourroient auoir la leur reale, par ce que l'vne depẽd & viẽt entierement de l'autre. Nous tenõs donc deux estres, l'vn eternel & immuable, l'autre produit du neant. Cestuy-cy appartient aux creatures, aussi est-il multipliable & premieremẽt diuisé par quatre degrez en general, & puis en particulier sous-diuisé en vn grand nombre d'especes & indiuidus. Or puis qu'il n'y a que deux estres, il est necessaire que le premier ait engẽdré le second, autrement ils seroient egaux & coëternels, ce qui est impossible, cõme nous auons mõstré: & parce que le premier & parfait estre ne se peut partir ni diminuer, que le secõd n'en a peu estre osté, & que nul estre ne se produit que par son semblable, concluons que le secõd estre a esté engendré du neant & du non estre par le premier estre.

Comparaison des deux estres l'vn a l'autre.

CHAP. XVI.

Pvisque le premier estre, qui est par soy, a produit de neãt vn autre estre, il estoit necessairemẽt en luy auãt qu'il le produisist, parce que naturellement il ne se fait nulle generatiõ, où celui qui engendre n'ait premierement en soy ce qu'il veut engẽdrer; ainsi a le maçon la mai-

son en son dessein auant qu'il la batisse, autremẽt il ne la pourroit mettre hors en l'estre que nous luy voyons, ny le peintre son image. Il est donc certain que le secõd estre estoit au dedãs du premier, auant qu'il en fust engendré : mais parce qu'il a esté fait, & fait du non estre, il a des conditions bien differentes du premier. Il ne peut esgaler sa grãdeur diuine, comme il est, & imparfait dés sa naissance ; n'aiant qu'vne partie d'estre, & ayant rapporté du riẽ duquel il est fait beaucoup de nõ estre meslé auec son essence, qui est par ce moyẽ necessairemẽt finie, limitée & mesuree. Le premier estre dõc differe du second, d'autant qu'il ne vient de nul lieu, & que l'autre a pris son origine du nõ estre : & les qualitez qui suyuent le premier pour estre sans origine sont entieremẽt opposites à celles qui sont au secõd pour auoir esté engẽdré: ainsi l'vn est premier & principal, d'autãt qu'il n'a pas eu de commencement: l'autre est secõd & moindre, par ce qu'il en a eu: par mesme raisõ l'vn est tres-simple & nullemẽt multipliable & l'autre est composé, receuãt beaucoup de pluralité en sa nature. Aussi en toute autre essence nous presupposõs quelque autre chose que le-stre, à sçauoir le non estre, d'autãt qu'elle en est venuë, & qu'elle y peut retourner puis qu'elle en est partie: là où en l'estre de Dieu, par ce que il n'a riẽ de semblable à cela, nous ne pouuons aussi riẽ imaginer de pareil. D'auantage, cõme Dieu est le souuerain estre, ainsi, excepté Dieu, riẽ n'est son estre, riẽ n'est le mesme estre, ains est autre chose qu'estre, veu qu'il souffre de le

Dieu n'est autre chose qu'estre.

pluralité

pluralité, & qu'il est reçeu du non estre. Aussi Dieu repousse totalemẽt de soy,& s'esloigne infiniment du n'estre pas, là où les autres essẽces s'y en revont,comme en estant originellemẽt parties. En outre de mesme que l'vn ne peut receuoir changement ni varieté, l'autre est tres-muable & tres-variable. Voila cõmẽt ces deux estres de Dieu & du monde realement distinguez, nous fournissent chacun de fondement particulier, & different pour prouuer de luy ce que nous voudrons, à sçauoir l'vn sa creation, l'autre son eternité. Mais continuons encore à les comparer l'vn à l'autre. L'estre du monde diuisé en quatre marches nous estant tres-notoire & tres-manifeste de soy, no⁹ a cõduit à la cognoissance de l'autre estre, qui nous estoit occulte, & auons trouué infailliblement que l'estre du monde est produit & viẽt du non estre, & qu'il y en a vn autre qui est le vray estre, subsistant par soy-mesme, non produit du neãt ni d'autre chose. Ainsi l'estre de Dieu semble proprement la racine, & celuy du monde le tronc, les branches & les fueilles de l'arbre. Car tout ainsi que l'vne partie de l'arbre paroist au dess⁹ de la terre, & l'autre est cachee au dessous, & que ce qui se voit est nourry & engendré par ce qui ne se voit pas: tout de mesme en va-il à nos estres, l'vn nous est descouuert, multiplié en rameaux & fleurs, en fueilles & en brãches: l'autre produisant & engendrant est vniforme & caché. Toutefois nostre exemple est mãque en ce que la racine est vne piece de l'arbre, mais Dieu ne peut estre piece d'aucune cho

Comparaisõ des deux estres à vn arbre.

Dieu n'est piece d'aucune chose.

se: & qui plus est, il est impossible de composer vn corps de ces deux estres. Or comme par la cognoissance du mõde, nous auõs eschellé iusques à la cognoissance de Dieu, auons cogneu qu'il estoit premier & sans origine : tout ainsi par la cognoissance de Dieu, nous sommes descendus à vne plus particuliere notice de la nature du monde: auons appris qu'il a esté fait & engendré de neant, & que son estre n'est qu'vn petit point ou cẽtre à la comparaison de celuy de Dieu, qui est le vray estre, grand, immense, actuellement infiny & extremement esloignée du non estre.

Que Dieu a creé le monde par sa simple volonté, non par aucune necessité naturelle.

CHAP. XVII.

Sçachon maintenãt si Dieu a fait le mõde par quelque necessité naturelle, cõme necessairemẽt le feu engẽdre la chaleur: ou si ç'a esté volontairemẽt comme l'architecte bastist la maison. Sans doute il l'a fait comme par art, & non par aucune cõtrainte. Car si l'estre de Dieu est vne mesme chose auec son intelligẽce & sa volonté, certainement sa volonté & son intelligẽce sont les moyens de la creation : & aussi tost qu'il a voulu, aussi tost il a produit ce que bõ lui a semblé, D'auantage, puis que l'estre du monde est hors de l'estre de Dieu, & de nature differente à la sienne, il doit auoir esté produit, comme toutes autres choses faites par art, qui sont

ſemblablement differentes à la nature de l'artiſan,& luy eſt leur eſſence eſtrãgere. Parquoy le mõde,c'eſt vne artificielle besõgne de Dieu produite par art, comme vn palais ou vne maiſon: & de meſme que l'ouurier forme volontairement ſon ouurage, non contraint par aucune neceſſité naturelle,de meſme Dieu a produit le monde;nõ naturellemẽt,ains artificiellement: Et comme l'artiſan a la forme,l'image & l'idee du baſtiment en ſa ceruelle auant qu'il le produiſe, ainſi l'eſtre engendrant, c'eſt à dire Dieu entendant & voulant engendrer le monde, auoit neceſſairement en ſoy ſon idee & ſa forme,autrement il euſt eſté impoſſible de le produire. Or parce que nous auons monſtré que Dieu ne peut rien receuoir d'autruy, la forme donc & l'idee du monde eſtoit en luy de toute eternité. Et ſi le monde eſt en Dieu, & que l'eſtre de Dieu ſoit tres-ſimple,tres-vn, l'eſtre du monde qui eſt en luy,eſt donc luy-meſme, & vne meſme choſe auec ſon eſtre. Et d'autant q̃ Dieu eſt plus parfaict & plus digne que l'eſtre du monde qui a eſté produit de neant,d'autant eſt plus excellent & plus noble ſans comparaiſon le mõde,en l'eſſẽce de Dieu, où il eſt eternel, eſloigné de tout non eſtre,qu'il n'eſt en ſa propre eſſence & particuliere nature. Au reſte l'ouurier à beſoin de matiere,en laquelle il mette la forme de ſon ouurage: mais Dieu fait tout de neant, & ſauf luy toute choſe a eſté par ſon moyen engendree du non eſtre. Tout ainſi que le maçon peut produire vne infinité de maiſons par la maiſon qu'il a en ſon imagination

Comparaiſon de Dieu, & d'vn artiſan.

Dieu eſt vn eſtre engẽdrant.

L'idee du mõde eſtoit en Dieu eternellemẽt

Dieu n'a beſoin de nature.

Dieu a creé le monde sans peine. sans que celle-là se diminuë:ainsi Dieu peut faire vn million de mondes,par le moyen & sans l'interest de celuy qui est en son intelligence, veu mesmemẽt que de riẽ il produit toutes choses. Attendu qu'il engendre par la seule volõté, il a crée ce monde sans peine,sans ennuy & sãs trauail:& comme l'artisan,selon le besoin de la maison la bastist en la meilleure maniere qu'il peut, de mesme Dieu a estably ce mõde parfait en toutes ses commoditez, de façon qu'il n'y peut estre adiousté ny diminué aucune chose, car il n'y a faute de rien,ny rien de superflu.Or d'autãt que l'ouurier ne fournist point de matiere,& luy donne seulement la façon & la forme,sa continuelle presence ne fait nul besoin a maintenir & conseruer son ouurage.Il est tout autrement du monde à l'endroit de son createur. *L'assistance de Dieu est necessaire a la cõseruation des choses.* Car Dieu ayant fourny & de matiere & de forme, & les ayant ptoduites du rien, son assistance fait incessamment besoin à la conseruation de son bastiment qui ne peut sans elle subsister vne seule minute,& qui tout soudain reuiendroit a rien,d'où il est party,s'il auoit esloigné l'œil de son facteur. Voila pourquoy il est necessaire que toute l'essence de Dieu soit infuse en tout l'estre du monde, non enclose pourtant, car elle s'estend au delà. Ainsi ce grand maistre ouurier ni endormy ni nonchalant,porte sans cesse,enferme & soustient en sa main, sans peine & par la seule volonté ceste machine,son bel ouurage:mais biẽ que sa presence ne puisse pas manquer au monde, d'autant que son estre est tout par tout, si estce que

Dieu peut deffaire & abandõner

parce que ce n'est pas par contrainte ou par necessité naturelle, qu'il le maintient, ains par sa simple volonté: il est en luy, quand il luy plaira de le perdre, destruire & aneantir, comme fait du neant. Dauantage si Dieu, ce parfaict ouurier, maintient continuellement & conserue ce monde, il le bastist aussi par consequent & engendre continuellemẽt, tout ainsi que le Soleil ses rayons qu'il fait & refait si dru, qu'il en continue la lumiere: autrement nous en seriõs incontinent priuez, comme nous essayons la nuit en son absence. Le monde donc finiroit sans doute, s'il n'estoit regeneré incessammẽt & maintenu par son createur. *le monde, quand bon luy semble.*

Que Dieu a engendré le monde sans besoin qu'il en eust.

CHAP. XVIII.

IL est indubitable que Dieu est luy-mesme son estre, entier & infiny, repoussant de soy tout non estre. C'est luy qui a basty le monde, volontairement & non naturellement, autrement il s'ensuiuroit que ceste essence parfaicte auroit eu besoin de l'estre engendré du neant, ce qui est absurde & impossible. Car commẽt pourroit-il aduenir que ce grand estre qui est Dieu tres-parfaict, tres-eternel & tres-accomply, eust affaire de cest autre estre engendré, & fait du non estre? croyons donc certainement que Dieu l'a creé, sans nul besoin qu'il en eust. *Dieu n'auoit besoin du monde.*

Que le monde n'a point esté de toute eternité, ains que Dieu l'a produit de nouueau.

CHAP. XIX.

De ce que nous auõs dit de l'estre premier, & de l'estre secõd, de leurs differences, & de la creation du monde, nous auõs assez verifié qu'il n'y a en Dieu nulle defaillãce, & qu'il seroit impossible & entierement contraire à sa perfectiõ, qu'il eust creé cest vniuers pour quelque siẽ besoin, ou par quelque cõtrainte: Mais il faut plustost croire que ç'a esté pour faire cognoistre sa bonté, la liberalite & la differẽce de son estre à l'autre: aussi a-il esté produit de nouueau, & nõ de toute eternité: Car s'il estoit autremẽt, & que Dieu ne deuançast point le mõde en duree, en cela se trouueroit egualité entre eux, & par consequent nous tirerions que Dieu ne se seroit peu passer du monde, ni estre sãs sa compagnie: & par mesme moyen, que naturellemẽt & par necessité le mõde auroit esté produit, non par vne libre & simple volõté: qui est chose merueilleusemẽt cõtraire à la grãdeur & excellence de Dieu. Là où si nous prenõs qu'il ait aduãtage en duree, & que de nouueau il ait fait le mõde, nous conclurõs tout le cõtraire, manifesterõs tousiours pl⁹ l'excellẽce & la perfection de sa puissance, & verrõs qu'il n'a point creé le monde contre son hõneur, & qu'il l'a creé volontairement. Aussi, est-il vray-semblable d'vne merueilleuse aparẽce, que le produisant luy-mesme, il l'a produit de la façon qui

Dieu a creé le monde pour monstrer sa bonté.

Le monde n'est eternel.

estoit la plus cõuenable & auãtageuse à sa gloire & à sa grãdeur, ayant aussi esgard aux cõmoditez de sa creature, & qu'il luy a dõné vne forme nullement repugnante à son excellẽce diuine, propre aussi & reuenãte à l'vsage du bastiment qu'il construisoit. Le mõde n'est dõc pas eternel, autremẽt il auroit esté produit au preiudice de l'honneur de son createur. Et si pour auoir Dieu fait ce nouuel ouurage, il ne faut pas pẽser qu'aucune nouueauté ou volõté nouuelle, luy soit suruenuë, ains est à croire que de toute eternité il auoit en ses saintes resolutiõs desseigné de creer cest estre, corporel, esloigné du sien cõme fait du nõ estre: & desseigné de produire le mõde en la maniere qui plus pourroit manifester, & faire luyre la diuinité & la grandeur de sõ essence, & la differẽce, qui est entre elle, & celle qui a esté produite: desseigné aussi à ceste cause que sõ essence passeroit en duree, celle du mõde, duquel il auoit de tout temps assigné la generatiõ à l'heure qu'elle a esté faite.

Que Dieu a creé le monde pour soy. Chap. XX.

INdubitablemẽt Dieu a produit le mõde de neãt, & par art cõme vn artisã sa besongne. Or si l'artisã ne dresse nul ouurage sãs viser par son intẽtiõ à quelque fin, & à quelque cause: de mesme Dieu ce grand ouurier, produisãt le monde, a eu certainemẽt quelque but proposé à son entreprinse: & n'y ayant riẽ lors en l'vniuers que luy seul, il s'ẽsuit qu'il n'a peu creer le

Dieu a creé le monde a quelque fin

monde pour autre chose que pour soy, D'auãtage il est impossible qu'il l'eust creé pour neãt & pour le non estre? c'est dõc pour l'estre: ainsi pour soy-mesme, qui est estre luy seul. Et bien que le second estre, attendu qu'il a esté creé, n'ait pas dés tousiours esté pour le premier, qui est sans commẽcement, si est-ce que puis qu'il n'y a que deux estres, il faut, que l'vn soit faict pour l'autre. Mais si, comme nous auons dit, Dieu n'auoit nul besoin du mõde, à quoy faire l'a-il engendré pour soy? Il nous faut respõdre, qu'il ne l'a pas engendré pour affaire qu'il en eust, ains pour se donner par communicatiõ à vn autre estre hors de soy, luy qui est tres-parfait, tres-incorruptible, & communicable à autruy, sans aucune diminution sienne. Parquoy il a produit de rien vn estre nouueau, afin que cest estre creé participast au sien eternel. Non que l'vn estre se change en l'autre, (car cela est impossible:) mais l'estre produits vnist à l'autre qui est immuable, & se parfait en luy. Ainsi se demonstre la merueilleuse liberalité de Dieu en deux façons enuers le second estre, & pour l'auoir creé, & pour l'auoir voulu produire, participant à son tres-excellent & tresbon estre, sans que de sa part il eust besoin de sa production, ni communication. Des circonstãces de ces deux estres nous pouuons conclurre, que l'vn, comme estant engendré & fait du neãt, a esté creé & ordõné pour l'autre souuerain, qui est Dieu: & que Dieu comme tres-diuin & tres-eternel est l'accomplissement, la fin & la perfection de l'estre second & engendré.

Pourquoy Dieu a creé le monde pour soy, qui n'en auoit que faire.

Comment le monde eſt attaché à Dieu par triple reſpect.

Chap. XXI.

EN toute choſe faite par art, il y a triple reſpet:le premier,de l'ouurier,cõme de la cauſe efficiẽte.Le ſecõd,de l'image & ſimilitude de l'ouurage,que l'artizan tiẽt en ſon entendemẽt comme de cauſe exemplaire. Le tiers,de la fin pour laquelle il l'a produict, comme de cauſe finale:par ainſi l'eſtre du monde, ayant eſté en maniere d'art,baſti par Dieu,il faut neceſſairement qu'il regarde ſon facteur par triple cõſideration,comme cauſe efficiente,cauſe exemplaire,& cauſe finale: il n'y a en luy nul reſpect de cauſe materielle, parce qu'il eſt fait de neãt: ainſi l'eſtre du monde,en toutes façons ne regarde que Dieu,auſſi eſt-il tout de Dieu, ſelon Dieu, & a cauſe de Dieu : Dieu l'a produit de ſoy,ſelon ſoy,& pour l'amour de ſoy.

Triple reſpect eſt és choſes artificielles.

Comparaiſon des deux eſtres au deux non eſtres.

Chap. XXII.

COmme nous auons dit qu'il y a realemẽt deux eſtres en c'eſt vniuers, l'vn eternel, l'autre nouueau: & q̃ tout eſtre a pour ſon cõtraire obiect le nõ eſtre: ainſi nous faut-il trouuer à preſent deux nõ eſtres & deux neãts, qui leur reſpondent vis a vis, pour les oppoſer,l'vn au premier eſtre,l'autre au ſecond,Conſiderõs donc diligemment comme ces eſtres diuers ſe portent differemment,chacun enuers ſon non

Eſtre a pour ſon contraire le non eſtre.

estre contraire: nous trouuerōs aussi en quelle diuersité les non estres dissemblables entr'eux, respondent à leurs estres opposez. I'ay mōstré cōme l'estre eternel precede le non estre, & le rien qui luy est opposite, cōme il est en possession de primauté, repoussant infinimēt son cōtraire, & par consequent s'estendāt sans mesure, & occupāt tout lieu, comme premier logé. Or de tout cela, il s'ensuit qu'il faut que le non estre n'ait en l'estre nulle place, tout ainsi qu'il en fust aduenu, si le nō estre eust gaigné le rāg: car s'allōgeāt & s'espandāt par tout, il eust osté entierement a l'estre le moyen de trouuer place, & de trouuer origine: car le nō estre n'eust eu garde de l'engendrer. Mais d'autant que l'estre passe deuāt, & que nulle chose n'engēdre son cōtraire, il a, nō qu'ēgēdré, le nō estre, mais repoussé & destruit de toute sa puissance : de façō qu'il a luy-mesme en soy, de soy, par soy, & de sa nature l'estre, & tout ce qui est cōtraire au nō estre: veu que si quelque chose luy defailloit, qui peust paruenir a estre quelq̄ iour, elle ne seroit pas encore: ainsi riē se trouueroit en luy: ce qui est impossible. Parquoy l'estre est necessairemēt premier, eternel, tres-simple, tres actuel tres-parfait, tres-vn, tres immuable: infiny, ne dependāt de persōne. Car ce sōt la toutes les qualitez de l'estre: & cest estre la no⁹ l'appellōs Dieu, auquel nulle imaginatiō ne pourroit songer nul opposite cōtraire: aussi a-il toute authorité & tout cōmandement sur le nō estre, en quoy consiste la souueraine puissance.

Non estre n'a aucune place en l'estre.

Qualitez de l'estre.

La comparaison de l'estre du monde auec son non estre contraire.

CHAP. XXIII.

IL nous reste de voir à present, cõment l'estre du mõde se porte à l'endroit dunõ estre, qui luy est cõtraire. Il est euidẽt que c'est tout au rebours du premier estre, car ce nõ estre precede d'anciẽneté l'estre du mõde: nõ celui que nous disions tãtost loger en l'imaginatiõ de son createur (veu que celuy-là ne peut auoir nul non estre auant lui) mais celuy qui est propre au mõde & selõ sa nature, lequel a vn particulier rien qui luy est opposé & cõtraire. Or ce rien a sans doute pour le respect de l'estre propre du monde la primauté & l'anciẽneté pour soy : de façõ que le monde n'eust iamais eu essence, ni ne se fust desuelopé du neãt, où il estoit, veu que c'est son contraire, si Dieu, qui a tout cõmandemẽt sur le non estre, ne l'en eust retiré & deliuré par sa puissãce absoluë: & y retõberoit à toute heure, tãt il luy est de sa nature en bute & en prinse, si Dieu par sa main toute puissãte, ne l'en cõseruoit & gardoit continuellemẽt. Mais par ce que le rien n'a nul moyẽ de resister a ceste premiere essence diuine, luy estant subiet de tout point, elle ordonne & fait de luy comme il luy plaist: voire de luy elle a produit vne essence corporelle par sa simple volõté, & sans difficulté: d'autant qu'il n'y a pas eu de resistẽce. Nous comprenons de là, que ce n'est rien que du mõde s'il est cõparé à son createur: & cognoissons desormais nostre Dieu tout puissant, eternel, in-

Le monde tend à riẽ.

Ce n'est rien du monde au regard de Dieu.

finy & inmuable, qui a crée le mõde de neant, & nous aussi qui en sommes la principale partie. D'où il y a bien dequoy nous esioüir & glorifier, pour nous sçauoir estre produits par les mains d'vn si excellent & si puissant ouurier, qui de rien a peu bastir vne si belle & si noble creature, que nous ne sommes.

Cõparaison de deux estres au Soleil & à la Lune.

CHAP. XXIIII.

La Lune n'a aucune lumiere de soy.

CEs premier & second estre ressemblent en beaucoup de sortes au soleil & a la lune. Car tout ainsi que la Lune n'a aucune lumiere de soy, ains l'emprunte toute du Soleil ; ainsi le monde n'a aucune essence, que celle qui luy est departie par le grand & eternel estre : & côme le soleil a la clarté continuelle en soy sans que autre creature la luy fournisse, ainsi a Dieu de soy-mesme son estre perpetuel qu'il n'a reçeu de personne. Et tout ainsi que par ce peu de lumiere que nous auõs la nuit, nous imaginiõs la lumiere du soleil qui est esloigné de nous : de mesme par l'estre du mõde que nous cognoissons, nous argumẽtõs l'estre de Dieu qui nous est caché. D'auantage comme la clarté de la Lune se perd & s'esuanoüist en la presence du Soleil, ainsi s'obscurcit l'estre du monde assorti à l'estre de Dieu: & plus nous l'en approchons plus il s'appetisse: là où si nous le cõsiderõs tout à part soy, il nous semble grand & merueilleux, comme la lune esclaire largement lors qu'elle est esloignee du Soleil. Ces deux estres seruent

donc comme de deux lumieres à nostre entendement : l'vne eternelle & perpetuelle, qui est Dieu : l'autre creee & nouuelle, qui est le mõde : & les rayons de celle cy sont les creatures. Or pour la foiblesse & petitesse de la lumiere creee, nous la pouuons à nostre aise, & sans dõmage de nostre veuë, cõtempler, tout ainsi que nous faisons la lumiere de la Lune : Mais la cõsequence de celle-cy nous meine à la contẽplation de Dieu, cõme de la brillante & vehemẽte clarté du soleil, de laquelle, comme nos yeux esbloüis, ne peuuent supporter la lueur extreme : ainsi empeschez par la tẽdresse des yeux de nos entẽdemens, de pouuoir pendãt que nous sommes çà bas, contempler vis à vis & de droit fil l'esclairante & lumineuse grandeur de l'estre de Dieu, il faut que l'estre du mõde nous serue de passage & de moien par où nous puissions conduire & pousser nostre veuë iusques à ce grand & resplendissant miroir de l'essence de Dieu, & comme d'vn'ombre, au trauers de laquelle ainsi que nous faisons regardans le soleil nous montions iusques à la haute & diuine consideration de nostre createur. Voilà la double nature des deux estres, & des deux non estres despechee. *Les creatures sont les rayons de l'estre du monde.*

Le viure fait à soy vn second ordre.

Chap. XXV.

AYant par la grace de Dieu traité suffisamment de l'estre, fondemẽt de tout le reste, il nous faut ores poursuiure à parler du viure. Il

Tout ce qui vit, ne sent pas.

eſt certain que tout ainſi que l'eſtre ſe rapporte à la vie, ainſi ſe rapporte la vie au ſens & à l'intelligence: & comme l'eſtre ſe trouue en certaines creatures ſans les autres trois, & à ceſte cauſe fait le premier ordre des choſes, ainſi pouuōs nous trouuer le viure à part du ſentir & de l'entendre: mais nō pas au rebours. Car tout ce qui a ſentimēt, à vie: & tout ce qui a vie, n'a pas ſentiment: ainſi des autres. Voila cōment le viure ne peut pas eſtre ſans l'eſtre, mais ouy bien ſans les ſubſequens: ainſi fait-il vn ſecōd ordre plus noble que le premier, d'autāt qu'il vaut mieux auoir ces deux qualités que l'vne d'elles ſeule.

Le viure ſe preuue en Dieu de deux façons

Chap. XXVI.

Deux manieres de prouuer le viure eſtre en Dieu.

COmme nous auons conſideré l'eſtre en Dieu à part des autres qualités, cōſiderons tout de meſme en luy, le viure ſans intelligēce & sās le ſentimēt. Or y a-il deux manieres pour prouuer le viure eſtre en Dieu. La premiere, par la vie, que nous voyons tres-manifeſtement auoir eſté donnée par luy au monde, & aux autres creatures, qui nous contraint à conclurre neceſſairement qu'il en a donc vne autre luy-meſme, comme par ſemblable argument nous prouuiōs tantoſt ſon eſſence. La ſeconde ſe prend par la conſequence de ſon eſtre, que nous auons depeint, infinimēt garny de toutes choſes, qui appartiennent à vne eſſence parfaite & de tout ce qui eſt entieremēt contraire au non eſtre. Car cela preſuppoſé, il s'enſuit que le

viure, qui est vn des accidens qui embellissent l'estre, est necessairement en Dieu: & par mesme raison y sont aussi le sens, & l'intelligence: voire & la puissance, la volonté, la bonté, la verité, & toutes autres telles choses: de façon que quand nous disons que Dieu vit, qu'il entend, qu'il peut, nous ne disons non plus, que si nous disions, qu'il est simplement; ce qui ne se peut accommoder aux creatures qui ont ces qualitez diuisees les vnes des autres.

Viure est vn des ornemens de l'estre.

Tout ce qui est l'estre de Dieu conuient aussi à son viure.

CHAP. XXVII.

MAis par ce qu'il semble qu'il sõne vn peu plus dignement, quãd nous accouplons beaucoup de qualitez en Dieu, & que nous disons qu'il est viuãt, bon, iuste, fort, & veritable; que quand nuëment nous disons qu'il est: c'est raison que no⁹ parliõs de chaque qualité l'vne apres l'autre. Il est vray qu'attendu que l'estre de Dieu comprend sous soy toutes autres choses qui sont en luy, nous sommes contrains de suyure mesme train & mesme façon en tout le reste, que nous auons tenu parlãt de son essence, & comme nous disions que l'estre de Dieu est eternel & tres-simple, non reçeu de personne, ni du non estre: ainsi nous faut-il dire que le viure est eternel, tres-simple, nõ reçeu de personne, ni du non viure. Et comme son estre est mesme chose que luy & lui son estre, tout ainsi le viure de Dieu c'est Dieu mesme, & Dieu est

Le viure de Dieu, c'est Dieu mesme.

ſa vie,& n'eſt autre choſe que vie. D'auantage comme en toutes autre choſes qui ont eſſence nous pouuons entendre le non eſtre ſauf en Dieu,& que ſon eſtre eſt extrémemẽt eſloigné du non eſtre: & comme nous diſions auſſi que l'eſtre de Dieu eſt infini,immuable, tres-actuel & tres-parfait: de meſmes nous le faut il penſer du viure, car ce qui ſert à l'vn, ſert auſſi à l'autre.

Generale doctrine de l'eſtre & du viure, qui ſert auſsi aux autres.

CHAP. XXVIII.

L'eſtre ſe compare en deux ſortes au nõ eſtre.

ENcore que ce que nous auons dit de l'eſtre de Dieu, conuienne neceſſairement à toutes les autres qualités qui ſont en luy, toutesfois afin que nous puiſſions conſiderer l'vne ſans l'autre,& auoir particuliere notice de chacune, il nous faut tenir vne regle generale & commune,qui nous ſerue à cela. Accommodon-la dõc premieremẽt à l'eſtre, par ce que de la par meſme moyẽ nous nous en pourrõs ſeruir aux autres. L'eſtre ſe doit comparer en deux manieres auecque le non eſtre.Car il nous faut conſiderer doublement le non eſtre : l'vn qui aille deuant l'eſtre, & celuy-la nous le pouuõs appeller negatif,auſſi eſt-ce le rien tres-parfait: l'autre, qui ſuiue ſouuent & ſoit apres l'eſtre, nous dirons ceſtuy-cy priuatif ou corruptif.Or ſi comme nous auons deſia prouué, il y a tel eſtre, qui n'a iamais eu le non eſtre auant ſoy: il s'enſuit auſſi qu'il n'en peut auoir apres : ainſi

Eſtre negatif.

Eſtre priuatif.

deſchargé

deschargé du non estre negatif & priuatif, il est certainement eternel :& cest estre là c'est Dieu. L'autre estre, comme celuy du monde, qui a eu le non estre auant soy, peut aussi auoir celuy qui vient apres:& comme il est party du non estre, il y peut aussi retourner. Cest estre là est logé entre le non estre negatif & priuatif. Ce que nous auons dit de l'estre, nous le pouuons dire du viure & des autres qualitez, & faire deux nõ viures, l'vn precedent, l'autre subsequẽt: & puis nous enquerir lequel a esté plus ancien, le viure, ou le non viure. Mais puis que nous auons gaigné dés tantost, que si le non viure estoit plus ancien d'autãt qu'il auroit occupé toute la place, & qu'il n'auroit iamais engẽdré le viure son contraire: il seroit consequent par necessité que le viure n'eust iamais esté : ainsi puis qu'il est auant le nõ viure, voire qu'il est tres-pur, & tres-parfait, espandu en tout lieu, chassant infiniment le non viure, & le priuant entierement de place: & non le non viure negatif, seulement, mais aussi le priuatif & corruptif, que nous nõmons la mort. Ce viure là c'est Dieu, en la nature duquel on ne peut considerer nul auant & nul apres, ny imaginer le non viure ou precedent ou subsequent. Il est seul sans commencement & sans fin : seul immortel de soy mesme, & seul iouïssant d'vne vie incapable d'accroissance, de diminution & de changement : & cõme nous auons monstré que l'estre du monde est de toute eternité en l'essence de Dieu, ainsi puis qu'il est tout vie, que viure c'est luy, il

Deux viures.

Le viure est plus ancien que le non viure.

s'ensuit, que tout ce qui est creé, est viuant en Dieu, & qu'en luy rien ne meurt. D'auantage, puis que Dieu seul est la vraye vie, sans doute l'autre vie qui a esté produite, a esté produite, par luy du non viure : voire que si elle n'estoit maintenuë continuellemẽt par luy, elle retomberoit incontinant, quãt à sa nature, au non viure & à la mort. Mais Dieu, qui a toute puissance, toute authorité & tout commendemẽt sur le non viure & sur le mourir, peut arracher du non viure pour mettre en vie tout ce que bon luy semble sans empeschement, & sans resistence : & par sa seule volonté, comme souuerain maistre de la vie & de la mort, rendre le viure à la Creature morte. Voila comment (tout ainsi comme nous auons fait tantost de l'estre) nous auons trouué certainemẽt deux viures en nature: l'vn occulte, l'autre manifeste: l'vn eternel, l'autre nouueau & creé du non viure : Ainsi homme recognois ton createur, Seigneur immortel de la mort & de la vie, qui est l'eternité luy-mesme, qui t'a donné la vie que tu as du nõ viure, & qui par sa main toute-puissante te garde de rechoir au ne viure pas & au mourir.

Dieu est la vraye vie.

Dieu cõserue les viuãs en vie.

Du sentiment qui fait le troisiesme degré.

CHAP. XXIX.

APres auoir traitté de l'estre & du viure, il nous faut pareillemẽt dire du sentimẽt, qui fait en nature vn troisiesme degré, car l'estre & le viure peuuent estre sans luy, & luy sans l'intelligence. Tout ainsi donc qu'il y a deux e-

ftres & deux viures, l'vn occulte, l'autre manifeste, de mesme y a-il double sens : & par celuy que nous descouurons en toutes les creatures, nous argumentõs qu'il en y a vn autre en Dieu qui leur a donné : & le concluons aussi d'autant que le sentiment rend l'estre plus accomply. Il est donc necessairement en Dieu, autrement il y auroit quelque non estre meslé auecques son essence, & son essence ne cõprendroit pas en soy toutes choses, & si seroit priuee de quelque qualité contraire au non estre, ce que nous auons monstré estre impossible. Et outre comme nous auons dit que Dieu est son estre, & son viure, ainsi est-il son sentir: car le viure & le sentir sont en luy-mesme chose que son estre: ainsi il est tout veuë & tout ouye : non qu'il ayt en luy ce mesme sentimẽt que nous auõs, mais vn autre bien plus excellent & plus parfait, cõuenable & respõdant à sa diuinité. Ce que nous venons aussi de dire du viure, & du non viure, qui est auant negatif, & de celuy qui viẽt apres, priuatif. Cela en mesme façon se doit accommoder au sentir : & puis que le sens qui est en Dieu est necessairement auant le non sentir negatif, il est euident qu'il ne peut iamais tomber au non sentir second, ny estre insensible. Le sens est donc eternel en luy, & tout autre sens a esté produit par luy du non sentir, & y peut rechoir, s'il n'est maintenu par Dieu, qui seul ne peut estre insensible : & tout ainsi que tout ce qui vit, vit en luy, ainsi toutes les choses qui ont sentiment, oyent, touchent, voyent goustent & flairẽt par luy: somme tout ce que nous auõs

Deux sens, l'vn en Dieu, l'autre és creatures.

Dieu est sõ sentir.

Double sentir, negatif & priuatif.

Les choses sensitiues sentent en toutes sortes par Dieu.

dit de son estre doit aussi estre accommodé a son sentir.

De l'intelligence.

Chap. XXX.

Intelligence premier ornement de l'estre.

D'Autant que l'intelligence fait la derniere marche en nostre eschelle de nature, & par consequent que c'est la plus parfaite : il nous en faut dire vn peu plus largement, que du viure & & du sẽtir. Puis que tous les quatre degrez desquels nous auons parlé, ont esté par Dieu creez du non estre, il est necessaire que le createur les eust tous quatre en soy : ainsi auoit-il l'intelligence, qui est la principale & plus noble partie de toutes. D'auantage aussi puis que c'est le premier ornement de l'estre, il ne peut defaillir en la tres-parfaite essence de Dieu. Et si, puis que ceste essence est tres-simple & sans meslange, il s'ensuit qu'elle & l'intelligence ne sont qu'vn en Dieu, parquoy toutes les qualitez que nous auons monstré appartenir à l'estre, conuiennent aussi à l'entendre. Voilà pourquoy nous ne reprendrons pas la peine de les prouuer de nouueau, ains de les luy accommoder seulement par ordre. Comme l'estre qui est en

L'entẽdre de Dieu est tres-simple.

Dieu, n'a esté reçeu par luy, ny de soy-mesme, ni d'autruy, qu'il est auant toutes choses, qu'il est tres-simple, tres-indiuisible, & tres-vn, ainsi l'est son entendre: & tout ainsi que Dieu est son estre, ainsi est-il son intelligence, & toute intelligence, & l'intelligence est Dieu: & comme l'estre de Dieu est eslongné du non estre, com-

me il le repousse infiniment, comme il ne l'a ny deuant ni apres soy, d'autant qu'il est premier: ainsi l'entendre de Dieu comme premier aussi, & estant mesme chose auecques l'estre, est esloigné d'vne extreme distance du n'entendre pas, il ne peut receuoir auant soy ny le non entendre negatif qui est rien, ny apres soy le non entendre priuatif, qui est ignorer: aussi est l'intelligence de Dieu immuable, eternelle, infinie, & sans mesure, qui ne se peut amoindrir ny restraindre par l'ignorance d'aucune chose, contenāt en soy tout ce qui sert & appartient à l'entendre, comme nous auons dit de l'estre. En outre, elle n'est en nulle façon par puissance, ains actuellement & en effet, tout par tout, & en toutes choses: elle ne se manie pas d'vne chose a autre: rien ne luy est ne futur ne passé, ains tout present, de toute eternité, de mesmes que nous disions de l'estre : & tout ainsi que Dieu pour maintenir son essence n'a besoin du secours d'autruy, non plus n'en a-il besoin pour entendre : car comme il est de soy-mesme, il entend aussi de soy-mesme. D'auantage, d'autant que l'essence de Dieu est vne mesme chose auecques son entendre, & que ceste essence est infinie en toute proportion, contenant en soy non seulement le monde & toutes les choses qui ont essence, mais encore toutes celles qui en pourroient auoir: il s'ensuit, que l'intelligence de Dieu est aussi incomprehensible & infinie, & qu'elle contemplant ce grand estre, comme vn miroir vniuersel, contemple par mesme moyen & conçoit la perfectiō, l'immortalité & la tou-

Excellence de l'intelligence de Dieu.

Entēdre negatif & priuatif.

Dieu n'a soin d'autruy pour entendre.

Dieu contēplant son estre y sont tout comme en vn miroir.

te puissance, ce qui a esté, ce qui est, ce qui sera, & ce qui pourroit estre. L'ordre & la nature de ses creatures, les quatre premiers genres, leurs especes, & leurs indiuidus luy sont en vn instant representez, auec l'infinité des figures triangulaires, quadrangles: rõdes, & autres, & l'infinité des nombres, elle y voit & compte actuellemẽt & tout en vn coup, les gouttes de la mer Occeane, & la graue de ses riues, les estoilles, les iours, les heures & les minuttes, elle y list & sçait ce que la terre cache dans ses entrailles, ce qu'elle decouure: les pierres, les herbes, les arbres, les fueilles, les grains, les oyseaux, les poissons, les imaginations, les intentions, les souhaits, les faits, & les paroles de tout autant d'hommes qui ont esté, qui serõt, & qui pourroient estre. Voila quelle est l'intelligence de nostre createur, & cõme sa sapiẽce est infinie. Ainsi ce n'est pas merueille si toutes les choses de ce monde ne sont rien enuers luy. Encore pouuons nous, comme nous auons fait des autres, comparer l'entendre de Dieu auecques vn double nõ entendre: l'vn negatif, l'autre priuatif, que nous appellons ignorance: & tenir pour certain que puis qu'il est plus ancien que le non entendre, il ne peut retomber au non entendre priuatif. Toutes autres choses comme ayans prins d'autruy leur intelligẽce, ne la peuuent auoir entiere, non plus que l'entier estre, & non mesuree & limitee, de façon qu'elle ne peut comprẽdre l'infinité ensemble, ains successiuement. Et veu que l'entendre des creatures a prins son origine du non entendre, tout ainsi que leur estre du nõ

Ignorance entendre preseruatif.

Toutes les intelligẽces sont imparfaites, excepté celle de Dieu.

estre, il retomberoit naturellement en l'ignorãce, s'il n'estoit maintenu par Dieu, qui est toute intelligence. Aussi cõme nous disons que Dieu a toute puissance sur le non estre, d'autant qu'il est le mesme estre: & sur le non viure, comme estant luy-mesme la vie: & sur le non sentir, cõme estant tout sens: De mesme l'a-il sur le non entendre & sur l'ignorãce, par ce que Dieu c'est mesme chose que science & intelligence. C'est donc à luy à faire quand il luy plaist de bastir du non estre & du nõ entẽdre l'estre & l'intelligẽce, & d'engendrer le sçauoir de l'ignorance.

Dieu & son intelligence sont vn.

Regle generale pour tout ce qui a esté dit par cy deuant.

Chap. XXXI.

Loge on en cest endroit vne regle generale, qui serue & à ce qui a esté dit par cy deuãt, & à ce qui se dira par cy apres. Tout ainsi qu'en Dieu estre est mesme chose que viure, que sentir, & qu'entendre, qu'estre tresbon, tres-veritable, tres-iuste, & trespuissant: de mesme au contraire, en luy le non estre, c'est mesme chose que le non viure, le non entẽdre, le n'estre pas bon, & ainsi des autres. Parquoy quiconque dit que Dieu ne vit pas, que Dieu n'entẽd pas, qu'il n'est pas bon, qu'il n'est pas veritable, qu'il n'est pas iuste, ou qu'il ne peut pas quelque chose, il dit que Dieu n'est pas. Et d'autãt qu'il est impossible qu'il n'est pas de Dieu, d'autant est-il impossible qu'il ne viue, qu'il ne sente, qu'il n'entende pas, qu'il ne soit bon, iuste, veritable, & tout

puiſſant:car comme il dechaſſe de ſoy tout non eſtre,toute ignorance, toute impuiſſance,auſſi repouſſe-il l'iniquité,le menſonge & l'iniuſtice.

Par l'itelligence, il ſe verifie que Dieu n'eſt pas choſe corporelle.

Chap. XXXII.

D'Autant que nous auons verifié que l'intelligence eſt en Dieu meſme choſe que ſon eſtre,& qu'en elle conſiſte la ſupréme & parfaite eſſence, il nous reſte à croire, qu'elle tire & renge à ſoy tout le reſte, à ſçauoir l'eſtre, le viure,& le ſentir,& qu'elle les accommode à ſa façon & à ſa nature : parquoy l'eſſence de Dieu eſt toute intellectuelle & ſpirituelle, & ſemblablement ſa vie,ſes ſens,& tout ce qui eſt en luy. Dautant auſſi que ſon eſtre eſt tres-ſimple,ſans pieces, & ſubſiſtant par ſoy-meſme, il eſt tres-purement & tres-parfaictement intellectuel, & ſpirituel, & par conſequent n'eſt pas corporel. Ce que ie prouue par la quatrieſme marche de noſtre eſchelle. Car l'intelligence n'eſt pas actiō corporelle, ni ne ſe fait auecques le corps.

L'intelligence actiō incorporelle

Cela meſme ſe preuue par ſon viure & par ſon ſentir.

Chap. XXXIII.

AVſſi n'eſt-ce pas choſe corporelle le viure, ni le ſentir;car encore que l'vne & l'autre de ces qualitez ſe voyent ioinctes au corps, elles

n'y sont pas pourtant attachées par quelque necessité de sa nature, ains distinctes & separées: tesmoin ce grand nombre de corps qui n'ont ne vie ne sentiment, desquels nous auons monstré estre composé le premier ordre de nostre eschelle. D'auantage, le corps ne vit ni ne sent de soy-mesme, ains le viure & le sentir, sont pieces, qui luy sont adioustees, & qui s'en peuuent esloigner. Les arbres demeurent corps, encore apres qu'on leur a osté la vie: si font bien les animaux, apres auoir perdu le sentir & le viure: ce sont donc choses differentes. Or d'autant qu'en Dieu il n'y a nulle conionction & nul meslange, que sa vie est plaine d'vne tres-parfaite simplicité, il s'ensuit qu'il est d'vne nature tres-spirituelle, n'ayant rien de corporel en soy.

Le corps ne vit ni ne sent de soy-mesme.

En Dieu n'y a conionction ny meslange.

Que de toutes les creatures le seul homme peut cognoistre Dieu.

Chap. XXXIIII.

ET parce qu'il est tout intellectuel, nous n'y pouuōs attaindre de nostre veuë corporelle, d'autant qu'il n'est capable ne de couleur, ne de figure: aussi n'est-il palpable, ny sensible à nul des sens, que nous auons communs auecques les bestes: car de la force de ces sens-là corporele, ne s'estend que iusques aux choses & qualitez, qui sont aussi corporelles. Ainsi la veuë sert à nous descouurir les couleurs, les figures & la lumiere: l'ouye à receuoir les sons qui se font en l'air: le fleurer les odeurs: le gouster, les saueurs: le toucher nous apprend le chaud & le

L'vsage des sens.

froid. Or d'autant que Dieu eſt tout eſprit & tout ame, il ne peut eſtre compris ou apperçeu que par l'intelligence. Voila comme de toutes ſes creatures, le ſeul homme peut paruenir à ſa cognoiſſance, & luy a Dieu fait preſent de ceſte grande & particuliere partie de l'entendement, afin qu'il le puiſſe recognoiſtre.

Dieu eſt tout eſprit.

Comme les choſes ſpirituelles ſont beaucoup plus excellentes que les corporelles, CHAP. XXXV.

SI l'eſtre de Dieu eſt infiny & ſans meſure, s'il comprend actuellemẽt ſous ſoy vne infinité d'eſſences, s'il eſt tout intellectuel, ſpirituel, & inuiſible, & que toutes ces choſes corporelles, viſibles & ſenſibles, ayent eſté engendrees par luy du non eſtre, & qu'elles ſoient finies & meſurees, comme nous auons deſia arreſté : il s'enſuit que les choſes intellectuelles & ſpirituelles, comme eſtant infinies, ſurpaſſent ſans meſure les ſenſibles & corporelles. Voila pourquoy ce Royaume inuiſible n'eſt borné ni clos d'aucune meſure ou limite. Et puis que noſtre entendement a eſté baſty, pour contempler les choſes inuiſibles, & le ſens pour comprendre les corporelles : puis qu'auſſi les choſes ſenſibles ſont le propre heritage de nos ſens, & les intellectuelles ſont la vraye poſſeſſion de noſtre entẽdement : il nous faut conclure que les biens de nos ſens ſont de nouueau creez, muables, variables, meſurez & periſſables : & ceux de l'entendement eternels, innumerables, infinis & immuables.

L'entendemẽt eſt pour contempler les inuiſibles, le ſens pour les corporelles.

Du liberal arbitre.

CHAP. XXXVI.

PVis que Dieu nous a dõné la liberté de vouloir à nostre poste & sans contrainte, c'est à dire le liberal arbitre, & que c'est vn si beau & si riche present, il s'ensuit qu'il l'a en soy. Nous pouuons aussi prouuer cecy par son essence intellectuelle: veu que par consequence necessaire le liberal arbitre se trouue tout par tout où est l'intelligence. Or d'autant que le vouloir de Dieu est auant toute autre volonté, il ne peut estre attaché, ne suiure aucun autre vouloir que le sien mesme: & tout ce qu'il veut il le veut de sa seule & propre affection: & par ce que son estre & sa volonté est vne mesme chose, & que son estre est tres-accomply, inuariable & eternel, n'ayant besoin de rien, comme nous auons prouué, sa volonté est donc aussi tres-parfaite, immuable, eternelle & toute-puissante comme son estre. Enoutre attendu que son estre est premier, plus noble, meilleur & plus excellẽt que nulle autre chose, & que Dieu se cognoist premierement & son essence, il nous faut croire, qu'auant toutes autres choses, il veut son bien & la perfection de son estre: & par consequent que tout ce qu'il veut de surplus, il le veut a cause de soy: non qu'il en ait affaire, mais pour se communiquer aux autres hors de soy. S'il veut donc soy-mesme & son bien plus que nulle autre chose, il ne peut ni vouloir, ni faire rien qui luy soit contraire, ni ne peut vouloir n'estre pas: ains iouïssant d'vn tresparfaict contente-

ment & entier accompliſſement de ſes volõtez, il a vn aiſe continuel & nourriſt en ſoy vne ioye eternelle, infiniment eſloignée de triſteſſe.

Dieu iouïſt ſans ceſſe de parfait contentement.

Par l'intelligenee de Dieu nous pouuons conclurre la grandeur & perfection de ſon vouloir

CHAP. XXXVII.

NOus auons conclud tantoſt que l'intelligence de Dieu eſt actuellement infinie & incapable d'ignorãce. Or ſon vouloir & ſon entendement eſtant en luy vne meſme choſe, comme nous venons auſſi de dire, il eſt impoſſible qu'il vueille rien contre raiſon & contre le ſain iugement d'vn parfait entendement, duquel la premiere operation eſt de conceuoir le ſens des mots, & des paroles. La ſeconde eſt de poiſer par viue raiſon ſi la choſe conceuë eſt vraye ou fauſſe, iuſte ou iniuſte, approuuant & affirmant ce qui eſt bon & veritable, nyant & reprouuant ce qui eſt au contraire. Voila les deuës naturelles & neceſſaires operations de l'entendement, comme nous dirons ailleurs, leſquelles ſont en Dieu reglees, & guydees par ſa diuine raiſon. Ainſi il ne peut rien vouloir de deſordonné ou d'inique, autrement il auroit vne volonté differente de ſon intelligence : ce qui ne peut eſtre. Sa volonté eſt donc droicturiere, iuſte, tres-ordõnee & tres-reglee: mais reglee & ordõnee nõ par autruy, ains par ſoy-meſme : Car c'eſt elle qui eſt la regle des regles, regle qui ne ſe peut tordre, biaiſer ni deſmẽtir. C'eſt la vraie & pre-

misere iustice, c'est la mesme verité, la mesme bonté & la mesme sapience. Parquoy il est impossible qu'elle face rien d'inique & sans ordre. Dieu de sa nature est impuissant de mal faire : & il ne peut rien vouloir faire qu'il ne le puisse faire, & encore qu'il permette, que le mal se face ce n'est pas toutesfois sans ordre: car il ordonne ce mal là à quelque bonne fin. *Die impuissant à malfaire.*

Nulle volonté ne peut estre bonne, si elle ne s'accorde auec celle de Dieu.

Chap. XXXVIII.

La volonté de Dieu estant premiere & auant toutes choses, estant la regle & la iustice elle mesme, il ne peut estre rien de bon ni de iuste s'il ne luy est conforme : ainsi toute volonté escartee ou esloignée de celle de Dieu, est vicieuse & desordonnee, comme desuoyee de la pure & souueraine droicture. *La volonté de Dieu est auant toutes choses.*

Comment par le liberal arbitre de Dieu nous pouuons argumenter toutes perfections en luy.

Chap. XXXIX.

Nous auõs arresté que le liberal arbitre est en Dieu : & d'autant qu'il est premier & eternel, ceste siẽne liberté est aussi premiere, eternelle, tres-parfaicte, tres-accõplie: & telle qu'en nulle façõ elle ne peut estre n'amoindrie, ne forcee, comme ayant en soy tout ce qui sert & qui appartiẽt à la consommation & perfection d'v-

ne entiere liberté. Parquoy tout ce qu'il veut est, & est en la matiere, & en la façon qu'il le veut estre: & ce qu'il ne veut pas n'est pas. Il est donc luy-mesme tout tel, qu'il veut estre en toute façon, autrement sa liberté seroit retrainte: ainsi il est tout puissant, tresbõ, tresbenin tresiuste, tres-misericordieux, tres-sçauant, & produisant toutes choses de neant: car il veut estre tel, & ainsi grand: il s'ensuit aussi qu'il est souuerain Empereur, Roy, maistre & dominateur, & que nul autre ne l'est que luy: car il veut estre tel & ainsi grand. S'il n'estoit tel & aussi grand qu'il veut, il ne le deuiendroit iamais, veu que nul autre ne l'en pourroit faire iouïr, ny luy mesme. Il voudroit donc, & ne pourroit: & seroit par consequent en peine perpetuelle, ce qui est merueilleusement absurde. Arrestons donc qu'il est necessairement en soy-mesme tel & aussi grand, quel & combien de grand il veut estre: & que hors de luy riẽ ne se peut estre qu'ẽ la maniere & condition qu'il le permet & ordonne. Voila comment par son liberal arbitre nous pouuons argumenter toute grandeur en luy, & specialement son commandement sur toutes choses: d'autant que sa maistrise & sa puissance est naturelle, premiere & eternelle, tout ainsi que sa liberté. Aussi est-elle seule, parce que son authorité ne peut estre empeschee par nulle autre semblable, veu que le non estre, mesmes ne luy peut faire aucune resistence. Dieu est donc plein d'vne souueraine puissance maiesté & liberté, en laquelle il ne peut eschoir nulle subiection.

Du pouuoir de Dieu.
Chap. XL.

BIen qu'en la deduction des quatre marches de nostre eschelle, nous n'y ayõs pas expressémẽt logé le pouuoir: il est toutesfois necessairement en chacune d'elles: chacune le presuppose & enclost en soy. Car tout ce qui est peut estre, encore que tout ce qui puisse estre ne soit pas: semblablement, tout ce qui vit peut viure, mais tout ce qui peut viure ne vit pas: & tout ce qui a sentiment, intelligence & volonté le peut auoir, & non au contraire. Si est-ce que le pouuoir ne fait pas vne particuliere marche en la nature: parce qu'ẽ nulle chose il ne se peut trouuer separé & distingué de l'estre: toutesfois l'estre du monde qui a esté engendré de neant, auoit le pouuoir estre auãt qu'il fust: car s'il n'eust peu estre, il ne seroit pas: mais ce pouuoir estre n'estoit point quelque chose hors de Dieu, ains le monde pouuoit estre, d'autãt que Dieu, pouuoit luy donner essence: & quant au monde, il n'auoit de soy que le non estre. *Pouuoir ne se peut distinguer de l'estre.*

Or en Dieu l'estre & le pouuoir estre, c'est vne mesme chose: & d'autãt que Dieu est, d'autant a-il peu estre: & d'autant qu'il peut estre, d'autãt est-il. Tout ainsi, nous pouuons dire de sa vie, de son intelligence, & de sa volonté. Sõ viure est mesme chose auec son entẽdre & son pouuoir: & mesme chose est son vouloir que son pouuoir: parquoy comme l'estre de Dieu est infiny, & sans mesure, ainsi l'est sa puissance: Sa puissance est premiere, eternelle, immuable,

Dieu ne peut pas ne pouuoir.

infiniment esloignée du nõ estre, & de l'impuissance: aussi Dieu ne peut n'estre pas & ne viure pas, par ce qu'ẽ luy viure & pouuoir viure c'est tout vn. Dieu ne peut n'entendre pas, d'autant qu'en luy c'est mesme chose entendre, que pouuoir entendre. D'auantage, par ce qu'il est pure action, c'est en luy tout vn estre & pouuoir estre: & par consequent au rebours, c'est mesme chose en luy ne pouuoir pas estre que n'estre pas, & mesme chose ne pouuoir pas estre, qu'estre impossible d'estre: parquoy si Dieu n'est pas, il est impossible qu'il soit. Si Dieu n'est pas bon, n'est pas iuste, n'est pas veritable: il ne peut estre ny bõ, ny iuste, ny veritable, & ainsi du reste: ce que no⁹ pouuõs cõfirmer par ceste raison. Qu'autre ne luy peut auoir donné ce qu'il n'a pas: & comme nul ne peut dõner à soy-mesme quelque chose, ains Dieu ne se peut donner ny son essence, ny quoy que ce soit: car il s'ensuyuroit qu'il auroit eu indigence ou defaillance, au moins de qu'il auroit peu se dõner: qui est chose contraire à son absoluë perfection: il a donc toutes choses en soy, ou il est impossible qu'il les ait.

Dieu ne se peut rien donner.

Interpretation de la toute puissance de Dieu.

Chap. XLI.

Dieu est tout puissant, par ce qu'il peut tout ce qui appartient à la puissance: car pouuoir mourir & deffaillir, pouuoir estre aneanty & corrompu, & choses semblables, qui tesmoignent

gnent la foibleſſe,appartient pluſtoſt au ne pouuoir pas qu'au pouuoir:& ceſte meſme puiſſance conclud l'impuiſſance:de façon, que qui pl⁹ en eſt prouueu,plus peuuẽt ſur luy les choſes aduerſes & contraires: dont il eſt rendu d'autant plus debile & defectueux.Mais quant à Dieu,il peut ſeulement les choſes, leſquelles pouuoir c'eſt puiſſance:& de luy nous dechaſſons toutes ces autres circonſtances: comme qu'il ne puiſſe eſtre foible,qu'il ne puiſſe eſtre iniuſte, & ſemblables,ſignificatiues de mal,d'imperfection & d'impuiſſance.

Par la grandeur de la ſapience de Dieu on prouue la grandeur de ſa puiſſance.

Chap. XLII.

PVis que nous auons apris que l'intelligẽce, la ſcience, la ſapience de Dieu & ſon pouuoir,ſont vne meſme choſe auec ſon eſtre,il s'ẽſuit qu'il n'y a rien de plus grand ni de meilleur en ſon intelligẽce qu'en ſa puiſſance,& que ſon eſtre & ſon pouuoir comprennent & contiennent, ce que ſa ſapience entend & ſçait de plus excellent: autrement ſi ſon entendement imaginoit quelque choſe qui ſeruiſt à la conſommation de la perfection qu'il n'euſt pas realement en ſoy, il aduiendroit que ſa ſcience s'eſtendroit plus auant & plus loin que ſa puiſſance, & par conſequent qu'vne meſme choſe ſeroit en ſoy & plus grande & plus petite. Et ſi Dieu pouuoit imaginer quelque augmentation

L'eſtre de Dieu & le pouuoir comprennent tout ce qu'il entend.

à sō pouuoir ou accroissánce, il auroit quelque chose de plus grand en son intelligence qu'en sa puissance. Or son intelligence & sa puissance ne sont autre chose que son estre : ainsi il y auroit plus & moins en vn mesme subiet, ce qui est impossible. Il faut dōc dire que puis que l'entēdement de Dieu comprend & cōsidere le dernier degré, & l'extréme ligne de toute puissance, & tout ainsi de toute autre perfection : que Dieu ne peut cognoistre rien de plus grand ny de meilleur que soy, & qu'il a en luy tout ce qu'il peut imaginer d'excellence tres-accōplie.

Par la grandeur de la puissance de Dieu on preuue en luy toute autre grandeur.
Chap. XLIII.

Là où la sapience est entiere & parfaite, la puissance est pareille.

COmme la perfection du pouuoir de Dieu se comprend par la perfection de sa sapience, ainsi par la perfection de la puissance diuine, nous pouuons prouuer la perfection de sa sapience : & là où il y a vne entiere & accomplie sapience, il n'y peut auoir nulle defectuosité en la puissance. Car s'il manquoit quelque poinct à la plenitude de la sagesse de Dieu, il manqueroit aussi en son pouuoir : & s'il a la perfection de l'vn, il a aussi la perfection de l'autre : d'autant que sa diuinité est exempte de mixtion & de composition, & que toutes ces qualitez ne sont qu'vn en luy: d'où nous pouuons aussi cōclurre que s'il est infiniment puissant, il est aussi infiniment bon, veritable & parfait en toute façon.

Qu'il ne peut estre qu'vn seul tout puissant.

Chap. XLIIII.

OR quiconque est toutpuissant, il a en soy tout degré de puissance : ainsi il peut faire sans difficulté, que nul autre ne puisse, & aneantir tout autre pouuoir : autrement sa force ne seroit pas entiere. Et si nul autre ne se peut dire tout-puissant, puis qu'il peut estre reduit à ne rien pouuoir: car comme Dieu peut reduire toutes choses, (sauf que soy-mesme) au non estre, ainsi fait il au non pouuoir. D'auantage s'il y auoit deux tout-puissans, l'vn pourroit ruiner l'autre, autrement il ne seroit pas tout-puissant : & s'il le ruinoit, le ruiné le seroit encore moins, qui auroit peu resister à la force de son compagnon. Attribuons donc l'omnipotence à nostre seul Dieu viuant & eternel.

Dieu seul est tout pouuant.

Conclusion des choses precedentes.

Chap. XLV.

L'Estre du monde, qui est comme vn corps diuisé & departi en quatre membres, nous a serui de marche, pour no' enleuer à la cognoissance de l'autre estre, par lequel il a esté de nouueau produit du neant. Nous auons trouué en luy ces quatre qualitez, estre, viure, sentir, & entendre, ou le liberal arbitre : & y auons encore trouué le pouuoir, qui ne fait point de degré, mais establist & appuye les autres, & si est enclos en eux. Par là nous auons infalliblemēt argumenté, que le facteur & createur du monde

est, vit, sent, entend, veut & peut, & que toutes ces parties sont mesme chose auec son estre. Nous auons descouuert les tres-nobles & tres-parfaites proprietez & conditions de l'essence diuine, comme elle est sans commencement, immuable, incorruptible & eternelle, & comme toutes ces circonstances s'approprient aussi par mesme raison à son intelligence, à sa vie, à sa puissance, & autres siennes qualitez : toutesfois bien que toutes choses conuiennent à Dieu, par le moyen de son estre; il y en a ce neantmoins les vnes, qui luy conuiennent plus proprement par son viure, les autres par son entendre, autres par son vouloir, & autres par son pouuoir. Comme a cause du viure, nous luy accommodons l'immortalité: à cause de son intelligence, la sapience, la prudence & la verité de son iugement: par sa volonté, la bonté, la douceur, la benignité, la sainctеté, la rectitude, la iustice & la liberalité: & par son pouuoir, la toute-puissance, qui sont toutes pieces encloses & comprinses en son essence infinie. Or accouplant les vnes aux autres, comme l'intelligence auec son pouuoir, & son pouuoir auec son vouloir, comparant la grandeur de sa puissance, à celle de sa volonté, de sa volonté à celle de son intelligēce, qui sont toutes pareilles, comme estant mesme chose entre elles & mesme chose auec son estre, nous arriuons à la parfaite cognoissance de la diuinité.

Par la creation du monde faite de neant nous concluons la creation d'vne autre nature diuine & toute pareille à celle de Dieu.

CHAP. XLVI.

PVis que par l'estre du monde diuisé en quatre ordres qui nous estoit cogneu par certaine experience, nous auons monté à l intelligence de l'autre estre, infini & tres-parfait, qui nous estoit incogneu: & que nous auons apprins que cest estre du monde a esté par l'autre superieur nouuellement produit de neant: & qu'il n'est qu'vn petit poinct au pris de l'immensité & eternité du premier: puis que nous auons descouuert ceste creation du monde faite par Dieu, il nous faut donner plus auant, & essayer auec sa grace si de ceste production nous pourrons paruenir à en cõclure vne autre meilleure que excellente & plus haute: afin que nous montiõs de degré en degré, de generatiõ à generatiõ, cõme nous auons fait d'vn estre à vn autre estre. La premiere creation faite du neant & du non estre singulierement belle, comme elle est, nous manifeste la grandeur, la puissance & la bonté de la diuine essence: mais sans doute la generation qui se feroit de l'essence mesme diuine, infinie & tres-parfaite, seroit bien plus propre & naturelle à Dieu, que celle qui est faite du riẽ: & si seroit plus noble, plus digne & plus excellente, d'autant qu'il y a de difference entre l'eternel & diuin estre, & le neant; Tout ainsi que l'hom-

me artiſan produit la maiſon, non comme homme, mais comme artiſan, d'vne autre nature que de la ſienne: & produit auſſi vn autre homme à ſa ſemblance, de ſa propre nature & ſubſtance; & cela non comme artiſan, mais comme homme. Ceſte derniere production luy eſt bien plus propre & conuenable comme a homme, & plus noble & digne, que celle de la maiſon: car vn homme viuant, produit de ſoy vn autre homme viuant: & de pareille nature: & là, vne maiſon eſt produite par l'homme mais d'vne nature eſtrangere & differente à la ſienne. De meſme l'eſtre du monde a eſté produit par Dieu, qui eſt l'eſtre eternel: comme par vn artiſan, non de ſon eſtre ni de ſa nature, ains du neant qui eſt infiniment eſlongné de luy. Mais veu que nulle choſe ne peut rien produire de ſa ſubſtance qui luy ſoit eſtranger ou different. Si Dieu engendre ſon ſemblable, ſi le Dieu viuant engendre vn Dieu viuant auſſi, & de ſa tres-glorieuſe nature, ſera-ce pas vne bien plus excellente generation? ſera-elle pas bien plus naturelle, conuenable & propre à Dieu, entant qu'il eſt Dieu, que celle du monde? Cherchons donc puis qu'il a fait ce monde de neant comme artiſan, ſi comme Dieu il n'a pas produit vn autre de ſa propre nature & de ſon eſſence: afin que par vne generation nous en concluons neceſſairement vne autre, comme par l'vn eſtre nous en auons gaigné deux.

L'artiſan ne produit la maiſon comme homme.

Les argumens qui preuuent la generation faite par Dieu d'vne nature toute pareille à la sienne.

Chap. XLVII.

OR qu'il faille par necessité, que Dieu ayant engendré de sa propre nature: voire qu'il ne puisse pas autrement estre, il se monstre par beaucoup de raisons, comparant l'artificielle generation à la naturelle. Premierement, la generation qui appartient à Dieu, entant qu'il est Dieu, luy est beaucoup plus conuenable & familiere, que celle qui luy appartient comme estant artisan: mais la generation qui produit vn Dieu de Dieu, & de son essence, luy est propre & interieure, entant qu'il est Dieu, & celle par laquelle il a produit le monde de neant, ne luy appartient que comme estant artisan, & luy est estrangere. Si donc il a peu produire & en l'vne & en l'autre façon, comme tout puissant, & que nous voyons actuellement estre l'vne de ses generations, & celle qui moins luy est cõuenable, & qui n'est qu'artificiellemẽt siéne, concluõs hardiment, que celle qui mieux luy appartiẽt comme à Dieu, est mieux aussi, & qu'elle est premierement, puis qu'elle luy est plus conuenable. Secondement, ce que l'hõme produit naturellement de sa substance & à sa semblance, luy est beaucoup plus cher & plus aggreable, qu'vn bastiment ou autre chose qu'il fait par artifice, & d'vne substãce estrangere: par mesme raison Dieu se plaist d'auantage en produisant naturellement vn autre à sa semblance

Ce que l'homme produit de soy luy est plus cher que ce que par artifice.

de ſa nature, qui ſoit Dieu, qu'en baſtiſſant le monde,qui n'eſt pas Dieu & fait de neant,nature totalement contraire à la ſienne. Tiercemẽt, s'il a voulu produire quelque choſe de rien,il eſt biẽ plus vray ſemblable qu'il ait voulu produire quelque autre choſe de ſoy s'il a peu: Or qu'il l'ait peu,nous l'auons prouué ſuffiſammẽt: parquoy cõme il a produit le monde de neant, il a produit Dieu de ſa nature. D'auantage,s'il s'eſt agreé à baſtir du riẽ du mõde,(& il s'en eſt agreé dés touſiours, autrement il ne l'euſt pas à ceſte heure baſti) beaucoup plus s'eſt-il agreé à engendrer Dieu de ſoy,d'autãt que ceſte generation eſt infiniment excellente au deſſus de l'autre,& que pour luy eſtre plus ſemblable,elle lui eſt auſſi plus plaiſante, tout ainſi que le pere maçon ſe reſioüiſt plus en ſon fils qu'en ſon baſtiment. Nous tirons encore de là, que puis qu'il luy eſtoit plus deſirable & plus beau, de produire de ſa propre nature que de l'eſtrangere: il a premierement produit Dieu que le monde : voire , que s'il n'euſt pas produict Dieu, il n'euſt peu produire ny le monde ny nulle autre choſe : car il a actuellement(comme nous auons preuué) tout ce qu'il veut, & s'il vouloit & ne pouuoit pas,il ſeroit en perpetuel deſplaiſir de ſon impuiſſance : & il aduiendroit de ceſte deſplaiſance eternelle,qu'il n'auroit du tout rien engendré, veu qu'il faut qu'il ait du contentemẽt: & du plaiſir en tout ce qu'il agit & qu'il engendre.En outre,les productiõs, les plus delectables à Dieu, ſont celles qui luy reſſemblent le plus.Il luy en faut donc vne, qui

ſoit de ſa propre ſubſtance, nature & eſſence, afin qu'elle luy ſoit parfaitement ſemblable : car celles qui ſont faites de neant ne le peuuent pas eſtre. Puis donc qu'il eſt neceſſaire que la perfection du contentement, & le dernier point de delectation ſoit en Dieu, il nous reſte à croire, qu'il a engendré quelque autre qui luy eſt extrememẽt conforme, pareil & ſemblable: ou il auroit du meſcontentement en luy, ce qui eſt abſurde. Pareillement, Dieu s'agree & ſe plaiſt en la ſocieté, autremẽt il n'euſt point engẽdré le mõde. Or s'il a aymé la cõpagnie d'vne ſienne creature faite de neant, combiẽ plus luy doit plaire la ſocieté d'vne nature produitte de la ſienne & de ſa propre ſubſtance. Il y en a donc vne, autrement l'extréme plaiſir de la ſocieté qui ſe prend par la conformité de la compagnie ne ſeroit pas en luy. Auſſi Dieu eſt realement infini, plein de vertu & de vigueur incomprehenſible: & les natures les plus parfaites ſont les plus actiues & le plus en actiõ. Afin donc qu'il ait fait quelque generation ſelon toute ſa vigueur & toute ſa force, & afin que la pluſpart de ſa vertu generante ne ſoit demeuree oyſiue, il faut qu'il ait produit quelque choſe qui ſoit infinie, & quelque choſe de telle grandeur qu'il ne s'en puiſſe imaginer de plus grande. Car quant à la creation du monde, puis quil eſt infiny, puis qu'il eſt fait du neant, c'eſt comme la façon d'vn poinct ou d'vn centre comparé à l'infinité de la puiſſance de Dieu : & ne peut eſtre rien fait du neant, qui ſoit actuellement infini: ou bien il s'enſuyuroit qu'il y pou-

Les natures plus parfaites ſont les plus actiues.

Riẽ fait du neant n'eſt actuellemẽt infiny.

roit auoir deux maiſtres diuers, & contraires, tous deux actuellement infinis : mais nous auons prouué qu'il eſt impoſſible. Il a donc engendré vn autre infiny, de ſon eſſence infinie, de ſa nature, & de ſa ſubſtance : & puis que nous trouuons en Dieu l'appetit de produire, il faut que ſon engeance ſoit de grandeur incomprehenſible, & d'infinité pareille à la ſienne:ce ſera donc infailliblement ſon image. Et comme il a produit de neant le finy, croyons par neceſſité qu'il auoit produit premierement l'infiny de ſoy-meſme:à fin que nous trouuions en luy la plenitude de generation,qui doit eſtre naturelle non artificielle:& celle là eſt naturelle & non artificielle,& par conſequent neceſſaire, comme nous dirons tantoſt.Voila comme par la creation du monde faite par art, & par la comparaiſon de la production naturelle à l'artificielle nous auons trouué vne generation naturelle en Dieu, & auons apris que neceſſairement elle eſt allee auant l'artificielle.

Il faut que Dieu engẽdre ſon pareil.

Par les generations qui ſe font par les creatures, en Dieu ſe peut prouuer la generation de Dieu.

CHAP. XLVIII.

Deux façõs de produire ſont en l'homme.

ENcore pouuons nous confirmer les choſes ſuſdites par argumens tirez de la generation que font les creatures : En l'hõme qui tient la quatrieſme marche de noſtre eſchelle : il ſe void deux façons de produire, la naturelle & l'artificielle:car il produit de ſoy vn autre hom-

me naturellemẽt, & la maison non de soy, mais d'vne autre substance: ainsi artificiellement: Mais si ces facultez ont esté donnees à l'homme par Dieu: pourquoy ne serõt elles en luy? pourquoy n'aura-il ces deux moyens de produire, naturellement & artificiellement? mesme que nous voyons euidemment par la creation du monde qu'il a faite de neant, qu'il a l'artificielle: il a donc aussi la naturelle, par laquelle vn Dieu s'engendre de Dieu. Il est vray que celle là nous est plus cachee & occulte, comme si est bien son essence. D'auantage, l'estre du monde à esté par luy produit de rien, mais chaque creature de celle que nous cognoissons engendre naturellement & incessammẽt sa semblance, cõme le soleil ses rayons qui sont son image, le feu la chaleur, qui est son image, & de mesme toutes autres choses leur image: tesmoin l'effet du miroir: pourquoy donc ne croirons nous que Dieu, duquel nous auons ceste proprieté, produise aussi de soy-mesme sa naturelle image & semblance continuellement & incessamment. Or puis que Dieu est comme nous auons dit tres-intellectuel, tres-spirituel, & tres-simple, il faut necessairement que l'image produite par luy de soy-mesme, & de sa nature, le soit aussi: car si les choses corporelles qu'il a faites de neant sont viuantes & intelligentes, combien à plus forte raison doit estre pourueuë de vie & d'entendement son image, qui est emanée de sa substance & produite de sa nature? Voire il est tres-necessaire qu'elle luy soit entieremẽt cõforme, esgalle, & non moins

Si Dieu produit artificiellement, il le peut naturellement.

Chaque creature engendre son semblable.

dre: par ce qu'elle prend son origine de luy cõme rayon, lumiere & figure de son essence.

La generation de Dieu, se preuue encore en Dieu par la perfection de la liesse qui doit estre en luy.

CHAP. XXIX.

Rien n'est meilleur qu'vne ioye parfaite.

Solitude est chose de soy malplaisante.

IL n'est rien plus souhaitable, plus doux ny meilleur, que la parfaite ioye & liesse: elle est donc en Dieu si grande, qu'il est impossible de plus: mais elle ne peut estre telle, sans la societé & compagnie d'vn autre qui luy soit singulierement semblable & conforme, meslee & attachee d'vne affection & amour parfaite, qu'il ne s'en puisse imaginer qui la surpasse. Car quel plaisir peut-il estre en vne extréme solitude: là où si Dieu produit quelqu'vn de sa substance, qui soit Dieu parfait comme luy, il y aura par consequent vne entiere ioye, societé & dilection: le produisant cherira infiniment celuy qu'il aura produict, & de mesme mesure le produit le produisant: ainsi fleurira de tous costez vne amitié reciproque, & par consequent vne liesse tres-accomplie. Mais si Dieu a faute de ceste cõpagnie d'vne nature pareille à la sienne, il sera priué de la perfection de ce plaisir: car il ne peut dresser vne telle societé auec la creature faite de neant: afin donc que Dieu iouysse de ce plain contentement, il faut qu'il produise vn autre de sa propre essence, qu'il ayme comme soy-mesme, & duquel il soit pareillemẽt aymé: S'il tient à n'auoir pas la puissance de le produi-

re, sa foiblesse luy fait perdre vn plaisir infiny, & sa nature demeure defaillante en ce qu'il luy estoit le meilleur, le pl⁹ à propos & le plus souhaitable, mais cela est plein d'absurdité : car nous auons desia monstré qu'il n'y peut auoir en Dieu nulle defectuosité: & cõme il a de toute eternité toute perfection en soy, il a aussi tout parfait contentement.

Dieu a tout parfait cõtentement.

Par la liberté de Dieu se preuue en luy la generation d'vne nature pareille à la sienne.

CHAP. L.

D'Autant que le donner est tres-propre à Dieu, il nous faut prouuer par la nature de la liberalité, & par la singuliere cõuenãce qu'elle a auecques Dieu, qu'il y a en luy vne eternelle production & sainte Trinité. Or que le donner soit tres-naturel à Dieu, nous le pouuons cognoistre premierement par la creation du monde: car nous voyons qu'il a dõné à chasque chose son estre accomply, suiuant sa portee & capacité, bien qu'il n'eust rien prins d'elle. & qu'il n'en fust aucunement tenu : ce qu'il n'eust pas fait, si le donner ne luy eust esté naturel. Nous pouuons encore cõfirmer cela, par l'ordre qu'il a gardé en donnant: car ce qu'il a donné a chasque chose, il l'a donné afin qu'elle le peust redonner à vn autre: nous voyons que les creatures, d'autant qu'elles sont plus grandes & superieures, d'autant prennent elles moins, & dõnent d'auantage. Les corps celestes enuoiẽt in-

Donner est propre à Dieu.

Dieu a dõné à chasque chose, en sorte qu'elle peut aussi donner.

La liberalite conuient aux grãds.

cessamment leurs influences aux inferieurs, & n'en reçoiuent rien en recompence: & si ceste leur liberalité continuelle ne leur apporte ny decroissance, ny diminution: de maniere que nous ne voyons point que le Soleil restreigne par succession de temps la largesse qu'il nous fait de sa chaleur & de sa lumiere. Les elemens nous l'apprennēt plus euidēment, car ils ont receu de Dieu leur essence a ceste condition qu'ils se donnent & communiquent à chaque creature, & qu'elle puisse bastir son estre de leur contribution. Les choses produites par les elemens nous l'apprennent: cōme les arbres & herbes: car elles donnent aux hommes & aux animaux pour la conseruation de leur vie, non seulemēt ce qu'elles engendrēt, comme les fueilles & les fruits, mais elles se donnent elles-mesmes, leurs troncs, leurs brāches, leurs racines pour le bastiment, pour le chauffage & semblables necessitez: ainsi est-il des autres. D'où nous descouurons manifestement la noblesse du donner, & par consequēt qu'il est plus en Dieu qu'en nulle autre chose, d'autant qu'il y a plus sans comparaison de grandeur en luy: comme entre les hommes mesmes, les plus grāds & les plus nobles donnent le plus. La liberalité est dōc tres-naturelle, tres-propre, & tres-cōuenable à Dieu. Elle est mesme chose auecques son estre: autrement il y auroit assemblage de diuerses pieces en luy, ce que nous auons dit estre impossible. Or si son estre est infiny & sans mesure, & qu'il soit tout estre, il s'ensuyura que son dōner s'esloignera infiniment de ne donner pas, & qu'il

De la noblesse du donner.

ne peut qu'il ne donne tout, & ne peut cesser de donner, qu'il n'ait tout donné. Ainsi il est par necessité le parfait donneur & eternel, infiniment donnant & receuant, où communiquãt. Mais il ne pourroit estre tel, s'il donnoit seulement à autruy quelque partie de sa substance, & de sa nature: car son present seroit mesuré, il faut donc qu'il communique & donne toute sa nature, sa substance infinie, sa noble & grande essence, & qu'il y en ait vn engẽdré par luy, qui luy soit en toutes choses pareil, aussi grãd, aussi noble, & autant infiny en toute perfection. Et d'autant que le donner actuel est plus grãd que le potẽtiel, l'interieur que l'exterieur, le substãtiel que l'accidẽtal, de la nature propre que de la nature produite du neant: à ceste cause il est necessaire que tel dõner soit en Dieu de toute eternité, & qu'il y ait en luy vne generation cõsubstantielle, actuelle & pareille en grãdeur & en noblesse auecques l'engendrant. Car quant au donner que Dieu a pratiqué enuers ses creatures, lors qu'il leur a basti de rien leur essence, ce n'est qu'vn festu, voire encore moins, eu respect à l'infinité & a l'immẽsité de sa liberale bõnté: comme au rebours le plus grãd present qu'il puisse faire c'est de donner & communiquer sa nature & sa substance à vn autre. Mais aussi s'il ne donne toute son essence, s'il ne fait qu'vn autre l'ait aussi bien que luy, puis qu'elle est indiuisible, il ne donne rien du sien, ny ne donne ce qui est le meilleur en soy: ains le retenant, il deuient auare & espargnant: qualitez entierement contraires à sa nature. Pour at

Donner actuel plus grand que le potentiel.

Le donner de Dieu aux creatures n'est rien au regard de sa liberalité.

Auarice qualité contraire à Dieu.

teindre au souuerain poinct de la liberalité, il ne suffit nullement de donner vn tel estre comme celuy des creatures, car il est venu de neant & se peut aisement aneantir : Parquoy ou Dieu n'est pas Dieu, ou il a produit vn autre, à qui il a donné toute sa nature, à fin qu'il n'eust rien qui ne fust donné & communiqué : & en cela consiste proprement la vraye gloire & grandeur de la magnificence de n'auoir rien en soy qui ne soit communicable à autruy, voila comment nous auons prouué la generation de Dieu faicte par Dieu.

Ou Dieu n'est pas Dieu, ou il produit son pareil.

En quoy consiste la vraye gloire de magnificence.

De l'vnité des deux personnes en la diuine essence & comme il n'y peut auoir qu'vn fils du pere.

CHAP. XXXII.

D'Autant que le donner ne peut estre sans le prẽdre, & que tout donnant presuppose vn receuãt : il faut qu'ils soient deux en la diuine nature : luy qui donne, l'autre qui reçoiue : l'vn qui engendre, l'autre qui soit engendré. D'autant aussi que l'essence de Dieu est simple, indiuisible, sans pieces & sans parts, elle ne peut estre donnee par moitié, & retenuë par moitié : ains il faut par necessité qu'elle soit entieremẽt toute donnee, & entieremẽt toute reçeuë. Aussi l'est elle : & la personne donnant & la personne receuant, ont ce mesme estre indiuisible & tres-simple, ont reallement vne mesme nature en nombre, ont vne & mesme substance : de façon qu'il n'y a entr'elles nulle difference, si ce n'est

Donner n'est sans le prendre.

n'est q̃ l'vne est celle qui dõne, l'autre celle qui reçoit: l'vne a ceste diuine essence de soy-mesme, l'autre l'a d'autruy : l'vne est produisante, l'autre l'a produite. Et par ce que celle qui donne, entant qu'elle donne, n'est pas celle qui reçoit: ny celle qui reçoit, celle qui donne: & celle qui produit, en tant qu'elle produit, n'est pas celle qui est produite, ains qu'elles sont pour ce respect necessairemẽt distinctes: à ceste cause nous trouuons qu'il y a en la diuine essence deux personnes, desquelles l'vne n'est pas l'autre, bien qu'elles ayent mesme nature & mesme essence. Or ceste parfaicte & entiere communication de l'essence diuine vne en nombre & indiuisible, conclud vne conionction consubstantielle & inseparable, vne coëternité, vne semblable puissance, & vne toute pareille perfection. Et nous oste le moyen de croire que l'vn, d'autant qu'il donne, soit plus grand que l'autre qui reçoit, ni qu'il y ait deux Dieux: au contraire nous aprenons infailliblement par là qu'essentiellement, substantiellement & naturellement, il n'est qu'vn. Aussi en matiere d'eternité & de duree, l'vn n'est pas premier, l'autre apres: car encore que l'vn soit engendré de l'autre, toutesfois & l'vn & l'autre est sans commencement, & de toute eternité Dieu a donné: car c'estoit sa nature de donner: & *D*ieu a receu, car c'est sa nature de receuoir. Ainsi inseparablement, continuellement & dés tousiours, ils ont respectiuement & donné & receu: ce donner & prendre, est sans com-

Quelle difference est entre Dieu pere & fils.

L'entiere cõmunicatiõ du pere au fils, concludvn seul Dieu en deux personnes.

Dieu le fils coeternel au pere.

mencement & sans fin : perpetuellement, il y a vn donneur & receuant : d'autant que si le donneur & produisant finissoit, il n'y auroit plus aussi qui reçeust. Voila comment par l'aide de Dieu nous auons apprins qu'il y a en l'essence diuine vne generation naturelle & necessaire : & par ce que Dieu est d'vne substance spirituelle, intellectuelle & nullement corporelle, il faut qu'il ait engendré & communiqué à vn autre son essence, par vne voye spirituelle aussi & intellectuelle. Or d'autant qu'en toute chose capable d'intelligence, il y a volonté & entendement, & que l'entendement est naturel, par ainsi qu'il œuure naturellement & par necessité, la volonté est libre & non necessaire: ainsi elle œuure librement & sans contrainte: il s'ensuit, que quelque generation qu'il y ait en l'essence diuine, ou elle est naturelle & necessaire, comme faite par la voye de l'entendement, ou libre & non necessaire, comme faite par la voye de la volõté: car il n'y a que ces deux manieres de produire. La premiere productiõ, qui est l'essence diuine, est naturelle & necessaire, comme partant de son intelligence: d'autãt que Dieu cognoissant & entendant sa nature, a produit necessairement son image & sa figure de son essence, comme le Soleil son rayon, & a communiqué à ceste sienne image toute sa substance, & par ce que ceste production est faicte par vne naturelle façõ, elle s'appelle generatiõ: & d'autant que celuy qui à esté produit subsiste de soy-mesmes, & est aussi noble que le produisant duquel il est la parfaicte ressemblance,

La volonté suit l'intelligence.

Deux seules manieres de produire.

l'vn s'appelle pere, l'autre fils, d'autant aussi que le pere à produit le fils, par l'intelligence qu'il a de sa propre essence, le fils s'appelle le verbe de son pere, & s'appelle aussi l'image, la parole & la sapience du pere : par ce que tout ce qui est produit par la voye de l'entendement, nous le nommons ou parole intellectuelle, ou notice, ou sagesse. Au reste, veu que & l'vn & l'autre, subsiste par soy-mesme, & est nature intellectuelle & raisonnable, nous les appellons tous deux personne. Il y a donc en la diuine essence deux personnes, egalement puissantes & coëternelles. Or il n'y peut auoir en Dieu qu'vne seule generation, par la voye de nature, & par vne maniere: d'autant que Dieu produisant naturellement, a produit autant qu'il a peu, & a raison de toute sa vertu & puissance: car comme il est tout parfaicte & pure action, & tout infiniment actuel, il a engendré en vn coup tout ce qu'il pouuoit engendrer en ceste façon là. Parquoy il n'y peut auoir qu'vn seul produit naturellement par luy: & celuy-là a parfourny & accomply toute ceste maniere de productiō: & ne peut le pere plus produire par ceste voye de nature. Vn seul engendré luy suffit, vn seul fils vnique, vne seule production de ceste façon, par ce qu'elle est infinie, & son fils produit infiny, il n'y peut donc auoir qu'vne image, qu'vn fils, qu'vn verbe & sapience du pere.

Personne en Dieu, que c'est.

Vne seule generation naturelle en Dieu.

De la production du sainct Esprit & de la Trinité.

CHAP. LII.

Donner & receuoir engendre l'amour.

IL nous faut poursuiure par mesure nostre carriere,& marchant de degré en degré, puis que par la grace de Dieu nous auõs trouué vne generatiõ en l'esséce diuine, essayer si nous n'en y pourrons pas trouuer encore vn autre : Puis que & le pere donnant, & le fils receuant sont pleins d'intelligence, & que ce donner & ce receuoir sont tres parfaits, il faut qu'il en procede, & qu'il s'ensuiue vne tierce chose, qui n'est ni le donner, ni le prendre, à sçauoir l'amour : parquoy,puis que le dõner & le prendre,vn dõneur & vn receuãt se trouuẽt, en la diuine nature: il faut q̃ l'amour procede & de la part de celuy qui dõne enuers celuy qui reçoit,&de celuy qui reçoit enuers celuy qui donne. Ainsi amour c'est vne tierce productiõ qui n'est ni le pere, ni le fils: mais qui par tnecessairemẽt de tous deux, Car le pere ne peut n'aymer pas son image, & le fils à qui il a fait present de tout son auoir, & le fils ne peut aussi n'aymer pas le pere qui l'a engendré, en toutes choses pareil à soy. Ainsi par l'vne production de l'essence diuine nous en auons trouué vn autre : & la premiere nous a apprins la seconde. Elles sont toutesfois bien differentes: par ce que la premiere est faite par la voye de l'entendement, naturelle & necessaire:& l'autre par celle de la volonté, libre & volontaire:car celle-cy, n'est qu'amour & charité: or l'amour part du vouloir. D'auantage, là où

la premiere eſt faite par le ſeul pere, ceſte ſeconde l'eſt par le pere & le fils enſemble : car parce que le pere n'eſt pas plus ancien que le fils, & qu'ils ſont tous deux ſans commencement, l'amour ne procede pas pluſtoſt du pere enuers ſon fils, que du fils enuers ſon pere, & n'y a point diuerſe production d'amour l'vne de l'vn, l'autre de l'autre, ains ſeule & vnique: car elle eſt faite par eux deux, comme par vn ſeul & d'vne meſme maniere : à ſçauoir par leur libre volonté. Or comme celuy qui eſt produit par la voye naturelle de l'intelligence ſe nomme image, verbe & fils de ſon pere : image comme rapportant vne parfaicte conformité & figure de ſon pere : fils comme conſubſtantiel & connaturel auecques luy : verbe comme eſtant ſon intellectuelle reſſemblance. De meſme celuy qui eſt produit par la voye de volonté s'appelle don, amour, neud, lien & le ſainct Eſprit du pere & du fils : car tout cecy appartient au vouloir. Il s'appelle don, comme preſent ou don volontaire. Amour, neud, charité & lien, comme commencement & premier preſent volontaire : ſainct Eſprit comme don volontaire: ſubſiſtant par ſoy-meſme ou hypoſtatique. Voyla comme nous auons diſtingué deux manieres de produire, & diſtingué auſſi reallement deux choſes produites, eſgales toutesfois & entierement pareilles, d'autant qu'elles ont vne meſme eſſence en nombre & indiuiſible. Car comme le fils eſt vn auecques le pere, que l'vn deux n'eſt pas plus grand que l'autre : de meſmes le ſainct Eſprit eſt egal en

Le ſainct Eſprit eſt produit du pere & du fils.

Le fils de Dieu s'appelle image de Dieu & uerbe.

Noms du S. Eſprit.

Le S. Eſprit egal aux deux autres.

toutes choses & au pere & au fils, par ce qu'il est produit de tous deux comme d'vn seul, & si pour estre troisiesme il n'est pas posterieur à eux, ains ils sont ensemble de toute eternité, veu qu'entr'eux il n'y a nul rang de duree, ains d'origine seulement. Ainsi le pere est premier, n'ayans prins de nul ny son essence, ny son origine: Le fils est second par ce qu'il est premierement engendré du pere, non toutesfois d'vne primauté temporelle. Le saint Esprit est le troisiesme, comme procedant de tous deux. Or ils sont tous pareils: car ils ont en commun l'estre diuin, & vne mesme substance indiuisible, mais ils l'ont par trois differens respects. Car le pere comme fontaine de deïté à de soy-mesme ce qu'il a & l'a comme donnant seulement. Le fils l'a par la maniere de generation, & comme le receuant d'autruy, d'autant qu'il n'a rien qu'il ne doyue à son pere: le saint Esprit à ce mesme estre, comme procedant de tous deux par la voye de volonté. Voila pourquoy sa production s'appelle spiration ou procession: ainsi en l'essence diuine bien qu'elle soit parfaictement vne, il y a & vraye distinction & vraye origine sans priorité ny posteriorité de duree ny de procession. Le Soleil engendre ses rayons, est il pourtãt plus ancien qu'eux en duree? La chaleur & la lueur que le feu produit de sa nature naissent-ils pourtant apres luy, sont-ce pas qualitez qui le suyuent dés le premier momẽt qu'il commẽce à estre? Concluons donc qu'il y a vne extréme equalité entre le pere, le fils, & le sainct Esprit, & que cõme le pere & le fils sont infinis

En la trinité y a rang d'origine, non de duree.

Trois respects en l'estre de Dieu

Spiration est la production du S. Esprit.

Le Soleil n'est plus ancien que ses rayons.

le sainct Esprit l'est aussi. Car il est necessaire que l'affection du pere enuers le fils, & du fils au pere soit infinie, d'autant qu'ils s'entr'aiment l'vn l'autre de toute leur puissance qui est infinie: & qu'estant infiny comme eux, il faict auec eux vne tierce persõne. Ainsi nous auons trouué par la grace de Dieu deux eternelles generations en l'estre diuin, trois personnes esgales & realement distinguees en mesme substance, mesme nature & mesme essence, indiuisible entre elles & infinie.

Argumens pour nous rendre tres-aisez à croire, le mystere de la Trinité.

Chap. LIII.

IL semble incomprehensible à nostre entendement qu'vne mesme substance indiuisee soit reallemẽt en plusieurs, mais par la comparaison de quelques choses naturelles qui nous sont tres-manifestes, il se rendra non possible seulement, mais tres-aisé à conceuoir. S'il est certain qu'vne mesme nature en espece & nature faite de neant & finie peut estre reallemẽt en plusieurs: comme la nature humaine est reallemẽt en Pierre, Iean & Guillaume, & si est vne en espece: pourquoy ne donnerons nous vn poinct d'auantage & à vn degré au dessus à vne nature eternelle, infinie & toute puissante? Pourquoy ferons-nous difficulté de croire, que celle-là vne en nombre puisse estre en trois personnes reallement distinguees: attendu que la plus voisine vnité qui soit apres l'vnité en espe-

La nature humaine cõmunicable à plusieurs.

La plus voisine de l'vnité apres l'vnité en espece, est l'vn en nombre.

ce, c'est l'vnité en nõbre? puis donc, qu'ẽ toutes autres choses la nature diuine est esleuee en toute perfection bien loin au dessus de l'humaine, pourquoy ne sera aussi sa simplicité & son vnité sans mesure plus excellente & plus singuliere que l'vnité de la nostre ? Parquoy si l'humaine nature vne en espece se voit en vn million d'hommes, & si nulle qualité sienne ne repugne à cela: il est tres-aise à croire que la diuine vne en nombre se trouue reallement en trois personnes, & que riẽ ne l'en empesche. D'auantage la plus grande vnité signifie aussi plus grande amitié, plus de concorde & plus de perfection: elle est donc en l'essence diuine la plus grande qu'elle se puisse imaginer: il y a donc vnité de substance entre ces trois personnes, autremẽt ce ne seroit pas la plus grãde que no⁹ peussions cõceuoir, voire elle ne seroit pas plus grãde que celle qui est entre les creatures, & qu'elle est entre vn hõme & vn autre hõme : & par cõsequẽt cõme entre nous il se voit de la diuision & de la discorde: elle pourroit aussi suruenir entre ces trois personnes, au moins elle s'y pourroit imaginer, ce qu'il ne faut pas. Comme dõc il est necessaire qu'il y ait pluralité de personnes en la diuine nature, tout auãt est-il necessaire qu'il y ait vnité de substance. Or quand bien nous ne pourriõs entẽdre cõme cela peut estre, nous ne deurions pas pourtãt nous opiniastrer à le mescroire, d'autant que mille & mille choses peuuent estre qui excedent nostre capacité: & combiẽ en cognoissons nous par experience que par nostre raison nous n'eussiõs iamais sçeu

La plus grand'vnité, signifie la plus grande amitié.

conceuoir?Nous voyons que le corps & l'ame, pieces si differentes, sont vn homme, mais comme elles le font nous n'en sçauons rien. Et si ce qu'on sçait estre par experience on ne sçait pas pourtant comment il est: combiē par plus forte raison doit-on ignorer la façon & la cause de ce qui ne se peut voir par nulle humaine experience? Or comme nous ne sçauons pas les causes de tout ce que nous voyons a l'œil, aussi ne faisons nous pas de toutes celles que nous apprehendons par la raison. La raison nous instruit que le pouuoir, l'intelligence & le vouloir sont mesme chose en Dieu & mesme chose auec son estre: ainsi trois choses sont vne: & toutesfois comme cela se puisse faire nous ne le pouuons imaginer. Si est-il aussi incomprehensible que l'essence de Dieu soit ces trois choses, puissance, volonté & intelligence, que cela, que trois personnes soient vne mesme substance: & si chacun aduouë aisement le premier.

Comparaison tres-familiere pour nous esclaireir encore plus ce mystere de la Trinité.

Chap. LIV.

POur ranger & accommoder la hauteur & la diuinité de ce discours enleué de si loin au dessus de nostre entendement à nostre suffisance & à nostre capacité, il nous le faut rendre familier par les plus vulgaires & aisez exemples que nous pourrons, comme par le verbe actif & passif, que les enfans sçauēt à l'escolle dés le premier iour de leur apprentissage. I'assortiray ceste

comparaiſon ſi proprement & de ſi pres à ceſte haute contemplation, qu'elle nous y ſeruira d'vne merueilleuſe lumiere. Tout ainſi que le verbe actif ſe porte enuers le paſſif & au contraire, ainſi ſe porte en la diuinité le pere enuers le fils, & le fils enuers le pere. Le pere eſt l'agiſſant & la perſonne actiue: le fils eſt le patiſsāt & perſonne paſſiue. Et comme le verbe actif eſt premier plain & parfait ne prenant ſon origine de nul autre verbe & n'eſtant produit de nul, entant qu'il eſt actif: ainſi en la deïté le pere eſt Dieu parfait, Dieu accomply, non produit de perſonne: il eſt premier & commencement en l'eſſence diuine. Comme auſſi le verbe actif a de ſoy-meſme vne ſignification entiere, & qu'il cōprend tout ce qui eſt ſignifié par luy: de meſmes a le pere l'entiere deïté, & comprend en ſoy toute l'eſſence diuine. Or la choſe ſignifiee par le verbe actif, eſt comme l'eſſence & ſubſtance diuine. En outre cōme le verbe actif, encore qu'il ſoit entier & parfait de ſoy-meſme, produit toutesfois le verbe paſsif: & comme le paſsif eſt produit, & non pas produiſant, ſecond & non premier, de meſme le pere tout parfait & accomply qu'il eſt, a produit ſon fils: le fils eſt la ſeconde perſonne, & non la premiere. Et tout ainſi que le verbe actif engendre par neceſsité le paſsif, qu'il eſt impoſsible qu'il ſoit ſans le produire: & par conſequent que le verbe actif n'eſt pas pluſtoſt, & le verbe paſsif apres: ains qu'ils ſont en meſme temps & enſemble, ou que du tout ils ne ſont pas: tout ainſi le pere qui eſt tout actif, a produit par neceſsité ſon fils, par ce qu'e-

ſtant Dieu tres-actuel, il eſtoit impoſſible qu'il n'engendraſt ſon propre paſſif : & le pere actif, n'eſt pas pluſtoſt ny auant ſon fils paſſif. Auſſi tout ainſi que le verbe actif communique à ſon paſſif en le produiſant toute ſa ſignification & tout ce qui luy vient de la part de ce qu'il ſignifie: ſomme, tout ce qui eſt en luy, hors mis ſa qualité actiue, car ceſte proprieté là n'eſt pas communicable, veu que le verbe paſſif en a auſſi vne autre qui luy eſt peculiere & propre, a ſçauoir la paſſiue, que l'actif ne peut auoir : car l'actif n'eſt pas paſſif, ny au rebours, d'autant que ces deux qualitez ne peuuent pas eſtre enſemble en meſme ſubiect: & par conſequent, comme il eſt neceſſaire que ce ſoient deux verbes diſtinguez par leurs diuers accidens: comme ils ne peuuent eſtre vn, ſignifient toutesfois vne meſme choſe: & comme l'actif n'a rien qui ne ſoit au paſſif, mais en autre mode : tout ainſi en l'eſſence diuine, le pere qui eſt tout actif communique à ſon fils paſſif en le produiſant toute ſon eſſence & tout ce qu'il a de la part de ſon eſtre, ſomme tout ce qui eſt en luy hors ſa qualité actiue, par le moyen de laquelle il eſt pere : car celle-là il ne la peut communiquer, veu que le fils en a auſſi vne particuliere diuerſe, à ſçauoir la paſſiue, que le pere ne peut auoir; ainſi le fils n'eſt pas ſon pere ny au rebours, encore que toutes autres choſes ſoient entr'eux communes, & que tout ce que Dieu a par le moyen de ſa qualité actiue & paternelle, ſoit auſſi en ſon fils ſous ſa proprieté paſſiue & filiale : pourquoy le pere & le fils ſont diſtinguez à cauſe de leurs proprietez incommu-

Dieu le pere communique tout au fils, excepté la paternité.

nicables, D'auãtage cõme le verbe passif est tout par tout pareil à l'actif, que l'vn n'est pas pl⁹ que l'autre; & que cõme le verbe actif a vne significatiõ & vne particuliere maniere de signifier, aussi le passif à ceste mesme significatiõ, & pareillemẽt vne autre propre mode pour signifier: ainsi le fils est tout par tout pareil au pere, & il n'i a entr'eux nul inegualité de grandeur. Le pere ne peut auoir que son essence diuine auec sa particuliere proprieté, & ceste mesme essence est au fils & son autre propre qualité: de façon que la substãce & l'essence sont toutes vnes entr'eux, & quãt aux circonstãces differentes, chacun en a la sienne. En outre cõme nous voyõs que le verbe actif, entãt, qu'il est actif, a vn cas qui luy est particulieremẽt assigné, à sçauoir l'accusatif, & que le passif en a vn autre qui luy est aussi propre & peculier comme a passif, a sçauoir l'ablatif, lesquels ils ne se peuuent entre-communiquer, attendu qu'ils leur sont attribuez en contẽplatiõ de leurs proprietez differentes & particulieres: toutesfois si le verbe actif a quelques autres cas outre son propre accusatif, cõme vn genitif, d'atif ou vn autre accusatif, nous voyõs que par ce qu'il les a pour le respect de la chose qu'il signifie, & non pour le respect de sa qualité actiue, il les cõmunique aussi incõtinẽt à son passif: & ces cas icy deuiennent communs entr'eux, d'autãt qu'ils ne leur appartiennent pas par le droit de leurs proprietez differẽtes, ains par le droit de la signification qu'ils ont toute pareille & semblable: il est vray qu'ils appartiẽnent premieremẽt à l'actif & puis au passif. Tout de mesme il y

a certaines choses particulieres qui sont deuës à Dieu, entant qu'il est pere & actif, comme d'engendrer, d'estre premier, de n'auoir point eu d'autruy son commencemẽt en la deité, estre de soy-mesme, estre sans naissãce & sans productiõ, estre la premiere personne. & celles-la d'autant qu'elles luy conuiennent par sa qualité peculiere, il ne les peut communiquer a son fils: comme aussi le fils a entant qu'il est passif, certaines circonstances qui luy conuiennent particulierement & a luy seul: d'auoir esté produit par la voye intellectuelle & naturelle, d'estre la seconde personne, d'estre l'image & le verbe de son pere: mais au reste tout ce qui est au pere comme à Dieu, tout ce qui est à luy de sa part de son essence diuine, tous les accidens & circonstances de sa nature, l'eternité, la toute puissance, la sagesse, sa parfaite verité, la volonté, la vie & autres sont pareillement au fils, il l'en a fait participant. D'auantage, comme le verbe passif a reçeu d'autruy tout ce qu'il a, bien qu'il en ait autant que l'actif: ainsi le fils est tenu a son pere de tout ce qu'il a, encore qu'il ait autant que son pere. Et comme si le verbe actif estoit de toute eternité, il faudroit que le passif fust contemporané auec luy: ainsi le fils est sans commencement, par ce que le pere l'est aussi: & de mesme qu'vn verbe actif n'a qu'vn seul verbe passif, & n'en peut auoir d'autres, & celuy la luy suffit: De mesmes le pere n'a qu'vn seul fils vnique, n'en peut auoir d'autre, & se contente de celuy la.

Dieu le pere n'a que vn seul fils.

Voila comment ceste comparaison nous es-

clarcist merueilleusement la cognoissance de cē diuin mystere : car & en l'vn & en l'autre il y a communauté d'essence & particularité de proprietez. Au verbe actif & passif la signification est toute pareille, car il y a mesme subiect quand ie dy, ie suis aymé, ou quand ie dy, que i'ayme: mais en dispareille façon. Le pere & le fils ont vne mesme essence, mais il a aussi en eux des qualitez distinguees. Et tout ainsi qu'au verbe actif & passif il y a vne cōparaison intellectuelle, aussi en y a-il entre le pere & le fils. Et cōme le pere par la voye de l'intelligence a produit son fils, de mesme le verbe passif a esté necessairement produit de l'actif par la vertu de l'intelligence : & si ces verbes estoient capables de sens, nous eussions encore peu y trouuer quelque ressemblance au sainct Esprit, & à la tierce personne de la Trinité : car si l'actif auoit cognoissance de son passif sans doute il l'aimeroit comme sa geniture & son image, & le passif son actif, comme ayant reçeu de luy tout ce qu'il a.

Ainsi puis qu'ils sont attachez par necessité l'vn à l'autre, ils eussent aussi ensemble produit l'amour, toutesfois encore pouuōs nous sans cela comparer en beaucoup de sortes le verbe impersonnel de la voye pasiue à ceste tierce personne: car c'est vn tiers verbe produit de l'actif & du pasif qui tient d'eux tout ce qu'il a. De l'actif il tire sa signification actiue, & du pasif sa terminaison pasiue: & si a sa particuliere qualité & proprité, de façon qu'il n'est ny actif ny pasif, & est distingué de tous deux, veu qu'il

porte sa signification indeterminée, sans certaine personne & nombre, & si a mesme essence auec les autres: C'est à dire mesme signifiãce. Car ie signifie mesme chose quand ie dis, ie lis ma leçon, ou la leçon se list, ou il se list, simplement prins & impersonnellement: ainsi c'est vne pareille signification comme vne pareille essence en trois verbes, qui signifient vne mesme chose, chacun à sa mode particuliere.

Conclusion des choses precedentes.

Chap. LV.

RAmassant en vn ce que nous auons apprins par nostre eschelle aux quatre marches: il nous doit resouuenir cõme par la comparaison de la conuenance generale qui est entre l'homme & les choses inferieures, & des choses inferieures entre elles, nous sommes montez a la cognoissance d'vne nature qui est au dessus de la nostre, supréme & infinie, nous auõs descouuert ses qualitez & sa grandeur, & auons trouué en elle l'estre, le viure, le sentir, & l'entendre, biẽ autre que celuy de nostre eschelle de nature: de façon que sur ce, diuine stre, nous auons dressé vne nouuelle montée, marchant de degré en degré, par laquelle nous auons apprins qu'en nostre Dieu c'est mesme chose estre, que viure, que sentir & qu'ẽtendre, & que son estre n'a esté reçeu ny engendré d'autruy : ains qu'il est eternel, que par luy à esté produite nouuellement & de neant l'essence du monde, & toute l'eschelle de nature. Et passant outre par ceste creation du monde faite de rien nous nous som-

mes enleuez à la cognoissance d'vne autre tres-noble & eternelle generation d'vn autre estre, qui est le mesme estre diuin : & en nous tiré deux personnes en la diuinité & vn Dieu naturellement engendré par Dieu. Et plus auant encore par ceste premiere productiõ de Dieu nous en auõs apperçeu vne seconde, faite par la voye de la volonté & de la liberté : qui fait vne tierce personne en la deité. Ainsi nous auons en general quatre choses, Dieu, & trois siennes productions. La premiere du monde, faite de neant & exterieure: la seconde, de Dieu, interieure & eternelle, faite de la substãce diuine par la voye de nature : la tierce de Dieu faite d'vne nature diuine par la voye de la volonté. Ces deux dernieres sont eternelles, continuelles, sans commencement & sans fin. Parquoy il y a trois choses produites, le monde, le fils, & le sainct Esprit, & y a le pere, qui est sans production: le fils part du pere : le S. Esprit du pere & du fils: Et par le pere, par le fils & par le Sainct Esprit, comme par vn seul, a esté creé le monde: de façon que nous pouuons conclure ainsi. Tout ce qui est, ou il est eternel & de soy-mesme, ou il n'est ni eternel ni de soy-mesme, ou il est eternel, mais non pas de soy-mesme, ains par autruy. La premiere piece de ceste diuision remarque le pere, la seconde le monde, la troisiesme le fils & le S. Esprit. Voila comment par nostre ordre nous auons trouué vn Dieu en Trinité, vn en essence & triple en personne, duquel, auquel & par lequel sont toutes choses, qui vit, glorifie és siecles des siecles.

Trois choses produites.

Compa-

Comparaison particuliere de l'homme qui est en la quatriesme marche auec les choses de la premiere.

CHAP. LVI.

AYant cõsideré la similitude & correspondance generale de l'homme auec les creatures des trois degrez inferieurs, d'où nous auons recueilly vn fruit inestimable, voyons à ceste heure la speciale & particuliere. Premierement auec les choses de la premiere marche qui ont seulement l'estre, comme les elemens & corps celestes, il conuient en ce, que comme elles sont rengees & ordonnees entre elles: ainsi l'est-il en soy-mesme. Car comme entre elles les choses plus dignes & plus nobles sont superieures & plus enleuees, & les moins dignes sont les plus basses & inferieures. Le ciel est en haut, la terre en bas. Et comme aussi entre les elemens la terre comme plus desprisee est la plus basse, l'eau au dessus comme plus digne, l'air plus haut que l'eau, & le feu tout au dessus pour son excellence: ainsi y a-il en l'homme vn dessus & vn dessous: sa teste est logee au plus haut de son corps, comme plus noble & plus digne que nul autre membre exterieur: & pour pareille consideration les pieds au plus bas, qui ont la charge de soustenir les autres mẽbres, comme la terre porte les elements. D'auantage, tout ainsi que les corps superieurs regissent les inferieurs: ainsi font en l'homme les membres. Et comme és corps celestes le Soleil

Les plus dignes des insensibles sont les plus hautes.

qui donne la vie & la lumiere à tous ses compagnõs est colloqué au millieu des sept planettes, & espand ses influences au dessus & au dessous de luy : pareillement en l'homme le cœur, qui fournist de vie & de chaleur à tous les membres, est assis au beau millieu du corps, prouuoyant & le haut & le bas de son influence.

Le Soleil tient le milieu des corps celestes.

Comparaison de l'homme auec les choses de la seconde marche.

CHAP. LVII.

NOus conuenons encore bien fort auec les choses du second degré qui ont l'estre & le viure seulement, comme arbres, plantes & herbes. Et tout ainsi que le grain & la semence d'où naissent les arbres & les herbes, doit estre premierement plantee & semee en terre, y estre enserree & enfermee: & comme là elle prend son aliment & sa nourriture de la terre durant certaine saison : ainsi la semence qui nous engendre, doit estre premierement donnee en garde à nos meres, & puis enclose dans leurs ventres prend d'elles vn long temps son alimẽt, & la matiere de laquelle se font & croissent nos membres, à sçauoir leurs menstruës. Et comme d'vn bien petit grain qui est quasi tout par tout semblable à soy-mesme, au moins qui ne reçoit nulle difference remarquable: nous voyons tãt de diuerses choses estre produites. Les racines, le tronc, l'escorce, la moële, les branches, les fueilles, les fleurs & les fruicts : ainsi de ce peu de semence de nos peres qui ne reçoit nulle dif-

Conuenance de l'homme auec les plantes.

semblance, sort vne merueilleuse diuersité de membres exterieurs & interieurs: la teste, les yeux, le nez, les aureilles, les dents, la langue, les doigts, les mains, les pieds & autres: & au dedans, le cœur, le poulmõ, l'estomach, le foye, les intestins, les reins, les os, les nerfs, & les veines. Ceste contemplation, ô homme, te doit seruir de certain aduertissement que tu es l'ouurage d'vn grand Dieu: d'vn Dieu, qui d'vne seule & si petite chose tire vne si grande & esmerueillable varieté de membres. C'est luy seul qui d'vn grain engendre les fueilles, les brãches, les racines, & le tronc: & luy encore, qui d'vne goutte de semẽce bastist ceste innumerable diuersité de pieces qui sont en toy. De vray si ce n'estoit luy qui seroit-ce, qui d'vn si petit corps auroit fait naistre tant de parts? qui auroit multiplié vne goutte d'humeur en tant de membres, de tant de formes de si diuerse disposition? Qui les auroit ainsi mesurees & proportionnees à certaine grandeur, certain nombre, certaine façon? Qui auroit commandé à la nature de nous fournir seulement de deux mains, de cinq doigts, de deux yeux? & qui la maintiendroit tousiours en ceste reigle? Qui a disposé, rangé, mesuré toutes ces choses d'vne si belle & constante maniere? Qui leur a donné à chacune sa charge & son office particulier? N'est-ce pas celuy, qui nous faict voir ses miracles aux arbres, qui nous les faict aussi voir en nous-mesmes? Parauenture seroit-ce ton pere, ô homme, ou ta mere qui t'auroit façonné les membres, comme tu les as:

Les membres exterieurs.

Les membres interieurs.

mais quoy? tu vois bien qu'ils naissent souuent, grossissent & se façonnent, eux ignorans & endormis : voire quelquefois en despit d'eux, & contre leur volonté: & quelquefois aussi eux le voulans & le souhaitans, ne les peuuent pourtant engendrer. Recognois donc, recognois hardiment par la noble architecture de ton corps l'immense sapience, l'inestimable douceur & benignité de ton createur, qui a rengé & organisé tes membres d'vne telle puissance, prudence & bonté : qui les a bastis & ordonnez d'vne telle harmonie, que sans que ta mere l'ait senty, voire qu'elle l'ait sçeu, il t'a fait la plus belle & la plus excellente creature du monde. Tout ainsi qu'entre nous celuy qui entreprend vne besongne par ordre & par prudence, la conduit sans violence iusques au but & fin parfaite de son intention : ainsi les arbres à la mode d'vn bon ouurier, produisent proportionnément l'vne chose apres l'autre : & comme s'ils visoient à quelque but, engendrent les fueilles & les fleurs à cause du fruict, & ne cessent d'ẽgendrer & d'ouurer, qu'ils ne l'ayent conduit iusques à sa maturité. Or de mesme que nous sommes engendrez & nourris sans que nous le sçachions, aussi le sont les plantes : & comme elles prennent leur aliment de la terre meslee auec l'eau, de la terre aussi & de l'eau, prenons-nous le nostre & de la nourriture qui vient de ces elemens-là.

Ce n'est pas le pere humain qui façonne les membres de ses enfans.

Nourriture des plãtes.

Comparaison de l'homme auec les choses de la tierce marche.

Chap. LVIII.

IL y a bien plus grande ressemblance de l'homme auec les bestes qu'auec les arbres & les plantes : car il est comme elles engendré dans le ventre de sa mere par la conionction du masle & de la femelle, il a semblables membres aux leurs, semblable marcher : elles voyent, oyent, boyuent, mangent, se nourrissent, digerent comme luy. Mais il a encor' de commun cecy & auec les arbres & auec les animaux. Comme leur corps retourne en terre, aussi fait le sien: Et puis qu'il retourne en mesme matiere que les leurs, nous pouuons seurement conclurre qu'il est aussi fait & basti de mesme matiere, a sçauoir de terre.

Communité de l'homme auec les animaux.

Quel profit nous pouuons tirer des comparaisons precedentes.

Chap. XLI.

CEste comparaison de la speciale & particuliere conuenance que nous auons auec les autres trois degrez, conclud qu'il y a vn seul conseil, vne seule prouidence, vn seul Dieu & facteur de l'homme, des animaux & de toutes les autres choses, plain de puissance, de prudence & de bonté parfaicte. D'autant que s'il y auoit plus d'vn createur, la conuenance & conformité ne pourroit estre telle que nous la

voyons entre toutes les creatures: & la multitude de conseillers, de gouuerneurs & d'ouuriers feroit que l'operation des plantes & des arbres ne se conduiroit pas ainsi ordonnément, comme elle faict à la maniere d'vn humain artificiel ouurage: ni d'vne si constante ressemblance si celuy-là mesme ne les regissoit qui a donné à l'homme l'art & la raison. Car veu que nous lisons en l'operation des arbres la conduite & le progrez tout pareil à celuy que fait nostre intelligence, & qu'ils n'ont pas en eux vn particulier entendement qui les guyde : il faut sans doute que celuy-là & non autre dresse leurs operations qui nous à donné l'entendement que nous auons. Encore semble-il que l'argument que nous pouuons tirer de l'vnité de la matiere de laquelle sont composez les corps, tant des hommes que des arbres & animaux, nous pousse plus viuement a croire l'vnité d'vn createur. Or que ce soit vne mesme matiere des vns & des autres nous le voyons: d'autant que comme la neige, la glace & le sel qui sont faits de l'eau retournent aussi en eau : tout ainsi ceux-cy reuiennent en poudre, signe tres-euident qu'ils sont bastis de terre. Si est-ce que ny l'homme ny son corps ne s'est fait soy-mesme de terre, ny ne se sont tant d'especes d'animaux bastis aussi eux-mesmes & faits de ceste matiere: & non plus les plantes & les arbres: car il paroit bien que tout cela c'est la besongne d'vn artisan prouueu de sagesse & d'entendement. Il n'en y a donc qu'vn qui d'vne mesme matiere à creé toutes choses: atten-

Les corps des hommes & autres choses animees sont d'vne matiere.

duque s'ils estoiẽt deux, ils n'eussent pas obserué mesme art ny rencontré mesme progrez en leur creation : & l'vn n'eust pas communiqué à l'autre sa matiere. La toute puissance, sagesse & bonté de ce grand ouurier se monstre en ce qu'il a peu, sçeu & voulu faire d'vne mesme estoffe vne si merueilleuse diuersité de choses & d'especes. Et se monstre encore mieux en ce qu'il a d'vne si grossiere & vile matiere fait le corps humain si noble & si accomply, capable d'vne ame raisonnable & intellectuelle, image de son createur : d'autant qu'il y a bien plus d'industrie & de difficulté a forger vn bel ouurage d'vne abiecte & vile matiere, que d'vne belle & precieuse : à donner la cherté, le pris & la valeur a vne besongne estoffee d'argille ou de bouë, qu'a celle qui seroit d'or ou de pierrerie. Et qu'est-il plus esloigné de la noblesse de l'homme que la terre ? Par toutes ces choses pouuons nous comprendre vne infinie puissance & sapience de nostre facteur, & argumenter que celuy qui de terre & de fange nous a peu, sçeu & voulu former & façonner en telle excellence au dessus de toutes les autres creatures, nous pourra quãd illuy plaira bien-heurer encore & anoblir d'auantage, & nous esleuer à quelque estat bien plus digne & plus glorieux que le nostre de ceste heure. Voila les sainctes imaginations qu'engendre en l'entendement de l'homme : voila le bien & le proffit que luy apporte la comparaison de sa nature auecques les choses inferieures. Qu'il se garde donc bien de les mespriser : ains qu'il les ayme, qu'il ait continuellement de-

Miracle de la puissance & sapience de Dieu qui d'vne seule matiere a tiré tant de diuersité.

Les sainctes imaginations precedentes de la comparaison de l'hõme aux choses inferieures.

L'homme ne doit mespriser les choses inferieures.

uant les yeux la fraternelle ressemblance qu'il a auecques elles, qu'il nourrisse, qu'il abreuue son ame de ceste societé: car elles recognoissent tres-bien la perfection de sa nature, son excellence, la dignité en laquelle il est constitué au dessus d'elles. Mais il ne s'en doit pas pourtant enorgueillir, veu que quelque perfection, qui soit en luy, si est-il tousiours creature: il est du nombre des autres & de leur compagnie, il leur ressemble en mille façons: & principalement en ce qu'il est de mesme matiere & basty par vn mesme ouurier. Qu'il estudie donc & s'exerce a les cognoistre: car d'autant qu'il sçait mieux leurs natures, & leurs qualitez, d'autant se sçait-il mieux soy-mesme, & sa noblesse, & approche d'autāt plus de la cognoissance de son createur. Plus il s'attache & ioinct à elles par affection, plus il les a en son intelligence, plus clairement aussi se voit-il & son facteur: Et à mesme mesure qu'il s'en esloigne, il s'esloigne aussi de soy mesme & de Dieu. Faisons donc, que la scien ce des choses naturelles augmente tousiours en nous, afin que celle de nous mesmes & de Dieu y augmente aussi: attendu que la diminution de celle-là aneantist par consequent celle-cy, & que l'vne s'engendre de l'autre.

L'homme doit chercher la cognoissance des choses inferieures à luy.

Comme l'on a espluché la conuenance que l'homme a auecques les trois degrez inferieurs, aussi faut-il la difference.

CHAP. LX.

Conferer la semblance.

NOus venons de voir la ressemblance que nous auons auecques les creatures, qui

nous sont inferieures: voyōs à present la difference: car toutesfois & quantes que nous comparons l'vne chose a l'autre, nous descouurons & l'accord & la disparité, qui est entr'elles, & par ceste double consideration, comme par vne voye tres-certaine, & tres-naturelle, nous sommes guidez à a la cognoissance de chasque chose. Parquoy si nous voulons atteindre à la vraye notice de nostre nature, & par la nostre à celle de Dieu, il nous faut assortir l'homme aux autres creatures, & sçauoir exactement en quoy il leur est semblable ou dispareil. Et attendu que par la grace de Dieu nous auons desia tiré vn si grand profit de la conuenance qu'il a auecques elles, nous auons grande occasion d'esperer qu'il nous en reuiendra encore autant de la difference: voire en cela consiste le salutaire & necessaire fruit de nostre congregation & societé: & la premiere consideration ne peut rien sans la seconde.

La differen ce, donne a cognoistre la chose.

De la diuersité qui est sous chaque marche en general.

Chap. LXI.

AVant que passer outre à la comparaison que nous auons à faire, il nous faut remettre en memoire ce que i'ay suffisamment traité par cy deuant, de la distinction generale des trois marches de nostre eschelle, du progrez & de la difference qui est entre elles en dignité, & de l'aduantage qu'à la quatriesme au dessus des autres. Secondement il nous faut considerer les parti-

culieres diuersitez, qui sont en chaque marche: Car chacune comprend sous soy des especes dissemblables, & de la difference en noblesse & en valeur, sous vne conuenance generale. Pour exemple, les choses de la premiere sont toutes vnes en ce, qu'elles n'ont que l'estre : si est-ce pourtant, qu'elles ne sont pas pareilles en nature & en effet. Comme entre les elemens, la terre est la moins prisee, l'eau a de l'excellence au dessus de la terre, & en a moins que l'air, & l'air encore moins que le feu. Entre les metaux, l'or vaut mieux que l'argent, l'argẽt que l'estain, & l'estain que le plomb. Il est tout de mesme des pierres. Au reste les corps celestes, le Soleil, la Lune, les Estoilles sont bien plus nobles que toutes les autres choses de leur classe. Pareillement en la seconde marche, encore que tout ce qui y est, conuienne en ce qu'il a l'estre & le viure seulement: si est-ce qu'entre les arbres, plantes & herbes, il y a vn million d'especes, desquelles chacune a sa particuliere nature & qualité. Toutautant pouuons nous dire de la troisiesme, qui est composee d'vn seul genre de choses, qui ont l'estre, le viure & le sentir: mais diuersifiee en vn million d'especes d'animaux. Il y en a qui logent au dessus de la terre, les autres au dedans: Les vns tiennẽt la fleur des eaux, les autres le fonds: d'autres sont en l'air: & tout cela infiniment diuers en valeur & en pris.

Les choses insensibles sont toutes vnes, & nõ vnes.

Difference des marches entre elles & de leurs especes quant à la valeur.

Quãt à la quatriesme marche, qui est composee des creatures qui ont le liberal arbitre, elle reçoit quelque varieté, mais d'vne autre maniere, d'autant qu'és autres nous auons troué de

la difference en especes & en natures : Mais en celle-cy, il n'y a qu'vne seule nature & espece multipliee en indiuidus. De maniere que les choses qui sont de cest orde, sont toutes vnes & pareilles, quant à leur nature : Car pour ce respect-la, il n'y a point d'homme plus excellent que l'autre : & chacun de nous a le liberal arbitre, qui nous donne vn rang à part, & par lequel no⁹ sommes distinguez des autres. Toutesfois bien que les hommes soyent vns & pareils, quant a leur nature, si reçoiuent-ils accidẽtalement de l'inequalité en valeur & en pris, & acquierent ou par eux-mesmes ou par la liberalité d'autruy de circonstances estrangeres, qui engendrent en eux vne merueilleuse varieté. Et comme en la seconde & tierce marche il y a vn grand nombre de rangs & despeces differẽtes de nature entre elles : ainsi en la quatriesme il se trouue sous vne espece beaucoup de degrez de disparité engendrez par les accidens plus ou moins nobles, estimables ou desestimables, qui se ioignent diuersemẽt a nostre nature cõmune : De façon q̃ ce que la nature fait es autres choses, l'accident le fait en nous : la premiere difference des hommes, c'est d'auoir plus ou moins d'excellence. Or ceste qualité concerne nostre intelligence. Aussi les accidẽs dequoy ie parle : d'autant que l'homme est distingué des autres choses par le liberal arbitre seulement & par l'intelligence, concernent aussi seulement nostre intelligence, nostre ame, & nostre volonté, non le corps : & ne sont de la façon de ceux qui touchent aussi les autres creatures : car il est

Les hõmes excellẽt les vns les autres accidẽtellement, non de leur nature.

Liberal arbitre & l'entendemẽt distinguent l'hõme des autres choses.

raiſonnable que l'inequalité en excellence & en valeur, qui eſt entre les choſes de la ſeconde & tierce marche ſoit entierement naturelle, par ceque ces choſes la œuurent naturellement & non volontairement. Et au contraire, d'autát que nous ouurons ſelon noſtre volonté & la liberté de noſtre intelligẽce, il faut que la diſtinction, qui ſe voit entre nous de valeur & d'excellence, s'engendre par les accidens ſuruenus en noſtre liberal arbitre, & qu'ils ſoient intellectuels & volontaires. De ceux cy il y en a diuerſes façõs, qui font diuers degrez entre les hommes: Comme puiſſance, iuriſdiction, office ſciẽce, art, vertu, ſageſſe, & autres que nous acquerons quelquefois par nous-meſmes, & quelque fois auſſi ils nous ſont donnez par Dieu: & d'autant que ce ſont accidens, ils ſe peuuent perdre: toutesfois leur perte ne fait pas q̃ nous ſoyons moins hommes pourtant. Par où nous aprenõs, qu'ils ne nous ſont pas naturels. Mais ſi eſt-ce qu'ils embelliſſẽt merueilleuſemẽt & annobliſſent noſtre nature, qui reſteroit ſans eux nuë & impolie. Ce sõt les habitudes qui la reueitiſſent, & deſquelles elle ſe pare cõme de riches accouſtremens. Et tout ainſi que les belles robes ſeruent a ceux qui en ſont veſtus de quelque marque de grandeur: ainſi ſont plus nobles à la verité ceux qui ſont ornez de ces qualitez accidentales. De meſme que le drap qui eſtoit au cõmencement de bien petit pris & pareil a vn drap commun, s'enrichiſt & s'eñrichiſt par la façon & teincture qu'on luy dõne: auſſi les hommes eſtans naturellement eſgaux, il aduient que,

Les accidẽs diſtinguans les hommes entre eux.

ceux d'entre nous, à qui ces circonstances sont adiouftees, s'efleuent bien loin au dessus de leurs compagnons, & à mesme raison approchēt aussi plus de la diuine essence. Car si la nature humaine a beaucoup plus d'excellence que les autres, combien doit exceller celle qui á ioinct encore à sa beauté premiere l'ornement de si nobles accidens?

La generale defference qui est entre l'homme & les trois degrez inferieurs.

Chap. LXII.

APres auoir consideré par double conference, la differènce qu'il y a en dignité & en honneur premierement entre les quatre marches, secondement entre les choses contenues sous chacune d'elles : il nous reste a voir comment l'homme differe de toutes les choses inferieures. C'est icy la clef & le secret de la vraye sciēce du bien & parfaite cognoissance de nostre nature. Il en differe en deux façons, l'vne generale, l'autre particuliere. I'appelle generale, celle qui se trouue aussi entre les autres marches: Car comme elles sont dissemblables entre elles, & comme l'vne nature est plus noble que l'autre: celle de l'arbre plus que celle de la terre, & celle du cheual plus que celle de l'arbre: aussi l'est la nostre, plus que nulle autre. Mais si nous poisons de pres l'aduantage que nous auons en dignité sur tout le reste, nous y trouuerons vne singuliere & plus qu'ordinaire excellence : à sçauoir celle que nous donne nostre

En deux sortes l'hōme desfere des choses inferieures.

liberal arbitre, par le moyen duquel nous iugeons, nous ratiocinons, nous discernons & entendons, nous iouïssons d'vne plaine volonté, d'vne liberté naturelle exempte de toute contrainte, qui besoigne en toute franchise non forcee d'autre necessité. D'où l'homme se peut attribuer deux priuileges au dessus des autres creatures. Le premier à cause de la dignité de sa nature, qui surpasse de bien loin la nature des animaux, des plantes & de toutes les choses cõprises sous les trois degrez inferieurs. Le second à cause de son liberal arbitre, qui luy dõne maistrise & commandement sur tout ce qui est au dessous de luy: & l'aduantage de ne pouuoir estre subiet à nulle creature. Ce second priuilege est le plus grand qui puisse estre en nature. C'est le dernier poinct d'honneur en dignité & superiorité, il est impossible qu'il y en ayt vn au dessus. Mais sa grandeur se cognoist mieux par la comparaison de son contraire, qui se trouue aux choses inferieures. Car les elemens qui sont au premier degré produisent par necessité naturelle les arbres, les herbes, & tout ce qui s'engendre d'eux au dedans & au dessus de la terre. Les arbres, & les herbes qui sont du second, produisent aussi iournellement par mesme necessité leurs branches, leurs fueilles, & leurs fruits. Pareillement les animaux, qui sont le troisiesme degré n'engendrent que par vn appetit, mouuement & force naturelle, par laquelle ils sont poussez à toutes leurs actions, & ne font ny ne peuuent faire aucune chose que par le moyen de ceste inclination contrainte. Voilà

L'vsage du liberal arbitre.

Excellence du liberal arbitre.

pourquoy nous disons que tout ce qu'ils font, ils le font forcez, ou naturellement. Le seul hõme œuure en toute liberté. Aussi est-ce le liberal arbitre qui nous separe des autres choses : & à cause de luy dit-on que l'homme se sied au dessus des creatures. L'homme seul est libre.

De la comparaison de l'homme auecques les choses inferieures, nous tirons vne tres-belle regle & generale pour la cognoissance de Dieu.

CHAP. LXIII.

PVis que nous auons au dessus des bestes & de toutes les creatures inferieures l'intelligence & la volonté, il est besoin pour nous rendre plus manifeste la difference qui est entre elle & nous, que nous considerions par le menu les operations & les effets, qui nous sont attribuez plus qu'a elles par le moyen de ces deux qualitez particulieres. Premierement l'homme entend les paroles & les sentences, conçoit leurs significations & les discourt, là où les autres animaux ne peuuent qu'en ouyr le son seulement. Voila comment nous sommes separez de bien loin de toutes les bestes par ceste premiere faculté de nostre intelligence. Ie traiteray de la seconde aux chapitres ensuyuãs, de laquelle nous tirons nostre plus grand honneur & aduantage. Il est vray que nons nous mescõtons tous les coups à estimer ces priuileges & ces biens-là ce qu'ils valent, à faute de prendre garde & bien considerer le merueilleux

deffaut qui est aux autres creatures pour ne les auoir pas. Ainsi si l'homme en veut conceuoir la grãdeur telle qu'elle est; il faut qu'il entretienne son ame, la nourrisse en ces contemplations & en la conference continuelle de sa nature, auecque celle des autres animaux : autrement il est impossible qu'il sçache ce qu'il est, & qu'il recognoisse les obligations qu'il a enuers son createur. Là où au contraire, d'autant plus qu'il aura ce discours fiché en son imagination, d'autant montera-il tousiours plus auant en la cognoissance de soy-mesme, d'autant fera-il plus de compte & se resiouyra d'auantage des beaux presens & des particulieres faueurs qu'on luy a faites, & s'en tiendra d'autant plus redeuable à son facteur. Ce n'est pas peu de chose de pouuoir non pas ouyr les paroles seulement, mais les entendre & leurs significations de pouuoir remascher & digerer en nostre ceruelle la diuersité des sentences & des propositions, de monter & d'argumenter de l'vne à l'autre, du moindre au plus grand, de pouuoir à la suitte des vnes imaginations en engendrer & conclurre d'autres, de sçauoir discourir que c'est vne grande puissance d'vne chose en pouuoir bastir vne autre, mais bien plus grande & entierement parfaite, faire quelque chose de rien: de sçauoir comprendre que tout ce que nous auons de bel & de bon, nous l'auons reçeu de Dieu nostre createur: que celuy-là mesme qui a donné le seul estre aux choses des la premiere marche, l'estre & le viure à celles de la seconde: l'estre & le viure & le sentir à celles de la

tierce, nous a aussi donné l'estre, le viure & le sentir, en y adioustant, pour le comble de toute excellence, l'entendement, la volonté, le discours, & tout ce que nous auons plus que les bestes. Or d'autant qu'il est impossible que la creature eniambe au dessus de son createur, il est aussi impossible que l'homme par son discours voye & monte au dessus de la diuine essence: ainsi nostre intelligence, nos cogitations, nos souhaits mesmes ne peuuent ny imaginer, ny embrasser rien de plus haut ou de plus grand que celuy de la liberalité, duquel nous tenons toute nostre suffisance. Et tout ce que nous pouuons conceuoir de meilleur ne peut estre meilleur que Dieu: autrement la creature auroit quelque chose en soy, qui seroit plus grande que le createur mesme, à sçauoir l'homme, son cœur capable d'vne telle conception: ce que nous voyons estre plein d'vne merueilleuse absurdité. Car comment auroit le createur donné quelque present à sa creature plus grand qu'il n'est? Si donc l'extréme force de nostre intelligence ne se peut alonger outre la grandeur de nostre facteur, & que toutesfois elle soit capable de l'infinité, tout ainsi que les nombres: de sorte que se presentant quelque chose finie à nostre imagination, nous puissions tousiours la pousser au de là, & en imaginer vne plus grande & meilleure: il s'ensuit infailliblement que nostre facteur est infiny en toute perfectiõ. Par la difference de l'homme aux autres choses, qui se tire de la puissance qui est en nous d'entẽdre, de penser & de desirer, il s'en engendre vne tres-

La creature ne peut comprẽdre plus que sõ createur.

Preuue de l'infinité de Dieu.

belle consideration, qui sert comme de racine & de moyen pour cognoistre & prouuer tres certainement & sans peine toutes les qualitez & circonstances qui sont en Dieu. Et qui plus est, ceste maniere d'argumentation nous est d'autant plus familiere, que nous la prenons de nous-mesmes & de nostre propre intelligence, sans qu'il soit besoin de nous mettre en queste d'autres exemples hors de nous ou d'aucunes preuues estrangeres. La consideration & reigle dequoy ie parle est telle : Dieu est ce qui se peut conceuoir de plus grand : ou bien Dieu est plus grand que nulle autre chose qu'on puisse conceuoir: Il est donc tout ce qui se peut imaginer de plus accomply, & est tout ce qu'il vaut mieux estre que n'estre pas. Il est tout ce que nous pensons de plus parfait, de meilleur, de plus digne, de plus noble & de plus haut. Et les plus parfaites, meilleures, plus digne, plus nobles & plus hautes choses, qui tombent en nostre intelligẽce, nous les luy deuons accõmoder & attribuer. Voila vne reigle sur laquelle nous pouuons establir l'ẽtiere cognoissance de sa nature.

Reigle de l'entiere cognoissance de Dieu.

L'vsage de ceste reigle pour trouuer toutes les qualitez, qui sont en Dieu.

CHAP. LXIIII.

ET voicy comme nous la pratiquerons, en toutes ses circonstances. D'autant qu'il est meilleur estre, que n'estre pas, il nous faut croire que Dieu est, & ne pouuons penser qu'il ne

Il vaut mieux estre que n'estre pas.

soit pas. D'autant qu'il vaut mieux estre de toute eternité, estre de soy, n'estre pas produit du non estre,& estre soy-mesme son essence, que le contraire: & que ce discours peut tomber en nostre imagination: croyons certainement que l'essence de Dieu est sans commencement, qu'elle est de soy, qu'elle n'a esté nullement produite du non estre, & qu'il est luy mesme son essence. D'autant que ie suis capable de conceuoir qu'il y a quelque essence bornee de fin & de commencement, quelque autre qui pourroit auoir de cōmmēcemēt & estre sans fin, & vne tierce qui n'auroit ni commencement ni fin. Ie suis tenu d'attribuer à Dieu la derniere: veu qu'elle est la plus excellente que ie puisse conceuoir. Car comme ie disois tantost, il est ce que ie puis imaginer de plus parfait: il est tout ce qu'il vaut mieux estre que n'estre pas, & il ne peut tomber en mon intelligence rien plus grand que luy: d'où il s'ensuit encore, qu'il est le souuerain estre de tous les estres, seul subsistant par soy mesme, qu'il a fait toutes chose de neant: car tout cela peut entrer en ma ceruelle & sert a la perfection d'vne grādeur excellente. D'auantage ie diray que Dieu est iuste, verirable, tres-heureux, plain de vie & d'intelligence: attendu que ie sçay qu'il vaut mieux estre iuste que meschant, veritable que mensonger, heureux que miserable, viuant que sans vie & intelligence. Et d'autant aussi que c'est plus estre la mesme bonté, la mesme iustice, la vie, la sapience, la verité & ainsi des autres: que d'estre bon, iuste, viuant, sage & ve-

Les especes de meilleur estre.

Dieu est ce qu'on peut imaginer de plus parfait.

L'vnité meilleure que la diuision.

ritable. Ie concluray par necessité que Dieu est bonté, iustice, vie, sapience & verité. Ne voy-ie pas que l'vnité est beaucoup plus excellente que diuision, mere de la corruption? Dieu est donc sans doute indiuisible, tres-simple & tres-vn. Et d'autant que toute composition se fait de parties, & que toutes parties se peuuent separer, & par consequent aneantir: la bonté, la sapience, la vie, la verité & semblables qualitez ne sont pas parties en Dieu, ny pieces adioustees à son essence: ains elles sont vn, & chacune d'elles c'est Dieu mesme: autrement il ne seroit pas le plus simplement vn, que nous puissions imaginer. Et veu que tout par tout là où il y a meslange & corps composé de diuerses pieces, il peut estre dissoult & despiecé, ou actuellement ou intellectuellement: ne croyons iamais que ces inconueniens tombent en la nature diuine toute parfaite. Pareillement si ce qui ne peut estre enclos par nulle mesure ny de lieu ni de temps, est plus grand que ce qui le peut estre: il nous faut confesser que Dieu (qui est tousiours plus grand que nostre cogitation) est exempt de toute closture & limite de temps & de lieu. En outre si voyant par experience qu'vne seule chose occupe en vn temps vne seule place, nous imaginons qu'il seroit bien plus esmerueillable s'il y en auoit vne qui fust ensemble & en vn instant en plusieurs & diuers lieux: & plus grande encore, si vne seule estoit en mesme temps, & en tout lieu entiere & hors de toute place: Il s'ensuit que ceste derniere & extréme grandeur doit

Toutes parties se peuuent separer.

Tout composé se peut dissouldre.

Dieu ne peut estre enclos ni de lieu ni de temps.

Dieu est en tout lieu, et hors de lieu.

Dieu est plus que nous ne pouuons imaginer.

estre accommodee a la nature diuine, puis que nostre imagination est allee iusques là & qu'elle ne peut aller plus outre. Semblablement si disant que Dieu est beaucoup plus puissant que l'homme ne peut songer, il m'appert clairement que ie luy donne plus de force & de grandeur, que si ie mesurois & restraignois sa puissance à la portee de l'humaine intelligence: i'argumenteray suyuant la necessité de nostre regle, que Dieu estend donc sa vertu & ses effets bien plus loin, que nous ne pouuons faire nos imaginations. Nostre regle nous apprend encore d'attribuer à Dieu toutes proprietez diuines par vne autre maniere de parler plaine de dignité & de consolation, en ceste façon : Dieu est si bon, si benin, si iuste & si doux, qu'il est impossible de le penser d'auantage. Autant en pouuons nous dire de sa science, force, amour, retribution, communication, gloire & beatitude. Quant aux qualitez, qui luy sont contraires, nous pouuons dire ainsi : qu'il hait le mensonge, le vice, la luxure & la tromperie d'vne telle haine, qu'il est impossible d'en songer de plus grãde. Et de mesme train qu'il ayme l'humilité, l'obeissance, la charité, la vergongne, la crainte de la plus parfaite amour qui se puisse imaginer. Et si nous y adioustons ces mots eternellement & infiniment, nous bastirons vne clause plaine de pieté & de contentement parlant ainsi: Dieu est vne eternelle & infinie bonté, vne eternelle & infinie pieté, ainsi des autres : Et multipliant en ceste maniere nous accroissons en nous la cognoissance de Dieu, & engendrõs

Manieres d'attribuer dignement à Dieu ses proprietez.

en nos cœurs vne ioye & satisfaction merueilleuse. D'auantage par la consequence de nostre reigle nous monstrons la Trinité : attendu qu'il faut qu'il y ait en Dieu vne entiere production & telle communication, qu'il ne s'en puisse conceuoir de plus grande. Sa production sera dōc d'vne personne infinie, de sa propre nature, aussi noble que luy. Sa communication sera aussi actuellement infinie : & par consequent il aura donné à vn autre toute sa substance: autrement ny sa production ny sa communication ne seroient pas les plus grandes que nous sçeussions imaginer. Au reste il faut qu'il y ait en luy double production naturelle & volontaire, qu'elles soient toutes deux de sa diuine substance & nature, & qu'il ait produit deux personnes entierement esgales & pareilles : autrement il manqueroit quelque chose en Dieu, & il se pourroit conceuoir quelque chose plus grande que luy. Voilà comment par la grandeur de ses conceptions, par la propre & interieure operation de son entendemēt qui luy est tres-certaine, l'homme cognoist euidemment quel & cōbien grand est celuy, qui l'a fait & engendré de neant: d'autant qu'il a necessairement à confesser, & ne peut aller au contraire, que son createur est-ce qui se peut songer de plus grand: & par consequent qu'il est plus grād que tout ce qu'on peut songer, & qu'il est tout ce qu'il vaut mieux estre que n'estre pas. Et n'est pas seulement obligé à confesser cela & à le dire, ains tenu par le droit & commandement de nature de faire, de donner & d'accommoder à son createur tout ce

Production est parfaite en Dieu.

Dieu est tout ce que il vaut mieux estre que n'estre pas.

qu'il peut imaginer de plus grande bonté, excellence, noblesse, dignité, & puissance. Et vrayement c'est bien raison puis que Dieu luy a fait tant de grace & de faueur que de l'esleuer par sa liberalité sur les autres creatures, qu'il employe toute sa force à le glorifier, honorer & benir. Puis qu'il a reçeu de luy la suffisance de discourir & d'imaginer, que peut-il moins faire, que d'emploier son discours & son imaginatiō à le conceuoir le meilleur & le plus grand qu'il pourra? Et si nous ne le faisiōs, ne nous faudroit il pas declarer ennemis capitaux & traistres à nostre createur, de vouloir employer les vtils qu'il nous a mis en main, à cōbattre sa grādeur & à diminuer, entant qu'il est en nous, & appetisser sa puissance & sa gloire, là où nous en pouuions l'accroistre & l'augmenter? Certes l'homme est merueilleusement desnaturé & malin, s'il ne se sert de ses moyens à l'aduantage & proffit de celuy de qui il les a reçeus, & a le faire le meilleur & le plus grand qu'il peut. Or d'autant que nous iettons nos cogitations & nos souhaits iusques a la nature supréme par la puissance que Dieu nous a dōnee de ce faire (afin que nous luy quittions pour le moins vne marche au dessus de nous) il nous faut croire, qu'il monte aussi iusques à ceste hauteur derniere & infinie, non par imagination seulement comme nous, mais essentiellement & actuellement. Ainsi nous lui garderons l'aduātage qu'il doit auoir en toutes choses sur nous: d'autant que c'est bien plus d'estre par effet & actuellement infiny, que par cogitation seulement. Et la grandeur extréme qui

Dieu est actuellement ce supréme, que nous imaginons seulement.

n'eſt que penſee eſt moindre que celle qui eſt, & en l'imagination & enſemble en exiſtence.

Et qui diroit que ceſte grandeur infinie fuſt en la conception ſeulement & non en effect, s'enferreroit d'vne abſurde : car il aduiendroit par là qu'vne meſme choſe ſeroit & la plus grãde que ie pourrois ſonger & moindre auſſi. Parquoy il faut aduoüer neceſſairement que ce qui eſt conçeu en noſtre entendement plus grand que nulle autre choſe, eſt auſſi realement en exiſtence.

Regle par laquelle l'homme eſt inſtruit de ce qu'il doit affermer ou nier és choſes qui concernent ſon ſalut.

CHAP. LXV.

NOus auons outre les autres creatures l'intelligence : par elle donc nous differons d'auec elles & par ſes offices. Le premier conſiſte à conceuoir outre le ſon des paroles leur ſignification & les ſentences qui en ſont compoſees. I'ay ſuffiſamment traitté de celuy-là aux chapitres precedens, & de la belle conſideration & regle qui s'en engẽdre. Ainſi voila le premier huis de la maiſon franchy. Il me reſte à dire du ſecond office, bien plus noble que le premier, & qui fait entre l'homme & les animaux vne bien plus apparente diſtinction : car il conſiſte à affermer ou nier les propoſitions qui luy ſont preſentees : dequoy toutes autres creatures ſont entierement incapables : Auſſi ne ſont en nous ſes effects, que par l'operation de la ſeule

intelligence. Or d'autant que l'entree & l'aduenuë de nostre intelligence, c'est la creance & l'affirmation: de façon que nous appellons accepté & reçeu ce qu'elle approuue, & refusé & reieté ce qu'elle nie: d'autant aussi que depuis que nous auons approuué quelque chose, nous sommes rengez & contrains d'aduoüer tout ce qui l'accompagne & qui est attaché à celle-là par consequence, & que tout de mesme nous sommes aussi tenus apres auoir nié & reietté quelque proposition de refuser encore toutes les autres qui la suyuent par necessité de raison: il nous faut prendre garde bien soigneusement à l'approbation ou refus que nous auons à faire des premieres choses qui s'offrent à nostre imagination: puis que par là nous liõs & obligeõs la liberté de nostre entendement: principalement en celles qui touchent le bon-heur ou mal-heur de l'homme, entant qu'il est homme: car nous pourrions bien embrasser au lieu de la verité le mensonge & nostre mal & nostre mine, comme aussi reietter pour fausse, la verité & nostre bien & nostre salut. Pour nous garder de mesconte, il faut apprendre vn art d'affermer & de nier, d'aduoüer & de cõtredire, qui puisse engendrer en nous vne constante resolution & asseurance: non vn art qui serue à toutes choses qui se proposeront, mais à celles seulement qui nous concernent, en tant que nous sommes hommes. Et puis que nous auons bien le soin de nous prouuoir de sciences, qui nous apprennent à lire & escrire: combien plus iustement deuons nous trauailler à acquerir celle

L'entree de nostre intelligence.

Il faut nier les consequẽces des choses niees.

qui nous apprend à croire ou à mescroire les choses desquelles dépend nostre entiere felicité ou misere. Ie traitte donc icy de l'art & regle d'affermer ou nier ce qui appartient a l'homme entant qu'il est homme, mesmes és choses qui sont au dessus de luy & de son intelligence, non pourtant que i'espere le contraindre a approuuer par effect ou refuter ce qu'il deura, car cela n'est pas en ma puissance, mais i'entreprens bien de monstrer ce qu'il est tenu de croire, si euidemment, que celuy mesme qui n'en fera rien, verra toutesfois qu'il estoit obligé par raison & par droit de nature a le faire. Et c'est bien autre chose sçauoir & entendre son deuoir, que de le mettre a execution, car iournellement nous sçauons assez ce que nous auons a faire & si n'en faisons rien pourtant : semblablement ie pourray bien apprendre a l'homme ce qu'il doit croire par necessité naturelle : & si parauenture il n'en croira rien. De vray toutesfois & quantes que nous donnōs des preceptes pour les actions humaines, & que nous entreprenons de regler ces operations qui appartiennent a l'homme, en tant qu'il est homme, nous ne pouuons le forcer a nous croire autrement que par raison. Et si nous pouuions y adiouster la contrainte, l'obliger par necessité a faire son deuoir, nous luy osterions la liberté de faire au contraire, & le priuerions du chois & de son liberal arbitre. Aussi quand nous disons que l'homme est tenu a faire cecy ou cela, nous ne disons pas pourtant qu'il face ne l'vn ne l'autre. Et d'autant qu'il est maistre de ses œuures,

Sçauoir & executer bien differens.

quand nous parlons de ses actions, nous parlons de ce qu'il doit par raison, non de ce qu'il executera. Il en va tout au rebours és choses de la seconde ou tierce marche, qui font tout ce qu'elles font par necessité de leur inclination naturelle. Il suffira dõc d'autant que ceste science n'est que pour l'hõme de luy prouuer & faire toucher au doigt son deuoir, & ce à quoy il est obligé naturellement comme homme: car il sçait assez & l'experience luy apprend qu'il est, qu'il a vie, qu'il a sentiment & qu'il a intelligẽce: mais il ne sçait pas encore quel il doit estre, ce qu'il a à faire: & cecy seul luy reste à apprendre de tout ce qui le concerne entant qu'il est homme. Aussi iusques a present nous auons argumenté par les choses qui nous estoient notoires de l'homme & des autres creatures: comme, par ce que nous sçauions par experience que l'homme estoit, viuoit, sentoit & entẽdoit: & que des choses du premier, secõd & tiers degré les vnes auoient l'estre seulement, les autres l'estre & se viure, les autres l'estre, le viure & le sentir, nous auons conclud qu'il y auoit vn Dieu, quel & combien grand il estoit, & que sa grandeur & puissance est necessairement eternelle: ainsi nostre doctrine iusques a ceste heure a esté plus de Dieu que de l'homme: mais celle que nous traiterons d'oresnauãt concernera plus l'homme que Dieu. Au reste nous la conduirons comparant vn homme a l'autre, comparant l'homme a Dieu & le comparant aussi aux creatures inferieures: considerant a ceste heure la ressemblance, qu'il y aura:

Propres marques de l'hõme.

tantoſt la difference, & quelque fois tous les deux enſemble. Et par ce que les propres & particulieres enſeignes de l'homme, & les parties qui le rendẽt diſſemblable aux choſes inferieures ce ſont l'entendement & le liberal arbitre, ie ſuis neceſſairement rangé, quelque choſe que ie vueille prouuer de luy comme homme, de tirer mon argument & ma concluſion de l'vne de ces deux qualitèz, ou de toutes deux : attendu que le deuoir de l'homme, en tant qu'il eſt homme, regarde ou ſon entendement, ou ſa volonté, ou l'vn & l'autre, & que tout ce qui luy appartiẽt, luy appartient à raiſon de ces parties. Parquoy puis que l'affermer & le nier ſont offices de ſon intelligence, aprenons-luy cõme il s'en doit aider, & ce qu'il eſt obligé naturellement d'affermer ou de nier.

Chaque choſe doit naturellement pourchaſſer ſon bien & euiter ſon dommage.

Chap. LXVI.

Tout cherche ſa conſeruation.

Toutes choſes ſont obligees par vn expres commandement de nature d'employer ce qu'elles ont & leurs moiens, non à s'édommager & offencer, mais a s'agrandir & embellir, à cõſeruer & amẽder leur nature, & a repouſſer a toute force tout ce qui leur eſt nuyſible, & tout ce qui les peut ou affoiblir ou deſtruire. Voila la propoſition, ſur laquelle ie veux eſtablir le fondement de ce que i'ay à dire par cy-apres. Or qu'elle ſoit vraye & que les forces & les qualités que Dieu a miſes en main a chaque creature, luy

ayent esté baillees pour sa garde, pour sa perfection & pour son bien, non pour son dommage, & à son dam, ou pour luy fournir dequoy se nuire & se combatre soy-mesme, l'experience nous en fera certains, si nous considerons la nature des choses de la premiere, seconde & tierce marche. Voyõs des elemẽs, il est euident qu'vn chacun d'eux s'augmẽte, se multiplie & destruit son contraire autant qu'il est en luy: nul de ses effets ne vise au dommage ou corruption de sa propre nature: tesmoin le feu qui attire a soy l'huyle de la lampe, & qui se coule quelque autrefois au dedans du suif pour se nourrir & alimenter. Les arbres & les plãtes succent la terre pour leur profit, & en tirent l'humeur qui sert a leur accroissance, non celle qui leur est nuysible: elles poussent & fermissent leurs racines en terre pour asseurer & alonger leur duree, & multiplient leur espece autant qu'elles peuuent. De mesme font les animaux à leur mode. Puis donc que l'homme est du nõbre des choses naturelles & la plus noble d'entre elles: d'autant plus est-il obligé a obeyr & suyure ce commandement expres de nature & a se preualoir a son vtilité, bien & profit, en tant qu'il est en luy, des forces & facultez qui luy ont esté donnees: autremẽt il feroit contre l'ordre & regle generale de toutes les creatures ses compagnes: il seroit desuoyé du train ordinaire de l'vniuers s'il les employoit à sa ruyne, mal & dommage. Il s'ensuit donc par necessité, veu qu'outre les autres animaux il a l'entendement & la volõté, & que ces pieces-là le font hõme, qu'il est tenu natu-

rellement d'en vser à son profit & aduantage: c'est à dire, pour s'acquerir le plus qu'il peut de ioye, de liesse, d'espérãce, de cõsolation, de paix, de repos & de confiance: & pour en cõbattre la tristesse, le malheur, le desespoir & toutes autres choses cõtraires à son bien. Et d'autant que toutes les forces & moyens, qu'il a comme homme pour acquerir de la perfectiõ, dignité & noblesse, consistent en son intelligence & volõté, il se doit prendre garde à les bien employer & a s'en aider pour l'homme, non contre l'homme.

Regle de ce que l'homme a à croire ou à mescroire quant à son salut.

Chap. LXVII.

La seconde operation de nostre entendemẽt c'est affermer ou nier, croire, ou mescroire: car elle va apres l'apprehension. Au reste elle est diuisee en deux effets opposites: d'autant que toute proposition qui se presente a nostre imagination en a aussi vne autre entierement repugnante & contraire, & de ces deux l'vne est par necessité vraye, l'autre fausse: voila pourquoy c'est nostre office d'en accepter l'vne & refuter l'autre. Et il n'y a point de doute par ce que no⁹ venons de dire que l'homme ne soit tenu d'accepter, d'affermer & de croire celle-la, qui luy apporte plus d'vtilité, de commodité, de perfection & de dignité, entant qu'il est homme, par laquelle il peut engendrer en soy du contentement, de la consolation, de l'esperance, de la cõfiance, de la seureté, & en esloigner le desplaisir

L'homme est tenu de croire ce qui luy est meilleur.

& le desespoir: & par consequent qu'il doit embrasser celle qui est plus aymable & plus desirable de sa nature, & en laquelle il y a plus d'estre & pl⁹ de biẽ: & nier, mescroire & repousser l'opposite & contraire à celle-là, cõme fausse & ennemie de son profit. Là où s'il fait au rebours, il abuse contre soy-mesme de son entendement, il renuerse entierement la regle generale de nature, il combat & soy-mesme & l'ordre vniuersel des choses : puis que là où toutes les autres creatures inferieures employent leurs forces & moyens à leur bien & aduantage, cestuy-cy s'en acquiert sa ruine & le desespoir : & a la verité, il a son entendement merueilleusement depraué & corrompu : voire il ne merite point d'estre appellé homme, puis qu'il combat l'homme. Or s'il me dit qu'il n'y a pas d'apparẽce qu'il croye ce qu'il n'entend pas, & qu'il aduoüe pour veritable ce dequoy il ne voit pas la raison: veu qu'a ce compte il pourroit bien prẽdre le mẽsonge pour la certitude, ie luy respõds, que son ignorance ne luy peut seruir d'excuse, & que ceste seule intention d'approuuer ce qui est a son profit & a son vtilité, luy sert d'vne suffisante & iuste occasion de croire: attẽdu que ce que nous faisons selon la regle de nature ne nous peut estre imputé a faute, & nostre intelligence fait son deuoir & le profit de soy & de la volonté toutesfois & quantes qu'elle consent à ce qui est son grand bien, & a ce qui est entierement contraire a la ruine de l'homme, voire elle est obligée d'en vser ainsi, par ce qu'elle ne nous a esté dõnée que pour nostre seruice & cõ-

Qui cerche sa ruine, ne merite, le nom d'homme.

modité: ainsi il nous doit suffire de nous ioindre tousiours a la part qui est de nostre costé & à nostre aduantage, bien que nous ne sçachions pas cõme elle est. Car s'il nous auenoit de choisir le contraire & la priuatiõ de nostre biẽ, nous logerions & receurions chez nous nostre ennemy, qui en deplaceroit ceux qui sont pour nous? nous serions aduersaires & traistres à nous mesmes, & a bon escient insensez, tres-dignes d'estre hays & chastiez par toutes les autres creatures. Aussi c'est vn signe euident que l'homme est possedé par son ennemy mortel, quãt il ne veut pas croire ce qui luy est de plus aduãtageux: par vn ennemy qui tyrãnise sa volonté & son entendemẽt, & qui les tient liez & garrotez estroitement pour les empescher de faire leur deuoir, & pour les ranger par contrainte à employer leurs effets au dommage de leur maistre, à sa ruine contre tout ordre de nature. Cest homme là est semblable aux malades: car comme ils refusent les viandes qui leur sont propres & salutaires, & les reiettẽt par le vice de leur estomach desuoyé à force de mauuaises humeurs: ainsi par la maladie de son intelligence, cestuy-ci ne peut receuoir en sa creance ce qui luy est bon & profitable: voila la reigle naturelle d'affermer ou de nier despechee.

L'vsage de la reigle precedente par diuers exemples.

CHAP. LXVIII.

Premiere reigle d'affirmer ou nier.

VOyon-en à present l'vsage & la practique: Si on nous presente pour approuuer ou nier

nier quelque propoſition qui ſe puiſſe conceuoir par la raiſon : nous deuons ſoudain conſiderer celle qui luy eſt directement oppoſee & cõtraire. Et par ce que l'vne de celles-là ſera par neceſſité vraye, l'autre fauſſe : il nous faudra pour ne faillir point au chois les comparer premierement enſemble, & puis à l'hõme : car delà nous deſcouurirons & celle d'entre elles qui eſt la plus aymable de ſoy & ſouhaitable, & celle qui a plus d'eſtre & plus de bien. Nous verrons auſſi de l'autre part celle qui eſt plus de noſtre coſté, qui nous apporte plus de profit, de conſolation & de ſeureté. Ainſi ayant apperçeu celle qui fait pour nous, & par meſme moyen celle qui nous eſt contraire, nous en croirõs & affermerons l'vne, & refuterons l'autre : car il eſt impoſſible que toutes les deux ſoyent vrayes, & impoſſible auſſi de les croire toutes deux. Pour exẽple, on nous propoſe, il y a vn Dieu : il no⁹ faut ſoudain imaginer ſon contraire, il n'y a point de Dieu : & puis aſſortir ces choſes l'vne à l'autre, pour voir laquelle d'elles conuient plus à l'eſtre & au biẽ, & laquelle y conuient le moins. Or celle-là, il y a vn Dieu, nous preſente vne eſſence infinie, vn bien incomprehenſible : car Dieu eſt tout cecy. La cõtraire, il n'y a point de Dieu, apporte auec ſoy priuatiõ d'vn eſtre infiny, & d'vn infiny biẽ. A ce compte par leur comparaiſon il y a autant à dire entre elles, qu'il y a entre le bien & le mal. Paſſant outre accommodon-les à l'homme. La premiere luy apporte de la fiance, du bien, de la conſolation & de l'eſperãce : La ſeconde du mal & de la miſere : il croira donc & receura par no-

ſtre regle de nature, celle qui eſt & meilleure de ſoy, & plus profitable pour luy: & refuſera celle qui eſt reiettable d'elle meſme, & qui luy apporteroit toutes incommoditez: autrement il abuſeroit de ſon intelligence & s'en ſeruiroit à ſon dam: ce qu'il ne peut ny ne doit faire entãt qu'il eſt homme. Mais quel bien pourroit-il eſperer de croire que Dieu ne fuſt pas? quel fruict en pourroit-il recueillir? pourquoy ſe ioindroit-il à la part ſterile de tout biẽ? a quoy faire la logeroit-il en ſon cœur & en ſa foy? Ne luy vaut-il pas mieux attacher ſa creãce à celle qui eſt fertile & fructueuſe? Car celle-cy, s'il la reçoit biẽ en bon eſcient, s'il la plante bien viuement en ſoy, voyez quelle ſuitte de biens elle luy mene. Son intelligence ſe rẽd plus noble & plus digne, laiſſant le non eſtre pour ſe ioindre à l'eſtre, & logeant en ſoy l'infinité du bien: elle prend vne merueilleuſe accroiſſance de perfection, elle reçoit de ceſte ſaincte creãce vne influẽce de bonté & participe à la grandeur & excellence de la choſe qu'elle croit: là où ſi l'homme s'aſſocie auec la part contraire, ſon entendemẽt ſe rend depraué ne viſant qu'au non eſtre, au rien & à l'infinité du mal. Parquoy il eſt tenu de croire que Dieu eſt. Toutes les autres creatures le conuient à ce faire par leur exemple. Nature meſme le luy cõmãde: & ne peut faillir de l'en croire: car il eſt certain qu'elle ne ment pas, qu'elle ne nourriſt point en ſoy la fauſſeté, & que toute obligation naturelle nous pouſſe à la verité, non a la menſonge. Voila la maniere de conuier a la foy les meſcreans, d'aprendre a l'homme d'affermer ce

Tout nous conuie à croire que Dieu eſt.

qu'il n'entend pas & de renforcer & roidir nos entendemens a croire plus ferme.

Exemple pris de l'vnité de Dieu.

Chap. LXIX.

POur nous exercer mieux en l'vſage de noſtre regle, practiquōs-la encore en quelques exemples. Si ie veux m'eſclaircir de l'vnité de Dieu, ie me propoſeray les deux extrémes contraires. Il y a vn ſeul Dieu, il n'y a pas vn ſeul Dieu mais pluſieurs. Neceſſairemēt l'vne de ces deux propoſitions eſt ſeule vraye. Pour cognoiſtre laquelle c'eſt, ie les compareray comme i'ay fait tantoſt: premierement l'vne a l'autre, & puis toutes deux a l'homme, & par la ie trouueray infailliblement que la premiere eſt beaucoup plus aymable & ſouhaitable, & qu'elle s'accommode plus a noſtre bien que l'autre: veu que la pluralité de volontez de ſubſtance, de puiſſances & de ſapiences apporteroient par neceſſité de la diuiſion & de la diſcorde: d'autant que chaque Dien tireroit a ſon profit particulier & pourchaſſeroit ſa propre gloire: d'où s'enſuyuroit l'entiere ruyne de l'vniuers par leur diſſenſion. L'homme meſme en ſeroit en perpetuelle peine & tribulation. Qui plus eſt, nature ne pourroit ſouffrir deux maiſtres: la où au contraire en aduoüant qu'il y en ait vn ſeul, nous euitons tous ces inconueniens & nous accompagnons de tout bien. Il me faudra donc par mon obligation naturelle croire à celle icy comme m'eſtant plus auantageuſe.

De la production de l'essence diuine.

CHAP. LXX.

POur me resoudre de ce doute: Si Dieu a produit vn fils de sa propre nature entieremẽt pareil à soy: ou au contraire s'il n'a rien engendré de sa propre nature, ie considereray qu'il est bien mieux seant que Dieu ait produit de sa substãce, que de le croire sterile. Aussi il est plus auantageux à l'homme d'auoir vn Dieu, qui soit de si grande vertu que de pouuoir engendrer Dieu de soy-mesme, que de le penser impuissant en ceste part-là. En outre que ceste productiõ conclud par necessité vne extréme communication, qui engendre raisonnablement en l'homme tout plein de fiance & de consolation de voir en son createur tant de liberalité, & de bonté, que de communiquer à autruy sa sapience, sa puissance & soy-mesme, & de ne vouloir rien se reseruer de particulier. Ie considereray a l'opposite que la mescreance de ce poinct-la, ne m'apporte nul proffit, voire qu'elle diminuë la grandeur de Dieu & par consequent mon bien mesme: parquoy il s'ensuit que ie deuray affermer que Dieu à engendré vn fils de sa nature & nier le contraire, l'vn estant mon aduantage, l'autre mon dommage.

Meilleur à l'homme d'auoir vn Dieu fecõd qu'vn sterile.

De la toute puissance, sapience & bonté de Dieu.

CHAP. LXXI.

D'Auantage il nous est commode & vtile d'auoir vn Dieu tout-puissant, tout bon, &

tout ſage,& tel qu'il ſoit impoſſible de rien ſonger de plus parfaict. Au contraire c'eſt noſtre honte & noſtre dam de le croire moins ſage, moins bon & moins puiſſant. C'eſt donc raiſon que nous receuions ce qui nous eſt le plus a propos,plus conuenable a la nature de Dieu, & ce qui a en ſoy plus d'eſtre que du non eſtre.

De la verité & autres vertus qui ſont en Dieu.

Chap. LXXII.

C'Eſt auſſi l'honneur & le proffit de l'hõme d'auoir vn Dieu plein de verité, de foy, de benignité, de pieté, de clemence, & de miſericorde : & le contraire luy eſt entierement dommageable : il croira donc certainement cela & niera le reſte, d'autant qu'il eſt obligé de pourſuyure ſon bien & non ſa perte.

L'homme eſt obligé à ſe pourchaſſer ſon bien.

De la creation.

Chap. LXXIII.

D'Autant que c'eſt noſtre commodité d'auoir vn Dieu de telle puiſsãce qu'il ait peu creer de neant le ciel,la terre,la mer & ce qui y eſt enclos, & le contraire eſt noſtre mal ou priuation de noſtre bien : d'autant auſſi qu'il nous vaut mieux auoir eſté faits de neant, par ce que nous tirons de là vne eſperance pleine de confiance & de ſeureté,que ſi Dieu nous a peu baſtir en ceſte mode, il pourra bien auſſi nous remettre & reſuſciter apres la corruption de la

Auoir eſté creé de neant eſt meillieur à l'homme, que autrement.

mort,que nous voyons nous estre certaine, & nous refaire plus grands que nous ne fusmes oncques. Et d'autant que si nous le prenons de l'autre part, nous diminnerions beaucoup de l'authorité du pouuoir de Dieu, comme c'est plus sans comparaison de nous auoir produits de neant que de quelque matiere, il est raison que nous croyons & receuions l'opinion qui nous est la plus salutaire : parquoy nous tiendrons pour certaine ceste proposition: l'homme, & le monde ont esté engendrez de neant.

De l'Incarnation.

Chap. LXXIV.

DE mesme puis que c'est vn tres-grand heur à l'homme que la diuinité & l'humanité se soient iointes en vn, qu'en cela consiste son souuerain bien, sa grandeur, sa gloire, sa noblesse: il s'ensuit que celuy d'entre nous qui nie que cela se puisse faire, s'efforce par mesme moyen de nous desrober nostre bon-heur, & priue la nature humaine de sa principale excellence: par consequent il nous siera beaucoup mieux de croire que Dieu soit fait hōme que son cōtraire.

De la conception du fils.

Chap. LXXV.

Profit & honneur a l'homme de incarna-

AVssi d'autant qu'il y a bien plus de dignité & de reuerence à croire que *Dieu* ait esté conçeu par le sainct Esprit, & né d'vne vierge,

que d'y penser quelque operation charnelle, & que c'est l'honneur de nostre nature, d'auoir eu vn homme si excellent & si parfaict, duquel la conception & la naissance ayent esté accompagnees d'vn si diuin mystere, qui tesmoigne tant de grace & de faueur de Dieu enuers elle: il est raisonnable que nous prenions ce party: veu que l'opinion contraire nous apporte tout plein d'incommodité & diminution d'honneur à la nature humaine. *tion de Dieu.*

De la resurrection des morts.

Chap. LXXVI.

Resurrection des morts.

IL vaut beaucoup mieux à l'homme d'esperer auecques toute certitude de foy la resurrectiõ apres sa mort, que le rebours: car il est plain de liesse, de fiance & de plaisir d'affermer & pẽser certainement que la nature humaine doit estre regeneree quelque iour, & faite immortelle. Cela nous donne grand aduantage sur les autres creatures, & est souhaitable merueilleusement pour nostre bien, & le contraire au rebours: car nous n'en pouuons tirer que de la perte & du des-aduantage, & le croyant nous nous combatons nous-mesmes & l'honneur de nostre nature. D'auantage, de penser qu'il y a eu desia vn corps glorifié & fait immortel, cela nous donne bien plus de consolation & d'occasion d'en esperer autant pour nous-mesmes, que de croire simplement la resurrection generale: & celui qui croit ceste particuliere, croit bien plus volontiers & plus asseuremẽt l'autre,

Receuon-là donc hardiment en noſtre entendement,& en reieton ce qui luy eſt oppoſite.

De l'Aſcenſion.

CHAP. LXXVII.

C'Eſt vne grande gloire à noſtre nature que deſia vn homme ſoit monté au ciel : telle creance engendre en nous vne alaigre volonté de le ſuyure, & nous aduertiſt de ne nous attacher pas ſi ferme aux choſes terriennes & mortelles: c'eſt donc raiſon que l'homme le croye.

Du iour du iugement.

CHAP. LXXVIII.

Foy du iugement general profite

SI nous eſperons aſſeurément qu'il y ait vn iugement vniuerſel, auquel chacun d'entre nous reçoyue le loyer de ſes œuures, cela nous incite a amander noſtre vie, a corriger nos actions, pour en meriter recompenſe; & a euiter le vice, pour n'en encourir la peine & le chaſtiment. Ce bien nous touche a la contemplatiõ de noſtre liberal arbitre, veu qu'eſtant en plaine liberté de choiſir le bien ou le mal, & eſtãt obligez par raiſon à faire le bien, il nous eſt tres-vtile de croire certainement ce futur iugement, auquel nous receuons tous ſelon les demerites de noſtre vie la ſouueraine peine ou recompenſe, la ſouueraine gloire ou confuſion: car ſans ceſte creance nous ſerions en grand danger de nous abandonner a nos concupiſcences, & de nous laiſſer emporter à la chair & aux voluptez comme les beſtes brutes.

Liberal arbitre.

De l'immortalité le l'ame.

Chap. LXXIX.

IL est euidemment meilleur à l'homme d'estimer son âme immortelle que mortelle: car il n'est riẽ qui l'esloigne tãt de l'imperfectiõ des autres creatures, il n'est rien qui l'approche plus de la diuinité, ny rien d'où il puisse plus tirer de consolation & de resiouissance: la où l'opinion de la mortalité de l'ame n'apporte que du desdain de nous-mesmes, de la tristesse & de la desolation. Or si l'homme est obligé a croire ce d'où il retire plus de plaisir, de contentement & d'esperance: c'est a dire le bien souuerain: car il consiste en ces accidens-la, & des contraires s'engendre le mal extreme: Il faut dire que celuy qui refuse de loger en soy les creances, qui luy apportent de la satisfaction & de la liesse, est ennemy de soy-mesme & de l'homme, & cause de son mal & de sa ruine.

L'ame humaine est immortelle

En quels accidẽs cõsiste le bien souuerain.

De la foy chrestienne en general.

Chap. LXXX.

TOut ainsi nous faut-il dire en general de toute la foy chrestienne: car il est certain qu'elle est sans comparaison plus aymable & plus desirable a l'hõme que son contraire? d'autant que les choses qui sont les plus conformes a nostre bien & a l'estre eternel (comme elle est plus que nulle autre) sont aussi les plus souhaitables. La creance de ses articles & preceptes nous enrichist d'vn grand nombre de biens. El-

Vtilité de la foy chrestienne.

Ce qu'aprend la foy chrestienne. le nous aprend que l'homme est fait à l'image de Dieu son createur, que Dieu s'est fait homme à cause de nous, que ce mesme nostre corps doit estre quelque iour glorifié & iouyr d'vne vie eternelle: qui sont les plus agreables & plaisantes imaginations que nous sceussions auoir. Là où son contraire nous apporte la priuation de ce contentement-là & de nostre bien, Puis donc qu'il nous faut croire ou la foy chrestiéne ou son opposite, nous sommes tenus de la choisir : veu qu'elle nous est beaucoup plus profitable: afin que nous nous seruions de nostre entendement a nostre vtilité, a nostre ioye & consolation, comme les autres creatures employét leurs forces & leurs moyens a leur profit & aduantage: autrement nous combatrions l'expresse ordonnance de nature, nous nous monstrerions estre hors de nous, desuoyez de l'orde de toutes les choses : l'homme s'armeroit & banderoit contre l'homme. Parquoy quiconque s'opiniastre a mescroire nostre foy, il est certainement gasté & corrompu par quelque passion & humeur ennemie de soy-mesme. Il est saisi de quelque des-naturee & monstrueuse qualité qui le bande contre son genre: L'honneur, la gloire, la dignité de nature humaine, pend de la foy chrestienne: & par consequent l'honneur aussi de toutes les autres natures, qui seruent a celle-la Comme le contraire de nostre foy auilist, destruit, & aneantist non la nature humaine seulement, mais toutes les autres creatures : car qui offence le Seigneur, offence aussi son subiet, & toutes les choses de ce monde sont fai-

L'honneür de l'homme pend de la foy chrestienne.

ces pour l'homme. D'où il s'ensuit que qui embrasse nostre foy, ne peut estre reprins ny de Dieu ny de nulle autre creature : par ce qu'il a esté guidé a ceste creance par la main mesme de nature: voire quand elle seroit fausse, ce qui est impossible, si auroit-il tres-bien dequoy s'excuser enuers Dieu, & enuers les autres creatures pour s'estre ioint à la part qui estoit meilleure & plus aymable d'elle-mesme, & qui rapportoit plus de bien & perfection à l'homme, entant qu'il est homme. Or estant poussé à ce faire & par la voix de nature & par l'exemple de toutes choses, il failloit sans doute qu'il le fist : & qui fait ce qu'il doit, n'a nul besoin d'excuse. Mais celuy qui fait au contraire, qui a laissé le bien pour courir au mal, la part profitable pour la nuysible, qui s'est ietté à quartier & hors de la carriere commune de toutes les creatures, doit estre tenu pour coulpable deuant Dieu & deuant le monde.

Qui embrasse la foy chrestienne ne peut estre reprins.

Aduertissement pour nous confirmer en la foy chrestienne.

Chap. LXXXI.

D'Auantage nostre foy n'est pas seulement plus aymable & plus souhaitable que son opposite, mais encore elle est publiee & annoncee par tous les coings du monde. Des personnages tres-saincts & tres-sçauans de toutes nations l'ont maintenuë : ont pronostiqué aux mescreans la peine & damnation eternelle, & predit aux croyans des biens & recompenses

Preuues de la foy chrestienne.

immortelles. Pour le tesmoignage de sa verité beaucoup d'hommes excellens ont couru tresvolontairement a la mort & au martyre. Vn nõbre infiny de personnes nobles & grandes en toute qualité ont passé leur vie heureusement & vertueusement sous ceste foy. Au contraire, son opposite n'a esté ny publié ny presché par tout le monde: nul à faute de le croire ne nous menace du dernier supplice, ny ne nous promet pour le croire la vie eternelle: il n'est pas mort pour le maintenir, vn grand nombre de deuotes personnes. Toutes ces considerations rendent les infidelles inexcusables & confirmēt en leur creance ceux qui croyēt: il est dõc plein de toute seureté de se tenir en ceste part-là & d'embrasser la foy, par laquelle l'hõme croit sa perfection & le bien pour lequel il a esté creé & ordõné de Dieu. Telle est la science qui s'engēdre en nous par la cõparaison de l'homme aux choses inferieures: c'est elle qui nous aprēd à cognoistre nous mesmes, entāt que nous sommes hommes, nostre nature & nostre deuoir.

Difference de l'homme aux autres choses à cause de son liberal arbitre, d'où il se tire vne grande cognoissance de sa nature & de ses œuures.

Chap. LXXXII.

PAr ce que la cognoissance de Dieu qui s'engendre par la consideration de nostre nature, nous est la plus agreable & manifeste, il nous faut mettre peine de bien entendre ce que

nous sommes: Car si par le moyen de la nature qui est en nous, nous y attirons ceste sçience, il est certain qu'elle sera extrémement familiere, propre & vnie a nous. Or bien que iusques a ceste heure nous ayons en beaucoup de sortes prouué l'essence de Dieu & ses qualitez par la comparaison de l'homme auecques les choses des trois marches inferieures si nous en reste il encore quelque autre maniere si euidente & grossiere, que les plus simples la pourrõt apperceuoir, par laquelle nous apprẽdrons & la sciẽce de la nature de l'homme & de ses œuures, & au dela encore vne tres-certaine cognoissance de Dieu. Ie la tire de la difference qu'il y a entre nous & les autre creatures, a cause de nostre liberal arbitre, qu'elles n'ont pas: d'où il aduient que leurs operations ne sont ni libres ny volontaires comme les nostres, ains poussees par violence ou necessité de nature. Aussi n'y a-il que l'homme maistre de ses œuures: les autres creatures ny ne cognoissent les leurs, ny n'en peuuent iuger, & ne sçauent ce qu'elles font, a faute du liberal arbitre. Nous deliberons auant que de faire, & iugeons de ce que nous auons fait. Voyla donc la generale distinction de l'homme d'vn costé, & de toutes les autres choses de l'autre. Il manie, entant qu'il est homme, ses actions a sa fantasie & volonté & elles ont les leurs attachees & obligees à la contrainte, & a la necessité. Il s'ensuit de la que leurs operations sont entierement dissemblables aux nostres, qu'elles sont d'vne differente condition & qualité. Les nostres sont de leur nature

Cognoissãce de Dieu par l'hõme est la meilleure.

Les operations humaines sont nobles & libres. tres-nobles & tres excellẽtes, surpassant de bien loin les leurs en toute dignité, comme estant engendree par la deliberation, & par la libre volonté, deux proprietez inestimables. Il aduient aussi à ceste cause que les actions de l'homme nous les disons estre siennes : d'autant qu'il estoit en luy de les faire, ou de ne les faire pas : & celles des autres creatures nous ne les disons pas leurs, par ce qu'a la verité on agist en *A l'homme on impute ses œuures.* elles, & elles n'agissent pas. D'auantage on impute à l'homme ses œuures, & nullement aux autres creatures: elles sont subiettes a estre examinees & iugees, a estre estimees, les vnes loüables, les a utres desprisables, les vnes dignes de recognoissance, les autres de chastiement. Doù *Merite est és œuures de l'hõme.* il aduient qu'il y a en l'homme outre ses œuures quelque autre chose qu'elles engendrent & laissent en luy apres elles: à sçauoir le merite ou le demerite : car d'autant qu'il agist librement & par raison ou volonté, qu'il peut choisir a faire le bien ou le mal, ses actiõs luy acquierent de la peine ou de la recompense : elles l'honorent ou le diffament, elles l'embellissent ou le tachent, elles le parent ou le difforment par ces deux qualitez, qu'elles luy laissent. Rien de tout *Oysiueté doit estre chassee.* cecy ne conuient aux autres creatures. Au reste il nous faut continuellement ouurer, il nous faut entant qu'il est en nous, remplir le monde de nos operations & euiter l'oisiueté, comme *Le liberal arbitre est en l'hõme pour bien faire.* font toutes les autres choses que nous voyons incessamment embesongnees. Ce sont les actiõs vertueuses de l'hõme qui doyuẽt embellir l'vniuers : car il n'a pas son liberal arbitre pour ne

rien faire, mais pour ne faire pas mal. Et si sa liberté luy auoit esté donnée pour mal faire, elle luy auroit esté dõnee pour sa perdition & pour sa ruine:ce que nous ne deuons nullement croire en luy: veu qu'aux autres creatures inferieures, il n'a esté rien naturellement donné pour leur dommage, ains pour leur profit & aduantage. Il a donc le liberal arbitre pour faire son deuoir sans cesse, comme font les autres choses: & en outre pour en acquerir la retribution & le loyer que les autres ne peuuent esperer à faute de ceste liberté: ainsi si l'homme est oysif & sans rien faire, il oublie son office, il mesprise la charge a laquelle, il est naturellement destiné. S'il fait mal, si estant en sa liberté de choisir le bien, il embrasse le vice, il fait contre l'exemple de toutes les autres creatures, qui ouurent par necessité. C'est donc luy seul qui renuerse & qui ruine l'ordre des choses, c'est luy qui offense sa propre nature, qui fait son dommage, qui pourchasse sa ruyne, qui trouble & desaccorde à son escient la belle ordonnance & harmonie de cest vniuers, duquel il est le principal membre: dont il encourt auecques raison la haine de toutes les autres creatures, & s'acquiert de la honte & de la confusion: comme au rebours s'il fait son deuoir, il decore & embellist le monde, & se gaigne de la reputation. Voila donc quatre choses qui suyuent particulierement les actions de l'homme, le merite & le demerite, la recompense & la peine: toutes quatre attachees si ferme l'vne à l'autre, que l'vne ne se trouue iamais sans sa compa-

l'homme seul cherche son dõmage.

Quatre choses suyuantes les actions de l'homme.

gne : par ce qu'il y a du merite ou du demerite apres chacune de nos actions : & le merite requiert par necessité la recompense: le demerite, la peine. Reste donc que nos œuures, entant que nous sommes hommes, ont ces proprietez, qui leur sont ioinctes particulierement & plus qu'aux operations des autres choses, qu'elles nous sont imputees, qu'elles nous acquierẽt le loyer ou le chastiment, qu'elles sont ou honorables ou honteuses, loüables ou desprisables, qu'elles embellissent ou en laidissent le monde: & tout cecy de tant qu'elles sont volontaires & libres en nous. Voyez comme par la comparaison de l'homme, eu esgard à son liberal arbitre, nous sommes entrez bien auant en la science de sa nature & de ses œuures. Il nous faut passer outre, & voir comme elle nous menera encore à la cognoissance de Dieu.

Comme la consideration du liberal arbitre de l'hõme nous mene à la cognoissance de Dieu.

Chap. LXXXIII.

L'homme, cõme homme n'a dequoy recõpenser ses œuures.

PVis que nous sommes tels, entant que nous sommes hommes, que nos actions ont du demerite ou du merite en elles, qu'elles nous acquierent de la peine ou de la recompense, qu'elles sont punissables ou dignes de recognoissance, & subiectes à estre iugees & examinees: il s'ensuit, veu que l'homme, entant qu'il est homme, n'a dequoy recompenser ou punir ses œuures, qu'il y en á quelqu'vn au dessus de luy qui la peut faire : autrement ce-

ste qualité particuliere luy auoit esté frustratoirement attribuee : ses actions mesmes seront de neánt & inutiles, voire qui plus est sa creation seroit entierement vaine : & par consequent, attendu qu'il est la principale piece du monde, que tout respond à luy, qu'il n'y a rien du reste qui n'ait esté faït pour son seruice, il s'ensuyuroit que l'entier bastiment de cest vniuers seroit inutile, & que tout y seroit confus & sans ordre. Si est-ce que nous touchons au doigt & à l'œil que les autres natures iusques a l'humaine sont tres-bien rengees. Or ce n'est point l'homme qui les a ainsi ordonnees : il est donc luy-mesme ordonné & respond par necessité à quelque autre, ou bien il y auroit en l'vniuers beaucoup de vuide : & quant tout est dit tout en seroit, d'autant que les actions humaines seroient vaines , qui de leur nature requierent ou punition ou recompense : & si elles ne peuuent auoir ni l'vn ni l'autre : il nous restera certainement cela de vuyde : ce qui est impossible, & plustost verrions nous raualler le ciel contre bas : nature ne le peut souffrir aux plus petites choses, & beaucoup moins aux plus grandes, comme sont les actions de l'homme, entant qu'il est homme. Et qu'il soit vray, considerons cõme elle a donné à chaque chose à quoy s'adresser & à quoy se rapporter proportionnellement pour son besoin & pour ce qu'il luy faut naturellement, comme il y a de la relation & de la correspondance en tout son ordre, comme rien n'y est sans cause, & rien de vuyde. Pour exemple. Aux choses visibles ref-

L'homme est ordonné par autre que par soy.

Toute chose naturellement se rapporte à vne autre.

pond l'œil, pour les voir : à celles qu'il faut ouyr, l'oreille: aux intellectuelles, l'entendemēt, & ainsi du reste : afin qu'il n'y ait rien pour neant. Pourquoy ne respondra tout de mesme aux choses recompensables vn recompenseur; aux punissables vn punisseur, aux iugeables vn iuge : & cela afin que le merite & le demerite, n'ayent pas esté frustratoirement produits par nature , qui n'engendre rien sans son effet. Tenons donc certainement qu'il y a quelque payeur, ou chastieur plus grand que nous, auquel l'homme se rapporte pour le regard de ses operations. En outre, nos œuures nous sont imputees : on se prend iustement à nous du mal que nous faisons: la coulpe de nostre vice est en nous, par ce qu'il estoit en nostre puissance de le faire ou de ne le faire pas. Or s'il y a coulpe, il y a iniure & offense à autruy: nous sommes donc obligez & liez par nos meffaits: car de leur propre nature, ils nous rendent debteurs de la peine : de façon qu'autant qu'il y a de fautes, autant s'engendre-il soudainemēt en nous d'obligations à la punition & au chastiment : il est impossible autremēt: ainsi il y a quelqu'vn plus grād que nous, auquel nous sommes tenus pour nos demerites. Aussi d'autant que nous n'ē pouuons estre absous ni deschargez, que par le pardon ou par la peine, & que l'homme, entāt qu'il est hōme, ne sçauroit se pardonner soy-mesme: il faut necessairement croire, que la charge de ce faire appartient à quelque autre. Si dōc la coulpe de l'hōme conclud qu'il y a vn Dieu, semblablement, si son merite le cōclud aussi, l'argumē-

Les œuures de l'homme luy sont imputees.

L'hōme ne se peut pardonner.

tation sera bōne en ceste maniere. L'hōme peut faillir: il y a donc vn Dieu. L'hōme peut biē faire: il y a dōc vn Dieu. Parquoy en toutes façons nos œuures, entant que nous sommes hommes, preuuent qu'il y a au dessus de l'humaine nature quelque guerdonneur, quelque chastieur, quelque recompenseur & quelque punisseur. *Les œuures de l'homme preuuent vn Dieu.*

Par nos œuures il se monstre que le guerdonneur & chastieur, qui est au dessus de nous, est tres-puissant, tres-sage & tres-iuste.

Chap. LXXXIV.

POur guerdonner bien à poinct chacune operatiō & selon sa nature, pour la payer de ce qu'elle a iustemēt gaigné, il faut qu'elles soiēt toutes au prealable rangees, controlees, poisees & bien iugees: autrement tout seroit plein de confusion. Nous voyons que le corps d'vn hōme est garny d'vne plus noble ame que le corps d'vn cheual, par ce qu'il est deu a l'vn du loyer & de la recompense, & non à l'autre: Aussi les operations de l'homme sont plus ou moins recompensables, plus ou moins punissables, selō qu'elles sōt pires ou meilleures. Parquoy celuy, a qui appartient la charge de les guerdōner ou de les chastier, les doit sçauoir discerner exactement & examiner, doit cognoistre leurs qualitez & leur grādeur, doit auoir parfaite science de toutes nos œuures & de toutes celles de l'humaine nature, voire de nos paroles. Et d'autant que nos actions se iugent par nostre volōté ou intentiō, encore luy faut-il passer au dedans de nous pour *Discretiō doit estre employee en guerdōnant.* *Volonté iuge les actiōs*

y controler nos desirs, nos affections & nos cogitations les plus occultes : car c'est là le fondement & clef de sa iurisdiction : afin que rien ne le trompe, que son iugement soit droicturier & infaillible, & que tout soit proportioné en nature, qu'il n'y ait rien en desordre, comme il y auroit si quelque vne de nos œuures ne receuoit le payement qui luy est deu. D'auantage d'autant que tous les hommes qui viuent en mesme temps œuurent aussi ensemble: il est necessaire qu'en vn moment toutes les actions, paroles & volontez des hommes se presentent a luy, non de ceux qui sont seulement, mains de tout autãt qu'il en fut oncques: que la moindre de celles-là soit continuellement presente en sa memoire, de peur que quelqu'vn de ses debtes ne luy eschape. Or si nous considerons combien il seroit mal-aisé de ramentenoir celles d'vn seul homme, depuis le iour qu'il a esté capable de iugement, iusques à la fin de sa vie: combien il seroit encor plus difficile de le faire en trois ou en quatre: que deuon-nous dire en vne si grande multitude de milliers ? De vray, si nous pensons de pres à multiplier premierement le nombre des hommes qui sont & qui ont esté, & puis a y adiouster le nombre de leurs actions, de leurs paroles, de leurs desirs & de leurs cogitations : & en outre encore la peine ou la recompense qu'il faut a chacune d'elles, sans doute nous concluons aisément que la sapience & science de celuy, qui est au dessus de nous, est entierement sans borne & sans mesure, qu'il est extrémement sage, sçauant & cler-voyant, & que tou-

Dieu void en vn moment toutes actions.

ses choses luy sont descouuertes, rien ne se pouuant destober de sa veuë. Il est iuge plein de science & de sapience, il est l'entier estre. La nature de nos œuures, entant que nous sommes hommes, l'argue tel par necessité, & la charge qu'il a de nous payer & punir iustement de nos operations, tesmoigne la hauteur infinie & incomprehensible de sa suffisance.

Que Dieu est tout puissant.

CHAP. LXXXV.

PAr ce que pour nous recompenser ou chastier selon nos œuures, la sapience & la sciẽce ni suffisent pas, & que la puissance y est aussi requise: afin que celui a qui ceste charge touche, ait dequoy donner & païer chacun selon son merite, & dequoy aussi le punir selon l'exigence de sa faute: & afin qu'il ne lui manque ni force ni authorité pour executet sa sentence, il nous faut tenir pour certain, que comme les operations de l'humaine nature sont quasi infinies, aussi est infinie la puissance de remunerer & de punir. Et comme la diuersité des actions pires ou meilleures requiert aussi moindres ou plus grandes peines ou recompenses, tout ainsi faut-il que non seulement il voie & cognoisse toutes choses, mais qu'outre cela il ait vne tres-entiere puissance, & multipliee en vn million de moiens, de retribuer & de chastier, à ce qu'a faute de pouuoir, il ne laisse rien à recognoistre ou a punir: autrement il y auroit quelque chose de desordonné & de vuide en l'vniuers: ce qui est

impoſſible, comme nous venons de dire: il eſt donc tres-puiſſant, guerdonneur & puniſſeur: car il le faut tel pour les actions de l'homme, entant qu'il eſt homme.

Qu'il eſt tres-iuſte.

CHAP. LXXXVI.

Le guerdõneur doit eſtre iuſte.

OR d'autant que ce n'eſt pas encore aſſez qu'il ait la ſcience & la ſapience, pour bien iuger & diſcerner, & la puiſſance pour executer ſa volõté, s'il n'a auſſi ſa volonté ſaincte & droicturiere, pour diſtribuer en equité & auec raiſon à chacun ce qui luy appartiẽt, & pour retribuer ou punir nõ par faueur, mais ſelon le merite ou le demerite d'vn chacun: afin donc qu'il ne reſte nulle faute impunie, & nul bien mal recompenſé, il faut neceſſairement qu'il ſoit prouueu d'vne iuſtice conſtãte, inuariable & inflexible, pour ne rẽuerſer l'ordre de nature: parquoy il eſt tres-iuſte remunerateur & chaſtieur. Retenons donc des choſes precedentes, que l'homme a le liberal arbitre, entant qu'il eſt homme, par lequel il fait ſes œuures meritoires ou de meritoires: d'où il s'enſuit par neceſſité qu'il y a en nature quelque guerdonneur & quelque puniſſeur, & que celuy-là eſt tres-ſage, tres-puiſſant, & tres-iuſte iuge. Il eſt ſage, afin que par ſon ignorãce il ne demeure rien indecis: puiſſant, de peur qu'à cauſe de ſa foibleſſe il ne laiſſe quelque choſe mal recompenſee ou impunie: iuſte, de peur que par ſa volonté corrompue, rien ne demeure indeterminé, & que tout ce qui part du liberal

Dieu tres-ſage, tres-puiſſant, et tres-iuſte.

arbitre reçoiue son parfait & accomply salaire. La voix de l'vniuers, duquel l'homme est le plus excellent membre, ne crie autre chose: la nature mesme de nos œuures demande à toute instance qu'on leur rende ce qu'on leur doit, à sçauoir le pris ou l'amende.

L'homme plus excellent mẽbre du monde.

Qu'il ny a qu'vn seul iuge de nos œuures.

Chap. LXXXVII.

D'Autant que nos œuures sont meritoires ou demeritoires par vne seule raison & seul fondement commun à tous hommes, c'est qu'elles sont engendrees par le liberal arbitre, origine & racine de la retribution, du merite & demerite, estant d'vne seule & mesme nature en tout le genre humain, il est vray semblable qu'il n'a aussi qu'vn seul iuge de ses effets. En outre il faut que nos œuures soient recogneuës ou chastiees exactemẽt, & qu'il n'en eschappe vne qui ne reçoyue le guerdon de son merite. Or s'il y auoit plusieurs souuerains remunerateurs ou iuges, ceste iurisdiction seroit plaine de desordre & de confusion, & les actiõs humaines ne pourroient estre deuëment recompẽsees ou punies, ni iustement examinees & iugees: car pour ce faire il faudroit que l'vn de ces iuges eust autant de science, de sapience, de puissance, & de iustice que l'autre, & qu'ils fussent perpetuellemẽt d'accord: mais cela repugne à la nature de la multitude & de la pluralité: car s'ils estoient beaucoup & chacun garny de toutes pareilles qualitez, il y pourroit escheoir de la discorde

Nos œuures meritent par le liberal arbitre.

Nos œuures sont exactemẽt examinees de Dieu.

L'accord perpetuel repugne à la multitude.

entr'eux. Outre ce qu'il y auroit en nature de la ſuperfluité, & par conſequent nos actions ne ſeroient ni rangees ni iugees. Voila comment nos œuures, entant que nous ſommes hommes, demandent vn ſeul guerdonneur, chaſtieur & iuge: veu qu'autremẽt il ſeroit impoſſible qu'elles euſſent leur iuſte ſalaire. L'vniuers meſme ſeroit ſans ordre & ne ſe pourroit maintenir.

Que le principal ſalaire de l'homme, entant qu'il eſt homme doit eſtre ſpirituel & inuiſible.

CHAP. LXXXVIII.

PVis qu'il eſt ainſi que les actions de l'homme ſont puniſſables ou recompenſables a cauſe du liberal arbitre, qui eſt la racine de la remuneration & du chaſtimẽt, & puis que l'homme eſt homme pour raiſon de ſon liberal arbitre, & pour ce regard ſeparé & diſtingué des beſtes brutes: ſemblablement, puis que le liberal arbitre eſt intellectuel, ſpirituel & inuiſible, nullemẽt corporel & ſenſible, il s'ẽſuit que la principale remuneration ou peine de l'homme, entant qu'il eſt homme, doit eſtre intellectuelle, ſpirituelle & inuiſible, nullement corporelle ou ſenſible. Car le guerdon doit regarder & reſpõdre au premier fondemẽt: & attendu que la racine, qui engendre le merite eſt toute ſpirituelle, il ne faut pas que le payement ſoit corporel: car le corporel ne ſe peut aſſortir a l'intellectuel, voire toutes les choſes corporelles ne pourroiẽt païer vne action de l'homme, entãt qu'il eſt hõme, ſi on la vouloit ſuffiſamment recompenſer.

Le liberal arbitre eſt intellectuel & incorporel.

Les choſes corporelles ſont inſuffiſant ſalaire de nos œuures.

Or si nos operations requierent vne remuneratiō spirituelle, nous en deuons autāt dire du chastement, qui doit estre aussi intellectuel & inuisible. D'auantage puis que le guerdon, qui nous est deu, doit estre reçeu par nous, doit estre en l'homme & nō hors de l'homme, il est necessaire que nostre liberal arbitre le reçoiue, duquel s'engendre le merite, & necessaire aussi par consequent qu'il y ait en luy de la capacité & de la place pour le loger. Parquoy puis qu'il cōprend en soy la volonté & l'intelligēce, il s'ensuit que le principal salaire de l'homme: entant qu'il est homme, est en ses parties-là, & qu'elles sont capables de la souueraine recompense. De façon que le guerdō de nos œuures, entant que nous sommes hommes, c'est le guerdon de nostre volonté & entendemēt, & nostre principal biē, est le bien de nostre intelligence & volonté. Aussi par cōsequent le royaume, les richesses, les thresors de l'homme, entant qu'il est homme, sont intellectuelles, inuisibles & non comprehensibles par aucun sens corporel. En outre par ce que le liberal arbitre de sa nature est hors de temps & de lieu, non subiet ny à l'vn ny à l'autre, il s'ensuit que le bien de l'homme, entant qu'il est homme, n'est aussi ny local ny temporel, que ses richesses sont hors du temps & du lieu, qu'elles ne coulent pas du present au futur, ny ne passent, mais sont permanentes en mesme estat, eternelles, immuables & incorruptibles. Pareillement le bien de l'homme, entant qu'il est homme, ne consiste pas en quelque chose qui luy soit commune auec les bestes, comme

Nostre principal biē est celuy de nostre intelligence.

Le vray biē de l'homme n'est ny local ny temporel.

Le bien de l'homme ne tombe sous les sens.

en chose qui se puisse ouyr, voir, toucher, gouster ou flairer, ni mesme imaginer de grādeur, largeur, profondeur, longueur, ou autre dimention corporelle : & par consequent ne consiste pas aussi en aucune corporelle delectation. Ce que nous auons dit de nostre bien, il le faut aussi dire de nostre mal, & ne penser pas qu'il concerne aucunement nos sens, ni que ce soit quelque peine corporelle : ainsi en coucluant, nous dirons que la souueraine recompense ou peine de l'homme, entant qu'il est homme, est intellectuelle, spirituelle & inuisible : car tout tel qu'est le liberal arbitre, tout tel doit estre aussi le guerdon & le chastiment.

Le vray mal de l'homme ne concerne le sens.

Comment l'homme cognoist quelle loy il doit tenir.

CHAP. LXXXIX.

SI, comme nous venons de prouuer, la remuneration principale de l'homme, entant qu'il est homme, est intellectuelle, spirituelle & inuisible, nullement corporelle ny sensible, certainement toute loy & secte qui establist nostre bien & nostre souueraine recompense en choses corporelles, visibles & sensibles, est fausse, trompeuse, mensongere & ennemie de l'homme, entant qu'il est homme. Ceux qui sont de ce party sont deceuz, esgarez & empoisonnez de vanité & d'erreur, & quiconque se met à leur trace se pipe soy-mesme & autruy.

Toute secte qui met le souuerain bien és choses corporelles, est fausse.

Au rebours, la loy qui loge nostre principal heur & souuerain salaire és choses intellectuel-

les ſpirituelles & eternelles, & és choſes qui plus s'eſloignent des plaiſirs corporels eſt ſans doute tres-veritable & tres-ſalutaire : eſt la certaine loy de l'homme, entant qu'il eſt homme. Ceux qui ſuiuent vne telle conduitte ſont à la ſuitte du vray bien, aſpirent aux ſolides threſors & vrayes richeſſes. Quiconque l'a eſtablie a eſté ſainct, parfait & vray legiſlateur, non ſeducteur & trõpeur, il a aymé noſtre profit, & l'a ſingulierement bien cogneu. Voila comment nous auons aprins à l'homme la creance qu'il luy faut prendre, & en laquelle il doit viure.

Comment Dieu ne recognoiſt ny ne puniſt ſoudainement les œuures de l'homme, ains ſurçoit ſon iugement iuſques à la fin.

Chap. XC.

D'Autant que le merite & la coulpe naiſſent du liberal arbitre, que la recognoiſſance ſuit le merite, & la punition la coulpe : car qui oſtera le liberal arbitre, il oſtera enſemble la coulpe, la punition, le merite & la recognoiſſance, eſquelles quatre choſes conſiſte entierement le bien ou le mal de l'homme : & plus il a de merites, plus a-il auſſi par conſequent de recompenſes, & ſon bien en accroiſt d'autant d'auantage. D'où il s'enſuit qu'il ne faut pas que chaque action ſiẽne ſoit, ſur le champ ſalariee de la finale & ſouueraine retribution : car à ce compte l'homme deſlors ne pourroit plus auoir de merite ny d'autre recompenſe, iouiſſant de l'entiere & derniere. Mais par ce qu'il peut con-

L'homme peut adiouster merite sur merite. tinuellement amonceler en soy des merites, il doit attendre iusques à la fin leur souueraine remuneration, afin qu'il soit en vn coup payé de tout ce qui luy est deu, & qu'il reçoiue ensemble son entier salaire. *Pourquoy Dieu ne punist incontinent le pecheur.* De mesme si soudain que nous sommes faits coulpables, nous receuions nostre peine finale, & que le iuste iugement de nostre demerite fust sur le champ executé, nous serions lors deslors totalement perdus, & priuez du moyen de nous pouuoir plus remettre. Mais dautant que l'homme durant sa vie se peut conuertir du mal au bien & du bien au mal par la nature de son liberal arbitre, & peut quand il a failly recognoistre sa faute & reuenir à soy, il le faut attendre & le laisser faire, pour voir s'il se corrigera & se radressera de luy-mesme. Ceste surseance là & ceste attente luy est deuë, non par ses œuures, qui ne luy auoient rië acquis que de la peine, mais pour la liberté naturelle qu'il a de se pouuoir changer & amender pendant sa vie. A ceste cause il faut necessairement que son iuge soit misericordieux, & lent à punir & à donner sa derniere sentëce: car il est meilleur que l'homme soit sauué que damné. Nostre nature au regard du liberal arbitre demande vn tel remunerateur & punisseur, qui ne guerdonne ni ne chastie si soudain, qui regarde tousiours à nostre bien & aduantage, qui nous donne loisir de nous repentir & de nous corriger, surseant cependant par sa naifue douceur & bonté, l'execution de son iuste iugement.

Par nos œuures nous pouuons conclurre deux diuerses demeures, le paradis & l'enfer.

Chap. XCI.

BIen que les hommes soient tous de mesme nature & semblables, quant au liberal arbitre, toutesfois par ce que le liberal arbitre se peut acheminer par deux diuerses voyes, & cõtraires carrieres, à sçauoir du merite & du demerite: à la suitte du bien & de la vertu, ou du vice & de l'oisiueté, & que ces deux sentiers n'ont garde de se rencõtrer, il s'ensuit que les hommes peuuent aussi estre diuisez, separez & oppositez les vns aux autres, tenans les vns le chemin du merite, les autres du demerite. Et d'autant qu'il n'y a que ces deux voyes contraires, la nature humaine ne peut aussi estre departie qu'en deux troupes. Celle qui prend son quartier à gauche par le sentier de la coulpe & des œuures punissables, se ligue & se bande de toute sa puissance contre celle qui suit la carriere du merite, & des œuures remuneratoires. D'où il aduient qu'elles s'escartent l'vne de l'autre de telle distance de lieu, qu'il n'en peut estre de plus grande: tout ainsi qu'il y a extréme difference entre la volonté qui embrasse le bien, & celle qui embrasse le mal. Or la separation de ces deux bandes est necessaire & naturelle: car s'il n'y auoit point de distinctiõ locale, il n'y auroit point de retributiõ suffisante. Il faut que les bons soiẽt à part des mauuais, & les mauuais apart des bons: & voila pourquoy Dieu, nostre souuerain iuge,

Deux sentiers du liberal arbitre.

La nature ne se peut departir qu'en deux bandes.

Rien n'est tant loin de la circonference que le centre.

punisseur & recompenseur nous escartera enfin les vns des autres d'vne infinie distance, Et d'autant qu'il n'est rien tant esloigné de la circonference que son centre, & que le milieu de la terre c'est le centre du monde, il en logera les vns en ce lieu-là, & les autres au dessus du dernier ciel pour y faire leur demeure eternelle. Aussi est-il tres-raisonnable & tres-naturel que le diuers salaire, qu'il fait aux vns & aux autres, soit aussi fait en lieux conuenablement respondans en diuersité, & par consequent qu'il y ait deux citez & deux habitations differentes, le paradis & l'enfer. L'vne plaine du vray bien de l'homme, entant qu'il est homme, & l'autre de son parfait & souuerain mal: l'vne en laquelle il n'y ait rien que le guerdon & recompense des bonnes œuures, & en l'autre rien que la punition & chastiement des mauuaises. Ainsi il y a trois demeures : celle en laquelle le mal & le bien se fait, en laquelle s'acquiert le merite ou le demerite : nous viuons en celle-là : celle d'en-haut, où loge la remuneration & la beatitude: celle d'embas, domicile du supplice & de la misere. Nous parlerons ailleurs du purgatoire.

Trois demeures, la terre le ciel, & l'enfer.

De l'immortalité du liberal arbitre.

CHAP. CXII.

PAr ce que de nos œuures, entant que nous sommes hommes, nous acquerons & engendrons continuellement durant nostre vie du merite & du demerite, qui sont suyuis du

guerdon & du chastiement, que nous ne receuõs pas toutesfois pour lors:& par ce qu'aussi l'ordre de l'vniuers ne peut souffrir qu'il reste vne seule chose tant legere soit-elle impunie ou non recompensee : nous deuons croire que le liberal arbitre, demeure apres nostre vie pour receuoir ce iuste salaire, qui ne pourroit estre payé sans luy. Et puis que le merite & le demerite sont encore apres nostre mort, il en faut par necessité autant penser du liberal arbitre, qui les a produits, à qui il touche d'estre recogneu ou puny, & qui a en soy, comme nous disions tantost, le lieu & la capacité pour y loger la peine & la retribution. Or que la coulpe & le merite puissent estre eternels, il se preuue, d'autant que chaque chose dure iusques à ce qu'elle soit destruite, & ne peut estre destruite que par son contraire: ainsi la seule coulpe peut destruire le merite : & par ce qu'il tire apres soy la recompense, qu'il la reçoit en soy & se parfaict par elle, & le merite & la recompense dure pendant qu'il n'y a point de coulpe. Or il n'y peut auoir coulpe là où il y a merite ou recompense: il s'ensuit donc que le merite de l'homme, entant qu'il est homme, est eternel de sõy, & par consequẽt le liberal arbitre aussi, qui est son fondement. Semblablement le demerite ne peut estre tollu que par le merite : car il s'en faut tant que la peine l'oste ou l'efface, qu'au contraire c'est son parfournissement, c'est sa perfection, elle luy est deue, il se ioint à elle & la reçoit comme la matiere

Tout bien fait sera recompensé, tout mesfait puny.

Liberal arbitre immortel.

Toute destruction se fait par vn contraire.

Le demerite n'est destruit que par le merite.

La peine efface le demerite

fait sa forme. Aussi de chastier la coulpe ce n'est pas l'oster, le chastiment & la coulpe s'accordent & s'entretiennent tresbien, tant s'en faut qu'ils s'entre-ruynent. C'est le seul pardon qui peut la destruire & effacer : & le pardon ne se donne qu'à celuy qui le merite: & nul ne le merite qu'il ne se soit deffait de la coulpe & du demerite. Or la coulpe nous est imputée iusques à ce que nous l'ayons chassee par son contraire, & que comme elle a esté engendree par la volonté, & qu'elle est entree chez nous librement, volontairement & de gré, que tout ainsi par vne contrainte volonté, par vn remors de conscience, par vne desplaisance elle soit librement & volontairement repoussee de nous & haye, autrement elle demeure tousiours : par où nous pouuons conclure qu'elle dure encore apres la mort, & qu'elle peut estre perpetuelle : d'où nous tirerons par consequent que le liberal arbitre le peut estre aussi. D'auantage si le chastiment ne ruyne point la coulpe, il vit autant qu'elle, mais le chastiment ne peut pas estre sans celuy qui est chastié: ainsi puis qu'il peut estre perpetuel, le liberal arbitre le sera aussi, qui le reçoit. Et tout ainsi que les symptomes propres à vne maladie durent autant qu'elle & elle autãt que sa cause, ainsi la peine & la douleur, qui sont les accidens du demerite, sont de pareille durée auecques luy. Il est de mesme du merite & de la recompense : car la recompense dure autant que le merite, & le merite peut tousiours durer d'autant qu'il ne se destruit que par la coulpe.

Or si

Or si la recompense dure tousiours, celuy qui est recompensé durera aussi : car l'vn ne peut estre sans l'autre. Ce qu'on recompense c'est le liberal arbitre, qui peut par consequent estre eternel : & à la verité il l'est de sa nature. Somme ou le liberal arbitre est oisif, ou il fait bien ou mal, d'où il s'acquiert du loyer & du merite, ou de la peine & de la coulpe : il est donc eternellement recompensé & puny : eternellement en plaisir ou en peine. Il n'y a rien entre deux, par où il puisse eschapper l'vn ou l'autre. Voila comment nous aprenons manifestement par nostre liberal arbitre, que l'homme, entant qu'il est homme, est eternel & immortel : car son intelligence & sa volonté le sont, qui font le liberal arbitre : & par consequent aussi son ame. Ce n'est pas mon dessein de traiter en ce lieu de la forme & qualité de nostre salaire & de nostre punition, ny de la façon de iuger nos œuures en particulier : Il me suffit d'estre monté par la comparaison de l'homme aux choses inferieures & par le priuilege que luy donne son liberal arbitre à vne si parfaite cognoissance de l'homme & de ses œuures, & par celle-cy à celle de Dieu. Et d'autant que la principale science de nostre nature en general, entant que nous sommes hommes, est fondee sur le liberal arbitre, il est tres-vtile de nourrir & exercer nos entendemens à considerer souuent la difference qu'il y a par son moyen entre nous & les autres creatures.

La principale science de nostre nature est sur le liberal arbitre.

Comparaiſon de l'homme aux trois marches inferieures, par la conſideration de la difference particuliere qu'il y a entre luy & elles.

CHAP. XCIII.

NOus auons traitté de la comparaiſon de l'homme aux autres choſes par la conſideration de la differẽce generale qu'il y a entre elles & lui, qui eſtoit le premier membre de noſtre diuiſion : il nous reſte à le comparer, ayant reſpect à la difference particuliere & ſpeciale. Nous auons tiré beaucoup de proffit de la premiere partie, celle-ci parfera en nous la ſcience de la nature de l'homme. La maniere de differer dequoi nous auons parlé n'eſt pas propre à l'homme, ains generale & commune à toutes les marches, voire a chaque choſe particuliere: car l'vne marche eſt diſtinguee de ſa compagne: pour auoir quelque qualité au deſſus ou au deſſous d'elle: & chaque choſe y eſt differente des autres, pour auoir ou ſa nature ou quelque circonſtance plus ou moins digne qu'elles. Et cõme nous auons trouué en l'homme de l'excellence au pris des autres creatures, auſſi en y a-il entre elles. Les animaux en ont plus que les arbres, les arbres que les pierres, l'or que l'argent, le feu que l'eau, le Soleil que la Lune, la lune que les eſtoilles. Mais il y a vne autre maniere de differer ſpeciale & particuliere a l'homme, qui ne ſe prend pas comme l'autre pour auoir, mais pour cognoiſtre qu'on a. Toutes les choſes inferieures ont eu de leur createur des natures &

Diſtinction des marches.

Maniere de differer ſpeciale a l'hõme.

proprietez particulieres, qui plus qui moins parfaites : mais elles n'ont pas la capacité de cognoistre ce qu'on leur a donné & sa valeur, ni mesme d'entendre qu'elles ayent. Elles ignorent leur pris & leurs rangs. Les bestes ne conçoiuent point qu'elles soiët plus que les arbres, ni les arbres qu'ils ayent aduantage sur les pierres, ainsi des autres. L'homme a reçeu de son createur non seulement l'excellence sur le reste: mais encore la suffisance de l'apperceuoir. Il n'a pas seulement plus de dignité & de noblesse, mais en outre il le sçait & la cognoist, & cognoist que les autres creatures ont ce defaut de ne se pouuoir pas cognoistre, & que luy seul est capable de ce faire. Luy seul voit les natures & rengs des autres, seul peut discerner & iuger les bonnes choses & mauuaises, les prisables & desprisables.

Lhōme seul entre les animaux se cognoist.

Des cinq degrez compris soubs ceste seconde difference.

CHAP. XCIIII.

POur nous esclaircir plus euidemment de la nature de ceste differēce, voyons cinq membres qu'elle contient en elle. Le premier est, auoir quelque perfection, ou auoir l'estre, le viure, le sentir & le reste. Le second, cognoistre qu'ō a, & cognoistre que les autres ont. Le troisiesme, sçauoir que ce que nous auons, nous ne l'auons pas de nous-mesmes, mais d'autruy, & que ce que les autres choses ont, nous ne le leur auons pas donné, ny elles ne l'ont d'elles.

Cinq degrés de la difference particuliere de lhomme & des inferieurs.

mesmes. Le quatriesme, pouuoir trouuer & imaginer celuy qui nous a donné ce que nous auōs, & qui l'a dōné aussi aux autres. Le cinquiesme, apres l'auoir trouué & imaginé de le pouuoir retenir, de le pouuoir remercier incessamment, & estre inseparablement auecques luy. Le premier membre est commun à toutes choses: car chacune a sa nature, sa perfection & sa proprieté. Les autres quatre appartiennēt au seul homme: il n'y a que luy en ce monde qui sçache ce qu'il a, qui cognoisse l'auoir reçeu d'autruy, qui puisse chercher & trouuer celuy qui l'a ainsi estrené, & puis le garder & recognoistre.

Le seul homme se peut esiouyr des biens qu'il a en soy.

Chap. XCV.

Nul plaisir sans cognoissance.

Mais à quoy faire la dignité & la perfectiō à qui ne la peut conceuoir? à quoy faire les grands thresors à celuy qui ne sçait pas qu'il les ait? Quel plaisir ou quel profit luy en peut il aduenir? Certes nul. Il est tout ainsi comme s'il ne les auoit pas: & de telle condition sont toutes les creatures au dessous de l'homme. Car quel plaisir peut tirer l'eau d'estre plus noble que la terre? quel le feu pour l'excellence qu'il a au dessus de l'eau. Quel contentement est-ce au Soleil d'estre plus noble que tous les autres corps celestes? quel à la rose d'estre en beauté la premiere des fleurs? Quelle gloire est-ce a l'or d'estre le plus precieux de tous les metaux? & aux arbres d'estre d'vn rang enleuez au des-

ſus des elemens? Les animaux reçoiuẽt-ils quelque contentement & ſatisfaction en eux, pour eſtre d'vne plus digne nature que les arbres? Non certes. Rien de tous ces biẽs-là ne les touche, veu qu'ils ignorent leur nobleſſe, leur excellence, leur beauté, & leurs auantages: car le plaiſir ne s'engendre pas pour auoir quelque choſe, mais pour ſçauoir qu'on l'a. Et pour neãt aurions-nous tãt de priuileges au deſſus des autres creatures, pour neant nous auroit eſté faict ce riche preſent du liberal arbitre, ſi nous en eſtions ignorans. Nulle gloire, nul plaiſir, nul contentement ne nous en reuiendroit pourtãt. Voila donc le commencement de noſtre felicité & de noſtre bien, de ce que nous cognoiſſons ce qui eſt en nous. Mais nous apperceuans que nous tenons d'autruy ce que nous auons: encore ſerions nous tres-mal ſatisfaicts, ſi nous ne pouuions attaindre à la cognoiſſance de celuy à qui nous deuons tant de biens: & puis de le cognoiſtre ſimplement ſans auoir moyen de iouïr de luy, & de le remercier deuëment ce ſeroit vne merueilleuſe peine. Or le ſeul homme en tout l'vniuers peut tout cela. Il s'apperçoit treſbien de ſa nature, il ſçait qui la luy a donnee, & ſi peut iouyr de luy, & luy rendre graces immortelles. Ainſi ſont toutes ces pieces enchainees l'vne a l'autre, de façon que l'vne eſt inutile ſans ſa compagne. Il nous reſte de ce diſcours qu'il n'y a que nous, qui nous puiſſions eſiouyr de nos biens pour la notice que nous en auons: les autres choſes n'en ont nul ſentiment, par ce qu'elles ſont priuees des quatre dernie-

D'où vient le plaiſir.

L'homme ſeul recognoiſt Dieu pour ſon biẽfaicteur.

tes pieces, desquelles s'engendre la ioye & la satisfaction.

De l'obligation infinie que l'homme a enuers Dieu, & comme il est endebté, non pour soy seulement, mais pour toutes les creatures.

CHAP. XCVI.

NOus auons monstré que nul ne peut receuoir plaisir de ce qu'il a, s'il ne le sçait. Que Dieu à donné à toutes les choses inferieures vn estre, ores moins, ores plus noble: mais il les a priuees du moyen de voir ce qu'il leur a donné, d'apprendre qu'elles ne l'ont pas d'elles-mesmes, mais d'autruy, de pouuoir monter à la cognoissance de celuy de qui elles le tiennent, & de le remercier apres l'auoir cogneu. Le seul hōme est capable de toutes ces choses. Il nous faut à present trouuer la cause de ceste ordonnance de Dieu, de ceste particuliere faueur qu'il nous a faite, & que signifie cestuy sien dessein. Sans doute c'est vn argument infallible que le souuerain createur de toutes choses a basti les inferieures à l'homme, & les a faites & ordonnees, non pour elles-mesmes ni pour leur commodité, mais à nostre contemplation, pour nostre bien & vtilité, pour le seruice de nos necessitez, pour nostre plaisir & passe-temps, ou pour nostre doctrine & aprentissage. Elles ont receu tout ce qu'elles ont a cause de l'homme. De vray quel profit en tirent-elles pour elles, puis qu'elles ignorēt qu'elles l'ayent? De là pouuons nous conceuoir que toutes les creatures

Toutes creatures sont pour l'homme.

d'au deſſous ſe ioignent & s'attachent à nous, car ce qui leur defaut nous l'auons pour elles: nous cognoiſſons ce que nous auons, & ce qu'elles ont auſſi, & combien elles ont. Puis donc que l'homme a ceſte qualité qui leur mãque, & qu'elle luy a eſté donnee pour toutes les autres choſes, certainement elles font auecques luy vn corps, vne ſocieté & vn royaume, duquel il eſt le chef & le prince. Et aiant par la liberalité de meſme main qu'elles, reçeu tout ce qu'il a, en aiant reçeu ſeul & particulierement la ſuffiſance de ſe cognoiſtre, de voir les qualitez qui ſont en ſoi, & celles qui ſont en autrui, de ſçauoir qui en a eſté le diſpẽſateur, & de le pouuoir recognoiſtre: il s'enſuit que c'eſt à lui ſeul ſans doute de le remercier auſſi, non pour ſoi ſeulement, mais pour toutes les autres creatures: car il ne fait qu'vn auecques elles: & à la verité c'eſt à lui qu'on a donné les biens qu'elles ont, lui ſeul les a prins à proprement parler, veu que les autres les ont reçeus pour ſon profit, non pour le leur. Et ſi c'eſtoit pour le leur, infailliblement elles fuſſent garnies de capacité pour ſentir qu'elles les auroient reçeus, elles euſſent dequoi venir a la cognoiſſance de celui qui les leur a donnez, & dequoi lui pouuoir rendre graces, comme nous auons. Or ſus donc homme, tu és ſeul obligé de tout ce qui eſt en l'vniuers, tu as prins ſeul le bien qui eſt és autres choſes, elles n'ont rien que pour toi, il n'i a que toi de receueur en ce monde, non plus qu'vn ſeul donneur qui eſt Dieu. Parquoi tout reuient a trois pieces, vn don, vn receueur, & vn

L'homme a ce qui mãque à toutes les creatures inferieures.

Trois pieces tres-generales de l'vniuers, vn donneur, vn don, vn receueur.

donneur. Dieu est celuy qui donne, l'homme qui reçoit, le monde & les creatures c'est la chose donnee. Et dautant que naturellement il s'engendre en celuy qui reçoit vne obligation de ce qu'il a receu, & que quicõque fait vn bien ou quelque liberalité de sa franche & non contrainte volonté, oblige necessairement à soy celuy à qui il l'a faict, principalement si le present est tel que celuy qui le reçoit ne s'en puisse passer: Il s'ensuit que nous auons par necessité naturelle vne merueilleuse obligation à Dieu des biens incomprehensibles qu'il nous a faicts, esmeu de sa seule bonté. Et parce qu'il n'y a que nous seuls qui ayons prins, comme il a dõné luy seul, & que les autres creatures ne luy sont tenues de rien, il nous faut sans doute porter leur debte & la nostre. Nous sommes obligez à Dieu pour toutes les creatures ensemble, & pour chacune d'elles particulierement, elles crient & tesmoignẽt par leur nature que c'est a nous que ceste charge touche, que c'est à l'homme de les en releuer indamnes, qui est tenu non seulemẽt de cela, mais encores de tout ce qui est en soy: car il sçait bien qu'il n'a rien qu'il n'ait receu. Ainsi Dieu a donné à l'homme, premierement tout le monde, & luy a donné en outre tout ce qu'il a: c'est a dire, il a donné à l'homme mesme à l'homme, l'homme a esté donné à soy, il est le receuant, & si est la chose receuë; il est donc obligé pour soy & pour tout le monde, veu qu'il a receu & l'vn & l'autre. Ainsi auons nous troué nostre naturelle obligation enuers Dieu infallible & eternelle si apparammẽt & si

Qui reçoit s'oblige.

L'homme obligé a Dieu pour toutes les creatures inferieures.

Dieu a dõné l'homme à l'homme.

manifeſtement qu'il eſt impoſſible d'aller au contraire.

Comme tout ce qui eſt au monde eſt fait pour l'homme & ſert a ſes commoditez & premierement de celles qui touchent le corps.

CHAP. XCVII.

CE n'eſt pas aſſez d'auoir monſtré que tout ce que les autres creatures ont en elles, elles l'ont pour nous, ſi ie n'enſeigne encores cõment tout reuient à noſtre profit, afin que i'imprime plus auãt & par experience viſible l'obligation que nous auons enuers Dieu. L'homme eſt cõposé du corps & de l'ame : ainſi tout ce qui le concerne regarde ſon ame, ou ſon corps: & les choſes qui luy ſeruent, luy ſeruent pour le reſpect de l'vne ou de l'autre de ces deux parties. Voyõs premierement du corps, & comme toutes choſes ſont accommodees ou à ſa neceſſité, ou à ſon plaiſir, ou à ſon ſecours. Premierement il y en a de ſi neceſſaires, qu'il eſt impoſſible que le corps ſoit ny viue ſans elles, comme les quatre elemens, le Soleil & beaucoup d'autres, deſquelles il nous faut vſer continuellement, mais nous nous apperceuons mieux du beſoin que nous en auons imaginant leur deffaillance: comme, ſi nous conſiderons qu'il n'y euſt point de terre, d'eau, de feu, d'air, de Soleil, il eſt euident que nous ne ſçaurions eſtre. Ces choſes donc nous ſont entierement neceſſaires. S'il n'y auoit point d'arbres, de plantes & de bleds, nous ne ſçaurions commodément viure. S'il n'y

L'hõme eſt compoſé du corps & de l'ame.

Les choſes dont noſtre corps ne ſe peut paſſer

auoit point de bestes, qui nous seruent les vnes de viande, les autres de defense, les autres de recreation, & quelques vnes d'instruction exẽplaire, il est certain que nostre vie seroit plaine d'extréme incõmodité. Toutes ces choses sont donc necessaires au corps humain : l'homme ne s'en sçauroit passer & en reçoit continuellemẽt & incessamment du plaisir & du seruice, vueille ou non. Parquoy il n'y a rien en ce monde qui ne trauaille iour & nuict pour le bien de l'homme, l'vniuers est pour luy, à cause de luy, & à esté d'vne merueilleuse structure compassé & ordonné pour son bien. Et si on me dit que les bestes s'aident à leur besoin aussi bien que nous de la pluspart des choses que i'ay alleguees, comme de la respiration de l'air, de la lumiere du Soleil, de l'eau de la terre, & choses semblables, ie leur respondray que ceste commodité, que les animaux en reçoiuent, est à cause de nous & retourne en fin à la nostre : car si eux-mesmes sont pour nous & non pour eux, le profit de leur commodité est plus nostre que leur. Soit donc que telles choses seruent à l'homme, soit qu'elles seruent à ce qui le sert, tout reuient à vn. Nous les pouuons tousiours dire nous estre necessaires, nous estre donnees & estre employees pour nous. Or sus, homme iette hardiment ta veuë bien loin autour de toy, & contemple si de tant de membres, si de tant de diuerses pieces de ceste grande machine, il y en a aucune qui ne te serue. Cõsidere comme le soin & la solicitude de nature ne vise qu'a ton profit, comme elle a asseruy

L'vniuers basti pour l'homme.

Exhortatiõ a l'homme de recognoistre Dieu par le seruice des creatures.

tous ses desseins & tous ses effects a ton seul besoin & vtilité, de quelle affluence elle te fournist incessamment de toute façon de biens, iusques aux delices mesmes & à tes plaisirs. Ce ciel, ceste terre, cest air, ceste mer & tout ce qui est en eux, est continuellement embesongné pour ton seruice. Ce bransle diuers du Soleil, ceste constante varieté des saisons de l'an ne regarde qu'à ta necessité & à te pouuoir renouueller continuellement des fruits pour ton vsage. Pense donc, pense qui est le createur de ce bel ordre, qui d'vn si ferme & durable lien a voulu attacher la nature a tes commoditez. Tu sens bien la grandeur de ce present, tu ne le sçaurois nier. Mais pourquoy ne sçais-tu soudain qui en a esté le donneur? C'est par ce que ce n'est pas vne debte qu'on t'ait payee, ains vn bien-fait party de la franche liberalité d'autruy. Il n'y a rien du tien, tu n'as rien en toy de toy-mesmes, non plus que les autres creatures n'ont d'elles-mesmes ce qu'elles ont, autrement elles seroient plus grandes que toy. Au reste quant elles te seruent, quand elles font quelque chose pour toy, quād tu ne les vois assiduellement si seruiables, souuienne toy que ce n'est pas par ton moyen qu'elles ont ce qu'elles ont, car tu n'auois pas dequoy le leur donner. Ce n'est pas toi qui les as engendrees & ordonnees pour te seruir: elles ne te recompensent pas de quelque chose qu'elles te doiuent: ainsi tu en restes certainement obligé, mais non pourtant a elles, car a la verité ce n'est pas librement, ains par quelque contrain-

Les creatures seruent l'hōme par contrainte.

te qu'elles s'employent pour toy. Garde donc ceste obligation pour vn autre : inferieur à toy ne peut-il estre, il est donc superieur. C'est luy qui a rengé les autres creatures soubs ton obeissance, il t'a fait sans doute vn beau & riche present, tu luy es merueilleusement tenu: & serois estrangement desnaturé, si tu ne le remerciois de toute ta puissance. Escoute la voix de toutes les creatures qui te crie, reçoi, mais paye: prens mon seruice, mais recognoy-le: iouy de ces biens, mais rends-en graces. Le ciel te dit, ie te fournis de lumiere le iour, afin que tu veilles: d'vmbre la nuict, afin que tu dormes & reposes : pour ta recreation & commodité, ie renouuelle les saisons, ie te donne la fleurissante douceur du prin-temps, la chaleur de l'esté, la fertilité de l'automne, les froidures de l'hyuer. Ie bigarre mes iours, ores les alongeant, ores les accourcissant, ores ie les taille moyens, afin que la varieté te rende la course du temps moins ennuyeuse, & que ceste diuersité te porte de la delectation. L'air, ie te communique la respiration vitale, & offre à ton obeissance tout le genre de mes oyseaux. L'eau, ie te fournis dequoy boire, dequoy te lauer, i'arrouse & humecte les lieux secs & arides, & si te fay present pour tõ viure de l'infinie diuersité de mes poissons. La terre, ie te soustiens, tu as de moy le pain dequoy se nourrissent tes forces, le vin dequoy tu esiouys tes esprits, tous les fruicts que tu mãges sont de moy, & si ta table se voit chargee d'vn grand nombre de mes animaux. Le monde, considere de quelle affection ta chery

Le ciel parlãt a l'homme.

L'air parlãt a l'homme

L'eau parlant a l'hõme.

La terre parlant a l'homme.

Le monde parlant a l'homme.

celuy qui m'a ordonné pour te ſeruir: mais ie te ſers afin que tu ſerues celuy qui m'a fait, il m'a fait pour toy, & toy pour luy. Puis que tu iouys de ſes benefices, paye-les, recognoy-les, & l'en remercie. Voila comment nous apprenons par experience, que tout ce qui eſt en ce monde eſt fait pour le bien & commodité de l'homme, eu reſpect à ſon corps.

Cõme tout ce qui eſt, eſt fait pour le biẽ de noſtre ame.

Chap. XCVIII.

Le monde n'eſt pas ſeulement aſſigné à noſtre ſeruice en cõtemplation du corps, mais encore plus peut l'vſage de noſtre ame : Car il n'y a nulle creature, ſi vile ſoit-elle, dont l'homme ne puiſſe tirer quelque inſtruction ou quelque bien. Elles apportent toutes ou de la doctrine ou du contentement à ſon ame. Et quant au contentement, ie diſois tantoſt que luy ſeul ſe peut eſiouyr de ce qu'il a & de ce qu'elles ont. I'ay monſtré qu'elles ne peuuent auoir nulle patticipation de ceſte lieſſe, d'autant qu'elle s'engendre de la cognoiſſance du bien qu'on a en ſoy, & il n'y a que nous qui ſçachiõs ce qui eſt en nous, & qui ſçachions auſſi ce qui eſt en elles. Ainſi c'eſt à l'homme de s'eſiouyr non de ſes biens ſeulement, mais des leurs meſmes, veu qu'ils ne leur ont eſté dõnez que pour ſa commodité, & qu'elles les ont pour luy : & l'vne des plus plaiſantes & agreables imaginations qui tombe en nous, c'eſt conſiderer que

Il n'y a creature qui ne puiſſe profiter a l'homme.

L'homme ſeul a plaiſir de ſoy & des creatures.

ce qui est és autres creatures y est pour nostre seul contentement, & que nous ioüissons seuls de tout le plaisir que chacune d'elles deuroit auoir de sa beauté & de sa nature. Il y a donc double ioye en nous, à sçauoir celle qui naist des nobles & excellentes qualitez, desquelles nous sommes naturellement prouueus, & celle que nous tirons de voir vne si grande diuersité de proprietez singulieres mises és autres choses à nostre occasion. Pour exemple, toute la satisfaction qui deuroit estre en l'eau à cause de sa pureté & de sa clarté, tout le cõtentemẽt qu'auroit la rose de se voir si belle & premiere des fleurs. Toute la gloire qui seroit au soleil pour sa lumineuse grãdeur est demeuree à l'hõme, l'homme seul en ioüist: parquoy c'est pour nostre seul contentement que toutes les choses ont ce qu'elles ont.

Double ioye de l'hõme.

Comme nous tirons des creatures inferieures de la doctrine & du contentement en nostre ame.

Chap. XCIX.

Pour monstrer plus euidẽmment que les creatures inferieures sont faites pour nostre seul contentement, il nous faut souuenir que la plus grande qui soit en nous vient de la cognoissance que nous auons de la perfection & excellence de nostre nature. Or elle ne s'engendre que par la comparaison de nous à elles, & par la differẽce que nous y trouuons à cause de l'aduantage qui est de nostre costé en bonté & en-

D'où viẽt plus grand contentement de l'homme.

dignité, ainsi elles seruent de lustre à nostre grandeur & l'accroissent tout de mesme que font les suiets, les Gentils-hommes,& les Princes la noblesse de leur Roy. Ceste consideration de se voir plus beau & plus digne que tant d'autres creatures, de cognoistre qu'il luy a esté plus donné qu'a toutes elles,de se voir assis en rang d'honneur au dessus des elemens, des pierres, des arbres & des animaux,apporte sans doute à l'homme vne merueilleuse cōsolation: & principalement de ce qu'il se sent estre la chere facture de Dieu & sa plus fauorie creature, qui de sa seule volonté,benignité & bonté a logé la nature humaine en si haute dignité au dessus de tout le reste: nous ne pourriōs rien imaginer de cela, sans assortir l'homme aux autres creatures, tantost a toutes elles generalement, tantost a chacune en particulier : d'où se prend nostre plus grand contentement, & d'où se tire l'entiere cognoissance de nous-mesmes, non d'ailleurs. De façon que pour comprendre la beauté naturelle de la proportion de nos mēbres,nous considerons que les autres animaux ont leur regard contre-bas,& courbé le bastiment de leur corps, la où nostre stature est droite, & nostre visage esleué contre-mont & tourné vers le ciel.

L'excellence de l'hōme se voit par la comparaison de luy aux autres creatures.

Et suiuons apres de mesme train a comparer leurs membres aux nostres,leurs mouuemens & leurs maniemens a nos gestes: d'où il reuient a l'homme vn singulier plaisir, pour se voir si riche & si parfaicte image de son createur, qu'il l'a estrené de la raison & du liberal arbitre outre toutes les autres creatures, qui sōt serues au pris

de luy. Ainsi sont elles cause de son contentement, d'autant qu'elles luy apprestent le moyen de cognoistre sa nature: & l'extréme mal de l'hōme est s'ignorer soy-mesme. Encores nous seruent-elles d'instruction : comme, pour nous estre aperçeus que les bestes ont entiere iouyssance des plaisirs corporels & sensibles aussi bien que nous: qu'elles mangent, boyuent, & tout le reste de mesme l'homme, nous auons argumenté par l'excellence de nostre nature, par les prerogatiues que nous auons au dessus d'elles, que nostre vray dernier & final bien deuoit auoir quelque excellence plus grāde que ces delectations corporelles, & que ce deuoit estre tel bien duquel les bestes n'eussent nulle communication. Sans ceste consideration que nous auōs prinse d'elles, il est possible que nous eussions perdu l'esperance des thresors & richesses eternelles. Et qui les suyura l'vne apres l'autre, il ne se trouuera nulle chose de laquelle no⁹ ne puissions tirer quelque exemplaire doctrine a nostre vtilité. Au reste i'ay desia monstré par le discours de l'eschelle de nature comme les creatures inferieures nous guident & nous acheminēt à la cognoissance de Dieu nostre createur, à la vraye science & seule necessaire à l'homme, & nous instruisent aussi de celles qui ne sont pas necessaires d'elles-mesmes, mais qui valent bien pourtāt que l'homme les apprenne pour sa delectation & pour son agencement : comme la geometrie, l'arithmetique, la musique, l'astrologie, la philosophie naturelle & la metaphysique, qui toutes ont des creatures leur principe &

Ignorance de soy, extréme mal de l'hōme.

Les bestes seruent a l'homme d'instructiō

Sciences nō tāt necessaires que hōnestes a l'homme.

leur

leur origine. Voila comme il n'y a nulle chose qui ne face pour nostre corps, ou pour nostre ame, ou pour tous les deux ensemble. Concluōs donc, que le monde & tout ce qui est en luy est fait pour l'homme, qu'au dessous de l'hōme nulle chose n'est faite pour elle-mesme, ni pour son bien, mais pour le nostre, pour seruir a nostre corps ou a nostre ame, pour nostre necessité ou vtilité ou secours, ou consolation, ou doctrine: d'où il s'ensuit q̄ nous sōmes tenus a Dieu pour tout son ouurage d'vne tres-ferme obligatiō & solennellemēt escrite en son liure des creatures. C'est elle qui fait le premier nœud, & le premier lien d'entre Dieu & nous: & comme les autres creatures sont iointes, & se rapportent a nous pour estre faites a nostre contemplation. ainsi sommes nous attachez & ioints a Dieu par nostre debte & par ceste obligation.

Des qualitez & circonstances de l'obligation de l'homme enuers Dieu.

CHAP. C.

Puis que i'ay parlé de nostre obligatiō enuers Dieu, & q̄ ie l'ay establie sur deux fōdemēs, àsçauoir sa donation & nostre acceptation, il est besoin pour nous en esclaircir d'auātage que ie deschiffre plus particulierement ses qualités, cōditions & circonstances, qui procedent ou de la part du receuant, ou de celuy qui donne, ou de la chose donnee. Voyons premierement de sa grandeur quelle elle est, & de quelle proportion. Il est vray-semblable que nous la trouue-

rons aisément, veu que le present qui nous a esté fait, est euident & manifeste à tout chacun, & que la mesure de l'obligation suit celle de la liberalité & de la chose donnee. La debte est aussi grande qu'est grand le plaisir qu'on a receu: Parquoy il me faut premierement poiser & nombrer, entant qu'il sera en moy, tous les biẽs & faueurs que Dieu nous a faites, pour lesquelles nous luy sommes redeuables. L'homme est obligé pour tout le monde & pour toutes les creatures qui y sont comprinses. Il doit donc à Dieu autant que vaut le monde & toutes les creatures. Et pour esplucher de plus pres ceste debte. La terre a reçeu de Dieu tout ce que elle a: car elle a reçeu l'estre du non estre & du neant, & par consequent tout ce qu'elle est plus que le rien. Or c'est pour l'homme qu'elle l'a reçeu, il est donc obligé de recognoistre enuers Dieu, & de luy payer pour elle tout autãt qu'elle deuroit elle-mesme, si elle auoit esté faite pour soy. Il est obligé de ce qu'elle vaut, & elle vaut autant que quelque chose vaut mieux que rien, & vaut en outre autant que se monte le seruice & le profit qu'elle fait a l'homme. Car ce n'est pas tout vn d'estimer ce qu'elle vaut d'elle-mesme, & ce qu'elle vaut pour l'homme, & ces deux considerations sont bien differentes. D'auantage l'homme est tenu à Dieu pour l'eau en autant qu'elle luy seroit obligee elle-mesme, si elle auoit reçeu pour elle ce qu'elle a, & non pour l'homme. Et si est tenu des qualitez particulieres, qui sont en elle plus excellentes qu'en la terre, & encore des commoditez qu'il en reçoit.

L'homme doit à Dieu autant que vaut le monde.

La valeur de la terre.

Pareillement l'air a de la liberalité de Dieu tout ce qu'il a. Dieu luy a faict vn estre du non estre, & si luy a donné vne nature plus noble qu'à l'eau & qu'à la terre: ainsi il doit plus que les autres deux: mais il est ignorant de tous ces biens. C'est donc a nous de payer tout ce qu'il payeroit s'il en auoit cognoissance, & en outre de remercier Dieu, & a luy recognoistre autant que se monte le seruice que nous en tirons, & autant que nous voudrions auoir employé auant que de perdre son vsage. I'en pourrois autāt dire du feu & du reste. L'homme est donc par double moyen obligé a Dieu pour les creatures. Le premier, par ce que nulle d'elles ne sçait ce qu'elle a, & est ignorante par consequent de ce qu'elle doit a Dieu: si doit elle, puis qu'elle a receu: Mais l'homme est tenu de leur seruir de garent & de prēdre en soy la charge de payer, & de faire ce que chacune d'elles deuroit si elle pouuoit, veu qu'il n'y a que luy en ce monde qui puisse & qui sçache. Comme si quelque ville se trouuoit pleine de fols & de petits enfans, & qu'il n'y eust parmy toute ceste multitude que vn seul hōme capable & sensé, ne seroit-ce pas a luy seul de porter la parole pour remercier le Roy qui feroit du biē a sa ville & a chaque particulier de ceste communauté. Ne seroit-ce pas a luy seul qu'on se prēdroit de la faute ou negligence qu'il y auroit en cela? Ainsi est-il de Dieu enuers ses creatures: car entre toutes elles le seul homme a la suffisance de luy rendre graces & de recognoistre ses biens-faits: c'est donc a luy a faire. La seconde occasion de nostre obligation

L'homme doublemēt redeuable a Dieu pour les creatures.

Le seul hōme d'entre les creatures peut remercier Dieu.

se prend de ce que les autres choses ont pour nous & pour nostre seruice ce qu'elles ont, non pour elles-mesmes : & par ainsi comme le maistre & le seigneur est obligé de ce qu'on donne pour luy à ses officiers & a ses seruiteurs, ainsi le sommes nous de tout ce que nostre contemplation on a donné aux autres creatures, afin qu'elles nous en fissent seruice. Or pour estimer à ceste heure combien se monte la debte à laquelle l'homme est tenu pour chaque creature, il faut premierement sçauoir combien elle vaut de soy-mesme, & combien l'vne vaut mieux que l'autre. Et en secōd lieu il faut auoir respect à la commodité de l'homme en reçoit, combien se monte le profit qui luy en reuient, & le besoin qu'il en a. Car encore que l'vne des moins nobles & des plus viles creatures soit pl' necessaire à nostre vsage qu'vne autre plus digne, & que nous en tirions paraduenture plus de seruice, si est-ce que le seruice qui nous fait la creature plus noble est plus digne & plus estimable, & nous charge d'vne obligation plus grande que l'autre. Car comme l'vne chose excede l'autre en dignité, aussi le seruice qu'elle nous fait passe en pris son seruice, encore que pour la consideration de nostre necessité il soit moindre. Tout ainsi qu'vn Roy guerdonne mieux le seruice d'vn gētil-homme que de dix autres, & mieux celuy d'vn Prince que de dix Gentil-hommes : ainsi l'estimation du seruice regarde la qualité de celuy qui sert: d'autant qu'il reuient vn grand honneur & aduantage a celuy qui est seruy de la grandeur &

Estimation de ce que doit l'hōme pour chaque creature.

Le pris du seruice se mesure a la qualité du seruant.

noblesse de ceux qui le seruent. Parquoy l'homme sera plus tenu à Dieu pour le seruice qu'il reçoit de l'eau que pour celuy qu'il reçoit de la terre, & plus pour celuy de l'air que de l'eau, & du feu que de l'air, plus aussi pour celuy du Soleil que pour celuy de la Lune, plus pour celuy des estoilles que pour celuy des elemens, plus pour le seruice des choses viuãtes que pour celles qui n'ont que l'estre, plus pour les animaux que pour les herbes & plantes. De mesme est-il en la consideration de nos membres, car le seruice du cerueau, de la teste & du cœur est bien plus honorable que celuy des iambes, des pieds & des autres parties inferieures. Voicy dõc l'ordre qu'il nous faut garder à mesurer nostre obligation. Comptons premierement ce que chaque creature a reçeu, à quoy se monteroit sa debte, si elle sçauoit ce qu'elle a, & si elle l'auoit pour soy. Et comme elles sont toutes rãgees par marches, estimons vne fois leur valeur par la differẽce de l'vne à l'autre marche; & puis, d'autant que sous chacune marche il y a encore entr'elles des degrez, examinõs derechef ces degrez-là & les poisons. Comme, les choses de la premiere marche sont tenuës a Dieu de leur essence seulement, ainsi elles doiuent autant que l'estre vaut mieux que le non estre. Et par ce que sous ce rang il y a encore beaucoup de distinctions, d'autant que l'estre de l'vne est plus noble & plus digne que celuy de l'autre, & par consequent que d'entre-elles les vnes sont plus obligees que les autres, il nous faut attacher a l'homme ces debtes ainsi exactement cõtrolees.

La dignitè du seruant honore le seruy.

L'ordre qu'il faut tenir au compte de ce que nous deuons à Dieu.

Pareillement l'obligation des creatures de la seconde marche est plus grande que celle des premieres, car elles doiuent ce que doiuent les autres,& puis ce qu'elles ont d'auātage : autant en faut-il dire de la tierce. Parquoy l'homme qui est le general receueur du mōde rendra compte & sera tenu de ce que Dieu a donné pour luy,& à tout l'vniuers en general & à chasque creature en particulier : Quand il ne deuroit que cela, il seroit chargé d'vne merueilleuse obligation.

L'homme general receueur du monde.

Que l'homme est plus obligé à Dieu pour les biens qu'il a reçeus en soy que pour tout le reste du monde.

CHAP. CI.

PVis que nous sommes obligez a Dieu de ce qu'il a dōné a toutes les autres creatures par ce qu'il le leur a donné pour nous,& par ce que nous sçauons tous seuls qu'elles l'ont reçeu, & combien il se mōte:a plus forte raison luy sommes nous tenus de ce qu'il nous a donné a nous mesmes pous nous, veu que nous en sçauons la valeur & cognoissons par mesme moyen que les presens qu'il nous a faits particulierement surpassent de bien loin en pris ceux qu'il a faict aux autres choses. Ainsi, comme nous sommes obligez pour tout le mōde,aussi le sommes nous pour nous : car Dieu nous a donné nous-mesmes,comme il nous a donné le monde.Parquoi pour ce respect nous luy deuons tout autant que nous valons.Or que nous valions beaucoup & combiē la nature humaine soit de haut pris, l'v-

Nous deuōs à Dieu autant que nous valōs.

niuers & toutes les choses qu'il contient le mõstre clerement, estant toutes faites pour elle & pour son seruice. Elle vaut donc mieux toute seule que le monde & que tant de nobles & excellentes creatures qui sont en luy, plus que les elemens, plus que les corps celestes perpetuellemẽt incorruptibles, plus encore que ce beau & grand Soleil chef & capitaine de ceste belle bande. Et puis que, comme ie disois tantost, la grandeur & excellence de celuy qu'on sert se cognoist par la noblesse & qualité de ceux qui le seruent : considerons de quelle perfection & valeur doit estre la nature humaine, qui a tout l'vniuers continuellement à son seruice. *Nature humaine vaut beaucoup.*

Que l'ame de l'homme est immortelle.

CHAP. CII.

CErtes le pris & la noblesse de tãt de creatures qui seruẽt l'homme nous aduertist suffisamment qu'il y a quelque chose en luy d'immortel & d'incorruptible : attendu qu'il y en a d'entre-elles qui durent perpetuellemẽt en leur essence sans diminution ou alteration, cõme le Soleil & les corps celestes. Quel ordre seroit-ce : qu'elle raison y auroit-il ? que les choses faites pour nostre seruice fussẽt incorruptibles & perpetuelles, fussent d'vne si grande perfectiõ & excellẽce : & que nous, qui en sõmes les maistres, qui sommes cause de leur creation, fussiõs mortels, corruptibles, & n'eussions rien de perdurable ? Sans doute il y a en nous quelque partie eternelle. Ce n'est pas le corps, car nous le voyõs *La noblesse des creatures qui seruent l'homme le monstre immortele.* *Il y a en l'homme necessairement quelque partie immortelle*

mourir iournellement: c'est donc quelque autre chose au dessus de luy, & la plus noble partie de nous, par consequent c'est le liberal arbitre. Et si le liberal arbitre est immortel, nostre ame l'est aussi, en laquelle il est planté & enraciné. Voila cõment la grandeur de nostre nature le tesmoigne par la valeur & dignité des choses qui la seruẽt. Car attẽdu que l'hõme est plus digne qu'elles, & qu'il s'ẽ trouue d'entre elles qui sont perpetuelles, il s'ensuit que la plus grande partie de l'hõme l'est aussi: autrement il y auroit en l'vniuers vn ordre desordonné & disproportionné, & le seruant y seroit plus grand que le seruy. Parquoy nous sommes d'vne grande & singuliere valeur, & le plus grand present que Dieu ait fait, c'est d'auoir donné l'homme à l'homme: Il luy a plus donné lors qu'en luy donnant le monde. Or il est obligé de tout ce qu'il vaut.

Liberal arbitre immortel en l'homme.

De l'estimation de l'homme par l'excellence du liberal arbitre.

CHAP. CIII.

SI pour sçauoir le pris du monde, & par cõsequent à quoy se montoit nostre obligation enuers Dieu à son occasion, il nous a fallu le diuiser en beaucoup de membres, & les esplucher l'vn apres l'autre: A plus forte raison, cherchant maintenant cõbien nous deuons à Dieu à cause de nous-mesmes, qui sommes beaucoup pl' que le monde, nous faut-il diuiser l'hõme en diuerses parties pour les poiser & estimer piece à piece: autrement nous ne tirerions pas aisement la

somme entiere de sa valeur, ni ne pourrions par consequent iuger à quoy se monte nostre debte, à cause de ceste partie. Diuisons le donc en deux, & puis nous le sousdiuiserons encore selon que la chose le requerra. Mettōs d'vn costé son estre, son viure, & son sentir: & de l'autre sō intelligēce, & son liberal arbitre. Ou biē son corps d'vn costé, & son ame de l'autre. Prisons premieremēt chacune de ses deux parties, & puis no⁹ estimerons les diuerses pieces, qui sont sous elles. Que l'hōme considere en premier lieu son estre, qu'il se resouuienne qu'autrefois il n'a point esté ou qu'il a esté rien : il a donc reçeu de Dieu cela d'auoir cōmencé à estre, n'estant pas & d'auoir esté fait de rien quelque chose. Et bien que Dieu ait aussi fait du neant vn estre aux autres creatures, si est-ce que puis qu'il le leur a dōné pour le seruice de l'estre de l'homme, il s'ensuit que le sien est de bien loin plus excellant que le leur : de façon q̃ue quand il n'auroit eu que cela, encore seroit-il de beaucoup tenu à Dieu pour auoir vn estre surpassant le rien en valeur, de beaucoup plus que ne fait l'estre des autres creatures. D'auantage ce n'est pas vn estre simplement, ni simplement quelque chose, mais vn estre embelly & formé d'vn merueilleux artifice. Assez de choses ont l'estre, mais nō pas ainsi orné que le nostre : & celles mesmes qui en ont vn enrichi de quelque belle facon, premieremēt ne l'ont pas si riche que le nostre, & puis tout tel qu'il est, elles l'ont pour nostre commodité. Voila comment l'homme estant obligé à Dieu pour son essence luy est obligé d'vn tresbeau &

Diuision de l'homme.

L'estre de l'homme meilleur que celuy des autres creatures.

tres-noble present. Disons a ceste heure de son viure. La liberalité de nostre souuerain createur n'a point esté assouuie pour nous auoir dõné vn tresbel estre, il y a voulu ioindre la vie. Or viure est sans comparaison plus qu'estre, & il est plus grand de receuoir le viure du non viure que l'estre du non estre, Dieu a donné la vie a d'autres creatures, mais c'a esté pour accommoder la nostre, toutes choses viuent pour l'hõme: ainsi nostre viure est infiniment plus excellent que le leur. Le leur ne regarde, ne se rapporte, ne vise qu'au nostre. Nostre viure c'est le maistre viure & chef de tous les autres : parainsi la debte que nous auons a Dieu, à cause de nostre vie est plus grãde que celle qu'il a sur nous, pour la vie de toutes les autres creatures. Toutes ces circõstances se peuuẽt accommoder a son sentiment qui est multiplié en cinq manieres. O de quelle noblesse & de quelle excellence est ceste partie icy. Mais passõs outre, & venõs a estimer l'hõme par sa propre & particuliere qualité, asçauoir par son liberal arbitre. Nous n'auõs pas seulemẽt receu vn tresbel estre, vn viure & vn sẽtir tres-accõply, mais au dessus de tous cecy nous auõs receu le liberal arbitre, la plus grãde, la plus singuliere & la plus parfaite chose qui soit en nature. Voyez sa valeur inestimable. Les autres creatures ont l'estre, le viure, & le sentir, tout le reste de nos biens nous est cõmun auec elles. L'aduãtage, le priuilege, la prerogatiue de l'hõme, c'est ce beau & riche present. Puis que Dieu l'a ainsi particularisé, certainemẽt c'est quelque chose de pris infiny: il vaut plus seul que l'estre, que le vi-

C'est plus d'estre animée que cree.

Le viure humain est excellent par sus tous.

Excellence du liberal arbitre.

ure & que le ſentir enſemble. Auſſi eſt-il aſſis au plus enleué & plus digne lieu de l'vniuers, comme eſtant à la verité l'Empereur, le Roy l'honneur de la nature. Car tout ainſi que tout l'eſtre tout le viure, tout le ſentir qui eſt és autres creatures eſt à cauſe de noſtre eſtre, viure & ſentir, ainſi l'eſtre, le viure, & le ſentir, & leur, & noſtre, ſont à cauſe de noſtre liberal arbitre & pour ſon ſeruice. Recognoiſſez le merueilleux myſtere de nature, la préeminence que nos qualitez ont au deſſus des autres pareilles, qui ſont és creatures inferieures, c'eſt par ce qu'elles ſeruent immediatement ce grand Prince, l'hõneur, de noſtre eſtre, de noſtre viure, & de noſtre ſentir: c'eſt d'eſtre le ſiege du liberal arbitre, c'eſt de ſouſtenir & porter ce Roy comme ſur leurs eſpaules: ainſi que les ſubiets font leur Prince ſouuerain, & le cheual ſon maiſtre. Toutes nos inclinations, tout ce qui eſt en nous, ne regarde inceſſamment, ne veille qu'à la conſeruation de l'eſtat & ſiege de ce grand monarque, diuin, perpetuel & immortel. Toutes les autres creatures ſont en perpetuelle ſolicitude pour l'hõme, afin que le ſiege du liberal arbitre qui eſt en luy, s'y maintienne inuiolablement perdurable. Or les choſes inferieures ſont en quelque façon encloſes en nous, & ont en nous quelque eſtre. Les elemẽs, les plãtes, & les animaux ont vn eſtre en l'hõme: car il eſt auec les elemens, il vit auec les plantes, & ſent auec les animaux. Et les elemens ont en nous vn eſtre plus noble que le leur, les plãtes vn viure, & les animaux vn ſentir. La raiſon de cela vient de ce que toutes choſes ont vn

Tout ce qui eſt en nous ne tẽd qu'à la cõſeruation du liberal arbitre.

Les choſe inferieures sõt en quelque ſorte encloſes en l'homme.

humain eſtre en l'homme,& qu'elles ſont attachees,& ſe rapportent au liberal arbitre, qui eſt l'abſolution & perfection de la creation, & qui donne à l'homme la principauté & la maiſtriſe ſur tout le reſte. Voila pourquoy il anoblist & honore tout ce qui ſe ioint à luy: à ceſte cauſe il aduient que les elemens,les plantes & les animaux ont leur viſee continuellement tenduë vers leur plus parfaict eſtre qui eſt en nous. Ils ſont faicts, ils ſont rengez & ordonnez pour luy, & veulent ſa conſeruation, d'autant que leur honneur en depend. Mais toutes les creatures ne ſont pas immediatement attachees & iointes au liberal arbitre, ny ne s'en approchent toutes de meſme meſure: ains par vn treſbel ordre, ſelon qu'elles ſont ou plus ou moins dignes ou nobles, elles ont auſſi le credit de l'accoſter de plus pres ou de plus loin.

Toutes creatures ne ſont eſgallement iointes au liberal arbitre.

Siege du liberal arbitre.

D'autant que l'eſtre elemẽtaire qui eſt en nous, eſt le plus bas & le moins digne,c'eſt a luy à ſeruir de ſiege & à porter noſtre vie vegetatiue. C'eſt à la vegetatiue comme eſtant inferieure, de ſouſtenir la ſenſitiue. Finablement le ſentir ou vertu ſenſitiue auec toutes ſes pieces comme plus noble loge en ſoy & appuye le liberal arbitre. C'eſt là le throne de ce grand Empereur: c'eſt là où il maiſtriſe & où il cõmande. Il n'eſt au deſſous de rien qui ait eſté crée. Nulle choſe créee ne ſe ſouſtient ny ne ſe ſied ſur luy.Il eſt au deſſus de toutes les creatures: auſſi eſt-il le ſiege du ſeul createur;c'eſt en luy que Dieu doit auoir ſa place: car il eſt raiſon puis que cõme eſtant au deſſus de toutes choſes crees, il ſe ſied ſur elles

Liberal arbitre ſiege de Dieu.

qu'il serue de siege & de logis au createur de toutes choses, qui est au dessus de luy. Voila donc le liberal arbitre fait siege & domicile de son Dieu, sa saincte maiesté doit seule commander en luy, y doit presider & y exercer sa sacrosaincte authorité. Voyez comme de pres & immediatement nous l'auons attaché & ioint à Dieu, comme il n'y a rien plus voisin de nostre createur que nostre liberal arbitre, comme il le touche, porte & soustient. De vray la grande excellence & perfectiō que nous tirōs à cause de luy, procede de ce qu'il a cet honneur d'estre faict perpetuel & immortel siege de Dieu. Il n'est rien en nature qui ne presche & qui ne trōpette le haut pris du liberal arbitre & son excellence au dessus de tout le reste. L'ordre des creatures le monstre euidemment. Et qu'il soit ainsi, nous voyons que l'estre parce qu'il est tout le moindre de ses cōpagnons, est aussi commun à toutes choses: le viure est vn peu plus noble, aussi est-il communiqué à moins de creatures: le sentir vaut mieux que le viure, aussi est-il plus rare: & beaucoup pl⁹ le liberal arbitre, duquel le seul hōme est participāt, qui denote clairemēt sa perfectiō. D'auātage c'est lui qui could & qui enchaine le mōde auec Dieu. Les elemēs se tiennēt à nostre vie vegetatiue, la vegetatiue à la sensitiue, la sēsitiue au liberal arbitre, & le liberal arbitre immediatement a Dieu. Voila cōme nostre souuerain createur a mōté l'hōme de degré en degré & cōme par vne eschelle iusques a soy, & l'a esleué en telle dignité naturelle qu'il est impossible de plus, asçauoir iusques a sa sem-

Toute nature presche le liberal arbitre.

Le seul hōme capable du liberal arbitre.

Le liberal arbitre est l'image de Dieu.

blãce:car le liberal arbitre est la vraye image de Dieu. Et que peut tomber en nostre imagination de plus noble, plus digne & meilleur que l'image de Dieu viuant? Il nous donna beaucoup quand il nous donna l'estre du non estre: plus, quand il nous pourueut de vie: plus encore quand il l'accompagna du sentimẽt: Mais le comble de sa liberalité & de sa magnificence fut, de nous estrener du liberal arbitre immortel & incorruptible: car par ce moyen il nous fist semblable à sa grandeur & quasi de son genre, laissant le monde & les autres creatures bien loin au dessous de nous. Le plus parfait de la creation de Dieu c'est d'auoir creé & fait en nous son image: rien ne peut estre au delà. L'ordre mesme de nature nous le monstre: Car les creatures qui viuent ressemblent plus à Dieu que celles qui sont seulement, & encore plus celles qui sentent que celles qui n'ont que le viure. Parquoy la derniere marche & la plus haute de l'eschelle de nature est celle en laquelle loge le liberal arbitre, qui parfait le dernier trait & le dernier point de ressemblance qui puisse estre entre la creature & son createur. Qui pourra donc estimer le pris & la vraye valeur de l'homme, ayant respect à son liberal arbitre? Qui pourra mettre en somme combien il doit à son createur pour vn present si admirable? luy qui de neant a esté fait la plus parfaite creature de toutes, qui seul a reçeu ceste qualité immortelle & reçeu en outre tous les biens de tout l'vniuers. Ainsi departant l'homme en ces deux pieces principales, & les consi-

derant l'vne apres l'autre, nous auons trouué sa vraye estimation, qui mõte a beaucoup plus que celle de tout l'vniuers. D'où il aduient qu'il est plus tenu à Dieu pour soy-mesme, que pour toutes les autres creatures, & qu'estant si extrémement obligé, il faut qu'il veille & trauaille continuellement pour satisfaire à sa debte.

De l'estimation de l'homme par la consideration de son corps.

CHAP. CIIII.

MAis par ce que l'homme n'est pas seulement distribuable en ces deux parties generales que ie viens de traitter, ains qu'en outre on le diuise communement en ces deux membres desquels il est composé, à sçauoir le corps & l'ame, il me faut (si ie veux d'vne autre façon & encore plus clairement descouurir son entiere valeur & combien il a reçeu de son createur) poiser & estimer l'vne apres l'autre ces deux siennes parties generales : & premierement le corps basty & façonné d'vn artifice tres-parfait & excellent au dessus de tous les autres corps du monde. Considerons vn peu l'accomplie proportion de sa constitution, le iuste assemblage & cousture de ses pieces, comme elle s'entr'aydent, comme elles s'entre-seruent, comme il n'y a rien de superflu, rien d'inutile : Sa droite stature, la beauté singuliere de sa face, la souplesse de ses mains & de ses pieds. Qui pourroit iustement poiser & estimer l'entiere valeur de ceste fabrique? Certainemẽt

Le corps humain ouurage excellent.

L'homme doit plus a Dieu pour

son corps que pour l'estre du monde.

l'homme est plus tenu à Dieu pour ce beau bastiment qu'il n'est pour tout le reste du monde: & s'il fait difficulté de m'en croire, qu'il prise particulierement chacun de ses membres, qu'il voye combien il les estime luy-mesme, pour combien il voudroit auoir perdu ses mains, ou dequoy il les voudroit auoir racheptees. Il n'y a homme de bon entendement qui ne les ayme mieux que tout le monde, & qui ne vousist auoir donné le monde pour les rauoir, s'il les auoit perduës. Or nous sommes tenus a Dieu, d'autant que nous voudrions employer pour les recouurer, car il nous les a dõnees. Mais à quoy faire parle-je des mains? veu que pour bien grande chose, nous ne voudrions auoir perdu vn seul doigt. Nous deuons donc à Dieu ceste grande chose: & puis adioustez y en encore vne semblable pour vn autre doigt, & encore vne autre, & vne autre, iusques a vingt. Somme, que l'homme suyue ainsi ces membres les vns apres les autres, qu'il les prise & qu'il mette en ligne de recepte ceux mesme qu'il aura de fortune perdus, car il les auoit tousiours reçeus: & puis, qu'il arreste qu'il doit a Dieu pour son corps tout ce qu'il resulte de ce comte.

Du pris de l'homme par l'estimation de son ame.

Chap. CV.

Ainsi que le corps humain est basty d'vne merueilleusemẽt artificieuse structure, surpassant en beauté le grand nombre & diuersité des autres corps de ce monde: ainsi est-il prou-

ueu

ueu par iuste proportion d'vne tres-belle ame & tres-parfaite, s'estendant & remplissant toute sa capacité, viuifiãt ses membres & leur fournissant de sens & de mouuement. Et comme le corps est multiplié en vne tres-accordante diuersité d'organes dissemblables, comme de ceste belle varieté est couzu, tyssu & lié son parfait bastiment : tout ainsi est nostre ame diuersifiee en vn grand nombre de tres-nobles & differens offices ou vertus & puissances naturelles inuisibles, iouxte l'intelligence & besoin de nos organes corporels. De sorte que tout autant qu'il y a de diuers offices & vertus inuisibles autant y a-il de diuers offices & vertus inuisibles en nostre ame ; afin qu'elle puisse combler & remplir toute la capacité des parties de nostre corps, & que nulle n'en reste vuide. Et comme vn seul homme peut auoir des arts & des offices diuers qu'il exerce par instrumens & vtils differens : de mesme nostre ame exerce diuerses puissances & effets par membres dissemblables & diuers. Par ainsi la diuersité des organes corporels, qui est en nous conclud par necessité vne pareille diuersité de vertus & d'offices en l'ame : non toutesfois que tous ces offices & vertus s'effectuent par nos organes. Or puis que toutes operations procedent d'elle, il faut qu'elle ait autant de puissances que nous voyons d'operations differentes. Et d'autant qu'en ce desordre de l'vniuers, il y a iusques à nous vne continuelle cõsideration du grand & du moindre, du superieur & de l'inferieur, du plus & du moins digne : voire que les royautez & Repu-

Autant de facultez en l'ame que de membres organiques au corps.

bliques sont composees & establies de la diuerse & dispareille qualité des charges & offices: A plus forte raison, attendu que l'ordre du monde ainsi proportionnément policé n'est fait ni ordonné que pour l'homme, doit-il auoir les vertus & puissances de son ame diuisees & rengees selon leur valeur & noblesse. Aussi le sont-elles: tout n'y est pas vn & pareil, ses effets reçoyuent de l'inequalité & de la disparité. Les vns sont premiers, les autres derniers, & d'autres au milieu: il y en a de tres-nobles, de viles & de mediocres. Parquoy il semble que nostre ame ainsi equipee de diuers offices & puissances dresse en soy comme vne royauté, en laquelle ses superieures vertus commãdent aux inferieures, les regissent & les gouuernent: Les inferieures reçoyuent les commandemens qui leur sont faits & y obeyssent. Voila pourquoy sa petite monarchie s'entretient si bien & si paisiblement, d'autant que l'authorité souueraine commande iustement aux subalternes, & les subalternes la seruent & respectent comme elles doiuent: qui sont les vrays moyens de maintenir tout ciuil gouuernement. Commençons par les moindres & plus viles opperations, par le nourrir, augmenter & engendrer. De vray aussi sont ce celles qui paroissent communement les premieres en l'homme, nourriture, generation & augmentation. Or si nous auons trouué trois operations differentes, il faut qu'il y ait par consequent en l'ame trois vertus, qui leur soient correspondantes, & faut qu'il y ait en elle la vertu de nourrir, d'augmenter & d'engen-

Les facultez de l'ame sont distinguees selon leur dignité.

Royauté de l'ame.

Les plus viles operations de l'homme.

drer : voila donc trois offices naturels qui secō-
prennent sous vne puissance generale, que nous
nommons vertu vegetatiue. Ces trois qualitez
de nostre ame tiennent en sa roiauté le rang des
paysans laboureurs & marchands. Car comme
la charge de ceux-cy est trauailler continuel-
lement pour l'entretenement & seruice des plus
nobles & dignes estats, & comme sans leur tra-
uail continuel les autres ne pourroiēt subsister,
& qu'ils seruent comme de base & de fonde-
ment pour soustenir tout le reste de la commu-
nauté: pareillement ces trois inferieures vertus
de nostre ame appuient & soustiennent les plus
nobles, sont continuellement embesongnees
pour leur seruice, portent les charges & le fais
du royaume & des autres estats plus dignes. Au
reste celles icy en ont quatre au dessous qui
leur sont subiettes & seruantes. L'appetitiue ou
l'attractiue, de laquelle le deuoir est de desirer
& de receuoir la viande : la retentiue qui la re-
tient, la digestiue qui cuit & digere : L'expulsi-
ue qui descharge le corps des superfluitez. No-
stre ame fait tous ces quatre offices par instru-
mens corporels. Ses vertus sont iointes & liees
à nos membres, & leurs operations se font
auecques, & moyennant le corps. D'où il ad-
uient qu'elles s'affoiblissent & se fortifient à
mesure que le corps se trouue aussi ou vigou-
reux ou debile : Parquoy nous les appellons
vertus corporelles. L'autre ordre des operations
de l'homme plus noble que le premier, nō tou-
tesfois supréme mais entre-deux, contient le
voir, l'ouyr, le gouster, le fleurer & le toucher.

Les labou-reurs du royaume de l'ame.

Distributiō de l'ame Vegetatiue.

Second ordre des operations de l'homme comprins sous l'ame sensitiue.

En voila cinq differentes:il nous faut donc trouuer cinq puissances en l'ame qui leur respondent. Ce sont la visiue qui reçoit & cognoit les couleurs, les figures & la lumiere. Celle-cy est attachee à nos yeux, & nostre ame l'effectue par leur moyen : La puissance d'ouyr, qui sçait & entend les sons, les voix & l'harmonie : celle-cy est iointe à nos oreilles, & nos oreilles seruent d'instrument a nostre ame pour la mettre en vsage. Il est de mesme du gouster, du flairer, & du toucher. Voila pas vne estroite societé & merueilleux mariage entre les mẽbres organiques de nostre corps, & les vertus & puissances de l'ame? Voyez le corps enrichi d'vn grand nõbre de tresbeaux organes, & l'ame embellie d'vn pareil nombre & varieté de tres-noble vertus. Ces dernieres sont cõprinses sous la generale q̃ nous nommons sensitiue. Elles s'appellent aussi corporelles, charnelles & organiques, d'autant qu'elles sont attachees au corps, à la chair & aux organes, que leurs operatiõs se font par le moyẽ de nos membres & que leur force & vigueur se mesure & suit l'estat & la santé des organes: Aussi les disons nous seruiles & non libres, à raison qu'elles sont subiettes à d'autres puissances naturelles plus dignes. Mais bien qu'elles soient toutes cinq comprinses sous le seul tiltre de corporelles, si sont elles distinguees en dignité. Et qui a le rang aduantageux en assiette de lieu, a aussi en vertu de l'excellence sur sa compagne. Le flairer passe le gouster en honneur de siege, aussi s'estend son action bien plus loin que l'autre. L'ouyr loge au dessus du flairer, car

Operations corporelles & charnelles.

Comparaison des sens entre-eux.

nous oyons bien de plus loin que nous ne flairons. Les yeux ont la plus digne place, aussi estendent-ils leur vertu plus que les oreilles. Le dernier & le plus desprisé des sens, c'est le toucher, qui est espandu par tout le corps. Outre ces sens & vertus interieures nostre ame en a d'autres bien plus dignes, occultes & interieures, qui se rapportent aussi à d'autres parties & organes, qui sont au dedans de nous & en nostre ceruelle: Le sens commun, l'imagination, la fantasie, le iugement & la memoire : au delà desquelles il y en a encore vne autre qui manie le mouuement de lieu à autre, par laquelle nostre ame dilate & estend, retire & estraint nos membres, marche de place en place, & exerce les œuures mèchaniques & artificielles. Celle cy se conduit encore par organes corporels, à sçauoir nos nerfs, nos muscles, nos pieds & nos mains. Toutes les precedantes vertus & puissances de l'ame sont liees & attachees a nos membres, & ne s'effectuent que par leur moyē. Il nous reste a dire du dernier ordre & plus noble estat qui soit en nostre Royaume, de l'estat qui commande à tous les autres, d'vne vertu qui regist & gouuerne entierement celles desquelles nous auons parlé iusques à present. Il nous reste à dire de deux puissances qui sont en l'hōme, au dessus desquelles il n'y a plus rien en luy. Elles se nommēt intelligence & volōté. Nous les despartons en deux, d'autant que leurs operations sont differentes, & que c'est autre chose vouloir, autre chose entendre. Elles sont vn rang & comme vn genre à part, par ce qu'elles

De l'intelligence & volonté.

L'intelligence & volonté ne sont attachees au corps.

ne sont pas obligees à nostre corps comme les autres,ny a nos organes, ains qu'elles œuurent d'elles mesmes sans nos membres:de façon que la force ou foiblesse de leur agir ne pend nullement de la vigueur ou debilité de nostre corps: Aussi les surnommons nous spirituelles, incorporelles & intellectuelles. Nostre ame par leur moyen se desprend & se demesle de toute obligation corporelle, se deliuré de la subiection de toute chose materielle ou temporelle, s'esleue au dessus du corps & se met en plaine & entiere liberté. A ceste cause faisons nous de ces puissances & vertus, le dernier estat & le plus honorable du royaume de l'ame,& comme vn conseil-priué des Princes de son sang & principaux officiers de sa couronne. Car comme c'est leur rolle de deliberer & iuger des occurrences qui se presentent & d'en donner aduis à leur Roy à qui il touche, apres d'en resoudre & ordonner suiuant la deliberation & aduis de son conseil: Ainsi en ce dernier estat du royaume de nostre ame, il y a l'intelligence & la raison qui sont comme conseillers & derniers iuges, & puis il y a la volonté royale qui ordonne souuerainement & commande sans contredit l'execution de ce qui luy a esté conseillé. Ceste derniere & non limitee authorité s'appelle liberal arbitre, supreme puissance de l'ame. Voila comment l'ame de l'homme vne en nombre & seule contient en soy l'entiere ressemblance d'vne police royale, contient diuers ordres & diuers estats singulierement bien rangez par la diuerse varieté de ses puissances, offices &

Liberal arbitre.

L'ame contient en soy comme vne police royalle.

vertus moyennes, ſupremes & infimes. Voyez comme elle eſt naturellement paree de tant de beaux ornemens & ioyaux: Si en peut elle encore acquerir d'autres & s'embellir d'auantage, ou par ſon propre ſoin & diligence, ou par la liberalité de ſon createur, & adiouſter des offices, puiſſances & vertus moralles & gratuites aux naturelles, qui ſont en elle. Que l'homme conçoiue à preſent l'extreme obligation de laquelle il eſt tenu à Dieu, pour le reſpect d'vne ame naturellement ſi riche & ſi eſmerueillable en excellence, garnie de tant d'offices, puiſſances & vertus, capable d'en acquerir d'autres nouuelles plus parfaites encore, & plus nobles que les premieres. Qu'il compte ces particulieres parties, & les priſe l'vne apres l'autre. Comment priſera-il la memoire? comment trouuera il la iuſte valeur de l'intelligence, de la volonté & de la liberté? & ſemblablement de la veuë, de l'ouye, du flairer, du gouſter, & du toucher, ainſi des autres. Qu'il imagine donc la grandeur de ſa debte enuers Dieu ſon createur, tant à cauſe de ce qu'il a reçeu hors de ſoy, & de ce qui a eſté donné pour luy au monde & aux creatures, que pour ce qu'il a reçeu en ſoy, pour ſon corps & pour ſes membres, pour ſon ame & pour toutes les vertus & puiſſances qui ſont en elle. Ie penſe auoir monſtré en partie par mon diſcours la grandeur de noſtre naturelle obligation enuers Dieu, eu reſpect aux preſens qu'il nous a faits: que nul ne peut ignorer.

Comme l'obligation que nous auons à Dieu à cause de son amour surpasse toutes les autres.

CHAP. CVI.

Les presens se mesurēt plus a la volonté qu'aux choses.

OR d'autant que les obligations ne se mesurent pas seulement par la grādeur ou multitude des presens qu'on a reçeus, mais beaucoup plus par la volonté & affection de celuy qui les a faits, voyon à quoy se monte la nostre pour le respect du donnāt, de Dieu nostre createur. Il nous a fait deux presens, l'vn visible, sensible & manifeste, l'autre inuisible & occulte. Le manifeste c'est le monde & les qualitez qui sont en nous, l'occulte c'est son amour & bonne volonté enuers nous. Celtuy-cy bien qu'il soit a la verité le premier, que l'affectiō soit tousiours la premiere chose qui se donne, qu'elle serue de racine & de fondement au reste, que tous les autres presens partent de l'amitié, & la suyuent cōme leur cause: Si est-ce que d'autant qu'il est inuisible & occulte, nous ne le mettōs quasi point en ligne de compte, ny ne l'estimons present. Toutesfois à la verité les autres dōs ne sont que signes de l'amitié, sont tesmoignage & declation de la bonne volonté de celuy qui donne, inuisible de soy: mais elle se descouure & reluit és presens qu'il fait. Et comme la fumee arguë infailliblement le feu, aussi font les presens l'amour, qui se voit par consequent le dernier, encore qu'il ait esté le premier donné. I'ay monstré comme la creation que Dieu a faite de ce monde visible, nous apprenoit vn autre sienne production cachee, infinie & eternelle, de mes-

Dieu nous a fait deux presens.

Les presens sont seulemēt signes visibles, de la volonté inuisible.

me par son present visible, nous en argumentõs certainement vn autre inuisible & caché, c'est son amour qui est le premier des deux. Car, s'il ne nous eust premierement aymez, il ne nous eust rien donné: ainsi la consideration des biens exterieurs qu'il nous a faits, nous sert d'eschelle & de voye pour nous conduire à la cognoissance de son amour. Et d'autant que ses presens sont argument infaillible de son affection, nous pouuons par leur grãdeur & valeur argumenter aussi, & conclurre la force & grandeur de son amour. Puis qu'il a fait le monde pour l'homme, il a aymé sans doute premierement l'homme, & principalement, & les autres creatures à cause de luy, & n'ayme rien en elles que nous. D'autãt qu'il nous a doüez d'vn corps & d'vne ame, surpassãt tout le reste en excellence: L'amitié qu'il no⁹ porte, surpasse aussi celle qu'il porte à tout le reste. D'autãt que ce sien amour (qui est son present occulté) excede en pris tous les presens qu'il a creez, & toutes choses, d'autant nous ayme-il mieux aussi que toutes ses autres creatures. Puis que son amitié est tres-pure, tres-vraye, tres-asseuree, tres-sincere & tres-franche: que c'est luy qui a commencé à aymer, esmeu de sa seule bõté, non d'aucun nostre merité; qui a donné gratuitement à l'homme son affection, son present inestimable, mesme auant qu'il fust: Puis que l'amour de Dieu vaut mieux que toutes ses creatures, il s'ensuit que nous luy sommes beaucoup plus tenus de ceste affectiõ-là tres-liberale, de laquelle il nous a premieremẽt embrassez, que nous ne sommes de tous ses autres

Argument de l'amour de Dieu.

biens, voila donc deux choses qu'il nous faut exactement poiser, les dons de Dieu, & son amour. Nous luy auons grãde obligation à cause des dons, mais tres-grande à cause de son amour. Ce sont les deux nœuds & les deux liens par lesquels il tiẽt l'homme attaché a soy. Ainsi auon-nous descouuert la grandeur de nostre obligation, de la part du donnant, qui s'engendre de la sincerité & franchise de son tres-noble amour surpassant en valeur tous autres presens, par ce qu'il vaut autant que vaut celui qui aime. Et qu'est-il plus excellẽt, plus puissant, meilleur ny plus noble que Dieu? Il n'est donc rien de plus noble, de meilleur, de plus puissant ny de plus excellent que son amour.

L'amour de Dieu enuers nous vaut autãt que Dieu.

De la grandeur de nostre obligation par la consideration de nostre necessité.

Chap. CVII.

CE n'est pas seulement la valeur des presens de Dieu ny sa tres-sincere affection enuers nous, qui cause la grandeur de nostre obligatiõ, mais aussi l'extreme necessité de l'homme receuant: Car la libre & gratuite volonté que nous descouurons en Dieu qui donne, n'est aucunemẽt en nous, ains au cõtraire: vueillons nous ou non, nous sommes contrains & necessitez de receuoir le bien que Dieu nous offre par vn besoin si forcé, qu'il est impossible de nous en passer vn seul moment. Refusons pour voir, & disons, ie n'ay que faire de son air, de sa terre, ny de son Soleil. Que nous chaut-il de ces benefi-

Nous receuons des biens de Dieu malgré nous.

L'ineuitable besoin des biens de Dieu.

ces & de ses obligations, ie viuray bien sans cela? Que l'hõme braue hardiment ainsi, s'il peut. Considerõs donc nostre ineuitable & cõtinuel besoin des presens de Dieu, & de l'autre part la frãche liberalité de laquelle il nous pouruoit iournellemẽt & incessammẽt de ses biẽs: comme sa bonté ne nous manque iamais, comme il n'est iamais las ny ennuyé de nous bien faire. Mais encore y a-il en nous vne autre façon de necessité plus grande: Car estant engendrez de neant nous y recherrions incontinent, comme i'ay dit ailleurs, si nous n'estions continuellement maintenus & conseruez par la main de Dieu toute puissante. Voila l'extremé besoin que nous auons de luy, comme nostre estre & nostre vie pendent entierement de sa bonté, cõme nous ne serions plus, s'il nous auoit abandonnez vne seule minute. Or puis que tout bien & tout secours nous vient de luy & non d'ailleurs, puis que nul autre ne nous peut fournir de ce qu'il nous faut, c'est a luy seul que nous sommes tenus comme à nostre vray & entier amy, duquel nous ne sommes ny oubliez ny delaissez en nostre necessité: ainsi auons nous accreu nostre obligation enuers Dieu par la cõsideration de nostre besoin.

De quelques autres circonstances de nostre obligation enuers Dieu.

Chap. CVIII.

VEu que nostre obligation nous attache à Dieu, & nous attache plus estroit, à mesu-

Souuerain bien de l'homme est estre ioint a Dieu.

re qu'elle est plus cogneüe: & veu que le souuerain bien de l'homme est estre ioinct à Dieu & separé de toutes autres choses: car ce n'est rië que de le cognoistre, si nous ne iouyssons de sa societé & compagnie : il nous est tres-vtile & tres-necessaire de rechercher curieusement & autant qu'il est en nostre puissance les conditions & circonstäces de nostre obligatiõ. Nous auons veu desia sa grandeur, sa cause & son origine, mais elle a encores d'autres accidës & proprietez, comme d'estre premiere & auant toutes les autres, & d'estre de telle cõditiõ qu'il n'y en peut auoir nulle raisonnable ou iuste qui ne se rapporte à elle, & qui ne s'y fonde. De vray aussi est-elle la racine du premier droit, & de la premiere action. Il est impossible de la faire esgarer, de l'effacer, changer, corrompre ou de la maintenir de faux: Car Dieu qui l'a escrite de sa sainte main s'est serui pour ce faire de papier & d'encre immortels. Il l'a escrite en nous, en nostre ame, en nostre corps, en chacune creature: & puis l'a couzue eternellement en la liasse du liure de nature: nous & tout le monde en rendons continuellement tesmoignage, elle est ouuerte, publique & cõmune à tout chacun : aussi est-ce l'obligation de l'vniuers & faite a son occasion. Elle a encore assez d'autres circonstances, que i'obmets pour ceste heure, d'autant que chacun les pourra trouuer de soy-mesme, s'il y pëse. Ainsi auons nous par la grace de Dieu descouuert la debte de l'homme, entant qu'il est homme enuers son createur.

L'obligation des hommes à Dieu est escrite en papiers immortels.

De quelle qualité doit estre la recompense que nous deuons à Dieu pour ses bienfaits, & cōme elle est en l'homme.

Chap. CIX.

PVis que i'ay aprins à l'homme comme il est obligé à Dieu, entant qu'il est homme, pour tout ce qu'il a reçeu de sa liberalité, il me le faut à ceste heure instruire dequelle mōnoie il pourroit satisfaire à son debte : car puis qu'il doit, il doit quelq̃ chose. Or d'autāt qu'il n'a nul creācier que Dieu, & qu'il luy doit tout ce qu'il a reçeu & par cōsequēt tout ce qu'il a: sans doute il est raisōnable qu'il employe pour sa descharge ce qui est en sa puissance & ce qu'il a de plus beau, de meilleur, de pl⁹ noble & de plus aimable: & qu'il le rende en la meilleure & plus decente maniere qu'il pourra : il est donc naturellement redeuable de tout ce qu'il peut. Si nous faut-il tant chercher que nous trouuions en lui quelque chose propremēt siēne, qu'il puisse offrir pour recompense, & qui soit acceptable à Dieu. Il faut par necessité qu'il y en ait: car l'hōme estant extrémement endebté, voire naissant tel, & le sçachāt, frustratoire & vaine seroit son obligation (ce que l'ordre des choses ne peut souffrir) s'il n'auoit naturellement dequoy y satisfaire. D'auantage il seroit d'vne bien miserable condition, cognoissant la grandeur de sa debte, & se voyant iournellement & cōtinuellement chargé de nouueaux bien-faits & nouuelles obligations, s'il se trouuoit au reste priué de tout moyen de payer & de rendre, mesmes

L'homme n'a creancier que Dieu.

L'homme a dequoy satisfaire puis qu'il doit naturellement.

ayant vne bien grãde enuie de ce faire. Car il est naturel de vouloir s'acquiter & recognoistre les plaisirs qu'on a reçeus d'autruy. En quelle plus grãde peine pourroit-il estre se voyant accablé de debtes que d'auoir tres-bõne deuotiõ de les payer, & de n'en auoir pas la puissãce? Parquoy il est necessaire qu'il ait en soy quelque chose qu'il puisse rẽdre à Dieu. Et par ce que riẽ ne se peut vrayemẽt dõner s'il n'est entieremẽt propre à celuy qui le donne & totalement sien, autrement ce ne seroit ni don entier, ny recompẽse ou retribution conuenable, ny acceptable: aussi il faut que ceste chose-là qui est en luy soit totalement & entierement sienne: qu'il en soit seul maistre & possesseur en toute liberté, que nul en nulle façon ne la luy puisse oster ny arracher par violence & contre sa volonté. Car si elle n'est telle, elle ne sera pas acceptable à Dieu, veu que le payement & la recompense doiuent respondre à l'obligation & aux qualitez & conditions du prest. Dieu a donné librement, franchemẽt, volontairement & gratuitement, sans necessité & sans contrainte, esmeu d'vne tres-sincere & pure affection. Nostre obligation, est engendree comme d'vne racine de cest amour, de ceste liberté & de ceste franche volonté: par cõsequẽt il faut que le paiemẽt se rapporte & se cõforme à ces circõstãces: qu'il soit libre, volõtaire, franc, & non cõtraint. Aussi le biẽ qui ne part du cœur n'est pas receuable. Cherchon dõc, si nous trouuerõs en l'hõme quelque chose qui soit tellement sienne, que nul ne la luy puisse oster sans son consentement. Si elle y est, elle ne

Se vouloir acquiter est naturel.

On donne vrayement du sien non d'autruy.

peut estre hors de luy: car ce qui est hors de no⁹ n'est pas en nostre entiere puissance: il no⁹ peut estre desrobé & arraché par force, & ne peut par consequent estre dit à la verité nostre: parquoy nous ne contenterions pas nostre creancier de cela. Semblablement elle n'est pas nostre corps, ny rien qui en depẽde: car & nostre corps & nostre vie corporelle, & chacun de nos membres nous peut estre osté par violence & en despit de nous: ainsi cela n'est pas assez nostre, pour le pouuoir employer à cet effet. Outre ce que nous sommes obligez du plus beau & du plus precieux qui soit en nous, & tout cecy ne l'est pas: il reste donc que ce soit nostre ame ou quelque chose qui soit en elle. Ce ne peut pas estre nostre entiere, car il y a quelques parties d'elle & quelques siennes puissances attaches à nos organes corporels, & qui par consequẽt ne sont pas assez nostres non plus que le corps. Ce sera donc ceste noble & excellente partie d'elle, que nous appellons le liberal arbitre, qui est aussi la meilleure & la plus precieuse chose qui soit en l'homme. Elle est entierement separee du corps & tres-parfaitement spirituelle, d'où elle cõuiendra d'autãt mieux à nostre Dieu spirituel & incorporel. Le liberal arbitre a deux mẽbres l'intelligẽce & la volõté. La volonté est seule libre, frãche, puissante & maistrisante, exẽpte de toute contrainte & violence, se commandant seule à soy-mesme: car tout cõmandement vient d'elle, autrement ce ne seroit pas cõmandemẽt. Parquoy la chose que nous cherchõs en l'homme ce sera la volonté, ou bien vn present franc

Ce qui est hors de no⁹ n'est pas en nostre entiere puissance.

Liberal arbitre recõpense dont l'hõme s'acquite enuers Dieu.

Deux mẽbres du liberal arbitre.

Tout commandemẽt vient du liberal arbitre.

& libre, partant de la vraye & entiere liberté & maistrise de la volonté, & ce present-là, c'est l'amour. La seule volõté le peut donner, & le dõne certainement auant toute autre chose : ainsi l'amour c'est le meilleur, le pl⁹ precieux & premier don de la volonté, tout volõtaire, tout frãc & tout libre, qui ne peut estre forcé ni osté à l'homme par aucune violence. L'hõme n'a rien qu'il puisse dire à la verité & proprement sien que l'amour, d'autant qu'il est logé en la volonté, seule maistresse, royne & emperiere, seule ayant commandement & puissance en l'homme. L'amour est donc tout son thresor, & le ioyau le plus honorable, le plus precieux, le plus cher, & le plus sien qu'il puisse donner. En fin ay-ie trouué ce que ie cherchois, & tout tel que je le cherchois : quelque chose en nous qui ne fust pas hors de nous, mais en nous, non en nostre corps, mais en nostre ame : non en toute ame, mais en sa plus noble partie. Or sus, voila donc l'homme fourny de bonnne & loyale mõnoye pour satisfaire à sa debte, & cõtẽter ce grand creancier : mais aussi qu'il la garde, qu'il la mesnage & reserue toute à ce besoin, qu'il se resouuienne que tout son amour est voüé & destiné à cest vsage, qu'il le doit tout à Dieu pour la descharge de son obligatiõ. Qu'il le luy paye donc, qu'il le luy donné en la meilleure & plus conuenable forme qu'il pourra, car il luy est hypotequé & assigné tout entier pour la recompense de ses biens-faits.

Amour plus precieux don de la volonté.

L'amour est le plus beau ioyau de l'homme.

Com-

Comment l'amour de l'homme enuers Dieu est suffisant payement de nostre debte, & luy est acceptable.

Chap. C X.

I'Ay dit par cy deuant, qu'il nous estoit venu deux choses de la part de Dieu, son amour & ses presens : que l'amour auoit deuancé les presens: car si Dieu ne nous eust premierement aimez, il n'y auroit eu rien de donné, ny rien de reçeu: son amour donc à esté le premier donné, & par son moyen tout le reste. Or d'autant que l'amour naturellement requiert amour, & l'aimer estre aimé, & ne peut la bonne affection estre recompensee que par vne autre reciproque, voire elle se plaint continuellement, si on ne luy rend la pareille: il faut donc payer l'amitié par sa semblable. En outre, veu que le premier present de Dieu c'est son amour, que c'est le fondement & cause de tout ce qu'il a donné depuis: il s'ensuit que l'homme le doit recognoistre & recompenser auant toute autre chose, luy rende amour pour amour : afin qu'il y ait de la proportion & de la correspondance, & que comme Dieu l'a aimé auant que de luy donner autre chose, & comme depuis à l'occasion de son amour il luy a fait tous ses autres presens, qu'il l'aime aussi premierement, qu'il luy rende son amour en payement, & puis toutes autres choses à cause de son amour: autrement il n'y auroit ni ordre ni conuenance en nostre paiement: par consequẽt il ne seroit pas acceptable à Dieu qui n'ayme riẽ de desordonné. D'auantage, comme

Amour naturellemẽt requiert vne contr'amour.

l'amour de Dieu est tres-liberal, cõme il est sans comparaison de plus grand pris que tous ses autres presens exterieurs, tout ainsi le franc amour de l'hõme est beaucoup plus noble, pl⁹ precieux & plus aimable que toute autre chose qu'il peut donner: il le doit donc employer pour la descharge de son obligation, & doit auant toute autre chose offrir son amour en contre-eschange de l'amour de Dieu, cause & fondement de tous ses autres bien-faits: autrement il y auroit de la disproportion qui luy seroit desagreable. En outre l'amour est souhaitable & acceptable de soy sans les autres choses, & nulle autre chose n'est ni plaisante ni agreable sans l'amour: la reuerẽce mesme, la crainte & l'honneur n'ont rien desirable sans luy, non plus que les autres presens, mais l'amour n'est iamais refusable ni desplaisant: De façon que quelque puissance & richesse qui soit en nous, si cherchon-nous tousiours l'amitié & bien-vueillance d'autruy. Et nostre createur tout abondant qu'il est en biens, en grandeur & en gloire, si veut-il estre aymé de nous, si ne refuse il pas nostre bonne affection: parquoy c'est vne excellente & parfaite chose que l'amour, seul aimable de soy, seul acceptable, & en nulle façon refusable. Or puis que l'homme l'a en soy, & qu'il est tenu de donner a Dieu a la descharge de sa debte ce qu'il a de plus beau, de meilleur & de plus parfait, qu'il luy donne son amour & qu'il s'asseure qu'il ne luy sçauroit faire present plus aggreable ni luy rendre vne plus acceptable recognoissance de ses bien-faits.

L'amour est le plus beau present de l'homme.

L'amour est de soy souhaitable.

L'homme doit aymer Dieu pour la recompense de ses bien-faits.

Comme l'homme ne peut respondre à la grandeur de son createur, ni luy rendre la pareille en nulle chose qu'en l'amour.

Chap. CXI.

DE vray le pris, l'excellence & la dignité de l'amour est merueilleuse, veu que c'est la seule chose par laquelle nous puissions correspondre a nostre createur & le contre-payer. Quand Dieu se corrouce a nous, nous ne nous courrouçõs pas a luy : au cõtraire nous trẽblons sous sa colere : S'il nous reprend, nous ne le contr'accusons pas, nous ne le reiugeons pas quád il nous iuge: il est autremẽt de son amour. Quand il nous aime, il veut que nous l'aimons: il endure qu'il y ait en cela de la correspondance entre luy & nous, & de la reuenche, signe euident de la noblesse de l'amour. Il y a toutesfois tousiours vne bien grande inequalité, car nostre affection n'a garde de contrepoiser la sienne: nous l'aimons sans comparaison moins que luy nous : & quand nous ne serions qu'amour, encore seroit-il extrémement foible & petit au pris de l'infinité de l'amour de Dieu. Mais c'est nostre deuoir, d'essayer de tout nostre cœur, de toute nostre ame, de tout nostre vertu & puissance a respondre de nostre affection a la sienne. C'est a nous de nous employer entiers a l'aimer de la meilleure & plus sincere façon qui sera en nous. Dieu ne nous demande que nostre bonne volontée en recompense de la sienne, & de tant de biens qu'il nous a fait. Il demande nostre amour tres-sincere, tres-monde, tres-cha-

Par la seule amour nous pouuons correspondre a nostre createur.

Nous ne sçaurions tant aymer Dieu qu'il nous aime.

Dieu ne demande que la bonne volonté.

ste & tres-pure, d'autant que la sienne est de ceste nature:autrement il n'y auroit ni proportion ni ressemblance:& il seroit laid & des-raisonnable de payer vne tres-saincte & tres-diuine amour par vne amour viciee & corrompuë : Il faut donc que l'homme rende amour pour amour,puis qu'il l'a,& le siẽ approchant des toutes parfaites qualitez qui sont en celuy de Dieu autant qu'il sera en sa puissance. Voila comme nous auons dequoy correspondre & contre-payer en Dieu,ce que nulle autre creature n'a:& comme l'amour est vne bien excellente & grande chose,puis qu'il nous rend de si pres semblables a nostre createur.

De l'ordre que l'homme doit garder à payer sa debte enuers Dieu.

CHAP. CXII.

NOus auõs traitté particulieremẽt des debtes qui engendrent l'obligation de l'homme enuers Dieu, & traitté aussi des choses qu'il luy doit donner en recompense & pour sa descharge, desquelles la cognoissance pend entierement de la parfaicte intelligence de ceste obligation eternellement establie: parquoi toutes fois & quantes que nous aurons a nous esclaircir de quelque doute concernant nostre payement recourõs à la nature de la debte.C'est vne infaillible lumiere esclerant perpetuellement nos pas au seruice de Dieu & a nostre deuoir enuers luy, c'est la racine & le fondement sur lequel se bastist la science de ce que nous deuons

donner & payer à nostre createur. Qui ne cognoist les qualitez & circonstances de nostre obligation, il est impossible qu'il sçache à quoy il est tenu enuers Dieu. Or d'autāt qu'elle s'engēdre du dōner & du receuoir (car si Dieu à seul dōné, & l'homme seul reçeu.) Et que s'il n'eust dōné, ny nous reçeu, il n'y auroit point de debte, ny ne serions en peine de debattre du paiemēt: ores estant à mesme de traitter de la forme qu'il nous faut tenir a payer, ie dois recourir a celle du donner & du receuoir: attendu que comme l'homme est obligé de ce qu'il a reçeu, aussi est il obligé de le rendre en la façon qu'on le luy a donné. Et veu que le premier present qu'il a reçeu c'est l'amour de Dieu (car Dieu l'aymoit deslors que premierement il le fist de neant) il est aussi obligé de recompenser auant toutes autres choses l'amour de son createur par le sien propre, comme nous auons desia monstré. Mais voiōs a present de quel ordre & en quelle maniere ce paiement ce fera. L'homme a reçeu de Dieu tout le bien qu'il a : il n'a rien eu, ny de soy-mesme ni d'autruy. Dieu l'a seul aimé : c'est par consequent a luy seul qu'il est obligé nō a autruy ny à soi-mesme. N'aiant rien reçeu de soy, il ne se peut rien deuoir: Parquoy qu'il dōne a Dieu son amour, & toute entiere : car il auroit tort si deuāt tout a luy seul il alloit diuisant son amitie pour en faire part a soy-mesme ou a d'autres. En outre, d'autant qu'il est continuellement & incessamment conserué par son createur, qu'il en reçoit iournellement des presens les vns sur les autres, qu'il ne peut estre

Amour premier present de Dieu a l'homme.

L'homme ne se doit rien.

L'homme est tenu d'aymer Dieu sans cesse.

vn seul moment sans luy : il s'ensuit qu'il est tenu de luy rendre & donner son amour sans intermission aussi, & sans cesse, & de l'aymer pour chaque minutte de temps qu'il passe. Voila l'ordre & la maniere de laquelle l'homme doit aymer son createur, l'aymer premier, l'aymer du tout, l'aymer continuellement & pour chaque chose.

L'ordre par lequel l'hõme doit aymer Dieu.

Comme nous sommes aduertis par l'exemple des creatures de nostre deuoir enuers Dieu.

Chap. CXIII.

NOn seulement la continuelle liberalité & affection de Dieu enuers l'homme, l'aduertist & admonneste incessamment de l'aymer luy seul, luy premierement, luy entierement, de toute sa puissance, de tout son cœur, en la plus syncere & saincte maniere qu'il pourra : d'autant qu'il a esté aussi le premier aymé, d'autant que son createur n'a rien qu'il ayme mieux, voire qu'il n'ayme rien que pour luy, iusques à auoir basty le monde & toutes les creatures à son occasion: mais l'ordre mesme des choses le presche & le crie à haute voix.

Nous deuõs seruir Dieu de nostre meilleur.

Car comme le monde nous sert par le commandement de Dieu, comme toutes les creatures nous fournissent de ce qu'elles ont de meilleur & nous en seruent: ainsi deuons nous donner & employer pour le seruice de nostre createur tout ce que nous auons de bon & de plus parfait, qui est nostre amour. Comme les autres

creatures nous seruent par le volontaire & libre commandement de Dieu de la plus syncere & moins fainte maniere qu'elles peuuent : ainsi deuons nous donner à Dieu l'amour engendré de nostre volõté & liberté, & le luy offrir de la plus entiere & pure affection que nous avons. Comme les autres creatures par l'ordonnãce de Dieu no⁹ seruẽt de toute leur force & puissance, aussi deuõs-nous de toute la nostre & de tout nostre cœur rendre à Dieu le deuoir de nostre amour, suyuant la vraye obligation que nous en auons. Comme les autres creatures s'employẽt iour & nuict incessammẽt & de toutes façons pour nostre seruice : ainsi deuons nous continuellement & à toute heure fournir à Dieu de nostre bonne volonté & de nostre amour. Comme les autres creatures ne seruent qu'au seul homme, que elles ne visent qu'à ce but, qu'elles sont ordonnees & rengees par la volonté de Dieu à ce seul effet : ainsi deuons-nous seruir nostre seul createur, renger à ceste fin là seule nos desseins, nos desirs, & nos intentions. Comme le seruice que nous font les creatures nous est desirable & plaisant, nous deuons aussi mettre ordre que le nostre le soit à Dieu. Or il ne luy peut rien venir de nostre part si acceptable que nostre amour. Comme les autres creatures nous seruent selon leur nature, & de la façon qui leur est la plus propre, à sçauoir necessitez & contraintes, quasi à la mode des serfs, d'autant qu'elles son nées sans liberté : seruons aussi librement & volontairement, veu que nostre nature est d'agir ainsi : elles seruent comme creatu-

Il faut aymer Dieu volontairement.

Il faut aymer Dieu de toute sa force.

Faut tousiours aimer Dieu.

Faut seruir a Dieu seul.

res & à leur maniere, que l'homme serue comme homme, & à sa façon : c'est à dire, volontairement & sans contrainte. Que tout ce qu'il donnera a Dieu, il le donne franchement & librement. Et d'autant qu'il n'y a rien en luy plus volontaire, plus plain de liberté & de franchise que l'amour (car il ne peut estre donné ny par contrainte ny par necessité, & par consequent que le seruice qu'il en fait luy est seul propre, entant qu'il est homme) qu'il en serue donc son createur. Ainsi il y a deux manieres de seruir, la contrainte & necessaire qui est es creatures, bien que ceste necessité ait esté attachée a leur nature par la libre & volontaire ordonnance de Dieu : L'autre franche & libre qui est en nous, produite de nostre volonté. Voyez comme d'vn costé la tres-sincere affection de laquelle Dieu nous a preuenus, & nous tient continuellement embrassez, & de l'autre le seruice que les creatures font incessamment au seul homme de toute leur puissance & vertu, en la meilleure & plus propre maniere qui soit selon leur nature, crie apres nous, & nous admonneste de seruir Dieu seul, de luy donner ce que nous auons de meilleur, de luy fournir en tout temps & sans cesse de nostre amour en la plus pure & moins sainte façon que nous pourrons selon nostre nature, c'est a dire, tres-librement & tres-volontairement. Apprenons nostre deuoir au moins par leur exemple que nous auons iournellement deuant les yeux.

Amour chose libre en l'hôme.

Deux manieres de seruir.

Comme les creatures se portent enuers nous ainsi nous deuons nous porter enuers nostre createur.

CHAP. CXIIII.

DIeu veut que l'homme le paye de ce qu'il luy doit naturellement, & qu'il le paye en la façon qu'il le doit payer: car ny nostre seruice, ny nulle autre chose de nostre part ne luy sera acceptable, si nous ne la luy rendons en la maniere qu'elle luy doit estre renduë. Affin donc que l'homme ne perde pas son temps & son seruice, il luy faut sçauoir ce qu'il doit, à quoy se monte son obligation, & l'ordre d'y satisfaire aggreable à son creancier. Les creatures inferieures le luy apprendront clairement, car Dieu les ordõnant par sa bonté & bien-veillance pour nostre seruice, nous a monstré par là, qu'il veut aussi estre seruy de nous, & comme il le vouloit estre. Ce premier seruice sert d'exemplaire au second duquel nous sommes tenus enuers luy. Car puis qu'il a esté rangé & reglé par Dieu, il est sans doubte tres-bien reglé, & tel qu'il doit estre: c'est donc bien raison qu'il serue d'exemple & de regle au nostre. Parquoy considerons que les arbres ne nous donnent pas seulement les fruits, mais qu'il nous les donnent mœurs, plaisans & acceptables, qu'ils trauaillẽt continuellement par l'ordonnance de Dieu à les adoucir & meurir, pour nous les pouuoir deuëmẽt presenter & bien à propos. Nous ne les rece-

Exẽple de seruir Dieu pris du seruice que nous joui les arbres.

urions pas volontiers verds, aigres ou corrompus: & si nous les mesprisons, ce leur seroit autant de peine perdue. Nous voila donc instruits de rendre a Dieu non seulement seruice, amour, crainte, reuerence, & honneur, mais de le rendre encore meur, doux & plaisant, bon, vray & parfait: de mettre peine & trauailler sans cesse pour le luy pouuoir presenter dignement, de peur qu'il ne le refuse, & qu'il ne rende nostre peine frustratoire : car il est certain qu'il ne receura pas vne amour corrompuë ny vn honneur ou seruice feint ou fardé. Puis que les autres creatures nous seruent de bonne foy & sans feintise, que toute leur occupation est en cela, de nous rendre leurs presens propres à nostre vsage & aggreables, c'est bien raison que nous en façions autant à nostre createur pour ceux que nous luy deuons. Ainsi c'est vne tres-certaine, tres-vtile regle à l'homme & generale, qu'il se doit porter enuers Dieu & le seruir en sa facon, comme les creatures inferieures se portent enuers luy & le seruent à la leur : qu'il doit mettre tout soin & diligence à les imiter & ressembler en cela: Or elles luy apprennent euidemment que rien de vicieux, de corrompu & d'immonde n'est acceptable à la diuinité, ains qu'il luy est desplaisant & à contre-cœur.

Les creatures nous seruent à la bonne foy.

Le payement que nous deuõs à Dieu de nostre amour est si aisé, qu'il ne se pourra trouuer nulle excuse à ceux qui ne l'auront payé.

CHAP. CXV.

LEs hõmes ont esgallement le liberal arbitre, & l'vn a autant de liberté en sa volonté que l'autre: car c'est de la propre nature de la volonté de n'estre nullement subiette a la violence ou a la contrainte, d'où il s'ensuit que tout chacun est maistre de la sienne: & par consequent attendu que l'amour s'engẽdre de nostre liberté volõtaire, que chacũ est aussi esgalemẽt maistre de son amour, qu'il le peut dõner a qui bon luy sẽble, & qu'il n'en sçauroit estre empesché. D'auantage la volonté est tousiours accõpagnee & plaine d'amour, l'amour n'y mãque iamais, elle ne se peut ni affoiblir ni diminuer pour aymer. Puis qu'il est ainsi & que nous sommes obligez naturellement d'aymer Dieu sans cesse: certainement il est impossible que nous trouuions quelque legitime excuse de ne l'auoir pas fait. Nulle façon d'indigence, ou d'impuissance ne nous en seruira. Nos actions, le boire, le manger & autres ne peuuent empescher ny destourner le cours de nostre amitié: Par ainsi comme a chaque minute d'heure nous receuons nouuelle obligation d'aymer Dieu, rien ne nous garde que nous ne puissions aussi continuellement, incessamment, iour & nuict, a toute heure & en tout lieu l'aymer si nous en auons enuie. En outre, veu qu'il n'y a ny peine ny desplaisir a aymer, voire que ceste affection apaise les ennuis,

Propre nature de la volonté.

La volonté est tousiours accõpagnee d'amour.

Il n'y a peine ni desplaisir a aimer.

ſoulage noſtre trauail, nous fourniſt de contentement & de lieſſe : car il eſt doux & plaiſant d'aymer : pour neant irons nous cherchant nos excuſes ſur la peine inſupportable de noſtre charge ou ſur la difficulté de l'executer, ſi de fortune nous n'auons rendu à Dieu le ſeruice & l'amour perpetuelle que nous luy deuions. En toutes les autres operations il y a de la ſocieté, de l'ennuy ou laſſeté. Celle-cy d'aymer eſt ſeule exempte de tous ces accidens : d'où l'homme doit tirer vne merueilleuſe ſatisfaction de voir ſa premiere & principale obligation ſi legere à ſatisfaire. Ceſte grande partie qu'il doit à ſon createur pour tant de bien-faits, aſſignée ſur vn payement ſi aiſé à trouuer, ſi facile & ſi plaiſant à rendre, eſt vn ſingulier teſmoignage de la bonté de Dieu & de ſa benignité, de n'auoir voulu requerir de l'homme pour ſon immenſe liberalité nulle recompenſe peſante, mal-aiſee, ou laborieuſe: d'autant moins ſera-il auſſi excuſable, s'il n'y ſatisfait, & s'il ne paye.

Amour n'eſt ſuiet à ſacieté, ne laſſeté.

Comme le ſeruice que nous faiſons à Dieu reuient entierement à noſtre profit.

Chap. CXVI.

I'Ay prouué clairement ailleurs, que Dieu eſt infini, tres-parfait & tres-accomply, garny à ſuffiſance de tout ce qu'il luy faut, nullement indigent d'aucune commodité nouuelle. D'autre part, l'experience nous apprend iournellemēt que le ſeruice des creatures inferieures n'eſt pas oiſif, veu qu'il reuient au tres-grand bien & vti-

lité de l'homme. Que dirons-nous donc de celuy que nous deuons a Dieu? sera-il vain? Nullement : il faut qu'il engendre du profit & de la commodité tout plain. Car il n'est pas croyable, que le seruice qui part des choses moindres que nous, fust ainsi fructueux, & que le nostre demeurast inutile : voire il doit estre d'autāt plus profitable, que nous excedons en pris les autres creatures. Mais puis qu'il ne le peut estre à Dieu, a cause de son infinie plenitude, incapable d'accroissance, il s'ensuit que le seruice que nous luy faisons reuient à nostre propre commodité, & non à la sienne : & par consequent veu que celuy que nous receuons des creatures nous est de grande vtilité, que le nostre nous en rapporte vne autre sans comparaison plus grande. Ainsi de toutes parts l'acquest est nostre. Ceste consideration peut bien iustement seruir d'esperon à nous pousser au seruice de *Dieu*, de toute nostre force & puissance : & à la verité, nous nous combatrions nous-mesmes, si nous n'estions beaucoup plus enclins à seruir Dieu pour nostre propre profit, que les creatures ne sont a nous seruir, d'autant que nous sommes plus tenus a nous-mesme, qu'elles ne sont. O l'admirable & incomprehensible bonté de nostre createur & bien-veillance enuers nous, d'auoir rengé & ordonné toutes choses pour nostre commodité, & non pour la sienne! Nous serions vilainemēt ingrats, si nous ne la recompensions de la plus feruente amour qui soit en nous.

Le seruice que nous deuons à Dieu n'est pas inutile.

L'hōme qui ne sert à Dieu se cōbat soy-mesme.

Comparaison des deux seruices, de celuy que les creatures nous doiuent à celuy que nous deuons a Dieu.

CHAP. CXVII.

COmme nous venons de dire, il y a deux seruices, celuy que les creatures doiuēt à l'hōme, & celuy que l'homme doit à son createur: tous deux ordonnez pour nostre seul bien & aduantage. Comparon les l'vn à l'autre, & les conferons à l'homme. L'vn est produit d'vne naturelle necessité, car les creatures sont commandees de nous seruir, & ne pourroient faire autrement: d'où s'ensuit, qu'il ne peut meriter de la remuneration, & qu'elles n'en reçoyuent nul salaire. L'autre, encore que l'homme soit tenu & obligé de le faire, si est-il libre & volontaire: par consequent, il tire aussi naturellement apres soy du guerdon & de la recompense. Cestuy-cy est plus noble & plus digne que l'autre, d'autant que la liberté vaut mieux que la seruitude. Voila leurs differences: voyons ores pourquoy ils sont tous deux necessaires à l'homme. Considerons le profit qu'il reçoit de l'vn & de l'autre, lequel des deux luy est plus necessaire ou plus vtile. Nous n'auōs pas seulemēt besoin d'estre, & de nous maintenir en essence: Mais nous auons encore besoin de bien estre, & d'estre de la plus accomplie essence que nous pouuons. Nostre nature ne se contente iamais autrement, & n'estudie à nulle autre chose incessamment, qu'à embellir & accommoder nostre estre. Ces deux seruices se rapportent à l'homme par ces deux considerations. Le pre-

Dieu contraint les creatures a nostre seruice.

Nature tēd tousiours a bien estre.

mier des creatures, regarde la duree & la conseruation de son estre : Le second, de l'homme enuers Dieu, en regarde l'amelioration & l'agẽcement. Les creatures le seruent pour le maintenir & entretenir : il doit seruir Dieu afin qu'il enrichisse & bien-heure son essence. Parquoy puis qu'ils sont tous deux à son profit, & que tous les biens qu'il peut receuoir sont enclos dedans l'vn ou l'autre de ces deux circonstances d'estre long temps, ou d'estre heureusement, & que l'experience nous monstre que le premier vise à sa conseruation & duree : Il s'ensuit que l'autre comme plus excellent luy acquiert le biẽ & commodément estre. Et d'autant que le bien estre vaut mieux que l'estre, le second seruice est aussi plus digne que le premier. Au reste comme le seruice des creatures est continuellement necessaire a l'homme, pour conseruer son estre, aussi necessairement doit-il sans cesse seruir a Dieu pour en acquerir le bien estre. Cõme tout soudain que le seruir des creatures luy deffaut, il se meurt & perd son estre, qu'il ne sçauroit durer vn moment, si l'air ou la terre luy manque : semblablement deslors qu'il intermet le seruice de Dieu, incontinent qu'il ne le sert plus, sans doute il perd son bien estre, & encourt le mal estre. Et tout ainsi que la cessation du seruice des creatures luy cause la ruyne de son estre, ainsi fait l'intermission du seruice qu'il doit a Dieu la perte entiere de son bon-heur. De façon, que comme nous disons estre mort celuy qui n'est plus, aussi appellons nous mort celuy qui est esloigné de la grace de Dieu, pour ne le

L'homme perd son bien estre, laissant le seruice de Dieu.

Sã la grace de Dieu l'homme est mort.

seruir pas. Ainsi que les autres choses le seruent continuellement & incessamment, afin qu'il viue: aussi faut-il qu'il serue son createur, afin qu'il viue heureusement. Et veu qu'il a pour neant l'estre, s'il n'a le bien estre, il s'ensuit qu'il ne se peut nullement preualoir du seruice des creatures, si de son costé il ne sert aussi son createur. D'auantage comme il est beaucoup plus desirable & plus necessaire à l'homme de bien estre que d'estre seulement: aussi luy est-il beaucoup plus vtile & souhaitable de faire seruice a Dieu, que de le receuoir des creatures. Et comme il a plus de besoin du bien estre que du seul estre, aussi a-il pl' a faire de l'vn que de l'autre seruice. Parquoy de mesme que l'heureusement estre se porte enuers l'estre seulement, de mesme se porte nostre seruir enuers le seruir des creatures. Comme l'estre ne vise & n'est que pour le commodément estre, ainsi le seruice des creatures ne regarde & n'est que pour le seruice que nous faisons a Dieu. Comme elles sont pour nous seruir, aussi sommes-nous pour seruir nostre createur. Si le second seruice manque, le premier est frustatoire. Le seruice des creatures est perdu, qui est employé a celuy qui ne sert point son createur, & celuy-la (entant qu'il est en luy) renuerse & aneantist l'ordre de l'vniuers. Comme il est ordonné que l'homme ne puisse estre sans le seruice des creatures: ainsi est-il ordonné qu'il ne puisse bien estre, s'il ne sert son createur. Voyla comme nous auons comparé l'vn seruice a l'autre, & tous les deux a l'homme.

Il est meilleur à l'hôme seruir Dieu que de l'estre des creatures.

L'homme qui ne sert Dieu est à tort seruy des creatures.

Comme

Comme par le seruice que nous font les creatures nous pouuons necessairement conclure que c'est Dieu qui maintient toutes choses en leur estre.

Chap. CXVIII.

CE que nous voyons par experience, que la duree & conseruation de nostre estre depend entierement du seruice que nous font les creatures, nous doit seruir de tres-certaine instruction, qu'elles & nous sommes maintenus par la seule main de Dieu, Car si nous, qui sommes plus nobles & plus dignes, ne nous pouuons aucunement passer de leur secours, il n'est nullement croyable, qu'elles, qui sont inferieures, se puissent passer du secours de quelque autre : attendu que, s'il estoit ainsi, elles seroient sans comparaison plus grandes que nous & plus accomplies. Or puis que ce n'est pas de nous pourtant qu'elles sont soustenuës, veu que ce sont elles qui nous soustiennent, certainement il faut que ce soit quelque autre qui les maintienne en leur estre, & par consequent nous au nostre : car en nous maintenant il les maintient pour nous, & en les maintenant il nous maintient par elles. Ainsi l'homme est obligé à Dieu elles pour le seruice qu'il en reçoit.

Comment ces deux seruices font vne societé en l'vniuers & nous attachent à Dieu.

Chap. CXIX.

VOyez en ces deux seruices vne merueilleuse cousture de l'vniuers, & vn singulier or-

L'uniuers es deux seruices.

dre. Les creatures inferieures sont faites pour l'homme, elles le seruent, & en le seruant, elles s'vnissent & se ioignent à luy : voila le premier assemblage de toutes les choses inferieures auecques l'homme, tissu par ce premier seruice. L'homme par son amour sert Dieu son createur, & en le seruant il se ioinct & attache à luy: voila la seconde & derniere cousture. Or la generale boucle & commun fermeil de ceste riche enchaineure & vnion du monde, c'est l'amour. L'amour est la perfection & la consommation de ce bel ordre. C'en est le commencement & la fin. L'amour de Dieu a premierement ordonné les creatures pour l'homme, & l'homme apres par l'amour s'vnist & s'attache à Dieu. Parquoy si l'homme ne se ioint à luy en le seruant & en l'aymant il fausse & brise les liens de ceste vniuerselle societé. Ces deux seruices ne sont que pour luy. Nul autre n'a part au bien qui en prouient. Le premier le fait estre, le second bien estre. Les creatures ne reçoiuent nul loyer du seruice qu'elles nous font, sinon que ce leur est honneur de nous seruir : & l'homme retire à soy tout le profit & commodité qui reuient du seruice qu'il fait à Dieu, & s'honore & s'anoblist en le seruant. Ces deux seruices vnissent le monde en soy, & puis l'vnissent à Dieu. Consideron en les deux nœuds. Le premier, des creatures à l'homme : cestuy-cy est naturel & necessaire, car elles le seruent contraintes par le commandement de Dieu : bien que ce commandement soit party de sa libre & volontaire puissance. Le second, est de l'homme à

Amour boucle generale au monde.

Le seruice à l'homme honore les creatures pour tout loyer de leur peine.

Differences des deux seruices.

Dieu : cestuy-cy est franc & non cõtraint. Aussi le premier ne bouge, & tient continuellement ferme. Il n'est pas ainsi du second : car il se deprend quelquefois & se lasche en quelques hõmes. Le premier est tresbeau & tres-admirable : Le second encore plus. Le premier est visible, sensible & manifeste à tout chacun : le second insensible, inuisible & occulte. Le premier est corporel & exterieur : le second est interieur, spirituel & intellectuel. Le second est plus excellent que le premier, d'autant que le spirituel excede le corporel. Voila comme l'homme sert de moyen entre Dieu & les creatures cõme il fait la liaison entre son createur & les choses inferieures. C'est luy qui noüe ces deux extrémes & ces deux bouts si dissemblables. Tout cecy nous aprend combien est bonne & admirable l'obligation de laquelle l'homme est tenu enuers Dieu, de son amour, qui remplist & parfait l'vniuers, qui nous attache à Dieu, afin que nous en receuions le tresbon estre.

L'homme sert Dieu librement & pource non tousiours.

L'obligation d'aymer nostre prochain est engẽdree de celle que nous auons premierement d'aymer Dieu.

CHAP. CXX.

NOus auons gaigné par la doctrine mesmes de l'experience, que nous sommes tenus à Dieu de tout nostre amour, que c'est nostre principale obligation & premiere debte, que c'est faire iniustement & contre raison de le payer ou rendre à vn autre, attendu que nous

ne le deuons certainement qu'à luy seul. Parquoy pour faire nostre deuoir il nous faut donner nostre entiere affection à nostre createur, nous ne la pouuons diuiser ni departir pour en distribuer à d'autres : d'où il s'ensuit que l'homme n'est obligé naturellement d'aymer nulle creature pour les commoditez qu'il en reçoit: Il en est redeuable à Dieu : car c'est Dieu qui le secourt par le moyen des creatures qui sont siénes, & par consequent est sien aussi tout le bien qui part d'elles : autrement nous osterions l'obligation generale du monde enuers son createur. Il s'ensuit aussi que nul homme ne peut demander recompense du plaisir qu'il fait à son compagnon, ni requerir d'en estre aymé, honoré, ou payé de luy : ni s'attribuer ceste debte, ains le doit attribuer & laisser à Dieu. Mais par ce que nous sommes tenus de rendre à nostre createur premierement nostre amour, comme luy estant iustement deuë, nous sommes aussi obligez d'aymer toutes les choses qui sont siennes, entant qu'elles sont siennes. Et d'autant que toutes creatures le sont, il il nous les faut aymer pour ceste consideration, & sommes tenus à ce deuoir par vne secōde obligation engēdree necessairement en consequence de la premiere: de sorte qu'à la verité ce n'est qu'vn, & la premiere comprend la seconde. Or d'autāt que toutes les creatures ne sont pas pareilles, & que celle qui est l'image de son createur est la pl' digne, nous sommes obligez d'aymer incōtinent apres Dieu celle qui porte sa ressemblance: car immediatement apres luy suit son image : & veu que ceste

L'homme n'est tenu d'aymer les creatures, bien qu'il s'en serue.

L'homme ne peut naturellemēt demander recompense des plaisirs qu'il fait.

Il faut aymer toute chose comme appartenante à Dieu.

creature c'est l'homme, que l'homme est la viue image & ressemblance de son createur, nous le deuons aymer comme tel: attendu que tout ainsi que nous sommes tenus d'aymer Dieu premierement, aussi sommes nous d'aymer incontinent apres luy son image. *L'homme doit aymer l'homme incontinẽt apres Dieu.*

Il appert par l'ordre des choses que nous sommes la vraye image de Dieu.

CHAP. CXXI.

L'Ordre de l'vniuers nous apprẽd que l'homme est la tres-parfaite & tres-accomplie ressemblance de son createur. Il y a beaucoup de rengs entre les creatures, comme nous auons dit par cy deuant. Celles qui viuent ressemblẽt plus Dieu que celles qui ne viuẽt pas, celles qui sentent que celles qui sont priuees du sentimẽt; celles qui ont intelligence plus que celles qui n'en ont pas. Parquoy, puis qu'il y a entre elles vne eschelle & vn ordre de ressemblance, comme l'experience nous monstre: & que l'homme est en la derniere & plus haute marche, que ceste montee finist en luy: Il s'ensuit qu'il parfait le dernier poinct de ressemblance: autrement pour neant seroit-il le dernier, pour neant auroit nature arresté son eschelle en cest endroit Il est donc par sa nature, entant qu'il est homme la vraye & viue image de Dieu: tout ainsi que le cachet engraue sa figure dans la cire, ainsi a Dieu empreinct en l'homme sa semblãce. L'hõme le represente entierement. Et d'autant qu'il est spirituel & intellectuel, son image le doit *L'homme est le seel de Dieu.*

estre aussi, & nullement corporelle, d'où il s'ensuit puis que nous sommes composez du corps & de l'ame, & que l'ame est toute spirituelle, que c'est aussi pour le respect d'elle que nous sommes l'entiere image de nostre createur. Or d'autant que l'homme est obligé d'aymer apres Dieu sa semblance, il faut qu'il aime apres Dieu son prochain, semblance & image spirituelle de Dieu.

L'ame est toute spirituelle.

Il nous faut aymer tous hommes indifferemment. CHAP. CXXII.

Il faut aymer tous hommes, amis & ennemis.

ET parce que tout homme, entant qu'il est homme, porte en soy l'image de son createur, & que tout chacun est tenu d'aymer l'image de Dieu apres luy, il nous faut aymer indifferemment nos amis, nos ennemis, ceux qui nous profitent, ceux qui nous nuysent : car ce sont tousiours hommes, & par consequent image & ressemblance de Dieu.

De l'amitié commune que nous deuons porter les vns aux autres. CHAP. CXXIII.

D'Auantage comme l'hōme est obligé d'aymer soy-mesme, d'autant qu'il est la viue image de Dieu, par semblable consideration doit-il aussi aymer tout autre homme comme soy-mesme, & autant que soy: car tous hommes sont de mesme nature, entant qu'ils sont hommes, & par consequent vniformement image

Faut aimer son prochain comme soy.

de Dieu: Parquoy ils se doiuent entr'aymer les vns les autres, cõme one mesme nature & mesme image. Chacun doit estimer son compagnõ comme soy-mesme, nullement different nullement diuers. Tout le bien de l'homme, entant qu'il est homme, & entant qu'il est image de Dieu, est vn & semblable à tous hommes; il cõuient à l'vn comme à l'autre: ainsi le bien que chacun se veut & se souhaitte, entant qu'il est homme & image de Dieu, il le doit esgalement vouloir & souhaitter à tout autre homme: car ils ne sont ensemble qu'vne mesme nature. Voila comme necessairement il y doit auoir entre nous vne extréme societé & conionction par droit de nature, vne parfaite paix, concorde & vnité, veu que la cause d'aymer est pareille & commune à tout nostre genre. Et d'autant que ceste seconde obligation de nous entr'aymer est entierement engendree de la premiere que nous auons à Dieu, que la premiere est tres-iuste & tres-raisonnable, establie sur l'inuiolable droit de nature: Il s'ensuit que ceste-cy l'est aussi. Comme nostre premiere debte c'est la premiere iustice naturelle, ceste seconde debte est aussi la secõde. Et puis que chaqu'homme pour le respect de son ame est image de Dieu, certainement nous deuons tous aymer l'ame de nostre prochain comme la nostre. Parquoy il y a en nous deux naturels liens d'amitié: Le premier, de chaqu'homme enuers Dieu, car par nostre generale obligation nous sommes attachez à luy premierement: Le secõd, de nous entre nous, qui s'engendre par la vertu & force du

Tous hommes entant qu'hommes sont esgaux.

Aymer l'ame de son prochain comme la sienne.

premier:Car nous nous deuōs entr'aymer, d'autant que chacun de nous est la ressemblance de son createur:Ainsi,puis que le second est fondé sur le premier,si le premier n'y est, le second n'y peut estre: & au rebours, tout partout où est le premier, le second y est aussi necessairement. Les creatures s'attachent à l'homme en le seruant, l'homme se ioint à Dieu en l'aymant, par consequent il se ioint encore apres par amitié à tout son genre. Voila la perpetuelle enchaineure que l'amour dresse en l'vniuers.Dieu a premierement aymé, & ayme continuellement les hommes.Ses creatures par leur seruice ordinaire tesmoignent sa perpetuelle affection enuers nous. Par ce sien eternel amour & par l'obligation qui s'en engendre continuellement,il nous tire & ioint à soy, & par mesme moyen nous ioinct aussi & vnist entre nous.

L'entire profit de l'amitié que nous deuons les vns aux autres reuient à nous.

CHAP. CXXIIII.

L'amitié mutuelle des hõmes tourne toutes à leur profit.

PVis que nous auons verifié que la recompēse des seruices que nous faisons à Dieu, reuient entierement à nostre profit & vtilité, il s'ensuit necessairement, veu que le deuoir d'amitié duquel nous sommes obligez les vns aux autres est engendré & part de ceste premiere obligation que nous auons à Dieu que le bien qui en prouient tourne aussi à nostre commodité & aduantage. C'est donc bien raison que nous nous entr'aymons,puis que tout le profit

de ceste amitié & societé est nostre. Et d'autant que nostre premier deuoir consiste en ceste partie il s'ensuit que d'aymer Dieu premierement & puis nostre prochain comme estant son image, c'est nostre premier & principal bien: voire que tout autre bien que nous puissions auoir doit venir de celuy-là, comme du commencement & racine de nostre heur: & tout ce qui n'en vient pas ne peut estre proprement appellé bien. Plus nous rendõs le deuoir a Dieu, plus nostre commodité & bõ-heur s'augmẽte. Ainsi ont esté toutes choses faites, non pour la commodité de Dieu, mais pour celle de l'homme, & il est pour soy & pour son profit, non pour celuy d'autruy.

Le seruice que nous receuons des choses inferieures nous apprend clairement que nous ne sommes tous qu'vn.

Chap. CXXV.

Les hommes se doiuent estimer vns, chacun d'entr'eux se doit particulierement aymer, & aymer son compagnon comme soy-mesme, non seulement par la vertu de nostre premiere obligation, mais aussi par l'exemple & instruction des autres creatures. Car elles qui sõt faites pour nous & qui nous seruent suyuant l'ordonnãce de Dieu, ne font en nous seruant, nulle distinction ou difference de personnes: Autant leur est le royturier que le gentil-homme, autant le pauure que le riche: elles nous seruent esgallement, elles trauaillent de mesme pour

Les hõmes ne sont qu'vn.

Les creatures seruent l'hõme sans respect.

l'vn que pour l'autre. Qu'il soit ainsi: La terre ne fait pas plus de seruice a vn Roy qu'a vn laboureur, ne fait pas l'eau, l'air & le feu: Ne font pas les arbres, les plantes & les animaux. Il est plus apparent au Soleil, qui est plus noble, & qui nous fournist plus de commodité que les autres. Il esclaire egallement au mõde & depart sa lumiere sans faueur. Qu'est-ce, que par le commandement de Dieu les creatures seruẽt ainsi indifferemment les hommes? si ce n'est qu'ils ne sont reputez que pour vn, & qu'ils se doiuẽt estimer tout vne mesme chose Elles seruent l'homme, entant qu'il est homme & cõme creature de Dieu, & pour ce elles seruẽt esgallement tout le genre. Et puis que c'est à ceste seule contemplation, c'est vn argument infaillible que ce seruice n'est assigné qu'a l'image & ressemblance de nostre createur. Receuõs-le donc dignemẽt auec respect, & cõme estãt cela, autrement nous nous faisons tort & prenons chose qui nous est indeuë. Ainsi ce monde garny de tant de belles creatures est fait pour l'homme, par ce qu'il est image de Dieu: & l'image de Dieu est si noble qu'elle vaut que tant d'excellentes creatures la seruent. Que l'hõme ne pense pas que ce seruice luy ait esté destiné pour autre respect, ny pour quelque consideration qu'on ait eu de ce qu'il est Pierre, ou Guillaume. Or si les choses inferieures le seruent par ce que il porte l'image de Dieu, beaucoup plus doit-il honorer & seruir son semblable pour ceste mesme raison, d'autant qu'il cognoist mieux la grãdeur & perfection de ceste qualité, & d'autant

Le Soleil esclaire sans respect de personne.

L'vniuers fait pour l'hõme entãt qu'il est image de Dieu.

aussi qu'il attend de ce sien deuoir du bien & de la recompense. Parquoy les creatures nous instruisent que tous hommes sous vne mesme vocation & pour vne mesme cause, se doiuent entre-aymer les vns les autres, car ils sont esgallement image de Dieu. Puis qu'elles nous seruent indifferemment, sans acception de personne, & nous seruent à tous comme à vn seul homme, c'est raison que nous-nous entre-aymions de mesmes, & que chacun cherisse son semblable comme soy, c'est à dire comme homme.

Comme les hommes ne sont qu'vn, & de la double fraternité.

Chap. CXXVI.

LA communauté d'vn mesme & seul Dieu viuant, la conformité qu'il y a en tout le genre humain d'estre chaque homme, entant qu'il est homme, image de son createur : la generale & commune affection que Dieu porte a tous les hommes, entant qu'ils sont hommes & son image : la ressemblance de ses bien-faicts enuers tous, la pareille necessité & pareil besoin de son secours, la conformité de l'obligation enuers mesme maistre & pour mesme cause, la pareille conseruation qui nous maintient tous en nostre estre, le mesme seruice que nous luy deuons l'vn comme l'autre, le seruice que nous font à tous indifferemment les creatures, la mort pareille d'elles & de nous, la conformité & vnité de la nature & du nom. Toutes ces circonstances ioinctes en vn, nous apprennent

Double fraternité de l'homme.

euidemment & nous disent que nous deuons bastir entre nous vne extréme vnité, & nous estimer tous comme vn seul homme : d'où s'engendre la tres-belle consideration d'vne double fraternité, premierement de l'homme auec toutes les autres choses inferieures : car luy estant creature de Dieu, & elles aussi creatures de ce mesme Dieu, ceste origine commune d'vn seul pere conclud aussi vne generale fraternité de l'homme à toutes les autres creatures: l'autre est particuliere entre les hommes comme estans enfans de mesme createur, & chacun de nous estant son image: il n'en est point de plus grande ny de plus estroite que celle-cy.

De nostre vnion procede tout nostre force.

Chap. CXXVII.

Vnion mere de force.

Toute force s'engendre de la conionction, & de la diuision toute foiblesse : si qu'il y a tousiours plus de force là où il ya plus d'vniõ. Or elle doit estre singuliere entres les hommes : premierement par ce qu'ils sont tous vnis en Dieu par amour : premierement par ce qu'ils sont tous la vraye & viue image de leur createur, & que par consequent ils doiuent estre extrémemẽt vnis par amitié, & ioints entr'eux: car il est impossible qu'aucun ayme Dieu, qu'il n'ayme aussi sa ressemblance: & plus on l'ayme, plus ayme-l'on son image. Ainsi nous aymons nostre semblable, à mesure que nous aymõs nostre createur. Et à mesure que nous nous entre-aymons, s'estressit aussi & se lie plus ferme no-

ſtre vniõ generale. Ceſte vniõ durera autant que durera l'amour, & l'amour peut touſiours durer, ſi fait donc bien auſſi l'vnion : Parquoy elle peut eſtre perpetuelle entre nous, & ſi parfaite qu'il n'y ait rien plus vn que le genre humain : car la conionction qui s'engendre d'vne telle amour baſtiſt de nous vne parfaite vnité, elle change & fait d'vn homme l'autre, & au rebours. Ainſi puis que la force & la puiſſance dependent de la couſtume de noſtre ſocieté, il s'enſuit que les hommes liez en ceſte matiere ſeront fournis d'vne force & puiſſance inuincible. Voila comment plus nous viſons & regardons à Dieu, plus nous nous entr'aymons & vniſſons, & fortifions par conſequent : & au contraire plus nous viſons & regardons à nous, plus nous-nous diuiſons & pluraliſons, & affoibliſſons auſſi. Parquoy l'vnion eſt toute la force & bien de l'homme : plus elle s'augmente, plus s'augmente ſa puiſſance & ſon bon-heur. Comme nous pouuons eſtre tous participans de ceſte ſocieté, auſſi pouuons-nous eſtre enſemble iouyſſans de ce biẽ ſans qu'il ſe diminue, & ſans que nous nous empeſchons l'vn à l'autre, & en pouuons eſtre perpetuellement iouyſſans, d'autant qu'elle peut auſſi eſtre perpetuelle: car puis que ceſte vniõ procede de noſtre franche volõté & liberté, elle ne peut eſtre deſtruite par aucune violence ou puiſſance. Ainſi noſtre force eſt inuincible, qui eſt noſtre vray bien incorruptible & immortel. Voyez combien de profit l'hõme peut tirer de ſon amour enuers Dieu & enuers ſon prochain, & cõme en cela ſeul cõ-

Les hõmes bien vnis ſont inuincibles.

ſiſte tout le parfait & vray bonheur du genre humain.

Concluſion des choſes precedentes.
Chap. CXXVIII.

I'Ay ſuiuy le progrez de ce liure iuſques à ce lieu, commençant par le dernier ordre des creatures, & montant contre-mont iuſques a la vraye cognoiſſance de noſtre Dieu, inuiſible: tout puiſſant, tout ſage, & tout bon. Elles nous ont monté & conduit comme par vne eſchelle treſbien ordonnee, iuſques à vn ſouuerain pere, createur & commencement de toutes choſes, & plus auant encore iuſques a nous deſcouurir les affections de ſon cœur, le grand amour qu'il nous porte, l'extréme obligation que nous auons de l'aymer : & par ce moyen nous ont vnis a luy, dreſſant par maniere de dire vn treseſtroit mariage entre nous: & puis de ceſt amour elles nous ont rauallé a celuy que nous deuons a toutes les autres choſes a cauſe de Dieu, & par ce qu'elles ſont ſiennes. Ainſi nous ſommes montez des creatures au createur, & deſcendus apres par meſme voye du createur aux creatures. Nous aymions premierement les choſes inferieures pour la beauté qui eſt en elles, pour le ſeruice que nous en receuions, & quant tout eſt dit nous les aymions a cauſe de nous: ores nous les aymons a la contemplation de noſtre createur, par ce qu'il les a faites & par ce qu'elles ſont ſiennes: voire nous ne nous aymons nous-meſmes, que d'autant que nous

ſommes ſiens. Ainſi ceſt amour ayant ſon origine en Dieu eſt tresgrād,tres-noble & immortel,auſſi ne faut-il pas croire que l'amour qui ſe donne premierement à noſtre createur ſe perde ou ſe diminuë, tout au rebours il s'eſtend & ſe multiplie infiniement. C'eſt luy qui produit & qui engendre l'affection que nous portons à toutes les creatures, & à tout ce qui eſt à Dieu, c'eſt par la force & fertilité de ce ſeul amour que toutes choſes ſont aimees, & il n'y en a nulle qui ne le ſoit. Voila comme il croiſt & s'amplifie ſans meſure.

L'amour de Dieu ne ſe perd, n'y diminue.

De la nature de l'amour.

CHAP. CXXIX.

IL eſt euident que nous n'auons rien qui ſoit proprement noſtre,rien qui ſoit totallement en noſtre puiſſance que l'amour, & que par cōſequēt tout noſtre threſor, tout noſtre bien c'eſt la bōne amour, tout noſtre mal,tout noſtre dōmage,c'eſt la mauuaiſe amour. Car puis que no⁹ n'auōs rien vrayemēt a nous que l'amour : s'elle n'eſt bonne, nous n'auons rien qui vaille : s'elle eſt bonne,tout ce que nous auons eſt de meſme. Si noſtre amour eſt bonne nous ſommes bons:nous ſommes mauuais ſi elle eſt mauuaiſe, elle nous rend tels qu'elle eſt. Et comme il n'y a rien meilleur que la bonne amour, auſſi n'y a il rien de pire que la mauuaiſe. Au reſte puis que l'amour eſt ſeule proprement noſtre, quād nous l'auons donnee,nous auons donné tout ce que nous auions, & il ne nous reſte rien que nous

Tout noſtre bien ne giſt qu'en la bonne amour.

puissions donner : ainsi si nous la perdons, nous perdons tout nostre auoir, & par consequent nous nous perdõs nous-mesmes, & la perdons, quand nous la donnons à qui nous ne la deuons pas. D'auantage si tout nostre bien c'est la bõne amour, tout le mal la mauuaise amour : la vertu n'est autre chose que bon amour, & le vice rien que le mauuais amour. Et qui a la science & cognoissance parfaite de l'amour, a par mesme moyen la cognoissance du bien de l'homme : & qui ignore sa nature est necessairement ignorant aussi de son bien. Voila pourquoy, afin que ceste science soit cogneuë à vn chacun, ie traicteray particulierement de la nature, conditions & circonstances de l'amour & du fruict qu'il apporte.

Si nous perdons l'amour, nous nous perdons.

Vertu est la bonne amour.

Des effets de l'amour.

Chap. CXXX.

L'Amour a vertu & puissance d'vnir, de chãger, de conuertir & de transformer : telles sont ses proprietez naturelles & inseparables. Il vnist l'amãt à la chose aymee, & puis il le trãsforme & conuertist en elle. Bien que cela nous soit notoire par experience, toutesfois ie suis cõtent de le prouuer par la cõsideration de sa nature. L'amour ce n'est que don, & premier don. Or puis que c'est naturellemẽt chose qui se doit donner, il est impossible de la garder sans la dõner. Aussi puis qu'elle est entierement exempte de contrainte & de force, c'est vn don partant d'vne plaine & franche liberalité, & ce qui est

Proprietez d'amour.

Amour n'est que don.

ainsi donné est entierement à celuy à qui on le donne. L'amour est donc du tout a la chose aymee : elle est transferee & transmise sous sa seigneurie & puissance : celuy a qui on l'a donnee en est maistre & possesseur, comme de chose toute sienne, & qu'on luy a liberalement offerte. Et d'autant que l'amour mene & tire à sa suitte toute la volonté, que la volonté a tout commandement & tout empire en l'homme, il s'ensuit que où qu'il aille, il traine & emporte auec soy tout l'homme, & par consequent à quiconque on donne l'amour on donne aussi toute la volonté & tout l'homme. Ainsi l'amour & la volonté se changent, se conuertissent, & sont transferees en la nature & seigneurie de la chose aymee. Voyla cõme l'amour chãge ce qui ayme en ce qui est aymé, comme elle vnist l'amant à la chose aymee, comme elle en fait de deux vn comme par sa vertu l'amant est fait mesme chose auec ce qu'il ayme. Sa force est merueilleuse de pouuoir ainsi vnir, changer, conuertir & transformer vne chose en autre.

On se dõne tout a qui on donne son amour

De *la transformation & changement de volonté qui se fait par l'amour.*

Chap. CXXXI.

CE changement ou ceste conuersion n'est pas naturelle & contrainte : n'est pas violente & penible, ains au contraire franche & aggreable. Et d'autant que l'amour va, où qu'il aille, librement, volontairement, & auec plaisir a volonté qui se ioint & s'vnist par amour à la

On ne peut forcer de ne aymer pas.

chose aymee n'en peut estre separee que librement aussi, & par son consentement. Il est impossible de l'en contraindre: car si elle pouuoit estre forcee, ce ne seroit ny amour ny volonté. Voila pourquoy ceste liaison est tres-forte, car nulle violence, ne la peut desprendre, la volonté ne peut estre des-accouplée de la chose aymee par nul effort estranger, & s'il ne luy plaist. Or bien que l'amour change & conuertisse la volonté en la chose aymee, toutesfois il demeure tousiours amour, & où qu'il aille, il ne change pas de nature. La volonté demeure volonté & ne se destruit pas quand elle se change, mais elle reçoit en soy la forme & la nature de la chose aymee, elle s'accoustre de ses vestemens, & porte son habit: elle prend aussi d'elle son surnom: car tel est l'amour quel est ce qui est aymé, & telle est la volonté que l'amour. La chose premierement aymee surnomme l'amour & la volonté: car la volonté de soy n'est que volonté, & n'a point d'autre nom, ny l'amour autre que d'amour, mais il le prend de la chose aymee, en laquelle il se change, de façon que la volonté qui ayme la terre on la dit terrestre & l'amour terriéne. Si elle aime les choses mortes & muettes, on l'appelle morte & muette aussi: Si les brutales & bestialles, on la surnomme brutale & bestialle: Si les hommes humaine: si Dieu, diuine: parquoy l'hōme peut estre par son amour conuerty librement & volontairement en autre chose plus noble ou plus vile qu'il n'est.

L'aymé surnomme l'amour.

Comme nostre volonté s'anoblist & s'auilist selō que ce qu'elle ayme, est prisable ou desprisable.

CHAP. CXXXII.

D'Autant que la volonté se conuertist par amour en ce qui est premierement aymé, qu'elle reçoit sa matiere & sa forme, & qu'elle s'en surnomme : elle est aussi anoblie ou auilie, honoree ou desprisee selon que ce qui est aymé est plus ou moins excellēt qu'elle. Car il est certain que la chose que nous aymōs premieremēt, peut estre ou superieure ou inferieure ou esgale à nostre volonté : ainsi si elle donne premierement son amour à chose plus digne & plus noble que soy, elle croist en noblesse & en dignité, elle monte en honneur au dessus de soy : si c'est à vne pareille, elle ne bouge de son ordre, si à vne inferieure elle s'auilist & perd son rang. Et par ce que tout changemēt doit estre en mieux, nostre volonté ne doit dōner son amour qu'à chose plus noble & plus digne que soy, afin qu'elle amende tousiours en se transformāt. Mais il n'y a rien que *D*ieu immediatemēt au dessus d'elle : c'est donc luy seul qu'elle doit premierement aimer, si elle veut en quelque façon s'honorer & s'anoblir. L'experience nous apprend cela en nos quatre marches generales. Car les choses de la premiere, comme les elemens, se changent en celles de la seconde. L'eau, la terre & l'air se font arbres & plantes, d'autant que cest estre est plus noble que le leur. Les arbres, les plantes se changent par leurs fruicts en animaux, & y pren-

L'aymee anoblist ou auilist la volonte.

Tout changement doit estre en mieux.

La transformation en mieux des autres creatures.

nent vne essence plus honorable que la leur. Les animaux se changent en nous, pour y acquerir vn estre plus digne que celuy qu'ils laissent: ainsi la volonté estant entierement libre, estant à mesme de choisir ce qui luy est le plus aduantageux, doit croistre de rang, doit changer son essence a l'essence diuine, autrement elle feroit contre soy-mesme, & contre la regle de nature qui nous crie, qu'attendu que nostre createur est sans comparaison plus noble & plus digne que tout le reste, nous luy faisons tort si nous ne l'aymons auant toutes autres choses. A tant ay-ie monstré que nostre volonté peut croistre ou diminuer de reng, s'anoblir ou s'auilir.

Que c'est contre nature d'aymer premierement autre chose que Dieu.

Chap. CXXXIII.

Nulle chose inferieure ne merite nostre amour.

NOstre amour est vn dõ tres-noble, tres-digne & plain de grande vertu. Or d'autant qu'il change la volonté en la nature de la chose aymee, & la sous-met à sa puissãce, & que ce qui est premierement aymé a toute domination & authorité sur la volonté qui ayme: il s'ensuit, que nulle chose inferieure à nous ne merite de soy que nous l'aimons, car elle nous commanderoit, & il n'est aucunement raisonnable que l'inferieur seigneurie son superieur, & qu'il ait puissance sur luy. Nostre volonté qui est de sa nature intellectuelle & spirituelle, est par consequent au dessus de toutes choses corporelles: parquoy nulle d'elles n'est digne de nostre

amour, ni les animaux, ny l'or, ny l'argent, ny les arbres, ny le Soleil, la Lune ou les elemens, n'y nostre corps mesme. D'auantage, il est iniuste qu'vne chose commande à sa pareille: ainsi puis que nostre volonté à esté creée, toute autre volonté, entant qu'elle est creée, luy est pareille : a ceste cause nulle telle volonté ne merite de soy que nous l'aimions premierement, de peur que elle ne commande à sa compagnie. Puis donc que c'est aux choses superieures & plus dignes d'auoir authorité sur les moins dignes & inferieures, & qu'il n'y a rien au dessus de nostre volonté que Dieu nostre createur : certainement luy seul merite de soy, que nous l'aimions premieremẽt, & a cause de luy. Voila cõment nous auons conclud par la nature mesme de nostre amour: que nulle autre chose n'en est digne que Dieu. En outre, d'autant que l'amour est vn don & le premier don, qu'il n'y a rien proprement nostre que l'amour, que nostre volonté ne peut donner du sien que celà, qu'elle ne se retient rien quand elle le donne : & qu'il n'est pas raisonnable qu'elle donne tout ce qu'elle a, sans receuoir quelque chose, qu'elle doibt receuoir amour quand elle donne le sien, veu qu'amour demande l'amour, que les biens & thresors de la volonté c'est amour, & qu'elle n'a soin d'autre chose: Il s'ensuit que rien ne merite que nous luy donnons nostre franc amour, s'il n'a dequoy nous en rendre vn pareil, & s'il n'a aussi la suffisance de cognoistre le present que nous luy faisons, & d'estimer sa valeur. Et parce que l'amour est vn don libre & volontaire, rien ne

Il est iniuste de commander a son pareil.

Riē ne merite d'estre aymé s'il n'a volonté

merite aussi d'estre aymé s'il n'a en soy vne volonté, par laquelle il puisse librement & fráchement nous recompenser d'vne pareille affection : car la liberalité demãde la liberalité : parquoy les elemens, les metaux, les animaux, toutes choses corporelles ne valent pas que nous les aimions, car elles n'ont pas d'amour pareil à nous rẽdre. Et toutesfois & quantes que nous aymons ces choses qui n'ont point dequoy nous contre-aymer librement, nostre volonté y souffre des treslourdes pertes. Premierement elle degenere de sa dignité naturelle, elle quitte son rang & s'auilist, s'vnissant à choses totalement estrangeres & se rendant semblables, & toute telle que les choses inferieures & corporelle qu'elle ayme. Secondement elle perd entieremẽt ses biens & son auoir, employãt son amour en lieu d'où elle ne peut retirer aucune recompense, ny aucun pareil amour. D'auantage, elle s'estrange de sa nature, elle se perd à son escient, elle se banist de son propre domicile à la suitte de son amour, pour loger en terre estrangere, où il ne croist point de bien-veillance, & par consequent terre sterile & infertile de tout bien : & il fait iniure aux choses dignes de son amour, de ne les auoir pas voulues aymer. Celles qu'elle ayme ne se donnent point a elle, car elles ne peuuent. Concluons donc qu'elles ne meritent nullement que nous les aymions, voire que c'est contre nature si nous le faisons: car quand nostre volonté donne son amour, elle n'en demande pas seulement vne autre, mais vne plus noble & plus digne que la sienne, &

Pertes que souffre la volonté en l'amour des inferieures creatures.

faut que l'amour qu'elle donne s'honore & s'anoblisse par la chose aymee. Or c'est nostre createur qui luy peut seul fournir de cela, luy seul est au dessus d'elle, & nous peut donner vne amour infiniement plus grande & plus excellente que la nostre. Il n'y a que la sienne qui soit sans creation & qui soit infinie. Aussi est-ce luy seul qui peut dignifier & meliorer l'amour que nous luy donnerons. Ainsi nulle chose n'est premieremēt aymable que Dieu, & si nous luy en preferons vne autre, nous luy faisons vne tres-grande offense & a nostre deuoir.

Nostre amour & volōté s'estend à mesme que s'estend la chose premierement aymee.

Chap. CXXXIIII.

PVis que l'amour trāsforme l'amāt en la chose aimee, qu'il le sousmet a sa puissāce, qu'il fait que ce qui est aymé cōforme a soy ce qui ayme, luy cōmunique sō image, & luy fournisse de sur nō: en maniere que l'amour est tout de la nature de la chose aimee, tāt il s'attache estroitemēt & se ioint de pres a elle: il s'ensuit que ni la volonté, ni l'amour ne peut monter dessus de ce qu'il aime. Il s'estend autant que la chose premierement aymee, & ce qui depend d'elle, mais non outre. D'autant que la chose premierement aimee sera plus vtile & plus commune, d'autant sera l'amour plus communicable aussi & plus profitable, & comme elle sera particuliere & moins cōmune, de mesme le sera l'amour. Or attendu que la volōté est transformee par amour

L'amour ne monte au dessus de l'ayme.

en ce qu'elle ayme, qu'elle le ſuit continuellement, ſans doute ce qui eſt aymé iouiſt totalement d'elle, & poſſede entierement ſon amour. Et cõme la choſe premieremẽt aimee n'eſt qu'vne, ainſi s'ẽgendre-il en la volõté vne ſeule premiere amour : de façon que comme il n'y peut auoir pluſieurs choſes premierement aymees, de meſmes ne peut il y auoir en la volonté qu'vne premiere amour. Ainſi, ce qui eſt premierement aymé baſtiſt, plante & eſtabliſt en la volonté la premiere amour, qui ſert d'origine, de racine & de commencement à tous les autres amours qui bourgeonnent en elle. Ce premier amour reçoit toute ſa vertu de ce qui eſt premierement aimé, parquoy il ſe fait en l'ame cõme vn arbre d'amour, duquel la racine eſt ce premier amour qui ſe multiplie en autant d'autres amours qu'il y a de choſes iointes ou dependantes de la choſe premierement aymee. Tous ces amours ſont enclos au premier, c'eſt leur baze & fondement commun : car de meſme qu'vn grain en produit vn milion d'autres, ainſi naiſt de ceſt amour comme de ſa ſemence vne infinie multitude d'autres amours. Et comme les grains qui ont eſté produits du premier, ſont de ſa qualité & nature, de meſmes ſont tous les amours de la nature & qualité du premier qui les a engendrez. Quelle eſt la racine tel le fruict, quelle eſt la fontaine tels ſont les ruiſſeaux : ſi la premiere amour eſt bonne toutes les autres ſont bonnes, iuſtes s'elle eſt iuſte, & ſont auſſi mauuaiſes & corrompues s'elle eſt telle. A la verité elles ne ſont qu'vn. Car il n'y a qu'vne choſe premiere-

L'arbre d'amour.

ment aymee, & toutes les autres qu'on ayme secondement, on les ayme à sa contemplation, à cause d'elle, & d'autant qu'elles en depēdent, on n'ayme rien en elles que ceste premiere. Cōme necessairement nous aymōs tout ce qui depend de la chose premierement aymee, ainsi hayssons nous tout ce qui luy est contraire, & engendrōs autant de diuerses haynes qu'elle a de choses ennemies. Comme és plantes la racine est cachee & tout ce qu'elle produist est apparent: ainsi est la premiere amour occulte, ne paroissant pas hors de soy, & les autres amours qu'elle engendre sont en euidence, & manifestes. Par ce que la chose premierement aymee, comme estant premier, se ioinct de grand force à nostre volonté, & la tire a soy, & que nostre volonté s'attache a elle de pareille vehemence, veu que rien ne l'en empesche. Aussi est la premiere amour si ferme & si solide, qu'il est impossible de la destruire s'il ne suruient encore vne chose premierement aymee, plus grande & plus forte que l'autre premiere, qui la surpasse en excellence, & qui desracine de la volonté la premiere amour, ce que la volonté mesme ne peut faire, ni ne veut, ni ne peut vouloir de soy. Et par ce que toute la noblesse, force, vertu & estenduë de la volonté, s'engendre de la chose premierement aymée, & que Dieu que nous aymōs premierement est tres-vn, tres-puissant & tres-immortel, il s'ensuit que nostre volōté qui se ioinct a luy par amour, se rend aussi tres-vne, tres-puissante & tres-immortelle : qu'elle se roidist & fortifie par sa vertu Ceste amour foysonne en

Force de la premiere amour.

La premiere amour est fertile

vn milliõ d'autres, car elle est vniuerselle, commune, s'estendant à toutes choses, comme fait Dieu, qui est sa chose premierement aimee. Et par ce que toutes creatures se rapportẽt à Dieu, & sont siennes, ceste premiere amour s'estend aussi a toutes elles, elles sont toutes aimees de nous, par la vertu de ceste premiere amour. L'amour de Dieu enclost en soy toutes les autres amours, enclost en soy l'amour de toutes les autres creatures, de mesme qu'elles se rapportent aussi toutes à leur createur. Mais si la chose premierement aimee est quelque creature, nostre amour se rend toute telle qu'elle est, & de sa nature : elle ne se peut estendre au createur que secondement, & a cause de sa creature : Nous aimons Dieu lors, non pour soy, mais pour le regard d'elle, à la contemplation de ce qu'il fait pour elle, & de ce qu'il la secourt. Ainsi c'est elle que nous aimons, non pas luy, car nous ne l'aimons que par la vertu, & en consequence de l'amour que nous portons à sa creature. Reste, que nostre amour & volonté s'estendent à mesure que s'estend la chose premierement aimee, qui plante en nostre affection vne seule premiere amour, fontaine & origine de toutes les autres amours. Or nous pouuõs tirer de ceste proposition vn grand nombre d'autres cõclusions.

Comparaison du mariage à la liaison qui se dresse entre la volonté & la chose aimee.

CHAP. CXXXV.

LA chose que nous aimons premierement à toute seigneurie, principauté, & superiori-

té en noſtre volonté, elle la trans-forme en ſoy, elle la marque & la ſurnomme, elle l'anobliſt. honore & dignifie, elle la fortifie, affermiſt & conforte, par le moyen de l'vnion & conionction franche & libre que l'amour dreſſe entre elles : de façon qu'elle en baſtiſt comme vn mariage, auquel ce qui eſt premieremẽt aymé tient lieu d'eſpoux & de mary, & la volonté repreſente la mariee, & en a les conditions. Car cõme és mariages la maiſtriſe & ſuperiorité appartiennẽt au mary, & la ſubiection à la femme, de meſme ſe porte la choſe premierement aymee enuers noſtre volonté. D'auantage & l'vne & l'autre ſocieté eſt tiſſuë par vne libre & franche amour. Comme la femme n'a qu'vn mary, auſſi n'a la volonté qu'vne choſe premierement aymee. Comme le mariage depuis qu'il eſt faict ne ſe peut deſioindre que par la mort: de meſme la liaiſon de noſtre volonté, & de la choſe premierement aymee ne ſe peut deſcoudre que par ce moyen, & cela de ſoy ou par ſoy: Ainſi à raiſon de ceſte conuenance, nous pouuons voir a l'œil & par experience en nos mariages, tout ce que nous auons dit de l'amour: Comme que la volonté ſe transforme en ce qui eſt aymé, que ſelon ſa condition & nature elle change auſſi de rang & d'eſtat, qu'autant qu'il s'eſtend & allonge, autant s'eſtend elle auſſi & non d'auantage. Qu'il ſoit ainſi : Ie m'en vay le monſtrer par exemple.

Mariage de la volonté & de la choſe aimee.

Le lien de mariage dure iuſques a la mort.

Continuation de la comparaison precedente.

Chap. CXXXVI.

QV'vn pauure homme & de basse qualité ait huit filles, il est certain qu'elles sont en hõneur de race & en dignité de maison toutes pareilles : que l'vne d'entr'elles espouse vn paysant, la seconde vn marchant, la troisiesme vn gendarme, la quatriesme vn gentil-homme, la cinquiesme vn Conte, la sixiesme vn Duc, la septiesme vn Roy, la huictiesme vn Empereur: Voila leur naturelle equalité merueilleusement diuersifiee par ces mariages. La premiere retient son ancienne condition, la seconde passe la premiere d'vn rang: la tierce, la secõde: la quatriesme, la tierce: & ainsi iusques à la huictiesme, qui est anoblie du dernier poinct d'honneur. Comme ce changement & anoblissement ne vient pas d'elles, ains des maris qu'elles ont espousé: & comme il appert par la, que la femme s'honore de son mary, & en prend son tiltre & son rang, de mesme est-il de la volonté: elle se rehausse aussi, & s'anoblist selon la nature de la chose aymee, & en prẽd son tiltre. Si ce qu'elle ayme premieremẽt est terrien, on la surnomme terrienne, si brutal brutale, si humain humaine, si c'est Dieu diuine. Et par ce que Dieu est Roy & Empereur de toutes choses, elle se surnommera aussi: Royne & Emperiere, elle sera logee au plus digne siege, cõme ayant espousé le plus honorable mary qu'elle eust peu rencontrer: toutesfois les volontez sont toutes pareilles auant qu'elles reçoiuent ceste diuersité

Le mary honnore la femme.

& difference de ce qu'elles aiment. D'auantage, comme la femme espouse, conçoit en soy premierement vne parfaite amour, qui en engendre secondement par sa vertu d'autres nouuelles, en aussi grand nombre qu'il y a de choses qui attouchent son mary en quelque façon: cõme elle ayme tout ce qu'il ayme d'vne nouuelle affection (car si elle l'aimoit auparauant, c'estoit d'vne autre mode, à ceste heure elle ayme tous les amis & parens de son mary, en consequence de l'amour qu'elle luy porte) comme ceste premiere amour enclost toutes ces autres en soy, & qu'ils s'engendrent de celuy-là ainsi que d'vne viue racine: comme ceste premiere amour s'esuanoüist, & par consequent toutes celles qui en despendoient, si ce mari vient à mourir, & qu'elle se remarie: Et comme elle est lors saisie d'vne nouuelle amour qui en engendre aussi secondement vne nouuelle multitude d'autres: Tout ainsi est-il de la volonté enuers sa chose premieremẽt aymee, sauf que leur mariage est occulte & spirituel. Si nous espousons Dieu, ceste premiere affection que nous luy porterons, en engendrera infailliblemẽt vn million d'autres, enuers ses creatures & enuers tout ce qu'il ayme: Ainsi receura nostre volonté vne merueilleuse estenduë, elle se rendra capable d'infiniement aymer, comme estant garnie d'vne amour trescommun & tres-vniuersel, par lequel elle peut embrasser toutes choses sans peine & sans difficulté: elle aymera tout par luy seul, sans se diuiser aucunement, & sans se departir de sa chose premierement aymee. En outre, comme la fem-

Fecõdité de l'amour enuers Dieu.

me qui eſpouſe vn bō mary, vn mary riche, puiſſant & de maiſon, ſe met en repos, en ſeureté, en paix & en lieſſe: là où, ſi elle en prend vn mauuais & neceſſiteux, elle ſe met en perpetuelle tribulation & miſere: de meſme la volonté qui s'accouple par amour à quelque choſe bonne, puiſſante, eternelle, inuariable, pleine de force & de tout bien, ſe loge ſans doute a ſon aiſe en lieu plain de conſolation, de paix & de contentement: car elle ne peut eſtre affligee ny troublee, que pour ſa choſe bien aymee: Or elle l'a choiſie telle, qu'elle ne peut ny leur eſtre oſtee, ny ſouffrir diſette ou violence: Parquoy la volonté trouue en elle tout ce qui luy faut à ſuffiſance, & ſi ne doit eſtre en nulle peine de la perdre, veu que cela depend d'elle meſme, & ne luy peut aduenir que par ſon conſentement. Et d'autāt que Dieu, qui eſt ce qu'elle ayme, eſt immuable, tres-puiſſant, incapable d'indigence & de foibleſſe, telle eſt auſſi noſtre volonté: Mais au rebours, ſi elle s'attache auſſi à quelque choſe infirme, variable & ſouffreteuſe, elle ſe met en mal-aiſe & hors de repos: car il faut qu'elle ſe reſente de ſes qualitez, & que ces maux & imperfections la touchent. Il faut qu'elle ayme tout ce dequoy ſa choſe premierement aymee a beſoin, & dequoy elle ne ſe peut paſſer: elle aymera donc toutes choſes mortelles & corruptibles, & deuiendra par conſequent de leur nature & conditiō. Qui plus eſt, depuis qu'elle aura logé ſa premiere affection en quelque creature, elle ne la pourra non plus retirer que faict vne femme celle qu'elle doit à ſon mary. Son

Premiere affection durable.

amour durera tousiours & ne peut estre ostee, que par vne autre chose premierement aymee, Aussi comme il seroit monstrueux d'associer vne femme à vne beste brute, de mesme il est cõtre nature de lier nostre volonté à quelque chose premierement aymee, qui soit d'vne nature dispareille & estrangere, comme à l'or, l'argent & autres choses irraisonnables. Aussi comme nous disons perdue la femme qui est mariee auecques vn meschant homme & de dangereuse conuersation, de mesme pouuons-nous dire estre perdue la volonté, que nous auons iointe par bien-veillance à quelque mauuaise chose & vicieuse. Somme, tout ce que nous disons de l'amour de la volonté, & de la chose premierement aymee, se peut rapporter tresbien à propos a l'exemple du mariage.

Aimer les creatures inferieures de l'amour premiere est vn mõstre.

Cõme il n'y peut auoir que deux premieres amours, l'amour de Dieu & l'amour de nous.

Chap. CXXXVII.

IE viens de dire que de ce qui est premierement aymé, & de la volonté, il s'engendre en nous vne amour qui sert de fondement, de racine & de commencement à tous les autres amours. C'est par sa vertu que nous aymons toutes choses, il est fertile d'vn infini nombre de secondes affectiõs. Parquoy il faut s'arrester premierement & principalement à la recherche des qualitez & conditions de celuy là, à qui aura enuie de s'instruire suffisamment de la science

generale de l'amour. Et d'autant que i'entreprens d'en traicter en ce lieu autant qu'il est besoin, & que nostre vtilité le requiert, ie commenceray a parler de l'amour en ce qu'elle est premiere. Nous disions tantost qu'il n'y peut auoir en nous ny en nostre volonté qu'vne seule premiere amour, & qu'il est impossible qu'il y en ait deux ensemble : d'autant que nostre volonté ne peut premierement aymer qu'vne seule chose. Voyons a present combien il y a de premieres amours, & comme elles s'entre-rapportent l'vne a l'autre. Certainement il y en peut auoir autāt qu'il y peut auoit de choses premierement aimees. Et puis que tout ce qui est premierement aimé est par necessité ou Dieu ou quelque creature faite de neant, & quelqu'autre chose que Dieu : il s'ensuit que la premiere amour, est ou enuers Dieu ou enuers quelque creature & quelque chose qui n'est pas Dieu. Par consequēt si l'amour de Dieu n'est premiere, ce sera l'amour de la creature : & si Dieu n'est pas la chose premierement aimee, ce sera quelqu'autre chose que luy, ou quelque creature. Or entre les creatures celle-là sera premieremēt aimee de la volonté, qui luy est la plus iointe & la plus prochaine. Et par ce qu'elle se peut manier & contourner en soy-mesme, & se peut aider de soy comme de deux pieces, certainement elle s'aimera donc premierement soy-mesme, comme estant la plus iointe a soy, & la plus prochaine: ainsi entre les creatures la chose premierement aimee sera nostre propre volonté, & nous mesmes, & infailliblemēt si Dieu n'est pre-

Combien il a de premieres amours.

Creature propre a estre premierement aimee de la volonté.

La volonté humaine retourne en soy-mesme.

premierement aymé de nous, il reste que chacun d'entre nous s'ayme soy-mesme auant toute autre chose. L'amour de soy est le premier, si l'amour de Dieu ne l'est. Nous tenons donc par la cognoissance de deux choses premierement aymees deux premieres amours, ausquelles se rapporte tout autant qu'il y en a d'autres. Nous sçauons assez de ce poinct là, & en auons aprins autant qu'il nous en faut, cherchõs à present leurs proprietez, & les assortissons l'vn à l'autre. *Deux premieres Amours.*

Les deux premieres amours sont capitalement contraires.

CHAP. CXXXVIII.

PVis qu'il n'y peut auoir deux choses ensemble premierement aimees de la volonté, comme il n'y peut auoir deux espoux d'vne mesme espouse, ny deux Euesques d'vne Eglise, il est necessaire que ces deux amours s'entrehayssent capitalement : car ils ne peuuent estre ensemble que chacun d'entre eux soit premier. Et d'autant que ceste primauté est enuieede l'vn & de l'autre, ils s'entr'empeschent & s'entrechocquent, tout ainsi que deux hommes qui seroient à la poursuite d'vne mesme chose, & ne peuuent loger chez nostre volonté en pareil siege. Si l'amour de Dieu est le premier, & que l'amour de soy-mesme y vueille loger, il faut qu'il entre second, & qu'il quitte à l'autre l'aduantage du premier rang. Si l'amour de nous mesme y est premierement logé, il faut que l'amour de Dieu se contente de la seconde place, & *Deux choses ensemble ne peuuent estre premierement aymees.*

qu'il souffre que l'autre luy soit au dessus: d'où il aduient qu'en ceste querelle de la primauté l'amour de Dieu n'a nul aduersaire que l'amour de nous-mesmes, il n'y en a nul autre qui luy face partie en ceste controuerse. Or ces amours estant ainsi contraires, pour ce respect, ils ont aussi des conditions toutes contraires, de façon qu'ayant trouué celles de l'vn, nous verrons par mesme moyen celles de l'autre.

Auquel de ces deux amours appartient la prerogatiue d'estre le premier.

CHAP. CXXXIX.

D'Autant qu'il y a debat pour la preeminence entre ces deux amours, & qu'elle ne peut appartenir qu'à l'vn d'eux, nous sommes tenus de la donner à celuy a qui elle est deuë. Par cy-deuant nous auons monstré par le tesmoignage de la nature & de l'ordre des creatures qui ne peut mentir, que l'amour de Dieu a de droit la prerogatiue d'estre le premier, que Dieu doit estre la chose premierement aimee, qne toute nostre affection est deue a luy seul & à nul autre, que nous sommes tenus a la luy rendre par vne tres-estroite & tres-iuste obligation. C'est donc l'amour de Dieu, a qui de toute iustice appartient la possession de la primauté & de la preeminence: La nature mesmes de nostre amour nous l'éseigne: car il n'y a nulle chose qui merite d'en iouyr que Dieu. Si donc nous attribuons a ceste seule amour le premier rang en nostre volonté, comme nous sommes tenus par nostre obligation, & comme le droit & la

L'amour de Dieu doit auoir le premier lieu.

raison nous le commandent : nostre affection sera tres-ordonnee & tresbien rengee, elle sera droite, vraye & raisonnable. C'est la premiere iustice & droicture de nostre volonté. Mais si nous faisons premier, l'amour de nous mesmes, si nous nous aimons auant toute autre chose, que nous soyons la chose premierement aimee : nostre affection est desordonnee, iniuste, fausse, indeuë & vicieuse, contre Dieu, contre verité & contre tout ordre de nature. C'est le premier vice, le premier mal, & le premier desordre. Car quand ie me donne premierement à moy-mesme, l'amour que ie ne me doy pas, & que ie ne le donne pas à Dieu, à qui ie le deuois premierement, ie luy fais iniure, & si le cõtemne, desdaigne & mesprise, c'est la premiere des offenses, & la plus grande que ie luy puisse faire. L'homme qui attribuë à sa propre volõté la premiere amour, iniurie son createur en deux manieres: Premierement d'autant qu'il se fait le premier aymé, & son createur estoit seul premierement aimable, & par droit de nature & pour le respect de sa dignité propre. Ainsi il prend le lieu & se saisist de la prerogatiue qui appartenoit à autruy. Secondement il desrobe à Dieu le premier amour qui estoit sien, pour le donner à qui bon luy semble : il dispose iniurieusement de l'honneur qui estoit à son createur. Parquoy il l'offense & en receuant & en donnant, & plus que s'il aimoit premierement quelqu'autre creature : car lors il ne l'offenseroit qu'en donnant à autruy ce qui luy appartient.

Qui ayme Dieu en second lieu, aime desordonnemẽt.

L'homme qui s'aime premierement soy-mesme, se fait Dieu, entant qu'il est en luy.

Chap. CXL.

SI la prerogatiue de deuoir estre aymé auant toutes choses, appartient a Dieu seul & a nul autre, quiconque ayme premierement vne creature, la prend pour Dieu: & l'homme qui donne son amour a quelque autre chose qu'a soy, l'establist & la fait son Dieu. Si c'est a soy, s'il est la chose premierement aimee, il se fait comme Dieu soy-mesme, & lors il ne fait pas seulement iniure a son createur, de ce qu'il luy oste ce qui luy appartiēt, mais beaucoup plus de ce qu'il se l'attribue, & de ce qu'il s'empare de la preéminence & superiorité qui luy est deuë: & que par consequent il destruit directement la deité, il l'aneantist entant qu'il est en luy, & fait que Dieu ne soit pas Dieu. Ainsi il se bande mortellement contre luy, il le combat à outrance, & luy contrarie de toute sa puissance, comme il n'est point de plus capital ennemy de son Roy, que celuy qui se veut emparer de la royauté. Et d'autant que l'amour transpose & conuertist l'amant en la chose aimee, il aduient que l'amour d'vn tel homme, & sa volonté se conuertist en soy-mesme, qu'elle se transforme en soy, fait de soy tout son appuy, oubliant Dieu au grand preiudice de sa gloire: elle ne suit & n'ayme que soy, & tout ce qu'elle ayme au reste, elle l'ayme pour son respect & profit. Toutes ces autres affectiōs regardēt & visent a celle qu'elle se porte: elle n'ayme riē és autres choses que soy. Auſ-

On prend pour Dieu tout ce qu'o ayme premieremēt.

Amour cōuertist l'amant en la chose aymee.

ſi attendu que ſa volonté eſt ſa choſe premierement aimee, elle a tout commandemẽt & toute maiſtriſe ſur luy, elle ſe commande ſeul à ſoy meſme, elle ne ſuit nulle autre volonté, car elle s'eſt faite premier. Parquoy il outrage indignement ſon createur: car c'eſt à luy ſeul d'auoir vne propre volonté qui ſoit premiere, qui ſoit auant toutes les autres, qui n'en ait nulle au deſſus qu'elle puiſſe ſuyure, c'eſt a luy ſeul de ſe reigler ſoy-meſme par ſon vouloir. Or l'hõme qui s'ayme premierement & a ſa volonté, la fait premiere, la fait guyde de toutes ſes affections, & oſte à Dieu par ce moien ſa dignité & ſa coronne. Car comme les coronnes appartiennẽt aux Rois ſeuls, auſſi appartiẽt-il à Dieu ſeul, & non a autre d'aimer ſa propre volonté: & c'eſt vne pareille iniure faite à Dieu de luy oſter ce ſien priuilege, que ce ſeroit à vn Roy de le priuer de ſa coronne. A ceſte cauſe veu que l'amour de nous-meſmes nous ſoubmet a noſtre volonté, & qu'il engendre en nous ceſte forcenee preſomption de nous eſtimer comme dieux, il s'enſuit qu'il dreſſe vne guerre mortelle contre noſtre createur: car il nous renge à ſouhaitter & a deſirer ce qui appartient a luy ſeul, a ſçauoir noſtre propre honneur, & noſtre propre gloire. Et comme celuy qui aſpire a la royauté, aſpire par conſequent à toutes les qualitez royales, de meſmes l'homme qui ſe fait Dieu veut certainement qu'on luy rende le reſpect & la reuerence deuë a la diuinité. Il dreſſe en ſoy-meſme vne ſouueraine ſeigneurie, & vn autre royaume directement cõtraire a celuy de

A Dieu ſeul appartient s'aimer premieremẽt.

L'amour de nous-meſmes dreſſe vne guerre cõtre Dieu.

noſtre createur. Ainſi l'homme qui s'aime ſoy meſme, hait Dieu capitalement: il eſt ſon ennemy mortel, il le priue par tous ſes efforts des priuileges & préeminences qui luy appartiennent, & ſe les attribuë continuellement entant qu'il eſt en luy. L'amour de nous meſmes en ce qu'il nous ſoubmet entierement & ſouuerainement à noſtre volonté, eſt la ſeule & vnique cauſe de la hayne de Dieu enuers nous.

Comme l'amour de Dieu eſt racine de tout bien, auſsi eſt l'amour de nous meſmes racine de tout mal.

Chap. CXLI

CEs deux premiers amours ſont racine & fondement de toutes les affectiõs qui naiſſent en nous, par ce que l'amour eſt cauſe de tout, & que toutes choſes ſe font par l'amour. Or d'autant que ces deux ſont capitaux ennemis, il faut que ſi l'vn eſt bon l'autre ſoit mauuais. Et attendu que comme nous auons monſtré, c'eſt l'amour que nous donnons premierement à Dieu, qui eſt la bonne, iuſte, veritable & ſelon raiſon, que c'eſt elle qui engendre en nous toutes les autres amours, & que tout ce qui ſe fait ſe fait ſelon elle : il s'enſuit puis que la racine eſt bonne qu'elle eſt origine de tout bien, car les fruicts ſuiuent la nature de leur tige. Puis que d'aymer Dieu premierement c'eſt noſtre premier bien, certainement tous nos biẽs partent de là, ce qui n'en vient pas ne peut eſtre bon, & nul mal n'en peut venir. C'eſt noſtre pre-

Aymer Dieu premierement eſt noſtre premier biẽ

miere iuftice: toute noftre autre iuftice en eft donc engendree. C'eft noftre premiere lumiere: il n'eft donc nulle lumiere en nous que par celle-là. C'eft la premiere droicture: elle fert donc d'origine à tout ce que nous en auons. C'eft le premier ordre: il eft donc fondement de tout l'ordre qui eft en nous. C'eft la premiere, vraye & bonne amitié: toutes les autres vertueufes amitiez en font donc produites. C'eft noftre premier amour, noftre premier bien, noftre premiere force, vie, paix tranquilité, & confolation. Puis que ceft en nous le fondement & commencement de tout bien, la bonté, la rectitude, le repos, la vertu, la verité, le contentement, la vraye amitié, toutes bonnes œuures & generalement tout ce qui eft bien à l'homme en eft infailliblement engendré: & qui a la premiere amour de Dieu en foy, il a le fondement de tout bon heur qui procede de la chofe premierement aimee, à fçauoir de Dieu qui eft tout bien. Car puis que l'amour cõuertift noftre volonté en ce que nous aimons premierement, il conuertift: il change & transforme totalement l'hõme en Dieu & en fa volonté: il fait l'homme diuin, il le fait vn auec fon createur, & couft entre-eux vne amitié inuiolable. D'autant que la vertu diuine eft tres-communicable a toutes chofes & tres-vniuerfelle, & qu'autant s'eftend l'amour que la chofe premierement aimee: par confequent l'amour de Dieu eftend noftre volonté à toutes chofes, la rend commune, vniuerfelle & tres-communicable, & fait qu'elle embraffe les creatures non en contemplation de

L'amour de Dieu conuertift l'homme en Dieu.

ſa neceſſité ou beſoin, mais pour ce ſeul reſpect qu'elles ſont a ſon createur. Et comme Dieu n'a nul beſoin d'elles, auſſi n'a noſtre volonté, elle n'a nulle indigence, elle n'eſt pas flotante ou variable: mais ſtable, ferme & ſolide: & tout cecy a cauſe qu'elle aime Dieu auāt toute autre choſe. Or comme l'amour de Dieu premiere eſt en nous racine & origine de tout bien, ainſi a l'oppoſite l'amour propre, & l'amour de ſoy premiere, eſt en nous fondement & fontaine de tout mal, il eſt fondement de toute iniuſtice, vice, peché, aueuglement, ignorance, & pour abbreger de toute douleur, & de tout mal-heur. Ainſi de luy prend naiſſance toute poiſon, peſte & miſere. Qui l'a planté en ſoy, y a planté la tige de tout mal-encontre: & cela non d'autant qu'il s'aime ſoy-meſme, mais d'autant qu'il s'aime auant toutes autres choſes. En ce qu'il donne le premier rang à l'amour qu'il porte a ſoy, il eſt cōtre Dieu & ſans Dieu. Et comme Dieu eſt la racine de tout bien, ainſi eſt la volonté qu'on aime premierement, racine de tout mal: elle eſt ennemie mortelle de noſtre createur, d'autant qu'elle ſe fait premiere volonté, a ſon grand preiudice, & ſe fait par conſequent vn Dieu menſonger. Et comme le vray Dieu eſt autheur de toute vertu, ainſi noſtre propre volonté qui eſt vn faux Dieu eſt nourrice de tout vice. Comme la choſe premierement aimee eſt vne creature faite de neant, n'ayant aucune fermeté de ſoy, ains viſant continuellement & penchant de ſa nature vers le non eſtre: Ainſi eſt l'amāt touſiours infirme, indigent, flottant & ſans repos.

Amour de ſoy eſt cauſe de tout mal.

Volonté engengee en aux dieux.

car il eſt changé par la vertu de ſon affection en la creature qu'il aime, a ſçauoir en ſoy-meſme: il eſt transformé en pure vanité, car toute creature n'eſt autre choſe. Par ce qu'il ne ſe peut paſſer des autres choſes, ni eſtre ſans elles, il faut qu'il les ayme pour le preſent beſoin qu'il en a & s'y aſſuiettiſſe: & d'autant qu'elles ſe corrompent & ſe changent tres-aiſeement, ſa volonté ſera neceſſairemēt en continuelle peine, & ſolicitude. Parquoy l'amour de ſoy s'elle eſt premiere rend l'hōme ennemy mortel de Dieu, le rend inique & peruers, l'accable de miſere, & le fait ſubiet a toutes les creatures. Nous tenons donc deux fondemens entierement contraires, l'vn de tout mal, l'autre de tout biē: deſquels neceſſairement l'vn ou l'autre eſt touſiours en nous, & engendrent en noſtre volonté des operations diuerſes comme ils ſont. L'vn qui eſt l'amour de Dieu rend noſtre volonté commune, vniuerſelle & communicable: l'autre, qui eſt l'amour de nous, la rend ſinguliere, propre, priuee, toute a nous-meſmes, & incommunicable: l'vn fait noſtre volonté iuſte, ſaincte, bonne, humble & debonnaire: l'autre la fait maligne, inique & fiere. L'amour de Dieu rend noſtre volonté repoſee, pacifique & amiable: celle de nous la rēd trouble, farouche & querelleuſe. L'vne l'agrādit, la dilate & l'eſlargiſt, l'autre l'eſtreſſit, l'accourciſt & l'appetiſſe. L'vn la met en toute liberté hors de la ſubiection des creatures, & luy donne entiere maiſtriſe ſur elles, l'autre la met en priſon captiue, & la ſous-met à toutes les choſes qui luy ſont inferieures. L'vne la fait immo-

Effets contraires des deux amours.

bile, ſtable & ferme, l'autre la fait incertaine, mobile & variable. L'vne la rēd en ſoy tres-vnie & par cōſequent plaine de force : l'autre la deſcouſt & la diuiſe & affoibliſt par conſequent. L'vne la rend plaine aſſouuie & riche : l'autre la rend vuide, affamee & indigente. L'vne la maintient en ſon propre royaume, en ſa propre terre, païs & demeure : l'autre la banniſt de ſa maiſon & de ſa propre habitation pour la loger vagabonde en terre eſtrangere. L'vne la fait belle & aggreable : l'autre laide & deſplaiſante à chacun.

L'amour de Dieu, & l'amour de ſoy ſont les deux fondemens de la ſcience du bien & du mal.

CHAP. CXLII.

PAr ce que tout s'engendre de ces deux amours, que tout en part, que tout en eſt gouuerné (ie dy, ce qui ſe fait volontairement par les hommes) & qu'ils ſont origine de toutes autres amours, il s'ēſuit que d'eux depēd la ſciēce de toutes choſes : c'eſt à dire du bien & du mal: car l'amour de Dieu nous achemine à la cognoiſſance des biens de l'homme, & l'amour de nous à celle de ſon mal & de ſa ruyne. Qui eſt ignorant de l'amour diuine, eſt ignorāt auſſi de ce qui eſt bon à l'homme : & qui eſt ignorant de l'amour de ſoy-meſme, l'eſt auſſi de ce qui luy eſt mauuais. Qui n'eſt inſtruit des fondemens & cauſes du bien & du mal n'en ſçauroit conceuoir les effets: car il n'apperçoit pas l'entree & la porte par ou l'on va à leur cognoiſſan-

L'amour de Dieu nous fait cognoiſtre le bien.

ce. Il y a toutesfois bien grande differēce entre ces deux premiers fondemens: car qui a premieremēt en soy l'amour de Dieu, il le cognoist par luy-mesme, & si cognoist l'autre amour de nous, & tout ce qui en depend: mais qui a premieremēt l'amour de nous, il ne cognoist ni l'amour de Dieu, ni le sien, ni leur suite: & cela prouient de ce que l'amour de Dieu c'est vn flābeau lumineux, nous descouurāt tout a clair sa propre nature, & la nature aussi de l'amour de nous, son contraire. Au rebours, l'amour de nous obscur de soy & tenebreux desrobe de nostre veuë & soy-mesme & son aduersaire, tant il offusque & aueugle de sa nuict les yeux de nostre entendement: & quiconque s'en est garny, il s'est priué de la science du bien & du mal de l'homme il est enseueli dans l'horrible & espois nuage de l'aueuglement & de l'ignorāce. Car c'est vne cause latente, & occulte racine de tous maux. Par ainsi cōme nous auons deux fondemēs du bien & du mal, ainsi auōs nous deux aduenuës pour arriuer à leur intelligence. Ayons les donc continuellement deuant les yeux: remarquons bien l'vne & l'autre entree: C'est par la qu'on s'achemine aux deux grandes & differentes citez, des bons & des mauuais.

Differences des deux fondemens de la cognoissance du bien & du mal.

L'amour de soy mesme est obscur es hommes.

Comme l'amour de soy produit tous les vices du monde.

CHAP. CXLIII.

PAr ce que l'homme est composé du corps & de l'ame, qui sont deux parties diuerses, & qui n'appetent pas mesme chose, il s'engendre

de l'amour de nous, deux autres amours diuerses, & qui ne causent pas l'vn l'autre : l'vn se rapporte a nostre ame, l'autre a nostre corps. A raison de nostre ame naist en nous l'amour de nostre propre honneur & excellence, à raison du corps l'amour des plaisirs & voluptez corporelles. Parquoy quiconque s'ayme premierement, ayme tout soudain sa propre grandeur & gloire, & aime les delectations charnelles: il tend & regarde a ces deux fins, comme a ses deux souuerains biens. A la suitte de ces amours il en croist encore d'autres en luy, car il aime necessairement toutes choses qui seruent a augmenter ou maintenir son honneur & ses voluptez corporelles : il contracte auec elles alliance, mais plus ou moins estroite, a mesure qu'elles sont apres a ses intentions: il s'attache d'vne grande affection aux biens externes & temporels, comme aux richesses, par ce qu'elles peuuent beaucoup a l'vn & a l'autre de ses desseins: il dresse auec elles vne singuliere amitié & confederation. Il ayme aussi les sciences, les charges, les dignitez, comme instrumens propres a accroistre & conseruer sa grandeur & sa gloire. Ainsi s'engendre-il de l'amour de nous, tout plain d'autres amours vilaines & corrompues, qu'on nomme vices : la superbe, qui est l'amour desmesurée de nostre propre honneur & excellence : la gourmandise & la luxure, qui sont l'amour de la volupté corporelle: l'auarice qui est l'amour desordonné des choses externes, & principalement des richesses Et d'autant que quiconque aime sa propre gloi-

Deux amours diuerses produites de l'amour de soy.

Vices procedans de l'amour de soi-mesme.

Source de courroux.

re & son plaisir particulier, hait tout ce qui l'en destourne, qui les appetisse & qui leur contrarie: de la part le courroux, qui est l'amour de vengeance contre tout ce qui s'efforce en quelque façon de blesser ou nostre honneur ou nostre plaisir corporel. L'enuie en part aussi, bastie de la haine que nous portons au bien d'autruy, entant qu'il peut diminuer le nostre propre, & de l'amour que nous portons a son mal, entant qu'il asseure & establist nostre bien. Il s'engendre encore de nostre affection enuers les voluptez vne autre amour du repos corporel & de l'oisiueté, qu'on appelle paresse, nonchalance & negligence. Voila comme l'amour de soy produit tous les vices du monde. *Enuie.*

L'amour de Dieu est cause de toute vnion entre les hommes, & l'amour de soy fondement de toute discorde.

Chap. CXLIV.

L'Amour transforme la volonté en la chose premieremẽt aimee, parquoy si elle est vne en nõbre, cõmune a tous hõmes, & que chacune l'aime, leurs affections seront sans doubte entierement conformes & semblables, & tous ses amans ne seront qu'vn. Si l'amour de Dieu est premiere en chaque homme, ce n'est qu'vne mesme chose, veu que ce qui est premierement aimé n'est qu'vn en nombre indiuisible, & que toutes ces amours ont prins commencement de mesme racine, de mesme lieu, & de mesme tige: par consequent elles engendrent vne par- *L'amour de Dieu engẽdre paix entres les hommes.*

faite vnité, vne vraye paix & concorde entre les hommes: attendu que nul d'eux n'aime ſa propre volonté, ains qu'ils viſent tous à celle de Dieu. La diuiſion & la diſcorde ne peuuent trouuer d'entree pour s'y meſler, car ceſte generale & vniuerſelle amour de Dieu les boucle,& les enſerre,de ſorte qu'il n'y laiſſe rien de entr-ouuert.Et par ce que le nœud de ceſte cõmune liaiſon part d'ailleurs que de nous meſmes,il nous couſt neceſſairement, & nous attache par amour les vns aux autres, & chaſque particuliere affection ſe rapporte à vne commune origine. Parquoy ou que l'amour de Dieu ſoit premier, il engendre la paix, la concorde & l'vniõ inſeparable:il eſt tout au rebours quãd l'amour de ſoy, & de ſa propre volonté, tient le premier rang : lors la choſe premierement aymee de chacun, n'eſt pas commune à tous, n'eſt pas vne en nombre. Il y a autant de choſes premierement aymees qu'il y a d'hommes, chacun eſt transformé particulierement en ſoy & en ſa propre volonté, il ſe laiſſe guider à elle, par conſequent il n'ayme rien que ſa particuliere gloire & grandeur & ſon plaiſir corporel. Ainſi il ne peut aimer nulle autre grãdeur, gloire ou plaiſir,que pour le reſpect qu'il ſert au ſiẽ, & d'autant qu'il l'accroiſt, ou qui le maintient, il combat l'honneur d'autruy pour defendre le ſien,il loge le ſien au deuãt de tout autre, il veut mal à tout autre gloire qui peut diminuer la ſienne. Et comme nous diſions tantoſt veu qu'il s'ayme le premier,veu qu'il ſuit la volonté auãt toute autre, il ſe fait Dieu entant qu'il eſt en

Effets de l'amour de ſoy-meſme.

luy. Autant qu'il y aura d'amans de ceste condition, autant y aura-il de dieux au monde, differens diuers & des-vnis, par ce que la chose premierement aimee d'eux n'est pas vne en nombre, d'où s'engēdre la vraye vnité & societé entre les hommes : tout y sera plein de querelles, d'inimitiez, de courroux, d'enuie & de guerre, chacun s'estudiant a accroistre & conseruer sa propre reputation & aduantage, ce qui ne se peut faire sans rancune, & sans haine : attendu que nul homme ne peut en ce monde estre de soy content & assouuy d'honneur & de volupté corporelle ; & qu'il a tousiours besoin du secours d'autruy. Voila comme l'amour de soy & de sa propre volonté produit le debat, le desordre, les procez & la guerre au monde : comme il est cause de tout mal, & de tout vice, tout ainsi que l'amour de Dieu est cause de tout bien, & de toute concorde.

Volupté corporelle n'assouuist l'homme.

Quiconque s'aime soy-mesme, s'aime, non comme homme, mais comme cestui-cy, ou cestuy-la.

Chap. CXLV.

Tout ce qui est, est ou particulier, ou commun. La particularité & la communauté, sont qualitez qui s'accommodent a toutes choses, & qui sont opposites l'vne a l'autre : d'où il aduient que quiconque s'aime premierement, il faut sans doute qu'il s'aime comme Iean, ou Pierre, & non comme homme : car la, chacun se considere comme vn en nombre, comme ayant vne singuliere essence, & entant qu'il est person-

Tout est cōmun ou particulier.

ne distinguee & diuisee d'vne autre. Ainsi, qui s'aime, il s'aime en consideration de ceste particularité non de ce qu'il a en commun, ny de ce qu'il est generalement homme. Il est a part de tous les autres, car son amour l'a conuerty en ce qu'il aime : & ce qu'il aime c'est vn indiuidu & vn homme singulier : il est transformé en celuy-là, il est attaché & ioint à soy comme à Iean & a Pierre. Puis qu'il est distingué de tout autre homme & de toute autre chose quelle qu'elle soit, qu'il ne conuient auec rien en cela : son amour est singuliere, propre, priuee & nō cōmune. Et parce que l'amour s'estend iustement autant que la chose aimee, & que ce qu'il aime ce est vn homme, entant qu'il est Pierre, son affection ne peut s'alonger, ni monter à la generale & commune consideration de l'homme, elle ne se peut estendre à l'homme, entāt qu'il est homme. Cela excede sa capacité & sa force: parquoy il ne peut aimer les autres hommes cōme hommes, car son amour ne peut eniamber outre ce particulier homme, entāt qu'il est Pierre: & toutes les autres amours comme engendrees en luy de ce premier, n'embrasserōt que son honneur, profit & plaisir peculier: il faudra qu'ils retirent à la nature de leur racine & origine qui est ainsi priuee, & ne regardāt qu'a la gloire & vtilité de vn seul. Cet hōme-la aimera les autres, à raison de ce qu'il se peut preualoir d'eux, & de l'vtilité & profit qu'il en peut rapporter, non autremēt: il n'aimera nulle chose qu'à la cōtemplation de son interest, & n'aimera à la verite rien aux autres choses que soy-mesme. Ainsi pouuōs nous

Qui s'ayme soy-mesme ne peut biē aimer autruy.

conclurre puis que l'amour de nous ou amour particuliere est racine de tout mal,& qu'elle s'ẽgendre de cest homme Pierre, que nous aimons premierement: que cest homme entant qu'il est Pierre, est aussi racine & fondement de tout mal. Car quiconque s'aime premieremẽt, il s'aime comme Iean ou Guillaume, & par consequent, il s'escarte & se diuise de tous les autres hommes. Mais d'autant que Dieu est commun à toutes creatures, car toutes viennent de luy, & en sont maintenues : quand nous l'aymons auant toute autre chose, nostre amour est vniuerselle & origine de tout bien. Par ainsi la cõmunauté rend l'amour bonne, & la particularité la rend mauuaise: plus l'amour est vniuerselle, mieux elle en vaut, & s'empire d'autant qu'elle est plus particuliere: Tout cela, pour le respect de la chose premierement aimee, qui est ou singuliere ou generale.

Dieu est commun à toutes creatures.

Comme l'homme peut tirer tres-certainement de soy mesme la doctrine de son deuoir enuers Dieu.

CHAP. CXLVI.

L'Homme se doit estudier de toute sa puissance à cognoistre exactement tout ce qu'il doit à son createur, puis que son bien souuerain en dépend. Et d'autant qu'il n'en peut estre plus euidemment esclarcy que par soy mesme, & qu'il a chez luy dequoy s'instruire de son deuoir en cela, ie luy en veux donner en deux mots vne regle fondee sur l'amour de soy mesme, ou amour particuliere, par laquelle,

chacun pourra lire & apprendre en soy comme en vn exemplaire tres-familier, de quelle façon il se doit porter enuers Dieu. sans qu'il ait besoin d'autre maistre d'escole, & sans qu'il luy faille aller chercher des argumẽs & tesmoignages estrangers & hors de soy: Il s'en fournira luy mesme à suffisance. I'ay monstré par cy deuant que Dieu doit estre premierement aimé, que nous sommes tenus de luy donner nostre affection auant toute autre chose, & que par consequent quiconque s'aime premieremẽt, se fait comme Dieu, & s'empare du priuilege & aduantage qui luy appartient. Si ie m'aime premier, i'occupe la place de mon createur, car ie m'attribue ce que ie luy deuois: ie me fais Dieu de moy-mesme: ie me donne ce que i'estois tenu de donner à luy seul, comme la premiere amour qui luy appartient infalliblement: & de mesme train, tout ce qui vient en consequẽce de la premiere amour. Or tout ce qu'il veut qu'on luy donne, qu'on face pour luy, qu'on defere à luy seul l'homme qui s'ayme premierement, tout cela deuons nous à nostre createur, de maniere que la vraye instruction de nostre deuoir enuers luy, c'est de considerer de pres ce que nous voulons & faisons pour nous mesmes, ce que nous requerons d'autruy pour nostre aduantage, à l'heure que nous nous aimõs auant toute autre chose: car nous regardons lors à nous comme à Dieu, nous tenons son siege: ainsi nous ne sçaurions faillir, le remettant au rang qui luy appartient, de luy rendre ces mesmes offices, & ces mesmes deuoirs. Celuy qui s'aime premieremẽt

Qui s'ayme le premier vsurpe le rang de Dieu.

cherist sa volonté, la suit, & nulle autre: semblablement moy qui ay dõné ma premiere amour à Dieu, cõme ie deuois, aimeray sa volõté, la suyuray & nulle autre: Il desire & souhaitte sa propre gloire, il se trauaille pour sa conseruation & augmentation, il loge son honneur auant tout autre, & veut que tout le monde le luy maintiẽne & accroisse: i'aimeray pareillemẽt & desireray l'honneur de mõ createur, ie l'exauceray de toute ma puissance, ie le logeray auant tout autre & auant le miẽ, ie souhaitteray de tout mon desir que toutes choses conspirent à l'augmẽtation de sa gloire & de son nom. Il hait tout honneur qui ne s'accorde auec le sien, il se courrouce & se bande contre ce qui le luy diminuë: ie hayray de mesme toute gloire qui sera contraire à celle de mon createur, ie combattray de ma force & m'armeray contre tout ce qui offensera en quelque façon son honneur: il est ialoux de sa reputation plus que de nulle autre, il souhaite que chacun parle de luy en bonne part, qu'vn chacun le louë, que nul n'en mesdise: il s'estudie de publier & d'estẽdre sa renõmee: tout ainsi me porteray-ie enuers Dieu: il se croit soy mesme le premier, veut estre creu des autres, & craint de tomber en soupçon de mensonge: ie croiray Dieu semblablement, ie me fieray en ses paroles, ie souhaitteray que tout le monde face comme moy, & que nul ne l'estime mensonger. Il a soin de tout ce qui pend de luy, de tout ce qui luy sert, & est curieux de le cõseruer: i'auray cure de tout ce qui appartiẽt à Dieu, & seray soigneux qu'il ne souffre aucune perte ou diminu-

Faut hayr toute gloire contraire à celle de Dieu.

Faut se fier en Dieu.

tion: & tout ainsi du reste qu'il fait, qu'il veut & qu'il desire pour soy. Voila cõme nous pouuons auoir certaine cognoissãce de nostre deuoir enuers Dieu par l'amour de nous-mesmes ou premier amour, faisant pour luy, luy dõnant & deferant tout ce que nous nous attribuõs comme à chose premierement aymée. C'est luy seul qui le doit estre: & qui s'en fait soy-mesme, il desloge Dieu de son rang, s'en saisist: quittõs luy dõc ceste premiere place, & lors en luy payãt ce que nous preniõs, nous nous aqquiterõs sans faillir de nostre deuoir enuers luy. Puis que ceste sciẽce est escrite & engrauée en chacun de nous, qu'elle est tres-claire & tres-manifeste, que nul ne la peut mettre en controuerse, il est bien raison que nous accordions tous à l'ensuyure.

Du fruict de ces deux premieres amours.

Chap. CXLVII.

But de toutes choses. La fin & le but de toutes choses c'est le fruit, tout y vise & s'y rapporte, il ne s'attend ni ne s'espere rien au delà & que tout reuienne finalemẽt à ce poinct: les plantes, les arbres nous le monstrent, car ce que nous retirons d'eux & de toute autre chose c'est son fruict. De diuers fruits diuerse semence, de diuerse semence & de diuers arbres diuers fruits: chaque semẽce a son fruit, & chaque fruit a sa semence. Ainsi puis que nous pouuõs en nostre volõté cõme en vn champ spirituel semer & planter deux amours, que l'amour de Dieu & l'amour de no' sont cõme deux semẽces, plantes & racines premieres,

il nous faut soigneusement cōsiderer, & curieusement quel fruict nous pouuons en fin attendre de chacune d'elles, quel de l'amour de Dieu premiere, quel de l'amour de nous: car puis qu'il n'y a que ces deux racines d'amour, & qu'il n'y en peut auoir d'auantage, elles ne peuuent aussi finalement produire que deux fruicts: Et parce qu'elles sont si diuerses, contraires & ennemies l'vne à l'autre qu'elles ne peuuent estre en mesme terroir, qu'il les faut planter à part: car l'vne ruynera infalliblement l'autre qui les voudra loger ensemble: il s'ensuit que leurs derniers fruicts sont aussi contraires & opposez, & qu'ils ne peuuēt en nulle façon estre ensemble, il faut necessairement que l'vn corrompe, destruise & repousse l'autre: voyons quels ils sont.

La vraye ioye ou tristesse sont les derniers fruicts que l'homme puisse attendre.

Chap. CXLVIII.

Ioye ou tristesse termes de toutes les actions humaines.

DE toutes les actions de l'homme, il ne luy en peut finalement rester que de la ioye ou de la tristesse: ce sont les deux dernieres choses qui s'engendrent en son cœur & volonté, tout ce qu'il faict respond & se termine en elles: Il ne peut rien emmener ou emporter auec soy de permanēt, ny recueillir que cela: c'est le gain qui seul luy demeure de toutes ses peines. Ces deux qualitez luy sont si iointes, que nulle de ses opperations ne passe sans en tirer apres soy l'vne ou l'autre. La ioye donc & la tristesse sont tout le fruict qu'il peut amasser de quelque cho-

se que ce soit. Quand l'homme par ses actions a acquis de la ioye & du contentement, il n'espere ny ne souhaitte rien d'auantage, il est satisfait selon son desir : C'est la seule chose qui le peut assouuir : Et par ce que la tristesse est directement opposee à la ioye, il en euite l'vne de toute sa puissance pour suiure l'autre. La vraye ioye c'est son doux fruict & delectable, c'est sō aigre fruict & desplaisant que la vraye tristesse. Et d'autant que nul fruict n'est sans semence, chacune d'elles a certainement en luy quelque racine & origine. Leur origine ce sont les deux amours dequoy nous auons parlé. Car veu qu'il n'y a en l'homme que ces deux premieres semences contraires, & racines premieres, il faut qu'elles engendrent en luy toutes choses: Aussi portent elles la ioye & la tristesse, fruicts differens entr'eux & contraires comme elles sont. Au reste, comme la ioye est le bon fruict, il s'ensuit qu'il est produict de la bonne semence: Cōme la tristesse est le mauuais fruict, il doit estre produit de la mauuaise racine. Parquoy l'amour de Dieu engendre la ioye, & l'amour de nous la tristesse. Ainsi nous auons vn champ, à sçauoir nostre volonté, des semences, qui sont nos deux amours, deux derniers fruits, la ioye & la tristesse.

Origine de ioye & de tristesse.

L'eternelle felicité s'engendre de l'amour de Dieu premiere.

CHAP. CXLIX.

Amour source de liesse.

IL n'y peut auoir de la liesse là où il n'y a point d'amour, car elle s'engendre entiere-

ment de luy, & s'engendre de ce que la volonté a ce qu'elle veut & ce qu'elle aime : Si elle n'aimoit ny ne vouloit rien, elle ne seroit par consequent iamais contente ny satis-faite. De mesme de la tristesse, car elle s'engendre de ce que la volonté a ce qu'elle n'aime ny ne veut & ce qu'elle hait: d'où il aduiët qu'à quiconque Dieu est la chose premierement aimee, la ioye & le contentement ne manque iamais. D'autant que Dieu ne peut ny mourir ni defaillir ny eschapper à nostre volonté, il luy est continuellement assistant : Ainsi iouïssant à souhait de ce qu'elle veut & de ce qu'elle aime, par ce qu'elle aime chose qui est immortelle, immuable & incapable, d'ingence, il ne lui peut aller que tres-plaisamment & tres-heureusement. Aussi vn tel amour doit estre permanent, eternel & non indigent: & la volonté en laquelle il est planté est immortelle, perpetuelle, & spirituelle, d'autant que Dieu est tel, qu'il est sa chose premierement aimee. Comme il est impassible, incorruptible, tresbon, tres-agreable, tres-conuenable à la volonté, seul digne d'estre premierement aimé : certainement l'affection assise sur vn tel fondement sera infinie, immortelle & nō deffaillāte, & la volonté aussi: Car comme nous auons dit ailleurs, elle se transforme en ce qu'elle aime, & tout ce qui se dit de la chose aimee se peut attribuer à l'amant. Or d'autant que d'vne telle amour s'engendre necessairement la ioye, telle ioye sera aussi sans fin, inuariable, ferme, solide & immortellement attachee à sa volonté : Car tout ainsi que de l'amour s'engendre

Source de la tristesse.

la ioye, auſſi de l'eternelle amour s'engendre la ioye l'eternelle. Parquoy l'amour de Dieu premiere eſtablie en noſtre volonté luy acquiert l'immortelle felicité.

Des conditions de la ioye ſouueraine.

CHAP. CL.

LA ioye comme nous venons de dire eſt le fruict de l'amour, elle ſera donc telle que l'amour eſt: & l'amour eſt tel, que la choſe premierement aimee. I'ay monſtré bien au long les conditions & proprietez de ceſt amour: certainemẽt il y en aura de toutes pareilles en la ioye engendree & produite par luy, car tel arbre tel fruict. D'autant que l'amour de Dieu premiere eſt vne ſemence pure, nette, vraye, iuſte, ſans tache, diuine, treſbonne & tres-ordonnee, propre à la nature de l'homme, entant qu'il eſt homme: Le fruict qui naiſtra d'elle ſera par conſequent auſſi plain, entier, ſincere, munde & ſainct, tres-conuenable à noſtre nature. Et comme toute ceſte amour eſt entierement ſelon Dieu, auſſi ſera ſelon Dieu la ioye qui en vient, comme prenant ſon origine & fondement, non de nous mais de Dieu, du createur non de la creature: Et comme elle ſera plaine & parfaite il durera eternellement, auſſi ſera-elle qui en eſt partie: Et comme elle ſera plaine & parfaite, elle comprendra en ſoy toute vraye lieſſe, delectation, repos, contentement, tranquillité, delices, douceurs & ſatisfaction. Comme elle ſera eternelle & d'vne infinie duree, elle ſera auſſi

Qualitez louables de l'amour de Dieu.

accompagnee d'vn perpetuel plaisir, & d'vne allegresse immortelle. Voila de quelles circonstances ceste ioye est embellie & enrichie.

La ioye qui s'engendre de l'amour de Dieu premiere est la vraye vie de l'homme & de sa volonté.

CHAP. CLI.

PVis que la ioye est fruit, & que c'est au fruit de donner vie en nous alimantant & substentant : il faut pareillement qu'elle donne vie, & qu'elle fournisse de nourrissement à l'hõme. C'est le propre alimant & vie de sa volonté & de son cœur : Tout ainsi que la tristesse est la mort de l'homme, aussi est la ioye sa vie : où il n'y a point de vie, il n'y a point de ioye, & où il y a tristesse, la mort y est ou son auant-coureuse. La ioye estend & dilate, fortifie & conforte, nourrist & delecte nostre cœur : aussi ne veut-il riẽ ni ne desire que la ioye. Au contraire, la tristesse le contraint, reserre, debilite, destruit & ruine : nul ne la veut, ni ne la desire: chacun la fuit & court à la ioye. L'vne est la mort de nostre ame, l'autre est sa vie. Qui a la vraye ioye immortelle a la vraye vie immortelle, q a la vraye tristesse eternelle a la vraye mort eternelle. Parquoy celuy-là vit d'vne vie perpetuelle & tres-heureuse, qui aime Dieu auãt toute autre chose : car la vraye ioye que est la vraye vie, s'engendre d'vne telle amour. Quiconque a ceste ioye, il a toute perfection, c'est tout le bien que l'homme peut auoir ou desirer. Quand il l'a acquis, il est content & assouui, il ne lui reste

Ioye est la vie de l'hõme.

Ioye est tresprofitable au cœur.

Tristesse cause de mille maux.

Qui aime Dieu a la vie eternelle & heureuse.

rien à ſouhaitter au delà, car toutes les choſes qu'il deſire, il les deſire pour paruenir à ceſte ioye & pour en iouyr. Or puis qu'elle ne s'engendre que de l'amour de Dieu, il s'enſuit que pour acquerir tout contentement, toute vie & tout bien, il ne nous faut que garnir de ceſte affection premiere enuers noſtre createur: Elle eſt en nous, elle eſt en noſtre cœur & volonté: Il ne nous faut point aller tourmentāt à la chercher ailleurs: noſtre ſouueraine felicité depend de nous meſmes & de nos biens. C'eſt folie de nous mettre en queſte de choſes eſtrangeres pour elle. Ce n'eſt pas l'or ny l'argent ny la pierrerie: Ce ne ſont pas les honneurs, les dignitez ou les offices : ce n'eſt pas le boire, le manger ou les plaiſirs : Ce ne ſont pas encore les ſciences & biens temporels d'où depend le bien ſouuerain & noſtre beatitude: C'eſt de la ſeule amour de Dieu, d'vne partie que noſtre volonté a en ſoy: & qui ne peut loger ailleurs: C'eſt dōc nous meſmes qui auons en nous & en noſtre ame tous les moyens de nous bien-heurer. Et parce que noſtre volonté eſt libre, qu'elle ne peut ſans ſon conſentement perdre rien de ce qu'elle a, exempte de toute force & contrainte, elle ne peut auſſi eternellement perdre ſon bien & ſa ioye, nul ne luy peut oſter outre ſon gré l'affectiō premiere qu'elle porte à ſon createur, en laquelle conſiſte ſa vie & ſon contentement. Reſte donc que la ioye qui s'engendre de l'amour de Dieu premiere, eſt la vraye vie de l'hōme & de ſa volonté.

Le moyen d'acquerir le ſouuerain bien eſt en nous.

Du fruit que nous receuons de l'amour de Dieu en ce monde.

CHAP. CLII.

ATtendu que la ioye ſuit l'amour, que l'amour va deuant la ioye, car elle eſt ſon fruit : il eſt neceſſaire que tout ainſi que l'amour ſe dilate & s'eſtend, qu'il croiſt & ſe multiplie, auſſi croiſſe & multiplie, ſe dilate & s'eſtende la ioye qui eſt engendree. I'ay monſtré que l'amour de Dieu comme eſtant premiere produiſt vne infinie multitude d'autres amours, d'autant que qui ayme Dieu premierement il aime neceſſairement tout ce qui eſt ſiẽ: Ainſi l'amour de Dieu embraſſe toutes les creatures entant qu'elles ſont ſiennes, & principalement l'homme, parce qu'il eſt la viue image de ſon createur. Parquoy quiconque aime Dieu premieremẽt, il aime tout ſoudain apres luy ſa ſemblãce, & par conſequẽt il aime tous les hõmes. De cet amour il s'ẽgẽdre en luy de la ioye: car puis qu'il eſt ainſi que toute ioye s'engẽdre de l'amour de Dieu, il s'enſuit qu'il s'en engendre auſſi de l'amour de ſon image, & qu'elle ſe multiplie à raiſon du nombre des hõmes qu'on aime entant qu'ils ſont images de Dieu. De chacun que nous cheriſſons, comme tel nous acquerons du contentement & de la ioye, nous nous eſioüiſſons en nous meſmes de tant que nous ſommes vne reſſemblance de noſtre createur : & qui aimera toutes les creatures entant qu'elles ſont à Dieu, s'eſioüira en elles pour ceſte meſme conſideration : Ainſi produit l'a-

Qui aime Dieu aime tous les hõmes.

mour de Dieu premier vn grand nombre de plaisirs en nostre ame, qui se rapportent tous à vne commune racine & fondement. Voila comme l'homme durant mesme sa vie en ce monde, pour receuoir & recueillir vn fruict inestimable de l'amour de Dieu. C'est luy qui nous tient tousiours en liesse, qui nourrist en nous continuellement vne droicte & saincte affection, & vne vie eternellement accompagnee de bon heur & de beatitude, laquelle ne nous peut estre ostee en nulle façon, tout ainsi que l'amour ne le peut estre aussi. L'or, l'argent & autres biens mōdains ne sont rien au pris de ce riche ioyau; Qui s'en est garny, il s'est garny des vrais & solides thresors, thresors tous siens, qui ne l'abandōnnent iamais, & qu'il ne peut perdre, desquels la valeur n'est cogneuë, ny le pris incomprehensible, que par celuy qui en ioüist: il n'y a que luy de content au monde, il ne desire rien hors de soy, il ne voit rien qui vaille le souhaiter, il n'enuie nul bien à autruy, ny ne l'appete, plain & satisfait en soy, mesme, assouuy de ses propres richesses, comblé de bien & de bon-heur, à sçauoir de ioye qui est la vraye vie de son cœur: il desdaigne toute autre chose, les commoditez temporelles ne sont nullement à son goust, il n'a soif ny faim que de ce diuin amour, pere & procreateur de toute felicité & liesse. Voila le fruict que nous receuons d'aymer Dieu pendant ceste vie corporelle.

Lamour de Dieu solide & perpetuel thresor.

La felicité eternelle qui s'engendre de l'amour de Dieu, peut estre parfaite en chaque homme & toute pareille.

CHAP. CLIII.

COmme vne mesme chose peut estre premierement aimée de tous hõmes, & qu'en chacun de nous il y peut auoir vne semblable affection enuers Dieu, aussi y peut-il auoir vne pareille ioye entre nous, l'vn en peut auoir autant que l'autre. Comme tous hommes sont capables de l'amour de Dieu ensemble, aussi sont ils de la ioye qui en est produite. Le contentement de l'vn n'empeschera pas ni ne diminuera le contentement de l'autre: il peut estre pareil en chacun, chacun peut estre comblé de liesse sans que son compagnon en ait moins pourtant: chacun en peut auoir vne singuliere & propre, qui sera toute telle que celle des autres. La ioye sera pareille & sẽblable, tout ainsi qu'est l'amour: & comme de cest amour il s'en engendre beaucoup d'autres, aussi peut la ioye estre multipliée, & s'en produire tousiours vne nouuelle. Bien que l'innumerable multitude des hommes qui viuent ait du contentement, si est-ce qu'il s'en peut engendrer continuellemẽt vn grand nombre d'autres sans que les premiers sentent aucune diminution de leur ioye: Ainsi elle multiplie auecques eux, plus il y a d'hõmes plus il y a de ioye. Cela vient, de ce que Dieu est la chose premierement aimée, car chacun la peut auoir en son cœur & en sa volonté.

Tous hommes sont capables de l'amour de Dieu.

La ioye qui vient de l'amour de Dieu est communicable à tout le monde sans diminution.

Or ceste affection peut estre en nous toute

vne, par ce qu'elle vise à mesme but: par consequent la ioye se multiplie aussi selon les hommes, & se multiplie sans son interest: car Dieu ne perd pourtant rien du sien. Voila comme infinis hommes peuuēt auoir ensemble tout biē, toute vie, tout aise & cela d'vn seul Dieu: comme il est seul, pouuant de soy donner l'estre & le biē eternel à tous hommes sans aucune decroissance sienne, & comme nos vrais biēs sont incapables de diminution & naturellement idoines à augmenter & à multiplier sans mesure.

De la liesse qui s'engendre de l'amour de Dieu apres ceste vie.

Chap. CLIV.

D'Autant que la ioye c'est le fruict de l'amour de Dieu, il faut qu'elle soit parfaite, qu'elle soit si plaine & entiere qu'il n'en puisse estre de plus: il faut que nostre ame soit renduë si contente, que son aise ne puisse receuoir aucune accroissance: l'amour premiere qu'elle a porté à Dieu par sa volonté luy est cause de ceste ioye. Sa volonté a esté iointe & vnie à Dieu par amour, il s'ensuit qu'elle luy sera encore iointe & vnie par fruiction & par iouïssance, car en cela consiste la ioye & le fruict de l'amour. Où il y a plus de cognoissance, il y a plus d'amour, mieux nous cognoissons quelque bonne chose, mieux nous l'aimons: Ainsi puis que Dieu est tout nostre bien, mieux nous le cognoistrons, mieux nous l'aimerons, & plus nous l'aimerons plus aurons nous de contentement:

Amour vient de cognoissance.

Par ce que Dieu ne peut estre cogneu sans estre aymé, tant il reluist en luy de bonté, de benignité, de sagesse, de noblesse, & de beauté, & tant il est plain de tout plaisir, de tout bien & de toute richesse. S'il veut estre extrémement aymé de nous, il s'ensuit qu'il veut que nous le cognoissions parfaitement : Et à ce que nostre ioye soit accomplie, il faut que nostre ame le voye à souhait face à face, de pres & sans entre-deux, afin que de ceste parfaite & tres-manifeste cognoissance, il s'engendre en elle vne extresme affection enuers luy, & par consequent vne ioye à la grandeur de laquelle il ne puisse estre rien adiousté, autrement il aura de la defectuosité. Si Dieu que nous auons premierement aimé par foy ne se monstre & ne sa manifeste à nous, il offense le deuoir du vray & sincere amour, qui consiste principalement à descouurir tout, & à ne tenir rien de caché ni de secret. D'autant que nostre ame l'a premieremẽt aimé lors qu'elle ne l'auoit pas encore veu, elle merite de le voir face à face lors qu'elle ioüira de luy, afin qu'elle en reçoiue vn plus entier contentement: plus à clair elle le verra, plus elle le cherira, & s'en esioüira d'auãtage. Car ce qui est nostre, s'il est bon, nous l'aimons d'autãt plus que mieux nous le cognoissons: & en haïssons au rebours d'autãt plus vne chose mauuaile. Ainsi la cognoissãce de Dieu sera cause d'vne plus grande amour, & l'amour cause d'vn plus grand aise: Autant aura l'ame de contentement que d'amour, & autãt d'amour que de cognoissance. Pour la loger en extréme liesse, il la faut

Il faut que nostre ame voye Dieu face a face.

pouruoir d'vne extresme bien-veillance enuers son createur, & pour la garnir d'vne telle bien-veillance, il luy faut fournir de sa parfaite cognoissance, qui ne se peut acquerir en elle que par la veue: d'où il nous faut conclurre qu'elle verra toutes choses à clair, qu'elle verra la grandeur de son createur tout bon, tout benin, & tout aymable. Cela luy augmentera son amour & sa ioye. La perfection de la ioye s'engédre de la noblesse de l'amour: de l'amour parfait, la parfaite ioye & l'amour doit mõter iusques au dernier poinct d'excellence, autrement il ne seroit pas cõuenable à Dieu, ce qu'il doit estre: de maniere qu'attendu que Dieu est aimable de soy, cõme estant la beauté mesme, la douceur la verité, la puissance, la sapience & la perfection, nostre ame ne sera pas fournie d'vne amour accõplie, & telle qu'elle doit estre, si elle n'embrasse son createur, à cause de luy seulement, & en cõtemplation de ses vertus & diuines grandeurs, non pour ses bien-faits, ou pour l'obligation qu'elle luy a des presens qu'elle en a receus. Or d'vne telle amour naistra la ioye tres-accomplie.

La perfection de la ioye vient de la noblesse de l'amour.

Perfection du contentement.

D'auantage veu que la perfection du contentement requiert vne singuliere asseurance de ne pouuoir estre diminué ou perdu, il faut que nostre ame se puisse certainement respondre de la continuation & duree de sa liesse & de son aise: elle lira dans le cœur de son createur, qu'elle ne peut estre haye de luy, ny esloignee de sa bonne grace: & de sa part recognoissant de si pres ses bontez & douceurs merueilleuses, elle n'a garde de s'ennuyer de l'aymer: Au reste nulle force

estrangere ne luy pourra faire perdre son aise. Ainsi estant eternellemẽt cherie de Dieu aimãt Dieu eternellement, & se sentant exempte de toute autre puissance, elle iouyra perpetuellement de ce contentement & en toute seureté.

Comme en la ioye eternelle le corps de l'hõme prendra vne nouuelle & plus excellente forme.

Chap. CLV.

L'Ame qui aime Dieu premierement, s'aime aussi entãt qu'elle est siẽne, & entant qu'elle est son image. Puisqu'elle s'aime, elle veut son bien propre & son aduantage, & s'esiouist de son bon heur. Or Dieu l'a attachee au corps d'vn lien merueilleux, & le corps à elle si estroitement, qu'il en a dressé vne societé singuliere & comme vn naturel mariage. Elle aime bien fort son corps & d'vne inclination naturelle: Elle le sçait auoir esté faict pour elle, & luy en veut d'autant plus de bien & à tous ses mẽbres: par consequent elle souhaitte son profit, & le veut recouurer quand elle l'a perdu. Et d'autant qu'elle n'est pas l'homme toute seule, non plus que le corps, bien qu'elle en soit la partie principale, & que c'est le meslange d'eux-deux qui fait l'homme, il s'ensuit qu'il reuient à son bien de rauoir le corps: d'autant que le tout vaut mieux que sa part, & qu'il vaut mieux d'estre homme entier que d'estre ame seulement. Ainsi comme elle est soigneuse de sa perfection, elle aime son corps & desire à ceste cause infailliblement sa restauration & recouurement: elle

L'ame est estroitemẽt attachee au corps.

L'ame n'est pas l'hõme toute seule.

Pourquoy l'ame aime son corps.

ne sçauroit vouloir au cõtraire, car elle est pliee & poussee à ce desir par sa nature & inclination. Parquoy afin que sa ioye soit accomplie, il est necessaire qu'on luy rende son corps, & qu'on le luy rende en l'estat & en la forme qui luy sera la plus aimable & delectable, qui luy sera la plus propre, conuenable & conforme, de laquelle elle se pourra le plus esioüir, & qui sera la mieux proportionnée selon elle. On le luy rẽdra donc accomply en toute beauté & bien-seance, impassible, immortel, spirituel, subtil, agile, clair, reluisant & resplandissant cõme le Soleil. Car il sera tel plus agreable à l'ame, & mieux accommodé a sa nature. Et qu'il soit en la puissance de Dieu de le former en ceste maniere, il ne peut estre mis en doute à qui cõsiderer a que c'est luy qui a peu monter la terre à tel degré de beauté & d'excellence que d'en bastir vn corps qui meritast d'estre accouplé à l'ame raisonnable & intellectuelle, representant la viue image de son createur: Pourquoy donc ne pourra-il quant il luy plaira façonner nostre corps d'vne nouuelle maniere & plus noble que la premiere? En outre comme l'ame change de degré & croist en dignité, il est expedient que le corps change aussi respectiuement, d'estat, qu'il soit enleué en rang plus noble, & qu'il acquiere vne plus parfaite forme, il est raisonnable qu'il mõte quant & elle à sa façon, maintenãt toutesfois la proportiõ qui doit estre entre eux. Cõme elle se chãge en Dieu & en vne nature diuine, par la volonté & amour, ainsi se changera le corps en ame & en vne nature spirituelle autant qu'il sera

Quel sera le corps resuscité.

Le corps resuscitera.

possible,& autant qu'il ne sera pas repugnant à sa nature corporelle. Si l'ame se fait diuine comme iay conclud necessairement par les qualitez de l'amour & de la volonté, il n'est nullement estrange ni contre raison que le corps se face spirituel. Voila donc comme l'ame demande pour son côtentement qu'on luy rende le corps embelli d'vne nouuelle forme,& comme Dieu le luy peut former tel qu'il le luy faut. Pour la satisfaire en toutes façôs encore faut-il veu que elle aime le môde & les creatures,entant qu'elles sont à Dieu, qu'on les luy renge & dispose en l'estat qui luy sera le plus aggreable. Tout ainsi que l'ame est renouuellee en vn meilleur estre & plus digne: tout ainsi que le corps qui est basti a son occasiô prend vne forme plus excellête pour luy agrâdir son aise,à mesme raison doit le monde qui est à cause de l'homme estre renouuellé & refaçonné d'vne autre mode plus digne,afin que l'hôme s'en esiouysse. Côme l'ame est reuestuë tout à neuf du riche accoustrement de la diuinité,& le corps paré de l'habillement nouueau de l'impassibilité,clarté, agilité & immortalité: aussi faut-il que le monde & les creatures prênêt vne nouuelle robbe, afin que l'ordre & la proportion se continue tout par tout: Et par mesme moyê, que l'hôme qui est le Roy & maistre du monde a creu de grandeur & d'estat, que ses seruiteurs & subiets qui sont les autres creatures changent aussi le leur & l'accroissent. Et comme toutes choses sont parties & procedees d'amour, qu'elles sont toutes à son occasion,& qu'il engendre la ioye comme son

Le monde comprêdra finablemêt vne forme plus digne.

fruict : il nous faut croire que tout ſera ordonné & diſposé à l'accroiſſance & multiplication de la ioye qui eſt le dernier fruict & le dernier but. Ainſi auons nous apprins par la nature de la lieſſe qu'il ſe doit faire vn general changement du monde & des creatures.

De la grandeur de la felicité eternelle.

CHAP. CLVI.

Ioye eſt le dernier fruict.

LA ioye eſt le dernier fruict qu'on attend, on n'eſpere rien au delà. Nous voyons par experience que les fruicts viennent touſiours en grand nõbre. D'vne ſemẽce cõme d'vne amãde ou d'vne noix naiſt vn grand arbre, & de cet arbre vn infiny nõbre de noix & d'amandes produites d'vn ſi petit commencement. Puis donc que la ioye eſt le dernier fruict de l'amour, il eſt neceſſaire qu'il viẽne à ſa ſaiſon en grand abondãce. Car ſi le fruict corporel ſe multiplie ainſi, c'eſt bien raiſon que le ſpirituel ſe multiplie encore d'auantage. Voila comme nous deuons eſperer vne lieſſe finale de grandeur incõprehenſible. Elle s'engendre de l'amour de Dieu: il faut donc qu'elle s'eſtẽde & s'aggrandiſſe autãt que fait l'amour. Chacun aimera ſoy meſme apres Dieu, & s'eſiouyra par conſequent de ſon bien propre: Car nous nous eſiouyſſons du biẽ d'autruy à meſure que nous l'aimons, ainſi chacun s'eſiouyra de ſoy autant qu'il s'aime. Et d'autant qu'il aura tout ce qu'il voudra, & rien qu'il ne vueille, d'autant qu'il ſe verra entourné de grandeur, de gloire & de toutes delices, qu'il ſe verra

accompagné d'immortalité & de perpetuité, de l'impaſſibilité, de l'agilité, d'vne ſplendeur corporelle ſemblable à celle du Soleil, d'autāt qu'il ſe verra garny de la parfaite cognoiſſance de Dieu & de l'amitié ſouueraine : d'autant aura-il plus de ſatisfaction & de contentement. Et cōme nous nous reſſentons des biens de ceux que nous aimons comme nous meſmes, tout ainſi que s'ils eſtoient noſtres, de façon que noſtre plaiſir multiplie à meſure que nous auōs de tels amis bien-heureux & contens, il s'enſuit veu que l'amour de Dieu auteur de ceſte ioye oblige tout homme d'aymer ſon compagnon comme ſoy-meſme, que ce parfait & accomply contentemēt doublera autant de fois en nous, que nous verrōs d'hommes eſleuez à la gloire eternelle: & que nous ſerons infalliblement auſſi aiſes de l'aiſe de chacun d'eux, que du noſtre propre. Or ſi nous ſommes à peine capables du noſtre, cōment le ſerons nous d'vne ſi grāde multitude d'autres pareils premierement, & puis multipliez en tant de milions auſſi bien que le noſtre? Adiouſtez encore que chacun aimera ſans comparaiſon plus Dieu que ſoy ny que les autres. Et veu que la ioye naiſt de l'amour, il ſera plus content du bien de ſon createur qu'il ne ſera du ſien, ny de celuy de tous les hommes. Voyez la grandeur infinie, voyez la multiplication incomprehenſible des biens & des plaiſirs que nous deuons attendre de l'amour de Dieu. Voila la douceur & abondance des fruicts que receuillira celuy qui aimera Dieu auant toute autre choſe : fruicts eternels & non deffaillans

L'aiſe des bien heureux s'accroiſtra d'autant plus qu'ils ſe verront de compagnons.

qui luy feruiront de vie & d'aliment immortel. Voila la fertilité de cefte excellẽte femẽce plãtee en noftre volonté comme en vn champfpirituel. A tant ay-ie fuffifammẽt traité du fruict qui naift de l'amour de Dieu premier, i'ay trouué l'obligation de l'amour, & puis fa nature, & en fin fon fruict qui eft la ioye: Ainfi tout eft enclos en ces trois membres, obligatiõ, amour & ioye. Nous fommes obligez d'aimer, tout nous a efté donné à caufe de l'amour: & l'amour à caufe de la ioye: il n'y a rien au delà. Les creatures manifeftent noftre obligation, l'obligation le deuoir d'amour, l'amour la ioye. Voila comment par l'efchelle de nature nous montons continuellemẽt du bien au mieux, & du bas au haut auec la grace de noftre createur.

Du fruict qui s'engendre de l'amour de nous.

CHAP. CLVII.

PVis que nous auons mõftré que la ioye s'engendre en l'homme lors qu'il à ce qu'il veut & ce qu'il ayme, ou qu'il efpere certainemẽt de l'auoir, il s'enfuit qu'il fe peut engendrer quelque ioye de l'amour de nous. Car qui aime fa propre volonté il fouhaitte fa loüange particuliere, fon hõneur, fa gloire & fon excellence en contemplation de fon ame, & pour le corps des voluptez & delectatiõs charnelles: par confequent il veut & aime tout ce qui le peut accommoder pour les acquerir, cõme richeffes, dignitez, offices & la fcience. Or d'autant qu'il paruient fouuent pendant fa vie à la iouyffance de

Les chofes mondaines font fragiles.

telles choses, il peut auoir aussi du cõtentemẽt. Mais comme elles sont fragiles, corruptibles & transitoires, il est necessairemẽt en continuelle crainte de les perdre, & en haine perpetuelle contre tout ce qui leur contrarie & qui les luy peut appetisser. Il hait tout ce qui diminüe ou garde de croistre sa propre grandeur, reputatiõ, & volupté corporelle. Parquoy vne telle ioye est tousiours accompagnée & suyuie de tristesse. Ce contentement se conuertist ordinairemẽt en peine : & la solicitude & perplexité en laquelle il est, à cause de sa crainte & de sa haine luy fournissent d'vn perpetuel desplaisir, & pl⁹ encore la perte des choses qu'il aime quand elle suruiẽt. A ceste cause telle ioye est fausse, vaine, trompeuse, sophistique & traistresse, cachant au dedans de soy plus de fiel qu'il n'y a de douceur en elle. Ainsi l'amour de nous-mesmes ne nous apporte nul entier & solide contẽtement, ains tout le contraire.

Des conditions de la ioye qui s'engendre de l'amour de nous-mesmes,

Chap. CLVIII.

TEl est l'arbre qu'elle est sa racine, telle est la ioye q̃ l'amour qui l'a engendrée: parquoy par les circonstances & conditions de l'amour propre no⁹ pouuõs cõclure celles de son fruict. Puis qu'il a esté mõstré par cy deuant qu'vn tel amour est cõtrefait, indeu, desordõné, vicieux, corrõpu immonde, qu'il est contre nostre nature entãt que nous sõmes hõmes, contre tout

Mauuaises qualitez de l'amour.

de soy mesme & de la ioye qui ce part.

l'ordre de l'vniuers, contre toutes les creatures qu'il est peruers, deshõneste & malin, que c'est le premier mal, fondement de tous les autres maux, premier vice, premiere poison, premiere mort, nuit, cecité, fausseté, premiere mensonge, origine de toutes les autres, premiere iniustice & turpitude, la ioye qui en part à certainement toutes telles proprietez, elle est ainsi detestable cõme sa cause: Elle est ainsi desordõnee, iniuste, indeuë, fausse, vicieuse, corrõpue, immõde, peruerse, maligne, deshonneste, venimeuse, mortelle mensongere, ennemie de nostre nature & de tout ordre. Voila les qualitez du beau contentement que nous tirons de l'amour de nous mesmes, de l'amour de nostre propre gloire, grãdeur, hõneur, volupté, & des choses qui leur seruent, cõme de l'amour des richesses, dignitez & sciences: Tel est le plaisir, la ioye, la delectation & la resiouyssance que nous bastissons sur ces fondemẽs. Et d'autant que i'ay aussi mõstré que l'amour de nostre propre volonté est totalemẽt & directement contre Dieu, qu'il luy est diametralement opposite, qu'il rend l'homme son ennemy capital & mortel, d'autant qu'il luy fourre en la fantasie la forcenee opinion de se faire Dieu, & d'oster à son createur, entant qu'il est en luy, son authorité & sa courõne, à sçauoir le priuilege & prerogatiue de sa diuine volonté: il s'ensuit que la ioye qui en est produitte est hors de Dieu, sans Dieu, qu'elle luy est aduersaire, & entierement ennemie, que quiconque s'y plaist & s'en aggree, s'arme & se bande contre Dieu & contre sa volonté. L'ouurage cõbat

l'ouurier,& la creature son createur, la propre affection tire continuellement apres soy le mespris de Dieu tout aussi grand qu'elle. Car veu qu'il n'y a que Dieu qui merite d'estre premierement aimé, le plaisir qui s'engẽdre de telle affection s'engendre entierement du mespris & desdain de nostre createur. La propre amour est racine & commencement de toute iniure & offense enuers Dieu, & la ioye qui en part augmente, multiplie & parfait nostre inimitié enuers luy: Plus l'homme s'esiouist contre Dieu & se glorifie, plus il se rend son ennemy. Ceste ioye n'est que pure inimitié de Dieu: Parquoy elle cõfirme & consomme nostre hostilité, elle couue en soy & cache malicieusement l'iniure & l'offense de Dieu, venim tresdangereux & mortelle poison, il n'est rien plus pestilent, plus damné & plus abominable. Car il est bien mauuais d'espouser vne affection au preiudice de son createur: mais de se brauer, de se plaire, de s'esioüir en elle cõtre luy, il est encore sans cõparaison pire. Voila les circonstãces & qualitez desquelles est reuestu l'aise qui s'engendre pendant nostre vie en ce mõde de l'amour de nous mesmes, & de tout ce qui en depend. Voila cõme il est vain, incertain & de nulle duree: cõme il est plain de fard, de piperie & de trahison.

Propre amour est racine de tout peché

La comparaison de deux ioyes qui prouiennent des deux amours.

CHAP. CLIX.

Differences des deux ioyes for

COmme il y a deux amours directement cõtraires, aussi y a il deux ioyes entierement

ties, l'vne de Dieu, l'autre de l'amour de nous-mesmes.

ennemis. Comme les deux premiers amours, celle de Dieu & celle de no⁹, ne peuuẽt loger ensemble en nostre volõté, aussi ne sont les deux ioyes qui en prouiennent: elles s'entrechassent & s'entreruinent l'vne l'autre. La premiere qui part de l'amour de Dieu s'engẽdre de la verité, & est vraye & solide: la seconde qui part de l'amour de nous s'engendre de la faulseté, & est fausse & mensongere. La premiere se fonde sur la iustice: la secõde sur l'iniustice. L'vne bourgeõne de la racine de toute vertu, l'autre de celle de tout vice. L'vne naist de la fontaine de tout bien, l'autre de la fõtaine de tout mal. L'vne part de l'immortalité, l'autre de la corruptiõ. L'vne vient de Dieu, l'autre sans Dieu hors de Dieu & cõtre Dieu. L'vne ioint, attache, accouple, assẽble & vnist l'hõme à son createur: l'autre les despend, diuise, escarte, esloigne & separe. L'vne multiplie & augmente nostre amitié enuers Dieu, l'autre accroist & amõcelle la haine contre luy. L'vne rẽplist, refait, assouuist & rassasie la volonté: l'autre la vuide l'euacuë & l'affame. L'vne l'adoucist & l'appriuoise, l'autre l'aigrist & l'effarouche. L'vne fortifie, fermist, fonde, roidist, solide, establist, asseure, maintient & appuye nostre volonté? l'autre la rend debile, foible, inquiete, flotante, instable, tremblante, volage, mal-asseurée, & inconstante. L'vne est selon nostre nature entant que nous sommes hommes, l'autre est contre. L'vne est selõ l'ordre de l'vniuers & des creatures, l'autre au rebours: L'vne est permanente & perpetuelle, l'autre est transitoire &

momentanee. La premiere se peut acquerir de l'amour de Dieu, sans peine, sans depense, sans le secours ou dommage d'autruy: La seconde qui suit nostre amour, ne se peut recouurer sãs frais, sãs trauail, sans l'aide des choses tẽporelles & sans le detriment & ruine d'autruy. La premiere n'est iamais meslee ou suiuie de tristesse, la seconde l'est tousiours. La premiere fournist a l'homme de benignité, facilité & mansuetude: la secõde de rigueur, rudesse & cruauté. La premiere entretient & nourrist l'vnité, la paix & concorde entre les hommes: la seconde y dresse & maintient la guerre, la rancune & la simulté. La premiere seme tout bien entre-nous: la seconde tout mal. De la premiere il ne peut sourdre nul inconueniẽt ou scandale: & de la seconde il ne part rien que trouble & desordre. La premiere nous conuie & la vertu, la seconde au vice. La premiere est vitale, salutaire, loüable, aimable, desirable, honneste, delectable & selon raison & nature: la seconde est mortelle, pestillente, honteuse, hayssable, ignominieuse, desprisable & contre raison & nature. La premiere nous sert de motif & d'esperon aux bonnes operations, la seconde aux mauuaises. La premiere profite tousiours a qui l'a: la seconde nuit tousiours. Il n'est riẽ de plus plaisant ni de plus aggreable a Dieu que la premiere, ny rien de plus desplaisant ni de plus desagreable que la secõde. La premiere augmẽte l'amour & desir de tout bien, la seconde l'amour & desir de tout mal. Rien n'est plus conuenable a la nature humaine ny plus selon elle

que la premiere, riẽ de plus desaccordãt & plus contraire que la seconde. La premiere illumine, esclarcist & ouure nostre entendement: la secõde l'aueugle, l'obscurcist l'anuicte. La premiere est tres-digne de recõpense, & la seconde de punition. Voyez qu'elle peste & quel mal-heur s'est engendré en la volonté de celuy qui s'est garny d'vn tel contentement & d'vn tel aise.

La regle & doctrine generale pour comparer ces deux ioyes l'vne à l'autre.

Chap. CLX

Enquoy cõuiennent les deux ioyes.

AFin que nous comprenions plus aisément les choses precedẽtes, il faut premieremẽt regarder la conuenance que ces deux ioyes ont ensemble & puis la difference. Elles s'accordẽt en nom, car l'vne & l'autre s'appelle ioye. Elles s'accordent en ce que leur logis & domicile est en nostre volonté, & en ce encore que tout ce qui se fait, se fait pour la ioye telle qu'elle soit. Au reste leur cognoissance se prend en les comparant à leurs racines, aux deux amours d'où elles sont engendrees, à Dieu, aux effets qu'elles produisent en nature & aux creatures. Ceste diuersité de comparaison nous instruira de leurs proprietez & circonstances, de ce qui appartiẽt à l'vne & de ce qui appartient à l'autre. Il est vtile de nous exercer souuent en la consideration ores des deux amours, ores des deux ioyes & en leurs cõparaisons: Car c'est la vraye voye par où nous pouuons acquerir la tant belle & tant necessaire science du bien & du mal de l'homme,

entant qu'il est homme. Il nous faut considerer que la ioye est ce qui se desire auant toute autre chose, que c'est la fin & le but de tous les souhaits : ainsi elle tire l'homme à soy : car c'est sa nature, & le renge à sa condition. C'est elle qui le deçoit & trompe, il ne se mescõte iamais que pour elle, elle est tousiours bien voulue, elle nous conuie & appelle continuellement entãt qu'elle est ioye: de sorte que la mauuaise ioye & corrompue est requise de nous, non cõme mauuaise, mais comme ioye compagne de tout plaisir & contentement. La ioye nous aueugle & nous commande, elle est extrémement puissante, il n'est rien qu'elle ne domine, qu'elle ne renge à soy, & qu'elle ne traine à sa suitte. Parquoy il nous faut euiter sur toutes choses celle qui est masquee, fardee, trompeuse & passagere.

Ioye but des desirs de l'hõme.

Force de la ioye.

De la grandeur du dernier & eternel supplice.

Chap. CLXI.

J'ay monstré la grandeur & qualité de la ioye q̃ l'amour de Dieu engẽdrera en nostre volõté apres ceste vie corporelle, d'où nous pouuõs inferer que qui aura faute d'vne telle amour sẽtira en soy la defaillãce d'vn merueilleux cõtentemẽt, & la priuatiõ d'vn aise incõprehensible: Priuation non particuliere de quelque biẽ, mais entiere & vniuerselle de tout biẽ: par consequẽt il se trouuera pris & saisi d'une pure & parfaite tristesse. Nostre volõté est de sa nature capable de liesse & de mescõtentemẽt: car elle a quelque fois ce qu'elle veut, & n'a pas ce qu'elle ne veut

Volonté est capable de liesse & de tristesse.

pas:& quelqu'autrefois elle a ce qu'elle ne veut pas,& n'a pas ce qu'elle veut. Le mescontentemẽt s'engendre de ce que nous sommes priuez de la chose desiree,& sommes accõpagnez outre nostre gré de ce que nous auõs en haine. Le dernier degré de tristesse c'est de se voir en continuel souhait,& appetit de quelquechose qu'õ ne puisse recouurer,& de ne se pouuoir deffaire de la compagnie & assistẽce de ce qui nous desplaist, principalement si cela est en nostre volõté mesme. D'autant que l'ame de celuy-là sera absẽte de tout ce qu'elle aimoit, qu'elle ne iouïra riẽ qu'elle vueille, que sõ hõneur particulier, sa louãge, sa gloire, ses voluptés corporelles l'auront abãdõnee, & qu'elle n'aura apporté auec soy nul desplaisir qu'elle auoit en ce mõde: d'autant qu'elle ne se sera pas garnie de l'amour de Dieu quelle en sera totalemẽt esloignee,& q̃elle ne pourra auoir aucune ioye de ceste part-là : il s'ensuit qu'elle sera priuee du vray & du faux cõntentement, de la liesse fardee & de la naïue. Comme elle sera despouillee de son corps & de sa chair, elle se verra tout à clair, & cognoistra euidẽment ce à quoy elle auoit esté engẽdree: elle reuiẽdra à soy,& se sentira & sa nature: Les biẽs qu'elle à failly d'acquerir se representerõt à elle en leur grandeur infinie: Elle s'apperceura q̃ c'est elle qui s'est causee vn si grãd dommage, qu'a son escient elle a quitté vn si grãd heur, elle s'en accusera & s'en prendra à soy-mesme. Elle touchera au doigt l'eternité de sa perte,& l'impuissãce de se rauoir iamais d'vne si lourde cheute:& si il luy restera vn ardẽt & aspre desir de tel-

Dernier degré de tristesse.

Peine des ames damnees.

le fecilité, passiõ de laquelle elle ne se poura iamais deffaire, qui l'acõpagnera & piquera incessammẽt, qui la poindra & esguillõnera d'autãt pl⁹ aspremẽt qu'elle iugera de pl⁹ pres la hauteur extreme de sa ruine. Voiés vne singuliere detresse, cognoistre le biẽ quelle pouuoit auoir, & qui luy apartenoit naturellement, le souhaiter (car nous sommes poussez, vueillons ou non à desirer nostre bien quand nous le cognoissõs) sentir qu'elle l'a perdu à son escient, & estre desesperee de le pouuoir a iamais recouurer. Accouplez en vn toutes ces circonstances, & considerez qu'elle les aura continuellement deuant les yeux: car n'estãt occupee qu'a soy, il faudra par necessité que l'imagination de son malheur lui soit tousiours presente, & qu'elle soit par cõsequent tourmẽter d'vn immortel ennuy. D'auãtage estãt toute reduite à soy, & se voyant si a clair elle s'aperceura euidẽmẽt des qualitez & imperfections de sa volõté, elle verra cõme elle est cõtrefaite, difforme, mõstrueuse, peruerse, desuoyee & desordonnee, d'autãt qu'elle est ennemie iuree & capitale de son createur: Car Dieu estãt tout beau & tout acõply, rien ne luy peut estre ennemy qui ne soit entierement imparfait & desnaturé. L'ame se decouurãt a nud & sans voile, se trouuant telle, & sentãt ses deformitez entierement contraires à sa premiere nature, ne poura qu'elle ne s'en desplaise extrememẽt. Cõment ne les hairoit-elle en soi-mesme, puisquelle les hairoit en autruy? Sa laideur, son malheur & sa cõfusion luy seront cõtinuellemẽt deuãt les yeux. Elle voudra s'ẽ demesler

L'imperfection ennemie de Dieu.

& s'en deffaire, mais elle ne pourra : Ainsi elle aura en soy mesme ce qu'elle hait le plus, & sera elle mesme matiere de sa miserable tristesse: D'autant qu'elle sera immortellement presente à soy mesme, d'autant sera immortel son ennuy. Elle se fournira incessamment de tristesse, & se faschera par consequent de soy plus que d'aucune autre chose. Combien souhaitera-elle n'estre pas, pour ne se pouuoir supporter elle mesme à cause de sa laideur? Car il n'est point de plus grande ny de plus horrible deformité que celle de l'ame & de la volonté : il n'est rien plus desaggreable ny plus desplaisant qu'vne volonté corrompue & contrefaite: Elle sera donc seule fontaine, racine & origine de sa douleur. Or la cause premiere de toutes ces choses est l'amour de soi-mesme, tout son mal luy viẽt de ce qu'elle-a aimé premieremẽt sa volõté, & qu'elle a aimé toutes autres choses selon sa volonté propre, sans Dieu, contre Dieu, sans sa volõté & contre sa volõté. Voila comment de l'amour de nous s'engẽdre la haine de nous, qui produit apres la souueraine tristesse. Telle amour est mere de la haine, & la haine racine de tout mescõtentemẽt. C'est vne amour qui remplit nostre ame de haine, & la rẽplit de façon qu'elle deuiẽt toute haine. Cõme l'amour de Dieu est autheur de la ioye eternelle, aussi est ceste haine fontaine de toute douleur. Au reste de la haine de nous suit la haine de Dieu, l'ame qui souhaite n'estre pas, & qui est en despit d'elle, hait par necessité Dieu qui l'a fait estre, & qui la maintiẽt en sõ essence. Elle voudroit q̃ Dieu ne fust pas, afin que elle

L'ame dãnee sera elle mesme cause de sõ martire.

De l'amour de nous mesmes s'engendre en fin la haine de nous mesmes.

De la haine de nous sort celle de Dieu.

elle ne fust pas aussi:Et parce que Dieu ne peut n'estre pas, elle est accablee d'ennuy : Elle hait aussi toutes les creatures,car elle voudroit qu'il n'y eust ny elle ny le reste:& d'autãt que cela ne peut aduenir,elle prend tout en haine. Et comme elle aimoit en ce mõde soy mesme premieremẽt,& puis toutes autres choses à cause de soi, ainsi haira-elle premieremẽt soi-mesme, & puis toutes autres choses à son occasion. Cõme elle ne s'esioüissoit qu'ẽ elle & à cause d'elle,aussi se desplaira elle de soy,en soy.Elle s'ennuyera d'elle cõme autrefois elle s'en est agrée. Cõme elle s'estoit faite Dieu au grãd preiudice de sõ createur,en s'aimãt premiere,& à cause d'elle,establissant par consequent en soy son principe,son cõmencemẽt & son origine:aussi sera elle principe,origine & cõmencement de tout son malheur & ruine:tout ainsi qu'au cõtraire Dieu luy eust esté cause & fondemẽt de tout bien, si elle l'eust choisy pour la chose premieremẽt aimee, & si elle se fust entieremẽt rapportee à luy comme à son chef. D'autãt que hors de ceste vie l'ame est en cõtinuel bransle & mouuemẽt cõme vn feu,qu'elle est en perpetuelle action,cogitation & discours: ouurãt,inquiete, de son entendement,memoire & volonté par vne prõpte & continuelle agitatiõ : il no⁹ faut croire que ceste miserable se ramẽteura incessãmmẽt toutes les actiõs & operations de sa vie,desquelles elle aura empreint en elle & emporté des idees & des sẽblances. Et d'autãt qu'elles ont esté toutes cõtre Dieu,contre nature, contre raison,cõtre verité & cõtre tout ordre & droicture, elles se re-

L'ame hors de ceste vie est en perpetuelle action.

L'ame damnee ramente sans cesse ses pechez.

presẽterõt à elles diformes, cõtrefaites, espouuẽtables & horribles: d'où elle sẽtira vn deplaisir indicible, se voyãt assiegee & entouree de laideur, & q pl⁹ est des ennemies mortelles & capitales de la nature & du biẽ. Cõbiẽ voudroit elle en auoir perdu la souuenãce? cõbiẽ voudroit elle estre deffaite d'vne si desagreable imagination? Parquoy elle sera en vn merueilleux ennuy cõme ayãt & sentãt cõtinuellemẽt en soy ce qu'elle voudroit le moins y auoir: Toutes ses cogitations, actions, pensees, recordations, fantasies, imaginations, tout son vouloir, & tout son non vouloir, son desir & somme tout ce qui peut tõber en nostre ame, luy sera aigre, amer, aspre & de mauuais goust: tout luy accroistra sõ desplaisir & sa misere: Elle ne goustera iamais plus de douceur, de plaisir ou de ioye, enseuelie en amertume, en tristesse & en haine, choses directemẽt cõtraires à sa nature. Cõcluõ dõc que l'ame qui vit sans Dieu & contre Dieu, qni aime premierement autre chose que luy, & fait operations cõtraires à sa volonté, multiplie tousiours, assemble & amoncelle en soy mal-heur sur mal-heur: elle fait thresor de ce qui la conduira a son dernier supplice: Elle se poursuit elle-mesme son dõmage, & est en queste de sa desolation & de sa ruine. Mais quelle peine & quel tourmẽt estce d'estre cõfite en tristesse continuelle, d'estre soi mesme sa peste & sa poison? Il n'est rien si present à l'ame que sont ses cogitations & ses œuures, ou qu'elle est elle-mesme à soy: c'est de là toutesfois que luy vient sa douleur & sa peine. Sans doute il n'y a cœur ni ceruelle d'hõme qui

Qui n'aime Dieu sur tout cherche son malheur.

puisse cōceuoir la grandeur de ce tourment, veu qu'il est intellectuel & spirituel, & que par consequent il surpasse sans comparaison toute affliction corporelle. Reste donc, que la souueraine tristesse & finale est le dernier fruict de l'amour propre, & que c'est la mort eternelle.

Ceste peine souueraine se peut rendre manifeste par diuers exemples tirez de l'experience.

Chap. CLXII.

Ceste tristesse & peine, ce tourment & dernier supplice nous peut estre rendu manifeste & plus aisé à conceuoir par diuers exemples d'vne viue experience. Premierement celuy d'entre nous qui auroit peu s'acquerir qu'elque grand bien fort souhaitable, duquel dependist la bonne fortune de toute sa vie, qui le peut enrichir & honorer a tout iamais, comme vn Empire, vne Royauté, ou vn Duché en la terre de sa naissance, & a qui il seroit aduenu de faillir d'attainte, à son escient & par sa seule faute: il est certain que toutesfois & quantes qu'vne si grande & non reparable perte faite par sa sotise se presenteroit a luy, tant qu'il verroit ce bien, qui pouuoit estre sien, entre les mains d'vn autre, il seroit en merueilleuse peine : sans doute, ceste souuenance luy causeroit vne continuelle destresse, & son plus grand creue-cœur seroit de se sentir luy-mesme cause de sa ruine. De mesmes l'ame verra clairement & cognoistra le dommage qu'elle souffre par sa faute, le bien infini & la ioye eternelle qu'elle a perdu *L'ame dānee cognoistra combiē elle aura perdu.*

pour iamais, luy ſeront inceſſamment deuant les yeux : d'où il s'engendrera ineuitablement en elle vne cogitation immortelle nourriſſe de triſteſſe. D'auantage il aduient voire au pire d'entre nous, d'euiter en ce qui eſt ſien la diſcorde, la laideur & la difformité, & d'y ſouhaiter l'accord, la beauté & la bien-ſeance: plus chaſque choſe luy eſt chere, proche & interieure, plus il hait en elle le deſordre & la meſceance & y ſouhaite d'autant plus l'ordre & la conuenance : La laideur la diſproportion & la ſaleté luy deſplaiſent bien-fort en ſon iardin : plus en ſa maiſon, qu'au iardin : plus aux veſtemens qu'en la maiſon: plus en ſa perſonne, qu'en celle d'autruy. Auſſi l'ame qui aime naturellement les mundices & la plaiſance, & qui a en horreur leur contraire, ſe dõne certainement grand peine quand elle voit où que ce ſoit de la difformité & de l'ordure : mais plus ſi c'eſt en choſe qui luy ſoit iointe ou voiſine. Quand celle qui eſt ennemie de Dieu ſe trouuera defiguree & vilainement tachee par ſes vices, certainement elle ne s'aimera ni ne ſe pourra ſouffrir : plus elle ſera auecques ſoy, & ſe cognoiſtra, plus elle ſe deſplaira & ſe haïra: Car il n'y a point de doute que tout ce qui eſt contraire à Dieu tout aimable, delectable, beau & content de ſa nature ne ſoit infiniment haiſſable de ſoy, deſplaiſant, contrefait & malencontreux. Et ſi tout ce qui eſt fait ſelon raiſon & ſelon Dieu, eſt tres-aduenant & tres-agreable, tout ce qui eſt fait contre luy ſans ordre, ſans regle & ſans meſure doit eſtre auſſi mal-plaiſant, des-agreable & enuieux : Ainſi

Chacun ſouhaite l'ordre & la beauté

Ce qui eſt contraire à Dieu eſt naturellemẽt vilain.

nostre ame ayãt en son imagation cõme dans vn liure ses actions desordonnees, des-reglees, & contre Dieu, toutes espouuentables & horribles à voir, elle les abominera certainement, non tant par ce qu'elles sont contre Dieu, que par ce qu'elles sont d'elles-mesmes haissables & desplaisantes, & qu'elles sont repugnantes entierement à sa propre nature & raison. Il ne se presente a nous que deux voyes par ou aller, Celle de l'amour de Dieu & celle de l'amour propre : l'vne selon Dieu, l'autre contre. Chasque pas de nostre ame fait nombre à multiplier son aise ou sa tristesse : & ce compte se voit à clair & se manifeste le iour de sa separation & de son partement. Par vne autre experience nous pouuons nous encore esclaircir de la cognoissance de ce dernier mal, considerant comme nostre ame se sent ça bas des playes & infirmitez du corps, comme tout ce qui blesse nos membres la touche incontinent, comme elle ne peut souffrir rien qui leur soit contraire ou superflu. Si la teste, si les yeux, si l'estomach ou quelque autre partie a de la douleur, nous voiõs qu'elle en endure: Combien a plus forte raison deuons nous croire qu'elle se resente plus viuement de ses propres blessures & maladies: combien sans comparaison luy doiuent poiser d'auantage les offenses faites à soy-mesme & a sa propre substance & nature? Sans doute elle s'en doit d'autant plus attrister, qu'elle est plus proche a soy-mesme que n'est le corps: Et puis que ses infirmitez la doyuent accompagner au partir de ce monde sans esperance de remede, te-

Deux seules voies pour aller.

L'ame se sent des infirmitez du corps.

nons pour tout certain que sa douleur sera tres-griefue & immortelle. Ses blessures & ses playes ce sont les consentemens volontaires qu'elle preste contre tout ordre, regle & mesure, les inclinations ausquelles sa volonté consent librement, contre Dieu, contre raison, & contre soy mesme c'est son mal, sa fieure & sa maladie: c'est sa laideur, sa deformité & sa tache: c'est sa maliguité, son iniustice & son vice: c'est son deshonneur, sa honte & son ignominie. Autant qu'il y a de telles inclinations, autant s'est elle faite de playes: Parquoy partant de ça bas ainsi ennemie de son createur, ainsi escartee de la carriere de vertu, de raison & de verité, ainsi desuoyee, desreglee & desordonnee, tachee, desfiguree, & enlaidie, confuse, infame & deshonoree, & partant asseuree d'auoir ses blessures immortel tre, & asseuree d'auoir ses blessures immortellement attachees à sa volonté, cognoissant par son intelligence, son ordure & sa miserable cõdition, & cognoissant qu'elle s'est precipitee elle mesme volontairement, librement & sans contrainte dans ce gouffre de mal-heur & de mal-encontre, il ne faut croire qu'il se puisse imaginer nul estat miserable au pris du sien.

Les blessures de l'ame.

Voila cõme nous pouuons par raisons & exemples sensibles, descouurir la peine occulte & à venir que l'ame corrompue se cause & se prepare, & qu'elle plante, establist & enracine en soy, pendant qu'elle est en ceste vie corporelle.

L'ame vicieuse ne s'acquiert pas seulement vne peine interieure par l'eternelle tristesse, mais encore vne exterieure, qui luy est attachee par la iuste vengeance de Dieu.

Chap. CLXIII.

L'Ame qui a premierement aimé sa volonté, a faite vne merueilleuse offence à son createur. C'est à luy qu'elle deuoit sō estre, & qu'elle deuoit par consequent aimer auant toute autre chose: elle luy a desrobbé son honneur & sa prerogatiue pour en estrener induëment sa volonté, elle a desplacé Dieu de son rang pour s'en emparer. L'auantage d'auoir vne propre & premiere volonté qui est deu a luy seul, & priuatiuement à toute autre chose, elle l'a vsurpé contre toute raison & contre toute iustice: Elle a aimé non la gloire de Dieu, mais la sienne: Elle a voulu renger les autres creatures a luy rendre la reuerēce & le respect qu'elles doiuēt à leur seul createur: Elle s'est bandee capitalement contre luy destruisant & aneantissant son nom & sa gloire pour en agrandir la sienne: Elle s'est enflee d'vn honneur propre & particuliere reputation, en quoy consiste l'extreme & dernier poinct d'offense: Car est-il possible de faire pis que de se brauer, de se glorifier, de se plaire & de s'esiouir en son iniure? D'auantage elle a oublié les innumerables bien-faits qu'elle a reçeu incessamment de son createur, par sa seule bonté, & sans aucun sien merite, pour lesquels au moins estoit elle tenuë de luy sçauoir bon gré, & de l'embrasser & cherir auant toute

Le tort que fait à Dieu et a soi vne ame qui s'aime la premiere.

On ne sçauroit faire pis que se glorifier en son mal.

autre chose. Mais au contraire elle ne l'a ni serui ni aimé, & le payment qui luy estoit affecté en descharge de son obligation, elle l'a soustrait pour en faire present à sa volonté. Qui plus est, toute mescognoissante qu'elle estoit, toute obstinee en sa haine enuers Dieu, encore a elle iouy long temps des presens de sa liberalité, qui a amoncelé en elle & qui l'a sur-chargee d'autant plus de contumace & d'ingratitude. Elle a offensé Dieu le tout-puissant, par mespris, cõtemnement & desdain : elle a offensé ce bon, ce benin, ce liberal & large donneur par le vilain vice d'ingratitude & de mescognoissance: L'ouurage a cõbatu l'ouurier & la facture son facteur. Elle a employé tous ses moyens, toutes ses forces, son cœur & son affection à desloger Dieu de sa possession, à le deprimer & raualler, pour s'esleuer & mõter au dessus de son authorité. Elle a rapporte toutes ses actions & intentions à sa propre volonté comme a son dernier but, & a soy comme à Dieu mesme elle a taché & difformé de fange & d'ordure, en desdain de son createur, sa saincte ressemblance & diuine image qu'on luy auoit donné en garde. Parquoy elle a sans doute hardiment bien merité son courroux & son indignation: elle a biẽ gaigné que sa iustice se venge d'elle, car les iniures se mesurent a la grandeur de celuy qui est iniurié, & l'ingratitude se rapporte a la grandeur de la liberalité. Par où nous pouuons conclure que ceste pauure ame s'est acquise vne peine & punition infinie, & autant de fois infinie que de fois elle a outrage son createur, & que de fois

Les iniures se mesurẽt à l'iniure.

elle l'a mescogneu. Si on punist de mort le crime de leze maiesté humaine, quelle peine pourrons nous trouuer qui responde à coulpe de l'ame qui desdaigne & qui foule aux pieds la toute puissante maiesté de Dieu & sa diuine bonté? qui pourra imaginer vn tourment selon son demerite? Or d'autant qu'elle part d'icy ennemie capitale de son createur, qu'elle est contre sa iustice, elle encourt certainemẽt son courroux, sa vengeance & son indignation: Sa iustice se bande contre elle comme contre son ennemie formee, & exerce contre elle son authorité & sa puissance: Car puis que l'iniure & le mespris a esté fait à Dieu qui est la mesme iustice, il faut qu'elle venge ce mespris & ceste iniure. Comme toute puissance elle le pourra sans doute: comme toute sapience elle le sçaura & voudra selon l'occurrence de la chose. Cõcluon donc que le vice est ennemy iuré de nostre ame, & que puis qu'il est attaché par necessité à l'amour de nous la punition, la peine & la iuste vengeance de Dieu sont certainement aussi de sa suite. L'amour ne peut aimer premieremẽt sa volonté ny faire mal sans offenser son createur: Parquoy outre le mal & desplaisir perpetuel qu'elle se faict à soy-mesme & qu'elle encourt en elle, duquel ie parlois tantost, outre sa particuliere tristesse en laquelle elle se va plongeant d'elle mesme, qui luy sert de peine interieure, encore encourt elle vne autre peine exterieure par le courroux, indignatiõ & iustice de Dieu qu'elle a offensé.

Le vice est ennemy iuré de l'ame.

Du lieu & instrument de la punition corporelle CHAP. CLXIIII.

PVis que le tourmẽt de l'ame cõdamnee doit estre faict en certain lieu & par quelque instrument, cherchons ou elle sera punie & de quelle façon. La cause & origine de la peine qui luy vient par la iuste vengeance de Dieu, c'est son mespris, & le plaisir & contentemẽt qu'elle a eu au preiudice de son createur: il est donc necessaire que le chastiemẽt responde à ce desdain & à ce plaisir, veu qu'elle a mesprisé Dieu, c'est raison qu'elle soit extremement mesprisee: veu qu'elle a dedaigne le createur de toutes les creatures, c'est raison que toutes les creatures la desdaignent. Parquoy elle sera iettee en quelque bas lieu fort esloigné du Ciel, comme est le centre de la terre propre assiette de l'enfer. Et si, pour faire qu'elle soit contemnee & auilie iusques au dernier point, il faut que ce lieu là soit comblé de voirye, il faut que ce soit la descharge commune de toute ordure, afin qu'elle qui est spirituelle & si noble naturellement, soit logee parmy les excremens de toutes les choses corporelles, enseuelie dans les immondices de toutes les creatures, & qu'elle souffre de la derniere & infirme nature: voyla quant au mespris. Quant au plaisir, il ne peut estre contrepayé que par son opposite qui est la douleur & l'affliction. Or il n'est rien qui afflige comme le feu: il est donc consequent que ceste maligne delectation sera reuenchee par vn feu corporel, cuisant & bruslant eternellement, & que l'ame im-

Propre assiette de l'enfer.

Enfer excrement de toutes choses corporelles.

Plaisir ne peut estre puny que par douleur.

mortelle en ſera ſaiſie & enueloppee inſeparablement. Comme elle qui eſtoit intellectuelle s'eſt pleuë des reglemens aux choſes corporelles contre toute iuſtice, iuſtement s'en deſplaira elle à ſon tour, & en ſera affligee: La iuſtice toute puiſſante de Dieu luy dreſſera vn feu eternel, pour accõmoder le chaſtiement à ſa faute. Cõme la volonté diuine a attaché l'ame au corps pour en faire vn homme, auſſi pourra elle l'attacher inſeparablement au feu corporel, pour l'execution de ſa iuſtice, non quelle viuifie le feu mais à ce qu'elle en ſoit continuellement tourmentee. Comme en ceſte premiere conionctiõ il a donné à l'ame vne inclination & appetit d'aimer le corps, de ſouhaitter naturellemen ſa compagnie, de faire ſes effets en luy, & de ſe reſſentir & condouloir de ſes accidens, pour la perfection de l'ordre de nature: Auſſi pourra il en celle-cy luy donner vne inclination & affection ennemie du feu: l'accõpagner de frayeur & de crainte, àfin qu'attachee par force & contre ſa volonté, elle ſe reſſente des angoiſſeuſes poinctures du feu, pour la perfection de ſa iuſtice. Puis qu'il eſt neceſſaire par toute raiſon que l'ame ſoit exterieurement punie par iuſtice, que cela ſe doit faire par vne nature corporelle, & qu'il n'en eſt point de ſi actiue ny de ſi douloureuſe que le feu, elle en ſera ſans doute eternellement tourmẽtee. Puis que tout ſupplice & toute peine viſe a la triſteſſe, qu'il n'y a ny ſupplice ni peine ſans triſteſſe, & que la triſteſſe cõſiſte à faire ou à endurer quelque choſe contre ſa volõté, il faut neceſſairement qui veut punir

Enfer a le feu pour tourment.

Il n'eſt corps ſi actif ne ſi doulou-reux que le feu.

autruy, choisir ce qui luy est le plus ennemy & plus contre sa volonté. Parquoy ce feu sera tenebreux, obscur & sans lumiere, eternellement bruslant & cuisant, impuissant toutesfois de tuer ou de consommer: Car tel il apportera plus d'angoisse.

Quel est le feu d'efer.

Comment l'homme peut estre puny, pourquoy il le doit estre & en quelle maniere.

CHAP. CLXV.

QVi voudra s'instruire plus auant de la iustice de ceste punition de l'homme; il luy faut considerer exactement trois circonstances, esquelles elle se fonde. Qu'il s'informe en premier lieu comme il peut estre puny: Certainement nulle chose priuee de volonté ne le peut estre: Car il faut pour chastier qu'on puisse faire quelque chose contre la volonté de celuy qu'on chastie: L'homme est de ceste condition, parquoy il est capable de tristesse. Et d'autant que sa volonté est immortelle, il peut estre perpetuellement puny, & souffrir eternel desplaisir, car on peut continuellement faire chose contre sa volonté. D'où nous pouuons argumẽter qu'il est impossible que Dieu souffre de la peine, parce que sa volonté n'est en bute à nulle autre chose, ains que c'est celle qui manie & qui commande souuerainemẽt tout le reste: il veut tousiours sa gloire & son bien, il renge toutes choses à ceste fin là, & il n'est rien qui puisse destourner ou rompre son entreprise. Ainsi nostre ame peut estre punie parce qu'elle est accom-

Trois circonstances esquelles se fonde la punition de l'hõme.

Il est impossible que Dieu souffre de la peine.

pagnee de volonté. Plus sa volonté est grande & enleuee, plus peut elle receuoir de chastiemẽt & de tristesse: Si elle est infinie, & capable d'angoisse, son chastiement sera infiny. Qu'il voye en second lieu comment l'homme peut meriter d'estre puny: C'est par ce qu'il est en sa puissance de faire contre la volonté de son createur: Ceste seule cause & nulle autre ne peut rendre digne de chastiemẽt Or veu que faisant contre la volonté de Dieu, il le charge entant qu'il est en luy d'vne infinie tristesse, d'autant que sa volonté est infinie, veu qu'il ne tient pas a luy qu'il ne l'attriste infiniement, n'est-ce pas raison que Dieu face pareillement contre la volonté & qu'il luy donne vne infinie tristesse? Mais attendu que la volonté de l'homme n'est pas suffisante & propre a receuoir en vn coup & ensemble l'infinité presente, elle la receura successiuement & estenduë en longueur de temps, & sera par consequent suiuie d'vne peine infinie en duree. Ioint que l'hõme a tenu sa volonté continuellement bandee contre celle de son createur, par où il merite que Dieu tienne aussi la sienne continuellement bandee contre la nostre. C'est raison qu'il s'aigrisse & s'anime contre nous, qu'il nous punisse plus ou moins selon que nous l'auons plus ou moins offensé. Sa tierce consideration sera, de quelle maniere doit estre l'homme puny. Nous auõs dit que nul n'est puny que celuy qui endure de la tristesse, que chastier l'ame c'est l'ennuyer: parquoy l'art & pratique de la punir, c'est de sçauoir dispenser & mesnager les choses qui

Comment l'homme peut estre puny.

De quelle maniere l'homme sera puny en enfer.

Chastier parfaitement que c'est.

luy apportent de l'ennuy. Parfaitement chastier c'est iustement administrer ce qui attriste. Car encore que tout ce qui est contre nostre volonté nous fasche, il ne nous fasche pas pourtant à mesme mesure. L'ame vicieuse souhaitoit auant toute autre chose, l'honneur, la gloire & la grandeur: Qui luy donnera la honte, la confusion & le mespris, qualitez du tout opposites, la voila extremement affligee. Qui l'accouplera eternellement, elle qui est chose spirituelle & tres noble à vn corps extremement vil, ne sçauroit la plus abaisser & auilir. Ce luy est vn grand creuecœur de se sentir accouplee à chose qui luy est si dispareille en condition de nature, & luy est sans comparaison plus de peine de se voir tourmentee par vn feu corporel contre sa nature, que ce ne seroit à vne chose corporelle. L'autre grand souhait d'vne telle ame, c'estoit les voluptez & les delectations corporelles. Que luy sçauroit-on donner mieux correspondant ny plus directement contraire que de l'affliger d'vne douleur extresme par vn instrument corporel? Ces trois fondemens nous apprennent la science de la remuneration, comme elles ont fait du chastiement. Nous sçauons pourquoy l'homme peut estre recompensé, à quelle occasion, & de quelle façon il le doit estre. Il est apte à la recompense, parce qu'il est pourueu de volonté, & qu'on peut faire quelque chose à son gré, d'où il retire de la satisfaction & du contentement. Les choses qui n'ont point de vouloir, n'ont pas enquoy mettre le payement qu'on leur feroit. A

mesure que la volonté est grande ou petite, il y a aussi plus ou moins d'aptitude à receuoir la remuneration. Quant à la cause qui fait que l'homme puisse meriter de la recognoissance, elle vient de ce qu'il est capable de faire quelque chose selon la volonté de son createur. Et comme elle est infinie, quand il le fait, il luy fournit par consequent autant qu'il est en sa puissance d'vne liesse infinie. Il merite donc que Dieu luy rende vn pareil aise en recompense. Et parce qu'il ne le peut receuoir autrement infiny qu'en estenduë de duree, il le receura successiuement & eternellement: ioint que puis qu'il n'a iamais cessé de faire selon la volonté de Dieu, & qu'il l'a continuellement esiouy par ses actions, il est digne que Dieu fasse aussi chose agreable à la sienne, & qu'il le bienheure continuellement par vne immortelle liesse. Quant à la façon de laquelle l'homme doit estre recompensé, il nous la faut prendre de la ioye & du contentement. Nous recompenser, c'est faire chose selon nostre volonté, D'où s'engendre la ioye. La science de remunerer consiste a bien dispenser & distribuer les choses qui produisent du contentement: & ce qui est le plus propre, le plus familier & le plus selon nostre volonté produit le plus de plaisir & de satisfaction: Voila pourquoy il y a de l'ordre & de la mesure à recompenser & a resioüir. L'ame reglee & vertueuse ne cherist & n'embrasse rien premierement & principalemẽt que l'amour enuers son createur: Car le bon amour est conuenable & ag-

Cause du merite de l'homme.

Recõpenser l'homme.

greable plus que nulle autre chose à la volonté bien ordonnee. Son aise donc & sa recompense consiste a consommer & parfaire ceste sienne sainte affection. Pour assouuir & entierement contenter vne telle volonté, il faut que Dieu parfournisse en elle son amour. Car elle ne desire & ne vise à rien qu'a l'aimer souuerainement : il l'a satisfera plainement quand il luy donra la iouyssance de sa presence, & le fera sãs doute, en eschange de ce que l'homme s'est efforcé de faire pour la sienne.

Digression a l'vtilité de son liure.

Chap. CLXVI.

Les creatures nous manifestét la volonté de Dieu.

LA volonté de Dieu nous est manifestee par les creatures & par leur ordre, elles ne nous signifient ny ne nous aduertissent de rien qui ne soit selon sa volonté. Puis qu'elles sont rengees par son ordonnance, tout ce dequoy elles nous instruisent, c'est Dieu qui le veut, c'est Dieu qui le dit. Leur ordre ne peut mentir, car il n'a pas esté dressé par autre regle que par celle de nostre Createur. A ceste cause veu que ie n'ay rien conclu en ce liure que par argument tiré des creatures ou de leur comparaison, il faut dire que ie n'ay rien conclu qu'a la verité, & selon Dieu: que qui dira ou fera au contraire, combattra la volonté de son Createur: & qui l'ensuiura, fera son desir & son ordonnance.

L'ame condamnee recouurer a son corps difforme & hideux.

Chap. CLXVII.

Toute la peine de l'ame c'est la tristesse: rien ne la punist s'il ne l'attriste, & rien ne l'attriste s'il n'est contre sa volonté: Parquoy il est necessaire que celle qui sera condamnee recouure son corps en despit d'elle, & en l'estat auquel il pourra estre le plus contre sa volonté, & auquel par consequent il luy apportera plus de desplaisir & d'ennuy. Comme elle s'en est aidee contre la volonté de son createur, il faut que son createur le luy rende contre la sienne. Comme elle s'est esiouye auecque luy en son vice, il faut qu'elle se cõdueille auec luy de sa punition. Car attendu que c'est tout l'homme qui a offensé Dieu, non vne certaine piece de luy, la iustice requiert que Dieu le chastie tout entier & non pas seulemeut son ame, qui n'en est qu'vne partie. D'autant que le corps passible sera plus contre la volonté d'vne telle ame que l'impassible, on le luy rendra passible. Et par ce qu'estãt passible, il l'ennuyera plus immortel que mortel, elle le recouurera immortel. D'autant qu'elle le souhaitteroit esclairant & resplandissant elle l'aura obscur & tenebreux: & l'aura appẽsanti & empesché par ce qu'elle le voudroit leger & dispost. Somme nous sommes rengez a croire par argument de la tristesse qu'on luy redonra son corps renouuelé & reformé de la façon qui sera la plus desplaisante & la plus des-

Tristesse peine de l'ame.

Le corps des damnés sera passible & immortel.

aggreable à la volõté: c'est à dire immortel, passible, grossier, obscur, empesché & hideux.

De la multiplication de la tristesse eternelle.

Chap. CLXVIII.

Certainement l'ame qui a aymé en premier lieu sa propre volonté, sa gloire, sa reputation & sa grandeur particuliere, qui s'est bandee contre le vouloir & honneur de son createur, & qui l'a destruit, aneanty, autant qu'elle a peu, s'est rendue par mesme moyen ennemie de toutes les creatures: elle les a mesprisees & iniuriees en offensant Dieu leur cõmun facteur & maistre, elle les a outragees en les aymant deuant Dieu, pour la gloire & grandeur duquel elles sont faictes, abusant par consequent & se seruant d'elles à iniurier & offenser leur createur. D'où il s'ensuit qu'elles doiuent toutes conspirer la vengeance de l'iniure de Dieu & de la leur propre: voire elle se doit elle mesme armer contre soy, veu qu'elle a outragé le general ouurier de toutes choses, elle qui estoit l'vne des pieces de son ouurage. Toute creature se doit bander contre la volõté d'vne telle ame, & luy faire de la tristesse. Il ne faut pas en nulle façon qu'elle puisse tirer aucun plaisir, ioye ou consolation d'elles ny de soy auec, puis qu'elle est de ce nombre. Ainsi Dieu, les creatures, & sa propre nature, qu'elle a trahie, coniureront sa tristesse & misere immortelle: & non seulement Dieu les creatures & sa nature, mais l'horreur mesme espouuentable de sa meschan-

Qui offense Dieu se rend ennemy de toutes les creatures.

L'ame dãnee se bande contre soy mesme.

ceté & de ses forfaits, esquels elle s'est autrefois tant agreée. Parquoy ny le bien ny le mal ne seront pour elle, l'vn & l'autre accroistra sa destresse : elle souffrira de toutes choses la compagnie de la douleur & misere d'autruy au lieu de luy seruir d'allegeance ou de rafraichissemēt renforcera & redoublera ses angoisses eternelles : elle sera tourmentee & de sa peine & de sa coulpe, du mal'heur & du bon-heur d'autruy: tout ainsi qu'au rebours toutes choses rient à l'ame qui a premierement aymé son createur, voila la grandeur, multiplication & eternité de la tristesse qui s'engendre de l'amour de nous, & tout ce qu'il nous faut sçauoir du fruict de ces deux premieres affections.

Le mal des damnez accroistra celuy de leurs compagnons.

Des deux citez eternelles qui se concluent par les deux amours.

Chap. CLXIX.

Comme la souueraine ioye & souueraine tristesse desquelles ie viens de traitter sont totalement differentes & contraires, il est necessaire qu'il y ait respectiuemēt deux eternelles habitations separees du lieu, & escartees l'vne de l'autre, de la plus grande distance qui puisse estre : afin que l'vne soit le logis de la ioye, & l'autre de la tristesse: L'vne de l'amour, l'autre de la haine : L'vne de la vie eternelle, l'autre de la mort eternelle: l'vne du sallaire & de la recōpense, l'autre de la punition & de la vengeance : l'vne propre aux amis de Dieu, l'autre à ses ennemis, l'vne pour les bons, l'autre pour les

mauuais: l'vne pour la paix, l'autre pour la di-ſcorde: l'vne pour l'ordre, l'autre pour le deſor-dre: l'vne plaine de claire lumiere, l'autre d'ob-ſcures tenebres: l'vne qui ſoit le palais de Dieu l'autre la priſon & tourment des criminels: l'v-ne aſſiſe en hauteur infinie, l'autre en profon-deur démeſurable: & pour dire tout en vn mot, que l'vne ſoit le logis d'vn bien ſans comparai-ſon plus grand que nous ne pouuons conce-uoir, & l'autre d'vn mal ſi extréme que nulle imagination n'y puiſſe attaindre, Puis qu'il ny á que deux premieres amours deſquelles l'vne ou l'autre eſt neceſſairemẽt en nous, & qu'elles ſont capitalement ennemies: il faut par conſe-quent que comme nous nous ſerons em-poignez diuerſement ou a l'vn ou a l'autre, nous ſoyons auſſi tirez en contraires ligues & aduerſaires. Et comme les ennemis ne s'aſſociẽt pas volontiers & ne logent iamais enſemble, il eſt expedient qu'on aſſigne à nos deux troupes deux diuerſes & dernieres demeures. Auſſi en y a-il deux ſeulement, & ne faut pas croire qu'il y en ait d'auantage. L'experience nous apprend que toutes les choſes d'vne meſme nature & de pareille inclinatiõ viſent a meſme lieu, s'aſſem-blent & choiſiſſent vne meſme demeure pour ſe ſeparer des autres. Il y a vne ſinguliere cõfor-mité & reſſemblance de conditiõ, de raiſon, de nature & de complexion entre ceux de no⁹ qui ſe ſõt garnis de l'amour premier d'eux-meſmes il eſt donc raiſonnable qu'ils s'aſſemblẽt & s'aſ-ſociẽt a part & ſepareement des autres: & qu'õ accommode auſſi d'vn logis particulier & dif-

Conformité d'entre ceux qui aimẽt Dieu.

ferent ceux qui ſont de la part de l'amour de Dieu,veu qu'ils ſont vnis & liguez par vn pareil deſir,pareilles opinions & pareille volõté. Puis qu'il n'y a que deux bandes entre nous pour ces deux diuerſes inclinations,il faut auſſi qu'il n'y ait que deux citez & habitations diuerſes pour l'homme. D'autant que la demeure doit eſtre conuenable à la nature de la choſe qui loge en elle,ces deux citez ſeront conuenablement accommodees à la nature de leurs habitans & citoyens. Ceux qui ſe ſont aymez auant Dieu, qui ſe ſont voulu ſaiſir de ſon priuilege & aduantage, ſont ſes ennemis iurez & de toutes les creatures : Par ainſi il les faut eſcarter de ſon throſne & palais celeſte le plus qu'il ſera poſſible : Le lieu qui en eſt le plus eſloigné & de la nobleſſe de toutes les creatures, c'eſt le centre de la terre, il les y faut donc loger. Pareillement ceux qui ont aymé premierement leur createur,meritent eſtant ſes amis, d'eſtre logez pres de ſa ſaincte maieſté : ce ſera donc au ciel. En outre les hommes garnis de l'amour de leur propre volonté ſont hors de Dieu, hors de toutes les creatures,voire hors d'eux meſmes,comme s'eſtans faits non creatures, s'eſtans aneantis & reiettez au rien,en abandonnant leur createur : il les faut donc colloquer hors des creatures, & le plus pres du rien qu'on pourra ſelon leur nature : tel eſt le milieu de la terre, car elle eſt plus voiſine du rien que nulle autre choſe. Mais ceux qui ont donné à Dieu leur premiere affection, qui ſe ſont faits Dieu par leur ſaincte amour, doiuent eſtre aſſis au deſſus de

Le logis doit conuenir à la nature du logé.

Les hommes qui s'ayment plus que Dieu ne ſont rien.

toutes les creatures, & par consequent au dessus du ciel. Ainsi meritoirement les vns seront au dessous de tout lieu, & les autres au dessus. D'auantage ceux qui se sont aimez ont vne volonté racoursie & restrainte, là où les autres l'ont agrandie & amplifiee : c'est donc raison que ceux-là soient en vn lieu contraint & resserré, comme est le centre de la terre : & ceux-cy en vn lieu spacieux & estendu, comme est le dessus du ciel. Il n'est rien plus charnel, lourd & pesant que la propre amour, ny rien plus spirituel, alaigre & dispost que l'amour diuin : Il est donc raisonnable que l'vn se coule en bas, & que l'autre s'en vole contre-mont. Ainsi auons nous conclud necessairement par les deux amours deux citez differentes, l'vne propre & naturelle à l'homme, l'autre assignee pour son exil : l'vne le siege du Roy des Roys, du Iuge souuerain, iuste, sage & tout puissant : l'autre des coulpables & des condamnez. Comme les hommes se peuuent acheminer par deux carrieres differentes, se faire amis ou ennemis de leur createur selon le quartier qu'ils tiennent, & meriter recompense ou punition eternelle. Aussi leur ont esté dés tousiours ordonnees deux demeures particulieres & diuerses, autrement il y auroit en la nature quelque chose de desordonné, de vuyde & d'inutile, ce qu'il ne faut pas principalement en ce qui concerne l'homme, pour lequel toutes choses ont esté faites.

L'amour de soy est lourde & pesante, celle de Dieu au contraire.

De la haine.
Chap. CLXX.

I'Ay acheué ce que i'auois à dire de l'amour & de sa nature : encore me faut-il dire quelque chose de la haine qui est son extréme opposite. Par ce que la doctrine de l'vne & de l'autre est toute semblable, on peut accomoder à la hayne selõ sa maniere ce que i'ay discouru de l'amour. Comme la volonté est garnie d'amour, aussi est elle de haine, elle peut hayr comme elle peut aimer: ces deux qualitez sont en elle, mais l'amour va deuant, & la hayne apres : L'amour tient la place principale en nostre volonté, & la haine la seconde. A la suitte de l'amour est tousiours la hayne. Puis donc que i'ay monstré comme l'hõme est naturellement obligé d'aimer son createur, de l'aimer premier de tout son cœur, de toute son affection, de toute sa force continuellement, incessamment & en la plus commode maniere qu'il luy est possible, ie puis hardiment conclurre qu'il doit hayr en mesme façon tout ce qui est contre Dieu, & tout ce qui luy est ennemy & desplaisant : il est certain qu'il ne peut hair aucune creature, car nulle d'elles n'est contre Dieu, entant qu'elle est creature: Mais comme il doit premierement aimer Dieu, il doit hair aussi auant toute autre chose, ce qui est premierement contre luy. Le premier rebelle, & le premier s'armant contre sa saincte maiesté, c'est comme i'ay desia monstré l'amour de nostre propre volonté, non comme

Amour est auant la haine en la volonté.

Nulle creature n'est cõtre Dieu. amour & volonté, mais comme amour propre & volonté particuliere. D'où il s'ensuit que nous sommes naturellement tenus de hair premierement & principalement de toute nostre affection & puissance nostre propre volonté, entant qu'elle est propre, & nostre particuliere amour entant qu'elle est particuliere. Et tout ainsi que l'homme est tenu d'aimer Dieu, & de aimer apres a sa contemplation tout ce qui est sien, ainsi doit-il hair premierement la volonté, propre & priuee & puis tout ce qui est attaché à elle & tout ce qui en part, à sçauoir le desir de sa grandeur, loüage & gloire particuliere, le desir des plaisirs corporels & leur suitte, l'auarice, l'enuie, & le courroux. Comme d'vn amour il s'ẽ engendre beaucoup d'autres, aussi fait il de la haine. De la hayne que nous portons à l'amour de nous, naistront les haynes du mespris du contemnement, de l'offense, de l'iniure de nostre createur, & de l'ingratitude & mescognoissance enuers luy. Cõme nous deuons immediatement apres Dieu aimer sa viue image, aussi nous faut-il hayr tout ce qui luy est contraire, tout ce qui la peut enlaidir & destruire. Comme nous deuons aimer tout autre homme autant que nous, aussi deuons nous hayr tout ce qui est contre vn autre homme, comme ce qui est contre nous. Finablemẽt comme l'homme est tenu de s'aimer soy-mesme, entant qu'il est à Dieu, & qu'il est sa viue ressemblance, aussi doit il hair tout ce qui luy est contraire comme a tel.

L'homme doit hayr sur tout sa volonté particuliere.

Ce qu'engendre la haine de l'amour de nous-mesmes.

Comparaison de la hayne à l'amour.

Chap. CLXXI.

AInsi que la principale force & vertu de l'amour c'est d'vnir l'amant à la chose aimee & de conuertir l'vn en l'autre, aussi le principal effet de la haine c'est de desprendre & desioindre la chose haye de ce qui la hait. Ainsi que toute vnité & conionction se fait par l'amour & non autremẽt, & que plus il y a d'amour plus il y a de liaison : Aussi se fait toute separation & des-vnion par la haine : de maniere que l'esloignement de la volonté ce n'est autre chose que haine. Nostre volonté est lors entierement diuisee & separee de quelque chose, quand elle la hait entierement. Ainsi que la volonté qui aime reçoit en soy la forme de la chose aymee, aussi celle qui hait se despoüille de la forme & figure de la chose haye, si elle l'aimoit auparauãt. Ainsi que l'amour ne peut estre contrainte ny forcee, ains qu'elle va volontairement & en toute liberté, aussi fait la haine. Ainsi que l'amour s'alonge & s'amplifie autant que sa chose premierement aymee, aussi s'estẽd la haine autant que s'estend ce qu'elle hait premierement.

Force principale d'amour & de haine.

La volonté reçoit la forme de la chose aymee.

De la correspondance des deux haines aux deux amours.

Chap. CLXXII.

COmme il y a deux amours premieres & principales, aussi y a il deux premieres haines qui leur sont opposites. Comme il y a vne,

amour de Dieu & vne amour de nous, aussi y a il vne hayne de nous & vne hayne de Dieu. Chasque amour a vis a vis de soy sa hayne contraire. Comme les deux amours sont ennemies capitales entre-elles & ne peuuent estre ensemble, aussi sont ces haines aduersaires l'vne a l'autre & ne se peuuent cõpatir. L'amour & la haine de Dieu, l'amour & haine de nous : la haine de Dieu & la haine de nous sont opposites: Parquoy l'amour de Dieu & la haine de nous conuiennent tres-bien ensemble, cõme font aussi l'amour de no⁹ & la haine de Dieu: Nous pouuons dire contradictoires l'amour de Dieu & la haine de Dieu, l'amour de nous & la haine de nous: & sous-contradictoires l'amour de Dieu & l'amour de nous, la haine de nous & la haine de Dieu. Quant à la haine de nous & amour de Dieu, amour de nous & haine de Dieu, ils s'entr'acoitent alternatiuement. Ainsi à l'amour de nous suit la haine de Dieu, & a l'amour de Dieu suit la haine de nous. L'amour de Dieu chasse entierement la haine de Dieu: & l'amour de nous chasse entierement la haine de nous. Qui part de l'amour de nous, se reiette par necessité à l'amour de Dieu: comme celuy qui laisse le froid ne sçauroit aller que vers le chaut. Pareillement, qui part de l'amour de Dieu, retourne par necessité à l'amour de nous, ny ne sçauroit aborder ailleurs: comme qui déloge de la chaleur s'achemine par consequent vers la froidure: De mesmes est-il de la haine. Qui se depart de la haine de nous, s'empoigne a la haine de Dieu: & qui despoüille la haine de

Il n'y a milieu entre l'amour de Dieu & celle de nous.

Dieu se reuestist de la haine de nous. Soit que nostre volonté aille ou vienne, soit qu'elle ne bouge, elle est rengee & enfermee au dedans de ses barrieres : Ses proumenades sont de l'vne à l'autre extremité, & son repos & arrest est par necessité en quelqu'vne d'elles : tout ainsi que l'eau ne se meut que du froid au chaud, & du chaud au froid : Et comme l'eau court de soy mesmes à la froidure, & s'y arreste de sa nature non secouruë d'autruy : Mais elle ne peut s'acheminer vers la chaleur ny l'aborder, ou s'y arrester si elle n'est secouruë de quelque autre. *L'eau court de soi-mesme a la froidure nō au chaud.*

De mesmes va-il à nostre volonté, car elle se coule tres-aisément vers l'amour de nous, & s'y repose sans l'ayde d'autruy : mais elle ne peut venir à l'amour de Dieu ny s'y tenir si quelque autre ne luy preste la main. Il sera beau d'exercer son esprit en ceste comparaison de l'eau à la volonté, & du froid & chaud aux deux amours.

Du fruit des deux haines.

Chap. CLXXIII.

ATtēdu que l'amour a la preeminēce sur la haine, que c'est luy qui va tousiours premier & qui l'engēdre, car nous ne hayssons que par ce que nous aimons : il aduient que comme il y a deux amours, il y a deux haines, & que chaque amour en regarde l'vne cōme cōtraire, & l'autre comme accordante. L'amour de Dieu se rapporte à sa haine comme a son opposite, & à la haine de nous comme a sa chere compagne. *Amour nest souueraine.*

L'amour de nous combat la haine de nous cõme sa plus forte partie, & embrasse la haine de Dieu comme sa grãde amie. A ceste cause comme l'amour de Dieu est raisonnable, iuste & ordõné, ainsi est sa haine desreglée, inique & desraisonnable. La haine de nostre propre volonté est bonne & souhaitable, accõpagnant les conditions de l'amour de Dieu: & l'amour de no⁹ est dangereux & euitable, imitant les qualitez de la haine de Dieu. Puis que de la bõne amour s'engendre la bonne haine, & la mauuaise de la mauuaise amour, nous pouuons dire q̃ les fruits que produit la bonne amour sont aussi produits de la bonne haine, & que les peines qui suiuent la pernicieuse amour, suiuẽt aussi la haine sa compagne. Toutesfois l'vn & l'autre payemẽt se rapporte principalemẽt à l'amour cõme à la cause premiere. Nous acquerõs par la haine de nostre propre volõté les fruits que no⁹ promet l'amour de Dieu, & euitõs les maux qui accõpagnẽt le propre amour. De la haine de Dieu naissent les aigres & mal plaisans fruits desquels nous menace l'amour de nous, & se perdent les doux biens & souhaitables qui accompagnent l'amour de Dieu. A tant ayie suffisamment traité de l'amour que nous deuons à Dieu, suiuant nostre premiere obligation,

Deux autres deuoirs desquels l'homme est obligé enuers Dieu *outre son amour.*

Chap. CLXXIV.

I'Ay desormais par la grace de Dieu suffisamment traitté de nostre naturelle, & premiere

obligation. I'ay monſtré comme & la debte & le payement que nous faiſons à nostre createur par le moyen de l'amour, reuient entierement à noſtre cõmodité & aduantage, que c'eſt tout le bien de l'hõme entant qu'il eſt hõme: que la felicité eternelle s'engẽdre de noſtre affectiõ enuers Dieu, & que c'eſt elle qui conuertiſt la nature humaine en vne autre beaucoup plus excellente & diuine. Puis que i'ay appris à l'hõme d'aimer ſon createur, & qu'il a conceu la merueilleuſe vtilité qui luy en reuient, c'eſt raiſon qu'il regarde & qu'il cherche s'il trouuera encore quelque choſe en ſoy digne de luy eſtre offerte. Car puis qu'il eſt ſi bien rẽcõpenſé de ſon amour, il en peut autant eſperer de to⁹ les autres preſens qu'il luy ſera conuenables à ſa ſaincte maieſté: Comme auſſi au rebours, s'il a veu qu'il tourmẽte de peines inſupportables ceux qui lui refuſent leur amour, il a raiſon d'en craindre tout autant pour ſoy, s'il faut à luy donner tout ce qu'il a de propre à ſon ſeruice. La ſeule conſideration de l'acqueſt de tant de bon heur, & de la fuite de tant de miſere le deuroit mouuoir à ce faire, mais il y eſt en outre tenu & rengé par ceſte forte & naturelle obligation qui le rend entieremẽt redeuable à Dieu de tout ce qui eſt en ſa puiſſance: il a eſté par luy arraché du non eſtre, il n'eſt pas ſeulement ſa creature, mais la creature pour laquelle les autres ſont faites; il a de luy tout ce qu'il a, ainſi ce n'eſt pas merueille s'il luy eſt tenu de tout ce qu'il peut: il luy doit à la verité autãt que fait l'ouurage à ſon ouurier, voire & plus encore, car Dieu ne l'a

L'homme doit à Dieu autant ou

plus que l'ouurage a son ouurier.

pas seulement fait, mais fait aussi tout le reste pour luy. Il est certain que l'ouurage doit, s'il peut aymer, craindre, louer & honorer son ouurier : aussi deuons nous nostre createur, nous ne deuons rien à nul autre, mais à luy deuons nous nous mesmes. Or afin que l'homme trouue plus aisément ce qu'il doit à Dieu, il faut qu'il considere à par soy comme quiconque fait ou commande à faire vne besongne, la destine certainement à quelque sien seruice, & à quelque vtilité sienne, & que nul artisan ne bastist son ouurage pour neant & sans auoir premierement desseigné en son entendemēt quelque fin & quelque vsage, auquel il doiue estre propre & auquel il accommode sa forme & sa figure. Voila pourquoy: autrement se fait vne maison autrement vn couteau, autrement vne clef, autrement vne sie. Et qu'il considere encore qu'il est la besongne de ce seul facteur eternel, & par cōsequent que toutes les pieces qu'il voit en soy plus qu'en ses autres ouurages, ne luy ont pas esté attribuees inutilement & sans cause, ains pour le seruice de ce grand & general maistre ouurier: & que tout ainsi que les autres creatures qui sont faites à son occasiou ont tout ce qu'elles ont pour sa commodité, aussi doit-il auoir tout ce qu'il à plus qu'elles, pour en seruir immediatement son createur, car il n'y a rien entre Dieu & l'homme. Parquoy puis que nous sommes particulierement proueus du liberal arbitre, c'est a dire de l'intelligence & de la volonté, par le moyen duquel nous pouuons cognoistre, aimer, craindre, honorer,

Tout se fait à quelque fin.

L'hōme na rien que pour le seruice de Dieu.

Actions du liberal arbitre.

remercier, loüer, adorer, prier, croire, benir, glorifier & nous resioüir, actions interdictes à toutes les autres creatures par leur impuissance, il s'ensuit qu'elles ne sont en nous que pour les appliquer au seruice de Dieu, & pour les luy rendre. De vray que recognoistra l'ouurage s'il ne recognoist son facteur, puis qu'il peut & qu'il a dequoy le faire? A quel effet pense-il que son ouurier l'ait garny de la suffisance de recognoistre, sinon afin qu'il l'employast en son endroit? Que doit aimer & embrasser l'ouurage, que son facteur, puis qu'il peut & qu'il a dequoy le faire? pense-il que son createur l'eust autrement fait capable d'aymer? Qui doit-il honorer & craindre que celuy qui l'a fait de neant? croiroit-il bien que son facteur luy eust donné l'aptitude de reuerer & de craindre pour en accõmoder autruy? Que remercira l'ouurage s'il ne remercie celuy qu'il luy a dõné son essence? où pourra-il plus propremẽt accommoder sa suffisance de remercier? Qu'adorera & q̃ priera-il, s'il n'adore & prie son createur? A qui peut-il flechir ses genoux qu'a celuy qui les luy a dõnez, & qui les luy a necessairement donnez pour ce seul effet? En qui doit-il croire, esperer & se fier, puis qu'il le peut & sçait faire, qu'en celuy qui l'a equippé de ce scauoir & puissance? Qui doit-il magnifier, glorifier & benir, que son grand createur qui l'a estrené de la capacité de ce faire pour ceste seule fin, qu'il l'employast à exaucer son nom & sa gloire? En qui doit-il s'esioüir & se plaire, qu'en Dieu son facteur & procreateur admirable, si bon enuers luy? Mais

en outre, qu'elle obligation est-ce à l'ouurage basti de neāt d'estre rendu capable de recognoistre son facteur? quel honneur & quelle dignite luy est d'auoir la suffisance d'aymer & de remercier celuy qui l'a produit? Cōbien doit l'ouurage à l'ouurier qui l'a voulu de neant faire quelque chose, & chose qui plus est semblable à soy-mesme, representant sa viue semblance & image? qui la garny du bien inestimable de la liberté, intelligence, cognoissance & memoire? Qui me dira à quoy se mōte la debte d'vne besongne enuers l'artisan pour l'auoir faite plus noble, excellente & precieuse que toutes les siennes autres? pour luy auoir donné l'authorité & commandemēt apres soy sur tout le reste de sa boutique? pour l'auoir façonné d'vne façon nouuelle & extraodinaire, rapportant au vif sa propre figure, & façonné si dignement que de luy auoir asseruy tous ses autres ouurages, la rendant seule digne de le seruir immediatemēt? Combiē est obligee la creature au createur qui l'a ordonnee & choisie parmy vn milion d'autres pour s'en accompagner eternellemēt, pour l'associer à tous ses biens & pour luy communiquer vne beatitude & felicité eternelle. Cōbien doit l'ouurage à l'ouurier qui l'a voulu adopter en sa famille? qui luy a dōné ce glorieux nom de fils daignant d'vne merueilleuse faueur se surnommer son pere, luy qui l'a engendré non de sa propre nature, mais d'vne nature entierement contraire & differente à la sienne, à sçauoir du riē & du non estre. Ainsi l'homme qui se cognoist estre creature de Dieu faite de neant,

L'homme a cet honneur d'estre fils de Dieu.

neant, ſe peut aiſéement aperceuoir qu'il eſt obligé de tout ce qu'il peut donner ou faire, & qu'il a tout ce qu'il a pour ſon ſeruice.

Par les cõditions que l'homme a en ſoy il en peut argumẽter en ſon createur d'autres correſpondantes.

Chap. CLXXV.

PVis que l'homme a pour le ſeruice de Dieu tout ce qu'il a, & qu'il eſt immediatement ordonné pour luy, veu qu'il n'y a rien entredeux, il s'enſuit qu'il y a de la relation proportionnelle entre noſtre createur & nous, & que ſes conditiõs correſpondẽt aux noſtres ſelon ſa nature, de façon que par les qualitez que nous auons particulieres, & entant que nous ſommes hommes, nous en deuons conclurre autant d'autres à noſtre createur, qui ſe rapportent à celles-là. D'autant que nous pouuons aymer, concluons que Dieu eſt aimable : D'autant que nous pouuons cognoiſtre & entendre, certainement Dieu eſt cognoiſſable & intelligible: D'autant que nous auons de la crainte, Dieu eſt a craindre ? Puis que nous pouuons honorer, il eſt honorable : Puis que nous pouuons adorer, il eſt adorable : Puis que nous ſommes propres a faire priere, il le faut prier, & luy adreſſer noſtre oraiſon, puis que nous pouuons orer. Attendu que nous ſommes capables de louër, glorifier & benir, Dieu eſt beniſſable, glorifiable & loüable. Attendu que nous ſommes capables de cognoiſtre les biens-faits, Dieu eſt *Relation entre Dieu & nous.*

bien facteur & liberal donneur : & est ouurier esmerueillable, attendu que nous nous pouuõs esmerueiller Si nous pouuons croire. Dieu est croyable. Si nous sommes aptes à esperer, il nous faut esperer en luy. Si nous sommes prouueuz de confiance, Dieu est fiable, & c'est en luy que nous deuons mettre nostre fiance:il est desirable, veu que nous sommes capables de desirer, Veu que l'hõme est tousiours en queste de la verité, Dieu est veritable, veu qu'il desire continuellement le bien, Dieu est tresbon. Parce que l'homme est capable d'infiniment demãder, Dieu est capable d'infiniment donner. Parce qu'il peut infiniment souhaitter, Dieu peut infiniment assouuir & satisfaire. Parce que nous sommes aptes à bien faire, Dieu est apte à remunerer. D'autant que nous pouuons pecher & faillir, Dieu nous peut punir & chastier. Puis que nous pouuons cheoir, il nous peut radresser: attendu que nous pouuons estre accusez, il peut estre iuge. S'il est en nous de demãder pardon, il est en Dieu de pardonner : veu qu'il est en nous d'estre malades, il est en luy de donner santé. Attendu qu'il est en nous d'estre miserables, il est en Dieu d'estre misericordieux. Puis que nous pouuons estre debiles & fragiles, il est en Dieu d'affermir & de fortifier. Voila comme par la relation proportionnelle des conditions qui sont en nous, nous en pouuons argumenter d'autres en Dieu, & au rebours de celles de Dieu les nostres. Comme de ce qu'il est premierement aimable, ie tireray que l'homme le doit premierement aimer: De ce qu'il est seul

Nous sommes aptes à bien faire.

à reuerer & craindre, que nous le deuons seul craindre & reuerer. De ce qu'il est digne du premier honneur, qu'il nous le faut honorer premierement. Ceste consideration se peut comparer en quelque façon a la correspondance qu'il y a de l'ame au corps & du corps a l'ame : veu que le corps a des yeux, l'ame est prouueuë de quelque vertu visiue : veu qu'il a des oreilles, l'ame à respectiuement vne puissance d'ouyr: veu que le corps a vn nez, elle a vne puissance de flairer: & a la vertu de se mouuoir, puis que le corps a des pieds, ainsi du reste: autant en pourrons nous faire de l'ame au corps.

Nous deuons toutes choses a Dieu à la suitte de l'amour, mais pour respects particuliers.

Chap. CLXXVI.

L'homme doit tout a Dieu en vertu de son amour.

TOut ce que l'homme doit a Dieu, il le doit en vertu de sa premiere & principale debte, en vertu de son amour, auquel toutes choses sont noüees & attachees, & qui enclost & comprend tout en luy: de maniere que qui est tenu premierement & principalemeut de toute son amour, il est tenu par consequent premieremēt & principalement de toute sa crainte, & a mesme raison de tout honneur, toute loüange, toute obeyssāce, toute foy, & generalemēt de tout ce qu'il peut donner & qui conuient a nostre createur. Or toutes ces choses, amour, reuerence honneur, loüange, gloire, obeyssance, esperance & confiance sont de leur nature propres a estre donnees, & propres a la grandeur de Dieu.

Parquoy puis que l'amour est le premier don, & qu'il enclost en soy tous les autres, il s'ensuit qu'à quiconque l'homme deura son amour (& ne le peut deuoir qu'à vn) il deura aussi toutes ses autres circonstances qui sont de sa suitte. Si est-ce que chaque particulier present de ceux-cy est deu à Dieu pour sa propre & singuliere consideraion. Pour autre respect dois-ie aimer Dieu, pour autre le craindre, pour autre l'honorer, ainsi du reste. Car puis qu'il y-a de la difference entr'eux, & que l'vn n'est pas l'autre, ils doiuent aussi estre offerts chacun pour sa peculiere contemplation. L'amour n'est pas la crainte, ny la crainte l'honneur: Ainsi encore que l'vn ne puisse nullement estre donné sans l'autre, si sont ils donnez pour diuerse raison. Dieu est premierement aimable, parce qu'il est la premiere seule & entiere bonté, qu'il n'y a rien de bon que par son moyen: il est aymable de mesme façon qu'il est bon. Puis qu'il est souuerainement bon, il est souuerainement aimable. Il est purement & infiniment aimable, d'autant qu'il est la pure & infinie bonté, Et veu qu'il n'y a rien de bon que par luy, rien n'est aussi aimable que pour sa consideration. D'auantage il est premierement aimable de nous, parce qu'il nous a premierement aimez. Parce qu'il nous a obligez par l'immense liberalité de ses presens, & que nous auons de sa main tout ce que nous auons. Dieu est á craindre. Nous luy deuons la reuerence & la crainte, parce qu'il est nostre seigneur tout puissant. Les conditions de nostre crainte doiuent res-

Pourquoy Dieu est premierement aimable.

Pourquoy Dieu est á craindre.

pondre a celles de sa maistrise. Puis qu'il est seigneur, souuerain, parfait & infiny, il le faut souuerainement, parfaitement & infiniemēt craindre. Par ce qu'il est le seul seigneur de l'homme, l'homme ne doit craindre que luy, & le doit tousiours sinceremēt & a la verité craindre, veu que c'est sō eternel, naturel & propre seigneur. Dieu doit estre honoré de nous comme estant le plus grand, le premier & le commencement de toutes choses, & doit estre honoré a la mode qu'il est tel : veu qu'il est premier, il le faut premierement honorer: veu qu'il est seul & par soy commencement, qu'il n'y a rien qui soit par soy commencement que Dieu. Dieu est seul proprement & de soy honorable, rien ne l'est de soy que luy, & tout ce qu'il nous faut honorer il nous le faut honorer pour son respect: veu que tout ce qui est commencement est à cause de soy, & que c'est vn extréme & infini commencement, il nous le faut honorer à cause de luy-mesme extrémement & infiniment: & d'autant qu'il est le vray principe de l'hōme, il doit estre vrayement & sincerement honoré de luy. Dieu est obeïssable, comme estant superieur: & en la façon qu'il est superieur, luy deuons nous obeïssance. Nous le deuons loüer & glorifier comme estant tresbon, tres-sage, seul & premier ouurier & artisan. Nous sommes tenus de luy donner nostre foy & creance, par ce qu'il est la premiere & parfaite verité. Par ce qu'il est infiniment esloigné de la mensonge & qu'il ne peut deceuoir ny estre deçeu, il le faut croire de soy, le croire sans mesure & sans

Pourquoy Dieu doit estre honoré premierement.

Pourquoy Dieu doit estre obey.

Faut croire Dieu.

crainte de pouuoir estre trompez. Nous nous deuons fier en luy, par ce qu'il est fiable-& esperer en luy, par ce qu'il est puissant, voulāt & sçachant nous ayder & nous faire du bien. Et comme il est tel, ainsi deuons nous mettre en luy nostre esperance. Comme il est seul premier & extremement puissant, il nous faut esperer du tout en luy seul & premier : ainsi du reste. Voila, comment pour autre respect nous aimons Dieu, pour autre, nous le craignons & honorons. Et attendu que toutes ces considerations sont prinses de luy, il luy faut rendre premierement à luy seul toutes ces choses: Il ne suffit pas de luy donner nostre amour, il luy faut donner encore la crainte, l'honneur, la gloire, l'esperance, l'obeissance & la confiance, toutesfois l'amour sur tout, & principalement. Car c'est luy qui dresse vne pareille correspondance entre nous & nostre createur. Dieu est amour luy mesme & nous aime, mais il ne nous reuere ny craint, ni obeist, ny le surplus. Parquoy nous luy sommes principalement obligez de l'amour, mais il le luy faut presenter non seul & nud, mais accompagné de tous ses autres deuoirs qui sont de sa suitte ordinaire.

Faut esperer en Dieu.

La consideration generale de ce que nous deuons a Dieu.

CHAP. CLXXVII.

NOus pouuons rapporter toutes les considerations & choses susdites à deux respects: l'vn regardant Dieu, l'autre regardant

l'homme. Ce sont l'ouurage & l'ouurier. Toutes choses sont deuës à Dieu par l'homme, d'autant que l'homme est l'ouurage, & Dieu l'ouurier. Et en la maniere que Dieu est le facteur & nous sa besoigne, nous luy deuons tout ce que nous luy deuons : Ainsi l'amour, la crainte, l'hõneur, la loüange, la cõfiance, l'esperance, la creance & obeissance luy sont deuës par nous, par ce que nous sommes sa besongne : Nous le deuons aimer, honorer, glorifier, obeyr & le reste, d'autant que nous sommes son ouurage & luy nostre facteur. Aussi attendu qu'il est nostre createur & nous sa creature, il nous aime : Car l'artisan aime tousiours sa besoigne & la fauorise. Attendu qu'il est nostre facteur, il est nostre seigneur, il est nostre commencement & origine. Puis qu'il nous a faits, il ne nous sçauroit deceuoir, tromper, ni mentir, car l'ouurier ne trompe iamais sa besoigne. Il nous est fidele & ne nous abandonne iamais au besoin, car nous sommes sa facture, & l'ouurier ne peut trahir ou manquer à son ouurage, ainsi du surplus. Veu dõc que l'homme est creature de son Dieu, & la seule creature qui cognoist son facteur, seule qui s'apperçoit de son obligation, & seule qui peut iuger combien la facture doit à son ouurier, veu qu'il est seul qui cognoisse auoir en soy dequoy satisfaire a son createur, certainement il ne sçauroit s'excuser s'il failloit a le luy rendre. Qui assemblera en vn les pieces de ceste nostre sçience, que nous sommes ouurage, que l'ouurage doit infiniment a son facteur, que nous sommes seruiteurs & subiets,

L'artisan aime sa besoigne.

que ce que doiuēt les seruiteurs & subiets nous le deuons á Dieu, que nous auons tout receu de luy, que celuy qui a receu est obligé de rendre, que nous auons dequoy donner, & que nous auons tout ce qu'il nous faut pour rendre: il conclura necessairement que nous ferions contre toute raison si nous ne payons a Dieu tous ces deuoirs qui sont en nostre puissance. A tant ay- ie traitté en general de ce que l'homme est tenu de donner à Dieu outre son amour.

De la crainte de Dieu.

Chap. CLXXI.

Tout present doit estre libre.

Amour adoucit & assaisonne tout.

I'Ay parlé particulierement de l'amour: C'est raison que i'en fasse autant de chacun de nos autres deuoirs enuers Dieu. L'amour est le premier present que nous puissions offrir à nostre createur, voire nulle autre chose ne peut estre dite present qu'á sa consideration: car tout present doit estre libre, volontaire & gratuit, & rien ne peut estre tel sans amour. Il faut donc qu'amour establisse & fonde tout le reste, qu'il serue aux autres de cause & d'origine, autremēt ils perdront leur effet & leur nature. Pour les rendre acceptables à Dieu, plaisans & aggreables à son goust, il les faut mesler & destremper de bien-vueillance, cause de toute douceur. Si on n'en assaisonne la craincte, l'honneur & l'obeissance, elles s'affadissent ou s'aigrissent, elles se rendent inutiles ou des-aggreables, soit à celuy qui les presente, soit à celuy qui les reçoit,

veu qu'elles ne ſont pas volontaires. Celuy qui craint ſans amour, il craint en peine & en deſtreſſe. Celuy qui honore ſans affection, il honore à contrecœur & flate. Puis donc que l'amour eſt le premier don & le premier deuoir, la ſcience de ſa nature nous doit ſeruir de principe & d'entree à la cognoiſſance des autres, & l'ordre & progres y doit eſtre tout ſemblable. Commençons par la crainćte, elle differe de l'amour, d'autant que l'amour ſe donne volontairement & ſans peine, & par conſequent auecques plaiſir & lieſſe. Mais la crainte ne peut eſtre de ſoy librement & franchement donnee, il y a touſiours de la contrainte & du deſplaiſir parmy, car ce n'eſt pas vn don volontaire de ſa nature: parquoy ſi elle n'eſt demeſlee auecques de l'amour, elle apportera ſans doute du meſcontentement & de l'angoiſſe. Elle eſt de ſoy ſerue, & aſſuiettie à la force, mais ſi nous l'accompagnons de l'amour, la voila franche & libre, eſloignee de tout ennuy, & ſuiuie de lieſſe: ie dy du bon amour, car le mauuais ne fait nullement cet effećt en elle. Au reſte la où d'autant que l'amour vaut mieux, il s'agrandit & s'eſtend d'auantage. La crainćte fait tout au contraire: meilleure elle eſt, moins elle s'agrandit & multiplie. L'amour ſuit la meſure de ſa choſe premierement aymee, mais non pas la crainte. Nous ne deuons rien craindre que Dieu, & nullement ſes creatures: Ainſi la crainte n'eſt pas don volontaire de ſa nature, elle donne de la peine de ſoy & de la triſteſſe, & ne ſe peut eſtẽdre. L'amour eſt naturellement don volontaire,

La crainte ne peut eſtre franchement donneé.

Rien ne faut craindre que Dieu

il cause tousiours de la ioye, & s'alonge autant que ce qu'elle ayme. Toutesfois il s'en fait vn tres-vtile meslage, & vne societé & cōionction de grande efficace. La crainte vnist & attache indissolublement a Dieu nostre amour & nostre volonté : Ce sont deux chaines & deux nœuds s'entreserrans l'vn a l'autre, & nous cloüans à nostre createur d'vne liaison inuiolable. Car de vray attendu que nous sommes faits & produits de neant, & que Dieu est d'vne eternelle & tres-puissante nature, la cōionction & cousture d'entre luy & nous ne seroit ni sortable ny aduenante, si nostre amour enuers luy qui fait ceste assemblage n'estoit meslé de crainte & de reuerence, autrement la condition de nostre societé seroit trop semblable & trop pareille, il est raisonnable & necessaire qu'il y paroisse de la disparité, & que la superiorité & aduantage demeure du costé de nostre createur. Or i'ay voulu traiter de la crainte incontinent apres l'amour, par ce que c'est elle qui le conforte, qui le fermist & qui l'appuye.

Comparaison des deux premieres craintes qui s'engendrent des deux premieres amours.

CHAP. CLXXIX.

PVis que nous auons trouué les deux premieres amours estre cause & racine de tout le bien ou mal qui appartiēt à l'homme, il s'ensuit que nous deuons diuiser de deux parts tout ce qui le concerne, & que nous deuons establir deux craintes comme deux amours : L'vne qui

s'engendre de l'amour de Dieu, l'autre de l'amour de nous. Et comme les deux amours s'entre-rapportent l'vn à l'autre, ainsi doiuent faire les deux craintes: celle qui part de l'amour de Dieu est iuste, saincte aggreable à nostre createur, retirant aux conditions de son origine: L'autre est vicieuse, desreglee & desplaisante à Dieu, suiuant la nature de nostre amour ptopre qui l'a produite. Au reste elles font des operations differentes. La crainte de Dieu ne se multiplie iamais, elle se maintient vne, regardant tousiours a Dieu, car c'est luy seul a la verité qui merite d'estre craint, & nulle autre chose ne le doit estre. Elle fortifie l'homme & le ioint a Dieu: elle n'apporte nulle peine ou tristesse, comme estant tousiours accompagnee de bon amour: plain d'heur & de contentement. Au contraire la crainte qui part de l'amour de nous se multiplie infiniment, voire plus que l'amour d'où elle est partie, car chaque amour en engendre plusieurs: Et veu que de sa nature & autant qu'elle n'est pas ioincte au bon amour, elle tire de l'ennuy & de la tristesse apres soy, il aduient que les destresses & angoisses multiplient a mesure qui se multiplient ses crainctes, par où nous pouuons descouurir manifestement la dangereuse peste & poison que couue soubs soy l'amour de nous mesme. Quiconque s'aime premierement, il ayme souuerainement sa vie, son estre & sa santé: Et veu que ce sont choses estrãgement suiettes a l'alteration & a la corruption, & qui plus est qu'il n'a rien de soy pour s'en preseruer & garantir, il faut par necessité qu'il

La crainte de Dieu ne se multiplie.

La crainte en qui est celuy qui s'ayme.

ſoit en continuelle frayeur & peur de les perdre. L'imagination des fieures, des maladies & de la mort, luy fourniſſent de continuelles alarmes : Il craint la ſoif, la faim, l'eau, la terre, l'air, le feu, les animaux, & les hommes, d'autant que toutes ces choſes peuuent diminuer ſa ſanté ou deſtruire ſa vie. En outre attendu qu'il aime ſon propre hõneur, ſa propre renommee, l'oüange & grandeur, il craint par conſequent, tout ce qui les luy peut appetiſſer ou faire perdre, attendu qu'il ayme ſes plaiſirs & voluptez corporelles, il craint auſſi les tourmens, le froid, le chaud, l'amertume, la pauureté, & vn million d'autre choſes qui les luy peuuent oſter: D'autant qu'il ayme tous ceux qui depẽdent de luy, & qui luy peuuent apporter du ſecours & de la conſolation. Ses amis, ſes enfans, ſes procreateurs, ſa femme & ſes freres : & les choſes qui luy ſeruent comme maiſon, poſſeſſion, & beſtes, il craint certainement tout ce qui luy peut en quelque façon endommager aucune de ces choſes. Voila comme la mauuaiſe crainte ſe multiplie ſans ceſſe, comme elle augmente & accroiſt de plus en plus ſa ſeruitude, a cauſe qu'à la ſuite du mauuais amour ſon guyde, elle s'adreſſe & ſe rapporte à toutes choſes periſſables & ſuiettes naturellement à la corruption: Mais celle qui ne regarde que Dieu immortel & incorruptible, ſe maintient touſiours vne, & nous deliure de la dangereuſe multiplication de ces craintes que nous venons de dire. Et attendu que la reuerence & crainte qui ſe rend a autruy ſe rend comme a ſuperieur

La crainte & la reuerence ſe rendent cõme au ſuperieur.

& à maistre, il s'ensuit que celuy qui ne craint pas Dieu premierement, s'assubiettist & asseruist á tout ce qu'il craint, & que toutes les creatures qui l'espouuentent, ont quelque façon de commandement & de domination sur luy. Parquoy il perd en mille façons sa liberté naturelle, & encourt vn infiny nombre de seruitudes, là où celuy qui craint Dieu premierement, recognoist la iuste puissance & authorité du seul dominateur de toutes choses, il n'aduoue pour seigneur & maistre que celuy qui l'est naturellement de luy & de toutes les creatures, il ne craint que ce qui est proprement à creindre: Là où l'autre miserable va contre toute raison & ordre de nature, s'effrayant des choses qui luy sont subiettes, s'auillissant & s'abaissant au dessous des creatures qui sont establies pour son seul seruice & obeissance: par où nous nous pouuons certainement resoudre, que de craindre Dieu premierement, c'est faire chose tresconuenable à l'homme entant qu'il est homme, c'est maintenir la generale & vniuerselle regle des choses, & que d'en vser au contraire c'est offenser la nature de l'homme, entant qu'il est homme, & renuerser & confondre toute disposition & ordre raisonnable.

Il y a deux mespris qui suiuent necessairement les deux craintes.

CHAP. CLXXX.

COmme aux deux amours il s'oppose deux haynes, aussi fait-il aux deux craintes deux-

mespris. Et tout ainsi qu'il y a vne crainte de Dieu, il y a vn mespris de Dieu: Tout ainsi qu'il y a vne crainte des creatures, il y a vn mespris des creatures ou de soy-mesme. Il s'en peut faire vne relation opposite toute pareille à celle des amours & des craintes. La crainte de Dieu & crainte de la creature, ou crainte qui s'engendre de l'amour de nous sont cõtraires, comme sont aussi le mespris de Dieu, & mespris de la creature. La crainte de Dieu & son mespris sont contradictoires, comme aussi la crainte de la creature & le mespris de la creature. Mais la crainte de Dieu & mespris de la creature, le mespris de la creature & crainte de Dieu se rencontrent alternatiuement & s'accordent. Comparant donc les craintes aux amours & le mespris aux craintes nous acquerons la parfaite intelligence du present discours.

Toutes choses se font pour l'honneur ou pour le profit.

Chap. CLXXXI.

ENcoreque parlant tantost de l'amour & de nos autres deuoirs enuers Dieu, i'aye fait quelque mention de l'hõneur: Si merite il bien vn particulier traicté, pour la singularité & excellence de sa nature. Tout ce qui se fait ou se peut faire, vise necessairement au profit ou à l'honneur, ou à tous les deux ensemble: de maniere que ce sont les derniers fruicts qui se puissent recueillir finablement de toutes operatiõs. Dieu mesme bastissant le monde doit auoir vi-

But de tout ce qui se fait.

ſé au profit, ou à l'honneur, ou à l'vn & à l'autre. Et attendu qu'il n'y a que luy & ſa creature, neceſſairement toutes choſes ont eſté faites & ſe font pour ſa creature & pour luy ſepareement ou conioinctement: Or veu qu'elle eſt touſiours indigente, que comme faite de neant, elle ne ſe peut maintenir ny conſeruer d'elle meſme, qu'elle eſt naturellement capable d'accroiſſance, & apte à ſe bonifier & amender, certainement le profit & l'vtilité luy eſt acommodable, non pas l'honneur. Au rebours, veu que le Createur eſt plain & accomply en toute façon, infiniment eſloigné de l'indigence, & que rien ne peut eſtre adiouſté à ſa grandeur, il eſt euident que c'eſt le ſeul hõneur qui luy peut eſtre appliqué & non le profit. Ainſi à Dieu appartient la gloire de toutes choſes, & à ſa creature l'vtilité: l'vtilité eſt propre à l'indigence, & l'honneur à la conſommation. Au reſte d'autant qu'il ne peut rien partir d'vn ſi grand ouurier que parfait en toute excellence, & que l'honneur ſemble eſtre merueilleuſement vain s'il eſt eſloigné de l'vtilité, il faut que tous les ouurages de Dieu ſe rapportent conioinctement à tous les deux, il faut que toutes ſes operations regardent à ſon honneur, & enſemble à l'vtilité de ſa creature: autrement ſes deſſeins n'auroient pas leur fin accomplie, ce qui eſt impoſſible: Puis qu'il ne peut rien receuoir en ſoy de nouueau, garny au dedans d'vne infinie plenitude de tout bien, & qu'il ne peut auſſi rien faire inutillement & ſans cauſe, il s'enſuit que tout ce qu'il ouure hors de ſoy, il l'ouure pour ſon

Le profit eſt pour la creature.

L'honneur eſt pour le createur.

Dieu fait tout pour son hõneur. honneur & pour sa gloire, ses biens exterieurs: veu aussi qu'il est infiniment bon, il est impossible que les actions soient sans profit. Et d'autāt que nul profit ne le touche, il reste que ce soit le profit de sa creature. Ainsi son hõneur & nostre vtilité accompagnent infailliblement toutes ses operations.

L'honneur de Dieu *est beaucoup plus excellent que l'vtilité de sa creature.*

CHAP. CLXXXII.

L'honneur surpasse le profit. ATtendu que l'honneur est propre a Dieu, & à sa creature le profit, il est consequent que l'honneur excede le profit en valeur d'autant que Dieu surpasse sa creature en toute excellēce. Et comme Dieu est different de sa creature d'vne disparité infinie, aussi est son hõneur du profit de sa creature. Encore que ces actions visent à l'vn & à l'autre coioinctement, si estce qu'elles regardent premierement, & principalemēt son hõneur, & en second lieu l'vtilité de sa creature: car comme il est auāt sa creature, il est necessaire qu'il regarde premierement à ce qui le concerne, & puis à ce qui cõcerne sa creature, bien qu'il vise à tous les deux ensemble. Ainsi il a fait le monde & tout ce qui est en luy, à sa gloire & loüāge principalement, & pour en produire l'honneur diuin, & consequemment pour le profit de sa creature: Dieu peut toutes *Dieu ne peut rien contre son honneur.* choses qui appartiennēt a sa loüange & gloire, & ne peut rien contre son honneur: il renge les operations a ceste fin là. Toutes les creatures y

sont

ſont accommodees, l'ordre du monde, le gouuernement & adminiſtration de l'vniuers, & tout generalement ſe rapporte à ce dernier but.

Or veu que l'vtilité de la creature eſt liee à l'honneur de Dieu: Plus Dieu regarde ſon honneur, plus il regarde par conſequent le profit & la commodité de ſa creature : Plus il veut ſon honneur, plus il veut noſtre vtilité : Plus croiſt ſa gloire, plus croiſt noſtre bien. Et comme il ne peut rien faire contre ſon hõneur, auſſi ne peut il de ſoy faire contre l'vtilité de ſa creature : car l'vn eſt obligé & connexé à l'autre. Bien qu'il viſe principalement à ſon honneur, il n'y paruient toutesfois iamais que le bien & commodité de ſa creature ne l'accompagne: il eſt ſi parfaitement bon que de ſoy il eſt impoſſible qu'il nuiſe? Ainſi il ne peut neceſſairement rien de ſoi que profiter. Le profit donc & bien de la creature ſuit continuellement l'honneur & la gloire du createur.

Dieu ne peut rien faire cõtre l'vtilite de ſa creature.

Comme il n'y a qu'vn honneur, auſsi n'y a-il qu'vne vtilité principale.

CHAP. CLXXXIII.

SI l'vtilité de la creature ſuit la gloire de Dieu & n'en peut eſtre ſeparee, il faut veu que Dieu viſe enſemble à l'vne & a l'autre, que cõme il ne regarde qu'vn honneur, à ſçauoir le ſien, qu'il regarde auſſi premierement a vne ſeule principale vtilité. L'vtilité appartient aux creatures, & l'honneur à Dieu: D'autant que Dieu eſt ſeul, il n'y a qu'vn ſeul honneur : de

mesme encore qu'il y ait vn grand nombre de creatures, si est-ce que l'vne d'entr'elles passe les autres en superiorité & preeminence. Aussi se rapportent principalement les actions de Dieu au bien & profit de celle-là, & à la commodité des autres pour sa consideration seulement. Ceste creature c'est la raisonnable, qui est l'homme. Ainsi Dieu regarde le profit des autres creatures pour le nostre, & le nostre pour nul autre. Il n'y a qu'vne seule & principale vtilité, c'est à elle que toutes les autres se rengent, elle est la derniere & l'extréme. L'vtilité de l'homme n'a rien au dessus d'elle que l'honneur & gloire de Dieu. Le profit des autres creatures se rapporte au profit de l'homme, le profit de l'homme à l'honneur de Dieu, & l'honneur de Dieu ne se rapporte qu'a Dieu mesme. C'est bien raison que l'extréme & derniere vtilité nous appartienne, veu qu'il n'y a que nous en tout l'vniuers qui sçachions la recognoistre, & qui sçachions louer & glorifier nostre createur. En ceste maniere toutes choses tendent à nostre profit & à la gloire de nostre createur, qui sont deux fins indissolublement connexes.

Par la cognoissance de l'honneur de Dieu & de nostre vtilité nous pouuons acquerir la vraye science des operations diuines.

CHAP. CLXXXIV.

D'Autant que tout ce que Dieu ouure hors de soy il l'ouure pour son honneur, &

pour le profit de ſa creature raiſonnable, qu'il ne peut rien faire ny contre vn tel honneur ny contre vn tel profit, & que le dernier but pour lequel il ouure exterieurement, c'eſt ſa gloire accompagnee de l'vtilité de ſa creature: il s'enſuit que toutes ſes operations peuuent exterieurement eſtre rapportees à ces deux poincts, & que par la conſideration de ceſt honneur & de ceſte vtilité, nous pouuons rendre raiſon de toutes ſes actions exterieures. Qui veut auoir la cognoiſſance des œuures de Dieu, qu'il apprenne ce qui appartient à ſa gloire & à l'vtilité de ſa creature raiſonnable. Car les actions diuines s'accordent neceſſairement à l'hõneur diuin & à noſtre profit, & ne peuuẽt en nulle facon leur eſtre cõtraires. Inſtruiſons nous dõc de la ſcience de la gloire de Dieu & de la vraye vtilité de l'homme, puis que ſur ces fondemens ſont entieremẽt eſtablies les œuures de noſtre createur, & que ſans la parfaite intelligence de l'honneur de Dieu & de noſtre profit nous ſerons totalement ignorans des actions diuines, & ſerons priuez de la lumiere qui ſeule nous peut eſclairer a leur cognoiſſance. Or Dieu eſt toute puiſſance, ſapience, bonté, iuſtice, vertu: il faict donc toutes choſes pour la gloire de ſa vertu, iuſtice, puiſſance, ainſi du reſte. Mais toutes les actions diuines peuuent eſtre reduites a la bonté, ſapience & puiſſance: c'eſt par le moyen de ces trois choſes que Dieu ouure tout hors de ſoy. Les autres circonſtances & qualitez ſe rapportent à celles-là. La bonté, la puiſſance & la ſapience ſuffiſent à ſes operations, & y ſont re-

Comment on cognoiſtra les œuures de Dieu.

quises toutes trois conioinctement, car elles ne peuuent pas assez l'vne sans l'autre.

Comme l'honneur de Dieu enclost en soy le profit de sa creature raisonnable.

CHAP. CLXXXV.

Nostre vtilité est enclose en l'honneur de Dieu.

DIeu produit donc toutes ses œuures pour l'honneur de sa puissance, sagesse & bonté. Or l'honneur & gloire de sa bonté, c'est d'ouurer profitablement & commodéement : Ainsi nostre vtilité est enclose en l'honneur de Dieu: l'honneur diuin ne peut esloigner de soy l'vtilité de la creature: car Dieu ne peut nullemẽt faire contre la gloire de sa bõté, qui consiste à produire toutes actions singulieremẽt vtiles & profitables. Parquoy quand ie dy l'honneur de Dieu simplement, ie dis par consequent aussi le profit de sa creature : il n'est pas besoin d'exprimer le profit, car l'hõneur de Dieu le presuppose. Ainsi tout ce qui est, se rapporte totalement à l'honneur diuin, & par la consideration de l'honneur diuin peut-on rendre raison de toutes choses.

Comme par l'honneur de Dieu on conclud toute perfection en ses operations.

CHAP. CLXXXVI.

DIeu fait toutes ces operations à l'honneur de sa puissance, sagesse & bonté, & ne peut ouurer autrement. Puis donc que la gloire de sa puissance c'est d'ouurer tout ce que il veut sans empeschement & sans resistence: la gloire de la

ſapience d'ouurer auec proportion, iuſtice, regle & ordre : & la gloire de ſa bonté d'ouurer auec bien-veillance : & produiſant de l'vtilité & du profit, il s'enſuit que toutes les operations de Dieu ſont tres-puiſſantes, tres-iuſtes & tres-commodes : qu'elles ſont inuiolables, tres-ordonnees & tres-aggreables : il n'y a rien és actions diuines qu'on puiſſe diminuer ou empeſcher, rien qui ſoit mal aduenant ou diſproportionné, rien qui ſoit inutile ou ſuperflu. *La gloire de la puiſſance de Dieu, ſapience & bonté.*

Quelles ſont les actions de Dieu & quand il ceſſera d'ouurer exterieurement.

Chap. CLXXXVII.

LA gloire n'appartient qu'à Dieu : plus elle eſt grande & enleuee, mieux elle luy appartient : plus chaque choſe regarde l'honneur & la gloire de Dieu, plus elle luy eſt conuenable: les operations les plus arduës, difficiles, mal-aiſees & eſmerueillables, ſont plus ſelon l'honneur de la diuine puiſſance, les plus ordonnees, iuſtes, mieux proportionnees & mieux balãcees ſont plus ſelon l'honneur de la ſapience de Dieu : les plus debonnaires, benignes, vtiles & commodes ſont mieux ſelon la dignité de ſa diuine bõté. Puis qu'il eſt ainſi que toutes actions conuiennent a Dieu ſelon qu'elles ſont plus ou moins ſortables a l'honneur de ſa puiſſance, ſapience & bonté, certainement les ſouuerainement puiſſantes, ſages & bonnes ſont toutes ſiennes : & plus elles ſont telles, plus elles luy *Gloire n'appartient qu'a Dieu.* *Trois ſortes d'operatiõs cõuenables a Dieu.*

appartiennent: Plus elles ſont hautes, magnifiques, mal-aiſees & incomprehenſibles, mieux ſont elles à luy: Plus elles ſont equitables, droicturieres & reglees, plus elles luy retirent, plus elles portent de fruict, de bien & de commodité, plus les luy faut-il attribuer: car tout ce qui appartient mieux à ſon honneur, gloire & louange luy conuient le mieux. Et d'autãt qu'il ſert à ſa gloire de ſa puiſſance, ſageſſe & bonté d'ouurer ſi puiſſamment, iuſtement & proffitablement qu'il ſoit impoſſible d'imaginer riẽ de plus, il faut croire ſes œuures les plus parfaites & excellentes qui puiſſent eſtre. Il s'en peut cõclurre encore. Que tout ce qui eſt le plus ſelon l'honneur de Dieu, a deu le plus eſtre fait. Ainſi qu'il eſtoit beſoin que le monde fuſt produit de neant pluſtoſt que de quelque choſe, pluſtoſt beſoin qu'il fuſt produit de nouueau que de toute eternité: d'autant que cela ſert en quelque façon à exaucer la puiſſance & bonté de noſtre createur. Auſſi que les actions plus elles ſeront vtiles a l'homme, plus elles ſe feront: veu que cela accroiſt la gloire de ſa douceur & de ſa benignité. Auſſi que puis que l'honneur de Dieu & ſa gloire ne peuuent croiſtre exterieuremẽt que par ſes œuures, il luy eſt expedient d'en produire ſans ceſſe & des plus parfaites en bonté, puiſſance & ſapience. Auſſi que par conſequẽt il luy eſt plus propre & plus conuenable d'ouurer hors de ſoy, cõſiderãt l'honneur de ſa iuſtice, vertu, pieté, bõté, ſapience, & autres qualitez Finablemẽt nous en pouuõs cõclurre que les actions & operatiõs de noſtre createur ſe finirõt

Ce qui eſt plus à l'hõneur de Dieu doit eſtre fait.

ſans doute & termineront en vne parfaite & tres-accomplie gloire de ſa puiſſance, ſapiẽce & bõté, & qu'il ceſſera d'ouurer exterieuremẽt lors que ſon honneur ſera parfait & conſommé.

Comme par l'immortalité de la gloire de Dieu *nous pouuons augmenter l'immortalité de la creature raiſonnable & auſſi mortalité de noſtre bon heur.*

Chap. CLXXXVIII.

VEu que i'ay monſtré que toutes les œuures exterieures de Dieu tẽdent a l'hõneur de ſa puiſſãce, ſapiẽce & bõté, il faut par neceſſité que l'hõneur s'en enſuyue : car ſi Dieu eſtoit empeſché de paruenir au but de ſa gloire auquel il viſe en agiſſãt, la dignité de ſa puiſſãce infinie y receuroit de l'intereſt & du rabais : il faut dõc croire infalliblemẽt que toutes choſes ſe terminẽt & ſe cõſomment a ſon hõneur & louange. Et d'autant que ſon honneur ne ſeroit pas parfait, s'il n'eſtoit immortellement perpetuel, il faut croire qu'il ſera d'vne eternelle duree & ſes actions par conſequent. Or veu que l'hõneur demande quelqu'vn qui honore, il eſt requis pour l'immortalité de l'honneur & gloire de Dieu, qu'il y ait des creatures eternelles qui puiſſent continuellement l'honorer & glorifier pour ſes œuures, & faut pareillement à ce compte, que ce ſoient creatures qui les cognoiſſent : autrement fruſtratoirement les produiroit-il pour ſa louãge. Nulle creature ne les peut cognoiſtre, que la raiſonnable. Elle durera dõc eternellemẽt pour

Il eſt neceſſaire pour l'hõneur de Dieu qu'il y ait des creatures eternelles.

l'honneur & gloire de son createur : voila comme la perpetuité de sa gloire conclud l'immortalité de l'homme. En outre, d'autant que son honneur ne peut estre sans vtilité, & que l'honneur doit estre eternel, l'vtilité le sera dõc aussi. Ainsi nostre bien & profit est immortel comme la gloire de nostre createur.

Il y a double honneur & double accroissance.

Chap. CLXXXIX.

COnsiderons comme il y a double honneur, l'vn naturel & deu par vne naturelle obligation à la primauté, principauté & authorité: car ce qui est premier & commencemẽt, merite entant qu'il est tel qu'on l'honore, il faut donc honorer Dieu en ceste maniere, veu qu'il est seul la generale cause & premiere. Les autres causes & principes ne sont que par lui: A luy seul donc appartient premierement vn tel honneur : Et si on l'attribue à quelques autres choses comme à premieres & principes, ce ne doit estre signamment que par ce quelles le representent. Honoron le pere, la mere & toute principauté, comme rapportant en quelque façon a la derniere cause & commune origine. Tel honneur ne cõprend pas en soy la renommee, reputatiõ, gloire & loüange, car il nest deu qu'a raison de la primauté. L'autre les comprend qui est non naturel, mais acquis par les œuures recommandables & dignes de loüange. Cestuy-cy est le guerdon & la recompense exterieure des bonnes actions deue par tous ceux qui les cognoissent a

Dieu doit estre honoré comme premier & principal principe.

L'honneur deu aux biẽ faisans.

celuy qui les a produites. C'est le fruit exterieur de toutes actions loüables, c'est leur couronne. Par l'honneur, loüange, gloire, renommee benediction sont les bonnes & meritoires operatiõs exterieuremẽt courõnees. Or d'autãt qu'il n'y a que Dieu qui face les bõnes œuures, qu'elles se font toutes par luy, car les creatures ont de sa liberalité la suffisance d'ouurer, & ne la sçauroient auoir d'elles-mesmes, attendu qu'elles sont produites de neant : il reste que & les creatures & leurs bonnes œuures sont a Dieu comme à leur origine & cause premiere. D'où il s'ẽsuit qu'à lui seul appartiẽt la gloire & la loüãge, q sont le guerdõ exterieur & courõne des bõnes œuures : soit qu'il ouure luy-mesme, soit qu'il ouure par sa creature, c'est tousiours à luy seul qu'en appartient la benediction & l'hõneur. Attendu que la creature raisonnable agist comme Dieu librement, franchement & volõtairement: & qu'elle se peut plaire en ses actiõs vertueuses, il faut bien qu'en contemplation de ce sien plaisir & liberté, elle reçoiue de la remuneration & de la recompense à ses bonnes œuures: mais recompense interieure, veu qu'exterieure elle luy seroit entierement vaine. Il ne luy en est pas deu de l'honneur & de la gloire, mais du profit & vtilité interieure, car elle a besoin de se bonifier, croistre & augmenter au dedãs iusques à ce qu'elles soit accõplie. Quand Dieu œuure de soy immediatement, & sans sa creature, ses operatiõs ne peuuent estre guerdõnees que de gloire & de benediction par le dehors: car il est au dedans plain, comble & inca-

L'hõme agist librement.

Quelle recõpensemeritent les bonnes œuures.

pable d'accroissance: Mais quand il ouure par sa creature raisonnable, il y eschoit deux recompẽses: l'vne interieure, l'autre exterieure: L'vne pour luy, l'autre pour sa creature. La sienne sera l'hõneur & la louange, & celle de sa creature le profit & vtilité. C'est biẽ raison, puis qu'ils sont deux qui agissent par volontaire concurrence, qu'il y ait aussi vne double recognoissance conuenable a leurs dispareilles natures, car en bon escient que feroit de l'honneur la creature indigente & necessiteuse. Et au rebours à quoy faire presenteroit-on du profit à Dieu si suffisammẽt garny de tout bien, qu'il est impossible d'y en adiouster? Puis qu'il ne peut augmenter au dedans, guerdonnon-le exterieuremẽt par la gloire, & interieurement sa creature par le profit: puis quelle est naturellement idoine a receuoir en soy augmẽtation & amelioratiõ. Ainsi Dieu salarise sa creature raisõnable interieuremẽt par vn loyer ꝓpre a la bonifier & parfaire: & la creature exterieuremẽt son createur, couronnãt ses sainctes œuures de gloire, benedictiõ & louange. En quoy il se descouure vne facilité & bonté merueilleuse de nostre Dieu, daignant estre recõpẽsé par sa creature. Au reste puis que l'hõneur est le prix exterieur deu à sa diuinité, il ne faut pas douter qu'il n'excede sãs mesure toute chose creee. Puis que l'honneur est la couronne exterieure de Dieu, il ne faut pas douter qu'il ne soit plus que tout le monde: & que quiconque desrobe l'hõneur de sõ createur ne face pis que s'il desrobit tout l'vniuers ensemble. Voila cõment toutes les creatures n'ont pas dequoy re-

Dieu est guerdoné par sa creature.

Valeur de l'honneur.

parer vne iniure faite à leur createur. Disons dôc que toute chose qui se donne ou acquiert, est ou le bien interieur de celuy a qui elle est attribuee & qu'elle est par consequent son secours, son accompliment & sa perfection: ou c'est son biẽ exterieur, ne seruant en nulle facon à le parfaire, secourir ou accomplir. La premiere c'est le profit naturellement propre à la creature: l'autre c'est l'honneur accommodable au seul createur: Parquoy tout ce qui appartient a la perfection, accompliment & secours est deu a la creature. Et tout ce qui ne sert nullement à parfaire secourir & accomplir doit estre donné a Dieu comme l'hõneur, gloire loüange, benediction, action de graces & tout ce qui se dõne exterieurement. Par où nous apprenons que il y a double façon d'accroistre & qu'vne chose se peut doublement augmenter, asçauoir au dedans, & au dehors. Elle croist au dedans quand elle se consomme & se parfait, & peut croistre & augmenter iusques a ce qu'elle soit paruenuë au dernier poinct de sa consommation. Elle croist au dehors, quand elle acquiert de l'honneur & de la renommee, & vne telle accroissance n'entre nullement au dedans de la chose ni ne s'vnist aucunement a elle: car la gloire la reputation & l'honneur sont accidens exterieurs non interieurs ni appartenans a la chose: Ce sont augmentatiõs par le dehors, qui ne seruent en nulle façon a la perfection ou consommation de celuy a qui elles sont appliquees. Ainsi tel agrandissement n'est pas deu a la creature, qui a besoin de s'agrandir par le dedans.

Double façon d'acroistre.

Si n'ayant pas fait interieurement ſon croiſtre, elle va cherchant vne accroiſſance exterieure, ce n'eſt a elle que pure vanité : Car n'ayant pas attaint à ſa perfection, bonté interieure & propre accompliſſemẽt, pour neant ſe met elle en queſte d'vn bien exterieur qui ne peut entre ny loger au dedans d'elle, ny prouuoir aucunemẽt à ſon beſoin & defectuoſité. Si la creature raiſonnable non encore parfaite en ſoy cherche exterieurement la gloire, la louange & l'honneur, elle ſe remplit de vuide & de vent, elle ſe priue de ſes biens interieurs & de la vraye perfection, pour loger au dedans de ſoy l'inanité & la vanité, qui ſont le vuidange de ſon vray bien & vtilité ſolide. Elle s'accõpagne d'inſtabilité & de foibleſſe, car il n'y peut auoir de la fermeté ou il n'y a rien de parfait: Ainſi cet agencement exterieur de l'hõneur & de la louãge ne luy ſert que de dõmage. Pendãt qu'elle fait ſon eſtat de profiter par le dehors, elle s'appauurit interieuremẽt, elle diminue au dedãs eſperãt accroiſtre exterieuremẽt. A meſure qu'elle acquiert de ceſte augmentatiõ eſtrãgere, elle pert de ſa propre bonté & vraye perfection. Et d'autant que chaſque choſe ſouhaite naturellement ſon accõpliment & ſa cõſommation & en eſt en cherche: certainement ſi la creature raiſonnable ne met peine à s'accroiſtre par le dedans, il eſt neceſſaire qu'elle ſoit apres à s'augmenter par le dehors. Si elle ne cherche interieurement ſon propre bien & ſolide profit, il faut qu'elle ſoit exterieurement en queſte de l'honneur & de la gloire. Or il n'eſt rien plus contre nature & raiſon que de

Folie de la creature qui cherche de la gloire.

voir quelque chose pauure miserable, necessiteuse, deffectueuse & tres-imparfaite au dedãs, courant apres la reputation & ses ornemens exterieurs, oubliant ce dequoy elle a extrememẽt besoin, & dequoy elle ne se peut passer sans son infini dommage. Parquoy resultoit que l'accroissance exterieure n'est aucunement deuë à la creature: à Dieu seul incapable d'accroissance, incapable de vacuité & de vanité, & garny de toute plenitude appartienne tout honneur, gloire, benediction & loüange. Nous tenons donc vne double augmentation: l'vne interieure, l'autre exterieure: L'vne propre au createur, l'autre à sa creature raisonnable. Nous tenons aussi que l'honneur est deu a tout commencement & principe, entant qu'il est tel, & deu encores aux bonnes œuures, par consequent qu'il est deu doublement à Dieu. Et parce qu'il est cause premiere & origine de toutes choses, & parce qu'il produit continuellement des œuures sainctes & diuines. Le premier hõneur est naturel, le second est acquis, & tousiours accõpagné de gloire, loüange & renommee. Que les bonnes œuures meritent de la gloire, & de la loüange, il en appert euidemment, parce que nous voyons tous les iours que ceux qui ont enuie de mal faire se cachent de la lumiere & se desrobent de nos yeux, de peur de la honte & du blasme: Car si les mauuaises œuures meritent d'estre blasmees, il est tres iuste que les bonnes soient honorees, & que celles de nostre Createur le soient comme infiniment bonnes & parfaites.

Les bonne œuures meritent de la gloire.

Toutes sont faites pour la seule gloire de Dieu.

Chap. CXC.

DIeu ne peut croistre interieurement, car il est infiniment souuerain & parfait, mais il le peut exterieurement & hors de soy, La creature ne peut croistre qu'au dedans de soy & interieurement : Parquoy tout ce qui se fait se voit rapporter à ces deux croissances. Puis que Dien croist, exterieurement à mesure que croist sa gloire, & que sa gloire suit ses œuures & s'acquiert de nouueau, il s'ensuit que Dieu produit toutes ses operations exterieures pour en acquerir de l'honneur & de la gloire. Et d'autant qu'il ne peut auoir ny l'vn ny l'autre s'il n'est cogneu & si ses actions ne sont apperceuës, attendu qu'il ny a en tout l'vniuers que la seule creature raisonnable qui cognoisse Dieu & s'apperçoiue de ses œuures : il s'ensuit qu'elle a esté produite pour sa seule gloire & louange de son createur. Et veu que Dieu ne peut augmenter au dedans de soy ains au dehors seulement, & qu'il ne peut au dehors & exterieurement s'augmenter s'il ne s'augmente en ses creatures mesmes : Car il croist hors de soy lors que son honneur, sa louange & sa gloire croissent, & elles ne croissent qu'en sa creature raisonnable : Il a donc fait sa creature raisonnable pour croistre en elle, c'est à dire, à fin qu'vne nouuelle cognoissance & notice de soy s'engendrast en sa creature. Car lors que la notice & cognoissance de Dieu croist, lors

Dieu ne peut croistre au dedans, ny la creature ou dehors.

Comment Dieu croist exterieurement.

croist son honneur, sa louange & sa gloire. Lors que la cognoissance & notice de Dieu se multiplie & s'agrandist, lors s'agrãdist aussi exterieurement Dieu & se multiplie. La notice d'vne chose c'est son idee & ressemblance: Ainsi quãd il s'engendre vne nouuelle science de Dieu en sa creature raisonnable, Dieu se refait aucunement de nouueau, d'autant que sa ressemblance s'est nouuellemẽt engẽdree en sa creature. Plus grande est la cognoissance de Dieu, plus Dieu s'augmente. Plus grande est sa cognoissance, pl9 s'augmente son honneur & sa louange: Reste donc que Dieu a fait l'homme, qui est sa creature raisonnable, à ce qu'il peut croistre en luy. Et d'autant que Dieu s'agrandissant en sa creature, il faut que la creature s'agrandisse par consequent en elle-mesme, & qu'elle croisse interieurement, il s'ensuit qu'ensemble & tout en vn coup & Dieu croist hors de soy en l'homme, & l'hõme croist en soy de Dieu & en Dieu, & que ce n'est qu'vne mesme accroissance. Ainsi l'augmentation exterieure de Dieu est l'augmentation interieure de sa creature est l'augmẽtation interieure de la creature, & l'augmentation exterieure de Dieu. La creature s'agrandist en soy quand Dieu s'agrandist en elle, & Dieu s'agrandist en elle quand elle prend quelque nouuelle cognoissance de luy. Telle cognoissance s'engendre en l'homme par les œuures de Dieu: Car l'apperceuance de ses actions exterieurs nous le fait cognoistre & nous le manifeste exterieurement: & soudain qu'il nous est manifesté & cognu par ses œuures, il est

Notice d'vne chose est son idee.

Dieu se cognoist par ses actions.

honoré, beniſt, & glorifié. Ainſi Dieu ouure hors de ſoy à ce qu'il ſoit exterieurement cogneu, & par conſequent honoré & glorifié : & afin auſſi que ſa creature ſe rempliſſe & s'agrandiſſe par ſa cognoiſſance. A ceſte double accroiſſance tendent toutes les actions & operations diuines, & non double toutesfois : car ſi Dieu ne s'agrandiſſoit exterieurement, l'homme ne ſe pourroit interieurement agrandir. Veu que la creature raiſonnable eſt prouueuë d'intelligence & de volonté, il eſt neceſſaire que Dieu croiſſe en l'intelligence & volonté de ſa creature, & que la creature ſe doit remplir de Dieu, tant en ſa volonté qu'en ſon intelligence, à la loüange & gloire de ſon createur. Et d'autãt qu'autrement s'augmente l'intelligence, autrement la volonté, que l'augmentation de l'vne & de l'autre ſont differentes, & qu'elles ſont faites par le moyen de Dieu : Il eſt conſequent que Dieu ſe doit en diuerſes manieres exterieurement augmenter, & qu'il y a pluſieurs façons par leſquelles il s'agrandiſt exterieurement, puis que ſa creature s'agrandiſt interieurement en pluſieurs façons. Dieu s'agrandiſt quant ſa cognoiſſance s'agrandiſt, il s'agrandiſt quand ſon amour s'agrandiſt, il croiſt à meſure que croiſt la reuerence qu'on luy porte : il croiſt à raiſon que croiſſent la confiance & l'eſperance qu'on met en luy : & ainſi qu'augmentent ces choſes, tout ainſi s'augmente ſon honneur, ſa loüange & ſa gloire. Il en faut tout autant dire de la creature raiſonnable : l'homme croiſt comme croiſt en luy la cognoiſſance de ſon createur, comme croiſt

Dieu s'accroiſt exterieuremẽt en pluſieurs ſortes.

Comment l'homme croiſt.

croist en luy l'amour, la crainte, l'esperance, la confiance & la foy. Voila les augmentations exterieures de Dieu, & interieures de sa creature raisonnable : Toutesfois bien qu'il y ait tout plein de modes d'accroissance, si en y a-il deux principales: comme il n'y a que deux seules pieces, l'intelligence & la volõté qui puissent croistre en la creature raisonnable : ce sont la cognoissance & l'amour. La cognoissance de Dieu est l'accroissance de nostre intelligence, & l'amour celle de nostre volonté. Nostre entendement s'augmente en Dieu, & par Dieu, & Dieu s'augmente en nostre entendement, lors que sa cognoissance s'augmente en luy, & nostre volonté s'agrandist en Dieu, & Dieu en elle, lors que son amour s'y agrandist: si est-ce que le souuerain & premier agrandissement, c'est la science & cognoissance de Dieu, c'est le fondement & racine de tout le reste : car s'il n'y a point de cognoissance, il n'y aura, ny amour, ny crainte, ny honneur ou louange. Voyez la merueilleuse conionction, obligation & vnion de Dieu auec l'homme sa creature raisonnable. Dieu a voulu s'agrandir exterieurement en nous, & en estre honoré & glorifié, afin que nous nous agrandissions pareillement en luy. Voyez comme sa gloire est cause de nostre creation, comme c'est elle qui nous agrandist & parfait, comme tout l'vniuers est basty pour elle, comme elle faict que Dieu se separe hors de soy. Embrassons-la donc hardimẽt au dessus de toutes choses, puis qu'elle a donné occasion a nostre estre: & que c'est pour elle que nous y sommes maintenus.

Defendōs & contregardōs de tout noſtre cœur & puiſſance l'honneur, la gloire, & la louange de noſtre createur: car c'eſt à leur occaſion que nous ſommes immortels, & que nous auons à iouyr d'vne felicité eternelle.

Du nom de Dieu.

CHAP. CXCI.

Tout ce qui ſe peut acquerir eſt choſe ou nom.

TOut ce qui ſe peut acquerir de nouueau ou c'eſt quelque choſe, ou c'eſt vn nom, Quāt à la choſe, Dieu ne la peut acquerir, veu qu'il n'y en a nulle qui ne ſoit ſienne, & qu'il les a toutes faites. D'auantage à quoy faire l'acquerroit-il, luy qui n'a beſoin de rien, luy qui eſt infiny & qui eſt toute plenitude? Parquoy tout ce qu'il peut acquerir ce n'eſt certainemētqu'vn nom, & vn tel acqueſt eſt treſ-conuenable à ſa nature. Car acquerir & croiſtre c'eſt tout vn. Mais, comme nous venons de dire, il ne peut croire qu'exterieurement, & c'eſt proprement croiſtre hors de ſoy que d'acquerir vn nouueau nom. Plus ce nom croiſt, plus croiſt exterieurement la choſe qui l'a acquis. Or le nom croiſt par les œuures qui apparoiſſent & qui ſe voyēt, car les bonnes actions tirent neceſſairement apres elles la louange, l'honneur, & la reputation pour celuy qui les a produites: & lors il acquiert d'vne telle œuure vn nouueau nom. Ainſi acquiert vn nom, c'eſt acquerir par ſes operations vne nouuelle reputation & renommee. Et d'autant que les œuures peuuent eſtre ou bō nes ou mauuaiſes, il s'en acquiert auſſi vn bō ou

Comment croiſt le nō.

mauuais nom. Comme la gloire suit les œuures droicturieres, aussi fait le blasme & la honte les vicieuses. Premierement la chose est, & puis on donne à la chose vn nom qui la denote. & qui la distingue. Pour exemple: l'homme est premierement, & puis on le marque d'vne appellation particuliere. Ce nom propre ne se dône pas en contemplation des œuures bien ou mal faictes, car il est imposé à l'homme auant qu'il ait ouuré: mais il luy sert de signal & de distinction, & signifie simplement la chose sans les œuures. Ainsi auoir vn tel nom ce n'est pas auoir de la louange ou de la honte, mais produisans apres des bonnes ou mauuaises œuures nous acquerons ce nouueau nom qui respond à leur nature & condition: & d'vn grand nombre de diuerses œuures, s'engendre grand nombre de diuers noms. Ces noms ainsi acquis par les œuures, sont attachez au premier nom de la chose, qui estoit nœud simple sans honneur & sans louange, mais pour ceste addition il se fait grand, honorable & fameux, il croist en noblesse en honneur & en gloire: Ainsi le premier nom de la chose se rend par ses actions digne & honorable, il croist en reputation comme croissent ses œuures. Ses actions sont portees & publiees par ce sien nom, qui sonne & signifie leur condition & qualité. Plus vne chose œuure, plus elle a de nom, car le nom s'estend à la mesure de la chose. Le nô ne luy est non plus interieur, & n'est nô plus de sa nature qu'est la gloire, si est ce luy qui reçoit premieremēt en soy la gloire & qui la ioint, communique & attache

La chose precede le nom.

Plus vne chose œuure, plus elle a de nom.

à sa chose : Car attendu que l'honneur qui suit les bonnes œuures ne peut entrer du dedans de la chose qui les a produites, & qu'elle n'a rien hors de soy qui luy soit plus prochain, plus familier & plus voisin que son nom : il faut que ce soit son nom qui le reçoiue pour elle & qui s'en remplisse comme estant apte naturellement à s'en accroistre & augmenter. C'est le nom qui represente & signifie toute sa chose, c'est luy qui l'enleue & qui la porte. Entre les circonstãces de dehors & exterieures, il n'y a que le nom qui se die directement de sa chose. Puis donc qu'elle n'est pas idoine à receuoir en soy l'honneur, la gloire & la louange, & qu'elle n'est pas capable de s'en augmenter & agrandir au dedans comme est son nom : il faut que ce soit luy qui s'en remplisse & qui s'en agrandisse, afin que ces qualitez exterieures qui ne peuuent loger en elle, logent en son nom, & qu'elle s'en ressente par son moyen. Les œuures partent de la chose qui ouure, & puis paroissent & se voyent exterieurement. Le nom se voit aussi par le dehors continuellement attaché à elle. Ainsi la reputation qui s'engẽdre des œuures doit retourner au nom & se ioindre à luy : il se rend par consequent honoré, beni & glorifié par les operations de sa chose. Au reste il se peut agrandir en deux façons. Premierement en soy-mesme, quand il s'enfle & remplist d'honneur & de renommee : Voila sa premiere accroissance. Il croist secondement estant desia tout plein en soy, lors qu'il s'estend, dilate & multiplie és cœurs de plusieurs hommes. Arrestõs donc que

Le nom signifie toute la chose.

les actions vertueuſes ſont neceſſairement ſuyuies de louange & de la gloire, & que la gloire & la loüange ſe ioignent & s'accouplẽt au nom de la choſe qui agiſt, de mode qu'il s'en enfle, s'agrandiſt & s'en augmente pour elle. Parquoy attendu qu'il n'y a que Dieu qui produiſe les bonnes actions, veu que toute choſe bien-faite luy doit eſtre rapportee comme à cauſe ſouuẽraine & derniere, & comme au facteur de toute creature, tenõs infailliblement que toute reputation, renommee, honneur, gloire, & louange qui ſuit l'action droicturiere de quelque choſe que ce ſoit, appartient tres-certainement & tres-vrayement à Dieu ſeul: qu'il la luy faut attribuer & à nulle autre choſe: Que c'eſt luy ſeul par conſequent qui peut acquerir vn nom des operations bien-faites, & qu'il n'y a que ſon ſeul nom en tout l'vniuers qui doiue croiſtre & ſe remplir de benediction, de louange, de dignité & de nobleſſe, & auquel doiue eſtre rapportee la generale gloire de tout ce qui ſe fait de louable. C'eſt à ſon nom ſeul à la verité qu'il conuient d'eſtre glorieux, fameux, beniſt & honorable: nul nom de creature ne le merite. C'eſt a luy ſeul & non a nous d'acquerir vn nom du vray honneur, gloire & louange: d'ou nous pouuons conclurre que Dieu fait hors de ſoy tout ce qu'il fait a cauſe de ſon nom pour le remplir de benediction & de gloire, & pour le rendre honorable & glorieux, afin qu'eſtant incapable d'agrandiſſement & d'accroiſſance interieure, il croiſſe & s'agrandiſſe exterieuremẽt en ſon nom. Comme donc il produit tout

Dieu ſeul doit acquerir vn nom de vray honneur.

ses œuures pour sa gloire, aussi fait-il pour son nom. C'est mesme chose viser en agissant à l'agrandissement de son nom, que de viser à sa gloire. A ceste cause il est necessaire que tout ce qui se fait ou qui se peut faire ça bas de bien ou de mal, retourne à l'honneur & loüange du nõ de nostre createur. Pour abreger nous pouuons tirer mesmes consequences du nom de Dieu, que nous auons fait de son honneur.

Le nom de Dieu acquis par les œuures ne regarde qu'a l'vtilité de l'homme.

Chap. CXCII.

Le nom de Dieu vise a l'vtilité de l'hõme.

PVis que i'ay dit ailleurs comme le vray honneur & la vraye vtilité sont indissolublemẽt conioints & attachez l'vn à l'autre, de sorte que le vray honneur de Dieu regarde continuellement à la vraye vtilité de l'homme, & la vraye vtilité de l'homme se rapporte respectiuement au vray hõneur de Dieu. Et veu que tout ce qui appartiẽt à l'hõneur de Dieu appartiẽt à son nõ, q̃ son nom s'acquiert exterieuremẽt & se bastist de toutes œuures qui tirent apres elles de l'honneur, de la loüange & de la gloire: il s'ensuit que ce sien nom acquis exterieurement par les œuures, vise continuellement à la vraye vtilité de l'homme. Car attendu qu'il a fait toutes choses pour nostre biẽ & commodité, & que son nom est acquis des actions qu'il a produites hors de soy, il est consequent que son nom appartienne aussi a nostre commodité, voire d'autant plus qu'il surpasse en excellẽce toutes ses autres crea-

tures. Parquoy plus vaut & plus profite à l'hõme le nom de Dieu que tous les creatures ensemble : il est sans comparaison plus digne que toutes elles, car il regarde *Dieu*, il se rapporte directement & principalement à luy, & luy est plus voisin & plus proche que nulle d'elles. Ainsi les creatures & toutes les actions de Dieu seruent à l'establissement de son nom, veu que s'il n'agissoit hors de soy il n'acquerroit point exterieurement de nom, & son nom acquis & estably produit & cause toute l'vtilité de l'homme. Nostre vray profit & vtilité solide, c'est d'aimer & de craindre Dieu, c'est de l'honorer, loüer & glorifier, c'est de luy obeyr & de le croire, c'est de mettre en luy nostre esperance & confiance. Pour faire donc qu'vne telle amour, crainte, reuerence, honneur, obeïssance & confiance s'engendre en nous, pour faire que l'homme s'vnisse totalement à Dieu par leur moyen, il faut que ce sien nom acquis par ses œuures, vise continuellement a engendrer en nous toutes ces choses: il faut que son nom soit estably & basti de façon qu'il puisse produire en l'homme l'amour, la crainte, la reuerence, l'hõneur, l'obeissance, & la confiance. Tout ce qui appartient donc à son nom, appartiẽt a l'amour, crainte & au reste. Ce nom doit estre le nom d'amour, de crainte, d'esperance & des autres, afin qu'il soit conuenablement proportionné au vray profit & vtilité solide de l'homme. A ce qu'il soit tel : il est expedient qne Dieu produise des œuures d'amour, de crainte, d'obeissance, d'honneur & de louange: il est expedient

Toutes creature & actions de Dieu seruent a establir son nom.

Nostre vray profit.

qu'il produise des œuures pleines de bonté & de bien-vueillance, pour acquerir le nom de bon & d'aymable, & pour engendrer en nous par ce nom l'amour enuers luy: Il faut qu'il produise des œuures toutes puissantes, pour acquerir le nom de tout-puissant: & qu'il en produise de iustes, afin qu'il soit surnommé iuste iuge: & afin que ces noms engendrent en nous sa reuerence & sa crainte, il faut que ses actions tesmoignent sa sapience, afin que nous le nommons sage, & que nous l'en honorons & glorifions: il faut qu'elles luy gaignent de la louange & renommee exterieure, & qu'il puisse iustement estre surnommé fidele, veritable, misericordieux, benin, sainct, secoureur, protecteur & sauueur: afin que ces noms produisent en nous de l'esperance & de la confiance. Voila comme il est conuenable que Dieu acquiere des noms diuers selon ses diuerses operations, & que de tous ces noms il se cõpose & establisse vn nom de Dieu grand, glorieux, loüable, honorable, magnifique, fameux, admirable, aimable & redoutable, nom tres-vtile à l'homme. Mais attendu que la volonté ne s'esbransle pas si on ne l'esueille & si on ne la pousse, il est raisonnable que le nom de Dieu exterieuremẽt acquis soit tel qu'il puisse conuier & semondre nostre volõté à la crainte, à l'amour & à nos autres deuoirs. Car encore que Dieu soit de toute eternité tres-puissant, tres-sage, tresbon, tres-iuste, tres-veritable, tres-fiable, ainsi du reste: Si est-ce que ces qualitez n'eussent pas esté manifestes, s'il ne les eust mises en euidence par ses œuures exterieures. Il a

donc esté necessaire qu'il ait ouuré hors de soy pour estre cogneu & nommé des hommes à son honneur & à nostre vtilité: car Dieu n'auoit nul besoin d'acquerir vn nom exterieur que pour estre cogneu de l'homme.

Que c'est que le nom de Dieu acquis.

Chap. CXCIII.

POur nous esclarcir mieux de tout ceci, considerons que c'est que nous entẽdons par le nom de Dieu acquis. Le nom est hors de la chose, il n'est pas la chose, mais il la marque & signifie. Par le non exterieur de Dieu nous entendons toute la cognoissance & notice que nous auons acquise de luy par les œuures qu'il a produites hors de soy: car Dieu n'est cogneu exterieuremẽt que par ses operations exterieures: Parquoy toute la science que nous auons acquise de Dieu par ses actions, s'appelle nom de Dieu. Par les actions de Dieu hors de soy s'engendre sa notice és cœurs des hommes, où son estimation & sa renommee qui est son nom acquis. Le bon nom acquis de quelqu'vn, c'est sa reputation honorable acquise & engendree és cœurs des autres hommes, tout ainsi qu'au contraire son mauuais nom, c'est vne mauuaise & desauantageuse opinion de luy, conçeue en la fantasie d'vn chacun. Nous auons autant de nom, qu'il y a d'opinion de nous en autruy & qui n'est ny cogneu ni estimé des autres, ne peut auoir ni nom ni honneur. Autant est chacun honoré des hommes, qu'il est estimé ou

Nom de Dieu exterieur que c'est.

Le bon nom acquis de quelqu'vn.

cogneu d'eux:& comme ſa cognoiſſance &eſtimation peut eſtre plus ou moins grande, croiſtre ou diminuer, auſſi fait ſon nom & ſon hôneur: Ainſi le nom acquis de Dieu c'eſt la premiere notice & opinion de luy emprainte en nos cœurs par ſes œuures. Il a le nom ſelon qu'il eſt eſtimé & cogneu de nous, & ſelon qu'il en eſt cogneu & eſtimé, il en eſt honoré & glorifié: Et attendu que telle cognoiſſance ou eſtimation eſt cauſee par ſes œuures, quiconque ne cognoiſt les œuures de Dieu ou qui ne les cognoiſt pas comme ſiennes, le meſcognoiſt luy-meſme & ne le priſe ni ne l'eſtime aucunement: Dieu eſt en ſon endroit de nul nom & de nulle reputation. A meſure que quelqu'vn remarque plus ou moins, & s'apperçoit des actions diuines, entant qu'elles ſont diuines, en luy croiſt ou deſcroiſt le nom de Dieu: d'où il s'enſuit que le domicile, la demeure & l'habitation du nom de Dieu, c'eſt le cœur de l'homme: il ne peut loger en Dieu, car il eſt hors de luy: il faut donc qu'il ſoit ailleurs: & il n'eſt nul lieu commode à ſa demeure que le cœur de l'homme. Comme les hommes multiplient & par conſequent leurs cœurs, auſſi peut multiplier le nom de Dieu és cœurs des hommes. Mais ce nom ainſi contenu en nos cœurs & occulte ſe manifeſte par vn autre nom ſenſible, viſible & ouye, exprimé ou par voix ou par eſcrit, ſignifiant & repreſentant exterieurement celuy que l'homme à caché en ſon cœur: Et de meſme l'honneur occulte & inuiſible qui eſt enclos en ce nom que nous tenons enſerré en noſtre cœur ſe ma-

L'habitation du nō de Dieu.

nifeste exterieurement par vn autre honneur visible, representant entierement par signes euidens celuy qui est couuert & caché au dedans de nous: car tout ce que l'homme fait au dehors est signe de ce que son cœur fait au dedans. Comme Dieu se manifeste & nous donne sa cognoissance par ses œuures apparentes & exterieures, ainsi descouurons nous la cognoissance & estimation interieure que nous auons de luy, & manifestons son nom & honneur qui est caché au dedans de nostre cœur par signes & effects exterieurs & visibles. Parquoy il y a deux noms de Dieu & deux honneurs: l'vn apparent, l'autre occulte: l'vn interieur, l'autre exterieur: ils sont en nous, & s'y font par la notice que nous auons des actions diuines: comme diuines: ils se mesurent à la proportion de ceste notice: car autant qu'il y a en nous de cognoissance des actions de Dieu, autant y a il de cognoissance de luy-mesme: & autant qu'il y a de cognoissance de luy, autant y a il de reputatiõ & d'estimation: & il est nommé par nostre voix au dehors, & honoré de nous par signes exterieurs à raison & selon que nous auons de cognoissance, d'estimatiõ & de reputation de sa grandeur. Le nom voyel & exterieur de nostre createur se mesure à l'opinion que nous auõs de luy, & l'opiniõ à la cognoissance de ses œuures, entãt qu'elle sont siẽnes: Et par ce qu'elles, cõme siẽnes, ne sont pas esgalemẽt remarquees de tous: l'opinion & estimation qu'õ a de luy n'est pas aussi pareille, & par consequent il n'est pas aussi esgalemẽt nommé de la voix d'vn chacun.

Deux nom de Dieu & deux honneurs.

Le nom exterieur de Dieu se mesure a l'opinion que nous auõs de luy.

Les œuures de Dieu se prisent ou par l'intelligẽce de leur nature & qualité mesme, ou par la cõparaison d'elles a l'hõme pour qui elles se font, ou par la consideration de la puissance, sapience & bonté de Dieu d'où elles procedent: Leur cognoissance se mesure selõ le plus ou le moins de nostre capacité, selon que nous sommes plus ou moins versez & exercitez à les entendre & remarquer. L'estime & reputation que nous auõs interieuremẽt de Dieu, se proportiõne à ce que nous le cognoissons par ses œuures: & son nom voyel & exterieur à la reputation & estime que nous auõs de lui: Ainsi le fondemẽt & racine du nom de Dieu acquis, ce sont ses œuures. Elles cõprennent & enferment radicalemẽt & originellemẽt en elles le nom, l'honneur & la loüãge de Dieu. Le nom, & l'honneur de Dieu est à la verité tout tel ꝗ sont ses œuures. Au reste il se peut considerer en trois manieres. Premierement és œuures mesmes: car aussi tost qu'elles sont engẽdrees tout aussi tost est acquis le nõ & l'honneur de Dieu veritablement, proprement & necessairement: Elles portẽt tousiours la louãge & gloire de Dieu en elles, le nom & l'honneur de Dieu accompagne continuellement ses operations: Les œuures de Dieu sont toutes plaines de sa louãge: La terre est pleine de sa gloire, toutes les creatures le sont aussi, & portẽt continuellemẽt le nom de Dieu empraint en elles: ce nom est perpetuellement immortel comme sa gloire & sa renõmee, estant vne fois engẽdree il ne se peut perdre. Voila le premier nom de Dieu acquis, son premier honneur & sa premiere loüãge. Se-

Le nom de Dieu se cõsidere en trois manieres.

condement les œuures de Dieu plaines d'honneur, de gloire & de sõ nom entrēt és cœurs des hommes par l'intelligence, & cogneuë qu'elles sont de nous, elles laissent en nostre cœur la notice & ressemblãce de Dieu auec son nom & sa gloire: Car portant auec elles la similitude, notice & gloire de Dieu, elles nous imbibent & nous abreuuent de ce qu'elles portent & ont en elles: Ainsi les œuures de Dieu cogneuës, comme estãt de Dieu, causent & engẽdrent en l'hõme la notice, estime & reputation de Dieu: duquel elles sont produites auec honneur, loüange & bonne renommee. Voila son second nom acquis en nos cœurs. Tiercement il y en a vn autre sensible, visible & ouyble, cõtenu en voix ou en escrit: Ce dernier c'est vn signe ordõné & inuenté pour representer & signifier le plus pres du vray qu'il est possible, le secõd nom & le premier aussi: il est a la verité plus signe qu'il n'est nom: mais nous l'appellons nom, entãt qu'il represente le vray nom de Dieu, & qu'il le signifie proprement & viuement. Ainsi le premier nom acquis de Dieu se sied & se loge en ses œuures, fixe, permanent & immuable, il n'est engendré qu'vne fois & ensemble auec les œuures: Le second qui est en nos cœurs en peut estre osté, & se multiplie tous les iours & s'engendre de nouueau selon que les hommes naissent & se multiplient: il est vn entre tous les hommes, mais dissemblable en ce qu'il prend plus ou moins d'accroissance: Le tiers exprimé par la voix ou par l'escrit est diuersifié entre no⁹, selon la diuersité des langages. Ce que nous

Nom sensible de Dieu.

auõs dit du nom de Dieu, nous le pouuons dire de ſon honneur, loüange & gloire, ſon nom, ſa gloire & ſa louange dorment en ſes œuures, & y ſont comme par puiſſance non actuellement: Mais apres que les œuures de Dieu ſont entrees és cœurs des hommes par la cognoiſſance, ſon nom, ſa gloire & ſa louange s'eſueillent, s'effectuent, & ſe mettent finablement en euidence par le ſigne exterieur: de maniere que l'homme viuifie en quelque façon le nom, la gloire & la renommee de ſon createur. Voila ce que nous entẽdons par le nom acquis de Dieu, & en quoy il eſt radicalement & originellement fondé: il y a vn nom de Dieu coëternel à ſa diuinité, qui n'eſt point engendré ny acquis par ſes œuures: ce nom là c'eſt eſtre, car Dieu n'eſt autre choſe qu'eſſence; comme i'ay dit ailleurs: c'eſt le nom vniuerſel qui contient tous les autres en ſoy, & qui les encloſt & comprẽd. Dieu ſans le monde & ſans ſes creatures eſtoit garny de ce premier & general nom: Comme le nom d'eſtre enueloppe toutes autres choſes & tous autres noms, de meſme enueloppe le nom acquis de Dieu tout honneur, gloire, louange & renommee.

L'honneur de Dieu eſt par puiſſance en ſes œuures.

Non eſſentiel de Dieu.

Il eſt beaucoup de degrez en la cognoiſſance de Dieu & en ſon nom auſsi par conſequent.

CHAP. CXCIV.

LEs œuures de Dieu ſont la racine & fondement de la notice que les hõmes acquierent de luy: Parquoy attendu qu'elles ont entr'elles

des degrez & des distinctions, ceste notice qui s'acquiert par leur moyen en doit aussi par consequent auoir. Des œuures de Dieu, les vnes sont bien fort esloignees de l'homme, les autres luy sont bien fort voisines: les vnes luy sont plus familieres, les autres le sont moins. Il y en a qui sont & qui se font en luy: & d'autres qui sont & qui se font hors de luy: Et de celles qui se font en luy, les vnes se font au corps, les autres en l'ame. Ainsi elles ne se rapportent pas esgalement à l'homme, chez qui elles doiuent engendrer la cognoissance de Dieu: d'où il s'ensuit que ceste cognoissance engendree en nos cœurs, n'est pas esgale & pareille par tout, ains qu'elle reçoit de la diuersité tout plein. Celle qui est acquise par les œuures de Dieu qui no⁹ sont plus prochaines, est biẽ plus grande que celles qu'ẽgendrent les œuures esloignees de nous: & plus grande celle qui est produite par les œuures de Dieu qui sont en nous, que celle qui est produite par ses œuures qui sont hors de nous: plus grande encore celle qui est engẽdree par ce qui est en nostre ame, que celle qui est engendree par ce qui est en nostre corps. Et d'autãt que nul ouurage de Dieu n'est si prochain à l'hõme qu'il est à soy mesme, la sciẽce que l'hõme bastira par la cognoissance de soy, qui est l'vn des ouurages de Dieu, sera plus grande que nul autre. Celuy qui se cognoistra soy mesme, & qui cognoistra comme creature & facture de Dieu, apprendra plus sans cõparaison de la nature & grandeur de son createur qu'il ne fera cognoissant quelque autre siẽ ouurage quel qu'il soit. Toute œuure de

Deux sortes d'œuures de Die

La science que l'homme acquiert par se cognoistre est la plus grande.

Dieu,entãt qu'elle est sienne, porte emprainte au visage la science,le nom, l'honneur, la loüange & la gloire de son facteur, & d'autant plus, que plus elle est digne & noble de sa nature. Attendu que nous sommes sa facture entre toutes celles qui se voyent la plus excellente: il s'ensuit que l'homme qui se cognoist soy-mesme comme facture de Dieu, estime & iuge plus de son createur, luy donne plus de nom, de loüange & de reputation,que s'il ne cognoist que l'vn de ses autres ouurages : Et ceste science acquise par la cognoissance de l'homme comme ouurage de Dieu est plus ou moins parfaite, selon que plus ou moins il se cognoist & se voit. En outre il y a quelques operations de Dieu qui nous sont monstrees & descouuertes par l'experience, il y en a d'autres que nous n'apprenons que par le tesmoignage de ceux qui l'ont dit, & qui l'ont veu. La cognoissance que nous tirons par ce que l'experience nous a monstré,est bien plus certaine que celle que nous tirons de ce que nous auons ouy dire. Et veu que nous ne sçauons rien si bien que ce que nous sentons & voyons, la notice de Dieu establie en nous par ce que nous voyons & sentons, est au dernier poinct d'asseurance & de certitude. Ce dernier degré de la cognoissance de Dieu par ses œuures, se diuise en deux considerations. Quelque fois nous voyons par experience ce que Dieu œuure autour des autres hommes, ou de quelque autre chose hors de nous: Quelquesfois nous voyons & sentons ce qu'il ouure particulierement en nous-mesmes : & ce

L'experience plus seure que l'ouye.

Deux cõsideratiõs de la notice de Dieu par ses œuures.

ce dernier moyen de cognoistre est le parfait: il n'est rien de plus solide, de plus ferme ny de plus certain, en luy consiste la tres-accomplie & entiere science. Au reste elle ne peut estre qu'en vn seul homme & incommunicable, car nul autre ne peut veoir ce qui se fait autour de moy comme moy-mesme, & ie puis apperceuoir par experience ce qui se fait en autruy & hors de moy, mais non pas le sentir ou l'appercеuoir si manifestement que ce qui se fait en moy mesme. Ainsi attendu que par la cognoissance des œuures de Dieu s'engendre en nous sa notice, il ne faut douter que celle qui s'engendre par la cognoissance de ce qu'il fait en nous, ne soit la plus ferme de toutes & la plus asseuree, & certainement l'homme qui n'a la notice de Dieu par le moyen de telles œuures, n'a nulle seureté ou certitude en ce qu'il sçait de luy, il est impossible qu'il l'honore & glorifie, qu'il l'aime ou craigne comme il appartient & cõme il doit. S'il est bon d'auoir la vraye science de Dieu, il est par consequent souhaitable à chaque homme que Dieu ouure beaucoup autour de luy: Plus il agira particulierement en moy, plus auray-ie de science de luy par experience: Parquoy selon que Dieu exerce en beaucoup de manieres ses operatiõs en l'hõme, l'homme en diuerses manieres le nõme exterieuremẽt. Quelquefois il le surnõme puissãt, par ce qu'il sent autour de soy les effets de sa puissance: il l'appelle diuersemẽt sage, bõ, misericordieux, benin, selon que diuersement Dieu agist en luy. En ceste façon acquerons nous vne

Plus Dieu agist en l'hõme plus Dieu le cõgnoist.

certaine cognoiſſance de Dieu auec ſa gloire, loüange & honneur, & chacun d'entre nous le nomme d'vn grand & honorable nom, pour les actions diuines qu'il ſent particulierement en ſoy. Voila comme Dieu acquiert ſon nom en pluſieur modes, ores generalement de toutes les creatures, en contemplation de ſes œuures vniuerſelles & communes a toutes choſes, ores particullieremēt de chaſque homme, a raiſon de ce qu'il a ſpecialement & ſingulierement ouuré en luy. Ce ſont ces œuures icy ſpeciales & ſecrettes qui accroiſſent & multiplient ſon nom en l'homme, a raiſon qu'il a plus ou moins ouuré en chacun : en chacun croiſt & ſe multiplie ſon nom & ſa gloire. C'eſt vrayement cognoiſtre Dieu que de ſentir & voir par experience les operations qu'il fait en moy. En outre l'homme voit & s'apperçoit mieux de celles qu'il produit autour de ſon ame, qu'autour de ſon corps: car l'ame a qui appartient l'intelligence cognoiſt mieux ce qui luy eſt le plus proche & le plus voiſin : A ceſte cauſe il s'engendre vne plus certaine ſcience de Dieu en nous par les actions qu'il fait en noſtre ame, que par celles qu'il fait en noſtre corps: & en ces actions la conſiſte la finale & extréme cognoiſſance de Dieu par ces œuures. Voyez la varieté de degrez qu'il y a pour monter a l'intelligence de Dieu, par ce que l'experience nous apprend de ſes œuures. Le premier degré c'eſt d'argumenter par ce qu'il fait en autruy. Le ſecond par ce qu'il fait en nous : & le tiers par ce qu'il fait en noſtre ame. Toutes ces conſiderations appartiennent au

L'ame cognoiſt mieux ce qui luy eſt plus proche.

nom honneur & gloire de nostre createur, & nous acheminent droitement a la cognoissance de sa nature & de sa forme. La cognoissance de Dieu est plus commune ou plus particuliere, plus grande ou moindre selon que ses œuures sont ou vniuerselles & communes, ou speciales & singulieres. L'homme cognoist son createur par les autres creatures entant qu'elles sont son ouurage, & par soy, entant qu'il est luy-mesme sa creature, il le cognoist par les operations diuines qu'il voit luire hors de soy és autres hommes & creatures, & par celles, que il sent en soy, autour de son ame, ou de son corps : il le peut par consequent loüer, glorifier, honorer & renommer en plusieurs façons. Et de ce que nous auons trouué beaucoup de diuerses marches en la science de Dieu qui s'acquiert en nous par ses œuures, il s'ensuit que sa reputation & estimation reçoit aussi du plus & du moins, & qu'elle a beaucoup de degrez inegaux en nos cœurs: Et attendu que son nom, & honneur interieur & exterieur suit les conditions de sa reputation & estimation, il n'est pas aussi esgallement & pareillement nommé, honoré de tous hõmes soit interieurement soit exterieurement.

Comment l'homme cognoist Dieu par les autres creatures.

De l'obligation de l'homme enuers le nõ & la gloire de Dieu.

CHAP. CXCV.

VEu que i'ay monstré comme nostre createur fat tout ce qu'il fait hors de soy és autres choses pour la louange & gloire de son nõ

& que son nom, son honneur & sa reputation s'acquierent & s'engendrent par les bõnes œuures,& par les œuures de ses creatures: il est tres apparent que l'hõme qui est le plus digne & le plus noble d'entre elles, & qui a la puissance & liberté d'ouurer, doit renger & dresser toutes ses actions à la loüange & gloire de son createur: qu'il doit tout faire visant à ce que le nõ de Dieu soit accreu & multiplié de toute sa puissance. Et attendu qu'il reuient à Dieu vne bien plus grande gloire de ses operations que des operatiõs de quelque autre creature moins digne & moins parfaite, il ne les doit pas seulemẽt renger a son honneur, comme ie viens de dire, mais encore, mettre toute sa solicitude & diligẽce à les multiplier & à en accroistre le nombre: il doit tousiours & incessamment agir en la meilleure & plus commode maniere qu'il pourra, afin qu'à raison de ses œuures le nom de son createur s'accroisse & se multiplie. D'auãtage il doit vouloir & trauailler que de toutes choses, de tous hommes & de tous ouurages, Dieu reçoiue du nom & de la loüange: s'il fait autrement il ne fait ny comme facture de Dieu, ni comme homme, ains entierement contre l'intention & volonté de son createur, contre l'ordonnance diuine, & contre la fin pour laquelle toutes choses sont faites. Or d'autant que l'honneur de Dieu & nostre vtilité sont inseparables, & que la où il y a plus d'honneur, il y a de l'vtilité d'auantage, il aduient qu'a mesure que l'homme trauaille & s'estudie pour l'honneur de Dieu, il trauaille & estudie pour son vtilité particulie-

L'homme doit procure la loüange de Dieu en tout & par tout.

Qui cherche l'honneur de Dieu fait son profit.

re. Plus il augmente & multiplie l'honneur de Dieu, plus il accroist aussi & agrandit son bien & son propre profit. Puis que l'homme est obligé d'aymer & d'honorer Dieu de toute sa puissance, il doit donner & employer tout ce qu'il a soy mesme, & sa vie pour l'aduancement de son sainct nom. Et quand il aura employé son auoir, soy mesme & sa vie pour vne si belle & iuste cause, il la doit tenir pour tresbien employee. Car a mesure qu'il a poursuiuy iusques au dernier poinct de sa puissance l'aduancemẽt de l'honneur de Dieu, il a par consequent acquis son extréme profit & sa souueraine vtilité. Ce qu'il peut le plus donner pour la gloire de son Dieu, & ce qu'il peut faire le dernier, c'est d'y employer sa vie : En cela donc consiste infalliblement le dernier degré de son bien & de sa beatitude. Parquoy ce n'est pas perte, c'est plustost vn merueilleux gain & aduantage de se mettre soy mesme pour le seruice de Dieu : ce n'est pas despendre sa vie, c'est la bonifier & parfaire. Finablement, il se conclud aussi par ces mesmes raisons, que l'homme est tenu de croire en son createur, & de s'y fier, de dire & de tesmoigner tout ce qui appartient le plus à sa reputation & diuine grandeur.

Toutes les actions de l'homme reuiennent ou à l'honneur ou au deshonneur de son createur.

Chap. CXCVI.

PVis que Dieu fait pour son honneur tout ce qu'il fait hors de soy, que tout ce qui luy ap-

partient exterieurement appartient à son honneur qui enueloppe & embrasse tout son estat exterieur, & que ce grand nõbre de deuoirs desquels nous sommes obligez enuers *Dieu*, sont choses exterieures & hors de luy, il s'ensuit que tout ce que nous pouuons & deuons luy rendre reuient entieremẽt a son honneur & s'y rapporte. Et attendu que ce qui regarde Dieu par le dehors, regarde par cõsequent ou son honneur, ou ses cõtraires, le deshõneur, le mespris & l'iniure, il aduient que tout ce que nous donnõs & faisons a Dieu l'honore ou le deshonnore. Car veu que ce sont deux choses cõtraires que mesloüer & loüer, & que ce qui appartiẽt exterieurement à Dieu se doit rapporter à sa loüange, il s'ensuit que tout ce qui ne se fera pour sa louãge se fera pour son contraire. Puis que l'amour, la crainte, la gloire, l'obeissance, l'esperance & la foy seruent á l'honneur de Dieu, il ne faut pas douter que leurs opposites ne luy contrarient: par consequent celuy honore Dieu qui l'aime premierement, & qui ne l'aime pas en ceste façon il le deshonore, veu qu'il estoit premierement aimable: Car c'est mespris & iniure de n'aimer pas en premier lieu ce qui le doit estre.

Qui ayme Dieu premieremẽt l'honore.

Qui craint Dieu auant toute autre chose, l'honore, & qui ne le crain point ainsi, le deshonore: qui le croit & s'y fie, l'honore, & qui ne le croit pas & ne s'y fie le deshonore, & le deshonore encore s'il le croit, mais nõ pas premierement & entierement. Ainsi va il du reste: car aimer Dieu, le craindre, le glorifier, le croire, luy obeir, esperer en luy & s'y fier, tout cela premie-

Que c'est que vrayement honorer Dieu

rement & auant toute autre chose, c'est vrayement l'honorer & le deshonorer que de faire au contraire: Ainsi toutes choses qui se donnét par l'homme à son createur, reuiennent à son honneur ou à son mespris: l'honorer & le deshonorer comprennent toutes actions: Et d'autant qu'ils sont entierement opposites, comme le dernier bien que l'homme puisse faire, c'est d'honorer son createur, aussi est ce le dernier mal que de faire autrement, C'est glorifier Dieu que de luy rendre ce que nous luy deuons: & ne le luy rendre pas, c'est le mespriser & l'iniurier. Que l'homme regarde donc diligemment à satisfaire à son obligation, & à ce à quoy il est tenu enuers son createur: car il a fait toutes choses pour sa gloire, il n'a visé à nulle autre fin par toutes ses actions. Puis que nos deuoirs regardent aussi ce mesme but. Dieu veut sans doute que l'homme les luy rende: & au reste il ne peut rien vouloir contre son honneur.

Extréme bien fait est qui honore Dieu: mal extréme qui le mesprise.

Dieu a tout faict pour sa gloire.

De la multiplication de l'honneur, ou du mespris de Dieu.

Chap. CXCVII.

VEu que toutes les creatures sont faites à la gloire de Dieu, qu'elles regardét & appartiennent à son honneur, & se rapportent aucunement à Dieu mesme, il s'ensuit que la gloire de Dieu regarde respectiuement l'honneur de toutes les creatures, & que l'iniure du createur se rapporte à l'iniure des creatures. Quand on honore Dieu, on honore tout ce qui est sien, &

quād on l'offenſe & meſpriſe, on offenſe & meſpriſe tout ce qui luy appartient : Ainſi l'iniure faite à Dieu encloſt en ſoy vn milion d'autres iniures : il n'eſt rien qui croiſſe & qui ſe multiplie ſi ſoudain que l'offenſe & la gloire. L'offenſe d'vn, c'eſt l'offence d'vn infiny nombre d'autres, & la gloire de meſmes : De façon que qui honore, Dieu, honore enſemble, & tout en vn coup toutes ſes creatures, & qui l'iniurie, les iniurie conſequemment, comme l'offence faite à vn Roy touche tous ſes ſeruiteurs & ſubiets.

L'iniure faite à Dieu ſe multiplie en vne infinité d'autres.

L'honneur propre & priué de l'homme eſt ennemy capital de l'honneur de Dieu.

CHAP. CXCVIII.

IE viens de dire que l'homme doit par toutes ſes actions tendre à la gloire de ſon createur, qu'il doit trauailler de toute ſa force à ce que ſō honneur croiſſe & s'agrandiſſe tant en ſoy que en toutes les autres choſes, autremēt il agiſt nō comme creature & ouurage de Dieu, mais contre luy, contre ſon commandement & ordōnance, Bien que cela ce ſoit vn mal extréme : ſi fait l'hōme encore pis quand il dreſſe ſes operations à ſa propre louange & renommee, & à s'acquerir vne priuee & particuliere reputation : il ne peut ſe trauailler pour l'augmētation & agrandiſſement de ſa gloire propre, qu'il ne ſe bande directement contre ſon createur: car il ne luy eſt rien plus contraire qu'vn tel honneur ennemy capital & iuré du ſien & de tout l'eſtat exterieur de la diuinité, qui conſiſte en ce ſien

Combien offence Dieu l'hōme qui cherche ſa propre louange.

A Dieu ſeul appartient toute gloire & honneur.

honneur pour lequel toutes choses sont faites. C'est à Dieu seul par vn special & particulier priuilege qu'appartient toute gloire : l'hōme qui la luy desrobe & qui se pare de ce sien accoustrement & vestement royal veut mentir & contrefaire sa grandeur, & veut se faire Dieu luy-mesme. Ainsi il est impossible qu'il se trouue aucun ennemy manifeste de la diuinité l'offensant & l'iniuriant plus aigrement que celuy d'entre nous qui est en queste de sa gloire particuliere: Le vray expedient de nous rendre incontinent ennemis de nostre createur, le moyen de luy faire la guerre & de dresser entre luy & nous vne alienation & discorde irreconciliable, c'est de pourchasser nostre priuee reputatiō:car celà, c'est poindre Dieu iustement dans le cœur, c'est choquer de droit fil sa principale intention, c'est culbuter l'ordre vniuersel des choses & le destruire. L'homme ne cognoist iamais si apparemment l'offense qu'il fait à Dieu, il ne s'apperçoit iamais si euidemment qu'il l'iniurie qu'en se glorifiant soy-mesme : il touche lors au doigt le tort qu'il luy fait & par experience tres-certaine: Car il n'est rien que nous voyons & sentions plus clairement & plus aisément en nous que le propre honneur & la loüange particuliere. Or nous pouuons iuger & conclure facilement toutes choses par nostre propre honneur, comme par chose qui nous est tres-familiere & tres-manifeste, & apprendre par la consideration des deux honneurs contraires ce mesme que nous auons desia tiré des deux amours. Comme nous-

L'hōme qui se glorifie soy-mesme offēse Dieu par experience.

uons establi l'amour de Dieu & l'amour particuliere, l'entree & l'aduenuë de la cognoissance de toutes choses, autant en pouuons nous faire de l'honneur de Dieu & de l'honneur propre: toutesfois on argumente plus aisément par les hõneurs, à cause que l'honneur est plus manifeste que l'amour. Cõme nous ramenions tout bien & tout bonheur à l'amour de Dieu, & tout mal & mal-encontré à l'amour de nous, autant en pouuons nous faire des honneurs, & plus euidemment encore: Car bien que les amours soient fondement & origine des deux honnenrs, toutesfois on preuue plus aisément toutes choses par les honneurs à cause de leur euidence.

Comme celuy qui cherche son honneur particulier, se bande mortellement contre son createur.

Chap. CXCIX.

IE traitois tantost du nom de Dieu: ie monstrois comme il s'engendre en nous, & cõme il s'y augmente, comme nos cœurs sont faits & bastis à ceste fin, de receuoir premierement la cognoissance de Dieu, & à sa suitte son nom, sa gloire & sa loüange: commes les hommes sont engendrez & produicts pour conceuoir premierement la nature de leur createur, par ses œuures, & puis pour l'honorer par consequent & glo rifier en leurs cœurs, vaisseau & domicile destiné pour son nom & pour sa louange. Or l'homme qui cherche sa propre gloire & repu-

tation empesche & embesoigne ce sien cœur ainsi assigné & affecté au seruice de l'honneur de Dieu à poursuiure & souhaiter le sien propre, il desloge la gloire de son createur de son iuste domicile pour y mettre la sienne: il ne remplist pas seulement de sa reputation particuliere son cœur, logis de celle de Dieu, mais qui plus est il desire incessamment & s'efforce de toute sa puissance que les autres hommes en facent de mesme, & qu'ils chassent la gloire de Dieu de leurs cœurs pour y loger la sienne: car quiconque cherche sa peculiere loüange, cherche necessairement qu'elle s'augmente & multiplie, ce qu'elle ne peut faire qu'és autres hommes. Parquoy il se trauaille certainement pour faire que le cœur de tout chacun s'occupe & s'empesche à considerer ses actiõs, non celles de Dieu, à cognoistre ses qualitez & sa nature non la grãdeur de son createur, à magnifier & honorer, nõ le nom & honneur de Dieu, mais le sien propre: il veut que son image qui est sa cognoissance remplisse la fantasie d'autruy, qu'elle soit emprainte és cœurs d'vn chacun: & que le mõde ne pense & ne parle que de luy. par consequẽt il veut asseruir l'vniuers a sa gloire, & oster a Dieu son legitime royaume & son tres-iuste heritage. Voyez l'immense grandeur d'vne telle iniure, vouloir inuahir la terre & patrimoine de son createur, vouloir demettre l'hõneur de Dieu de son ꝓpre siege qui est le cœur de l'hõme pour y loger son mortel & capital aduersaire qui est l'hõneur propre. Voila cõme il le cognoist a l'œil que toutesfois & quãtesque nous poursuyuons

L'immense iniure de qui cherche sa gloire.

noſtre propre renõmee, no⁹ declarons la guerre à Dieu, & la luy denonçons appertement. Au reſte il eſt infallible que quicõque ne ſe trauaille pour l'honneur de Dieu, ſe trauaille pour le ſien propre : il n'y a point d'entre-deux : l'homme eſt neceſſairemẽt amy ou ennemy de Dieu, il eſt neceſſairement pour luy ou contre luy: Quiconque ne met ſa diligence, ſoin & ſolicitude à la pourſuitte de ſa gloire & de ſa grãdeur, c'eſt vn ſigne aſſeuré qui les met à la pourſuite de la ſienne propre: d'où il aduient qu'il ne peut ny penſer ny s'apperceuoir de celle de Dieu, aueuglé deſia par la ſienne. Gardons nous donc hardiment de la pourſuite du particulier honneur comme d'vne trés mortelle poiſon, & tres ſoudaine. Car à la verité peut-il eſtre vne plus vaine & plus ſotte occupation? peut-il eſtre de perte de tẽps & de loiſir plus expreſſe? Quel empeſchemẽt de neant & maniacle, ſe faire ſeruiteur & valet de l'inanité meſme? ſe baſtir vn Dieu du riẽ & du vuide? s'expoſer ſoi meſme & ſon auoir pour la cauſe du mõde la plus friuole? deſrober à noſtre maiſtre les choſes que no⁹ ſçauons eſtre iuſtemẽt & propremẽt ſiennes pour vn effet de nul profit & de nul noſtre aduãtage? De vray qui peut garder & maintenir ſa propre gloire que noſtre Dieu tout puiſſant? Penſe-tu pauure miſerable creature reſiſter par ce bel hõneur que tu vas cherchant plain de vanité & de vuyde à l'honneur immortel de ton createur? Te penſe tu bien parangonner facture & ouurage à ton ouurier & facteur incomprehenſible. Qu'elle plus grande abſurdité, folie ou deſ-

raison ? quel plus grand aueuglement & desordre, que de voir la besongne produite de neant en queste d'vne gloire & renommee particuliere contre l'honneur & la reputation du maistre artisan qui l'a produite ? de voir l'ouurage se liguant & se bandant mortellement contre la grandeur toute puissante de son facteur? Qu'est-il plus contre nature que de voir la facture nee signamment & engendree pour l'honneur & gloire de celuy qui l'a faite, s'estudiant & se trauaillant pour sa loüange particuliere, à l'enuy de l'ouurier & à son tres-grand mespris & iniure? Mais vn tel effort est en bon escient bien vain & inutile, car certainement le seul honneur de Dieu est permanent eternellement, & immortel, & tout autre honneur sera incontinent esuanouy & aneanty.

Le seul honneur de Dieu est permanét.

Comme nostre vtilité suit l'honneur de Dieu, *aussi nostre dommage suit l'honneur propre.*

Chap. C C.

L'Homme qui cherche son propre honneur, & particuliere reputation s'oppose directement à son createur qui l'a fait, & à luy-mesme & à toute autre chose pour sa gloire : Cestuy-cy rapportant & ramenant tout a soy, accommodant & appliquant a son propre honneur le monde & les creatures que Dieu auoit establies pour le sien, renuerse infailliblement tout l'ordre de l'vniuers & l'ordonnance du createur autant qu'il est en sa puissance, il fait vn nouuel ordre & vne nouuelle ordonnance inique,

des-raisonnable & iniurieuse, il renge & soy-mesme & les autres creatures, entant qu'il est en luy, à autre dessein que celuy de Dieu, & à vne intention totalement contraire a celle de son createur. Ainsi il deuient tout contrefait & monstrueux en soy-mesme, il deuient abominable & a Dieu & au monde, changé a vne fin diuerse a celle de toutes les autres choses, & desmarché & acheminé au rebours & a cõtre poil de tout l'vniuers. Et d'autant que i'ay desia mõstré qu'a l'honneur de Dieu suit necessairement nostre vtilité sa compagne perpetuelle, il aduient que l'honneur contraire a celuy de Dieu suit aussi vn effet contraire, a sçauoir nostre perte & nostre ruine: de façon que nostre propre honneur est accouplé indissolublemẽt a nostre dõmage. Comme l'vn est cause du profit, l'autre l'est de la perte: c'est bien raison que l'honneur qui peruertist & corrompt la regle & police vniuerselle du monde, soit suiui de tout mal & de toute misere. Puis que nous aneantissons l'honneur de Dieu, nous aneantissons consequemment nostre vtilité sa fidelle compagne. Et veu que nous desrobons a Dieu la gloire qui estoit sienne, ce n'est pas merueille si no' perdons le bien & le profit qui estoit nostre, afin que tout aille au rebours.

Du deshõneur de Dieu suit nostre perte.

Les maux que tire apres soy l'honneur propre.

CHAP. CCI.

VOicy le denombrement des maux & des malheurs que nous acquerons de la pour-

ſuite de noſtre propre louange. Premierement l'hõme qui eſt ouurage & facture de Dieu deuient ſon capital & mortel aduerſaire. Que no' doit-il eſtre plus euitable qu'vne telle poiſon qui met en noſtre fantaſie l'appetit forcené de vouloir deſtruire la grãdeur de noſtre facteur? de nous vouloir oppoſer par vne frenetique preſomption à ſes deſſeins inuiolables & a ſa volonté toute puiſſante? & qui nous eſloigne par conſequent de ſa grace, à meſure que nos intentions ſont diuerſes & differentes à la ſienne. Or elles le ſont autant qu'elles le peuuent eſtre, il n'eſt point de diſtance plus eſcartee, car l'homme viſe à ſon honneur propre, & noſtre createur au ſien diuin, bandez l'vn contre l'autre d'vne contrarieté infinie: Puis donc que le bien ſouuerain de l'homme conſiſte certainement à eſtre ioint & vny a Dieu, plus il en eſt eſloigné, plus il eſt eſloigné de tout ſon bien & bon heur: & à raiſon qu'il s'eſloigne de ſon bõ heur, il s'approche & s'auoiſine de ſon mal heur & de ſa defortune, il ſe precipite & s'abiſme en vne profondeur de mal & de malencontre correſpondante à la hauteur & grandeur infinie de la bonté de ſon createur. En outre d'autant qu'il fait vne extreme offenſe & iniure à Dieu de meſpriſer ſon cõmandement & d'enfraindre ſa loy, il encourt tres iuſtement vne extréme peine & punition. D'auantage tout ce qu'il fait il le fait contre ſoy. Ses actions multipliees multiplient ſa miſere & ſa ruyne. Car il viſe & tend continuellement à ſon propre honneur, qui eſt diametralement eſloigné de Dieu & conſequẽ-

Qui ſoy-meſme honore à l'intention toute contraire à celle de Dieu.

ment de tout ſon bien: Autant qu'il penſe auoir acquis de gloire particuliere, autant s'eſt-il acquis à la verité de tourment & de honte. Pareillemẽt il s'aueugle de plus en plus à meſure qu'il trauaille à la pourſuitte de ſon entrepriſe : car ſa priuee louange deſrobe de ſon entendement la cognoiſſance de Dieu ſon aduerſaire, elle enueloppe ſon ame d'vne obſcure nuit & tenebreuſe, elle l'eſcarte tant qu'elle peut de la preſence de Dieu, de toute verité & de toute lumiere, le guidant par ſentiers obliques & deſuoyez au rebours de la carriere commune & ordinaire de toutes choſes: Elle l'eſbloüit, de façon qu'il oublie non la cognoiſſance de ſon createur ſeulement, mais de ſoy meſme, il oublie la ſcience du bien & du mal de l'homme, entant qu'il eſt homme, il n'apperçoit plus ny ſon profit ny ſon dommage, ny l'ordre de l'vniuers, & prend (tranſporté comme il eſt & mal mené par ceſte ſienne peruerſe affection) toutes choſes au contraire de ce qu'elles ſont, les operations meſmes de Dieu luy ſemblent dereglees & deſordonnees. Qui plus eſt, il eſtabliſt tous ſes deſſeins & eſperances ſur vn fondemẽt d'erreur, de menſonge & de vanité, car ſon propre honneur n'eſt autre choſe. Et attendu que la gloire eſt choſe exterieure, celuy qui la cherche baſtiſt hors de ſoy, & employant toute ſa ſolicitude à croiſtre & augmenter exterieurement, oublie ſa parfaite & ſolide accroiſſance, qui ſe doit faire au dedans: il demeure interieurement plain d'inanité & de vuide, s'endommageant par conſequent beaucoup plus qu'il ne ſe proffite

L'honneur de ſoy meſme n'eſt que vanité.

site. Finablement vn tel homme perd son temps & sa peine ; il employe inutilement & pour neant sa solicitude & ses efforts s'aheurtant à vne poursuite impossible, & de laquelle c'est à luy folie d'esperer de pouuoir iamais venir à bout. Car il n'accomplira ny ne parfera iamais en soy l'honneur qu'il demande, veu qu'il appartient entierement à Dieu: & ne faut pas faire doute que Dieu ne maintienne son droit & son priuilege contre quiconque le luy voudra faire perdre. Voila les maux & les mal-heurs qu'encourt l'homme, qui cherche son propre honneur contre toute raison, contre son profit mesme, contre Dieu, contre les creatures & contre la fin à laquelle toutes choses visent & se rapportent. Euitons donc & nous gardons d'vne telle enuie par tous moyens & de toute nostre puissance.

De nostre honneur particulier s'engendre nostre honte.

CHAP. CCII.

LE vray honneur & le des-honneur, la loüange & la honte, la gloire & l'ignominie sont contraires: on passe reciproquement de l'vn à l'autre, comme du sec à l'humide, & du froid au chaud: A mesure que l'vn se pert, on retombe necessairemẽt en l'autre, veu qu'il n'y a nul vray solide hõneur & immortel que celuy de Dieu, il n'est pas possible qu'il nous achemine au deshonneur & à la honte, n'y qu'il s'en accompagne, ains au contraire pour les euiter il le faut

L'honneur de Dieu ne nous achemine à des honneur.

Qui cherche sa gloire propre cherche sa honte.

embrasser & suiure. Qui cherche la gloire de Dieu, il s'esloigne infiniment de toute ignominie & confusion : Mais au rebours qui cherche la sienne qui luy est totalement opposite, qui est fausse, indeuë, iniuste, & caduque, s'accompagne necessairement de tout deshonneur, & de toute honte : il n'est pas possible que d'vne telle gloire on puisse acquerir aucune entiere reputation & loüange: Parquoy quicõque se met en ceste poursuite se met en cherche de sa honte, ignominie & confusion eternelle. Et comme nous disions de l'amour propre, qu'il engendroit tousiours finalement la hayne immortelle de soy mesme, aussi de l'honneur particulier se produit infailliblement nostre deshonneur eternel suiuy de tout mal & de toute misere. Reste, que qui desire sa loüange, desire sa perpetuelle confusion & souuerain dommage.

Comme l'honneur n'appartient qu'aux choses intellectuelles.

CHAP. CCIII.

Experience certaine maistresse.

L'Experience est maistresse de toute science: ce qu'elle nous apprend est en bon escient bien certain, Veu donc que la loüãge & la gloire nous sont cogneües par son moyen, ce qu'on argumentera par elles sera tres-asseuré & tres euident, Cherchons tant que nous pouuons les conclusions & instructions tirees des choses ainsi certaines & infallibles. Comme nous touchons au doigt & à l'œil que les bestes & creature: qui sont au dessous de l'homme n'ont au

cun goust de l'honneur & de la reputation. & aussi peu du deshonneur & du diffame, leurs contraires: qu'il n'est aucunement en leur puissance de loüer & de glorifier, non plus que de mesloüer & de mespriser: qu'elles n'ont nulle appetence ou enuie de la renõmee & de la bonne estime, & aussi peu de peur de la honte & de l'ignominie: L'experience nous apprend encore qu'il n'y a que nous seuls qui ayons cognoissance de toutes ces choses, qu'il n'y a que nous qui en euitons les vnes & cherchons les autres, qui les puissions oster ou donner à autruy selon nostre fantasie. Concluons donc hardimẽt qu'il y a vne merueilleuse & tres euidente difference & distinction entre nous & les creatures inferieures: que la gloire & la reputation montent au dessus de leur portee, & sont par consequent insensibles & simplement intellectuelles, n'appartenant qu'aux choses spirituelles & pourueües d'intelligence: que l'homme a outre les autres creatures des sens particuliers & occultes, vne veuë & vne ouye interieure, qui luy font gouster & sentir ces choses, que les bestes ne peuuent apperceuoir.

Comme l'honneur appartient à Dieu souuerainement.

CHAP. CCIIII.

COncluons en outre, puis que la gloire n'appartiẽt qu'aux choses intellectuelles, inuisibles & spirituelles, non aux sensibles & corporelles, qu'à mesure que quelque chose est plus *A qui la gloire plus propremẽt appartiẽt.*

intellectuelle, spirituelle & inuisible, à mesure qu'elle est plus esloignee des choses corporelles & sensibles, la gloire luy appartient plus proprement, & plus conuenablement: Et attendu que Dieu est d'vne telle nature, il s'ensuit qu'il est souuerainement glorifiable & loüable, & que le diffame, la honte, & le deshonneur opposites contraires à la gloire, luy sont extrémement dis-proportiõnez & disconuenables. Voila comme l'experience nous aura aprins par les creatures, qu'à nostre Dieu tres proprement appartient la benediction, l'hõneur & la loüange.

Combien grande chose est l'honneur.

Chap. CCV.

Honneur est cher aux hommes sur tout.

OR que Dieu vueille maintenir, defendre & augmenter la gloire & l'honneur qui luy appartiẽt souuerainemẽt, ie le puis prouuer manifestement par nous mesmes. Car si nous embrassons d'vne si ardente affection l'hõneur propre qui ne nous est aucunement deu, si nous employons nos subiets, nos biens, nos amis, & tout ce que nous aimõs le mieux, pour le maintenir, conseruer & accroistre. Si à tous les coups nous hazardõs nous mesmes & nos vies, & courons alaigrement à la mort pour garder qu'on ne l'offense ou qu'on ne nous l'oste: combien par plus forte raison deuons nous estimer que Dieu soit soigneux & ialoux de la gloire qui est si iustement & si raisonnablement sienne? Puis que nous ne voulons souffrir en nulle façon qu'on blesse nostre hõneur, croyons hardimẽt

Dieu aime son hõneur extremement.

que luy qui est tout puissant, souffrira encores moins qu'on interesse le sien. Puis que nous haïssons toute reputation qui efface & destruit la nostre, & que nous la combattons de toutes nos forces, ne faisons nul doubte que Dieu ne regarde de mauuais œil tout honneur qui contrarie au sien, & toute gloire qui ne s'accorde & qui ne s'vnit à la sienne, & qu'il ne la perde en fin & ne l'aneantisse. Tenons en toute asseurance que comme Dieu esleue toutes choses & les nourrit pour son nom, qu'il perdra aussi & dissipera certainement tout ce qui ne visera & qui ne conspirera à sa loüange. Au reste nous nous pouuons apperceuoir combien grande chose est l'honneur, combien excellente & surpassant l'homme mesme: veu que nous ne craignons pas d'employer nostre auoir, nous & nostre vie pour le garder & defendre, & que nous aimons mille fois mieux mourir que de voir mourir nostre honneur.

Comme par les choses susdites de l'honneur on peut prouuer la verité de Iesus Christ.

CHAP. CCVI.

IL me faut reprendre les propositions que ie viens d'arrester cõcernant l'hõneur de Dieu, & les remettre pour en tirer vne preuue tres asseuree que Iesus Christ en qui nous Chrestiens croyons est vray fils du Dieu eternel, tout puissant, tresbon, tresiuste, qui a produit le monde de neant & tout ce qu'il contient. I'ay monstré que ce que Dieu fait hors de soy, il le fait pour

sa gloire : qu'à luy seul appartient l'honneur & la louange: que comme il dresse ses operations exterieures à sa gloire, aussi fait-il à son nom: que son honneur est eternel : qu'il est soigneux & ialoux de sa louange, comme en estant souuerainement digne : qu'il hait capitalemẽt tout honneur qui combat le sien, & qui luy contrarie : qu'il ne peut rien faire contre sa gloire, ny ne peut permettre que toutes choses ne seruent & ne se reduisent à ceste fin là. Cela presupposé, venons à Iesus-Christ, que toute la chrestienté adore, & considerons ses paroles & ses effets manifestes à tout le monde, il est certain qu'il se nomme & se dit fils de Dieu, & qui plus est entierement esgal à luy, vn auec luy en essence, vn en nombre sans diuision ou distinction de deïté. Il dit en outre qu'il tient sa diuinité de son pere, qu'il a esté engendré par luy de toute eternité, qu'il est son fils vnique sans fin & sans commencement, & dés tousiours accõpagnant son pere : par consequent il se maintient estre Dieu tout puissant createur de toutes choses comme son pere, seigneur par indiuis & maistre de l'vniuers auecques luy. D'auantage il nous commande de croire qu'il a esté par Dieu enuoyé en ce monde, qu'il y est venu au nom de son pere, nõ au sien propre : il s'attribue la puissance & les œuures qui n'appartiennent qu'à Dieu seul & à nul autre: Comme il remet les pechez des hommes, qui est propre à Dieu, il promet de nous resusciter quelque iour, de nous venir iuger, punir & récompenser selon nos demerites. En outre il a enuoyé

Iesus Christ fils de Dieu.

par tout ses disciples pour prescher son nom & sa doctrine nouuelle & encore inouyë, pour prescher vne loy donnant & promettant aux croyans vne felicité immortelle, & asseurant & menaçant les mescreans d'vne mort & dãnatiõ eternelle. Toute la chrestienté est bastie & fondee en son nom: Les chrestiens qui ioüyssent de l'Empire de Rome & d'vne bonne partie des seigneuries & royautez de la terre, adorent Iesus Christ, croient en luy comme au vray fils de Dieu, vn en essence auecques son pere, esgal en toutes choses a luy, enuoyé par luy en ce monde, ils le craignent & l'honorent comme le vray createur du ciel & de la terre. Ses Apostres mesmes & ses disciples qui l'ont presché & qui ont trauaillé pour son hõneur, sont honorez, exaucez & dignifiez en ce monde. D'auantage descendant ça bas, il choisit de naistre parmy les Iuifs qui seuls recognoissoiẽt le vray Dieu createur de toutes choses: il vint se nommer & se prescher fils de Dieu à la nation esleuë & fauorie par son pere. Ie pourrois deduire à ce propos assez d'autres choses ainsi euidentes & manifestes. Or si c'est homme Iesus Christ n'est pas fils de Dieu, s'il ne luy est pas esgal, s'il n'est pas vn auecques, luy, s'il n'a pas este enuoyé par son commandemẽt, & que tout ce qu'il nous a voulu faire croire ne soit qu'vne fourbe, & vaine mensonge, il ne faut pas mettre en doute qu'il ne soit le plus capital & le plus mortel ennemy de Dieu qui puisse estre, & tel qu'il n'est en nulle façon croyable que le tout-puissant createur de toutes choses le souffrist. Car veu qu'il

Les saincts sont adorez.

aime ſon honneur, veu qu'il y viſe par toutes ſes actiõs, & qu'il en eſt ſingulierement ſoucieux & ialoux: il eſt eſloigné de toute apparence de raiſon qu'il laiſſaſt vſurper à Ieſus Chriſt ſa gloire, ſa iuriſdictiõ & ſon authorité, s'il n'eſtoit tel à la verité qu'il ſe dit eſtre. Qu'il peut endurer que n'eſtant ſon fils ni enuoyé par luy, il s'attribuaſt ſes glorieux tiltres, & exerçaſt toute dominatiõ diuine à vn ſi grand preiudice & iniure de ſon honneur & de ſa grandeur? certainement ſi Ieſus Criſt n'eſtoit tel que nous le croyõs, il nous faudroit conclure parcõſequent qu'il n'y auroit pas de Dieu. Mais puis qu'il y en a vn, cõme i'ay neceſſairement verifié, eſtimõs qu'il eſt entierement cõtre ſa nature de ſupporter vne telle ruine & deſtructiõ de ſon nom & de ſa gloire. Qui ſeroit le Roy bien aduiſé qui portaſt patiemment qu'vn eſtranger ſe vint impatronir de ſa royauté? qu'il vint ſous le faux donner entẽdre d'eſtre ſon fils ou ſon lieutenãt, ordonner, cõmander & manier toutes choſes outre ſon gré & contre ſa volonté en la terre où il auroit toute puiſſance? Ne tiẽdroit il pas vn tel hõme pour ſon ennemy capital & mortel, ne le cõbatroit-il pas a outrãce? De meſmes eſt-il de Dieu: Puis q̃ Ieſus-chriſt regne, puis qu'il poſſede deſia 1400. ans la principauté & la maiſtriſe de l'vniuers: puis qu'il eſt reueré, prié & adoré pour vray Dieu: depuis ſi long temps par vne commune deuotion de tant de millions d'hõmes! certainement ou il eſt vray fils de Dieu coëternel & cõſubſtantiel à ſon pere, ou du tout il n'y a point de Dieu. Mais il y en a vn. c'eſt infailliblement donc luy-meſ-

Ieſus Chriſt n'eſt menteur.

me, qui maintient & qui conforte la grandeur de Iesus Christ & sa puissance. C'est luy qui par ce sien tres-euident consentemēt & approbatiō de son honneur,& de sa gloire tesmoigne la sacrosaincte verité de ses paroles, qui l'aduoüe pour son fils legitime & vnique, pareil a soy en puissance,maiesté,dignité,sapience,bonté,eternité,& gloire:autrement attendu que luy le sçachant & le voyāt tout a esté dit & fait en son nom & de sa part, il faudroit qu'il eust comme fourny d'authorité à vne mēsōge & piperie, entieremēt contraire a son honneur & derogeant directemēt a sa gloire. Nul depuis le cōmencement du mōde iusques à nous n'a vsurpé vn tel tiltre: Nul que Iesus Christ n'a pris le nom de fils de Dieu consubstantiel & coeternel à son pere: Nul auāt, nul apres luy ne s'est appellé de ce tiltre si honorable, & de ce nom si grand & si glorieux, qu'il n'en est point de plus: car quiconque est engēdré de la deité est Dieu par consequent. Mahumet mesme n'a osé se dire que prophete, tiltre en dignité & en grandeur infiniment esloigné de celuy du fils de Dieu. Veu que Iesus Christ à esté surnommé d'vne façon si estrange nouuelle & inouye, si glorieuse & si enleuee au dela de toute conception & imagination humaine & non par soy seulement, mais par tout le mōde vn si grand nombre de siecles, il est veritablement enuoyé de Dieu & tel que nous l'estimons. Et quand apres vne si grande & si continuelle approbation que Dieu a faite de luy, quelque imposteur se feroit surnommer en ceste maniere, il le faudroit chasser

Iamais aucun n'vsurpa tiltre pareil a celuy de Iesus Christ.

Mahumet

& abominer comme vn affrōteur, menſonger, & deteſtable. Puis que Dieu a ſouffert, voulu & ordonné que Ieſus-Chriſt regnaſt le premier en ſon nom, il deſaduouë par conſequent tout autre qui viendra d'oreſnauant pour commander de ſa part & ſous ſon authorité : il no⁹ a deſ-ia contiſtué vn maiſtre qu'il faut ſeul croire & obeyr. Si c'eſtoit vne inuention apoſtee de ſe faire fils & enuoyé de Dieu, ſi Ieſus-Chriſt s'eſtoit fauſſement attribué la nature diuine, il auroit ſans doute eſtrangement offenſé Dieu createur du ciel & de la tere: il ſeroit infinimēt hay & mal voulu de luy, & tous ceux qui l'auroient tourmēté, perſecuté, meurtry, à ceſte occaſiō luy auroient fait ſeruice tres-aggreable, ils ſeroient aymez, fauoris, & bien voulus de luy. Car ils auroient mainteau ſon honneur & ſa gloire inuiolable: ils auroient vēgé l'atroce iniure faite à ſa grādeur. Au rebours, ceux qui ſouſtiendroiēt la cauſe de Ieſus Chriſt, & qui le voudroient defendre, deuroient eſtre pourſuiuis & tourmentez par Dieu, comme portans & maintenās ſon grand & mortel aduerſaire. Ainſi les Iuifs qui l'ont à ceſte raiſon ſi cruellement martiriſé, deuroyent pour ce bel exploit eſtre agrandis, honorez & eſleuez ſur toutes les autres nations: & au contraire les Chreſtiens qui pour ce meſme reſpect le prient l'adorent & ſe fient a luy comme a leur Dieu, deuroyent eſtre auilis, deſpriſez & deſdaignez du monde. Or il en va tout autrement: il n'eſt point de peuple plus tourmenté de ſeruitude, plus calamiteux, plus miſerable ny plus mal voulu de tout le monde que

Iuifs peuple miſerable.

celuy de Iudee,pour ceste seule cōsideratiō. Par où il appert euidemment, que c'est la cause de Dieu qu'ils ont combatuë, non defenduë, que c'est non pas vn mēteur,mais le vray fils de Dieu qu'ils ont crucifié. Dieu n'abandonneroit pas si souuent ses amis à la boucherie des guerres. ny si continuellemēt & vn si long aage, à l'oppression & violence des tyrans, en recognoissance d'vn si bon & si religieux office. A l'opposite le peuple Chrestien a tousiours esté fleurissant, victorieux & bien fortuné,il iouyst de l'empire de Rome, des principautez & des seigneuries du monde les plus fertiles & les plus opulentes: la memoire des amis de Iesus-Christ, de ses Apostres,martyrs & confesseurs est conseruee parmy les hommes en tout honneur & reuerence: son Eglise a commandé & tenu sous soy les Empereurs,les Roys & les monarques. Sōme,il ne peut estre mis en doute que Dieu de son œil plus fauorable ne nous ait tousiours regardez,qu'il n'ait embrassé nostre cause & nos entreprinses, confirmant par ce moyen en no⁹ & establissant de plus en plus en nos cœurs la religion saincte que nous suyuōs.Parquoy tout iroit au rebours de la raison, & il faudroit dire que Dieu mesmes ne seroit pas, s'il estoit autrement de IesusChrist que ce que nous en croyōs, il fut condemné & executé à mort pour s'estre dit fils & enuoyé de Dieu: Tout le monde a esté aduerty de son supplice, & de la cause, s'il se fust faussement vanté de chose qui n'estoit pas siēne,ne deust-il pas auoir perdu ses tiltres tout soudain apres sa mort, ne s'en deust-on pas re-

Chrestiens heureux.

Iesus Christ plus glorieux apres sa mort que deuant. souuenir comme d'vn homme iustemēt puny? & toutesfois ç'a esté depuis, que son nom c'est espandu par l'vniuers, regnant & triōphant plus sans comparaison que pendant sa vie. C'est en son abcence, & depuis son partement, qu'on l'a creu certainement, qu'on l'a publié & preschéà haute voix fils du Dieu immortel, & pareil à son pere: S'il ne l'eust pas esté, comme fust il aduenu, veu qu'il mourut pour ceste cause entre les mains de ses ennemis capitaux, que le monde se fust si volontiers abreuué d'vne opi-*La croix sanctifiee par Iesus Christ.* nion si mysterieuse & si estrange? Voyez les merueilleux effets de la verité. Iesus Chist n'a pas esté seulement plus honoré apres sa mort, mais les vilanies mesmes & les opprobres qu'il receut de ses aduersaires, sont eschāgees en hōneur & en loüange. La croix ignominieuse & abominee du monde, qu'on luy prepara pour sa honte perpetuelle, à esté glorifiee & sanctifiee par le commun consentement des hommes. Dieu n'eust pas presté la main à vn si miraculeux changemēt pour fauoriser la fausseté & la tromperie. En outre ou il estoit Dieu, ou il n'estoit qu'vne simple creature, mētant & contrefaisant la diuinité. S'il n'estoit non plus qu'vn autre hōme, il estoit singulierement bandé contre son createur, il estoit bien loin d'aimer Dieu auant toute autre chose, & de tout son cœur: & si iamais homme s'ayma premierement, ayma premierement & suiuit sa particuliere volonté. Si iamais hōme visa à son propre honneur, gloire & loüange, certainemēt ce fut celuy-là, prenant descouuertement la place de Dieu & s'en

saisissant. Il s'esloigna par consequẽt infiniment de son createur, & s'accompagna de tous les maux que nous auons cy dessus monstré suyure la propre amour & particulier honneur. Il fut iniuste, desreglé, desordonné, desuoyé de la raison, & de la verité : offusqué, & aueuglé en soy-mesme, sans paix, sans repos, & sans le vray contentement qui suit l'amour de Dieu premiere: Il fut ennemy de l'homme, entãt qu'il est homme, & ennemy de soy-mesme : il fut mõstrueux, & des-naturé. combatant l'ordre du monde, & se bandant capitalemẽt contre la police vniuerselle des choses. Et toutes ses actions furent à ce compte plaines d'outrecuidance, de fierté, de malice, de piperie, de cruauté & d'iniustice, comme d'vn hõme n'ayant rien deuant les yeux que l'ambitiõ & sa reputation particuliere: D'auantage, estant saisi de l'amour propre iusques au dernier degré, racine & origine (comme i'ay dit ailleurs) de tout peché, vice, erreur, & fausseté, il suit par vne necessaire consequence, qu'il n'est parti de luy ny parole ny doctrine q̃ la plus impie, inique, dãgereuse, & damnable qui puisse estre imaginee, qu'il ne partit precepte de luy ny instruction, qui ne fust contre Dieu, contre verité, contre toute droiture & vertu, contre la nature de l'homme entãt qu'il est homme, contre la nature du liberal arbitre, & contre l'ordre de toutes les creatures. Or tout cela est diametralement opposite & contraire à ce que nous en sçauons & voyons : il ne fut iamais rien sous le ciel si doux, si benin, si debonnaire, si patient, si humble, si raisonnable, si vertueux, si iuste, si

bon & si parfait, qu'il fut par toutes les actions de sa conuersation humaine. Se pourroit-il cõceuoir nul cœur d'hõme souffrant si volontairement & si paisiblement les indignitez, iniures, mocqueries & vilanies de ses aduersaires comme il les a souffertes? Est-il rien si contraire à la fierté & à la presomption outrecuidee, que la franche & humaine patience de laquelle il porta tãt de peines, tourmẽs & extrémes cruautez: Fut-il iamais exemple si grand d'vne douceur & debõnaireté super-naturelle, que celuy qu'il no⁹ donna pardonnant au plus grand effort de ses maux, & priant pour ceux qui les luy faisoient? Quant à sa loy & à son institution, c'est la regle de toute verité, sincerité, rondeur, vertu, simplicité, droicture & saincteté: tout y est visant à l'honneur de Dieu, au vray & solide biẽ & profit de l'hõme, & à la conseruation de tout l'ordre & de toute police. C'est elle qui nous apprend de haïr & d'euiter la mensonge, la tromperie, la fierté, l'iniustice & la meschanceté. C'est elle qui propose, à la vertu la felicité immortelle pour recõpense, & au vice le tourment & damnation eternelle. C'est elle qui nous cõuie tãt, & par tãt de belles esperãces à l'humilité & à la mãsuetude, a l'vniõ, charité, concorde & fraternité: & finablemẽt c'est elle, toute spirituelle & toute diuine, qui nous a la premiere presché & aprins la haine & le mespris de nous-mesmes, pour nous faire aimer nostre seul createur & sa gloire: elle est entierement appuyee & fondee sur ce diuin & sainct amour, ennemy iuré de l'amour propre, de l'amour de nostre volonté, & de la pour-

La loy de Iesus Christ

ſuite de noſtre honneur & gloire particuliere. Parquoy outre ce que par autres argumēs nous auōs prouué ailleurs du fils de Dieu,& ferōs encore par cy apres, nous pouuons conclurre par la conſideration de l'honneur de Dieu, que Ieſus Chriſt eſt vray Dieu immortel, & entierement tel que la chreſtienté le croit & l'adore.

Comme la chreſtienté eſt fondee en toute verité.

Chap. CCVII.

PVis q̄ Ieſus Chriſt eſt vray fils de Dieu, tout ce qu'il dit eſt veritable, il eſt impoſſible qu'il mente, qu'il faille ou qu'il ſe trōpe, impoſſible qu'il face ou qu'il commande mal, & que il nous vueille deceuoir ou nuire. Or il nous dit qu'ils ſont trois en vne meſme deïté, le pere, le fils & le S. Eſprit: qu'ils ne ſont qu'vn, & qu'il en eſt la ſecōde perſonne. La trinité nous doit bien eſtre certaine puis que nous en ſommes aſſeurez par le fils de Dieu; il ſe dit auſſi eſtre vray homme & fils de l'homme, il eſt dōc & vray Dieu & vray homme: car ſes paroles ſont d'vne extréme authorité, veu que c'eſt Dieu qui parle, & qui parle de la part de Dieu ſon pere. Puis que toute la chreſtienté eſt fondee en luy, par luy & ſelon luy, elle eſt eſtablie & fondee en toute verité, car tout ce qui eſt produit & engendré retire à la nature de ſa racine. Attendu que ce qui eſt fait & ordonné en l'Egliſe l'eſt ſous le nom & authorité de Ieſus Chriſt: il s'ēſuit que ce qui ſe fait & ordōne en ſon Egliſe, entant qu'elle eſt Egliſe, eſt treſſainct & infaillible: par conſequēt

Ieſus Chriſt ne peut tromper.

L'Egliſe de Ieſus Criſt infaillible.

tout ce qu'elle approuue doit estre approuué de vn chacun, & reprouué tout ce qu'elle reproue : il s'ensuit aussi de ce que Iesus Christ est fils de Dieu que toutes les paroles de la Bible sont tres-vrayes, qu'il ne peut loger en ce liure là nulle mẽsonge: car le nouueau Testamẽt est de luy mesme, & il cõfirme le vieil & les pronostiques des prophetes cõme faites pour luy. Voila comme de ce fondement on tire la verité de toute nostre religiõ: il nous faut donc en premier lieu loger en nostre creãce Iesus Christ fils de Dieu, car c'est la viue & vraye racine de toute autre verité. L'escriture saincte, l'authorité de l'Eglise, les sacremens, tous les articles de nostre foy pẽdent par vne cõsquence necessaire de ceste premiere propositiõ. Quicõque ne l'a presupposee par viue foy en son entẽdemẽt, ne peut rien argumenter que fantastique ou mensonger : il est extrémement esloigné de Dieu, de toute raison & de toute verité. Quiconque s'opiniastre à le mescroire apres l'exemple de tant de personnages parfaits en toute doctrine & vertu, qui sõt volontairement allez a la mort pour maintenir vne telle creance, est beaucoup moins excusable que s'il eust failly au premier tẽps & en l'enfance de la chrestienté, il n'y a mes-huy nul homme qui s'en puisse excuser. Principalement nous autres chrestiens qui auõs eu la grace d'estre nourris & esleuez en vne si saincte religion, confirmee par tant de diuinations & pronostique de puis l'origine du monde : par vn si grãd nombre de publiques & manifestes miracles, par le cõmun consentemẽt & aprobatiõ de tous les plus

La Bible est vraye.

Qui mescroit aujourd'huy est inexcusable.

cler

cler voyans & mieux nais esprits du monde, par le volontaire martire d'vn milion d'hõmes excellens en toute suffisance, par vne si longue & fleurissante duree de tant & tant de siecles, par la iustice, droicture & saincteté de ses ordonnances. Gardons nous bien de nous en escarter & de nous en départir de ceste ferme colonne, & de ceste premiere & solide base de nostre creance, gardons nous bien de nous mesconter en vn principe de si grande & importante cõsequence, Celuy la presupposé, la premiere chose qu'il nous faut considerer, c'est la grãdeur incõprehẽsible & hauteur infinie de l'action derniere de Iesus Christ qui franchement, volontairement & sciẽment voulut souffrir vne si honteuse mort & si ignominieuse. Considerõs qu'estãt luy mesme la sapiẽce, qu'estãt fils de Dieu eternel, il n'a pas sans vne cause merueilleuse, sans vne bien apparente & euidente vtilité offert sa propre personne à tant de tourmẽt & de peine: Que le Chrestien entretienne ordinairement son ame à discourir & considerer l'occasion, la necessité & le fruict d'vne telle passiõ: car infalliblemẽt le fils de Dieu ne l'a pas enduree pour neãt ni pour vne legere ou vaine consideration: il n'est rien plus euidẽt ni plus aduoué de chacũ que la mort de Iesus Christ: Parquoy faisons en nostre secõd fondement cõme d'vne chose tres certaine, tres manifeste & indubitable. Au reste de quelle affectiõ, de quelle amour, auec combien d'honneur & de reuerence deuõs nous recueillir & embrasser le fils vnique que le pere createur du ciel & de la terre nous a ça bas en-

La passion de Iesus Christ doit estre souuẽt rememoree du chrestien.

uoyé reuestu en nostre faueur de chair humaine,& garny d'vne nature toute pareille à la nostre?Si nous aimōs les creatures parce que Dieu les a faictes & qu'elles sont siennes, combien à plus forte raison deuons nous cherir son cher enfant & bien aimé? Si nous nous entr'aimons les vns les autres cōme estant l'image de Dieu creée,cōbien plus deuons nous aymer cet hōme son vray fils?Si nous aimōs Dieu de ce qu'il nous a donné les creatures qui sont d'vne nature estrangere & differente à la nostre, combien le deuons nous plus aimer pour nous auoir enuoyé son fils,& l'auoir fait homme comme l'vn d'entre nous?Si nous argumentons la singuliere affection que Dieu nous porte pour auoir basti tant de creatures à nostre contēplation & nous les auoir voüees, de cōbien plus grand tesmoignage de bien-vueillance nous doit estre d'auoir fait pour nous de son fils vn hōme & de l'auoir enuoyé pour nostre profit en ce mōde?D'auantage de quelle authorité & de quel respect doiuent estre en nostre endroit les paroles que nous a dites le fils de Dieu de la part de son pere?En quelle reuerence & deuotion les deuons nous ouyr & apprendre?y a-il comparaison de nulle parole humaine à celle du fils eternel de nostre createur?n'est-ce pas bien raison que no' deslogions de nostre entendement tous autres propos pour y loger ceux de nostre Dieu & de nostre maistre? N'est-ce pas ce liure qu'il nous faut auoir deuant les yeux & entre les mains? Peut-il y auoir nul auteur de tel poids & de tel credit en nostre endroit que le fils de Dieu par-

Les paroles de Iesus Christ doiuent valoir singulierement en nostre endroit.

lant de la part de ſon pere? Si nous receuons les enſeignemens & inſtructions des creatures de Dieu, cõbien deuons nous pluſtoſt receuoir celles que no⁹ dõne ſon fils de ſon ordõnance? Oserõs nous cõparer ou aparier aucune autre doctrine à la ſiẽne? N'eſt ce pas raiſon de meſpriſer & deſdaigner toute autre ſcience & inſtitution au pris de celle que le fils de Dieu no⁹ donne? Si nous no⁹ propoſons l'exẽple des autres hõmes pour regle de noſtre vie, ſi no⁹ nous trauaillons d'ẽſuiure leurs traces, qui ſuiurõs no⁹, à qui no⁹ conformerõs nous ſi raiſonnablemẽt qu'à l'hõme qui a pour pere le createur de toutes choſes? Croirõs nous à nul autre homme cõme à celuy qui eſt le fils de Dieu? Le moindre de ſes mots, la moindre de ſes actiõs ne ſurpaſſe-elle pas infinimẽt tout ce qui a iamais eſté dit ou fait au monde? Qu'eſt-il plus ſolide, plus ferme, plus aſſeuré, plus vtile & pl⁹ precieux que la ſainte parole du fils de Dieu! Eſt-il meſpris & deſdain ſi dangereux & ſi dãnable q̃ celuy qui s'eſtẽd à choſe ſi ſainte & ſi diuine? Sans doute il n'y a rien qui appartiẽne au fils de Dieu ou qui en depende en quelque façõ qu'il ne faille auoir en ſinguliere reuerẽce. Pourrions no⁹ iamais aſſez dignemẽt honorer & reuerer ſa glorieuſe & tres-ſainte mere: Auec quel reſpect & hõneur deuõs nous garder la memoire de to⁹ ſes fidelles ſeruiteurs, des Roys, des Ducs, & capitaines qui ont maintenu ſa verité de toute leur puiſſance? De combien religieuſe deuotion deuõs nous garder & manier tout ce qui a approché & touché l'homme fils de noſtre Dieu tout puiſſant.

La mere de Dieu ne peut eſtre aſſez honoree.

Ce qui a touché Ieſus Chriſt merite honneur.

Confirmation de la Religion chrestienne.

CHAP. CCVIII.

Cõsolation & confirmation des Chrestiens.

VOyez en quel repos de cõsciẽce & en quelle seureté viuent ceux qui croyent en Iesus Christ, cõbien il y a de circonstances qui les cõsolent, & confirment en leur foy. Premieremẽt c'est vne chose glorieuse de soy, honorable & desirable que d'auoir accointãce & societé auec le fils de Dieu, d'estre de sa natiõ, de son peuple, & de son royaume, de viure sous sa regle, doctrine & protectiõ. Cela n'est il pas pl⁹ beau, meilleur & pl⁹ souhaittable, que d'auoir choisi pour son chef vne creature toute pareille à nous, que de s'estre soubmis à la loy & a l'ordõnance d'vn hõme seulemẽt & d'vn Prophete? Nostre condition est certainement plus digne & plus heureuse d'autant que le fils de Dieu est plus grand & plus excellẽt que nul autre personne. No⁹ auõs prins sans doute le party le plus honorable & le plus asseuré: & ce premier poinct doit seruir à tout Chrestien d'vne consolation singuliere. Secondemẽt Iesus Christ à apparu nouueau au mõde & d'vne mode nouuelle & extraordinaire, plein d'vne merueilleuse authorité & surnommé de tiltres inoüys, si dignes & si diuins que iamais homme, ny auant luy, ny depuis, n'osa se les attribuer: il se dit estre enuoyé par Dieu son pere, auoir toute puissance de sa part, & tout commandement sur l'vniuers. Ses mandemens s'addressent à tous hommes, il les a fait crier & publier par tous les coings du monde: Ses herauts & les trompettes qui sont ses disci-

ples & Apostres l'ont presché le grand fils de Dieu, ont annoncé & signifié à tout homme sa parole, contenant vne tres-certaine promesse à ceux qui croirõt en luy du royaume celeste, du pardon & remission de leurs pechez, & d'vne vie & beatitude eternelle. Et de l'autrepart, des menaces tres expresses à tous mescroyans d'vne damnation, d'vne peine & d'vne mort infinie, d'vn feu immortellement bruslant & cuisant, & somme de tant & de tels maux qu'il est impossible d'en imaginer de plus grãds. Tiercement nous sommes cõfirmez en nostre foy par la droicture & saincteté de la doctrine & commandemẽt de Iesus Christ: car il n'est rien ni de meilleur ny de plus iuste, rien plus conuenable & plus vtile à l'hõme, entant qu'il est homme, rien si accordant à l'ordre & police de l'vniuers & de toutes les creatures, riẽ plus sentant & representant la nature de Dieu createur de toutes choses: de sorte que par la perfection de sa loy, nous pouuons certainement argumenter & cõclurre qu'elle ne peut estre partie que des saints conseils de la diuinité mesme, & de la bouche du fils ayant tres viuemẽt & tres-veritablement emprainct en soy la volonté de Dieu son pere. Quartement nous nous pouuons consoler en nostre religion par le nombre infiny d'hõmes qui en ont esté depuis tant de siecles, qui ont creu en Iesus Christ, vray homme & vray fils de Dieu, ont suiuy & cõfessé sa loy & sa doctrine, & ont vescu deuotieusement sous ses commandemens: les vns, & tels Roys & grands Princes terriens, abandonãns pere, mere, enfans freres,

Perfection de la loy de Iesus Christ.

L'estendue de la religion de Iesus Christ.

amis leurs biens & leurs richesses pour le seruir auec plus de loisir & de liberté: Les autres souffrans d'vne alaigre & viue constance les plus griefs tourmens du mõde & les plus cruels supplices pour tesmoigner & signer de leur propre sang la verité de sa parole. Qui pourroit mettre en compte tant de peuples & de diuerses nations qui ont receu ceste religion, tant de personnes remarquables par leur noblesse ou valeur, ou sçauoir qui l'ont suiuie & maintenuë. Finablement il nous faut considerer qu'il n'appert aucunement du contraire de ce que nous croyons, & que nul ne nous peut moustrer que Dieu ait desaduoué Iesus Christ pour son fils, ou qu'il ait reuoqué son authorité & sa puissance: ce pendãt nous le voyons estimé Dieu par tout l'vniuers, & le voions regner & triompher desia tant de siecles en la chrestienté. Tout cecy nous apprend clairement combien il y a d'auantage & de seureté en nostre religion, veu que, quand nous nous faudrions par ignorance (ce que no⁹ ne pouuons, car il est incroyable que Dieu permist naistre sous le nom de son fils vn abus si euident & si general) encore serions nous plus excusables enuers luy faillant a la suitte de tant de si pressantes apparences, plaines de pieté & de reuerence enuers sa diuine authorité, que ceux qui la mesprisẽt à credit de leur nuë & simple fantasie, n'ayant rien qui face pour eux, que des vaines imaginatiõs, ni rien qui vaille á nous destourner ou esbranler. Comparez a ceste heure la condition des Chrestiens plaine de tant de belles & grandes esperances & de tant de fiance

On ne peut prouuer le contraire de la religion chrestienne.

à celle des infidelles. Comparez le repos & l'asseurance qui est en nostre ame à la turbulente, inconstante & douteuse erreur, qui tourmente & martyrise continuellement les entendemens desuoyez de ceste sainte creance, ignorans, douteux & incertains, en ce qui les concerne principalement comme hommes: car indubitablemẽt ils ne s'en peuuẽt resoudre que par opiniõ imaginaire, & appuyee sur des fondemens frailes, subiets à estre debatus & controuersez en mille manieres: de façon qu'il ne se presente sans cesse à leur ame ainsi irresoluë, qu'vn horreur & espouuantement effroyable des menaces de Dieu, qu'vne peur continuelle de s'estre mescontees en chose où il alloit du bien souuerain de l'homme & de son dernier mal: ils remachẽt & repoisent incessamment la disparité de leur condition à la nostre, & voyent auecques grand despit & desesperé remors de leur conscience, comme de nostre mescompte (quand il seroit possible qu'il y en eust) nous ne pouuõs encourir nul danger & nulle perte, & n'en pouuons retomber qu'en ce mesme estat qu'ils esperent pour eux & qu'ils se proposent : là où le leur les pousse & les precipite en vn abisme de malheur & d'angoisse immortelle.

Le doute & l'angoisse des mescreans.

Comme la parole de Dieu est croyable d'ellemesme.

Chap. CCIX.

I'Ay manifestement monstré que la gloire est singulierement deuë à Dieu, & souuerainemẽt, & que l'homme est obligé de l'honorer de

Il faut croire à la parole de Dieu pour l'amour de lui-mesme.

toute sa puissance. Or attendu que de croyre à quelqu'vn, & de se fier à ce qu'il dit, c'est le tenir veritable, & luy faire honneur : & que douter de sa parole, & ne s'en vouloir pas respõdre, c'est le desestimer, & le tenir pour vain & mensonger, il s'ensuit que l'homme doit croire à Dieu premierement, qu'il doit croire à ce qu'il parle, ou à ce qu'on dit de sa part, simplement & sans autre preuue ou tesmoignage. Tout le fondement, cause, & racine de l'asseurance que nous mettons aux paroles de Dieu, ne doit estre tiree d'ailleurs que de luy-mesme: & nous y deuons fier, seulement par ce qu'il les a dites, ou fait dire. C'est honorer Dieu & ses paroles que de les croyre directement, & sans moyen. C'est le mescognoistre & l'offenser, que d'en vser autrement. De faire doute à ce qu'il dit, c'est l'auoir en opinion de menteur ou de trompeur, & auoir deffiance de sa vertu. De ne vouloir pas croire quelque chose simplement parce qu'il l'a dite, & chercher d'ailleurs des argumens pour la verifier, c'est croire plustost à quelque autre chose qu'à luy, c'est estimer quelque autre chose plus veritable que Dieu. Si ie crois ce qu'il dit, par ce que son dire me semble raisonnable, ie donne plus de poix & d'authorité à mon discours, & sens humain, qu'à la diuinité. I'estime & prise mes conceptions au dessus des siennes : par consequent ie l'iniurie grandement, presumant plus de moy que de sa grandeur infinie, & entreprenant toucher & examiner la verité de ses paroles à mes friuoles raisons & vaines fantasies. Ainsi l'honneur

Il faut croire à Dieu sans argumens.

&la reuerence de laquelle nous sommes obligez enuers nostre createur, nous instruit de la sorte que nous le deuons croire, comme fait aussi la consideration de son excellence & diuine maiesté: car nous voions en nostre vsage ordinaire, que nous croions aux personnes, à raison qu'elles ont plus ou moins d'authorité, & rapportons le plus souuent la mesure de nostre creance, au respect & à la dignité de ceux qui parlent. On croit beaucoup plus à vn Roy qu'à vn priué, & au Pape qu'à nul autre de l'Eglise. N'est-il donc pas bien raisonnable que nous croyons à la simple parole du Roy des Roys & souuerain des souuerains? Ne feroit-il pas beau voir d'ouyr vn subiet repliquer au dire de son Prince, qu'il ne le croit pas & qu'il s'en defie? Puis qu'il n'y en a nul si osé que de respondre à son Roy, qu'il fait doute à la verité de ce qu'il dit? combien moins le doit-on estre en l'endroit de Dieu? Nous en pouuons autant argumenter par sa bonté infinie: car puis que nous croyons plus ou moins à mesure que nous estimons ceux qui parlent meilleurs ou pires; & qu'on donne plus de foy, à qui on attribue plus de bonté: combien en deuons nous donner aux paroles de Dieu, qui est luy-mesme toute saincteté & toute vertu? Autant en pouuons nous dire en consideration de son infinie sapience & intelligẽce, qui le rend incapable de toute ignorance ou mesconte. Parquoy sa gloire, sa puissance, sa bonté, & sa verité, nous commandent de croyre tout ce que Dieu dit, par ce seulement qu'il l'a dit.

La dignité du parlant authorize la parole.

Cõparaiſon des paroles de Dieu auecques ſes œuures

Chap. CCX.

Faire & dire manifeſte l'homme.

COmme le faire & le dire, ſont deux choſes qui partent de l'homme, & qui le manifeſtent par le dehors: De meſme (auſſi eſt-il la vraye image de ſon createur) Dieu ſe deſcouure à nous exterieurement, par l'ouurage & par la parole. Tout ce qui procede de Dieu, & qui part hors de luy, ſe rapporte à l'vne ou à l'autre de ces deux choſes. Au reſte, les mots ne ſont pas les actions, & par conſequent il y eſchet diuerſe ſcience & diuers traité. Ainſi, comme i'ay trauaillé a la recherche des effets de Dieu, il m'en faut autant faire de ſes paroles. La ſcience des creatures, c'eſt la ſcience des œuures: celle-la eſt depeſchee: il reſte à voir du parler de Dieu, de voir s'il a dit quelque choſe, & s'il y a quelque liure compoſé de ſon dire. Ses œuures & creatures ſont euidentes a tout chacun, chacun les voit, les cognoiſt & en vſe: mais ſes paroles s'il y en a au monde, ne ſont pas ainſi manifeſtes à l'œil. Parquoy il eſt expedient de monter par la cognoiſſance des œuures, comme par choſe tres-notoire, a celle de ſes paroles, plus malaiſee & plus obſcure. Et comme c'eſt autre choſe voir les creatures, & les effets de Dieu a part eux, conſiderant ſeulement leur nature & leur exiſtence: & autre choſe, les voir & cognoiſtre, en les comparant & rapportant à leur createur, & en les conſiderant, entant qu'elles ſont a Dieu, & qu'elles viennẽt de luy: comme ce dernier poinct eſt occulte, & le premier apparent.

Deux manieres de conſiderer les creatures.

Deux manieres de

Pareillement, c'est autre chose sçauoir & entendre la signification des mots que Dieu a proferez, leurs sens, & leur interpretatiõ: & autre chose sçauoir qu'ils sont a Dieu, & les entendre entant qu'ils sont partis de luy, & qu'ils sont siens: & assez de gens peuuent conceuoir simplement le sens de ses paroles, qui ne les cognoissent pas pourtant estre parties de la bouche de leur createur. & qui ne les remarquent pas sous ce respect: ainsi que tel cognoist la terre qui ne la cognoist pas pour ouurage de ses mains. Comme pour cognoistre les creatures, entant qu'elles sont a Dieu, il nous a fallu prealablement les cognoistre en elles-mesmes, & particulieremẽt, & que nous auons dressé en la consideration simple de leur estre, le premier degré de cognoissance, manifeste & apparent: Le second plus difficile & plus occulte en la consideration de leur estre, engendré par Dieu, & luy appartenant: & le tiers, en ce que nous auons considerees, comme assignees a nostre seruice, & cõme vn present fait a l'homme par la liberalité de son createur. Et tout ainsi qu'apres auoir apperçeu qu'elles estoient, il nous a fallu chercher qui les auoit faites, & à quelle fin & intention: Aussi en ce discours de la parole de Dieu, il nous faudra voir premierement les mots en eux-meimes: Ce sera nostre premiere marche, par laquelle nous monterons secondement à cognoistre à qui ils sont, & s'ils sont diuins ou humains. Le tiers & dernier poinct de nostre science, consistera à les trouuer auoir esté produits & mis en euidence pour le profit & vti-

considerer la parole Dieu.

lité de l'homme. Comme les creatures nous ont descouuert le createur, & comme elles portent en elles quelque signification apparente du lieu d'où elles partent: De mesmes la qualité & façon des paroles de Dieu tesmoignera leur diuine naissance & origine? Car ce seroit merueille que les œuures de Dieu portassent en leur visage le tesmoignage de leur facteur, & non pas ses paroles. Or ce que nous auons desia dit, nous seruira tout plain à ce que nous auons à dire. Puis que nous sçauons que Dieu est, quelles sont les qualitez, proprietez & conditions, & que nous sçauons aussi celles des creatures, tout ce qui leur appartient, & qui leur est conuenable? Puis que nous auons apprins à distinguer & discerner par signes euidens le createur de la creature, certainement nous ne pouuons faillir d'apperceuoir dés la premiere apparence de ses paroles, si elles porteront la marque diuine ou humaine, & si elles retireront à la forme & qualitez du createur ou de la creature.

Comme par les mots & façons de parler de la Bible on peut certainement conclure que Dieu en est l'autheur.

Chap. CCXI.

Tous escrits sont ou de Dieu ou des hommes.

ATtendu que le monde est plain de plusieurs dits, escrits paroles, & liures : que chaque parole est à quelqu'vn, & tout liure à son autheur, que quiconque parle, doit estre le createur, ou la creature: le facteur, ou la facture, & facture capable de raison: il s'ensuit que tous

dits & tous escrits sont au createur, ou a sa creature raisonnable. Or il y a vn liure entre nos mains surnommé la Bible, contenant vn vieil & vn nouueau testament, qu'on dit & afferme estre a Dieu, & duquel on asseure toutes les paroles estre parties de sa bouche. Regardons & considerons de pres, si par quelques signes ou marques nous pourrõs descouurir son autheur, & iuger de quelle main il a esté tracé, diuine ou humaine, creée ou creatrice. Il nous faut poiser la façon & la nature des mots, la maniere de son paaler , & puis les assortir & comparer au facteur, & a la facture. pour voir auquel des deux elles reuiendront & se rapporteront plus conuenablement. Premierement il y a cela de singulier & de particulier en ce liure, qu'à verifier ce qu'il dit, il ne se sert d'aucune preuue, raison ou argument, & s'y dit choses qui semblent bien meriter pour leur estrangeté & difficulté qu'on se seruist d'argumentation & de raisonnement a les persuader. Les autres liures pour s'insinuer en nostre creance, logent en leur premier front les propositiõs les plus aduoüees, & tesmoignees s'il est possible par l'experience de nos sens: Le nostre est bien fait d'vne autre sorte. Dés l'entrée il nous presente ces mots : Au commencement Dieu bastit le ciel & la terre. Voila vn langage de merueilleuse hardiesse: il asseure qu'il y a vn Dieu, qu'il à basti le ciel & la terre, que le monde a eu commẽcement, propositiõs plustost contraires qu'approchantes a l'experiẽce. Aristote pour nous en prouuer seulement la premiere, y a employé les huit liures

Difference de la Bible & des autres liures.

de sa physique, & les douze de la metaphysique. Quel signe est ce que la Bible face sans nulle preuue vn principe de chose si incogneuë? Qu'est-ce à dire, que ce liure vueille estre creu de chose si importante à sa simple parole? Que seroit-ce? si ce n'est que l'autheur qui parle en luy, se sent de telle dignité & authorité que sans tesmoignage, sans preuue & sans argument, on se doit entierement reposer à ce qu'il en dit: que son credit surpasse outre mesure toute preuue & tout tesmoignage: & qu'vn simple mot parti de sa bouche, doit auoir plus de persuasion & plus d'efficace que les raisons & argumens de tous les liures du monde. Ce pourquoy on ne voit rien de pareil és autres autheurs, c'est qu'ils se sentent desprouueus d'vne telle authorité. Il y a deux sortes de parler, l'vne par resolution & en enseignant & cõmandant de croyre, Celle cy est propre à Dieu, car elle est pleine d'authorité, dignité, honneur, excellence, maiesté, domination, puissance, & superiorité: L'autre sorte de parler par preuue, & de persuader par argument est plus conuenable à la foiblesse & subiectiõ de la nature humaine. Il y a aussi respectiuement deux manieres de croyre. Quelquefois nous nous contentons du seul respect & reuerence que nous portons à celuy qui parle. Quelque-fois nous demandons des tesmoignages & des preuues. Ainsi toute creãce pend ou de la dignité de celuy qui parle, ou de la force de la raison probante. La premiere maniere appartient à nostre createur, pour l'hõneur que nous luy portons, cõme i'ay dit ailleurs, il faut

Deux sortes de parler.

Deux sortes de croire.

infalliblement croire a ce qu'il dit, par ce seulement qu'il l'a dit: & son parler doit estre correspondant à ceste façon de creance. Il parle donc tousiours par resolution, & ne prend son dire aucun poix, & aucune confirmation que de son authorité mesme. Il parle comme nostre Roy, Empereur, il nous enseigne comme souuerain maistre de toute doctrine, & discipline, & nous enioinct de croire, comme ayant au dessous de luy tout discours & toute raison humaine. Parquoy attendu qu'vn tel stile se voit continuel en la Bible, qu'elle maintient tout par tout ceste maniere de parler diuine, nous en pouuons hardiment conclure, que c'est vrayement le liure de Dieu: qu'il a prononcé & dicté ses paroles, & que c'est langage du createur, non de la creature, si ce n'est vne creature parlant par son commandement & inspiration. Mais soit qu'il parle luy-mesme, soit qu'il parle par nous, c'est tousiours luy qui parle. Nous deuons nous y fier d'autant plus, & deuons d'autant plus adiouster de foy à ce qu'il contient, que plus il parle simplement, & que moins il confirme & conforte par argument son dire: car c'est vne marque du celeste & diuin langage. Veu que nous sommes tenus de croire aux paroles de Dieu, par ce seulement qu'il les a dites, il s'ensuit que nous deuons plus croire la doctrine de ce saint liure, par ce qu'elle n'est pas tesmoignee, que si elle l'estoit, & qu'elle est plus veritable a mesure qu'elle est moins verifiee: car elle denote & signifie d'autant plus, que Dieu l'a establie. Ainsi concluon que la solide verité

Dieu parle tousiours par resolution.

Parler simplement & sans argumens c'est parler diuinement.

& certitude infallible de la Bible, surpasse la certitude & verité de toute autre science, à raison, que le createur surpasse la creature en toute excellence, & que l'authorité de Dieu est au dessus de toute humaine suffisance, c'est à dire, hors de toute proportion, & comparaison. D'où nous descouurons appertement la merueilleuse conuenance qu'il y a entre le liure de la nature ou des creatures, & cestuy-cy. Le liure de nature nous a instruict, qu'il faut croire Dieu premierement, de soy, simplement & sans preuue, & le liure de la Bible parle tout de mesme. La condition des creatures s'accorde aussi singulierement auecques ceste façon de langage. Car elles ne dependent & ne sont maintenuës en leur estre, que par l'authorité & puissance de Dieu, qui les soustient & appuye immediatement. Et les paroles de la Bible, ne prennent fondemēt ou confirmation en nulle autre chose, qu'en l'authorité de Dieu, qui seule les asseure & les auere sans tesmoignage & sans preuue. Par ainsi comme les creatures sont immediatement à Dieu, aussi sont les paroles de la Bible. Or s'il est ainsi que toute la certitude & verité de ceste tres-sainte doctrine se rapporte simplement à la grandeur & dignité de son autheur & en depende entierement, il est impossible de la croyre & d'y adiouster foy, si au prealable nous n'auons apprins que Dieu soit, & qu'il soit infiniment esloigné de la deception & de la mensonge. Car sans le cognoistre cōme sçauroit on qu'il fust autheur de la Bible, & comme croiroit-on à la Bible, qui traicte sans argumenter & sans

Cōuenance entre la Bible & le liure de nature.

ſans raiſonner de tant de matieres hautes & arduës, ſi on ne ſçauroit que Dieu en fuſt l'autheur? Voila pourquoy ie diſois ailleurs, qu'il faut premierement fueilleter le liure des creatures & auant le liure de la Bible: Car celuy là nous apprẽd à cognoiſtre Dieu, ſa grãdeur, ſes proprietez & ſes conditions: il ſert d'introduction, de porte, d'entree & de lumiere aux ſaintes eſcritures, & à la verité l'vn liure preſuppoſe l'autre.

Autres argumens pour prouuer que Dieu eſt autheur de la Bible.

Chap. CCXII.

D'Auantage, le commander, le defendre, le promettre & le menacer, qui ſe voit tout par tout és paroles de la Bible, monſtre clairement qu'elles ſont celeſtes & diuines. Elles cõmandent & enioignent à tous hommes de ſuyure la vertu & de bien faire, auec tres-certaines promeſſes à ceux qui obeyront à ceſt aduertiſſement, de recompenſes eternelles & d'vne vie immortelle, & defendent le mal faire & le vice, auecques horribles & tres-expreſſes menaces d'vne damnation eternelle, & de peines & douleurs infinies: certainement il eſt impoſſible d'approprier à la creature vne telle maniere de parler: C'eſt Dieu ſeul qui a toute maiſtriſe & ſouueraineté ſur les hommes, luy ſeul qui peut commander, defendre, promettre, & menacer la nature humaine: il tient ſeul en ſa main toute puiſſante, le chaſtiment & le ſalaire, le ſouuerain heur, & le ſouuerain mal'heur de l'homme,

Argumens pour prouuer la diuinité de la Bible.

Comme diroit vne creature, ie iugeray le monde au dernier iour, & donneray a chacun du bien & du mal, iouxte ses bonnes œuures ou mauuaises? Quelle creature viendroit de soy & de sa priuee authorité, promettant d'examiner & de contre-roler les pensees, les paroles & les actions de tout autant d'hommes qu'il y a eu, qu'il en est, & qu'il en sera, & de les iuger & payer l'vne apres l'autre selon son demerite? Qui diroit, ie resusciteray tous les hommes ensemble & donneray aux vns vne vie, aux autres vne mort eternelle: ie raseray tout homme de dessus la terre, & la recouuriray de haute mer? Car ou il faudroit que ce fust vne bonne creature ou vne mauuaise. Ce ne peut estre la mauuaise, veu que la saincte doctrine de ce liure repugne entierement & contrarie à sa condition: Elle nous enhorte, incite & pousse, par esperances, par promesses & par menaces au vray bien de l'homme entant qu'il est homme. C'est à dire à la vertu, à l'amour de Dieu premier, à la paix, fraternité, vnion & concorde, choses infiniment esloignees des intentiōs d'vne mauuaise creature, qui ne peut ayant le cœur saisi & empoisonné de l'amour de soy, viser par aucun sien conseil ou action au souuerain bien de l'homme: voire elle s'y oppose directement, estant desuoyee de toute raison & de toute verité: & cōme ayant en soy la racine & fondemēt de tout mal & de tout vice, tout ce qui part d'elle doit sentir necessairemēt & retirer à la nature peruerse & corrompuë de son origine. Ce peut encore moins estre la bonne creature, attendu

La doctrine de la Bible tesmoigne Dieu estre bon.

Vne bonne creature.

que le parler des saintes escritures sonne continuellement la domination & la souueraine maistrise. Or nulle bonne creature ne voudroit de soy s'attribuer l'authorité d'ordonner, d'enioindre & de commander au monde, de luy promettre la vie eternelle, & le menacer de peines immortelles: Car vne telle façon de langage seroit à elle plein de temeraire fierté & de presomption outrecuidee. Tel desordre & horrible offense contre Dieu, ne pourroit partir de la creature qui auroit en soy la racine de tout bien. Ainsi nous pouuons resoudre, par la consideration des mots de la Bible, puis qu'ils sont originellemēt partis de quelqu'vn & de sa propre authorité, que Dieu les a dits luy mesme, ou les a dits par la bouche & organe de quelque creature. Au surplus encore que tout ce qui s'apprend & se void au liure de nature, soit escrit en celuy de la Bible, & que ce que disent les saintes escritures, soit contenu au liure des creatures: si est-ce diuersement, & en differente façon: Car le liure de nature nous instruit de nostre deuoir, des obligations que nous auons à Dieu, par argument, par preuue & par exemple, qui se tire des creatures mesmes: & celuy de la Bible nous en instruit par voye d'inionction & de commandement, meslé de promesses & de menaces. Ce n'est pas tout-vn, de prouuer & tesmoigner que telle & telle chose doit estre faite, que d'enioindre & commander de la faire. Chacun peut pratiquer le premier moyen, & essayer de persuader par argumens ce que bon luy semble, mais chacun ne peut pas ordon-

n'est autheur de la Bible.

Façon d'enseigner propre à la Bible.

ner qu'il se face. Ce dernier poinct n'appartient qu'au superieur & au maistre. La doctrine de nature nous preuue clairement, qu'auant toute autre chose, il nous faut aimer Dieu de tout nostre cœur & de toute nostre affection, & aimer apres nostre prochain comme nous-mesmes. Si font bien aussi les sainctes Escritures, mais c'est en forme d'edit & de loy, accompagnee de crainte & d'esperance. Or d'autant que c'est plus commãder que prouuer: que c'est plus enioindre que d'instruire seulement, d'autant est plus digne, plus grãd & plus respectable le liure de la Bible que celuy des creatures: il y a bien plus d'authorité à dire, crains Dieu, honore, sers, & glorifie ton createur, & tu auras la vie eternelle, ou des tourmens infinis si tu fais au contraire: que de prouuer simplement, qu'il le faille faire. Les paroles de la Bible disent, fay cecy, & les creatures, tu le dois faire. Voila la merueilleuse ressemblance, & singulier accord de ces deux liures: ils ont mesme but & mesme argumẽt, ils cõtiennent pareille discipline, & vne mesme instruction: differens en ce seulement, que l'vn se conduit par argumentation & par preuue, & l'autre par resolutiõ & authorité, & que l'vn represente plus l'obeyssance, l'autre la maistrise.

La Bible plus digne que le liure des creatures.

Continuation du repos precedent.

CHAP. CCXIII.

EN outre, nul ne peut dire de soy & de sa propre sciẽce ce qu'il n'a peu premieremẽt penser, car auant parler ou escrire, il faut auoir

conçeu en la fantasie. Or la Bible traitte vne doctrine celeste & supernaturelle, doctrine surpassant par sa profondeur incomprehensible, le iugement, la raison & l'intelligence de tout hõme: comprenant vn grand nombre de propositions esleuees d'vne distance infinie au dessus de toute imagination & conception humaine, & consistant en choses si ardues, si obscures, & si diuines qu'il est entierement impossible qu'aucun homme les ayt de soy trouuees ou produites, veu qu'elles excedent de bien loin la portee de nostre inuention, discours & suffisance: ce que ie prouueray aisément par la consideration de quelques exemples. Ou est l'entendement si cler-voyant & si viuement esueillé, qui eust peu penser premieremẽt a part soy, & puis dire & publier, que trois personnes reallement distinguees, & desquelles l'vne n'est pas l'autre, fussent vne substãce en nombre, & vne mesme essence? qu'vne mesme chose en nombre, & vne essence, fust en trois personnes realement distinguees l'vne de l'autre? & que trois persõnes fissent vn seul Dieu indiuisible & tres-simple? Nostre esprit fust paraduenture biẽ monté iusques à imaginer l'vnité indiuisible d'vn seul createur, mais de conceuoir qu'vn Dieu fust trois personnes realemẽt distinctes & pareilles en toutes choses, certainemẽt nulle capacité humaine ny eust peu attaindre d'elle mesme. Cõme nous eust conduit nostre propre discours à vne si haute inuention & imagination, veu qu'encore à present tous instruits & asseurez que nous en sommes, & par la saincte institu-

La Bible est pleine d'vne doctrine par dessus l'entendement humain.

Hauteur du mystere de la trinité.

tion de ce liure, & par le commun consentement de toute la chestienté nous n'y pouuons aduenir qu'à toute peine. Parquoy asseurōs nous que le premier autheur d'vne telle cōception est beaucoup plus grand & plus excellent que nous sommes. Semblablement, qui de nous pourroit auoir de soy pensé que Dieu se fust fait homme, qu'il eust ioinct & attaché l'humanité & la diuinité ensemble, de maniere que l'homme ait esté Dieu, & Dieu homme: & que ces deux natures si differentes se soient rencontrees seulement & particulierement en l'vne des trois personnes de la trinité? Et quand bien possible nous eussions argumenté iusques là, comme en eussions-nous designé le lieu, le temps & la façon? certainement nulle creature ne l'eust sçeu faire, & la mauuaise aussi peu voulu, attendu que cela vise clairement à l'aduantage, dignité & vtilité souueraine du gēre humain. Ainsi ce que la bonne en a dit, c'est non de soy, mais poussée & inspiree par instruction diuiné, & les paroles qui nous ont annoncé vne si haute & si heureuse nouuelle sont asseureement pures celestes. Aussi, comme pourroit-il tomber premierement en la fantasie d'aucun homme, qu'vne vierge eust cōçeu sans mary, qu'elle eust enfanté vierge & resté vierge encore apres son enfantement, comme dit & afferme ce liure? Si quelque femme a respondu cela de soy, si elle la dit; il faut necessairement ou qu'elle l'ait apperçeu auant le dire, & cogneu estre ainsi par certaine experiēce, car il est impossible qu'elle eust songé & inuenté chose si contraire à toute l'opi-

Auteur du mystere de l'incarnation de Dieu.

nion, à toute creance & à toute raison humaine: ou il faut qu'on l'eust auant l'accident aduertie & asseuree qu'il aduiendroit. Si elle le creut, & le dist pour en auoir senti l'effet, il s'ensuit premierement, qu'il est vray: & secondement, que c'est vn effet de la toute puissance diuine. Et si ce fust pour en auoir esté aduertie, il s'ensuit encore vn coup qu'il est vray. Car vne telle imagination n'estant peu tomber en nulle ceruelle d'homme, la reuelation & l'aduertissement luy auoit esté dōné infalliblement par Dieu mesme, ou par quelque autre de sa part. Ainsi ou Dieu l'a dit premierement, & puis il a esté fait & publié ou Dieu l'a fait premierement, & puis il a esté dit par la femme. Et attendu qu'il n'a peu estre dit par elle, que Dieu ne l'eust fait au preallable ou reuelé, & qu'il ne peut auoir esté reuelé par Dieu, que l'effet ne s'en soit ensuiuy, tousiours la verité de l'euenement y demeure, & en toutes façons Dieu seul est autheur d'vn si mysterieux accident, & ensemble du liure qui premier a asseuré & aduerty le monde d'vne estrágeté si inouye. Pareillement, qui pourroit auoir conçeu de sa seule fantasie, que la substance inuisible du pain cachee au dessus de la blancheur & des accidens, se peut veritablement & essentiellement conuertir & changer en vn corps humain plein de vie, & que le vin peut deuenir sãg d'vn hōme viuant? Si est-ce vne partie de la doctrine de la Bible, par où nous pouuōs clairemēt argumēter qu'elle a esté composee & bastie par vne autre & bien plus exquise suffisance que l'humaine. D'auãtage, par quel discours au-

Mystere de l'Eucharistie.

tions nous iamais deuiné le iour & le temps de la creation du monde? par quels argumens eussiōs nous trouué l'ordre & la disposition originelle des choses?No⁹ pouuōs parauēture atteindre par nos propres moyens à la cognoissance de la cause & de la fin de ce merueilleux ouurage. Mais de remarquer l'heure de son commencemēt:& de l'assigner a certain nōbre d'annees, il est du tout hors de nostre puissance. A peine pourroit quelqu'vn des successeurs dresser & assōmer ce cōpte, puis que nostre chef & premier pere ne l'eust sçeu faire: il a peu sçauoir l'heure de son origine, mais de l'origine des choses qui estoiēt auant luy, comme l'eust-il songee? Il est escrit que la derniere piece produite en l'vniuers ce fut l'homme, & que ceste grande besongne auoit esté en cinq iours precedēs sa naissance, conduite a sa perfection. Il a dōc esté certainemēt escrit par l'architecte mesme, ou par son expres commandement. Car sans luy cōme eussions nous sçeu les iours qui estoiēt passez auant nous, & que nous estions iustement du sixiesme? Quicōque entreprend de persuader en escriuāt, choisist des choses manifestes d'ellesmesmes, ou qui se puissent manifester par le sens, experiēce, raison, apparence, ou par quelque autre maniere: Car de maintenir celles qui sont douteuses, incogneues & incertaines à nostre intelligence, & d'affermer ce qui est de soy incroyable & impersuasible, ce seroit vn tour de stupidité insensee. Ainsi, est il aucun homme si impudent & si effronté ou si sottement abesty, qui osast entreprendre de traitter du iour & du temps de la

Adam n'a peu sçauoir l'heure de l'origine des choses auant luy.

Moyen de persuader.

creation du monde en vn liure de son inuentiō? là où chacũ voit, apertemẽt & touche au doigt, qu'il ne le peut auoir ny sçeu, ny deuiné par aucun argument, discours, fantasie ou imaginatiō approchante de vray semblance, & que c'est vn subiect entierement au de là toute cognoissance humaine? C'est donc necessairement, ce tout-puissant & general maistre ouurier, qui nous a reuelé la datte de sa grãde besongne. C'est luy qui a daigné nous communiquer iour par iour le cōpte de son ouurage desia bien auancé auant nostre naissance, & qui a donné charge particuliere à quelque vne de ses fauorites creatures de le mettre en lumiere. Parquoy arrestons resoluement que c'est vn vray liure de Dieu que le liure du vieil & du nouueau Testament, & que nous y deuons adiouster d'autant plus de fiãce, que plus il comprẽd de matieres esleuees & supernaturelles, & que plus il excede les raisons & argumentations humaines, & nostre ordinaire suffisance: car c'est vn certain signe & tesmoignage qu'il part d'vne diuine boutique, non de celle de quelqu'vn de nos compagnōs. Plus les articles de nostre foy Chrestienne semblent obscurs & incomprehensibles, plus ils sentent & retirent à la grandeur infinie de leur autheur, plus ferme en doyuent estre tenus par nous & embrassez.

L'obscurité de la foy en tesmoigne la diuinité.

Les proprietez de la Bible, & comme nous nous deuons porter enuers la parole de Dieu.

CHAP. CCXIIII.

PVis que nous venons d'apprendre, comme Dieu nous a donné vn sien liure, duquel il a

luy-mesme rengé & ordõné toutes les paroles, & que nous cognoissons lequel c'est: il reste a traiter de quelque vne de ses conditions & proprietez, & d'apprẽdre comme nous nous deuõs porter enuers luy. De ceste presupposition, que Dieu en est autheur, il se peut tirer beaucoup de consequences. Comme, que l'hõme est obligé de le croire tres-certainement, qu'il le doit croire d'vn cœur resolu & d'vne tres-ardente affection, sans crainte, sans doubte, & en la maniere que Dieu doit estre creu, c'est à dire, simplemẽt, sãs preuue, sans argumẽt, & parce seulemẽt qu'il l'a dit. Le liure du vieil & nouueau Testament, & sa doctrine, se fonde en ce seul poinct, & s'appuye en ceste seule raison, q̃ Dieu la produite. En ceste contemplation, & pour ceste seule consideration, deuons-nous croire ce qu'elle dit & ce qu'elle nous aprend, d'vne foy tres-asseuree & inuiolable. Qui se voudra acheminer à la creãce de la Bible par vne autre voye, qui cherchera d'y entrer par tesmoignages & par raisõs, face son compte de perdre pour neant son tẽps & sa peine: il n'y a que ceste façõ propre a Dieu & à ses escritures: Qui ne veut croire au liure de Dieu que par preuues & argumẽs, fait vne tres-lourde offense à l'authorité souueraine d'vn tel autheur, & pareillement à ce sien ouurage, de le prendre au rebours & d'vn biais contraire à sa nature & à sa condition. Parquoy ce n'est pas sans raison qu'il est repoussé de sa cognoissance, & que les sacrez thresors & secrets d'vne telle science luy sont fermez, veu qu'il la outragee, doutant & se defiant de sa verité naïfue, & cher-

Consequẽces de ceste presupposition, que Dieu est autheur de la Bible.

Faut croire la Bible sans argumens.

chant des moyens eſtrãgers & hors d'elles pour ſe la perſuader. Nous en pouuons tirer ſecondement qu'il ne peut rien contenir de faux, d'imparfait, d'inutile ou de ſuperflu, & par conſequent qu'il n'y a rien en luy de refutable, ou de meſpriſable. Dauantage que toutes ses paroles ſeront neceſſairement accomplies, & que Dieu maintiendra infalliblement ſes predictions & promeſſes, autrement il feroit tort à la reputatiõ de ſa conſtance & de ſa verité, s'il manquoit en nulle partie de ce qu'il a preordõné. Puis que le moindre d'entre nous craint d'eſtre ſurprins en menſonge, que plus nous auons de puiſſance & de grandeur, plus nous faiſons conſcience de nous deſdire, & qu'vn gentilhomme qu'vn Prince & qu'vn Roy prend pluſtoſt tout autre party, que de reuoquer ce qu'il a dit, ou que d'y faillir: par plus forte raiſon accomplira noſtre createur tout puiſſant & parfera ſa parole d'vne reſolution immuable. En outre, ſi Dieu nous a dõné ſon liure, s'il a daigné parler a nous, & laiſſer ſes paroles entre nos mains, il s'ẽſuit que no⁹ les deuons aimer & honorer à meſure que nous l'aimons & honorons luy meſme. Attendu qu'il ne luy eſt riẽ plus voiſin, que riẽ ne le repreſente de plus pres, & que nulle autre choſe ne luy appartiẽt ſi propremẽt que ſon dire & les mots partis de ſa bouche, certainemẽt il n'eſt rien de plus grand, de meilleur, de plus puiſſant, noble excellent, precieux & aymable que ſon liure & ſa parole: par conſequẽt il eſt au deſſus de toutes les creatures, & les ſurpaſſe toutes en valeur cõme attouchant de plus pres au createur que

Toutes les paroles de Dieu ſerõt neceſſairement accomplies.

Rien n'eſt plus proche de Dieu que ſa parole.

Faut reuerer & embraſſer la Bible.

elles ne font. Nous la deuõs donc embrasser & reuerer de tout nostre cœur & puissance. Nous luy deuons rendre tout honneur, toute gloire, & toute loüange, & nous deuons constammẽt & alaigrement presenter à la mort,& la souffrir pour son aduancemẽt ou pour sa defence. Comme nous sommes obligez d'aimer Dieu plus que toute creature; & plus que nous mesmes, aussi deuons nous aymer sa parole, & plus que nous & auant toute autre chose. Nous deuons singulieremẽt nous prendre garde de ne l'iniurier ou offenser. Et veu que nous auons chez nous vn lieu commode à la receuoir, qui est nostre cœur, parons-le & l'apprestons dignement, pour y loger vn si grand hoste, gardons luy-en cõme il merite, la premiere & plus honorable place. Si nous y receuons auant celle de Dieu, quelque autre parole, nous luy faisons vn vilain outrage, nous luy ostons le logis qui estoit marqué pour elle, & le donnõs iniustement à vn autre: nous la desplaçõs du rang qui luy appartiẽt deuëmẽt pour l'attribuer à autre qui luy deuoit ceder en toute façon. Les mots de la sainte escriture representẽt parfaitement leur autheur, quiconque les reçoit en son cœur y reçoit Dieu mesme: & qui les loge en soy, y loge son createur: ainsi il est impossible de nous accõpagner & garnir de nulle chose, plus grande, plus digne, plus aduantageuse & plus proffitable. Or d'autant qu'il n'est rien qui arriue à nostre cœur & qui le touche si aisément que la parole, qu'elle luy est singulierment propre & familiere, & qu'elle a en luy son premier siege & naturel do-

Logis commode à la parole de Dieu.

La parole touche le cœur tres-aisement.

micile, il s'ensuit que la diuine, estant viue & pleine de liesse, comme Dieu qui l'a poussee au dehors, resioüist & viuifie le cœur qui l'a logee. D'autant qu'elle est ardéte & bruslâte d'amour, elle l'eschauffe & l'enflamme d'vne sainte affe-ction: D'autât qu'elle est vraye, certaine & pleine de lumiere, elle l'esclaire, le confirme & le resout: D'autât qu'elle est actiue, vertueuse & puissante, elle l'esuertuë, le rēforce, & l'embesongne continuellement: D'autant qu'elle est haute & esleuee, elle le pousse & l'attire aux choses celestes. Voila les conditions du liure de Dieu, comme l'homme se doit porter enuers luy, & cōme il le doit auoir continuellement entre les mains & deuant les yeux.

Effets de la diuine parole reçeue en vn cœur.

Comparaison de la parole de Dieu à la creature.

CHAP. CCXV.

NOus auons manifestement en ce monde deux choses de Dieu, ses creatures & sa parole, mais elles ne sont pas pourtant de pareille condition & nature. La parole, est au dessus de nous & de toute autre creature: Toute creature est faite de neant, & la parole est partie du cœur de Dieu par sa bouche. A ceste cause c'est à la parole d'ordonner, de commander & de maistriser: & à la creature comme inferieure & subiecte, d'obtemperer & d'obeyr. La parole châge la creature & la manie à sa volonté, & la creature ne peut resister a la force de la parole, ny empescher son effet: car elle est toute puissante inuariable & immuable, ainsi que Dieu qui l'a en-

La parole de Dieu est au dessus de toutes creatures.

gendree: D'autant qu'elle est pleine d'efficace, de vertu & d'action, deslors qu'elle est arriuee a la creature, elle la change sans resistence & sans contredit. D'auantage c'est la parole de Dieu, par le moyē de laquelle toutes les creatures ont esté faites, elles sont venuës du neāt á estre, par sa diuine vertu & puissance. Dieu en parlant à basty toutes choses, pource toutes choses sont subiettes à son parler, cōme en ayant prins leur essence, & y estant qui pl⁹ est maintenuës & entretenues par son moyen: si Dieu n'eust rien dit, rien n'eust esté fait: les creatures sont donc, par ce que Dieu a parlé. La premiere chose qui partit de Dieu ce fut son dire, & par son dire tout le reste fut creé, & reçeut du neant son essence. Ainsi il y a vne grāde inequalité entre la parole de Dieu & ses creatures: La maistrise & superiorité appartient à la parole, & à nous la subiectiō & obeyssance. En outre Dieu a dōné à l'hōme sa parole & ses creatures, mais il a plus donné dōnant sa parole, d'autāt qu'elle peut & vaut plus que les creatures. C'est vne double consolation & liberalité qui vient à l'hōme de la part de son createur: Mais elle est bien plus grāde du costé de la parole: car les creatures comme produites de neant, sont esloignees de Dieu, & estrangeres à sa nature, & sa parole est produite de sa conceptiō & sortie de sa bouche. Parquoy tout ainsi que l'espousee prend bien plus de plaisir & de resiouissance des douces paroles de son espoux, que de l'arre & des presens qu'elle en reçoit: aussi deuons nous sans cōparaison plus priser la parole de Dieu que ses creatures, & nous

Dieu a tout cree par sa parole.

Dieu a plus dōne a l'hōme luy dōnant sa parole que luy donnant les creatures.

esioüist d'auantage, de ce que Dieu a si fauorablement parlé à nous, que de ce qu'il nous a dõné les creatures pour nous seruir. Si la cõmodité cõtinuelle que nous auons des creatures, nous apporte de la cõsolation & du contentement, la gracieuse & fructueuse parole de nostre createur, nous en doit apporter beaucoup d'auãtage. Si nous receuons volontiers les creatures, & si nous mettons de la peine & de la diligence à retirer d'elles le plus que nous pouuons d'vsage, nous deuons encore de meilleur cœur receuoir la saincte parole, & nous estudier plus soigneusement, à nous acquerir le singulier fruict qu'elle apporte. Ce seroit contre toute apparence, que l'homme vsast iournellement des presens que son maistre luy a faits, & qu'il mesprisast sõ dire, & desdaignast d'ouyr sa parole. Nous nous rendõs euidemment indignes des biens-faits de Dieu, si auec toute reuerence nous ne sommes attentifs à ce qu'il nous dit. C'est le maistre qui parle à son seruiteur, le Roy à son subiet, le createur à la creature, & l'ouurier d'vne maiesté infinie à sa vile besongne, produite de neant. Dieu s'abaisse tant en nostre faueur que de prendre la peine de parler à no⁹, & no⁹ refuserõs de l'ouir! nous penserons ailleurs quãd il parle! nous empescherons plustost nostre entendemẽt à cõceuoir les vaines inepties les vns des autres, que la venerable & sacrosaincte parole de sa diuinité! Quelle cõparaison y a-il entre ses mots & les nostres? entre les escrits du facteur de toute choses, & ceux de la milliesme facture des siennes? C'est vne bien execrable malice & corruption

Il faut ouyr soigneusement la parole de Dieu.

Cõtre ceux qui mesprisent l'audition de la parole de Dieu.

merueilleuse de nostre ame, d'ouyr plus volontiers celuy qui est plain de mensonge, & qui peut deceuoir & estre deçeu, que celuy qui est toute verité & toute certitude: d'aimer mieux ouir les paroles d'vne personne mortelle ou desia decedee, que l'eternelle & immortelle, de se prendre mieux garde à ce que nous dit tel, à qui nous ne deuons rien, & qui ne nous a rien donné que de ce que nous dit celuy qui nous a engendrez & qui nous a prouueus de ce mesme cœur, sens & oreilles que nous luy refusons à ceste heure: d'estre plus attentifs aux paroles de celuy qui ne fait rien pour nous, qu'à celles de Dieu qui nous fournit d'heure à autre dequoy maintenir nostre estre & dequoy viure: Aux paroles de la creature qui a en soy le fondement & racine de tout mal, qu'à celles du createur, pere & fontaine de tout bien. A celles du criminel, qu'à celles de son souuerain iuge: A celles du foible subiet, qu'à celles du tout-puissant prince: & à celles qui sont de nul effet & de nul profit, qu'à celles qui nous doiuent apporter quelque iour la vie & beatitude eternelle.

Comme la parole de Dieu & ses creatures se rapportent diuersement à l'homme.

Chap. CCXVI.

L'Homme est composé du corps & de l'ame, parties differentes, & desquelles l'vne n'est pas l'autre. L'ame est spirituelle & intellectuelle, & le corps terrestre & elementaire. Chacun à sa vie particuliere, & le corps vit autrement

que

que l'ame, bien qu'il viue par ſon moyen & de ſa preſence. Comme le corps a neceſſairement beſoin de viande & de nourriture pour ſe conſeruer & augmenter, auſſi à l'ame beſoin de certain aliment pour garder & maintenir ſa vie, qui eſt le bon amour, la ioye, l'eſperance & la conſolation en ſon Dieu. Or d'autāt qu'il y doit auoir de la conuenance, entre l'aliment & ce qui eſt alimenté, & que la nourriture doit auoir paſſage & entree en la choſe qui veut eſtre nourrie, pour ſe meſler & vnir à elle : tout ainſi que noſtre corps eſt alimēté par vne terreſtre & elemētaire viāde qui ſe coule & s'eſpād aiſémēt en nous, y engendrant des humeurs ſalutaires & du bon ſang, par la conformité & reſſemblance de ſa nature à celle de nos mēbres, ſemblablement noſtre ame qui eſt toute intellectuelle & ſpirituelle, doit eſtre ſuſtentee d'vne nature reuenante a ſa condition & qualité, non corporelle ou charnelle, afin qu'elle puiſſe entrer & paſſer en elle. Attendu que l'ame eſt faite a l'image de ſon createur, & qu'entre ſon createur & elle il n'y a aucun entre-deux, c'eſt raiſon qu'elle ſoit ſuſtētee & alimentee d'vne viande & nourriture diuine, partie & produite immediatement de ſon createur. Ce ſera donc de la ſainte parole, qui part du cœur meſmes de Dieu, & qui eſt produite immediatement par ſa bouche. Elle paſſera aiſement & penetrera en l'ame pour la reſſemblance de leurs natures. Ainſi donc la vraye nourriture de l'eſprit & du cœur de l'hōme, ſon vray aliment, & la propre viande a l'entretien & ſuſtentation de ſa vie : c'eſt la parole proceden-

L'ame & le corps ont chacun ſa vie propre.

Entre Dieu & l'ame il n'y a aucun entredeux.

Parole de Dieu nourriture de l'ame.

te,de la bouche de ſon createur. Et comme l'alimẽt corporel & terreſtre ſe meſle a noſtrechair, deſia viuante,pour la ſuſtenter,fermir & accroiſtre ? auſſi la parole diuine qui paſſe en noſtre cœur & en noſtre ame deſia viuante,l'augmente,la fortifie & la confirme en l'amour deDieu, en la bonne eſperance,en la vraye ioye & cõſolation, & en toutes les choſes eſquelles conſiſte ſa vie. Voyez cõme la parole de Dieu & ſes creatures ſe rapportent conuenablemẽt & proportionnellemẽt à l'hõme. Les creatures regardent ſon corps & ſa vie corporelle, & la parole ſon ame & ſa vie ſpirituelle. Et cõme le corps qui eſt baſty en contemplation de l'ame, ſe nourriſt & s'alimente des creatures charnelles produites du neant: De meſme l'ame qui eſt faite pour Dieu à ſon image,s'entretient & vit de la parole ſpirituelle,intellectuelle & diuine,qui procede immediatement de ſa bouche. Voyés la bõté de noſtre createur,& l'eſtroite ſocieté qu'il daigne dreſſer auec l'hõme. La parole qui part de ſon cœur & de ſa bouche, entre en noſtre cœur & en noſtre ame, & d'autãt qu'à meſme qu'elle part de luy,elle emporte auec ſoy,ſon cœur,ſon intention & ſa volonté, & vient loger en nous ainſi honorablement accompagnee, il aduient qu'elle moyẽne vn tres-heureux & tres-ſalutaire meſſage & cõionctiõ du cœur de noſtre createur auec le noſtre,& de noſtre volonté auec la ſienne. Et attendu qu'il n'eſt riẽ de ſi pres à Dieu que ſa parole,il s'ẽſuit encore,qu'eſchauffant & embrazãt noſtre cœur & noſtre ame d'vne ſainte amour, elle les eſleue & pouſſe cõtremõt iuſ-

Dieu ſe cõioint a l'homme par ſa parole.

ques à Dieu duquel elle est partie, & les attache & coust à sa sainte diuinité d'vn n'œud inuiolable. Voila cõme d'vne merueilleuse prouidence il nous a fait ces deux si necessaires presens, des creatures pour entretenir le corps, & de sa parole pour nourrir & alimẽter nostre ame. Ses mots ne sont que vie, mais nõ pas vie du corps ou de la chair, ains de l'esprit & de l'ame, de maniere que les bestes n'ẽ peuuẽt aucunemẽt, estre viuifiees ou substẽtees, pour le defaut qui est en elle d'vne ame spirituelle & intellectuelle image du createur. Il y a biẽ à dire entre ces deux viandes: Celle qui sert au corps est corruptible & mortelle, & celle qui sert à l'ame incorruptible & eternelle. Au reste cõme l'hõme ne produit pas luy mesme sõ alimẽt corporel, & qu'il le reçoit desia produit & engendré par son createur, aussi ne fait-il pas le spirituel, ains le prend desia produit & engendré. Puis qu'il est impuissant de se fournir & pourvoir de la viãde la plus grossiere, la moins digne, à peine auroit il dequoy produire & engendrer celle qui est spirituelle & diuine: nulle parole procedente premierement de la bouche & imagination humaine, ne peut seruir d'alimẽt à nostre ame: il faut necessairemẽt que ce soit celle qui part de l'intention & bouche de nostre createur. Et tout ainsi que pour faire que la viande corporelle nourrisse & entretiẽne nos membres, il n'est nul besoin des estre prealablement enquis & instruit, comment & a qu'elle occasiõ elle a esté produite: Aussi n'est-il nul besoin de sçauoir les raisons & les motifs du dire de Dieu, pour faire qu'il alimẽte nostre ame, il

L'homme ne produit son alimẽt corporel ny spirituelle.

suffit de sçauoir qu'il est sié & de le receuoir en nostre fantasie. Or attendu que la volonté à toute seigneurie & maistrise en l'ame, & qu'en elle consiste principalemēt sa vie, de sorte qu'à mesure que la volonté vit, se rassasie, s'augmēte, se nourrist, ou s'affoiblist, aussi fait toute l'ame : il s'ēsuit que la parole de Dieu qui regarde & s'adresse à nostre ame, doit s'accommoder à la volonté qui en est le cœur & la principale partie, & qu'elle doit prendre la forme, & la façon la plus reuenante aux conditions du vouloir tout franc & garny de toute liberté. Voila d'où il aduiēt q̄ le lāgage du liure de Dieu cōmande quelquefois, quelquefois il defend : ores il promet, ores il menace: ailleurs il prie, ailleurs il louë: & quelque autrefois il narre des exēples, d'autāt q̄ toutes ces manieres sōt propres à toucher l'affection & la volōté, & à les pousser & inciter, à la crainte, à l'amour, a l'esperāce, a la ioye & a la cōsolation. Aussi, veu que l'ame ne reçoit nulle parole que celle qu'elle tiēt pour vraye, car l'entēdemēt qui est en elle, est en cōtinuelle queste de la certitude, cōme de sa nourriture & de sa vraie vie, & n'est iamais en repos ni a son aise qu'il n'i soit paruenu, il est necessaire que le parler de Dieu soit tres-certain, & indubitable : Aussi est il garni de l'infallible verité, & asseurance de l'authorité diuine, surpassant toutes raisons, preuues & conceptions humaines. Parquoy la tres-sacree parole de nostre createur, remplist en toutes façons l'ame de celuy qui la gouste, conforte, nourrist & assouuist sa volonté & son intelligēce. Ce sainct liure est tres-parfait, pro-

Volonté a seigneurie en l'ame.

L'entendement cherche sans cesse la certitude.

Biens que fait la parole de Dieu a nostre ame.

cedant & ſe conduiſant tout par tout d'vne generale & authentique maniere. Voila comme nous auons acquis la cognoiſſance & ſcience des creatures, qui ſont les œuures & effets de Dieu, & de la parole qui eſt ſa conception & ſon dire. Il ſe manifeſte a nous tant par ſes mots, que par ſes ouurages, mais plus clairement & de plus pres, par les mots qui partent immediatement de ſon cœur & arriuent directement au noſtre. Sa parole nous eſt plus voiſine & plus prochaine que ſes creatures, car nous en auons comme luy, & parlons de noſtre coſté. Ainſi le dire qui eſt commun à luy & à nous, nous apparie en quelque façon à ſa diuine grandeur, & nous rend par conſequent la notice que nous auons de Dieu par ſon parler, plus propre & plus familiere que tout autre. L'homme eſt en bon eſcient bien tenu de s'exerciter ſans ceſſe, en la conſideration des œuures & des paroles de ſon createur puis qu'elles le montent à ſa cognoiſſance, qu'elles luy deſcouurent ſes intentions & volontez, & qu'elles l'approchent & l'auoiſinent de luy.

De l'immortalité de l'ame.

CHAP. CCXVII.

PVis que ceſte ſcience eſt de l'hōme, duquel la principale partie c'eſt l'ame raiſonnable, & qu'il eſt paraduenture grand nombre de perſonnes qui iugent leur ame n'eſtre rien ſans le corps, & qui meſurent ſon viure & ſa duree à la vie & au durer de leurs membres: nonchalans *Immortalité de l'ame.*

par consequent des biens à venir, desdaignans de mettre peine à les acquerir, mesprisans aussi la damnation eternelle, & ne se mettant en nul deuoir de l'euiter: I'entreprens en ce lieu de conuaincre leur opinion fausse & erronee, & de prouuer clairemēt à tout homme que son ame est immortelle: non que ie ne l'aye desia fait ailleurs en diuers lieux, mais ç'a esté par occasiō & par rencontre. Icy i'en veux traitter de propos deliberé, employant toutefois ce que i'en ay desia dit, & remarquant au lecteur ce qui en est espars par-cy par-là en diuers passages de ce liure. Car s'il y a aucune matiere qui vaille d'estre soigneusement recherchee & bien entenduë, sans doute c'est celle-cy. Quiconque pense son ame immortelle, se prend curieusemēt garde de soy de peur de se perdre eternellement, & met vn extreme diligence à s'acquerir la science du liure que nous appellons, ou de l'homme, ou des creatures, ou de Dieu ou des sainctes Escritures. Or à prouuer que l'ame raisonnable viue eternellement; qu'elle peut viure à part & separee du corps, comme n'estant aucunement de sa nature, il me faut emprunter & tirer des argumens de l'obligation qu'elle a enuers son createur immortel. De l'honneur & de la gloire de Dieu, de la nature, de la liberté, de la consideration des actions manifestes de l'hōme, de la comparaison de l'homme à Dieu, de l'hōme aux autres creatures, & de nos œuures les vnes aux autres. Quant au premier, il nous faut resouuenir de ce que i'ay monstré ailleurs comme l'homme est infiniment obligé à son

Sources d'argumēs de l'immortalité de l'ame.

treateur immortel,&qu'il fait iustement quand il satisfait à sa debte, & iniustement quand il ne rend & quand il ne paye. Puis donc qu'il est en nostre puissance de faire iniustice, iniure & offense à Dieu & de le mespriser, & que quicõque offense Dieu doit souffrir vne peine eternelle, il s'ensuit que nostre ame peut s'acquerir vn immortel supplice: elle est donc capable de le souffrir, par consequẽt il faut qu'elle soit immortelle, & qu'elle viue eternellement. Au rebours, il est en l'homme d'obliger son createur eternellement à soy, en faisant son deuoir & obeissant à ses commandemens. Car tout ainsi que l'ame qui iniurie Dieu, s'oblige soy mesme à vne peine immortelle: de mesme si elle fait chose qui luy soit agreable & suiuant sa volonté elle oblige Dieu à la recompenser eternellemẽt, veu qu'il y a pareille raison à l'vn qu'a l'autre: mais cela ne peut estre si l'ame n'est immortelle. Parquoy l'ame raisonnable qui est en l'hõme est necessairement d'vne eternelle duree, Quant aux argumens qui se peuuent tirer de l'honneur & gloire de Dieu, ie les ay amplemẽt deduits en l'endroit où i'ay traicté particulierement de ce subiet. Quant a ceux qui se preuuent de la nature de la liberté ou du liberal arbitre, ils retirent bien fort aux premiers: Car si les actions de l'homme, entant qu'il est homme, sont de leur nature recompensables ou punissables eternellement, parce qu'elles sont libres, il en faut conclurre que l'ame en laquelle ceste liberte loge, est aussi par consequent immortelle. Mais ie renuoye encore icy le lecteur

à ce que i'en ay largement traité ſur la fin de mon diſcours du liberal arbitre. Mon autre preuue ſe baſtira ſur les manifeſtes operations de l'homme, car par la conſideration meſme de nos actions, & par leur comparaiſon, nous pouuons certainemẽt eſtablir l'immortalité de noſtre ame: Ie poſe donc ce premier fondement.

Autãt dure vne choſe que les operations.

Autant dure chaque choſe que durent ſes operations. Auſſi long temps que le feu eſchauffe, auſſi long temps il dure. Si l'action eſt eternelle, auſſi eſt la choſe à qui elle eſt: Ainſi ſi ie trouue en l'homme quelque operation qui dure touſiours, il y a neceſſairement en luy quelque partie immortelle. Parquoy il ne me reſte que de chercher en nous vne operation qui touſiours dure: & pour la trier parmy toutes les autres, il eſt certain que celles que nous produiſons hors de nous par nos cinq ſens exterieurs, ſe peuuent diminuer, affoiblir, corrompre & deſtruire, ſuiuant la condition des organes qui le produiſent.

L'operation des ſens eſt corruptible.

L'action de la veuë qui ſe fait par le moyen de nos yeux, ſe diminuë quelque fois, & quelquefois ſe pert par le vice de l'inſtrument corporel qui la conduit: il eſt de meſme de l'ouye & des autres. Ainſi ce n'eſt pas parmy ceſte troupe d'operatiõs exterieures que ie pourrois rencontrer celle que ie cherche. Paſſons donc plus auant & iuſques au dedans de nous, pour voir ſi entre les interieures, i'en pourray choiſir vne qui ne puiſſe eſtre deſtruite ny empeſchee de ſa continuelle duree.

Operations eternelles en l'home.

Entre toutes les autres, i'en voy vne eternelle, le vouloir, le ne vouloir pas, & le deſirer: Celle operation quoy qu'elle

ſoit au dedans de nous & occulte,ſi eſt elle tres-euidente à chacun en ſoy,& chacun la ſent manifeſtemeut par experience. Or qu'elle ſoit immortelle en l'homme, ie m'en vay le prouuer. Toute action qui ne s'afoiblit par la maladie, ou par la foibleſſe corporelle,ne depend pas du corps,ni ne luy eſt attachee: mais il nous appert clairement que ceſte-cy de vouloir, de ne vouloir pas, & de deſirer ne s'afoiblit ny ne ſe diminuë pour noſtre infitmité ou debilité corporelle:Les malades veulent,ne veulent pas & deſirent auſſi bien que les ſains, voire il ſemble que ceſte action ſoit en eux plus viue & plus vigoureuſe,car ils ſouhaitent plus la ſanté que les ſains aucune autre choſe:d'ou il s'enſuit, qu'elle n'eſt ny attachee au corps ny ne depend de luy, ny ne ſe fait par ſon moyen, comme fait le voir, l'ouyr & les autres: Parquoy il eſt croyable qu'elle ne ſe meurt pas encore que le corps meure.Les operations qui ſe fortifient & augmentent à raiſon que le corps ſe debilite & ſe va anneantiſſant, n'ont rien de commun auecques luy: Le vouloir,ne le vouloir pas & le deſirer s'agmentent manifeſtement à meſure que le corps ſe diminuë:Plus vn homme eſt vieil & voiſin de ſa decadence, plus croiſſent & s'eguiſent en luy le ſouhaitter & le deſirer : Voila pourquoy telle action ne depend aucunement de la chair, ny de la vie corporelle : Puis donc que chaque choſe dure autant que ſon action, il s'enſuit que la partie de nous en laquelle conſiſte le vouloir, ne le vouloir pas & le déſirer, eſt immortelle & perpetuelle,alongeant ſa du-

ree au delà de celle du corps, qu'elle subsiste de soy-mesme, & que sans le secours de nostre chair & de nos membres elle produit & exerce ses operations, voire lors mesme qu'elle est nuë & despoüillee de ce vestement corporel: Et en outre, qu'elle est libre, nō suiette au corps, & plus grande & excellēte que nulle autre piece de l'homme. Nous auons donc en nous quelque chose incorruptible & tousiours viuante, c'est nostre volonté, à laquelle appartiēt le vouloir, le ne vouloir pas & le desirer. La volonté de l'homme est immortelle, non obligee aux conditions corporelles, elle a eternellement à viure en ioye ou en tristesse, & par consequent aussi l'ame, composee de la volonté, de l'intelligence & de la memoire. Si la volonté n'est pas de la nature du corps, n'est pas aussi par consequent l'ame, & en peut viure separee & esloignee. Que l'homme bastisse donc sur la volonté comme sur vn fondement perpetuel, incorruptible & immortel. Il se preuue encore par la maniere d'agir de l'ame, qu'elle est autre chose & differente du corps. L'ame retire & despoüille de toute quantité, de tout lieu, & de toute qualité corporelle ce qu'elle reçoit & prend en soy: L'ame nomme les choses qu'elle entend, & les nomme sans qualité corporelle, sans place & sans quantité. Or elle les nomme de mesme qu'elle les entend, car il faut auoir conçeu auant nommer: Ainsi pour les receuoir & loger en soy, elle les façonne d'vne autre mode que de la leur ordinaire: tout ainsi que l'estomach despoüille la viande de son naturel veste-

La volonté est immortelle.

Maniere d'agir de l'ame.

ment, & de ses conditions premieres. pour luy chausser celles du corps, & luy oste son anciẽne façon pour luy en donner vne nouuelle & propre à nos membres. Aussi les choses qui entrent en nostre ame quittent leur forme naturelle, pour prendre la sienne qui leur est estrangere. Elles perdent la quantité, le lieu & la qualité accidentale, & reçoiuent la façon & la forme de l'ame. A mesure qu'elles entrent en elle, elles prennent d'elle vne façon commune & vniuerselle, & laissent la particuliere, singuliere & indiniduë, de maniere que (comme elles sont en elle) elles ne conuiennent pas plus à vne chose particuliere qu'à l'autre. L'homme qui est en l'intelligence à vne forme commune & vniuerselle, reuenante esgalement à tous hommes, & singulierement à nul. Aussi est-il nommé par l'ame, vniuersellement & generalement: toutesfois l'hõme n'a pas vne telle forme hors de l'ame, & hors de là, nul de nous ne conuient de ses conditions auec les conditions de tous les autres hommes. Mais celuy qui est en l'intelligence conuient à tous: d'où il s'ensuit qu'il a receu ceste nouuelle forme non de luy mesme, mais de l'ame qui renge à sa façon ce qu'elle retire à soy & ce qu'elle reçoit. Parquoy l'ame de l'homme est de sa nature sans quantité, sans figure, sans lieu, sans qualité corporelle & sans toutes les conditions qui sont és choses exterieures, & qui les rendent singulieres & particulieres: ce que ie m'en vay faire manifeste par l'exemple de quelque caractere. La lettre, A, quand elle est escrite, est necessairement garnie

Comment les choses entrent en l'ame.

L'homme vniuersel.

L'ame est sans qualitez corporelles.

de couleur, de place & de grandeur, elle est rouge ou noire, elle est en certain endroit de quelque parchemin, & de telle ou telle quantité, de faço que nul autre A escrit, n'est celuy la, ains tout autre. A luy est different: Mais quand elle est logee en l'ame, elle reçoit vne nouuelle forme, & autres conditions, abandonnant les siennes premieres, qu'elle auoit en l'escriture. Elle n'est là, ny grande ny petite, ny en ce papier ou en l'autre, ny noire ny rouge, elle a perdu toute grandeur, tout lieu & toute couleur: L'A qui est en nostre ame, est vniuersel & commun a tous, se rapportant autant a l'vn qu'a l'autre, toutesfois de soy il n'estoit pas tel: C'est donc l'ame qui l'en a fait. Elle est donc certainement sans lieu, sans quantité & sans couleur elle mesme, & si certainement qu'il est impossible d'aller au contraire: Car l'experience que nous auōs de son operation, le met hors de toute controuerse. Arrestons donc que l'ame n'est aucunement corporelle, ni de la nature du corps: Elle n'est ni pesante, ni legere, ni ronde, ni quarree, ou de quelque autre figure, voire les proprietez & conditions du corps, luy sont repugnantes, & ne sont a la verité que superfluitez & qu'ordure au pris d'elle. Si les choses qu'elle appelle a soy, elle les retire de ses grossieres circonstances, si pour s'en accompagner & pour s'en accointer, elle leur fait laisser a part leurs naturels accidens, comme vestemens superflus & inutiles, combien par plus forte raison, est il plus vray semblable, quelle en soit desuelopee & deuestue elle mesme, & en sa propre natu-

A vniuersel.

L'ame n'est aucunement corporelle.

re? Nous pouuons dire qu'il y a les vnes choses corporelles, les autres spirituelles, les vnes prou ueuës de quantité, les autres priuees: mais nous pouuons aussi hardiment dire tout d'vn train, que les spirituelles sont sans comparaison plus nobles & plus dignes, que les corporelles, & que celle-cy ne sont que la descharge & l'excrement des autres. Car de combien est superieur & plus excellent l'A qui est en nostre fantasie, que celuy qui est escrit? Celuy la est vniuersel, commun, perpetuel, incorruptible, & inuariable, & cestuy-cy est variable, corruptible & particulier: tout ainsi va il de nostre ame au pris des choses qui sont prouuuës de quantité & des autres qualitez corporelles. Parquoy, l'ame de l'homme n'est pas visible, car elle est sans couleur: n'est pas ouyble, car elle n'a pas de son: n'est pas flairable, car elle est sans odeur: n'est pas goustable, car elle n'a nulle saueur, & n'est pas touchable, comme estant exempte de toute quantité, & des qualités qui respondent à l'attouchemēt: veu qu'elle n'est ny chaude ny froide, ny moite ny seche, ny aspre ny polie, ny lōgue ny courte, ny large ny estroicte, ny haute ny profonde, ny espesse ny tenure, ny legere ny pesante: qui sont toutes dependences du corps: & si n'en vaut que mieux pour en estre exempte (comme nous pouuons argumenter par Dieu mesme, qui est au dessus de l'ame, car il n'est nō plus qu'elle comprehensible par aucun de nos sens, & est priué de toutes les qualitez qui leur sont subiectes.) Ainsi nous auons gaigné, tāt par les operations de nostre volonté, que par celles

Les choses spirituelles sōt plus dignes que les corporelles.

de l'intelligence, que l'ame raisonnable de l'hõme n'est aucunement de la nature du corps, & que par consequent le corps peut mourir, elle restant en vie, & en sa nature, Le dernier fondement que i'ay, pour argumenter son immortalité, c'est la comparaisõ de nous aux autres creatures qui sont faites pour nous, & qui nous seruent : L'excellence, la duree, & l'incorruptibilité de quelques vnes d'entr'elles, tesmoigne tres-euidemment, & nous apprend, qu'il y a en nous quelque chose d'immortel, d'incorruptible & de tousiours viuant : mais pour voir ceste raison deduite bien au long, il faut recourir à l'endroit où ie parlois des conditions de nostre obligation enuers Dieu: Parquoy, concluõs par la comparaison de l'hõme à Dieu, de l'hõme aux autres creatures, & de ses œuures les vnes aux autres, qu'il a vne ame raisonnable, certainemẽt immortelle & sans fin, mais non pourtant sans commencement, & sans fin origine : ce qu'elle apperçoit clairement d'elle-mesme, car il ne luy souuient aucunement d'auoir esté autresfois & indubitablemẽt il luy en souuiendroit s'il estoit ainsi. D'où il s'ẽsuit qu'elle n'a pas esté dés tousiours, qu'elle a commencé d'estre, & que par consequent Dieu l'a produite de neant. Ce qui monstre euidemment l'eternité de nostre createur: Car puis que l'ame a eu naissance, & n'a point de fin, il faut necessairement que celuy qui l'a faite, soit sans fin & sans commẽcement. Or si nous auons en garde vne ame de perpetuelle duree, combien deuons nous estre soigneux & curieux d'elle, combien diligemment

Il ne souuient à l'ame d'auoir esté autres fois.

L'ame n'a pas tousiours esté.

nous faut-il prendre garde de ses deportemens de peur qu'elle ne s'oblige à vne eternelle tristesse, à vne prison perpetuelle, à vn tourment immortel, qu'elle n'encoure tous ces maux que i'ay desduits ailleurs, & qu'elle ne perde à son escient tant de biẽs qui luy sont presentez? O la grande chose qu'est nostre ame! ô quel mal c'est que le mal de l'ame! ô l'incomprehensible bien qu'est son bien! Elle est à la verité immortelle, mais elle est necessairement bonne ou mauuaise, iuste ou iniuste, punissable ou recompensable: Son immortalité doit passer ou en toute la plus grãde misere qui puisse estre, ou en toute la plus grãde felicité: il faut qu'elle soit ou eternellemẽt tres-heureuse, ou eternellemẽt tres-miserable: infinimẽt satisfaite, ou infinimẽt tourmẽtee, en perpetuelle destresse, ou en perpetuelle beatitude: continuellemẽt en la presence & societé de son createur, ou continuellement esloignee & absente de sa compagnie. Ces deux extremitez luy sont proposees, sans entre-deux, l'vne ou l'autre ne luy peut eschapper.

De la nature angelique.

CHAP. CCXVIII.

LEs sens nous manifestent l'eschelle de nature, & il n'est homme qui puisse nier estre les choses que nous voyons departies par ces quatre marches, car cela est trop euident de soy-mesme. Or toutes les creatures que nous cognoissons à l'œil reuiennent à deux natures, l'vne simplement corporelle, de laquelle sont les

Toutes creatures reuiẽnẽt a deux natures.

choſes de la premiere, ſecōde & tierce marche, d'autant qu'il n'y a que corps en elles & nulle communication de l'eſprit raiſonnable ou de l'ame intellectuelle : L'autre corporelle enſemble & ſpirituelle, de laquelle nous ſommes, qui faiſons la quatrieſme marche de noſtre eſchelle : Car chacun de nous comprend conioinctement en ſoy la corporelle nature, auecques la ſpirituelle ou intellectuelle, comme eſtant baſty d'vn corps & d'vne ame raiſonnable & immortelle. Attendu que nous voyons ces deux natures aſſemblees en nous, & que nous voyōs en outre la corporelle, ſubſiſter particulieremēt & ſeparee de l'intellectuelle, teſmoin la terre qui eſt tres-purement corporelle, il s'engendre en nous vne bien iuſte enuie de chercher & de nous inſtruire s'il n'y a pas auſſi quelque nature ſpirituelle creee, qui ſubſiſte ſans meſlange corporel & d'elle-meſme. Nous voyons vne nature ſimplement corporelle, & vne autre ſpirituelle, & corporelle enſemble, il ne nous reſte plus guere à trouuer la tierce. Par les choſes notoires nous auons accouſtumé de monter aux incogneuës : Ainſi s'il eſt realemēt vne nature compoſee du corps & de l'eſprit, & qu'ailleurs encores le corps ſoit a part ſoy, pourquoy ne trouuerons-nous auſſi l'eſprit a part en quelque nature? Il ſemble qu'il ſeroit fait tort à la nature intellectuelle ſi on auoit attribué à la corporelle deux manieres deſtre, à ceſte heure ſeule, à ceſte heure en compagnie, & que la ſpirituelle ne peut eſtre que de l'vne & qu'en compagnie. Car ſi l'eſprit eſt plus noble que le corps, & que
le

le corps subsiste tresbien sans l'esprit, combien plus raisonnablement doit l'esprit auoir aussi la faculté d'estre de soy-mesme, sans le secours du corps, & auoir comme luy les deux façons d'estre separement & conioinctement: Que seroit ce à dire que le corps peust faire vn tout, & que l'esprit ne peust faire qu'vne moitié? que la nature corporelle peut subsister par soy mesme, & que la spirituelle ne peust subsister sans la compagnie d'autruy? Que la corporelle fist vn, & de soy & meslee à vn autre, ainsi qu'elle fist vn en deux modes, & que la spirituelle ne peust faire vn de soy, ains qu'elle fist seulement vn attachee à quelque autre? Cela seroit sans doute contre l'ordre de l'vniuers, contre la nature des choses & contre la noblesse, dignité & excellence de l'esprit, duquel vray semblablement Dieu fauorise plus le party, que celuy du corps veu qu'il est spirituel luy mesme. Au reste il ne repugne aucunement à la nature spirituelle d'estre produite à part, & de subsister de soy, puis que nous touchons au doigt que le corps à bien ce priuilege: ce seroit donc vn defaut en l'vniuers, si ceste existence particuliere d'vne nature spirituelle produite luy manquoit: Car il y auroit vne nature corporelle, & spirituelle ensemble, vne corporelle à part & point de spirituelle creée particulierement, qui est toutesfois l'ornement & la principale partie de l'vniuers: il n'est pas croyable que ceste piece si necessaire à l'accomplissemẽt de la creation y defaille: Parquoy ces deux natures, l'vne composee & l'autre simple monstrent necessai-

Le corps peut subsister sans l'esprit.

Dieu fauorise plus l'ame que le corps.

Trois natures.

rement qu'il y en a encore vne tierce ſpirituelle produire a part, & qui ſubſiſte ſans la corporelle. Arreſtons donc par ceſte preuue, tiree des creatures, & de noſtre eſchelle de nature, qu'il y en a trois, l'vne ſpirituelle ſeulement, lautre ſeulement corporelle, & l'autre ſpirituelle & corporelle enſemble. La ſecõde preuue ſe peut tirer de noſtre Dieu tout puiſſant maiſtre & createur de toutes choſes: car puis qu'il eſt trespurement intellectuel, & en nulle façon corporel, la nature ſpirituelle luy eſt plus conuenable que la corporelle: l'vne luy eſt pareille, & l'autre contraire: Si donc il a voulu celle qui luy eſt contraire & la plus vile ſubſiſter de ſoy, comme auroit il refuſé à celle qui luy eſt ſemblable & plus digne ce meſme aduantage? Il conuient mieux à Dieu de produire des choſes qui ſoient reuenantes à ſa condition que d'en produire d'entierement differẽtes: de produire celles qui luy ſont voiſines & familieres, que d'en produire d'eſtrangeres & fort eſloignees: mais il en a produit à part d'eſtrãgeres & de diſſemblables, & à voulu qu'elles fuſſent particulierement (comme il appert par le premier, ſecond & tiers degré de l'eſchelle de nature) il en a donc bien produit en ceſte meſme maniere & condition de celles qui luy ſont ſemblables & familieres: Ainſi il a non ſeulement deu faire des creatures ſpirituelles ſubſiſtantes ſans corps, mais il les a deu faire auant les corporelles, puis qu'elles luy ſont plus familieres & plus ſemblables, voila comme, & de la part des creatures, & de la part de Dieu, nous auons gaigné qu'il y a vne nature

ſpirituelle creée, qui eſt de ſoy & ſans la corporelle, laquelle nous ſurnommons angelique. Elle eſt exempte de quantité, figure, longueur, largeur, profondeur, eſtenduë, poix & eſpeſſeur, Elle eſt ſans couleur, ſans odeur, ſans ſaueur, & ſans aucune qualité qui ſe puiſſe comprendre par l'attouchement: elle n'eſt ny ouyble, ny viſible, ny touchable, ny perceptible par aucun de nos ſens, comme ie diſois tantoſt de l'ame. *Nature angelique.*

De la multiplication de la nature Angelique.
CHAP. CCXIX.

PVis que i'ay verifié qu'il y a vne nature ſpirituelle creée & qui ſubſiſte de ſoy, il me faut plus outre voir ſi elle eſt multipliable en indiuidus & en eſpeces. Tout ainſi que la nature humaine qui eſt compoſee des deux, & la corporelle à part, nous ont apprins la creatiō de la nature ſpirituelle ſeparee, elles no⁹ en apprendrōt encore les conditiōs & les proprietez que nous cherchons. Il faut que toutes choſes ſoient ordonnees en ſoy & proportionnees les vnes aux autres: Or nous ſçauōs que la nature corporelle n'eſt pas vne, ains qu'elle reçoit vn infiny nōbre de manieres & d'eſpeces: car qui pourroit aſſommer la diuerſité des choſes qui ſōt ſous la premiere, ſecōde & tierce marche de noſtre eſchelle? Si donc la nature corporelle eſt multipliee iuſques là que de ne pouuoir eſtre miſe en compte, n'eſt-ce pas raiſon que la ſpirituelle le ſoit auſſi? Il eſt donc certain qu'il n'y a pas vne ſeule creature ſpirituelle, ains qu'elles ſont in- *Nature corporelle n'eſt vne.* *Infiny nōbre d'anges.*

numerables,& qu'il est vn nombre infiny d'esprits de telle cõdition. Car si Dieu a voulu augmenter & croistre si fort le nombre des natures corporelles qui luy sont dissemblables,ne doit-il pas encore plus volõtiers auoir accreu & multiplié les spirituelles qui luy sont pareilles & vniformes? De mesmes que nous auons gaigné que la creation de la nature spirituelle luy estoit plus propre & familiere,de mesme deuõs nous croire qu'il aura esté plus soigneux de l'augmẽtation de son genre,veu principalement qu'elle est de soy plus capable de multitude & de multiplication que la corporelle. D'auantage nous voyons que l'humaine nature qui est composee de la spirituelle & corporelle, se multiplie en grand nombre: Pourquoy ne se multipliera aussi la pure spirituelle? Attendu qu'il n'y a (comme nous auons monstré) que trois membres en l'vniuersité des creatures, & que la nature simplement spirituelle en fait l'vn : Pourquoy ne sera elle multipliee & estenduë en nombre aussi bien que les autres? Arrestons donc qu'il est vne innumerable multitude d'esprits engendrez & de creatures spirituelles.

Comme il y a diuers ordres & diuers degrez en la nature angelique.

Chap. CCXX.

Ordre des Anges. Les creatures purement spirituelles ne sont pas seulement capables de multitude, mais encor d'vn grand nombre de rangs & de diuers ordres : il eschet necessairement de l'inferio-

rité & de la superiorité en leur colege. Tout ainsi que nous voyons les choses corporelles merueilleusement diuersifiées en honneur & en dignité: celles qui sont comprinses sous la premiere marche ne sont pas vnes & pareilles, des elemens la terre est la plus basse, l'eau l'est moins, & si est au dessous de l'air, & au feu appartient le dernier & plus enleué siege, ceste mesme diuersité ce voit entre les metaux, cōme elle fait aussi entre les pierres precieuses : Si l'ordre se treuue és creatures de la premiere & infime classe, ne deuons nous pas croire qu'il soit aussi en la derniere & en la plus digne ? Si aux moindres choses nous voyons reluire ceste distinction proportionnee, ne la deuons nous pas cōclurre aux plus grandes & plus parfaites, comme sont les creatures purement spirituelles? La seconde & tierce marche sont aussi enrichies de ceste belle varieté: vous voyez cōbien il y-a d'especes d'arbres & d'herbes, combien de manieres d'animaux, oyseaux, de poissons & de bestes terrestres. Cōme il y a vne continuelle consideratiō de superiorité & inferiorité en tout cet ordre des choses corporelles. Si nostre Dieu & createur tout puissant les a voulu honorer d'vn ordre si biē policé, n'est il pas vray semblable qu'il l'ait voulu obseruer en les creatures spirituelles & raisonnables, veu que l'ordre, la police & la proportion leur cōuiennent plus naturellemēt qu'aux corporelles. Parquoy tout ainsi qu'il y a vne grāde diuersité de rāgs & d'ordre és creatures corporelles, aussi y a-il certainement és creatures spirituelles. En outre la nature humaine,

Nature humaine diuersifiee de dignitez.

qui est cõposee de leur meslãge, reçoit vne infinie multiplicité de dignitez, prelatures, offices & principautez: tel homme est plus grãd, & tel moindre: tel est le maistre, tel est le seruiteur & subiet. Il y a vne perpetuelle diuersité d'estat entre nous, celuy des laboureurs va le premier cõme le plus vil, apres viẽt celuy des marchãds & des bourgeois, & puis celuy de la noblesse, qui cõprend les Escuyers, les Barons, les Viscõtes, les Cõtes & les Ducs, apres viennent les Roys, les Empereurs: & si des Roys il en est beaucoup, & d'Empereurs il n'en est qu'vn. Il y a semblablemẽt de la disparité en l'authorité & en la charge il y a des iuges inferieurs, moyẽs & souuerains, & des puissances ordinaires, moyẽnes & supremes. Vne pareille diuisiõ se voit aussi en l'ordre ecclesiastique: il y a des recteurs, diacres, Archidiacres, Doyens, Prieurs, Abbez, Euesques, Archeuesques & Patriarches. Or si en la nature humaine cõposee moitié de la corporelle, moitié de la spirituelle, il se voit vne si merueilleuse diuersité & dissemblãce de qualitez & de rangs: si entre nous qui sommes originellement tous esgaux & pareils il s'ẽgẽdre vne telle varieté d'ordres par les accidens qui nous suruiennent: & si ces accidẽs qui sont, iurisditiõ, puissance, office, art & science n'arriuent en nous & ne s'y logẽt qu'en consideration de la partie spirituelle & intellectuelle qui est en nous, & nullement pour le respect de la corporelle, n'est-il pas necessaire à croire qu'il y ait aussi diuers ordres & diuers degrez de dignité, d'office & d'estat en la nature simplement spirituelle & intellectuelle?

Diuersité des estats mondains.

Ordre ecclesiastique

Attendu que ceste difference qui est entre les hommes, n'y est qu'à cause de leur moitié spirituelle, & ne regarde que leur ame: Et veu en outre que l'ordre est mieux deu à la nature spirituelle qu'à la corporelle, pourquoy ferons nous difficulté de croire qu'elle soit en sa maniere capable de preferences & de prerogatiues? Et que des esprits simplement creez & à part, les vns soient superieurs les autres inferieurs, & quelques vns mediocres. D'auantage outre ceste distinctiõ d'ordres qui est en nous, il y en a vne autre originelle: Car apres le rãg infime des vertus naturelles, generatiue, augmẽtatiue & nutritiue qui en ont encores d'autres leurs seruantes, l'attractiue, la digestiue, & retentiue: il suit vn rang plus honorable des vertus & puissances sensitiues, apres lequel vient le dernier & le plus digne des vertus & puissances intellectuelles. S'il se voit en l'homme vne si iuste & si biẽ proportiõnee ordonnance d'estats & de rangs, croyons hardiment qu'il en est vne semblable en la nature purement spirituelle, & que les esprits & creatures spirituelles ne sont pas toutes vnes & pareilles, ains qu'il y a entre elles vne sainte & sacree police, distribuee en degrez & en dignitez differentes. *Ordres originels.*

Comme les ordres de la nature angelique sont reduits à certain nombre & se terminent en l'vnité.

CHAP. CCXXI.

ATtendu que ces creatures souuerainement spirituelles sõt tresvoisines de la diuinité,

Les Anges sont tres voisins de la nature de Dieu. & qu'elles sont entierement de pareille nature & substance à celle de Dieu, qui est le vray maistre de toute regle, de toute mesure & de toute proportion, il s'ensuit que les degrez, les estats & les rãgs qui sont entre elles sont reiglez, mesurez & proportionnez d'vne si entiere & si iuste disposition, qu'il est impossible d'en imagi- *Les Anges sont en certain nõbre.* ner de mieux ordonnez : qu'ils sont exempts de toute confusion & digerez en certain nombre, se finissant & consommant en l'vnité. Il est euident que la nature simplemẽt corporelle, & qui *Entre toutes les creatures il y a vn chef de chasque ordre.* n'a rien en soy de spirituel, & d'immortel, est distribuee en trois degrez generaux des choses qui n'ont que l'estre, de celles qui ont l'estre & le viure seulement, & des tierces qui ont encores le sentir : & que chacun de ces trois comprend d'autres ordres au dessõ⁹. Le premier, l'ordre des elemens, l'ordre des metaux & l'ordre des pierres precieuses qui sont aussi diuisez en dignitez & en rangs, de façon qu'il y a tousiours vn chef, & coronnel de chasque troupe. Entre les elemens c'est le feu : entre les metaux, l'or, & entre les pierres l'escarboucle. Autant en est-il du secõd & tiers degré, qui ont sous eux, l'vn, les ordres des herbes, des plantes & des arbres, & l'autres, les ordres des oyseaux, des poissons & des bestes terrestres. Or si parmy les creatures simplement corporelles il se voit tant de mesure & de proportiõ, s'il s'y voit vn certain nombre limité, & point de cõfusion, nous en pouuõs hardiment bien autant iuger de la nature spirituelle. Puis que Dieu a reiglé d'vne si belle ordonnance, ces creatures les plus viles & si differen-

tes de sa nature, pourroit-il, à vn si grand preiudice de l'ornement & embellissemẽt de tout l'vniuers, auoir esté nonchalant de regler & disposer celles qui luy sont les plus semblables & familieres? N'est-ce pas raison que la nature spirituelle soit aussi generalement departie en quelques degrez? que ces degrez soyent distribuez par ordres, & les ordres en especes & que entre les especes il y en ait vne premiere & principale, afin que chaque ordre se termine en l'vnité, & que tout y soit policé d'vne parfaite mesure? Veu que les choses communement opposites sont esgallement diuisees, & veu que la nature spirituelle est auant la corporelle, la corporelle imite la spirituelle, & au rebours. Et par consequent nous pouuons seurement argumenter de ce que nous voyons en l'vne, ce que nous ne pouuons voir en l'autre, & par ainsi arrester que la spirituelle est diuisee en trois membres generaux, en trois hierarchies ou trois sacrees principautez. D'auantage cõme toutes les natures & especes corporelles visent & se rapportẽt á vne derniere espece & nature, à sçauoir à l'humaine, qui est spirituelle & corporelle ensemble, & qui est par l'ordonnance de Dieu establie, superieure & maistresse des autres, en maniere qu'elles se finissent & s'aboutissent toutes en elle: de mesme pouuons nous conclure que tous les genres des creatures spirituelles respondent à quelque espece d'entre elles derniere & souueraine, & à quelque esprit crée grãd & excellent au dessus des autres, afin que la nature angelique se termine en l'vnité & s'y parface.

Trois principautez des Anges.

Tout ainsi que nous auons argumẽté par ce qui est puremẽt corporel: aussi pouuons nous faire par ce qui est cõposé de l'esprit & du corps. No9 voyõs l'humaine nature estre diuersifiee en vn grãd nombre de differẽtes dignitez & de diuers ordres, qui se rapportẽt toutesfois tous à vn supréme & souuerain. Pareillement en l'homme mesmes toutes les vertus, facultez & puissances naturelles, & de toutes façons, se consomment & se parfont en la volonté, qui est la vertu emperiere & maistresse: & toute son ame se diuise aussi en trois classes, hierarchies & principautez que nous appellons vegetatiue, sensitiue & intellectuelle, & chacune de celles icy se sousdiuise encores en ses membres: pourquoy à mesme raisõ, n'y aura-il en la nature spirituelle certain departement d'ordres generaux & en certain nombre? Si qu'elle soit toute distribuee generallement en quelques parts, & ces parts encores en d'autres. Puis donc qu'il n'y a que trois gẽres des choses creées en l'vniuers, les vnes simplement corporelles, les autres simplement spirituelles, Et d'autres mixtes: Et si les corporelles ont leurs degrez & leurs ordres, pourquoy n'en auront aussi à leur façon celles qui sont purement spirituelles? Si la corporelle est distinguee par marches & differẽces naturelles, si la mixte qui est l'humaine, est aussi distinguee & naturellement & accidentalemẽt par office & dignitez, pourquoy ne sera la nature spirituelle distinguee pareillement & par les differences naturelles & par la distinction des offices, & des dignitez, & prouueuë de ce-

Trois classes hierarchiques en l'ame.

ste double diuision ? Au reste d'autant que le nombre ternaire reuient mieux que nul autre à Dieu trine en personnes, & qu'il luy est plus propre d'establir ce nombre la en l'ordre des choses, & notamment en ces creatures spirituelles qui luy sont conformes & plus voisines : il s'ensuit que selon ce qui luy estoit le plus conuenable, il a distribué en trois la nature spirituelle creée & la troupe angelique, comme il a fait aussi le reste. Car nous voions l'vniuerselle vnité de la creation estre diuisee en trois pieces generales, des choses simplement corporelles, simplement spirituelles & mixtes: & la simplemẽt corporelle, à laquelle la simplement spirituelle se doit analogicquement rapporter, estre encore sousdiuisee en trois membres. Or veu qu'il y a diuerses espeees de diuisiõ generale, particuliere, tres-particuliere, & d'autres: tout ainsi que la nature diuine, vne en nombre, & de soy indiuisible se voit seulement distinguee en trois personnes par trois particulieres proprietez, & nõ plus ni moins, aussi la spirituelle, qui luy est semblable, pareille & familiere, est certainement departie en trois hierarchies generales, & chasque hierarchie en trois degrez & classes dissemblable : en façon que la triplicité & nombre ternaire se voit en la diuision & generale & particuliere de la nature angelique. Parquoy nous pouuons conclurre, & par la nature corporelle & par la nature diuine creatrice de toutes choses, que l'angelique doit estre departie en certain, & arresté nombre d'ordres & que ce nombre doit

Nõbre ternaire fort propre à Dieu.

Diuerses especes de diuersion.

estre plustost ternaire que nul autre : d'auantage que tous ces ordres se doiuent finir & consommer en vnité souueraine, autant qu'il est possible aux creatures : & que en ceste vniuersité d'esprits, il y en doit auoir vn dernier & excellent, vn Ange au dessus des autres, qui accomplisse & parface en soy tous ses ordres de creatures spirituelles. Nous auons gaigné qu'il y a vne nature angelique creée, multipliee en infiny nombre d'especes, reduites à certain nōbre de bandes, & de troupes. Mais bien que ceste multitude d'Anges soit innumerable, si a elle esté produite de neant & toute à vne fois : car n'estant point corporelle, l'vn n'a peu causer la naissance de l'autre ny produire son semblable de sa substance, ains chacun d'eux a esté fait & basty immediatement par la diuine toute-puissāce, qui produit ce qui luy plaist par sa seule volonté, qui produit tout du rien, & à laquelle il ne peut estre fait nulle resistance. Ainsi elle a peu aisément creer en vn coup tous ces esprits, & les creer tous comme vn seul : aussi ne repugne-il pas à leur nature d'estre engendrez ensemble & en mesme heure.

L'ordre angelique doit estre ternaire.

Anges produicts de neant.

Anges creez tout ensemble.

Les Anges sont obligez à Dieu comme nous, et nous sont semblables en plusieurs sortes.

Chap. CCXII.

Attendu qu'il est vne nature creée puremēt spirituelle, & q̄ elle est prouueuë du liberal arbitre tout ainsi q̄ l'humaine, tout ce qui appartient à l'homme en consideration de son liberal

Conuenāce des homme & des Anges par le liberal arbitre.

arbitre appartient auſſi à l'Ange:& tout ce qui a eſté prouué de l'vn en ceſte cõtẽplation ſe peut veritablemẽt dire de l'autre:parquoy qui ſe voudra inſtruire de la ſcience des Anges, qu'il recoure à ce q̃ nous auons dit de l'hõme, & qu'il leur applique, & approprie ces meſmes circonſtances, qu'il ſuyue meſme progrez, & reprenne le meſme train que nous auõs tenu parlant de noſtre obligatiõ & de l'amour & de la lieſſe, qui eſt ſon fruit: qu'il apparie l'Ange aux creatures inferieures, & qu'il conſidere comme il a beaucoup plus receu de ſon createur qu'elles, cõme il cognoiſt les biens qui luy ont eſté faits, comme il ſçait les auoir reçeuz d'autruy, auoir eſté creé du neant, & n'auoir rien de ſoy-meſme. L'Ange qui veut eſtimer ſa dignité, & clairemẽt iuger ce qu'il eſt, ſe peut premierement comparer au rien d'où il eſt party, & puis à la creature qui luy eſt oppoſee, c'eſt à dire à la corporelle: car il deſcouurira par ceſte conference combien il eſt enleué au deſſus d'elle, & l'hõneur & excellẽce où il eſt logé par la liberalité diuine. Il peut encores apres ſe comparer à nous, à ce qu'il tire de toutes les creatures, & de la conſideration de leurs conditions au pris de la ſienne, l'entiere cognoiſſance de ſa perfection, & par conſequẽt de l'obligation qu'il a enuers ſon createur pareille a la noſtre. Voila comme il y a ſemblable ſuite & pareil fil a traicter des Anges, comme des hommes, à trouuer leur debte enuers Dieu & tout ce qui en depend, comme a trouuer le noſtre. Chacun s'y peut exercer a part ſoy. C'eſt aſſez de ce propos. Voyez cõment par l'eſchelle

Comment l'Ange peut bien iuger de ſa dignité.

de nature garnie de quatre marches differentes, nous auons trouué le nature diuine eſtre & ſubſiſter par ſoy de toute eternité ſans fin & ſans cõmencement, & l'eſchelle de toutes les creatures comprinſe ſoubs ces marches, eſtre procedee du neant par la creation. L'obligation de l'homme enuers Dieu, l'immortalité de noſtre ame, le meſlange ſpirituel & corporel, qui eſt en nous: & comme nous auons reduit les quatre marches de ceſte eſchelle à deux natures en general, la purement corporelle qui eſt mortelle de tout poinct, la mixte qui a quelque choſe d'immortel, d'où nous auons finablement gaigné la tierce purement ſpirituelle, qui ſe ſurnomme angelique. Somme il nous reſte trois natures creées par la diuine increée, vne reallement & meſme en nombre, commune à trois perſonnes, reallement diſtinguees, qui eſt Dieu eternel, trine & vn à qui ſoit honneur & gloire immortelle.

Comme les actions de l'homme ſont treſ mal accordantes à ſon deuoir,

Chap. CCXXIII.

TOute la partie precedente de ce liure a eſté du deuoir auquel l'homme eſt obligé par droit de nature, d'vn deuoir interieur & occulte que nous auons deſcouuert appartenir à noſtre createur, & l'auons deſcouuert tant par ſa propre dignité, qui demande de ſoy, & nous ſemont de luy rẽdre toute premiere amour, crainte & honneur, & par les conditions de l'amour

mesme, que par la consideration des choses dõnees & receuës, où se fonde l'obligation de toute debte. Parquoy iusques icy nous auõs procedé par deuoir & par la voye de la debte, monstrant la grandeur & la condition de nostre obligatiõ enuers Dieu, comme elle est naturelle, perpetuelle, ineffaçable, infaillible, incorruptible, & immortelle, comme elle est generale à tous hommes, patente & descouuerte, escrite au liure de nature par ses creatures & au corps mesme & ame de l'homme, signee solemnellement & tesmoignee par l'vniuers, & par le general ordre des choses: monstrant en outre l'infinie beatitude & le souuerain bien que s'acquierẽt ceux qui satisfont à ceste debte, & l'incroyable misere & comble de tous maux que encourẽt ceux qui ne tiennẽt cõpte d'y satisfaire. Par ce moyen nous auõs appris trois choses de l'hõme, son deuoir, le mal & le biẽ qui est à sa suite, toutes trois perpetuelles, car le deuoir est tousiours viuant, stable tousiours & permanent en sa force, il ne peut estre tollu: L'hõme est perpetuellemẽt debteur & perpetuellement obligé à son createur, soit qu'il ne paye pas, soit qu'il paye. Or d'autãt q̃ la debte regarde & est ordõnee pour le payemẽt, le deuoir pour le faire, l'obligation pour la solutiõ, & que tout ce qui appartiẽt à l'hõme se raporte a ces deux choses, deuoir, & faire, il faut necessairement qu'elles soient proportionnees l'vne à l'autre. Le deuoir precede, & va deuãt le faire, l'effet c'est la perfection & accõplissement de la debte: si le deuoir ne tire apres soy l'effet, il reste manque & vuide, & s'il en est acõpagné

Conditions de nostre obligation enuers Dieu.

L'hõme est tousiours obligé à Dieu.

L'effet doit suiure le deuoir.

le voila parfait & accōply: l'vne ne ꝓfite pas sās l'autre:car à quoy sert le faire, s'il n'est suiuy de sō executiō?& à quoy sert le faire, s'il ne s'accorde auec le deuoir?la cōuenāce de ces deux pieces produit vne singuliere harmonie, & leur desvniō vn son ennuyeux & tres-desaccordant. Attendu que ceste sciēce est de l'hōme, entant qu'il est hōme, qu'elle apprend à cognoistre sa nature, & que la cognoissance de la nature de l'homme consiste en l'intelligēce de son deuoir & de son faire, il m'a fallu premieremēt traiter du deuoir & establir en premier lieu l'intelligence de ce membre qui nous seruira comme de lumiere à la cognoissance de l'autre: car il est impossible de iuger de l'actiō de l'hōme, d'estimer si elle est iuste ou iniuste: ordonnee, ou desordōnee, si on n'a premierement apris quel est son deuoir, veu que le deuoir c'est la mesure, la regle, & la loy de l'action: sans la cognoissance il est impossible de iuger de l'agir & du faire. Puis donc que nous auons desormais acquis vne infaillible intelligence du deuoir de l'homme, entant qu'il est homme, il ne reste pour faire en nous l'entiere science de nostre nature & de nos actions, que de considerer si le droit & l'execution s'accorde en nous. Puis que nous auons apris ce ce que nous deuons, voyons à present ce que nous faisons, voyons si nostre faire s'accorde auec nostre deuoir, ou s'il en discorde, si nostre fait est iuste ou iniuste, ordonné ou desordonné, entier ou defectueux, selon ou contre nostre nature, selon Dieu ou contre luy, afin que apres auoir veu ce qui appartient au

En quoy cōsiste la cognoissance de la nature de l'hōme.

du droit, nous sçahions comme il va de l'execution d'iceluy. Bien que ces deux choses le deuoir & le faire soient en l'homme, ce n'est pas toutesfois semblablement & en mesme maniere, car le deuoir est tousiours permanẽt en sa vigueur & necessaire, nō logé en nostre puissance ou liberté, & veillons nous ou non, il est tousiours, & nous restons debteurs & obligez: là où nostre faire est volōtaire & logé en la liberté de l'homme: il peut auoir son faire accordant à son deuoir, & peut l'auoir desaccordant, & si peut n'en auoir pas du tout, en cessant de faire: il y a donc la trois pieces, le faire qu'il doit, le faire opposite à son deuoir, & la cessation & abstinence de faire: aux autres creatures il n'est pas de mesme, car leur deuoir & leur faire s'entre-respondent continuellemẽt. Or d'autãt que le n'agir pas de l'homme c'est tout vn auec son agir contre son deuoir, il reste que nous auons deux seules voyes generales, par où nous pouuons marcher. Nos actions sont ou conformes & conuenable a nostre deuoir, ou elles en sont discordantes & eslongnees, & veu que le deuoir c'est la propre loy, lumiere, reigle, mesure & propre droit de l'homme, lors que nostre faire s'accorde à luy nous nous accordōs par consequent auec nostre nature & auec nostre vraye & propre reigle & iustice: au rebours quand nostre faire est opposite à nostre deuoir, nous sommes ennemis de nous-mesmes, contrarians nostre propre nature, reigle, loy, & lumiere, & aduersaires de Dieu, & de toutes ses creatures: Car comme pourroit l'homme plus

Nostre faire est volontaire.

Deux voyes generales de l'homme.

L'homme ne faisant son deuoir se combat soy mesme.

clairement se combatre soy-mesme? que dressant & bandant ses actions opposites a son propre deuoir, & au conseil & ordonnance de sa propre nature. Sus donc profondons l'homme iusques dans son cœur, espluchõs & recherchõs les interieurs secrets de ses entrailles, pour y descouurir au net, & mettre en euidẽce son faire, & la nature corrompuë de ses actions. Nous ne l'auons iusques apresent touché que superficiellement, & manié que par le dehors, & par l'escorce, luy monstrant son deuoir en general. C'est a ceste heure qu'il faut penetrer au dedans de luy, sonder ses moëlles, & l'esprouuer bien auant iusques aux plus creuses, & plus occultes parties de ses membres, touchant en bon esciẽt & au vif son propre fait & action particuliere. Mais pour la descouurir apertement, il ne faut pas oublier de tenir tousiours en l'autre main, l'esclairante bougie de son deuoir, afin qu'elle nous presente par sa lumiere la grãdeur du mal, & les vrayes qualitez des parties offensees. Nos actions sont doubles, occultes & manifestes, visibles & inuisibles, interieures & exterieures: il nous les faut toutes considerer, en les cõferant a nostre deuoir & a la generale & infallible loy de nature.

Continuation de ce mesme propos.

Chap. CCXXIIII.

PVis que le deuoir de l'homme, entant qu'il est homme, est le droit naturel, la reigle & la loy de nos actions, & la seule lumiere

qui nous conduit à leur cognoiſſance, c'eſt raiſon que nous comparons à ce deuoir noſtre agir, ſoit apparent ou couuert, ſoit viſible ou inuiſible: Car par ceſte conference ſa condition & qualité ſe deſcouurira tout ſoudain, il nous apparoiſtra ſur le champ s'il eſt bon ou mauuais, iuſte ou iniuſte: car de conſiderer le faire à part ſoy & ſans l'aſſortir au deuoir, c'eſt autant de peine perduë, il eſt impoſſible de voir ſa nature, ſi la lumiere du deuoir ne nous y eſclaire. Parquoy à meſure qu'õ eſt mieux inſtruit de la ſcience du deuoir de l'homme, on eſt plus ou moins capable de la cognoiſſance de ſes œuures: de ſorte que quiconque en eſt entierement ignorant, eſt ignorant auſſi des actions humaines, & par conſequent de ſa nature & de ſoy-meſme. Le premier huis & la premiere aduenuë de la ſcience de l'homme, c'eſt l'intelligẽce de ſon deuoir, par laquelle on paſſe incontinent apres à celle de ſon faire: Et parce que pour iuger ſi l'action de l'homme eſt ſortable ou deſaccordante à ſon deuoir, il faut au prealable l'auoir ſceuë, & eſtre acertainé de ce qui eſt fait, & veu que tout homme d'aage de cognoiſſance eſt infailliblement aduerty & par experience de ſa propre action, & de ſon particulier faire, ſoit interieur, ſoit exterieur, en maniere qu'il n'en peut eſtre en aucun doute, & qu'il ne luy eſt rien plus certain que ce qu'il a fait: voire que tout homme eſt plus aſſeuré de ſon action que d'aucune autre choſe, encores qu'il ne ſçache pas de quelle condition elle eſt, ne ſi elle eſt bonne ou mauuaiſe, auant que de

Les œuures de l'hõme ſe cognoiſſẽt par ſon deuoir.

Tout hõme d'aage eſt aſſeuré de ce qu'il a fait.

l'auoir assortie à son deuoir : il s'ensuit que quiconque sçait le deuoir de l'homme entant qu'il est homme, & qui cognoist la loy de nature, descouure tout incontinent, & iuge sans faillir des conditions de l'operation qu'il a produite, & en la conferant à son obligatiõ s'apperçoit tout soudain si elle est raisonnable ou desraisonnable, inique ou droicturiere. Parquoy que chacun se taste & se sonde soy-mesme, que chacun regarde tout ce qu'il sent en soy, son faire & ses inclinations, les comparant à son deuoir & loy de sa nature, certainement il trouuera qu'il n'est rien ni au dedans ni au dehors de luy, nul sien faire, & nulle sienne inclination qui ne contrarie directement à ce deuoir, & à ceste iustice naturelle: il trouuera infailliblement qu'en l'homme, le fait & le droit sont entierement repugnãs & dissemblables. Et qu'il soit ainsi, ie m'en vay le faire toucher au doigt: disons donc premierement à quoy nous sommes obligez comme hommes. Le deuoir de l'hõme & ce à quoy il est tenu par le tesmoignage de toutes les creatures, & de soy-mesme consiste à aimer Dieu premierement, totalement & incessamment, à suiure & embrasser sa volonté auant toute autre chose: à luy attribuer sa premiere crainte & premier honneur, à combattre & abhorrer entierement tout ce qui leur est contraire & tout ce qui est ennemy de Dieu & de sa volonté, & par consequent à recognoistre ses biensfaits, à l'en remercier sans cesse, & à se ioindre & lier à luy de toute son affection. Voila le deuoir duquel nous sommes tenus enuers nostre

Le fait & le droit sont repugnans.

Deuoir de l'homme.

createur, d'où il s'en engendre encores vn autre enuers toutes les choses qui sont siennes, & signamment enuers sa viue image, qui est l'homme. Chacun d'entre nous se doit aimer comme estant l'entiere ressemblance de son Dieu, & aimer son pareil pour ce mesme respect, & le doit à ce compte aimer tout autãt que soy mesme, & hayr ce qui luy est aduersaire comme ce qui l'est à soy. Ces deux deuoirs, l'vn regardant Dieu, l'autre sa creature ne sont qu'vn à la verité, car le second s'enclost au premier & en depend. Voila toute nostre obligation, l'entier droit & toute la loy de nature, il n'est nulle partie du deuoir de l'homme qui n'y soit comprinse, ou qui n'en tire son origine: c'est donc la preuue, la touche & la regle à laquelle nous deuons examiner nos operations, c'est la mesure & la loy qui doit ordonner & ranger nostre faire au dedans & au dehors, c'est là balance à laquelle se doit accorder tout nostre agir. Tel doit estre l'homme en l'ordre des creatures, maintenant en soy la belle conuenance & plaisante harmonie de son deuoir & de son faire. L'ordre de l'vniuers requiert vn hõme tel qu'est sa nature, entant qu'il est hõme. Or que chacun compare à ce deuoir ses operations occultes & patentes, comparons à ce droit de nature tous nos effets & tout ce que nous sentons en nous, sans doute nous trouuerons par experience, & iugerons á l'œil que l'entier faire de l'homme, ou a tout le moins toute sa propension & inclination, en est directement esloignee & discordante, n'est-il pas certain que nous nous ay-

Aimer son prochain comme soy mesme.

L'hõme est enclin contre son deuoir.

mons premierement que nostre createur? que nous embrassons plus estroit, & suiuons premierement nostre volonté que la sienne? que nous hayssons auãt toute autre chose, ce qui luy est contraire & aduersaire? & à la verité n'aymons nous pas tout ce que nous aymons à cause de nous seuls & a nostre contemplation? qui est proprement n'aymer que soy mesme. N'auons pas nostre particulier honneur tousiours deuant les yeux, & reallement auant celuy de Dieu? n'attribuons nous pas ordinairement à nous qui sommes creatures ce qui appartient au seul createur? Ainsi ayant donné à l'amour & honneur propre le premier rang en nostre cœur qui estoit deu à l'honneur & amour de Dieu, il n'est pas de doute que nous ne facions entierement au rebours de ce que nous deuons faire, & que nous ne soyons infiniment esloignez de nostre deuoir & obligation naturelle.

L'homme fait tout au rebours de ce qu'il doit à son createur.

Chap. CCXXV.

VEu que tout nostre faire part de nostre volonté qui est racine, origine, cause & maistresse de toute action, & veu que tout nostre agir est volontaire, & qu'il est entierement repugnant á nostre deuoir au droit de nature, á l'ordre des choses, à Dieu nostre createur & à nous mesmes, il s'ensuit que nostre volonté est aussi du tout contraire à la police de l'vniuers, à la generale & premiere iustice & à la diuine or-

donnance, qu'elle est reallement & de fait hors de tout droit, de toute regle & de toute mesure, hors de Dieu & d'elle mesme, estant escartee des vrais limites & bornes de sa nature, mescognoissant la souueraineté de sõ createur, se voulant percher au dessus de luy ou s'aparier à sa grandeur immesurable: elle est descheuë de son propre estat, perduë, desuoyee & corrompuë, contrefaite & changee au rebours de sa nature: elle est difforme, desordonnee & dereglee: empoisonnee de gloire, d'erreur & de fausseté, nourrie de mensonge & de vanité: elle est esgaree de son vray bien: esloignee de l'amitié, conuersation & compagnie de son createur: & à ceste cause hayssable d'elle mesme & abominable à toutes les creatures, & l'homme par consequent, qui suit de tous points les conditions de sa volonté. I'ay ailleurs suffisamment traité de l'amour propre, du propre honneur, & de la propre affection: i'ay apprins comme ce sont trois pieces necessairement iointes ensemble, totalement ennemies de Dieu, comme la propre amour, honneur & volonté sont la fontaine & racine de toute rebellion & inimitié enuers nostre createur, comme il ne peut estre rien plus capitalement bandé contre luy que l'homme garny de telles parties: quiconque s'en est accompagné, peut s'asseurer infalliblement d'estre infiniment esloigné de la societé & bonne grace de son Dieu. Car, comme i'ay dit par cy deuant, puis que nous n'auons rien qui nous soit propre que l'amour, & que nous sommes tous tels qu'il est, s'il est iniuste, per-

Piteux estat d'vne volonté mauuaise.

L'homme qui suit sa volonté mauuaise est abominable.

Amour de nous fondement de tout vice.

uers, inique & desplaisant à la diuinité, nous le sommes aussi. Nous sommes pourueus du fondement de tout vice & de tout mal, si nous auons logé en nostre affection l'amour de nous nostre particuliere volonté & l'honneur propre. Ces trois qualitez detestables nous guident & nous conduisent droitement à nostre dernier mal'heur & entiere ruyne, à vn perpetuel dueil & supplice, à vne douleur & peine eternelle, & nous font perdre la familiereté & iouyssance de nostre createur, la felicité & la beatitude immortelle, que nous pouuons acquerir par son amour & par sa gloire. Ainsi comparant le faire de l'homme & sa propre volonté, d'où il est party, à sa loy originelle, à son droit naturel & vray deuoir, nous descouurons euidemment nostre desuoyement, nostre cheute, corruption, forlignement & totale ruyne, nous voyons la peruersité de l'hõme & la grande alteration & changement de son entiere & premiere nature. Nous sommes montez à ceste cognoissance par la consideratiõ de nostre debte tesmoignee par toutes les creatures, nostre eschelle de nature nous a conduits à l'intelligence de Dieu, de la production du monde, de nostre obligation & deuoir, & en fin à la cognoissance de nostre cheute & corruption incroyable. Voila comme les choses s'entre-descouurẽt l'vne l'autre, & comme reciproquement elles se manifestent. L'art & la maniere de monstrer cõme no⁹ sommes eternellement perdus, & estrãgement esloignez de nostre premier estat, c'est d'assortir les actions de l'homme à son deuoir

Art de monstrer nostre eternelle ruine.

& voir leur contrarieté & difference infinie: les creatures criẽt à l'homme & l'aduertissent qu'il est perdu d'vne eternelle perte, & qu'il est mort d'vne mort eternelle, puis qu'il s'est desioint & despris pour tout iamais de la societé de son Dieu, qui seul estoit son bien, & qui seul estoit sa vie, comme l'ame l'est de son corps. Si nous sommes d'estituez de la cõpagnie de nostre createur, nous le sommes sans doute de nostre bonheur & de nostre vie.

Les actions de l'homme ne respondent aucunement au deuoir duquel il est obligé enuers son prochain.

CHAP. CCXXVI.

NOus venons de voir la cheute de l'homme & sa perte par la comparaison de ses actions à son deuoir enuers Dieu, comparon-les à ceste heure a l'autre deuoir duquel il est obligé enuers son semblable: voyons s'il se porte mieux en ceste seconde partie, qu'en la premiere. Par ceste obligation l'homme est tenu de s'aymer entant qu'il est image de son createur, & d'autant que tous les autres hommes le sont comme luy, il est aussi tenu de les aymer, & de hayr tout ce qui leur nuist à mesure qu'il s'ayme, & qu'il hayt tout ce qui nuist a luy-mesme. Ainsi à raison de ce deuoir il doit y auoir entre nous vne singuliere fraternité, paix, concorde, vnion & societé: il nous oblige de nous estimer tout vns: & l'experience nous fait voir a l'œil qu'il en va tout autrement, & que au lieu d'vne

Comment l'homme est tenu de s'aymer.

L'amour que l'homme doit à l'homme.

saincte & generale amitié qui nous deuoit ioindre, nous sommes capitalement diuisez par guerres, dissentiōs, querelles, inimitiez & discordes, nous no⁹ offensons, destruisons & entretuons les vns les autres: Et si de fortune il se voit quelquefois de la dilection & de l'accord, ce n'est pas en contemplation de nostre deuoir, ny pour le respect de ce que nous sommes tous la viue ressemblance de nostre créateur, de maniere que telle vnion s'engendre d'vne amour desordōnee, desplaisante à Dieu & iniuste. Voila comme l'homme pour estre ennemy & contrariant du tout à son createur, se bande par cōsequent & s'arme contre son image, il s'arme contre tous hommes, entant qu'ils sont image de Dieu: il se bande contre soy-mesme, s'iniurie, se ruine & se meurtrist en ce qu'il est tel, & s'obstine en toutes façons à persecuter la saincte ressemblance de l'essence diuine. Ainsi comparant l'homme à son second deuoir, nous le trouuons aussi manque & deffectueux en ceste part là, comme nous auons fait en l'autre.

L'inimitié regnāte entres les hommes.

Exēples des choses exterieures, par lesquelles on fait voir euidemment à l'homme sa cheute.

CHAP. CCXXVII.

BIen que l'homme soit entierement alteré perdu & corrompu, bien qu'il soit deuenu non plus homme, a force d'estre esloigné de son originelle condition & premiere nature, toutesfois il ne sent pas, ou sent si legerement son empirement & sa cheute, qu'au lieu d'estre en

Auenglement de l'homme en son piteux estat.

perpetuel dueil & perpetuelle deſtreſſe pour le miſerable eſtat auquel il ſe voit logé, & pour celuy qui luy eſt preparé à l'aduenir plain de tāt de maux & de miſeres, on ne l'en voit ny pleurer ny gemir ny ſe deſconforter aucunement, voire on le voit rire, s'eſiouyr, prendre ſes plaiſirs, boire manger, & le reſte, comme ſi ſes affaires eſtoient au meilleur poinct du monde, ſigne euident qu'il eſt bien en bon eſcient frenetique, fol & inſenſé: Car il n'y a que ceux la qui ſe puiſſent ſi lourdement meſcognoiſtre: vous diriez à le voir qu'il reſue de quelque profond ſommeil, ou qu'il eſt enyuré ou enchanté par quelque eſtrange maniere. Or puis qu'il eſt tel, puis qu'il eſt ſi perclus de tous ſentimens, qu'il n'a pas de ſoy la force de cognoiſtre ſon mal & de deſcouurir ſa piteuſe condition, faiſons la luy voir par la ſimilitude des choſes exterieures, preſentons luy quelques exēples dans leſquels comme dans vn miroüer il puiſſe ordinairemēt contēpler ſa corruption & ſon miſerable changement: Car il n'eſt aucunement beſoin qu'il s'y endorme ou qu'il l'oublie. Puis donc qu'il vient de cōparer au deuoir & ſoy & ſes actions, & d'apprendre qu'il eſt merueilleuſement trāsformé, faiſons luy conceuoir l'importance de ceſte transformation par quelques pareilles cōſideratiōs. Qu'il regarde aux autres choſes hors de ſoy quād elles ſe changēt, & quād par la corruption leur nature prend vne forme nouuelle, ou biē qu'il imagine en chaſque choſe ſon eſtat contraire & l'entiere alteration de ſes qualitez premieres, & qu'il face apres ſon compte d'eſtre

Par ou lhō me cognoiſtra ſon miſerable chāgement.

tout tel au pris de son propre & naturel estat qu'il voit estre ces autres choses, ou qu'il les imagine. Mais qu'il suppose aussi chasque chose estre d'autát pire & plus vile que meilleure elle estoit & plus noble auant sa corruption & son degast, & tenir pareil rang opposite, & semblable degré au non valoir & en la mauuaistié apres son changement, qu'elle tenoit en valeur & en bonté pendant sa naifue & naturelle condition. Prenons quelque exemple. Le vin par la mutation de son premier estat deuiét vinaigre: mesme proportion qu'il y a entre le vinaigre & le vin est entre l'homme d'a ceste heure & l'hõme en sa pureté originelle: à mesure que les qualitez du vinaigre sont esloignees de celles du vin, aussi sont les qualitez que nous auons de celles que nous deurions auoir. Comme le vinaigre ne peut plus seruir a ce à quoy sert le vin, ny a ce pourquoy le vin à esté fait & produit, de mesme l'homme de ceste heure est entierement inepte à ce a quoy il estoit propre auant son changement, & s'est rendu du tout incommode aux choses pour lesquelles il estoit engédré: de façon qu'il n'en reste nul vsage qu'à le ietter dans le feu: autant que le vinaigre est different du vin en bonté, autant est l'homme distát en valeur de sa premiere nature. De mesmes que tout le bon goust de vin est euanoüy, & qu'il n'en reste rien au vinaigre, de mesme s'est escoulee toute la bonté de l'homme, entát qu'il est homme, & la douce saueur qui deuoit estre en luy selon sa propre nature s'est du tout anneantie: & comme le vinaigre auroit bien

Comparaison de l'homme miserablement changé au vinaigre.

dequoy se douloir du merueilleux sault de sa mutation, s'il s'en pourroit apperceuoir, aussi a l'homme, s'il y pense bien, dequoy se contrister de la totalle subuersion de sa dignité & noblesse ancienne. D'auãtage le vin se change en deux façons, quelquefois à demy en se troublant & alterant en quelque partie, il est lors malade & diminué de sa premiere valeur, mais il est vin pourtant & se laisse boire: quelque autre fois il est du tout transformé en vinaigre, ne retenãt rien de son ancien goust: ce changement emporte son entiere ruine. Or c'est d'vn tel changement que nous sommes changez: nous ne sommes pas le vin trouble, mais le pur vinaigre, il ne reste en nous nulle trace de nostre bonté premiere, nous sommes entierement autres de ce que nous deuions estre: la friandise & la douceur ont quitté la place à l'aigreur & a l'amertume: l'iniquité & la malice se sont saisies du siege de la iustice & de la vertu. C'est exemple est à la verité bien propre & sortable a ce lieu: toutesfois nous en pourrions trouuer vn milliõ d'autres des creatures & de toutes choses tant naturelles que artificielles, qui sont subiettes a s'alterer & à se corrompre. Encores pourrois-ie faire a ce propos la, comparaison d'vn homme quant il est en son bon sens & capable de raison, à ce qu'il est quand par maladie il deuient frenetique & priué de tout commun entendement, car tout ainsi qui se porte l'estat de sa maladie a l'estat de sa santé, de mesme se porte l'estat auquel nous sommes, enuers celuy auquel nous deuions estre. Ie pourrois aussi comparer

Le vin se change en deux sortes.

Comparaison de l'hõme changé a la putain.

à l'homme la femme qui deuiẽt putain, car toute telle proportion qu'il y a entre sa condition du temps qu'elle estoit chastement & en honneur auec son mary, & celles du temps auquel elle se treuue separee honteusement de sa compagnie & prostituee à tout le mõde : toute semblable est-elle entre l'hõme iouissant de la saincte amitié & societé de son createur, & l'hõme qui en est entieremẽt esloigné, cõme nous sommes. Pareillement autant que l'estat d'vn enfant perdu: desbauché estãt en la male grace de son pere, est contraire & different à l'estat, auquel il estoit auec luy, faisant son office sous son obeissance : autant est different l'estat, auquel nous sommes, à celuy auquel nous nous cõtenions en la famille & cõpagnie de nostre createur sous sa reigle & tres-iuste subiection. Voila de quelle maniere l'homme peut, comme dans vn miroüer, cõtempler és choses qui sont hors de lui la lourde perte qu'il a faite de ses qualitez meilleures & plus propres, sa condition deprauee & la hauteur infinie de sa cheute, ocasiõ, sans doute plus que suffisante de luy faire chãger sa gaillardise & son desplaisir & en tristesse.

L'homme hay & esloigné de Dieu est comme vn enfant perdu.

Autre preuue de la cheute de l'homme par la consideration du deuoir paternel, filial & fraternel.

CHAP. CCXXVIII.

IE puis encores monstrer la corruption de l'homme & sa decadence, en le comparãt au deuoir fondé en la paternité, filiation & fraternité, qui est double entre les hommes, l'vne visi-

Deux sortes de paternité & filiation & fraternité.

ble, ſenſible & manifeſte, que l'on ne peut ignorer : l'autre occulte, ſpirituelle & inuiſible que peu de gens cognoiſſent, & d'autant que le progrez de noſtre aprentiſſage ſe conduiſt par les choſes notoires aux incogneuës, & par les patentes aux occultes, c'eſt à la paternité corporelle & viſible de nous inſtruire de la ſpirituelle & inſenſible, & ainſi du reſte. L'experiẽce nous fait voir à l'œil, que tel ſe dit pere d'vn autre, à cauſe qu'il luy a immediatemẽt dõné la chair & le corps, & tel ſe dit fils d'vn autre pour en auoir immediatement reçeu ſon origine & ſes membres : de ſorte que le donner & receuoir ſont cauſes de la filiation & paternité viſible, Or attendu que l'homme eſt compoſé du corps & de l'ame, que nous auons ailleurs monſtree eſtre immortelle, attendu que Dieu ne donne de ſoy ſans entre-deux & ſans moyẽ que la ſeule ame, & que l'homme la reçoit de luy ſans entre-deux & ſans moyen, comme le corps, de ſõ pere : Si nous appellons pere celuy qui donne le corps, & fils celuy qui le reçoit, pourquoy ne ſera Dieu iuſtement pere d'vn chacun de nous, l'aiãt immediatemẽt fourny d'vne ame raiſonnable, & chacun de nous iuſtemẽt ſon fils pour l'auoir reçeuë immediatemẽt de luy? Pourquoi ne s'engendrera la filiation & paternité de la part de l'ame, auſſi bien qu'elle fait par la conſideration corporelle ? Si nous definiſſons freres ceux qui ont reçeu leurs membres & leur chair de meſmes progenitures : pourquoy ne ſeront freres tous les hommes, ayant reçeu leurs ames d'vn ſeul & meſme createur ? Sans doute la pa-

Progrez de l'aprentiſſage humain.

Paternité inuiſible.

Definition de frere.

ternité, filiation, & fraternité, qui regarde l'ame, doit exceder en noblesse & surpasser en toute excellence, grandeur & bonté la corporelle, d'autant que l'ame immortelle, raisonnable & image de son Dieu surpasse le corps mortel, corruptible, & terrestre, Dieu l'hõme, & le createur sa creature. Aussi l'alliãce corporelle s'esuanoüit bien soudain auec le corps. mais la spirituelle est eternellement durable comme Dieu & comme nostre ame. Ainsi auons nous gaigné vne parenté inuisible par la visible, & auons trouué qu'il y a double paternité, filiation & fraternité entre nous, l'vne de l'esprit, l'autre du corps. Parquoy Dieu est le pere commun de tout le genre humain, nous sommes tous ses enfans & par consequent tous freres les vns aux autres: voire il est beaucoup plus raisonnablemẽt nostre pere que le pere charnel, car ce n'est rien que du corps au pris de l'ame, c'est elle qui nous fait hõmes, qui parfait nostre essence, & qui plus est, c'est en sa contẽplation que le corps à son estre, d'autant qu'elle est la principale partie de nous, que par son moyen nous auons vn si grand aduantage sur tout le reste des creatures, que c'est elle qui seule nous dignifie, honore & annoblist, il n'est pas de doute que la liaison fraternelle qui se coust entre nous par sa consideration ne soit beaucoup plus digne & plus estroite que n'est l'autre. D'auantage chaque homme reçoit de Dieu seul toute son ame & ne reçoit de son pere le corps qu'a demy, car il en est encores redeuable à sa mere : & ce mesme qu'il doit à son pere, il le luy doit comme à l'in-

L'alliance spirituelle est eternelle.

Ce n'est riẽ du corps au pris de l'ame.

ſtrument de ſa creation, non comme a ſa cauſe premiere. Ce n'eſt pas au pere charnel d'engendrer quand il luy plaiſt, ce n'eſt pas à luy de façonner les membres de l'enfant, mais a Dieu ouurant inuiſiblement par ſon moyen, il eſt ſurnommé pere, en ce ſeulement qu'on ce ſert de luy comme de voye & d'inſtrument de fournir d'origine & premiere matiere à ceſt ouurage. En outre le couſinage & la parenté, qui ſe prend de l'ame, nous eſt certainement beaucoup mieux propre & plus particulierement conuenable que n'eſt celle qui ſe tire du corps, teſmoin que celle icy ſe pourroit encores eſtendre aux beſtes brutes & leur appartenir en quelque façon. Parquoy nous pouuons à la verité reſoudre que les hommes ſont beaucoup mieux freres ayant receu de meſme main chacun vne ame, image de leur createur, qui ne ſont ceux qui tiennent leur corps de meſmes progeniteurs: & mieux fils de Dieu pour en auoir receu immediatement la plus noble partie de leur eſſence, que de leur pere charnel pour en auoir tiré la moindre & la plus vile, puis donc que de la paternité, filiation & fraternité il s'engendre vn droit, vn deuoir & vne obligation: de ſorte que le fils, comme fils, eſt tenu par droit paternel de certaine choſe a ſon pere, entant qu'il eſt pere: & le frere comme frere, tenu par obligation fraternelle de quelques deuoirs enuers ſon frere en conſideratiõ de leur parentage, & veu que ce droit & deuoir de conſanguinité charnelle eſt de fait pratiqué par nous, & cogneu à vn

La parenté ſpirituelle nous eſt plus propre que la corporelle.

Deuoir de l'homme à son pere celeste tiré du deuoir au pere charnel.

chacun par experiẽce, il s'ensuit qu'il nous doit cõduire à la cognoissance de l'autre droit & deuoir de consanguinité spirituelle & selon l'ame. Si les enfans doiuent & rendẽt quelque chose à leurs peres charnels pour le corps qu'ils en ont receu, combien plus raisonnablement sont-ils obligez au pere celeste, ausquels ils doiuent l'ame? Si les freres corporels sont entr'obligez l'vn à l'autre pour leur fraternité charnelle, combien plus s'entre doyuent-ils pour leur alliance spirituelle & immortelle? Ainsi argumentons les obligations, ausquelles nous sommes tenus selõ l'ame, par celles qui nous attachent notoiremẽt selon le corps. Si nous aymons, honorons, & craignons le pere qui nous a donné seulement le corps, combien à plus forte raison deuons nous aimer, honorer & craindre celuy qui nous a fait present de nostre ame? certes d'autant plus que l'ame vaut mieux que le corps, & Dieu que l'homme. Si pour auoir pris de nostre pere terrestre ceste chair corruptible, nous luy obeïssons, le seruons, le croyons sans aucune deffiance & sans crainte qu'il nous vueille tromper, n'est-ce pas raison que nous obeïssions, seruiõs & nous confions auec plus d'asseurance à nostre pere celeste, pour en auoir reçeu l'esprit immortel, sa saincte ressemblance? Si nous ne voulons en nulle maniere souffrir l'iniure faite à nostre pere charnel, si nous ne pouuons endurer d'oüir mesdire de luy, & hazardõs à tous les coups nos personnes pour la defense de sa reputation & de son honneur, l'estimãt entieremẽt nostre, beaucoup moins deuõs nous ouyr auec patience les-

offense qui se font à nostre pere diuin: nous deuons sans comparaison moins souffrir qu'on le blaspheme, & qu'on l'outrage, & ne deuõs nullemẽt espargner nous & nostre vie pour la tuition de son hõneur & de sa gloire, qui nous doit estre beaucoup plus chere que la nostre propre. Cõme no⁹ nous prenons soigneusement garde de ne rien faire qui puisse desplaire à nos moindres peres, aussi deuons nous estre curieux obseruateurs de la volõté de nostre S. createur. Cõme nous nous gardõs de toute nostre puissance de ne rien faire en leur presence de vilain & de deshonneste, c'est bien raison que no⁹ nous gardions encores plus de rien commettre de tel à la veuë de nostre grãd pere celeste. D'auãtage veu que nous aymons, honorõs, seruons nos peres charnels, & craignons plus de les offenser à mesure qu'ils sont plus sages, vertueux & puissans, & qu'ils ont adiousté plus de telles qualitez à la paternité: de façõ que si vn & pere & Roy & iuste Roy se voit souuerainement obey, craint & seruy de son fils, & iusques au dernier poinct de toute subiection, cõbien deuons no⁹ rendre de crainte & d'obeïssãce à Dieu qui est & nostre pere celeste selon l'ame & seul toute bonté, iustice & sapience, seul de soy eternel, maistre & dominateur des choses, auquel rien ne peut cõtredire ni demander raison de ses actiõs? Car il est en sa main d'aneantir soudain & de perdre ce qui s'essayeroit de luy faire tant soit peu de resistãce. En outre si nos peres de ça bas pour auoir esté instrumens de nostre generatiõ, demandẽt & iustement de nous tant de respect & de reuerẽ-

Rien ne peut contredire à Dieu.

Dieu demande de nous plus de reuerence que ne font les peres charnels.

ce, croyons hardiment que Dieu qui est sans comparaison mieux nostre pere, & qui nous a donné sans mesure plus qu'eux, demande aussi plus de subiection de nous & plus d'obeissance: s'ils prennent à grand outrage de n'estre pas deuëment honorez & reuerez de leurs enfans, croyons hardiment que nostre createur en fait tout de mesme, voire qu'il s'en courrouce encore plus, d'autant qu'il vaut mieux qu'eux, & qu'il merite hors de toute proportion plus d'hõneur qu'eux & de reuerence. Nous pourrions continuer ceste façon d'argumenter à mille pareils exemples, & conclurre par ce qui se faict en ceste nostre parenté visible, ce qui se doit faire en l'inuisible: car ceste alliance charnelle est le vray miroir de la spirituelle & la vraye eschelle par où nous pouuons monter à l'intelligence de nostre deuoir enuers Dieu entãt qu'il est pere, reseruant toutesfois tousiours la proportion & difference infinie qui est entre luy & nos peres terrestres, nous souuenans entr'autre choses qu'ils sont mortels, que leur puissance expire auec leur vie, que la sienne est eternelle, & que c'est à sa mercy que nous deuons tousiours passer pour en attendre vne peine ou resiouyssance immortelle.

Comme les actions de l'homme sont entierement contraires au deuoir de la parenté.

Chap. CCXXIX.

PVis que nous venons d'apprendre à quoy nous sommes tenus par le droit filial & pa-

ternel, & les conditions de ceste obligation, il nous reste à voir si nos actions s'y rapportent, & si nous auons en nous tout ce que ce droict nous demande. Non certes, ains au rebours: nous y auons plustost tout le contraire & dressons nostre faire entierement opposite à ceste obligation: il n'y a plus d'amour enuers Dieu nostre pere tout puissant, ny crainte, ny hõneur, ny reuerence, ny obeissance, ny humilité, ni subiection, ny esperance, ny confiance, ni creance, tous ces deuoirs sont deslogez de nous pour faire place à leurs contraires: nous auons quitté nos propres & naturelles qualitez pour en prẽdre d'autres entierement opposites, nous sommes à ceste heure possedez d'vne amour contraire à celle de Dieu, & de sa hayne, d'vne crainte ennemie à la sienne & du mespris de sa diuine grandeur: au lieu de l'honneur & respect paternel que nous luy deuions nous sommes pleins d'irreuerence, d'offense, fierté, resistance, defiance & mescreance: parquoy nous pouuons hardiment conclurre la cheute, perte, corruption, desuoyement, ruyne & forlignement de l'humaine nature, son entier changement, & que nous sommes esloignez de la verité par vne extreme distance. Mais à ce que nous voyons clairement l'estat de l'homme, pour le respect de son createur, rendons le manifeste par la filiation & paternité corporelle, argumentant ainsi à contrepoil. Si l'enfant n'honore, ne craint & n'ayme son pere corporel, ne l'estimons nous pas meschant & de mauuaise nature? quels deuons nous donc

Le peu de deuoir que nous faisons enuers nostre pere celeste.

eltre estimez, n'aymans & ne faisans compte de nostre pere celeste ? Si nous estimons l'enfant traistre, maudit & abominable, qui va offensant & persecutant son pere charnel, combien sommes no' pires & plus execrables que luy, d'aller outrageant sans cesse & iniuriant ce pere, auquel nous deuons l'estre, & qui nous oblige à toute heure par nouueaux biens-faits de sa largesse? Si le fils corporel nonchalant de la reputation de son pere, ou la combatant & blessant en quelque maniere, est iustement appellé malicieux & tres-ingrat, nous pouuons hardiment biẽ estre tenus pour tels, postposant la gloire de Dieu à nostre particulier honneur, & aneantissant son nom de toute nostre puissance. Si le fils d'vn bon, iuste & puissant Roy s'essayoit pendant la vie de son pere de s'apparier à luy, & de s'attribuer outre son vouloir l'authorité Royalle, seroit-il pas tres-inique & tres-punissable? que pouuons nous donc dire de nous, qui ayãs vn pere maistre & dominateur de l'vniuers, tout iustice, sapience & bonté, allons vsurpans son authorité & sa puissance: constituant nostre volonté, au grand preiudice de la sienne, royne, maistresse & gouuernãte de nos actions, & establissant vn gouuernement en nous-mesmes, ennemy du sien & entierement cõtraire à son empire ? si nous voyons vn fils s'esleuer & s'armer contre vn puissant & iuste pere, nous l'appellõs fol & frenetique, sommes nous pas pl' enragés nous mesmes de nous esleuer tous les coups & bander contre nostre pere diuin, tout iuste, tout puissant & tout veritable : Lors que le fils d'vn

opulent & riche pere ſe defie de ſa bonne volõté & de ſon ſecours, on prend ceſte ſiẽne defiance pour teſmoignage euident qu'il luy a deſpleu en quelque façon & qu'il l'a offenſé : ainſi quãd nous ne mettons point vne aſſez ferme aſſeurance en noſtre Dieu & vne entiere eſperance, c'eſt ſigne que nous luy auons fait quelque atroce iniure & quelque grand outrage, qui nous rend mal aſſeurez & deſeſperans de noſtre pere meſme, & d'vn pere garny de tout moyen & de toute puiſſance. Meilleur, plus benin & plus noble eſt le pere terreſtre, pire, plus, ingrat & malin eſtimons-nous le fils qui l'offenſe : puis donc qu'il n'eſt rien comparable en bonté, douceur, nobleſſe, & manſuetude à noſtre pere celeſte, il n'eſt point de meſchanceté ou d'ingratitude plus grande que la noſtre qui le meſpriſons, & offenſons continuellement. Le fils combatant vn pere qui fuſt encor ſon maiſtre & ſouuerain iuge, ſeroit tenu non pour meſchant ſeulement, mais pour furieux & inſenſé : nous ſommes en bon eſcient donc bien fols, & priuez de tout ſens commun, de nous bander non ſeulement contre vn pere qui nous a donné l'ame, mais contre noſtre ſeul ſeigneur & dernier iuge : nous ſommes bien eſceruellez d'aller, ſubiects harceller noſtre prince, ſeruiteurs le maiſtre, & criminels le iuge duquel ſeul depend noſtre abſolution ou condemnation ſouueraine : d'aller offenſant non le droit paternel ſeulement, mais le droit du magiſtrat, du maiſtre & du prince, & animer contre nous tout d'vn coup

Qui ſe defie de Dieu l'a offencé.

nostre pere, nostre roy, nostre maistre & nostre souuerain iuge. Par toutes ces choses nous pouuons descouurir quels enfans nous sommes enuers Dieu, & cognoistre euidemment combien nostre filiation spirituelle & selon l'ame est alteree, corrompuë, difformee, anneantie, & entierement changee en son contraire: comme nous auons pris vn nouueau visage hideux, vilain & salement taché d'vne horrible ingratitude. Nous ne sommes pas enfans: mais ennemis mortels de nostre pere, nous estans accompagnez de la desobeyssance, irreuerence, mespris, presumption, fierté, rebellion & mescognoissance, qualitez entierement contraires à la paternité. Attendu que nous auons quitté le vray port & naturelle façon de la filiation: attendu que nous auons desuestu nostre ancienne habitude & ceste premiere forme reuenante à nostre createur: il n'est point de doute que nous n'ayons encoru sa male-grace, son courroux & son indignation paternelle, puis que nous auons perdu la façon d'enfans & toutes conditions filiales, il est certain que nous auons aussi perdu tous les biens & succession que nous en pouuions esperer: biens & succession de grandeur incroyable, d'autant que les richesses de nostre diuin pere sont infinies & incomprehensibles: nous auons à nostre escient renoncé au droit qui nous appartenoit naturellement en ce sien grand heritage: & veu qu'il est tout spirituel & inuisible, que ce qui nous fait ses enfans l'est aussi & nullement corporel, a sçauoir nostre ame: il s'ensuit que les biens que

Combien nous sommes mauuais enfans de Dieu.

Les biens qu'il faut attendre de Dieu sont spirituels.

nous en deuons attendre sont spirituels, incorporels & inuisibles, & que ayant perdu ceste sienne succession nous auons perdu vne succession incorruptible & immortelle. Veu que c'est à l'enfant de mesnager & traiter les affaires de son pere,& que nous ne nous en meslons aucunement, ains au rebours que nous sommes continellement occupez à choses entierement esloignees de là, à choses corporelles, charnelles, & nullement spirituelles: il est certain que nous sommes hors des possessions de nostre pere celeste, que nous sommes desheritez, & entierement priuez de ceste legitime eternelle. La condition de nostre vie ordinaire le nous apprend assez, car les enfans aduouëz & qui sont en la bonne grace de leur pere, ont accoustumé de viure à sa table & de ses biẽs: or les biens de nostre pere celeste sont spirituels,incorporels & inuisibles: parquoy si nous portiõs encores la vraye marque de ses enfans,nous deuiõs nous entretenir de ses biẽs, & paistre de ses viandes: mais il en est tout autrement,car toute ceste nostre vie consiste en choses terriennes & corporelles,nous nous entretenõs & viuõs des choses charnelles & visibles, tout ainsi que les bestes:c'est vne maniere de viure,non d'enfans d'vn tel pere, mais brutalle & bestialle que la nostre. Il est certainement logé en vn palais sortable à sa maiesté,toute puissante: il est suiuy, seruy,& accompagné comme il appartient à vn tel Roy:mais d'autant que nous auons abandonné toutes les qualitez de vrays enfans, & en auons prins de toutes con-

L'hõme est adõné aux choses terriennes.

traires, qui nous ont entierement des-naturez & contrefaits, nous sommes déchassez de sa presence, bannis de sa royalle maison & de ses terres, & priuez eternellement de la compagnie & societé de ceste noblesse qui le sert & qui luy assiste. Voila comme nostre cheute se manifeste par la comparaison de nos actions au deuoir de la filiation & paternité selon l'ame: l'hõme à bien dequoy se lamenter, & dequoy se douloir de se voir tel, descheu d'vne telle succession, tant esloigné de son premier estat, & esloigné (qui est plus que tout le reste) de ceste filiation diuine.

Comme la cheute de l'homme se descouure encores par la comparaison de ses actions au droit & deuoir de la fraternité selon l'ame.

Chap. CCXXX.

Comme i'ay prouué le deuoir de la paternité & filiation qui est selõ l'ame par l'exẽple du deuoir de la filiation & paternité qui est selon le corps, il m'en faut autant faire de la fraternité. Si les freres charnels en cõsideration de ce qu'ils ont reçeu d'vn mesme pere leurs corps & leurs mẽbres mortels & corruptibles, s'alliẽt, s'vnissent, & s'attachent d'vne si vehemente affection l'vn à l'autre, que chacun estime son frere cõme soy-mesme, & espouse tout ce qui le cõcerne & ses affaires cõme les siẽnes propres, iusques à employer ses moyens & sa vie pour son besoin: combien plus raisonnablemẽt nous de-

Deuoir des freres entre eux.

nõs-nous entre aymer, nous estimer tous vns & ne rien refuser l'vn à l'autre, estans freres par la plus noble partie de nous, & ayãt tous reçeu immediatement de Dieu, l'ame raisonnable? Dautãt sans doute que l'ame vaut mieux q̃ le corps, & que le neud qui fait entre nous ceste saincte, alliance est plus digne & plus noble que l'autre. Si la parité, ressemblance & vnité de mesme pere est cause d'vne si estroite dilection entre les freres corporels, certainement elle le doit estre beaucoup plus entre les freres selon l'ame. Puis dõc que tous les hõmes sont enfans d'vn seul pere celeste, & qu'ils sont tous freres, c'est raison qu'il y ait entre eux vne singuliere conionction & bien-veillance. Les sages enfans d'vn bon & iuste pere se prennent soigneusement garde pendant sa vie de ne se quereller ou offenser l'vn l'autre, de peur que ce desordre ne luy apporte de l'ennuy ou du mescontentement: ainsi nous qui auons vn tresbon & tres-puissant pere deuons aduiser diligemment, pour le respect, amour & reuerence que nous luy deuons, que pendant sa vie qui est immortelle, & à sa veuë qui est infinie, nous n'allions iniuriant les vns les autres par fraude & par malice, ny nous outrageant de fait ou de parole, de peur que nous ne luy causions du courroux ou de la tristesse. Car si nos peres terrestres reçoiuent vn si grand plaisir de la concorde & amitié de leurs enfans, nous nous pouuons asseurer que le celeste en reçoit encor d'auãtage. Voila le deuoir de la fraternité auquel tous hõmes sont generalemẽt obligez: voila la dilection & affection fraternelle de

Deuoir des sages enfãs.

Le peu d'amitié fraternelle qui est entre les hommes.

laquelle nous sommes tenus les vns aux autres. Mais bien que de fait & à la verité nous soyons freres selon l'ame, vueillõs nous ou non, si sommes nous tres-esloignez de ces offices: il n'est nul vsage entre les nul hommes de ceste alliance spirituelle, il n'en est nulles nouuelles, elle est morte pous nous, tout est plain de querelles, de dissentions, de tromperies, de detraction, enuie, & mauuaise volonté: il ne s'y voit aucune amitié tissuë par l'obligation de ce sainct parentage qui deuoit estre toutesfois la principale & souueraine liaison de nos affectiõs, & ce qui se trouue de paix, de conuention & d'accord entre les hommes, s'engendre & s'y maintient par causes entierement differentes à la fraternité selon l'ame. Et d'autant que l'amour & la conionction est tout le bien des freres, entant qu'ils sont freres, qu'ils n'en peuuent auoir d'autre, & que tout leur mal c'est la des-vnion & la discorde, il s'ensuit que ce bien icy nous manque & par consequent tout bien, car commes freres nous n'en pouuons auoir d'autre: il n'y a donc rien de bon entre les hommes, tout y defaut puis que le bien qui leur est plus propre leur manque, & au contraire ils sont accõpagnez de tout mal, ils ont quitté le bien qui deuoit estre en eux, pour prendre le mal qui n'y deuoit nullement estre. Ainsi pouuons nous apprendre la decadence de l'homme & son grand changement par la corruption de la fraternité selon l'ame. Nous voyons comme il s'est deslogé d'vn estat plein d'honneur & de dignité, pour se loger en vn autre plein de vitupere &

Amour & conionction l'vn a l'autre est le biẽ des freres.

d'opprobre, c'est à dire, de sa vraye nature: d'vne filiation diuine & fraternité honorable, pour prendre vn estat tout bestial & difforme. Parquoy nous arriuons par deux voyes generales à la cognoissance de l'alteration, corruption & cheute de l'homme: premierement en comparant ses actions & son faire au droit & deuoir de nature, qui se fonde en son obligation enuers Dieu: secondement en les comparant au droit paternel, filial & fraternel selon l'ame: toutesfois la seconde voye s'engendre de la premiere, car l'obligation s'establissoit par le donner & receuoir, comme fait aussi la paternité, filiation & fraternité.

L'homme est mort selon l'ame, & ne vit que d'vne vie corporelle.

Chap. CCXXI.

Toute chose se dit & se cognoist estre viuante par ses operations, en maniere que celle-là est morte qui n'agist plus & qui a perdu ses effets naturels. Parquoy veu que (comme ie viens de dire) l'homme n'a nulle operation en soy de celles qui luy sont propres entant qu'il est homme, & que ce qu'il deuoit à Dieu cõme tel, c'est à dire l'amour, la reuerence, la crainte l'esperance, la confiance & autres deuoirs dependent de son ame: il s'ensuit que la rapportant à son createur elle n'est plus viuante & que tous hommes sont entierement morts de la part de leur ame. Aussi veu que la forme & façon filiale enuers

A quoy on cognoist la chose estre viuante ou estre morte.

Tous hommes sont morts par deuers leur ame.

Dieu, & fraternelle enuers nous n'est plus en l'homme, qu'elle est estainte de tout poinct, & que nulle de ses actions ne se regle au deuoir de la filiation & fraternité spirituelle, voire qu'ils ouurēt tout au rebours, certainemēt il est mort pour ce regard: car si l'ame viuoit elle recognoistroit sans doute ceste parenté & alliance, & agiroit selon ses loix. D'auantage veu que la vraye ioye de l'ame est la vie de l'homme, il n'y peut auoir de vraye vie ou il n'y a point de ioye, mais la vraye ioye s'engēdre de nostre sincere amour enuers Dieu & de sa saincte societé: car estant nostre pere commun & nous ses enfans, nous sommes ioincts à luy d'affection & reuerence filiale, & de ceste conionction par nostre parfaite liesse, comme elle fait aussi de l'amour & societé que nous dressons entre nous par la fraternité selon l'ame. Or l'homme ayant perdu le fruit de toute ceste diuine parenté, ayant despris & brisé le lien de c'este saincte amour par vne autre amour contraire: & de l'autre part ayant aussi mesprisé l'alliance fraternelle des autres hommes & ceste heureuse conionction du genre humain, c'est en toutes façons priué de la parfaite liesse & de vie par consequent: il est mort sans doute, puis qu'il ne vit plus de sa vraye vie. En outre attendu que nostre ame ne peut voir son piteux estat, l'horreur de ses actions, sa corruption, sa cheute & son changement, ne sentir comme elle est esloignee de son facteur, comme elle luy est ennemie, comme elle a encouru son courroux & son indignation, ny s'apperceuoir du grand plaisir qu'elle a per-

La vraye ioye de l'ame est la vie de l'hōme.

D'où sort nostre parfaite liesse.

Argumens & signes de la mort de l'ame.

du des maux extrémes qui la tiennent & des eternels qui la menacent, certainement elle est morte. Viue, elle auroit sentiment des choses qui la touchent de si pres, & plaindroit sa miserable condition: morte est elle bien, puis qu'elle ne gouste ny son bien ny son mal, & qu'elle ne cognoist, ny soy mesme, ny Dieu son createur & son pere. Voila comment à la verité nous sommes tous morts quant à la vraye vie & propre de nostre ame: nõ que l'ame pour perdre sa vie selon Dieu, laisse pourtãt d'estre en soy immortelle, mais elle vit doublement: premieremẽt par sa vie naturelle, car elle est toute vie viuifiante le corps, & eternelle en ceste part là. Secondemẽt par la ioye qui naist en elle de la douce compagnie de son facteur, & de la societé des hommes à cause de Dieu: ceste ioye, c'est la vie qu'elle perd, car en perdant les causes du vray contentement, elle perd la solide liesse qui est sa vie: de façon qu'elle meurt toute viuante: & d'autant qu'elle loge en soy le fondement & la racine d'où s'engendre l'eternelle tristesse, qui est sa mort, elle perd la ioye eternelle qui est sa vie, & s'acquiert la mort & tristesse eternelle. Ainsi sommes nous morts quant à nostre ame, & selon Dieu, & courons à la mort, bien que nous viuõs quant au corps, & d'vne vie corporelle. Voila comme i'ay rendu la corruption & cheute de l'homme tres notoire à vn chacun, qui estoit obscure premieremẽt & incogneuë.

L'ame morte selon Dieu demeure nonobstant immortelle.

L'ame vit doublement.

Du premier estat de l'homme, & comme il estoit en son origine d'vne tres-parfaite nature.

Chap. CCXXXII.

IL nous reste des choses precedentes & de la suitte de ce discours, qu'il y a deux estats de l'homme contraires entre-eux & directement opposez, le corrompu auquel nous sommes, & le parfait auquel nous deurions estre : & d'autant, que nous en voyons l'vn par effet, & que de l'autre nous argumentons seulement qu'il deust estre, nous auōs raison de mettre en doute, si celuy que nous voyons estre reallemēt est dés tousiours, ou s'il a succedé à la place de l'autre. Tout ainsi que qui auroit continuellemēt beu du vinaigre & point gousté du vin, pourroit iustement estre incertain si les qualitez de ce breuuage seroiēt les siennes premieres, ou si elles seroient alterees de quelque autre nature: mais veu que nous auons arresté par cy-deuant que l'homme est fait de la main de Dieu non de la sienne propre. Si nous trouuons que Dieu ne l'a pas produit en la forme qu'il est à ceste heure, il s'ensuyura qu'il l'a produit en l'autre forme plus parfaite, & tel à la verité qu'il deuoit estre. Or qu'il ne l'ait pas fait de la façon que nous luy voyons, il se peut verifier en beaucoup de manieres: en premier lieu par la consideration de l'hōneur de Dieu, par lequel, comme ie disois ailleurs, on peut rendre raison de toutes ses actions exterieures. Car tout ce que Dieu a ouuré hors de soy, il l'a ouuré à l'honneur de sa puissance, sapience & bonté : la pro-

Dieu n'a pas produit l'homme en la forme que nous le voyōs ores:

duction de l'homme fut donc aussi rapportee à ceste sienne vniuerselle intention. Si l'homme eust esté fait de Dieu tel qu'il est à ceste heure, il eust esté fait contre l'honneur de sa puissance, sapience & bonté, veu qu'il l'eust fait corrompu, perdu, vilain, desordonné, desuoyé, bestial, iniuste & de telles autres conditions qui l'accompagnent à present, entierement repugnantes & desrogeantes à son honneur: il ne l'à donc pas produit tel qu'il est, ains tel qu'il deuoit estre & en la forme plus conuenable à sa gloire: Aussi l'estat auquel nous sommes luy est entieremẽt opposite, nous sommes bandez cõtre son nom, nous l'offensons sans cesse, en luy desrobant ce qui est sien pour l'attribuer à autruy: certainement Dieu ne nous a pas produits pour luy estre contraires, il ne nous a pas donné dequoy l'offenser, ny dequoy luy faire iniure ou resistance: il nous a engendrez pour soy, non contre soy, & nous a prouueuz de ce qui seruoit, non de ce qui nuisoit à sa gloire: l'homme à toutesfois vne amour, vne crainte, & vn honneur qui luy est entierement desplaisant & à contre-cœur, il ne l'a donc pas de Dieu, & son originelle façon estoit exempte sans doute de toute inclination aduersaire à son createur, & consequemment bien differente de celle que nous luy voyons à present. En outre ie mõstrois en l'endroit où i'ay traitté de l'honneur de Dieu, qu'il a fait toute chose pour l'vtilité de sa creature raisonnable, parquoy il n'a pas fait l'homme pour son mal, pour son incommodité ou pour son dommage, ains au rebours pour

Dieu à produit l'homme tel qu'il deuoit estre.

son profit & aduantage: mais tel qu'il est, il couue en soy l'amour & l'honneur propre, fontaine, comme i'ay dit ailleurs, & racine de tout mal, de tout vice & de toute erreur. Et veu que ses œuures, pour estre volontaires, sont punissables ou recompensables, à mesure qu'il ouure sans cesse contre Dieu & contre son deuoir, il ouure par consequent à sa confusion, sondam, sa tristesse & condemnation eternelle, d'autant que son ame est capable d'vne immortelle souffrance: ainsi tout le long de sa vie il multiplie incessammẽt en soy du mal & de la misere, il vit contre son bien & contre soy, luy seul de toutes les creatures poursuit à son escient & de sa volonté sa destruction & entiere ruyne. Concluōs donc que nous ne fusmes pas produits de Dieu tels que nous sommes, & qu'au lieu de ses pestilentes racines qui sont en nous il y en auoit mis d'autres salubres & fertiles de tout bien & de tout bon heur, son amour, son honneur, & sa crainte. Il nous fit à ce que nous employons nostre liberté d'agir aux choses dignes de remuneration & de recompense, & nous accompagna de toutes qualitez qui nous pouuoient acquerir, non la tristesse, mais la ioye & beatitude immortelle: l'hōme à donc esté quelquefois & premierement en son entier & parfait estat directement contraire à celuy d'a ceste heure. D'auantage veu que l'homme est l'vne & la plus noble des pieces du monde, veu qu'il est le principal mẽbre de l'ordre des choses, ne croyons pas que Dieu l'ait produit contre la police de l'vniuers & contre la generale

En quel estat Dieu crea l'homme.

ordonnance des creatures, mais en ce poinct auquel nous le voyons, il est au rebours de tout l'ordre des choses, il est entierement destraqué du train de ceste vniuerselle police, de faço que ou toutes les autres creatures accomplissent ce qu'elles doiuent selon leurs conditions, ou elles s'employent de toutes leurs forces à bonifier & maintenir leur nature, l'homme au contraire ne fait rien de ce qu'il doit, & va s'efforçant par tous moyens à se ruyner & perdre soy-mesme. Toutes choses luy crient son deuoir, luy presentent son obligation naturelle, l'admonestẽt de son office & de son rang, & le preschent que c'est a luy de cognoistre soy-mesme, elles, & quant & quant son createur, & les ordinaires bien-faits qu'il en reçoit, de l'en remercier sans cesse tant pour luy que pour elles, & de l'aymer seul, craindre honorer & seruir: L'vniuers demande vn tel homme, ce sont les conditiõs que les creatures requierent en l'homme: mais elles y sont du tout opposites, il ne cognoist ny soy ny son Dieu, ny ne le remercie de ses biens-faits, il ne l'ayme, sert ny honore, ains l'offense continuellement & iniurie. Aussi elles demandent qu'il soit en la bonne grace de Dieu, car elles sont siennes & nous seruent en sa contemplation, mais nous sommes ses ennemis iurez & mortels aduersaires: Par où il appert clairement que nous sommes directement opposez à l'ordre des creatures, & que nous seuls des-accordons la generale harmonie du monde, qui veut vn homme non desordonné, frenetique & brutal, mais reglé, prudent & raisonnable,

L'homme est ores en vn estat contraire a l'ordre du monde.

Quel doit estre l'homme.

duquel l'ame iuste maistrise, & le corps serue & obeysse. Or au present estat de l'hõme, c'est l'ame qui sert, & le corps qui commande, n'est-ce pas vn estrãge desordre en luy que la partie immortelle, incorruptible, spirituelle & image de son createur serue la terrestre, grossiere, caduq̃ & perissable? Puis que le corps à cest honneur d'estre accouplé à vne si diuine compaigne, cest bien raison qu'il luy defere en toutes façons, & qu'il luy quite la charge d'ordonner & de commander: Nous sommes interieurement biẽ peruertis & des-reiglez de laisser au corps la libetté d'exercer en nous ces vilaines, des-honnestes, abominables & execrables inclinations, & de luy donner, qui plus est, l'aduantage de tirer l'ame à soy, de la ranger & assubiectir à sa corruption & ordure, elle qui le deuoit chastier & punir bien aigrement pour sa desbordee & licencieuse intemperance, & nous la luy laissons seigneurier, gourmander & tyrannizer! No' laissons l'inferieur commander à son superieur, le subiet a son Roy, & le meschant valet a son bon maistre! Sans doute il n'est nulle confusion ou subuersion d'estat plus grande que la nostre. Toutesfois l'ordre & la reigle se voit en toutes les autres creatures: & veu qu'elles sont pour l'homme, il s'ensuit qu'elles demandent l'homme non tel qu'il est, mais proportionné en soy & rangé d'vne bien iuste police: il est donc à la verité debandé pour ceste heure de ceste generale ordonnance, voire il est la maladie, la laideur & la tache du monde. Parquoy concluons que Dieu, qui n'a rien fait contre l'vniuersel esta-

Cõtre ceux qui asseruissent l'ame au corps.

bliſſement de ſon ordre, baſtit l'homme au cõmencemẽt non detracqué ni peruerty, mais entier, & maintenant de ſon coſté la belle diſpoſition de cet ouurage. Puis que tous les rangs & gẽres des autres creatures ſont entiers & complets, certainement le noſtre l'à quelquefois eſté, autrement noſtre Dieu les euſt plus cheris que nous: puis qu'il a voulu que beaucoup de bonnes creatures nous ſeruiſſent, certainement il nous fit premierement bons nous-meſmes. En outre nous voyons par experience, qu'il eſt impoſſible que ce qui eſt à ceſt heure vinaigre, l'ait touſiours eſté, & que c'eſtoit bon vin autre fois, auſſi eſt-il impoſſible que noſtre nature ait eſté originellement corrompuë, & que nous ayons commencé d'eſtre par vn eſtat peruerty: Ains noſtre premiere condition eſtoit toute entiere & parfaite. Comme nous argumentons le vin par le vinaigre & la ſanté par la maladie, auſſi faiſons nous par noſtre eſtat alteré l'eſtat accomply de noſtre naiſſance. Nul artiſan ne forme à ſon eſcient ſa beſongne gaſtee, contrefaite & mal propre à l'vſage auquel il l'a deſtinee: Puis donc que l'hõme eſt l'ouurage du maiſtre des ouuriers, certainement il a eſté façonné premierement par luy d'vne condition parfaite & tres conuenable à ſa nature. Finalement i'ay deſia prouué que Dieu nous eſt mieux pere que le pere charnel. Si donc vn bon pere charnel ne voudroit pas dõner à ſon fils choſe qui luy fuſt contraire ou nuiſible, beaucoup moins l'auroit voulu faire Dieu noſtre pere celeſte.

Comparaiſon de noſtre eſtat corrompu au vinaigre.

Les conditions du premier estat de l'homme par la consideration des siennes presentes.

Chap. CCXXXIII.

PVis que nous auons conclu deux estats en l'homme, l'vn corrompu auquel il est, l'autre parfait auquel il estoit reallemēt en son origine, & que la science de la nature de l'homme consiste en la cognoissance de ces deux differēs estats, il me reste à trouuer leurs conditions & les particulieres qualitez de chacun d'eux : or veu qu'ils sont contraires, & que par consequēt leurs proprietez le sont aussi, il faut que celles de l'vn me manifestent celles de l'autre: & atēdu que le premier nous est incogneu, si ce n'est d'autant que nous l'argumētons par l'ordre des creatures, & que le present nous est notoire par experience, nous auons deux moyēs pour nous instruire du premier, le present & les creatures: Car puis qu'elles nous ont apris que outre celuy que nous voyons il y en auoit vn autre naturel & originel, elles nous apprendront encores ses qualitez & circonstances: & puis que le present estat de l'homme est directement contraire à l'ancien, nous ne sçaurions faillir par la consideration des conditions qui sont en luy d'en conclure de toutes contraires en l'autre. Puis que cestui-cy est vicieux toutes les qualitez qui sont en nous pour son regard le sont aussi; parquoy il nous faut attribuer à l'ancien homme autant de parfaites conditions interieures & exterieures, spirituelles & corporelles, que no⁹ en auons d'imparfaites. Voyons donc & nom-

Vn cōtraire se cognoist par son centraire.

brons ses qualitez corrompuës, car à la verité Dieu à sa naissance luy en auoit autant donné de bonnes & d'excellentes. C'est imperfection en nous d'estre ignorans de nostre createur & de nostre nature. C'est imperfection d'estre garny d'vne amour propre, d'vne volonté particuliere & d'vne crainte vicieuse : d'estre en cherche d'vne priuee reputation & de la vanité, d'estre à la suitte de nos propres affections & desirs. C'est imperfection d'estre commandé par ses passions, & de se laisser emporter à ses concupiscences & appetits des-raisonnables. C'est imperfection de la part du corps de luy laisser maistriser l'ame & la luy asseruir, d'estre subiet à la douleur, à la soif, faim, chaud, froid, vieillesse, maladie, mort, peine, misere & tristesse. Imaginons à ceste heure au premier estat de l'homme les qualitez entierement opposites à celles icy. Il estoit lors plein d'intelligence & de science, cognoissant autant qu'il en estoit besoin & soy, son createur & les creatures, plein d'vne sainte amour & d'vne bonne crainte, garny d'vne ardente affection enuers Dieu, pourchassant son honneur & sa gloire auant toute autre choses, exempt de toute concupiscéce & inclination vicieuse : Ayant aussi de la part du corps sa chair entierement assuiettie au commandement de son ame, exempt de tristesse, de douleur, de mort, de maladie, de vieillesse, & pour faire brief, de toute incómodité & de tout mal. Par où nous pouuons clairement apperceuoir que ceste demeure où nous sommes ne nous estoit pas premierement assignee, & qu'elle est

Imperfections de l'homme.

disconuenable en toutes façons à ceste nostre excellence & perfection originelle: il est euidēt qu'elle nous a esté attribuee pour nos pechez. Car estant garnie de l'excez & intemperance du chaud, du froid, de l'humidité & de la secheresse, elle à dequoy nous offenser, nous alterer & no⁹ enuieillir, ce que nous ne pouuions en ce premier & entier estat incapable de toute douleur ou incommodité, soit spirituelle soit corporelle: Parquoy l'ancienne & propre habitation de l'homme estoit sans doute accommodee à ses conditions premieres, estoit exempte de toute aspreté & violēce, de toute froidure ou chaleur nuisible, garnie d'vne mediocrité cōstante, d'vne entiere attrempance & propre à maintenir nos corps & nostre ame en vne perpetuelle alegresse de fleurissante ieunesse. Aussi certainement qu'il y a deux estats contraires en l'homme, garnis de qualitez differentes. Aussi certainement y a il deux diuerses demeures opposites l'vne à l'autre par leurs dispareilles circonstances: comme le second estat se rapporte au premier, aussi sont ces diuers manoirs l'vn à l'autre, de maniere que c'elle où nous sommes n'est à la verité qu'vne prison au pris de nostre ancien domicile. Voila comme par l'estat corrompu de l'homme nous argumentons celuy de sa perfection, & comme leur comparaison nous conduit bien auant à la cognoissance de sa nature.

Le manoir present des hōmes n'est qu'vne prison.

Les conditions du premier estat de l'homme par la consideration de l'ordre des creatures.

Chap. CCXXXIIII.

PVis que nous auons prouué les conditions du premier estat de l'homme par celles de son estat corrompu, prouuons les encores par la consideratiõ de l'ordre des creatures. Nous auons arresté par cy deuant que Dieu fit l'homme tel & de telle cõdition qu'il appartenoit a la police generale de l'vniuers, & telle que le requeroit l'ordre des choses: il le fit donc tel qu'il deuoit estre, & par consequent entierement different de ce qu'il est à ceste heure. L'hõme selõ son deuoir & ordre des choses doit aymer Dieu incessamment de tout son cœur, & en la meilleure maniere qu'il peut, le doit craindre, honorer, seruir, croire & s'y appuyer entierement, & tout cela franchement & volontairement selon sa condition & sa liberté naturelle: il doit estre vny & ioint par affection a son createur comme l'ouurage à son ouurier, le fils au pere, le seruiteur au maistre, le subiet à son Prince, le debteur à son creancier, le iurisdiciable à son iuge, l'espouse à son mary, & comme l'amy à son amy singulier & inuiolable. Tel estoit l'homme a sa premiere naissance, autrement il n'eust pas esté produit tel qu'il deuoit estre. Certainement il n'y auoit rien lors en luy, soit pour le respect de son ame, soit pour le respect de son corps, qui ne s'accordast de tous poincts a ce sien deuoir, rien qui l'en destournast, ou qui le poussast & inclinast au contraire, rien qui le peust offen-

Comment l'homme se doit porter enuers Dieu.

ser, blesser, ou forcer sa libre volõté: Tout estoit en luy conspirant à son bien, à son contentemẽt & au nom & gloire de son createur: autrement Dieu l'eust basty au preiudice de l'honneur de sa bonté, puissance & sapience. Au reste attendu, que comme i'ay monstré ailleurs, toute la noblesse, grandeur & dignité de l'homme consiste en son liberal arbitre, que c'est par son moyen qu'il est homme, & qu'il est au dessus des autres creatures, qu'il ne luy a peu estre rien donné de plus excellent, & qu'il n'y a rien de plus grand en nature, il s'ensuit que la plus parfaite chose qui puisse estre c'est le liberal arbitre en son entier, & la plus abiecte le liberal arbitre corrompu: & que l'homme, estant pourueu de ceste partie, la receut de Dieu en sa parfaite excellence, fut garny d'vne volonté plaine d'entiere franchise, & accompagné de tout ce qui appartient à la liberté volontaire. Car si a sa naissance l'hõme eust esté pourueu de quelque qualité contraire à la liberté: Si Dieu l'eust accompagné de quelque circonstance ennemie à sa volõté, c'eust esté luy faire present d'vne liberté non libre & d'vne volonté non volontaire, c'eust esté faire l'homme contre l'hõme & l'engendrer à son dam & à son dommage, veu que le mal n'est mal que d'autant qu'il contrarie à la liberté volontaire. Ainsi à ce premier estat nous estions sans doute garnis d'vne liberté souueraine & d'vne volonté souuerainement libre, incapable de riẽ souffrir, soit au corps ou en l'ame, soit au dehors ou au dedans, qui l'ennuyast ou qui luy despleust, & exempte entierement de

Liberal arbitre en son entier la plus parfaite chose du monde.

toute force, contrainte, violence, de toute peine, de toute douleur & de toute tristesse. Or de ceste presupposition nous pouuons tirer toutes les autres conditions de nostre originelle nature. Il est certain que nous auions lors vn corps proportionné & correspondant á nostre ame, vn corps subiet & obeïssant à la raison & à nostre volonté pleine de iustice, priuee des appetits des-reglez, des passions desordonnees & de toute inclination & propension déraisonnable: & d'autant que nostre ame qui est immortelle aime, comme ie disois ailleurs, & cherist son corps, & en souhaite naturellement la compagnie, qu'elle en souhaite la vie, la duree & la cõseruation, qu'elle en craint l'esloignement & la separation, & se desplaist merueilleusemẽt de le voir corrompu & conuerty en vers & en cendre, il est certain que nostre corps en ce premier estat estoit incorruptible & immortel de mort ou violẽte ou naturelle, c'est à dire de celle que nous surnommons naturelle : Car à la verité nulle ne peut estre que violente & repugnante à la nature humaine, attendu qu'autrement l'ame auroit vn corps cõtre son gré & dispareil à sa condition, qui est d'estre immortelle. D'auãtage veu qu'il n'est rien plus horrible, espouuẽtable & effroyable que la mort, rien plus hayssable, euitable & ennemy de nostre volõté, il s'ensuit, qu'elle n'auoit nulle place en ceste parfaite conditiõ de l'hõme, & qu'il estoit lors fourni d'vne vie perpetuellemẽt tres-heureuse: Car iouyssant d'vne felicité souueraine, il estoit impossible qu'il souhaitast de mourir, ou qu'il

Quel estoit le corps de l'homme auant le peché.

L'ame aime naturellement son corps.

Toute mort est violente.

Rien n'est plus fascheux à l'homme que la mort.

cõsentist de n'estre pl⁹ hõme, nulle chose ne luy estoit tãt à craindre q̃ la mort: Parquoy il estoit immortel, car veu qu'il estoit en estat auquel il ne luy pouuoit rien suruenir d'ennuieux ou de desplaisant, la mort ainsi ennemie & extrémement aduersaire à nostre nature ne luy pouuoit estre donnee que pour peine, & l'homme estoit lors entierement incapable de tout mal, signamment de cestuy-cy qui ne blesse pas seulement le corps, mais qui apporte la totale dissolution de l'homme. Tout de mesme attendu que ce nous est grande incommodité de perdre la ieunesse, la beauté, l'alaigresse & vigueur de nos membres, & mal extréme de tomber entre les mains de la vieillesse, il s'ensuit que l'homme, à qui lors il ne pouuoit rien aduenir contre son desir, se maintenoit sans alteration & sans changement en disposition pleine de force & de santé tres-accõplie. Il n'est pas de nostre nature cõme de celles des animaux, ausquels pour estre priuez du liberal arbitre & d'vne ame immortelle, la mort & la vieillesse sõt naturelles & inseparables. L'hõme estoit donc originellemẽt immortel & logé en quelque autre lieu que ce stui-cy, temperé, sans chaleurs & sans froidures qui le peussent offenser, sans vent, sans violence, & propre en toutes façons à sa vie eternelle. Ie laisse à dire pour le present en quel endroit de la terre est vn tel lieu, c'est assez d'auoir monstré qu'il deuoit estre. Il luy falloit aussi necessairement d'autres fruicts & autre nourriture, qualifiee & tẽperee de maniere qu'elle peust seruir à l'aliment de son corps immortel. Il seroit trop

La mort est naturelle aux bestes.

long de traiter icy comme l'hõme pouuoit estre tel, & cõme le corps estoit doüé d'vne eternelle duree : il suffit d'entendre que Dieu l'auoit peu, sceu & voulu faire, puis qu'il estoit conuenable, qu'il se fist. Et toutesfois nous pourrions dire qu'il aduenoit tant par quelque singulierement parfaite complexion & temperature, disposant le corps à l'immortalité, & tant aussi par la vertu de l'ame, maintenant immortellement ceste parfaite composition & habitude de membres, donnant au corps vne vie perpetuelle, ce qu'elle est, & le viuifiant eternellemẽt, cõme elle peut faire pour son regard, tout aussi bien qu'vn seul iour : que par la nature de l'aliment & du lieu propre & conuenable à c'est effet. Somme qui sçaura bien pourquoy il est necessaire que le corps meure à ceste heure, pourra cognoistre à l'opposite pourquoy lors il estoit immortel.

Toutes les creatures obeissoient à l'homme en son premier estat.

Chap. CCXXXV.

PAr ce que ie viens de presupposer de ceste pleine liberté de nostre conditiõ premiere: ie puis encore conclurre qu'il y auoit vne entiere obeissance des creatures enuers l'homme, car veu qu'en ce parfait estat rien ne repugnoit à son liberal arbitre, & qu'il seruoit son createur franchement, & sans contrainte, attendu aussi que la domination accompagne tousiours la libre volonté, & que la rebellion est directe-

ment cõtraire à la maistrise, il s'ensuit que ce siẽ estat estoit exempt de toute desobeyssance, & qu'il commandoit souuerainement à toutes les choses inferieures: autrement son liberal arbitre, qui loge en soy la seigneurie, auroit souffert de la resistance, & luy eust esté donné pour son tourment, & pour sa peine. Parquoy tout ce qui est au dessous de l'homme, luy obeyssoit lors paisiblement & sans contredit: & tout ainsi que l'homme estoit sous la seigneurie de Dieu & en subiection, aussi toutes les autres choses comme estans priuees du liberal arbitre, c'est à dire: de toute qualité commanderesse, estoient en la subiection de l'homme & sous sa seigneurie. Car veu que de toutes les creatures de ce monde le seul homme estoit apte à la domination & à la maistrise par le moyen de son liberal arbitre, il s'ẽsuit que toutes les autres luy estoiẽt obeyssantes & subiettes comme à leur Empereur & à leur Roy: autrement sans cause luy eust esté attribuee ceste proprieté & aptitude de cõmander, veu que la maistrise est pour-neant, si l'obeissance de l'inferieur ne l'accõpagne. Aussi attendu que l'homme estoit lors ioint a Dieu par vne singuliere amour & parfaite subiectiõ, tout ce qui estoit à Dieu l'aimoit par cõsequẽt, & auoit vne naturelle inclination à son bien & aduãtage, ou tout n'est pas à Dieu, ou tout s'accommodoit entierement à son intention & volonté. D'auantage c'est bien raison que ce qui maistrise l'homme, maistrise les choses qui sont au dessous de luy & qui sont produites pour son seruice, mais vn tel homme commãdoit à l'hõ-

Le seul hõme entre les creatures est propre a la maistrise.

L'homme se commandoit auant le peché.

me, car il commandoit à soy-mesme, il estoit seigneur de sa volonté & de ses membres, & seigneur aussi par plus forte raison de toutes les autres creatures. Ainsi par la consideration du liberal arbitre nous prouuõs toutes les qualitez de nostre ancien estat, & qui cognoistra bien la grandeur & excellence de ceste partie, cognoistra parfaitement toutes les circonstances de nostre entiere & premiere nature, tout ainsi que qui bien cognoist la grandeur d'vne royalle maiesté, cognoist consequemmẽt tout ce qui appartient à l'estat & dignité de ce Roy. Voila comme pour paruenir à l'intelligence des qualitez originelles de l'homme, nous auons employé nos deux voyes, à sçauoir celle de la comparaison de son estat present à celuy auquel il fut premierement engendré, & celle de la consideration de l'ordre des creatures & nature du liberal arbitre. Or a mesme raison que par la cõsideration de ceste sienne liberté entiere, nous auons trouué son ancien & parfait estat: aussi par la consideration de sa liberté corrõpuë nous pourrons argumenter son estat present: car des choses opposites il y a pareille doctrine. Exerçons nous donc à la comparaison de ces deux diuerses conditions, voyons quel estoit l'hõme premierement, quel il est à ceste heure, où il estoit lors, où il est à present, l'infinité des biens qu'il a perdus, & la grandeur incomprehensible des maux qu'il s'est acquis, affin que nous nous instruisions de l'entiere cognoissance de nostre nature, qui pend de l'intelligence de sa perfection & de sa decadence.

Des opposites la doctrine est pareille.

De la cause & origine de la corruption de nostre nature.

Chap. CCXXXVI.

L'homme s'est deprave luymesme.

IL me faut à ceste heure trouuer la cause de nostre corruption, il me faut trouuer par où elle s'est insinuee en nostre nature, & par quels moyens nous nous sommes si estrãgemẽt esloignez de nos conditions premieres. Ie viẽs d'arrester que Dieu fit l'hõme d'vne tout autre sorte, & tel qu'il deuoit estre, c'est donc ou luy mesme qui s'est ainsi despraué, ou quelque autre creature: & d'autant que i'ay aussi prouué que rien ne luy pouuoit nuire, & que rien ne pouuoit forcer ou violenter sa liberté, il s'ensuit que c'est luy-mesme qui à son escient & non cõtraint, à peruerty & corrompu ses qualitez anciennes, & qui s'est causé vn changement si desauantageux & nuysible. Comme tantost nous establissions toutes les parfaites conditions du premier homme sur le fondement de son liberal arbitre, comme nous le logions à la teste de nos argumens, pour en conclurre l'immortalité la beatitude, l'eternelle ieunesse, l'obeissance des creatures & autres circonstances, en pareil cas nous pouuons argumẽter que s'il y a du mal, de la corruption ou de la misere en nous, elle nous est causee par le liberal arbitre: l'alteratiõ q̃ nous sentons, en a certainement prins son origine, & nostre premiere deprauatiõ & maladie s'est engendree en nostre liberté volontaire. Puis que nous descouurõs tant d'imperfections en nous, tant de defaux, & de vices, qui ne peuuẽt s'accommoder

commoder aux vrayes & naturelles conditions du liberal arbitre, c'est vn argument infallible qu'il est luy mesme desnaturé, corrompu, peruerty & changé en son contraire. Et veu que tout ce doit en nous regler à luy, & si rapporter, comme nous disions tãtost que Dieu nous auoit au commencement doüez d'vn grand nombre d'excellentes qualitez, parce que lors sa naifue perfection les requeroit telles, disons aussi à present qu'estant plein de degast & de malice, il produit interieurement & exterieurement en nostre corps & en nostre ame toutes qualitez contraires selon luy & entierement despranees. Or voila comme nous auons trouué la racine de tous nos maux, partis de nostre volonté ou liberal arbitre, c'est là le fondemẽt & l'origine de l'entiere subuersion de l'humaine nature. Et tout ainsi qu'en chacque genre le premier mal est cause de tous les autres, tout ce que nous auons de maux se deriuent du mal de nostre volonté, comme d'vne viue fontaine: si ce premier n'y estoit pas, nul autre n'y seroit, & c'est à sa seule occasion que tous les autres s'y trouuent. Et d'autant que Dieu bastist le liberal arbitre bien autre qu'il n'est, & exempt de toute violence estrangere, il reste qu'il se soit ruyné & combatu soy-mesme: c'est nostre volonté que de soy, & par sa franche liberté s'est desuoyee de la droite carriere, & precipitee au gouffre de tout mal & de tout vice.

Volonté cause de nos propres maux.

Comme il n'y a que deux maux le mal de la coulpe & le mal de la peine.

Chap. CCXXXVII.

D'Autant qu'il n'est rien plus grand que nostre liberal arbitre, il s'ésuit qu'il n'est aussi poinct de peruersité ou malice plus enorme, ny par consequent de laideur & deformité plus horrible que la sienne : & veu qu'à son escient & sans contrainte il se cause luy-mesme son mal, c'est raison qu'on s'en prenne à luy comme coulpable, & qu'on l'en haysse, condamne & punisse : Parquoy ce premier mal volontaire tire apres soy l'autre mal, non volontaire, de la punition, peine, & vengeuse. Ainsi il y a deux maux d'où tous les autres procedent, l'vn de la coulpe, l'autre de la peine : & l'vn libre, l'autre contraint : le premier ne se cognoist pas ny ne sent, voire il nous est plaisant & aggreable, comme estant engendré pour nostre plaisir : le second se fait tres-bien sentir & recognoistre par son aigreur & amertume, comme n'estant aucunement du goust de nostre volonté : cestui-cy met l'autre en euidence, qui seroit autrement incogneu, & tres-iustement est ordonné à celle fin que qui fait le mal qui ne sent pas, en reçoiue vn autre qui se face gouster & sentir. Il est necessaire qu'il y ait vn ordre iudiciaire pour ces deux maux, à ce qu'à mesure que la volonté en produit l'vn, la iustice produise l'autre, qui luy responde proportionnellement: car c'est au second de reioindre & ranger le pre-

Il n'est rien pire qu'vn mauuais liberal arbitre.

Deux maux dont tous les autres procedent.

mier à l'ordre de nature, duquel il s'estoit dementy. Puis que la volonté s'est departie de l'ordre de nature, il faut qu'elle soit ramenee, & qu'elle retombe en l'ordre de iustice. Ces deux ordres se rapportent aux deux estats du liberal arbitre : le liberal arbitre parfait est en l'ordre de nature, & l'imparfait & corrompu sous celuy de la iustice, d'autant qu'il y a deux maux, celuy de la coulpe & celuy de la peine, le volontaire & le non volontaire, & que le mal non volontaire & de la peine se trouue en nous, il est certain que nous auions commis premierement l'autre, car ce second ne pouuoit estre produit autrement: & veu que ce n'est pas nous qui l'auons produit: veu que ce n'est pas nous qui nous sommes engendrez la tristesse, la misere & ce mal contraint, il s'ensuit que c'est Dieu, & que comme nous auons fait le mal de la coulpe & volontaire, il a fait aussi en reuanche celuy du chastiment, de la punition & de sa vengeance : toutesfois, à le bien prendre, nous les faisons tous deux, volontairement l'vn, & meritoirement l'autre, car le second s'engendre à la suitte du premier & par son moyen. Attendu que le liberal arbitre a mis à nonchaloir les graces que Dieu luy auoit faites, & qu'il a corrompu la beauté nayfue de laquelle il estoit naturellement prouueu, l'embourbant & tachant d'ordures & de vice, il s'est rendu dissemblable & des-aggreable à son createur, & a perdu par sa laideur, ingratitude & offense ce qu'il auoit auec luy d'amitié, d'vnion, & de

Deux estats du liberal arbitre.

priuee accointance: c'est pour le chastiment de sa corruption & malice que Dieu nous a accõpagnez du mal de la peine, c'est a dire des douleurs, des ennuis, & d'vn milion d'incommoditez que nous sentons iournellemẽt, qui ne peuuent estre que iustement ordonnees; puis que c'est par la main de sa sainte iustice. Ainsi quant à l'ordre de naissance, le mal de la coulpe est premier, mais il est dernier en la cognoissance: car le mal de la peine & non volontaire, se manifeste le premier, & nous apprend certainement que le volõtaire l'a precedé: veu que Dieu n'attacheroit iamais celuy de la punition à qui n'auroit premierement commis celuy de la coulpe, de maniere que ce nous est vn tres-certain & infaillible tesmoignage de nostre maluersation & de nos offenses.

Du peché originel, & comme la femme en est la plus coulpable.

Chap. CCXXXVIII.

La grandeur de l'offense se cognoist par la peine.

PVis que au chastiment reluist l'offense, & que par le mal de la peine nous venons de conclurre le mal precedent de la coulpe, argumentons aussi par les qualitez & conditiõs de la punition les circonstances & appartenances de la faute. Veu que la douleur, la tristesse, la mort, la maladie & semblables accidens, qui sont le mal de la punition, possedent l'humaine nature en general & autant l'vn sexe que l'autre, il s'ensuit pareillement que la faute est cõmune à tout le genre. Et d'autãt que nous naissons assubiettis

Nous naissons obligez a la peine.

& obligez à la peine,& que nostre enfance mesme n'en est aucunement exempte, bien qu'aux ventres de nos meres & auant l'vsage du liberal arbitre nous n'ayons peu commettre la coulpe, il s'ensuit que l'autheur du premier peché fut en aage competēt pour faillir, que ce fut le premier homme & cōmune origine du genre humain: autrement ce chastiment ne s'estendroit pas generalement à tous hommes. Ainsi la parité & communauté vniuerselle de la peine nous aprend que nous sommes sans doute tous partis d'vne mesme tige & d'vn general pere, autheur de l'offense premiere & de nostre originelle macule, c'est luy qui premier fit fouruoyer & broncher nostre nature, luy qui achemina le mal volontaire, & qui donna par consequent occasion à la naissance du nonvolontaire. Et veu que la punition touche les femmes cōme nous, il s'ensuit que la premiere d'entr'elles fut aussi coulpable de ceste cheute & corruptiō premiere: parquoy i'ay gaigné qu'il se peut trouuer vn premier homme & vne femme premiere, qui ensemblement & en commun commirent la premiere offense,& desquels comme d'vne viue fontaine sont desriuez & escoulez tant de genres de maux à leurs enfans & successeurs: d'où nous tirons vne fraternité charnelle entre nous pour rapporter la generation de nos corps à vne origine commune. Or en quel estat ces deux la fussent premierement produits,& comme ce fut au plus parfait qui puisse estre, ie l'ay monstré aux chapitres precedens: ainsi ils iouyrent à la verité du double estat de l'homme,en-

tier & imparfait, & de l'vn ils recheurẽt en l'autre: mais parce que leurs suiuãs n'ont eu la iouïssance que de l'imparfait, ils ont mescogneu le premier, & se sont fais à croire qu'ils auoient commencé d'estre par ceste leur corrompuë & imparfaite nature. Il reste a chercher lequel ce fut des deux ou l'homme ou la femme qui faillit le premier & le plus, ce que nous pouuons argumenter par la mesure de la peine que nous voyons estre sans comparaison plus grande & quasi double en la femme: parquoy ce fut certainement elle qui premier esbranla nostre nature de sa droite carriere.

La femme pecha le plus originellement.

Des conditions du peché originel, & comme ce ne fut que des-obeissance.

Chap. CCXXXIX.

IE n'ay pas encores particulieremẽt espluché la condition de ceste premiere offense, qui nous a si fort esloignez de la bonne grace de Dieu, mais il me le faut faire. Puis que les qualitez du chastimẽt nous sont notoires par effet, nous pouuons aisément attaindre à celles de la coulpe. I'ay prouué comme au premier estat de l'homme le corps se maintenoit doucement en la subiection de la volonté raisonnable, & comme tous nos membres s'esbranloient mesuréemẽt d'vne tres-reglee & iuste cadence: maintenant il en est vn & aux hõmes & aux femmes mutin & rebelle à tout cõmandement, se mouuant & maniant à sa poste, sans regle & sans cõgé de nostre liberté volontaire, c'est celuy de la

Le corps est maintenãt rebelle au liberal arbitre.

generation. Qu'eſt-ce à dire que luy ſeul ſe departe de l'obeiſſance que tous les autres mẽbres preſtent à noſtre volonté? Si ce n'eſt que cõme nous ſommes tous produits, & ſortõs par vn inſtrument & mẽbre de rebellion, auſſi ſommes nous enfans de deſobeiſſance, puis que notamment ceſte ſeule partie ſe meut contre noſtre cõmandement & contre raiſon, puis que nous arriuons à la naiſſance par ceſte voye & entree ſeditieuſe & reueſche, c'eſt vne marque euidente que noſtre premiere & generale origine s'achemina pareillement par vn vicieux cõmencement, & que c'eſtoit vn pere rebelle qui ſeruiſt d'inſtrumẽt à noſtre multiplicatiõ & naiſſance: c'eſt ſigne que tous les maux no⁹ ſont venus de la deſobeïſſance, & qu'elle fut noſtre premier peché: mais attendu qu'il eſt impoſſible de deſobeir la où il n'y a point de cõmandement, certainemẽt Dieu auoit enioint à nos premiers progeniteurs quelque choſe en laquelle ils luy deſobeirent: ce que ie m'en vay encores monſtrer par la cõditiõ de l'ãcien eſtat de l'hõme, & par la nature de noſtre liberal arbitre. La nature du liberal arbitre eſt d'acquerir de la recõpẽſe en agiſſant, car les bõnes œuures produites auec liberté meritent de la remuneration & du ſalaire, & l'homme fut au commencement crée propre à ſe gaigner du bien, outre celuy qu'il auoit apporté dés ſa naiſſance: car encores qu'il fuſt parfait de ſa nature, il n'eſtoit pas toutesfois du tout accomply, veu qu'il y pouuoit adiouſter l'eſtabliſſement & la confirmation de ce ſien parfait eſtre, qui demeuroit en branſle, & qu'il

Les hommes ſont produits par vne organe de rebellion.

Nature du liberal arbitre.

L'homme ne fut crée accomply du tout.

pouuoit perdre au moins volontairement, si-non par contrainte. D'auantage l'homme n'a-uoit pas encores la gloire celeste, ni la glorification du corps & de l'ame, à laquelle il pouuoit aspirer: & s'il eust esté entierement consommé & transformé en ceste derniere beatitude, son liberal arbitre eust chommé & n'eust peu meriter aucune autre chose, ni luy acquerir aucune accroissance. Parquoy il y a double estat en la parfaite nature de l'homme, celle auquel il gaigne & acquiert, & celle auquel il est accomply & consommé en gloire : c'est à dire, l'estat du merite, & l'estat de la recompense. Et veu que pour la condition des operations du liberal arbitre, qui requiert necessairemẽt le salaire, il faut que ces deux pieces, le merite & la recompense, la victoire & la couronne se trouuent en l'ordre des choses, c'estoit raison que l'homme nasquist premierement en l'estat du merite, & que de l'estat du merite & de la victoire il passast en l'estat du triomphe & de la recompense : car outre que ce luy eust esté plus d'auantage & d'honneur d'auoir acquis le souuerain bien par ses moyens & de soy-mesme, encores la ioüissance luy en eust semblé d'autant plus agreable & sauoureuse, si estant garny du liberal arbitre, qui est soupple à toutes mains, il l'eust plié du bon biais, & l'eust tendu vers le party qui luy estoit le plus aduantageux & le plus sortable, il eust veu vne victoire du party contraire tout ainsi que d'vn capital aduersaire & en eust acquis vne iuste couronne, qui est la gloire eternelle. Ainsi Dieu,

Double estat en la parfaite nature de l'homme.

L'homme nasquist premierement en l'estat du merite.

comme il estoit conuenable, logea premierement l'homme en l'estat du merite, l'accompagnant à plein souhait de tout ce qui appartenoit à ceste sienne condition, & de toutes les choses qui pouuoient en quelque sorte l'aider à s'acquerir son dernier & souuerain bien, deslogeant d'autour de luy tout ce qui l'en pouuoit empescher: mais afin que son intention ne fust vaine,& que l'homme ne fust pour neāt mis au train de meriter, il luy fournit en outre des occasions & moyens de ce faire. Or il n'est rien plus efficace à meriter que l'obeïssance ou l'action qui s'en engendre, de maniere que le fondement & racine du deuoir de l'inferieur enuers son superieur, du subiect à son Prince & du seruiteur à son maistre se tire de leur franche & pure obeyssance, c'est en elle que s'establissent toutes leur actions recommandables, & tout office sans elle deuient fade & des-agreable. Si donc il y a du merite & du gain és bonnes operations librement produites, il consiste principalement en l'operation radicale qui porte les autres: parquoy tout merite & tout gain s'appuye en l'obeyssance fondamentalement & sans adioint. Voila pourquoy l'homme qui estoit en vn parfait estat de merite, deuoit premierement & principalement s'exercer en l'action qui merite parfaitement, a sçauoir en l'obeissance: en ayant dequoy n'obeyr pas & obeyr, si se maintenant constamment en l'obeyssance, il eust à la mode d'vne victorieuse bataille combatu viuement & courageusement l'inobedience, il se

Merite souuerain.

Obeissance.

fut tres-iustiment acquis le triomphe de vraye beatitude & la couronne de gloire eternelle: par consequent il estoit tres-necessaire pour toutes ces considerations, que Dieu luy fit vn commandement auquel sa vraye & sincere obeyssance se peut exercer, demonstrer & reluire: & ce commandement, pour estre propre à c'est effect, deuoit estre tel, qu'il ne presentast à l'homme nul autre proffit & vtilité, de peur qu'il ne fut conuié par ceste seconde cause à le suyure: ains la simple & seule obeyssance, à ce que le respect en fut plus apparent & l'affection & dilection plus clairement descouuerte. D'auantage attendu que l'obedience se descouure plus euidemment par vn commandemēt prohibitoire & negatif que par son contraire, ce commandement fut plustost de detēce que affirmatif, & fut en somme tel qu'il pouuoit estre le plus propre à mettre en euidēce le respect de l'hōme enuers son createur, son affection & son obeyssance. Nous pouuons dōc arrester que Dieu en produisant ce premier couple leur fit vne enionction de seule obeyssance, afin qu'ils n'eussent que ceste seule occasion & ce seul obiect pour meriter & gaigner leur eternel & dernier bon-heur, la gloire celeste & l'establissement & confirmation de tous les biens qu'ils possedoient : & afin que par ceste carriere de vraye & sincere obeyssance ils passassent de droit fil de l'estat du merite à celuy de la recompense, c'est à dire, à la beatitude celeste & immortelle. En outre à ce qu'ils fussent plus soigneux d'obeyr & d'euiter l'inobe-

Dieu produisant l'homme ne luy imposa que l'obeyssance.

dience, & qu'ils fussent plus viuement asseurez de la volonté du maistre commandant, il accompagna son ordonnance de la plus aspre & rigoureuse peine qui se peut conceuoir, qui est celle de la mort, car à la verité il n'en est aucune au delà: la mort est vne tres-horrible & espouuantable chose, mesme à ce premier estat. Puis que i'ay monstré n'agueres qu'il y a vne offense, iniustice & iniure generale & commune, qui oblige & tient vniuersellement tous les hommes, & que i'ay monstré depuis que Dieu fist au premier homme vn commandement de seule obeissance, il s'ensuit que ceste coulpe originelle ne fut que faute d'obeyr, & vouloir en mesprisant le commandement de son createur loger au deuant de luy sa propre volonté.

La mort chose tres-horrible.

I'ay suffisamment apris ailleurs & en diuers lieux quel mal & quelle peste c'est que nostre particuliere volonté, & comme il n'est rië plus directement contre Dieu: or elle & la desobeïssance c'est vne mesme chose: ainsi l'homme ne pouuoit faire pis que de desobeyr à son createur: & comme s'il luy eust presté l'obeissance qu'il luy deuoit, il alloit s'aquerãt la confirmation de ses biẽs, la gloire celeste & vne demeure immortelle auec Dieu, de mesme ayant mesprisé d'obeyr à son commandement, il a perdu ce qu'il auoit de bon, il s'est acquis la tristesse immortelle & l'habitatiõ de l'enfer infiniemẽt esloignee de la presence & compagnie de son createur. Recolligeons de ce que nous venons de dire qu'il y a double estat & condition en l'hõme: la parfaite & l'imparfaite, suiuies, re-

Que c'est que la coulpe originelle.

ſpectiuemẽt de deux ordres, naturel & iudiciaire. Noſtre premiere condition eſtoit toute en l'ordre de parfaite nature, mais la ſeconde eſt cheute en l'ordre de iuſtice : Car elle eſt de condamnation, de iugemẽt & de peine: Elle eſt toute compoſee du vice & de la miſere, & conſiſte entierement en ces deux pieces, de la punition & du peché, eſquelles nous nous ſommes plongez & engouffrez à noſtre eſcient, & ne nous en pouuons demeſler & rauoir de nous meſmes, veu que nous auons forgé de nos mains ce noſtre eſtat imparfait & condition preſente. Auſſi qu'il y a deux maux, le volontaire de la coulpe & le non volontaire de la peine, le premier produit par l'homme, & le ſecond par la iuſtice : Que le parfait & entier eſtat de noſtre nature eſtoit diuiſible en deux differentes façons, en celle du merite & en celle de la recompenſe: que la recompenſe comprenoit deux pieces & deux biens: l'vn en ce monde, qui conſiſtoit en l'eſtabliſſement & confirmation des perfections infinies que l'homme auoit reçeues de Dieu en ſa naiſſance : L'autre & derniere au ciel, qui conſiſtoit en la fruition d'vne ioye & gloire eternelle : Et que l'eſtat preſent & corrõpu comprend auſſi deux façons de peine & de miſere : La temporelle en laquelle l'homme eſt priué de toutes les perfections & commoditez que Dieu luy auoit originellement donnees, & garny au rebours d'autant d'imperfections & de maux : Et l'eternelle laquelle il doit encourir apres ſa mort corporelle en eſchange de la beatitude & felicité immortelle, qui luy eſtoit pro-

posee: & finablement que le premier peché qui perdit l'humaine nature ce ne fut que desobeyssance.

Comme l'homme faillit premierement non de soy, mais incité par quelque autre.

Chap. CCXL.

MAis il est bië fort esmerueillable par quels moyens l'hõme estant accomply en toute perfection, estant parfait en toute intelligëce & science à luy necessaire, peut estre desmeu de son amour enuers Dieu, engendree par la recente obligation de sa creation, & comme il peut estre poussé à l'offëser, & enfraindre sa premiere ordonnance: Car entre nous-mesmes & en ceste corruption de nature encores sçauõs nous gré à ceux qui nous font du bien, nous nous estudions de leur rendre la pareille, & il ne se voit point d'amis qui se conuient à se desplaire l'vn à l'autre: Il n'est donc pas possible que l'hõme en son entiere & naifue excellence soit allé de gaieté de cœur & de son propre mouuement aigrir & piquer celuy duquel il venoit de receuoir sur l'heure tant de biens & tant d'auantage sur toutes ses autres creatures: Sans doute, il fut esmeu d'ailleurs, & incité par quelque autre à mespriser la volonté de son facteur, & à violer son commandement, & non incité seulement par conseil, mais par quelques grandes promesses & esperance de meilleure fortune. Il est incroyable qu'il fust induit à vn tel meschef, à moindre pris que de l'asseurance d'autres biens

L'hõme fut incité d'ailleurs à offenser Dieu.

plus grands que ceux desquels il iouïssoit: Parquoy certainement il receut d'vn mesme effort deux secousses, la persuasion & les grandes promesses. Et que ce desordre ait esté produit à l'instigation d'autruy, & par ces belles esperãces, ie le puis encores monstrer de ce que la femme en est plus chastiee que l'homme, comme y ayant le plus failly: Car si la premiere inclination & esmotion à ce peché, se fut engendree en eux-mesmes, sans doute elle eust prins sa cause & fondement en l'arrogance. Et pour se voir entournez de tant de biẽs, pour se sentir seigneurs & maistres de toutes les choses creées, ils eussent mescogneu leur createur & mis à nonchaloir son mandement: or il fust aduenu lors tout au rebours, & l'homme, pour auoir plus d'apparance de s'en orgueillir, eust le premier & plus failly que la femme, & nous l'en verrions plus aigrement chastié: Parquoy ils furent asseurement cõseillez & persuadez par autrui. Cherchons maintenant par qui ce fut: ce ne fut pas chose au dessous de nous, veu que toutes les creatures inferieures à l'homme sont desgarnies d'intelligence & science: Ce fut donc quelque chose prouueuë d'entendemẽt & d'vn vouloir malin & corrompu, sçauante & suffisante à faillir & à nuire, qui pour estre enuieuse des biens immortels qu'elle voyoit proposez au gẽre humain, & pour estre tres-mal affectee enuers l'homme & enuers Dieu, les poussa & conuia à la desobeïssance & offence: parquoy ce fut certainement quelque creature de la troupe spirituelle & angelicque: Par où nous apprenons

Par qui l'homme premier fut seduit.

qu'elle auoit desia & auant nous senty de l'alteration & du changement en quelque partie, & que la contagion de son estat peruerty empoisonna & entacha celuy de l'humaine nature.

Comme la nature angelicque reçeut la corruption auant l'humaine, & l'y achemina.

Chap. CCXLI.

BIen que ie me peusse contenter de la preuue que ie viens de faire pour monstrer que la nature angelique estoit premierement viciee que la nostre, & qu'il peust suffire pour cest effet d'auoir appris que par la suscitation de l'vn de ses membres nous tombasmes en nostre premiere defaillance & malice, ie suis toutesfois content de le monstrer encores par autre maniere. Nous auons autrefois departy l'vniuers en trois natures creées: la simplemẽt corporelle, la simplement spirituelle, & celle qui est bastie de leur meslange: & comme par ces deux dernieres qui nous sont notoires, nous paruinsmes, à la cognoissance de l'ãgelicque qui nous estoit incogneuë. De mesmes pouuons nous & par vn semblable progrez cõiecturer sa corruption par la maladie & alteration de la nature mixte & cõposee. Il nous apert que la plus vile des trois, qui est la simplement corporelle, se maintient sans aucun changement en son entier & parfait estat, & nous appert aussi que la mixte est entierement changee & peruertie de son ancienne & naïfue condition. Puis que la plus vile se voit en son entier, & celle d'au dessus si misera-

blement corrompuë, & corrompuë pour le respect du liberal arbitre qui est en elle, nous auõs grande raison de soupçonner qu'il en soit autát de la spirituelle supréme. Veu qu'elle est aussi de sa part prouueuë de ceste liberté volontaire. Aussi puis que nous auõs conclud par la necessité des accidents du liberal arbitre crée qu'il y deuoit auoir deux estats en l'homme, celuy du merite & celuy de la recompense, nous en pouuons par mesme raison autant conclure en la nature spirituelle, & dire, qu'elle fust premierement produite en l'estat de s'acquerir & gaigner son souuerain biẽ par les operatiõs de son libre vouloir, nõ en son estat parfait & accomply, car elle deuoit le meriter aussi bien que nous auant que d'en iouyr: & dire tout d'vn train, que puis que l'humaine nature est cheute de la condition en laquelle on l'auoit mise, & qu'elle a perdu celle qu'on luy auoit proposee à esperer & acquerir, qu'il peut bien vrai-semblablement en estre autant aduenu à l'angelicque, veu que toutes choses y sont pareilles & qu'elles ont en commun ceste double condition & le liberal arbitre: elle a donc peu deschoir de l'estat auquel l'on l'auoit mise, & perdre celuy auquel elle deuoit aspirer aussi bien que la nostre. Puis que nous auons gaigné qu'il a peu estre, sçachõs à la verité s'il est. Le seul moyẽ de nous instruire du fait consiste en la coniecture que nous pouuons prendre de l'exemple pareil, qui se touche au doigt en l'humaine nature: Car il est croyable puis que le mal se voit en celle icy moyenne, qu'il a premierement esté en l'angelicque

Deux estats en la nature spirituelle.

Les Anges ont failly premier que les hõmes.

gelique supréme,& que la corruption qui nous a peruertis auoit offensé les anges auant nous, voire que nous ne sommes ainsi abastardis que par la contagion de leur deffaillance, bien que le vice & d'eux & de nous ait esté produit en toute liberté. Ce que ie m'en vois argumenter probablement en ceste maniere. Le premier mal,c'est le mal intellectuel,volontaire & spirituel, le mal corporel n'est dõc pas le premier. Ils se voyent tous deux en la nature humaine, mais le corporel non volontaire à esté engendré par le spirituel volontaire: puis donc qu'ils se trouuent assemblez en nous, le spirituel à esté quelquefois à part & sans le corporel, par consequent il a esté premierement en la nature purement spirituelle. Car il va des maux comme des biens,puis que le mal se void en nature, il faut qu'il ait quelque ordre, mais non necessaire,ains volontaire: Car le mal volontaire ne peut estre meslé à la necessité, se fondant en la volonté seule: toutesfois les maux volontaires & les corporels reçoiuent entr'eux vne ordonnãce necessaire,veu que les volontaires requierent les non volontaires & l'vn mal,à sçauoir le corporel accuse l'autre.D'auantage la mutation & conuersion est en nous en contemplation de nostre liberal arbitre, & la nature simplement corporelle pour auoir perdu ceste liberté, n'a pas de soy dequoy se conuertir & changer en son opposite,parquoy il est vray semblable que ou le liberal arbitre est le plus remuant & conuertible,le plus actif & le mieux en sa nature, il est là plus propre au changement & plus souple

Premier mal.

Le mal corporel a esté engendré du spirituel.

L'homme se peut changer par le seul moyen de son liberal arbitre.

à ſe contourner à ſa poſte: Parquoy il s'enſuit qu'il a eſté premierement & plus promptemẽt remuable en la nature ſimplement ſpirituelle, qu'en celle qui eſt compoſee de l'eſprit & de la chair, d'autant que ce liberal arbitre qui eſt és hommes, eſt voiſin & meſlé à la nature corporelle, qui eſt raſſiſe de ſoy, peſante & peu maniable, là ou celuy des Anges eſt en ſa pureté & entierement eſloigné de toute condition contraire à ſa promptitude. Ainſi veu que le mal de la mutation ſe trouue directement en la nature moins habile au changement, il eſt dur à croire que la plus habile & remuante ne l'ait ſenty premierement: Ains au contraire il eſt fort vray ſemblable que la corruption toucha la liberté angelique maniable & agile en perfection auãt la noſtre engourdie en quelque façon & apeſantie par la contagion & ſocieté corporelle, & que noſtre mal nous eſt venu du ſien, non neceſſairement pourtant, mais volontairement: car le liberal arbitre n'a nulle obligation à la neceſſité: Ce neantmoins la volonté toute libre & franche qu'elle eſt, ne laiſſe pas de pouuoir eſtre eſbranlee & ſeduite par tentation, perſuaſion & mauuais conſeil, comme fut la noſtre. En outre l'humaine nature eſt moyenne entre la purement ſpirituelle, & la purement corporelle, l'vniuers ne fait qu'vn corps d'elles trois: Puis que l'humaine, qui eſt entre deux & au milieu, fut engendree & produite parfaite, il eſt mal aiſé qu'elle ſe ſoit empiree, ſi elle n'a eſté conuiee & tiree à la corruption par l'vne ou l'autre de ſes voiſines: or elle ne le peut auoir eſté par la cor-

Le liberal arbitre des Anges eſt tres libre.

La volonté bien qu'elle ſoit libre peut toutefois eſtre ſeduite.

porelle, veu que celle-la est sans alteration & entiere: Parquoy ce fut asseurement la spirituelle, estant desia gastee de soy & peruertie, qui par malice & enuie poussa & incita la nostre à se perdre. Finalement comme nous voyons en vn corps sain tout par tout, ou en vne royauté sainemẽt disposee par toutes ses pieces, que si l'alteration & la maladie ne commence à les toucher par la partie principale, elle ny arriue iamais par l'vne des moindres: de mesme veu qu'en l'vniuers basty de ces trois natures originellemẽt parfaites, il est suruenu de l'alteration & de la maladie que nous descouurons clairement en celle d'entre-deux, nous pouuons argumenter par vne tres apparẽte coniecture que la supréme qui ne se voit pas, comme le premier & principal membre de tout ce corps en auoit esté premierement entachee. Par ces raisons nous argumentons probablement que la nature angelique fust interessee auant la nostre, que elle se desbanda de son rang, & se departit auant nous de l'obeissance qu'elle deuoit à son createur. Parquoy il nous reste deux natures corrompues en l'vniuers, non pourtant de pareille mesure. Car il n'est pas concluant si la nature humaine est entierement corrompuë, que la spirituelle le soit aussi, veu que les Anges comme i'ay dit ailleurs, furent produits chacun à part soy, & ne se deduisent pas par succession les vns des autres comme nous faisons entre nous. *Les Anges furent produits chacun a part soy.*
A tant ay-ie suffisamment traité de la cause de nostre originel & general mal, voyons à present de celuy des Anges.

De l'originelle corruption de la nature Angelique,

Chap. CCXLII.

ATtendu que ie viens de vray semblablement monstrer que la nature angelique à souffert de la corruptiõ, voyons maintenant cõme elle y est entree, & comme le vice à trouué place en vne si sainte cõpagnie & parmy des esprits originellement produits de cõdition tres-parfaite & tres-accomplie. Cecy s'offre le premier qu'ils n'õt peu estre induits à faillir par aucune autre nature, veu qu'il n'y a rien au dessus d'eux que la diuinité tressacree creatrice de tout bien & incicatrice à toute vertu : Toutesfois de mesme que i'ay trouué nostre desuoyement auoir commẽcé par la femme, & par elle s'estre communiqué à l'homme, il peut bien estre aduenu en pareil cas que le mal de la nature spirituelle se soit prins premierement à quelqu'vn des Anges qui en ait successiuement empoisonné ses compagnons. Nous auons ailleurs arresté qu'ils ne sont pas tous esgaux en qualitez & en estats: Or voyons comme cela s'est peu conduire. En l'humaine nature qui est cheute par l'instigation d'autruy, il est aduenu que le peché gaigna premierement la partie la plus imbecile & la plus foible, & que par elle il paruint à la plus robuste & vigoureuse d'vne bien mesuree & subtile conduite : Car qui veut donner vne viue charge par la persuasion & tẽter selon l'art, doit essayer premierement & battre l'endroit le plus debile & plus facile à pratiquer, pour ioindre apres auec plus d'auantage, & empor-

Les Anges n'ont peu estre seduits par aucune autre creature.

Peché assaillit premieremẽt la plus foible partie de l'humaine nature.

ter plus aiſément le plus difficile & le plus aſpre. Ainſi en nous le mal gaigna premierement la femme, & s'inſinua ſecondement en l'hōme par ſon moyen: Mais d'autant que l'angelique cheut d'elle meſme & ſans effort eſtranger, il ſemble qu'il en faille argumenrer tout au contraire, & dire pluſtoſt que la corruption y entra par le plus grād & apparent de ſes mēbres, & ſe communiqua par apres à d'autres inferieurs & moins dignes: ioinr que ceſte cheute doit auoir cōmencé par la partie plus apte à la ruine & plus idoine à s'emporter de ſon branſle propre: Parquoy le mal s'empoigna certainement en premier lieu à l'ange, de toute ſa troupe le plus eſueillé, le plus diſpoſt & le plus digne, garny d'vn liberal arbitre ſouuerainement pur & parfait, d'vne façon ſeigneurialle & commandereſſe, d'vne condition actiue & inquiete, & d'vne volonté ſurpaſſant en excellence & nobleſſe toutes les autres: Car ainſi aduantageux ſur ſes cōpagnōs, il auoit & plus d'occaſion de ſuiure ſa propre fantaſie & de s'en orgueillir, & plus d'alegreſſe à ſe contourner & mouuoir, qui ſont toutes aptitudes à la corruption, au changemēt & à la cheute. Ce noble & grand Ange eſtant le premier frappé de ceſte peſte l'eſpandit & ſema parmy les moindres, qui en imburēt ſoudainement leur liberal arbitre, perſuadez par le reſpect & reuerence de leur Capitaine & de leur chef, tout ainſi que noſtre ancien pere ſe laiſſa piper aux paroles de la femme: de maniere qu'il y a quelque relation, quant à l'origine de la faute entre le premier Ange & la femme premiere,

Le peché gaigna premier le chef des Anges.

Aptitudes au changement.

& entre les Anges inferieurs & le premier hõme, quant a la legereté du consentement & de la creance : Voila donc le progrez & la suite de nostre mal-heur, vn des esprits & le plus noble de tous laissa premierement corrompre sa volonté à quelque fantasie desordõnee & vicieuse, cestui-là corrompu tira quelques vns de ses compagnons à sa suitte, l'vn desquels seduit la femme, la femme nostre commun pere. Et en fin d'eux deux s'escoula ceste semence de maux qui tourmente encores leur race.

De la cheute du premier Ange & de ses adherans.

Chap. CCXLIII.

Anges produits en estat de merite.

SI nous adioustons à ce que nous venons de dire du mal originel par quels moyens il infecta le plus grand des esprits, nous en aurons attaint l'entiere cognoissance. Les Anges furẽt premierement produits en l'estat du merite, à ce qu'ils peussent s'acquerir en façon de victoire l'autre estat de triomphe & de iouyssance : & d'autant qu'ils furent doüez pour estre puremẽt spirituels, d'vn liberal arbitre actif prompt & agile à merueille, ce leur estoit assez de merite de le pouuoir fermir en la parfaite assiette de sa naissance, & de pouuoir asseurer leur libre vouloir, & le cõtenir en ce poinct entier & heureux auquel il auoit esté engendré, sans se reietter à quartier de leur naturelle & droite carriere, ce que toutesfois il estoit en eux de faire, si bon leur sembloit, mais à l'homme, non garny

d'vne liberté volontaire si maniante & si brusque, ce n'estoit pas son chef d'œuure que de se maintenir en son siege, ains en outre il auoit encores en charge d'obtemperer & d'obeyr. Ainsi quãt aux Anges s'ils se fussent rassis vn seul moment apres leur creation en l'estat auquel on les auoit mis, d'autant que ceste leur constance eust esté l'actiõ meritoire de leur liberal arbitre, sans doute ils eussent acquis à l'instant la couronne de vraye beatitude, & fussent passez de cestuy leur premier estat en la gloire celeste, ou courõnez selon leurs degrez & conuersans auec Dieu, ils eussẽt deslors establi leur eternelle demeure: mais a peine estoient ils creez que quelques vns d'entre-eux s'esbranlerent à gauche, & au lieu qu'ils deuoient employer d'arriuee leur entiere affectiõ à cherir & embrasser, auant toute autre chose, celuy pàr la liberalité duquel ils venoient de receuoir du rien vne si noble essence, ils la destournerent au rebours, & contre l'obligation de leur condition & estat coururent s'embrasser eux-mesmes & leur propre volõté, de façon que leur premier vouloir & premier amour fut pleine de desreiglement & de desordre (car i'ay assez monstré ailleurs cõbien necessairemẽt Dieu est aimable, & auant nous & auant tout autre creature.) Ainsi le premier Ange & le plus parfait de sa troupe en dignité, suffisance & noblesse, la premiere des creatures de l'vniuers en toute excellence, & la plus voisine de son createur, transportee de l'opinion de sa beauté, de ses grandeurs & de ses aduantages s'escarta la premiere de son deuoir, se cherissant &

Les Anges pecherent incontinẽt apres leur creation.

son particulier bien & hõneur auant toute autre chose & auant Dieu, s'acheminant directement au rebours & à contre poil de la route en laquelle on l'auoit mise, & abandonnant le bõ estat auquel on l'auoit produite pour en prẽdre vn autre diametralement opposite : Parquoy dés le premier bransle de sa volonté elle se fist capitalemẽt ennemie & aduersaire de son createur se parangonnant à sa diuine grãdeur, vsurpant sa prerogatiue & sa gloire, & voulãt & entreprenant de soy-mesme & de sa priuee authorité de maistriser & cõmãder à toute sa troupe, ce qu'elle eust peu faire legitimemẽt & sous la diuine puissance, si elle se fust modestement contenuë en son rang & aux conditions qui luy estoient naturellement attribuees : car faisant son deuoir & aimãt Dieu premierement & soy secondement suiuant son obligation, il n'y a point de doute que to⁹ les autres Anges ne luy eussent esté eternellement obeissans & subiets: mais s'aueuglant en sa beauté, elle se donna la premiere amour qui n'estoit deuë qu'à son createur, elle proposa, la facture à son facteur, l'ouurage à l'ouurier & le subiet à son prince, par où elle fist à Dieu vne iniure & offense la plus grãde qui puisse estre, veu que se mettãt en la place de son maistre en lui desrobant ce qui luy estoit proprement & particulieremẽt deu, elle se faisoit Dieu elle mesme, & le bien souuerain, destruisant & ruinant en soy tout ordre de dilection & de volonté. Et d'autant que l'amour cõuertist l'amant en la chose premieremẽt aimee, ce premier Ange fut soudain cõuerti en soimes-

Si le diable n'eust peché il fust eternellement demeuré maistre des Anges.

me & en sa volonté, il fist de sa propre volonté le but & la visee de toutes ses intẽtions, separee par cõsequẽt d'vne infinye distance de celle de Dieu, de maniere que tout ce qu'il veut depuis il le veut à cause de soy; tout ce qu'il veut il le veut par son affectiõ particuliere, & ne se regle & conforme à nulle autre chose qu'à sa propre fantasie: il est luy-mesme son Prince, son Empereur & son Roy, forgeant par consequent vne seigneurie & principauté totalement contraire à celle de son createur. Or d'autãt que la nature angelique est tres simple, deslors qu'elle à choisi quelque chose, elle s'arreste immuablemẽt en celle-là, & n'en peut apres ny ne veut en choisir ou aimer aucune autre: Parquoy ce premier Ange s'obstina d'abordee en sa vitieuse volonté, il n'ayme plus qu'elle & hait entierement tout ce qui luy cõtrarie, cõme son createur & son sainct vouloir qui combat de toute sa force. Par ce moyen s'engendra la premiere volõté vicieuse & corrompuë & se firent deux premieres volontez opposites, celle de Dieu eternelle toute saincte & premierement bonne, & celle du mauuais Ange nouuelle toute vicieuse & premiere mauuaise. Et veu que la premiere action & le premier ouurage de cest Ange c'est d'auoir fait sa volonté mauuaise, que Dieu auoit creée premierement bõne, il employe tous ses moyẽs & tous ses efforts pour maintenir & defendre ce sien chef d'œuure, il combat pour l'authoriser & pour le faire valoir: mais veu que de ces deux volõtez l'vne est creatrice & l'autre creée, quoy qu'il face la sienne demeurera tousiours

La nature angelique s'arreste immuablemẽt à ce qu'elle à choisi.

au dessous & subiette. Voila le premier combat & guerre des volontez, ces deux premieres tirẽt à leur part toutes les autres, car les bonnes se liguent entierement pour celle de Dieu & font vne troupe & corps auecelle, & les mauuaises se ioignent à celle de l'Ange, & font sous elle vne bande contraire. Ainsi tous les autres esprits qui suyuirent le train du premier, qui consentirent à sa corruption & s'en infecterent, ne sont que vn auec luy, ne peuuent auoir de la volonté particuliere, & sont à la verité membres de ce chef: c'est vne compagnie & armee iointe par mesmes deliberatiõs, mesmes affections & mesmes desseins, iointe si estroitement qu'il est impossible de trouuer ailleurs autre plus pareil cõsentement à mesme entreprinse, ne plus conforme deuotion à l'obeyssance d'vn capitaine, tant ils sont esueillez au cõmandement de leur coronel, d'vne telle ardeur ont ils espousé toutes ses intentions, si asprement ils soustiennent & defendent sa cause, & sont d'vne tant allegre conspiration tẽdus à l'obseruation & execution de sa volonté. De mesme en l'autre part les Anges qui se tindrent en l'alliance de leur createur, qui s'arresterent à la suitte de sa volonté opposite à celle de l'Ange, ne peuuent vouloir que ce qu'il veut, & de leur assemblee s'est composé pareillement vn sainct exercice si ioint & si bien tissu par vertu, dilection & obeyssance qu'il n'est aucune violence qui le puisse descoudre, ny resistãce qui ait dequoy soustenir l'effort de sa puissance: mais cecy en est à dire, que ceste bãde sacree à faute d'vn chef, car quant à Dieu il ne le

Tous les diables sont d'accord.

Cõionction des Anges auec Dieu, & par entr'eux.

Dieu ne peut estre le chef des Anges.

peut estre veu que le chef est part & mẽbre de son tout,& Dieu est luy-mesme tout & ne peut à nulle chose estre part: aussi le chef doit estre de mesme ses mẽbres,& par consequent attẽdu que ceste troupe est de creatures, elle demande vne creature pour chef. Le premier Ange fut naturellemẽt destiné à ceste charge,mais puis qu'a son esciẽt il s'est desbãdé auec les siẽs,& que par son meffait il a iustement perdu ce commandement & son rang, c'est à Dieu d'y pouruoir d'vn autre,& de fournir ceste diuine cõpagnie d'vn capitaine nouueau. Il suffira de remarquer en ce lieu qu'il doit estre creé tout à neuf, & q̃ la restauratiõ estoit necessaire:car auec l'aide de Dieu ie traiteray ailleurs de ses conditions, & comme elle est accõplie. Voila quant à la cheute du premier Ange & de ses compagnons.

De la consideration de l'estat corrompu du premier Ange.

Chap. CCLXIIII.

PVis que la nature spirituelle est corrompuë en son premier Ange & ses complices,il me reste de considerer en elle deux estats differens, le bon & le mauuais,l'entier & le corrompu,& les comparer l'vn à l'autre, comme i'ay fait en l'humaine nature. Ils sont contraires & opposez comme le vin & le vinaigre, & veu que la chose qui se corrompt & qui prend la conditiõ contraire à sa nature se rend d'autant pire qu'elle estoit premierement bonne, & qu'à mesure qu'elle estoit pl⁹ digne en son entier elle deuiẽt

Les choses qui se corrõpent sont d'autant pires qu'elles estoyent meilleures.

par son changement plus vile: comme d'vn vin le plus delicat, il se fait le plus aspre vinaigre: & la cheute d'vn Empereur est plus lourde que celle d'vn priué: il s'ensuit attendu que ce fut le plus grand des Anges qui s'altera & la plus parfaite chose apres Dieu, que sa malignité & sa malice sont aussi extrémes qu'estoit auparauant sa perfection & sa bonté: & qu'il est autãt raualle au dessous de toutes les creatures en mespris & abiection qu'il estoit ou qu'il pouuoit estre esleué au dessus d'elles en dignité & en noblesse. Au reste son mal se tient entierement en sa volonté, car il s'est perdu en voulant, aymãt & choisissant contre raison & contre tout ordre: & la vertu, le bien & perfection de la bonté cõsiste à choisir, aymer & vouloir selon raison & selon l'ordre, ainsi à la verité sa volõté originellement si grande & si parfaite au dessus des autres s'est rẽdue si laide, difforme & contrefaite, qu'il ne se pourroit trouuer tant d'horreur & d'abomination és volontez de tout le reste des creatures quand elles seroient ensemble corrõpues: D'où il aduient que s'en estant rendu extrémement amoureux, & n'ayant rien tant deuant les yeux que le desir de luy complaire, il n'aime par consequent rien que la malice, l'iniustice & le vice, & est continuellemẽt en peine pour multiplier & accroistre le mal, & extirper & destruire le bien son capital aduersaire: parquoy il s'est rẽdu l'origine, la fontaine & racine de tout peché. Et cõme ayãt apres Dieu l'etendement le plus parfait & le plus accomply en toute promptitude, capacité, sçauoir & co-

Le diable n'aime riẽ que le mal.

gnoissance sa peruerse volonté, qui a tout commãdemẽt sur luy, ne l'employe qu'à la meschãceté, corruption, deception, tentation, trõperie, seduction & mensonge, & ayant eschangé toutes ses bontez & qualitez premieres en autant d'imperfections & de vices, l'a rẽdu traistre, calõniateur, enuieux, malicieux & maistre de toute erreur & art detestable. D'auantage ayant sa volonté attachee, liee, cousuë & ioincte obstineemẽt à elle mesme, c'est à dire à la corruptiõ & au vice par le nœud indissoluble d'amour & d'affection, il est si aueuglé par ceste passion amoureuse, l'affection qu'il porte à son vice luy a si fort esbloüy les yeux de l'entendement, qu'il ne se peut repentir de son peché, ny se douloir du mal volontaire qu'il a commis, ignorant de soy-mesme & de sa premiere nature: ce neantmoins il est tousiours à se ronger en soy, à gronder & murmurer contre son createur pour les choses qui se passent outre son gré: d'où il sent vne extréme detresse. Voila son alteratiõ & corruption quasi incomprehensible, voila comme d'vn Ange de lumiere & d'vn Prince de tant de parfaits esprits: il est deuenu chef de la rebelle & condamnee troupe des Anges & Prince de tenebres & du peché.

Le diable ne se peut repentir.

Du mal volontaire & non volontaire du mauuais Ange.

Chap. CCXLV.

NOus auons dit qu'il n'y a que deux maux, le volontaire & le non volontaire, l'vn

de la coulpe, l'autre de la peine, & que le premier s'engendre librement par nous mesmes & pour nostre plaisir, & le second à son occasiõ par le sainct iugement & iustice de Dieu. Puis dõc que le premier Ange mauuais & tous ceux de sa bãde sont coulpables du volontaire, l'ordre de la iustice requiert qu'on leur face sentir celuy de la punition non volontaire & contraint: parquoy tout ainsi que l'homme est exilé de son anciẽne & naturelle demeure & logé en ce lieu comme en vne prison, aussi furẽt dechassez ces Anges du domicile qui leur auoit esté originellement assigné & renuoyez prisonniers & captifs en vne habitation estrangere. Et de mesmesque l'homme, qui est terrestre, fut deslogé de l'endroit de la terre le plus esleué & le plus haut pour estre mis en cestui-cy, infiniement tourmenté d'orages, de pluyes & de vẽts, de mesme & comme par vne suitte de pareille proportion l'Ange qui est tout spirituel fut desplacé de la region du ciel la plus enleuee & renuoyé en la plus basse, qui est celle de l'air pleine d'obscur & tenebreux nuage, & agitee de continuelles tempestes. Or ces deux manoirs sont tres iustemẽt appropriez à l'estat corrompu de leurs hostes, car comme le nostre est acommodé proprement au chastimẽt de nostre demerite, aussi est celui des Anges au leur, nõ toutesfois que ce leur soit vne prison perpetuelle, ains seulement tẽporelle: car pour la perpetuelle: il leur est preparé vn gouffre & abysme espouuẽtable & hideux au fonds & centre de la terre, garny d'vn feu eternellement bruslant & cuysant, du-

Les diables chassez du ciel.

L'enfer.

quel ils seront incessammẽt martirisez, sans que leur nature incorporee les en puisse garẽtir, veu que c'est par l'ordonnance d'vn iuge tout-puissant, auquel il n'est rien mal aisé & qui veut & peut en ceste maniere proportionner la peine, à la faute, à l'hõneur & gloire de sa tres-haute iustice. D'auantage tout ainsi que ce premier Ange, meritant par vne immobile constãce, se fust premierement acquis en recompẽse l'establissement de sa demeure au lieu de sa naissance, & se fust encores acquis au delà vne gloire eternelle & le premier siege apres son createur, tout ainsi ayãt fait au rebours, & s'estant rẽply d'autant de mal qu'il auoit de bien originellement en soy, s'estant departy de l'ordre de nature & reietté par consequent en l'ordre de iustice, c'estoit raison qu'il luy aduint aussi tout au cõtraire, & qu'il fust premierement exilé de son habitatiõ premiere & emprisonné ailleurs comme vn criminel attendant son iugemẽt: & secondemẽt que au lieu de la gloire eternelle il fust precipité en vne peine & douleur de mesme mesure. Et bien que par son incorrigible & immuable obstination au peché, il soit destiné à la peine capitale & condãné au dernier supplice dés lors qu'on le desplaça de sõ siege, toutesfois l'executiõ de la diuine sentence sursied iusques au general iugement & dernier iour, autrement il n'eust eu, ny le moyen, ny la puissance de tenter nos premiers peres. Ce temps pendant, attendu que le lieu de la geolle & de la punition ne doiuẽt pas estre semblables, il ne souffre en ce caligineux & nubileux air, où il se tient, nulle peine

Le Diable n'est encores punidu dernier supplice.

hors celle de la prison par l'ordõnance de iustice, mais apres sa condamnation, il sera bien mis ailleurs & plus mal pour souffrir l'execution de sa souueraine sentence, où luy & les siens porteront le iuste chastimẽt non seulement de leur faute premiere, mais des autres depuis commises. Ce lieu se nomme l'enfer, qui est preparé au premier Ange, comme au chef, à ses compagnõs, comme à ses membres à tous leurs consentans & adherãs, comme faisans vn corps & college auec eux. Il s'obserue en nous pareille procedure. Nous sommes premieremẽt logez en ce cartier du monde cõme en vne prison, attẽdans de nous presenter à la generale assignation de ce grãd iour, pour ouyr nostre derniere sentẽce qui tirera apres soy vne execution immortelle. Or d'autãt qu'il n'y a qu'vn seul iuge tout sçachãt & tout clair voyant, il appartiẽt à son authorité & diuine maiesté de tenir vne seule cour & d'ouurir vne seule audience publique, patẽte & vniuerselle, en laquelle sur le champ & en vn moment il iuge & determine toutes choses definitiuement & pour tout iamais : mais quant au mauuais Ange, bien que pour ceste heure il ne souffre par iustice, si ne laisse-il pas de se tourmenter & mal mener incessamment en soymesme pour la vehemente agitation & inquietude continuelle que luy donnent ses cogitations desordonnees & malicieux pensemens, d'où il est plain de tenebres, d'horreur & d'effroy & accompagné d'vn tourment desesperé, pour ne pouuoir tousiours satisfaire à ses hayneux desirs & insatiable volonté de nuire : toutesfois

Dieu est le seul iuge tout viuant.

Le diable se resiouist & repose quelquefois.

tesfois il ſe repoſe auſſi & ſe contente ſi quelque fois il peut paruenir à ſes attaintes. La ſeule occaſion de ſa ioye c'eſt d'executer quelque mal, & ſon plaiſir croiſt à meſure que ſa faute eſt plus grande, comme au rebours ſon plaiſir & ſon ennuy ſe meſurent & ſe rapportent aux biens qu'il voit faire : mais c'eſt luy meſme non pas Dieu qui luy donne ceſte peine. Voila ce que nous auions à dire du mal volontaire, & non volontaire du premier Ange.

Comme les hommes ſe rendent membres du diable.

CHAP. CCXLVI.

NOus eſtabliſſions tantoſt deux ſouueraines volontez & premieres, toutes deux diuiſees conſequemment & ſeparees l'vne de l'autre, la volonté de Dieu commune origine de tout bien, & la volonté du premier Ange commune origine de tout mal. Ainſi veu que toute volonté premiere, entant qu'elle eſt premiere, ne reſpond à nul autre, ains fait en ſoy meſme ſa ſouueraineté, ſon empire, ſes loix & ſes ordonnances, il s'enſuit qu'il n'y a que deux royaumes, celuy de noſtre Dieu tout puiſſant & celuy du mauuais Ange, & que toutes les volõtez ſe rapportent à l'vn ou a l'autre. l'Ange pour auoir comme Dieu vn propre vouloir biẽ qu'il ne luy appartienne point, apete & deſire pareils aduantages aux ſiens, comme l'adoration & l'honneur, il veut qu'on le reſpecte, qu'on le prie & qu'on le tienne pour Dieu : & obſtiné en ceſte ſuperbe & inſolence effrenee ſe ſert de

Il n'y a que deux royaumes.

L'orgueil du diable.

toutes inuentiõs à produire des œuures esmerueillables, & employe tous ses autres moyens pour s'acquerir vne gloire & reuerence diuine: le dernier but de ses intentiõs, c'est d'accroistre son royaume & son empire, & d'appetisser celui de Dieu, & l'aneantir de toute sa force. Or voyant l'homme produit pour la grãdeur & gloire de son createur & destiné à estre esleué au rang & en la place delaquelle on l'auoit desmis, il cõmença à dresser tous ses aguets & embusches pour no⁹ destourner & faire perdre ce bien tant a cause de l'enuie de nostre bon-heur qui le rongeoit, que pour diminuer par ce moyẽ en quelque chose la gloire de Dieu, & pour aussi nous tirer à sa part & nous adiouster à sa domination au rang de ses Anges. Ainsi il ordonna toutes ses entreprises pour nous esgarer de nostre droite carriere, & pour en nous esloignant de la societé & alliance de Dieu, veu que autrement il ne le pouuoit faire, nous ranger à sa subiection & empire: & d'autant que le seul moyen d'y paruenir, c'estoit d'ẽgẽdrer en nous vne volonté particuliere & la desobeissan ce, il suiuit ce train, sçachãt qu'il cheuiroit apres de nous tout à son aise, veu que toute volonté qui n'est pas iointe à Dieu reuient necessairemẽt à sa iurisdiction & puissance. Il captiua premierement & pippa la femme, par la femme l'homme, & par eux deux en fin toute leur posterité: ce fut la subtilité malicieuse de son progres, & voila cõme par accident il deuint maistre du genre humain, & comme il absuiettit nostre nature à la tyrannique seigneurie de sa volonté. Toutefois

Le diable ne cherche qu'a nous rendre des siens.

Comment le diable deuint maistre du genre humain.

L'homme n'est subiet au Prince des maladies ainsi que eux.

ses Anges sõt sous lui autremẽt q̃ nous, car nul d'ẽtre-eux n'a aucune particuliere volõté, ils se raportẽt tous d'vn courage, de pareille affectiõ & vnanimement à celle de leur chef, ils compromirent dés le cõmencement en elle seule, & la choisirẽt pour leur guide cõmune: à ceste cause s'estans entierement despoüillez de leur propre vouloir, ils sõt inseparablemẽt vnis au vouloir de leur Prince, ne visent qu'a sa grandeur, obeyssance & seruice: & d'autant qu'ils le font volontairement & sans contrainte, ils dressent vne royauté non double & diuisee, exempte de querelle, de discord & de guerre. Le premier Ange mauuais vse de tous les autres comme il luy plaist, il leur commande & les manie à sa fantasie, sans contredit & sans resistence. Voila pourquoy ils sont siens, s'estans donnez volontairement & offerts à luy, & sont veritablement ses membres, comme nos membres sont nostres. Ceste vnion & indissoluble conuention de volontez, c'est la force de l'Empire du diable, c'est sa grande defense & puissance. L'homme n'est pas ainsi membre du mauuais Ange, & luy est suiet d'vne autre façon: car autrefois estant ioint à Dieu & se rapportant entierement à sa volonté, il n'en auoit aucune priuee & particuliere, mais depuis en se departant de ceste vnion tres-heureuse (enquoy il est pareil auec le premier Ange) & se debendant de son deuoir, il achemina aussi de sa part vne nouuelle seigneurie en soy & nouuelle maistrise, se faisant Prince & Dieu de soy-mesme: de façon qu'il y a deux volontez premieres contraires à la diuine vo-

Empire du diable.

Deux volontez contraires à Dieu.

lonté, celle de l'Ange & celle de l'homme, mais celle de l'Ange ne se vit iamais iointe à celle de Dieu : car si elle ne l'eust esté vn seul moment, elle ne s'en fut iamais desprise, & au rebours celle de l'homme l'à esté autresfois, & s'en estant separee par l'impulsion de l'Ange, se troua seule sans teste & sans chef, & donna passage & entree à l'authorité tyrannique de l'autre, laquelle estant premiere, plus grande & plus puissante se saisit incontinent de la domination & de la maistrise, & trouuant la nostre à l'escart seule, esgaree, sans capitaine & sans guide, & la trouuant au demeurant singuliere, mal affectee enuers Dieu, & tout par tout de son humeur & de sa façon, la captiua facilement & sousmist à sa puissance, mais ce fut par surprinse, l'homme ignorant & non le sçachant : car il ne c'estoit pas departy de l'obeissance de Dieu, faisant son compte d'estre sousmis à celle d'autruy, ains pour se commander souuerainement luy mesme : mais le diable le trouuant marqué de sa marque, qui est la male-grace de Dieu & propre volonté, le retira par droit de superintendance & rangea à sa subiection violente & contrainte. Voila comme pensans eschaper la iuste royauté de nostre createur, nous no^9 trouuons empestrez en celle du Diable, & comme outre nostre intention nous sommes faits ses membres au lieu d'estre membres de Dieu. Le mauuais Ange s'est emparé de nous, comme d'vne nature estrangere qu'il s'est appropriee, mais il commande à ses compagnons comme estans siens & de sa propre famille, de mesmes

Comment le diable nous fit sens.

que l'arbre porte quelquesfois des branches qui sont siennes & vrayement de sa race, & quelque autrefois il en porte d'empruntees & d'adoptiues: toutesfois quelque subiection qui nous tienne: d'autant que nous ne pouuõs perdre nostre propre volonté qu'en nous reioignant encore vn coup à celle de Dieu, elle demeure tousiours en nous, voire nostre tyran nous l'entretient & augmente tant qu'il peut, d'autant que c'est par elle que nous sommes à luy, que c'est le fondement de sa iurisdition & le seul outil par lequel il multiplie les maux, qu'il effectue par nostre moyen comme par ses mẽbres (car il fait souuent par l'homme ce qu'il ne peut faire luy mesme.) Nostre propre volõté ce sont les resnes par lesquelles il nous pousse, arreste & manie comme il veut, veu que c'est la fontaine de tout nostre peché & iniustice. D'auantage à cause qu'il y-a plusieurs hõmes chacũ garny d'vne particuliere volõté, & qui n'est pas celle de son compagnon, si ce n'est quelquefois par rencontre d'vne cõmune conspiration à la meschanceté, il y eschet tout plein de querelles, de dissensions & de guerres entre no⁹, & par cõsequẽt nous sommes dissemblables en cela de la condition des mauuais Anges, incapables de diuisiõ & de discorde, pour n'auoir nul particulier vouloir, & pour se rapporter en cõmun à celuy de leur & nostre Prince. Ceste multiplicité de propres volõtez en l'humaine nature sert encor d'vne singuliere cõmodité aux intentiõs de nostre abominable conducteur: car cõme il ne se plaist qu'au mal, celuy est vn tresaggreable exer-

Propre volonté moyen par lequel le diable nous maistrise.

D'ou sourdent les guerres entre nous.

cice de no⁹ esmouuoit & armer les vns cōtre les autres, nation contre nation, royaume contre royaume, & de voir sa peruerse volonté si promptement & si alaigrement executee par nous, membres & instrumens trop aptes à sa detestable malice. Au reste il exerce en nous son authorité persuadant, suggerant, tentant, esmouuant, preschant, apprenant & eschauffant à toutes façōs de mal en mille & mille traistresses manieres nos volontez, qu'il tient à sa mercy, & qu'il assaut & agite non à la descouuerte, mais à cachettes, par dessous main, secretement & impreceptiblement. Parquoy il nous reste que le diable se sert des Anges ses subiets comme de ses propres membres & naturelles pieces de son corps, mais eux & luy se seruent de l'homme comme d'vn faquin & portefaix, ou pour mieux dire, comme d'vn cheual & d'vn asne, qu'ils picquent & montent à leur besoin : car de mesmes que ces bestes ne cognoissent pas le maistre qui les cheuauche, aussi ne cognoist pas nostre volonté ces mauuais esprits qu'elle a tousiours à dos, & qui comme sus leur propre monture vont, viennent & se conduisent sur elle par tout où bon leur semble. Voyez le piteux & miserable estat de ceste poure creature raisonnable nō cheute seulement d'vn si grand aise & priuee de tant de biens, non seulemēt deuenuë subiete & captiue d'vn si cruel tyran & de tous ses supposts, & deuenuē esclaue des esclaues, captiue des captifs & serue des serfs, mais encores asseruie à vn ministere vil, abiet & non propre que aux bestes brutes.

Comment le diable exerce en nous son authorité.

Les diables se seruent de l'homme comme d'vn porte faix ou d'vn cheual.

Des diuerses prisons d'hommes.

Chap. CCXLVII.

IL y a diuerses prisons de l'homme, l'vne corporelle, c'est le lieu auquel il se tiẽt à present: l'autre spirituelle, en laquelle sa propre volonté se trouue ignoramment emprisonnee. C'est la volõté du premier Ange mauuais qui sert d'vne geolle generale & cõmune à toutes le volontez particulieres & corrõpuës des creatures: L'Ange se fit luy-mesme ceste prison & si enferma de son gré: & apres luy tous ses supposts. La tierce pl⁹ ꝑpre & spirituelle aussi, c'est nostre particuliere volõté: car ceste ꝓprieté & particularité de nostre vouloir, c'est la chesne qui no⁹ garrotte & qui no⁹ lie à la subiectiõ du premier Ange. Ainsi l'hõme se sert luy-mesme de geollier & de garde en la prison du diable, & en ceste cõmune cõciergerie des mauuaises volontés. Certes il n'est point de pesant fais ni de ioug insuportable au pris de celuy q̃ l'hõme s'est luy-mesme forgé, il n'est point de violente seruitude au pris de celle de nostre volõté insatiable, qui s'estant departie de l'vnité, de son propre obiet, s'estãt eslongnee de Dieu qui deuoit estre sa fin vnique & seule visee, se desmembre necessairemẽt, se dissipe en autãt de parts qu'il s'offre à elle de concupiscence d'enuies, d'appetis & de nouueaux desirs, & qui se trouue où qu'elle aille embarrassee tousiours dans le mal. Si elle a ce qu'elle demande, d'autant qu'elle s'esiouit contre Dieu, d'autant que toute affection qui part d'elle est vicieuse, & cõsequemment toute iouyssance, la voilà saisie

Tierce prison de l'homme.

Nostre propre volonté nous tient en seruitude tres estroite.

du mal de la coulpe. Si elle n'a pas ce qu'elle demande, la voila en peine pour ne le pouuoir obtenir. Somme, elle est assiegee de toutes parts des maux ou de la coulpe ou de la peine. Or tout ainsi que la premiere volõté du premier & mauuais Ange, c'est la prison spirituelle de toutes les volontez particulieres: aussi est la premiere volonté de Dieu le palais de toutes les communes volontez: de façon que d'estre en sa particuliere volonté c'est estre en prison, en seruitude, en la subiection tyrannique du diable, parmy la misere, le vice, la douleur, la tristesse & la semence de tous maux: & en estre hors & sous la volonté de Dieu, c'est estre au vray pays de sa naissance, c'est estre en toute liberté deliure de toute captiuité & tyrannique puissance du peché, garni des vrays thresors, biens & richesses, accompagné de toute bonté, vertu, & saine conscience & comblé d'vn solide contentement, satisfaction & liesse: car la proprieté en la volonté c'est le dernier mal estre, & la communauté c'est le bien estre souuerain. Nous pouuons recueillir des choses precedentes qu'il n'y a que deux premieres volontés, & qui ne furẽt iamais coniointes, celle de Dieu & celle du diable: l'vne bonne, l'autre mauuaise: l'vne maistresse, l'autre suiette, ausquelles deux seules se raporte necessairement tout autant qu'il y en a d'autres, & que de malheur les nostres se sont toutes mises à la suite de la mauuaise: d'où nous pouuons apres tirer la cognoissance du bien & du mal tant de l'humaine que angelique nature: mais qui voudra voir plus particulierement

Estre en la propre volonté.

Estre hors de sa propre volonté.

Deux premieres volontez.

tout cecy,qu'il fueillette le liure des sainctes escritures, de la foy & veritéinuiolable, duquel i'ay ailleurs amplement traité, où il trouuera tesmoignees par authorité toutes les choses q̃ ie deduits en ce liure par forme de preuue: Ainsi tant par le sainct liure de la Bible, que par celuy des creatures qui s'entr'aident & fortifient l'vn l'autre, l'homme peut estre certainement instruit & aduerty de son entiere creance. Il y a assez dequoy s'enquerir, mais il suffit de sçauoir en effet comme les choses se portẽt, & de chercher du remede à nos maux, croyans auec toute resolutiõ & asseurance de foy que Dieu estãt infiniement sage, bon & puissant à fait tout ce qu'il a fait pour le mieux & comme il deuoit estre, & imputant non a luy mais a l'homme le mal.

Diuerses considerations concernant l'originelle corruption de nostre nature, & la conclusion de ce propos.

CHAP. CCXLVIII.

L'Humaine nature se diuise generalement en nos deux premiers parens & en leur posterité: la difference de ces deux membres consiste en ce que l'homme premier & la femme premiere reçeurent leur entiere & cõplete forme de la main expresse de Dieu sans le moyen d'aucun instrument ou adioinct, & qu'en leurs successeurs le corps s'engendre par leurs peres, & l'ame raisonnable leur est dõnée & creée immediatement de Dieu, d'autant qu'estant im-

Generale diuision de la nature humaine.

mortelle & indiuisible elle ne peut partir que de luy : ainsi tous les descendans de ces deux premiers sont leurs enfans en cõtemplation du corps & non de l'ame, & la chair de tout homme naturellement engendré fut radicalement en eux. Parquoy la macule originelle ne nous touche que par la corruption du corps & de la chair, & nous touche par consequent & infecte d'vne autre maniere qu'eux, car en eux la corruption donna premierement au liberal arbitre & à l'ame & puis descendit à la chair : de façon que le mal de la volonté causa le corporel, comme nous disions tãtost, & en nous c'est le corps qui est premierement offensé & qui par sa contagiõ corrompt nostre liberal arbitre & nostre ame. Dieu nous l'a donné saine & bien entiere, mais se meslant à vn corps brutalement engendré & contre la vraye façon, à vn corps polu, alteré, mortel, rebelle à la raison & plein de concupiscence desordonnee, elle s'infecte, se corrompt & se laisse aller à ses imperfections. Puis que ce sont deux pieces ioinctes ensemble, il faut que l'vne ou l'autre tire à soy sa compagne: Or l'ame ne peut tirer la chair reuesche cõme elle est enseuelie & allanguie en ses plaisirs, à raison de la mortalité : ainsi elle se laisse emporter à elle, & suit les qualitez & conditions corporelles, se rendant vicieuse, imparfaite, desordonnee & ennemie à son createur. Ce qu'elle nous descouure clairement, quand elle est à mesme d'vser de son liberal arbitre: car nous luy voyons mescognoistre & soy & son Dieu, nous luy voyons ignorer son bien, son mal, & se lais-

Peché toucha premieremẽt l'ame des premiers hommes.

Peché originel offense en nous premierement le corps.

ser guider à son propre vouloir par le sentier du peché, de l'offense & de toute iniustice : Et tout celà pour la societé de la chair premierement peruertie par nos anciens progeniteurs, car il est certain que Dieu l'auoit produite entiere.

Or l'ame est au corps en deux façons, l'vne auant pouuoir iouyr de son liberal arbitre & vouloir de sa propre volonté, bien qu'elle n'ait encor lors meffait de soy en nulle façon si est-elle immonde, desplaisante, difforme, mauuaise, & iniuste quant à Dieu par la tache & infection de la chair corrompue, race du premier homme mortellement hay de Dieu pour ses iniquitez & offenses, d'où elle succe originellement sa naturelle inclination & propension au peché, & s'abreuue dés sa naissance d'vne aptitude à faillir quant elle sera à mesme de le pouuoir faire. Voila comme nostre ame est maculee par la cõtagion de la chair auãt que d'auoir dequoy consentir & vouloir, & comme ceste macule & vicieuse habitude luy est imputee, bien qu'elle ne soit pas volontaire. Son second estat en ce corps est quant elle iouïst de son liberal arbitre & volonté : Car lors d'autant que son liberal arbitre est peruerty & sa volonté iniuste & desordonnee, & qu'à ceste cause elle ne peut rien produire qui vaille: elle commence d'actuellemẽt faillir à son escient, de contreuenir aux commandemens de son createur : & de l'outrager sans cesse : d'ou elle empire de plus en plus sa cause en son endroit, car les fautes qu'elle fait lors sont toutes volontaires & engendrees par vne malice pourpensee, & luy sont à plus forte rai-

L'ame est au corps en deux façõs.

ſon imputees, puis que celles-la l'eſtoient qu'ignoráte elle empruntoit de la chair: Ainſi elle eſt chargee de deux maux, l'vn originel qu'elle ne commet pas, l'autre actuel qu'elle commet, qui ſont tous deux comptez à l'homme, & ſont par conſequent tous deux maux de la coulpe: Parquoy il y a vne coulpe originelle & vne autre actuelle, de laquelle ſeule fut coulpable noſtre premier pere: Pour le mal originel que noſtre ame n'a pas commis, mais ſuccé de la chair, ignoramment & non volontairement, elle merite d'eſtre eternellement ſeparee de la compagnie de Dieu, mais non pas d'eſtre chaſtiee par iuſtice de quelque mal non volontaire ou de quelque peine ſenſible: Pour l'actuelle qu'elle a commis franchement & volontairement, elle doit iuſtemẽt encourir vn mal non volontaire, & vne peine eternelle. C'eſt vn grand teſmoignage de l'exacte & incomprenſible iuſtice de Dieu, dequoy nous luy voyons à l'œil punir en noſtre ame la tache qu'elle ne s'eſt nullemẽt faite, & qui luy a eſté ſans ſon ſçeu chargee par autruy. Voila comme en nos premiers ayeuls le mal & corruption de la chair partit originellement du mal & corruption du liberal arbitre & de leur ame, mais en leur poſterité le mal du liberal arbitre ou de l'ame, part originellement du mal & corruption du corps & de la chair. C'eſt l'ordre de to⁹ les maux, pechez & coulpes de l'humaine nature: car tout ce que nous auõs de mal & que nous faillons en toutes façons prend ſon commencement & origine au mal & en la faute de noſtre premier pere. Son mal vo-

Coulpe originelle & actuelle.

lotaire qui fut actuel est le premier. Le mal originel est apres, qui s'estend d'vne loy commune en nous tous qui descendons de luy par vne voye de volupté lasciue, de façon que de ce peché il y en a autant que d'hõmes, & finalement chacun multiplie en soy à la suitte de l'originel des pechez actuels sãs nombre, & en ceste maniere le monde se peuple & se remplist de pechez. Au surplus encore que Dieu cree l'ame & l'vnisse a vn corps imparfait, ce n'est pas à dire pourtant qu'on luy puisse attribuer l'infection & corruption qu'elle y prend, ny n'est contre sa saincte iustice que le peché originel entache toute la race: Car il estoit plein d'ordre & de raison que la nature humaine fust produite cõme elle fut, & que pour la multiplier le premier homme engendrast d'autres corps, esquels preparez & aptes à la receuoir, Dieu logeast de sa main vne ame raisonnable & immortelle, qui pour estre acouplee à vn corps aussi immortel, purgé & entierement obeissant à la raison, ne peut souffrir aucune alteration, vice ou inclination mauuaise de ce meslange: Mais l'homme ayant tout gasté & rendu son corps mortel & rebelle, encores falloit-il que tout tel il le transmist à ses successeurs, & que Dieu les pourueust d'vne ame, suiuant sa premiere institution & le train auquel il auoit desia acheminé la nature: Et quoy que l'homme eust peruerty à son dam ce qui luy auoit esté mis entre mains, ce n'estoit pas raison pourtant que Dieu retirast son dessein & son entreprinse. L'homme par iustice à encouru la mortalité de la chair, qui la rend

Dieu n'est coulpable des pechez de l'hõme.

L'hõme par iustice a encouru la mortalité.

ainsi rebelle & corrompuë: car si elle estoit immortelle, elle seroit sans doute tout autre qu'elle n'est: Parquoy puis que ceste corruption qui est en la chair luy viẽt par le chastimẽt de vraye iustice, il eust esté entierement indigne de Dieu de changer à ceste occasion son premier proiect & le bel ordre des choses qu'il auoit desia mis en train, il ne deuoit laisser pour cela de continuer à creer des ames pures & mundes & les associer à nos corps, quoy qu'elles s'y deussent soüiller & empirer: Car ceste soüilleure vient de l'homme qui a ainsi embourbé de vice & empuanty ce vaisseau. La corruption originelle ne pourroit passer en l'ame, si la peine de la rebellion & de mort n'auoit precedé en la chair, & ceste peine ne fust iamais suruenuë en la chair, si la coulpe ne l'eust premierement deuancee. Or la coulpe est certainement partie de la libre volonté de l'homme & nullement de celle de Dieu: Parquoy l'alteration qui touche nostre ame vient du vice du premier homme & de la mauuaise conduite de sa volonté, non de Dieu ny de la nature parfaite qu'il luy auoit au commencement attribuee. D'auantage ce n'est pas la generation & propagation qui pousse de soy ce mal à la posterité, mais la brutale volupté & libidineuse lasciueté qui se ioinct à elles, & qui est sans doute engendree par ceste premiere corruption de nostre volonté. Car auant nostre cheute, bien qu'il y eust de la generation & de la propagation, elle n'estoit toutesfois aucunement meslee de ce plaisir lascif & vicieux appetit. C'est ce que nous auions à dire du change-

Le pechéest party de la libre volõté de l'homme.

Qui pousse le peché originel en la posterité

ment & perte de l'humaine nature, & de nostre present estat, en quoy consiste l'entiere science du deuoir & du faire de l'homme.

Des moyens de la reputation du genre humain & de la triple barriere qui est entre Dieu & nous.

CHAP. CCXLIX.

PAr mon discours precedent, i'ay clairement monstré que l'hõme fut premierement produit d'vne tres-parfaite nature, & qu'il en est maintenant extrémement eslongné, abandonnant & fuyant ses souuerains biens, la ioye eternelle, le Royaume celeste, la compagnie de son createur & son sainct heritage, pour ausquels paruenir il auoit esté mis au monde : & se precipitant au gouffre de toute misere & angoisse: courant à bride auallee vers la desolation, destresse & peine immortelle, & s'acquerant, pour faire brief, tous les maux que i'ay monstré ailleurs accompagner necessairement la pestilente & pernicieuse amour de soy-mesme. Bõ Dieu quel fruit & quel aduantage seroit-ce à l'homme d'estre retiré de ceste miserable & abominable condition, pour estre remis en la sienne entiere & premiere? quel plaisir d'estre arraché de la captiuité & subiectiõ de ce cruel & traistre tyran de mauuais Ange, pour estre rendu à la douce obeyssance de son pere celeste pleine de franchise & de liberté tres-accomplie? & d'estre ramené d'vn escarté chemin espineux, & bourbeux, le guidant droit à sa totale ruine, à la

voye pleine & vnie de la felicité & beatitude eternelle? Grande est la difference de l'extréme tristesse à l'extréme liesse: & qu'est-il d'extréme en la liesse, si ce n'est le iouyr de tous les plaisirs & biens qui se peuuent imaginer & comprendre? C'est à dire, de la societé priuee & familiere cõpagnie de nostre grand & tout puissant createur, d'auoir pour tres-fidelle & inuiolable amy le haut & souuerain maistre du ciel, & de la terre, & pour freres & compagnõs tous les diuins & bien-heureux esprits de sa suite. O quelle obligation, quels grands mercis à celuy qui briseroit ces pesans fers: ces mortelles chaines du diable, de la corruption & du peché pour nous rendre à ce premier estat plein de santé, de contentement & de vie, & qui s'armeroit pour nostre deffense contre ces grandes legions de maux, qui nous foullent au pied & meurtrissent sans cesse, & qui nous desroberoit de l'ire de Dieu & de sa rigoureuse iustice, pour nous rendre à sa bien-veillance, douceur & mansuetude! Mais qui seroit-ce qui le pourroit? seroit-ce vn homme ou vn Ange? à peine seroit ce l'homme criminel de leze maiesté, prisonnier & captif entre les mains de la iustice, embuté au courroux espouuantable de Dieu & au furieux empire du diable: encores ne seroit-ce pas vn Ange veu qu'il ne sçauroit, estãt finy, garantir vne charge infinie: Car si la coulpe est infinie d'autant qu'elle offense vn infiny Dieu, il s'ensuit que la peine son ordinaire compagne le doit estre aussi: Parquoy ny l'homme, ny l'Ange, ni nulle simple creature n'est suffisante à

Extrémité de liesse.

Qui nous pourroit restituer,

L'hõme ny l'Ange ne peut restituer l'homme.

ce

te faire. C'est à Dieu seul qui nous a creez à qui il appartient de nous reformer, car c'est plus de reformer que de creer. & qu'il soit ainsi en la creation rien ne resiste au createur, & rien n'empesche qu'il ne manie & façonne sa creature cõme il veut, mais en la restauration & reformation on a à combattre & à forcer la coulpe, la peine & encores la volonté corrompuë. A ceste cause si hors Dieu nulle chose n'a le pouuoir de creer l'homme, à peine auroit elle dequoy le restablir & le reformer : Reste donc ou qu'il ne se peut faire, ou que Dieu le doit faire. Mais comme le fera-il, luy qui est l'outragé, l'iniurié & le mesprisé ? comme remettra-il ce criminel qu'il à si fort en hayne & à contre-cœur; luy sa partie, son iuge & luy-mesme la iustice blessee & offensee. La iustice se bandera elle cõtre soy? se pourra elle chocquer elle-mesme, & frustrer sa propre & naturelle inclination à la punition & à la vengeance? rebouchera elle & rabatra de sa main le trenchant de son ire, qu'elle a esmoulu & affilé par tant d'extremes, & insuportables iniures ? Sans doute il ny a point de remede à nos maux, il ne reste nul moyen de nous rauoir, si la iuste indignation de nostre createur n'est premierement satisfaite, & si on ne luy oste de deuant les yeux nos pechez, iniquitez & offenses: il faut necessairement contenter sa iustice, & desraciner de fons en comble l'iniure que nous luy auons faite : Car comme rentrerions nous en sa grace, tant que l'obiet de son courroux demeureroit en nature? Certainement le courroux & l'amitié ne logerent onc-

C'est p'us restaurer que de creer.

ques enſemble. Or ſus cherchons donc par où nous pourrons auoir ceſte iniure, trouuons le moyē d'arracher ceſte barriere d'entre Dieu & no⁹. Il n'y a qu'elle & linimitié ſa fille qui s'oppoſent à noſtre reconciliation & racoitance, & qui nous gardent de rentrer en noſtre naturelle maiſon & celeſte heritage. L'iniure & offenſe de nos deux anciens parens, comme faite par toute l'humaine nature qui conſiſtoit lors en eux, oblige generalemēt & en coulpe tous ceux qui en ſont. C'eſt elle qui d'vn coſté nous bouche l'entree de la grace de Dieu : de l'autre part c'eſt l'offence particuliere & perſonnelle imputee à noſtre ame par la contagiō corporelle, & s'attachent ordinairement à chacun de nous, qui par vne generation de ſoy luxurieuſe & vicieuſe deſcendons de ceſte double tige. Voila vne ſeconde barriere qui nous empeſche d'accoſter noſtre createur, & de nous remettre en ſa bienvueillance. Il en eſt encores vne tierce cloüee & verrouillee par les pechez & offenſes actuelles & volontaires que chaque homme iournellement commet. Parquoy ne conſiderent qu'en general ces empeſchemens & obſtacles (car à la verité chaque faute ſinguliere fait en outre le ſien) & diuiſant en trois l'humaine nature, nous pouuōs dire qu'elle eſt repouſſee de l'accointāce de Dieu par trois fermures. La premiere maſſonnee par le peché de noſtre premier pere, la ſeconde par la deriuation & inſinuation de ſa coulpe en chacun de nous, & la tierce par les fautes que ſciemment & volontairement nous commettons. La premiere arreſta le premier

Empeſchemens de noſtre reconciliation auec Dieu.

Trois obſtacles entre Dieu & l'homme.

homme & la femme premiere, la premiere & la seconde s'opposent aux petits enfans qui n'ont encores point de maniment de leur liberal arbitre, & toutes trois ensemble se presentent franchir tout le reste des hommes : Mais quiconque soit apres les premiers, ioüyssant ou non ioüyssant de sa liberté volontaire, qu'il se propose d'auoir à fausser pour le moins ces deux vniuerselles & originelles clostures. Car quand bien il seroit quitte de la tierce & derniere, encores l'arresteront elles sur bout : elles entieres il est impossible à tout homme d'approcher de plus pres son souuerain bien : c'est là le plus fort de nostre besongne. Puis donc que l'offense & l'iniure nous empeschent en tant de manieres le libre accez à nostre createur, razon les rez pied rez terre de nostre chemin, afin que leur ruine nous face voye à rentrer en nostre paternelle maison, & ioindre le bon-heur & la felicité immortelle qu'elles nous cachent & desrobent.

D'vne seconde & infinie obligation qui est engendree en nous par nos offenses.

Chap. CCL.

MAis par ce qu'il seroit impossible de trouuer le propre moyẽ à effacer nostre offense, si premierement nous ne sçauons ses conditions, sa nature & son importance, voyons combien c'est qu'iniurier son createur, & à combien & quoy l'hõme s'est obligé pour l'auoir offensé. La condition de l'iniure est de croistre & *Conditiõ de l'iniure.*

augmenter à raiſon de la grãdeur de celui qu'elle offenſe (tout ainſi que nous diſions ailleurs de l'amour & de la volonté.) Puis donc que nous auons vn createur de maieſté, puiſſance & bonté infinie & incomprehenſible, à ſa proportion, deuons nous eſtimer la grandeur de l'iniure que nous luy auons faite, & par conſequent auſſi la grandeur de noſtre obligation au chaſtimẽt & à la peine qui ſuiuent pas à pas l'iniure & l'iniuſtice. D'auãtage attendu que noſtre meſpris deſtruit autant qu'il peut l'honneur, le nom & la gloire de Dieu, qui ſurpaſſent en pris toutes les creatures comme faites à leur occaſion, & qui ſont incapables d'eſtimation comme egallant la grãdeur de luy-meſme (ainſi que i'ay monſtré là où i'en parlois particulieremẽt) il s'ẽſuit que l'offenſe de l'homme en ceſte part là, & conſequemment ſon obligation & ſa peine ſont infinies auſſi & ſans meſure. En outre veu que celuy qui fait le vouloir d'autrui l'oblige à ſoy, & que qui fait autrement s'oblige ſoy-meſme à celuy à qui il a fait deſplaiſir: & que la nature des actions du liberal arbitre c'eſt meriter du loyer & du ſalaire, & d'engendrer de l'obligation: tout ainſi que ſi l'homme euſt accomply ſoigneuſement ce qui luy eſtoit enioint, il auoit merité des biens infinis en recompenſe, voire il auoit merité Dieu meſmes, d'autant que nulle creature ne peut contrebalancer le liberal arbitre : Tout ainſi (car il n'y a nul lieu de diuerſité) ayant manqué de ſa charge, ayant offenſé Dieu & contreuenu à ſa volonté, il s'eſt obligé à luy & à ſa vengeance d'v-

Nature du liberal arbitre.

ne pareille mesure. C'est a dire infiniment & plus qu'il ne se peut conceuoir. Parquoy concluõs que toutesfois & quantes que l'homme fait desplaisir, offense ou quelque chose cõtre la volonté de Dieu, il fait vn mal infiny, & par consequent plus de mal que Dieu ne luy auoit fait de bien, car le bien que nous receusmes estoit sãs doute finy: Ainsi nos offenses produisent vne nouuelle obligation, & font qu'il y en ait deux. La premiere qui part du droit de nature, nous commandant de rendre à Dieu tout ce que nous auons & pouuons en recognoissance du bien qu'il nous a fait: ceste cy est bonne, visant entierement au bien de l'hõme (i'en ay longuement traité en son lieu.) La seconde que l'homme engẽdre par son vice: qui est tres-mauuaise l'acheminãt à son entiere ruine: ceste-cy nouuelle & secõde n'efface pas la premiere, qui est naturelle, perpetuelle & indissoluble. Ces deux obligations tiennent donc l'homme, & il n'est aucunemẽt en luy de satisfaire ny à l'vn ny a l'autre: car quant à la premiere, il ne peut rẽdre à Dieu toute son amour, crainte, reuerence & obeissance, ayant peruerty sa nature & changee au rebours de ce qu'elle deuoit estre, ny ne peut alleguer pour sa descharge & excuse son impuissance: d'autãt qu'il se l'est causee luy-mesme & pourchassee par sa faute. Aussi peu se peut-il acquiter de la seconde, car estant infinie elle excede toutes ses forces: & puis il doit desia à raison de la premiere tout ce qu'il peut. Or elles se rapportent l'vne à l'autre en ceste façon. Si l'homme ne paye

Qui offense Dieu fait plus de mal que Dieu ne lui auoit fait de bien.

Nos offenses produisent deux obligatiõs.

L'homme ne se peut acquiter.

& ne rend ce qu'il doit en consideration de la premiere: attendu qu'elle est pleine de iustice, & que tout ce qui est deu pour son respect est tres-iustement deu: la seconde s'engendre, car c'est desrober à Dieu ce qui luy estoit tres-iustement deu: c'est le priuer iniurieusement de ses deuoirs & de ses droits, & veu (comme i'ay dit au traité de l'honnneur) que c'est honorer & louer Dieu que de luy rendre ce qu'on luy doit, c'est à la verité le mespriser & le des-honorer que de faillir à ce faire: à mesure qu'on manque à la premiere on s'empestre en la seconde, qui est plus grande & infinie: & ne payer point a Dieu ce que naturellement nous luy deuons, c'est tomber aux liens de la coulpe, & s'embarrasser de plus en plus en l'obligation de l'iniustice & de l'offense. Aussi d'autant que la seconde comprend & enuelope toute nostre puissance, depuis qu'elle est engendree elle va comme aneantissant la premiere. Voicy donc comme elles s'entretiennent. La premiere si on ny satis-fait cause la seconde, & la seconde estant produite empesche qu'on ne puisse satisfaire à la premiere. Pour exemple vn debteur deuoit à son creancier cent escus sous ceste condition, que si dedans tel iour il ne l'auoit payé il seroit tenu de les luy doubler: il aduient en fin que la multiplication de l'vsure surmonte ses moyens: à peine payeroit-il donc le principal, puis qu'il ne peut satis-faire à l'accessoire. Il va tout de mesme de nostre marché, car la premiere debte engendre la seconde, qui est sans comparaison plus grande, & qui nous hypotheque & oblige: de maniere que la premiere

Exemple du peu de moyen que nous auons de nous acquiter enuers Dieu.

en demeure comme aneantie & estouffee. Ainsi l'oblige à l'infiny le mal que l'homme commet, ainsi luy commande l'offense qu'il a luy-mesme produite, le maistrise & le rend pieds & poings liez à la rigueur de la iustice. Nous sommes deuenus esclaues & serfs du peché nostre facture, & si estroitement arrestez en ses liens, qu'il ne nous reste nul moyen de nous defaire de sa tyrannique puissance: qui pis est attendu qu'estant vne fois ancré en nous, il ne cesse de se vouloir multiplier & agrandir (ce qu'il ne peut que par nostre moyen) il est continuellement à nous esguillonner & piquer de ce faire, & à mesure que il s'agrandist & multiplie, aussi agrandist-il & multiplie nostre obligation & nostre charge. Certes il est horrible de tomber entre les mains d'vn tel maistre. L'homme en son estat corrompu ne cesse d'accroistre le mal, l'iniure & offense contre Dieu, & d'agrandir par consequent la seconde obligation, qui luy oste tous moyens de satisfaire à la premiere. Nous sommes endebtez par double obligations, mais la seconde se multiplie en chacun de nous à raison que se multiplie nostre iniquité & nostre offense. Puis que chaque faute nous charge d'vne debte infinie, comme suffirons-nous à en payer vn si grand nombre.

Tirannie de peché.

De la grandeur du premier peché & de l'obligation qui s'enengendre.

CHAP. CCLI.

PArce que l'offense de nostre ancië pere est la premierede toutes en l'humaine nature cest bien raison que nous en traitions particulierement,que nous voyons sa grandeur & la grandeur de l'obligation qu'elle a engendree. Comme il n'est rien de plus grand que le liberal arbitre ou libre volõté,aussi n'estil point de mal qui esgalle celuy de la liberré volõtaire,& le moindre de ceux-là se rend de grãdeur infinie. Toutes les creatures estoiët asseruies à nostre liberal arbitre & creées en sa consideratiõ, pour sa dignité, perfection & excellence: ainsi l'homme l'ayant corrompu a consequemmët destruit & renuersé tout l'ordre des choses, & se ruinant soi-mesme,lui qui estoit chef & capitaine de tout le reste,lui qui estoit l'ornemët & la beauté du monde : il a ruiné aussi& troublé la belle disposition de l'vniuers & des creatures:il ne s'est pas seulemët perdu soi,mais en se perdãt il a perdu la singuliere structure & cõpassure de ce grand bastiment,il a difformé & enlaidy ce bel ouurage,& en luy ostãt par malice la plus part de ses graces,il à cõsequemmët desrobé,entant qu'il a esté en luy,& aneanti la gloire & l'honneur de l'architecte. Dauãtage en ce perdant il a perdu,tant qu'il a peu,& frustré l'intention de son createur,se rendant entieremët inutile à ce pourquoi il auoit esté produit: En outre il a extremement desdaigné son

Maux du liberal arbitre corrompu.

authorité,enfraignant pour son plaisir vn sien si estroit & expres commandement accompagné de l'horrible menace de la mort, & se laissant praticquer au conseil & à la pesuasion de son capital aduersaire, voire qu'il cognoissoit clairement estre tel : car ne luy conseilloit-il pas choses directement contraires à la volontéde Dieu? ne parloit-il pas de Dieu, comme d'vn affronteur & mẽteur?tenant ce langage,il n'en est riẽ, mais vous serez comme dieux,& le reste.Seroit il possible ne mesurer vn tel offense.Non seulement il a mesprisé le commandement de Dieu, non seulement il s'est soustrait de son seruice & obeissance,mais encores il s'est allé rendre à son ennemy mortel,il est allé complotter auec luy & soubsmettre à sa domination & puissance non soy seulement, mais toute sa race, & accroistre par sa compagnie & par sa suite la grandeur & l'honneur du diable, pour appetisser d'autant & diminuerceluy de son createur.Voila comme par le premire peché l'ordre de l'vniuers fut peruerty, la beauté de sa disposition & ordonnance tachee & enlaidie, l'honneur de Dieu offensé en cela, & offensé aussi au mespris de son commandement & en l'accroissance de l'authorité de son aduersaire. Cõsiderez à quoy se monte la debte & la reputation de tant d'injures,& s'il n'est pas hardiment bien impossible que l'homme y satisface, toutesfois il en est seul tenu.

Le diable est capital aduersaire de Dieu.

Quelle façon de satisfaire il faut à l'homme pour abolir l'infinité de sa coulpe & de son peché.

Chap. CCLII.

NOus venons d'apprendre que le mal volontaire que l'homme à commis & sa coulpe & offense sont infinies, tirant par consequent apres soy vne obligation & peine pareillement infinies: car, comme i'ay monstré pieça, il y auroit du vuide en la nature, & Dieu auroit fait quelque chose pour neant, s'il n'auoit estably vne peine proportionnément se rapportant à la faute : l'homme s'est donc necessairement acquis par sa couple de mesme vne punition infinie, & consequemment eternelle. Or s'il en veut estre iustement deschargé, certainement il doit premierement satisfaire, & satisfaire de telle mesure qui responde à son obligation & à sa peine : il doit de soy franchement & volontairement payer autant à Dieu pour combien il ne l'eust deu mespriser & offenser. Mais quand tout ce qui n'est pas Dieu se fust deu perdre, ce n'estoit pas pourtant legitime occasion à l'homme pour offenser son createur : il deuoit plustost laisser abysmer dix milles mondes, si tant il y auoit, & plustost voir mourir tout autãt qu'il y a de creatures & qu'il en peut estre, que de l'auoir mesprisé: car la conseruation de tout ce qui est hors de luy (que pour cest effet il a produit de neant) ne vaut pas d'auoir entrepris la moindre chose contre sa volõté: par quoy sans doute nul dommage, nulle perte, &

L'hõme ne doit offẽser Dieu quãd toutes les creatures se deuroiẽt perdre.

L'hõme par son peché s'estoit acquis vne peine infinie.

nulle ruyne ne peut contrepoiser son mespris & desobeyssance. Si l'homme donc veut estre deliuré de la peine qu'il a iustement encouruë, s'il veut estre quitte de sa malignité, il faut necessairement qu'il paye à Dieu & à sa iustice plus en son honneur que ne se monte tout ce pourquoy il n'eust pas deu le deshonorer. Nous tenous donc que la satisfaction deuë à Dieu pour sa descharge est infinie de mesme que son chastiment & peché: s'il ne satisfait exactement & proportionnément, ce n'est pas raison qu'il soit absous de sa debte. Toute coulpe requiert de la peine ou de la satisfaction esgalee, & l'vne & l'autre à la mesure de sa grandeur, autrement il y auroit vn merueilleux desordre en l'vniuers: car c'est la seule satisfaction ou la peine qui ordonnent & qui tiennent en reng le peché. D'auantage d'autant que la coulpe ne s'efface que par son contraire qui est le merite, ny le desplaisir que par le plaisir, il reste à l'homme de ruyner la coulpe par vne merite de pareille grādeur & d'emporter le desplaisir par vn plaisir qui l'esgale ou q́ le surpasse: autremēt l'iniure & l'iniustice demeurerōt tousiours en leur siege: & par ce que ce sont les clostures qui nous empeschent de ioindre Dieu, il nous sera (sans ce moyen) impossible d'accoster sa sainte maiesté. Pour rētrer en son amitié premiere, il faut que nous le payons infiniment à raison de nostre obligation infinie, & que nous le payons autant aggreablement comme iniurieusemēt nous nous sommes obligez: ainsi nostre payement doit estre libre, volontaire, amiable, procedant de l'af-

Quelle satisfaction doit l'homme.

La coulpe ne s'efface que par le merite.

Satisfactiõ doit estre volõtaire. fection intime du cœur, d'vne franche volonté, exempte de toute violence & contrainte: autrement il ne seroit ne pacifique ny acceptable à Dieu, ny suffisant pour esteindre ses inimitiez & sa rancune, il seroit foible à esbranler l'iniure, & mal propre pour forcer & enfõcer ceste lourde barriere qui nous reboute de l'vnion & acointance de nostre createur: parquoy sans vne telle satisfaction volontaire, c'est folie en nous d'esperer aucune reconciliation ou amandement en nos affaires. Mais il n'est pas possible à l'homme, mesme endebté desia de tout ce qu'il peut de descharger ny soy ny autruy d'vne si pesante obligation, voire ny à tout autant d'hommes & de mondes que nous pourrions imaginer ensemble. Somme, tout ce qui est au deça de Dieu ne luy sçauroit faire seruice qui peust equipoller à nostre iniure & offense: puis donc que la satisfaction qui se doit faire à Dieu, se doit faire par chose exempte de toute obligation & de toute debte, & que l'homme doit donner en payement chose plus grande que tout ce qui est hors de Dieu, qui est Dieu mesme, il s'ensuit necessairement que c'est à Dieu seul de le pouuoir faire: & attendu aussi que l'homme est seul endebté & obligé, il s'ensuit encores que quiconque le face doit estre Dieu & homme ensemble, en maniere qu'il soit homme & Dieu en vne mesme personne, non vn Dieu à part & vn homme à part ou deux personnes distinguees: ains qu'il y ait vne si grande conionction des deux natures humaines & diuine qu'vn mesme soit Dieu & homme: au-

Celuy qui acquite l'homme enuers Dieu doit estre Dieu & homme

trement la ſatisfaction ne pourroit eſtre entiere: & s'il y auoit l'homme à part & Dieu à part, Dieu feroit ce qu'il ne doit & l'homme ce qu'il ne peut. Or afin que ce ſoit vn plein payement, il faut qu'en ceſte vnité de perſonnes l'homme entier ſe trouue, & Dieu entier ſe trouue : car il ne doit eſtre fait que par vn entier homme, n'y ne peut eſtre fait que par vn entier Dieu. Si ceſte ſatisfaction ſe doit faire, ſi l'homme doit eſtre deliuré, il nous faut trouuer Dieu & l'homme conſeruant & gardant en leur entier l'vne & l'autre nature: & faut que ces deux natures ſoient iointes en vn comme le corps & l'ame raiſonnable ſe ioignent en nous, autrement il ne ſe pourroit faire qu'vn meſme fuſt Dieu parfait & parfait homme. Vne telle perſonne ſera infinie, & aura en outre quelque choſe en ſoy qui ſurpaſſera tout ce qui eſt hors de Dieu, & qui ſurpaſſera encores en grandeur noſtre debte & tout ce que tous les hommes deuroient payer pour leur ſatisfaction: & eſtant entierement quitte quant à ſoy & exempte pour ſon regard de toute obligation, (car il faut quelle ſoit telle) elle ſera propre à rendre & payer pour ceux qui n'ont point la puiſſance de s'acquiter. Certainement hors d'vne telle perſonne il eſt impoſſible de trouuer la ſatisfaction infinie qu'il faut à noſtre infinie debte, elle ſeule peut ſuffiſamment pourueoir a noſtre beſoin. Au ſurplus telle perſonne pourra auoir vn merite infiny & pourra faire à Dieu vn plai-

ſir infiny par double moyen : premierement comme eſtant Dieu, ſecondement comme le faiſant à Dieu, car tout ce qui eſt plaiſant & aggreable à Dieu eſt infiny. Voyla comment en deux manieres ſon plaiſir ou ſon merite pourront eſtre infinis, là où noſtre vice & noſtre peché n'eſt infiny qu'en ce qu'il touche & offenſe Dieu : il eſt infiny pour celuy à qui il eſt fait, mais pour le reſpect de celuy qui le fait, il n'eſt que finy : parquoy ſon bien fait & ſon merite ſurpaſſera doublement noſtre demerite, malice, offenſe iniquité & iniuſtice. Si donc vne telle perſonne infinie donne librement, volontairement & ſans contrainte quelque choſe du ſien pour la deſcharge des hommes : & pour ſatisfaire en leur nom à la iuſtice de Dieu, ſans doute il les acquitte ſuffiſamment & aboliſt du tout leurs pechez & offenſes. Voyla donc les deux pieces qu'il faut à l'homme pour ſa deliurance, vne ſatisfaction infinie & volontaire & vne perſonne infinie qui ſoit enſemble Dieu & homme.

Comment noſtre peché eſt infiny.

Des conditions propres au Redempteur du mõde, & comme ce doit eſtre pluſtoſt le fils, que le pere, ou que le ſaint Eſprit.

Chap. CCLIII.

PArquoy attendu que le genre humain a neceſſairement beſoin pour ſa deliurance d'vne telle perſonne qui ait en ſoy parfaitement &

la diuine & l'humaine nature, voyō en outre les conditions qu'il luy faut, & de quelles proprietez elle doit eſtre garnie pour ſe rendre apte à vne ſatisfaction importante : car puis que nous en voulons tirer c'eſt effet, il faut neceſſairement qu'elle ſoit en toutes choſes accommodee & proportionnee à noſtre beſoin : premierement donc elle doit eſtre du genre de ceſt homme pecheur obligé à la peine, & des deſcendans de noſtre premier pere, attendu que ſi elle eſtoit produite de nouueau & à part de nous, elle n'appartiendroit nullement en ce qu'elle ſeroit homme à ce genre humain coulpable & qui cherche ſa deliurance, ny à ce premier pere d'où vient l'origine & la contagion du peché. Et veu que comme il eſt iuſte que tout homme ſatisface pour la coulpe de l'homme, auſſi eſt-il iuſte que le ſatisfaiſant ſoit du genre & nature de l'obligé, il faut que telle perſonne ſoit de meſme genre auec nous, autrement ny le premier homme ny ſa poſterité ne ſatisferoit pour ſoy : & tout ainſi que la debte deſcend de noſtre premier pere, auſſi doit elle eſtre payee par ceux de ſa lignee. Secondement il faut que telle perſonne ſoit purement & ſainctement engendree ſans corruption & ſans cohabitation charnelle. I'ay dit ailleurs que la partie du corps humain propre à la generaion ſoit en la femme, ſoit en l'homme, c'eſtoit la partie de rebellion, de peché & de deſobeyſſance, ſe mouuant ſeule & s'agitant ſans la conduite de raiſon : & que tous les hommes ſont mutins & rebelles pour eſtre produits & engen-

Conditions du rachepteur du monde.

Le rachepteur du monde doit naiſtre sãs operation charnelle.

drez par vn instrument & voye de telle condition : il n'est donc pas raisonnable que ceste personne, qui est homme & Dieu ensemble sauueresse & redemptrice de tous les hommes, conduise sa naissance par ce lascif moyen, ny qu'elle soit conçeuë ou engendree par ceste partie, d'autant qu'il y auroit desia en sa chair commencement de corruption & de coulpe, & consequemment qu'elle seroit endebtee & obligee aussi bien que les autres, par où elle se rendoit entierement incapable de satisfaire pour nous, & d'abolir ce vice & le peché. La nature de nostre satisfaction demande que la chair de cest homme, qui est Dieu, ne soit pas engendree par l'homme ny de sa semence, veu que cela luy osteroit l'effet de nostre redemption, ains que sans moyen de pere charnel il reçoyue immediatement sa chair de la main de Dieu : & cõme le premier hõme fut immediatemẽt creé par Dieu, que le secõd le soit tout de mesme. D'autant qu'il est aussi necessaire qu'il naisse de nostre genre, à sçauoir d'homme ou de femme descendant de nostre premier pere, & que c'est la charge de la femme de conceuoir, de nourrir & d'alaiter, il est plus conuenable que ce soit de la femme que de l'homme, & sans aucune tache de concupiscence charnelle, en sorte que ceste femme qui le doit produire ne sente nul appetit voluptueux, & qu'elle soit entierement priuee de toute luxurieuse enuie, afin qu'en tout & par tout elle demeure vierge parfaite & immaculee. Et d'autant que vn tel corps ne doit pas estre originellement

Il faut que la chair de nostre redẽpteur ne soit engendree de semence humaine.

Il est conuenable que nostre redempteur soit né d'vne femme.

ment conçeu en l'entree, mais au dedans, de sa matrice de son sang, par la vertu toute puissante de Dieu & sans aucune offense de la virginité. Aussi en doit-il sortir sans ouuerture, & sans fraction, à ce que l'issuë n'offense non plus sa virginité que l'entree : veu que la matrice ne s'ouure naturellement que par la partie luxurieuse du masle, & que la partie luxurieuse du masle ne peut ouurir la matrice de ceste vierge, il s'ensuit qu'elle ne s'ouurira du tout point, & que le corps engendré en son ventre en sortira sans rien ouurir & froisser, pour n'y laisser les marques & signes de la lasciueté & corruption de la chair. Car c'est accident seroit entierement disconuenable à l'homme que nostre obligation & la iustice de Dieu demandent, qui doit non seulement estre deschargé de toute contagion de luxure, mais encores de toute trace & apparence luxurieuse : Là où il aduiendroit autrement qu'il feroit en naissant l'action à sçauoir l'ouuerture que la partie rebelle & vicieuse de l'homme a seule accoustumé de faire. Toutesfois il doit estre totalement esloigné de ceste partie, & de sa propre & particuliere operation des-ordonnee, libidineuse & vicieuse. Arrestons donc que l'homme immediatement formé par la vertu diuine au ventre de la femme sans corruption & sans luxure, en doibt pareillement sortir sans impression & violence, afin qu'elle reste tousiours vierge incorrompuë. Et pour comprendre briefuement & en general toutes les proprietez & conditions deuës à ceste personne infi-

Nostre redempteur issu de la matrice sans luy faire violence.

nie, il faut en somme qu'elles soient telles pour le respect de son humanité de son corps & de son ame, qui ne desrogent aucunement ny ne contrarient à la deïté & nature diuine, & qui s'accommodent au reste à la satisfaction qu'elle doit faire pour nous. Car de là nous pouuons en special conclurre aisément tout ce qui appartient à l'vne & l'autre de ses natures & à leur conionction. Or veu qu'il y a trois personnes reallement distinguees en la diuinité, le pere, le fils, & le sainct Esprit, encores nous reste-il à voir à laquelle des trois il conuiendra mieux d'associer & ioindre à soy l'humaine nature. Certainement c'est au fils auquel il est plus propre d'assembler ces deux natures en sa persõne, premierement pour les diuerses conuenances qu'il a auec l'homme separément & particulierement des autres. Il a esté produit, il tient tout ce qu'il a de son pere : l'homme a esté aussi produit, & tient de ce mesme pere tout ce qu'il a. Le fils est l'image increée de Dieu son pere, & l'homme est son image creée. Le produit conuient mieux auec le produit que l'improduit : le fils conuient donc mieux auec l'homme que le pere. L'image s'apparie mieux à l'image que ce qui ne l'est pas, ainsi le fils s'apparie mieux à l'homme que le sainct Esprit. Secondement à deuenir fils de l'homme le fils de Dieu y est plus propre que celuy qui n'est pas fils, comme le pere & le Sainct Esprit : & qui a vn pere au ciel est plus propre à auoir vne mere en terre, que qui n'a point de pere. Tiercement, comme i'ay ailleurs appris, les hommes, bien

Il conuient mieux au fils de ioindre l'humanité à sa diuinité, que il ne fait à vne des deux autres persõnes de la trinité.

qu'ils ſoient corrompus, ſi ſont-ils enfans de Dieu de la part de leur ame: ainſi le fils naturel de Dieu leur eſt plus conuenable que le Sainct Eſprit ou le pere.

Le Redempteur du genre humain doit eſtre & mortel & immortel par diuerſe raiſon.

Chap. CCLIIII.

TElle perſonne infinie & enſemblément humaine & diuine nous eſt neceſſaire pour noſtre redemption & ſalut, afin qu'ayant en ſoy quelque choſe plus grande que tout ce qui eſt au deſſous de Dieu, ſi grande qu'ailleurs il ſoit impoſſible de rien trouuer de ſemblable ou pareil, elle la puiſſe liurer volontairement pour nous, & offrir à Dieu pour noſtre deſcharge librement & ſans y eſtre tenue par aucune ſienne obligation. Cherchons donc ce qu'elle peut auoir en ſoy de telle valeur & apte à noſtre deliurance. Ou elle ſe donnera ſoy-meſme ou quelque choſe du ſien: voyons ce que ce pourra eſtre. En ce qu'elle eſt homme il eſt certain qu'elle eſt creature de Dieu, elle luy doit donc pour ce regard tout ce qu'elle peut, elle luy doit l'obeyſſance, l'amour, l'honneur, la reuerence, & pour faire brief, toutes ſes actions & ſes moyens: non pour l'iniure, car elle ne l'a nullement faite, mais pour auoir tout reçeu de luy, qui eſt la force & le nœud de noſtre obligation naturelle & premiere. Or

Noſtre redepteur eſt neceſſairement Dieu & homme

ſi elle doit tout pour ſoy, comme ſatis-fera elle pour autruy ? Dieu ne demandera-il pas à raiſon de ſa premiere hypotheque tout ce qui ſera en ſa puiſſance? Si nous faut-il trouuer quelque choſe en elle qui ſoit entierement franche, qui ſoit entierement ſienne & que Dieu meſme ne luy puiſſe pas demander : car ſi elle n'a rien de tel, il eſt impoſſible qu'elle ſatisface pour nous qui ſommes accablez de l'infinie debte de noſtre ſeconde obligation. Certes l'homme, duquel ie parle, n'eſt pas tenu de s'abandonner à la mort, d'expoſer ſon ame & ſa vie pour l'honneur de Dieu : Dieu n'exigera de luy par nulle obligation qu'il meure pour ſa gloire. La mort (comme i'ay deduit ailleurs) eſt en tous les hommes pour leur peché & pour leur coulpe, car ſi noſtre premier pere n'euſt failly, il fuſt ſans doute immortel : ainſi veu que ceſtuy-cy eſt treſpur & net de toute macule, de coulpe & de peché, veu qu'eſtant Dieu il eſt l'innocence luy meſme, beaucoup moins deura-il donc mourir : parquoy s'il s'abandonne volontairement & librement a la mort pour l'honneur de Dieu, il donne du ſien, choſe que Dieu ne pouuoit exiger de ſon naturel deuoir, & encores moins de l'obligation au peché qui ne le touche aucunement. Au reſte il eſt impoſſible qu'il donne plus à Dieu qu'en donnant ſoy, ſa vie & ſon ame pour ſa gloire, ny rien de plus grand & de plus cher : car que peut l'homme ſouffrir pour ſon createur librement & ſans y eſtre tenu plus difficile & plus aſpre que la mort?

Il faut que noſtre redempteur ait quelque choſe entierement ſiene.

La mort eſt és hommes pour leurs pechez.

C'est donc sans doute la grande mort de c'est homme seule propre & suffisante pour l'abolition de nos pechez : sa seule mort ou abandon de sa vie est l'entier payement & satisfaction de nostre infinie debte. Ainsi auons nous en fin trouué dequoy payer, nous auons trouué dequoy ruiner & aneantir l'iniquité, l'offense, l'iniure & l'iniustice, Or il est besoin pour la liberation generale de l'humaine nature que c'est homme qui est homme & Dieu soit mortel, c'est à dire qu'il puisse mourir, s'il veut, bien qu'il soit Dieu, & que toutesfois nul ne le puisse tuer s'il ne le veut, veu qu'il est Dieu & qu'il est sans peché, s'il ne pouuoit mourir en nulle façon il seroit entierement incommode à nostre effet, car il est tres-conuenable & necessaire que la iustice qui nous menace d'vne mort eternelle soit satisfaite par la mort, & l'homme ne sçauroit mieux eschapper la mort eternelle qu'il doit, que si l'homme qui ne la doit pas la souffre volontairement pour luy, l'homme obligé à vne peine infinie est insuffisant de s'en acquiter: Car puis qu'elle est sans mesure, il n'en pourroit tãt paier qu'il n'en deust encores d'auantage : Afin donc qu'il eschappe sa peine deuë, il faut qu'vn homme qui ne la doit aucunement la souffre pour luy franchement & de son bon gré : & nul ne peut estre tel que celuy que nous cherchons Dieu & homme ensemble, qui soustenant vne mort & vne peine de laquelle il estoit exempt par tout droit de iustice, en descharge ceux qui y estoient tres-iustement condamnez. A ceste cause il doit estre

La seule mort de nostre redempteur est nostre rançon suffisante.

capable de mourir & de souffrir, auec conditiõ toutesfois qu'il ne soustienne ni peine ni mort outre sa volonté, que nulle chose ne luy puisse nuire sans son consentement, autrement il seroit fait tort à sa sainte innocence, mais il doit tout pouuoir sa volonté le permettant : d'où il aduiendra qu'il ne sera pas pourtant subiet à la misere des autres hommes mortels : car l'aptitude à estre meurtry & outragé sera volontaire en luy & non contrainte. Il doit aussi parfaitement cognoistre les biẽs & les maux des autres hõmes, leur cheute & leurs affaires, il doit exactement entẽdre les moyens de les remettre, les conditions de la satisfaction qu'il leur faut, & ce qui est propre à apaiser Dieu & à le reconcilier au genre humain, & doit aussi sçauoir qu'il n'y a que luy qui puisse pourueoir à nostre restauration, & que sa seule mort nous deliure d'vne perdition eternelle: Car s'il estoit ignorant de ces choses, il ne se pourroit employer pour nous ny dõner (comme il faut) sciemment & volontairement sa vie pour nostre deliurance.

Il faut que nostre redempteur ait que mourir.

De l'amour bonté & patience, de laquelle il faut que soit pourueu celuy qui doit estre nostre sauueur.

Chap. CCLV.

PVis que nous venons d'arrester que le payement que doit faire à nostre descharge l'hõme que nous cherchons, doit partir d'vne libre affection de son cœur & de sa tres-franche vo-

lonté, autrement il ne ſeroit ni acceptable à Dieu ni par conſequent ſuffiſant à le pacifier & appaiſer: A ceſte cauſe nous n'auons pas ſeulemẽt beſoin qu'il meure pour nous & qu'il ſouffre, mais encores, qu'il meure & ſouffre, pouſſé d'vn frãc deſir & allegre affection à l'honneur de Dieu, car nul ne le pourra cõtraindre s'il ne le permet: il eſt donc neceſſaire qu'il ſoit tres-benin & garny d'vne volonté ſi douce, ſi debonnaire & ſi fauorable qu'il delibere au pris de ſa vie nous acquiter & mettre en liberté. Il faut qu'il nous ayme ſi fort & qu'il ſe condeule ſi miſericordieuſement de nos maux, qu'il prenne party de perdre ſa vie pour ſauuer la noſtre, & de mourir pluſtoſt que de nous laiſſer en ces miſeres eternelles: Car ſi cela ne luy vient de luy meſme, ſi ſa grande amour enuers les autres hommes n'engendre en luy ſes reſolutions, il eſt impoſſible de l'y renger par autre voye & de le luy faire faire par force. Voila pourquoy il ne nous eſt pas beſoin qu'il regarde tant à noſtre malice & à ce peu que no⁹ meritõs, qu'à ce que nous ſommes hommes en general, ſes freres & portans l'image de Dieu en noſtre ame raiſonnable. S'il auoit plus de deſplaiſir & de deſpit de nos vices que de pitié de nos maux, ce ſeroit fait de nous, il n'auroit garde de ſe charger d'vn ſi peſant faix pour noſtre allegement: Parquoy il nous le faut ſi bon, que ſa bonté ſurmonte noſtre malice, ſi benin que ſa benignité vainque noſtre impie cruauté, & ſi patient que ſa patience ſurpaſſe toute offenſe & iniure que nous luy ſçachions faire: Il faut qu'il ſoit tel qu'il aime ſes aduerſaires, ſes perſe-

Il a fallu que noſtre redẽpteur ſoit mort alaigremẽt & d'vn franc deſir.

On ne pouuoit contraindre noſtre ſauueur a mourir.

cuteurs & ses meurtriers mesmes, oublieux de toutes iniures & nullment vindicatif. O quelle façon de douceur & de bonté sera celle-cy, que vn hõme iuste & innocent se vienne faire meurtrir pour des hommes meschans, impies, desobeissans & dignes de toutes les peines du monde, qu'il vienne abandonner sa douce vie pour le peché, pour l'offence & pour la coulpe d'autruy? Voila pourquoy, outre ce que i'en ay dit cy-deuant, il est necessaire qu'il soit de nostre genre, affin que cela nourrisse en luy vne ainsi ardente affection enuers nous, & que ceste proximité luy attendrisse de plus en plus le cœur par la compassion de nos miseres: à peine pourroit-il s'il estoit estranger prendre si fort à cœur nos affaires, & se loger en telles extremités pour nostre bien & aduantage. O quelle esiouïssance ce doit estre à toute l'humaine nature de pouuoir rencontrer vn homme si propre à son salut?

Comme & par qui doit estre mis à mort l'homme propre à nostre redemption.
Chap. CCLVI.

VEu que tout le pris & moyen de l'humaine liberté consiste en la mort de cest homme soufferte volontairement & à l'hõneur de Dieu. Cherchons en outre quelle façon de mort ce doit estre. Se tuera-il soy-mesme, ou s'il se lairra tuer à d'autres? S'il se tue ce ne sera plus à l'honneur de Dieu, ains au rebours contre sa volonté & ordonnance. Il reste donc qu'il vueille & permettre que d'autres le tuent: & pour ce fai-

re encores faut-il qu'il ait des ennemis qui le persecutent & qui le meurtrissent sous quelque cause & couuerture qui combate la gloire de Dieu, afin que pour la defendre il abandonne franchement & volontairemẽt sa vie. Voyons maintenãt cõme cela se puisse cõduire. Il est certain qu'il n'y aura que cest hõme-là de bõ entre to⁹ les autres, & q̃ tout sera gasté & peruerty en l'humaine nature hors sa mere necessairement bonne. I'ay deduit amplement, lors que ie parlois de nostre cheute, comme nostre vie est pleine de corruption & de peché, comme nos actions & intentions sont directement tenduës cõtre la verité, la raison & la iustice diuine, chacun cherissant son propre honneur & volonté particuliere, & ne pouuant souffrir l'aduertissement ou correction de son vice. Or cest homme tout bon & tout parfait sera tenu par l'obligation de sa vertu de combattre de sa saincte parole la malice & l'iniustice, de condemner les vices à haute voix & de les blasmer asprement par ses aduertissemens salutaires : Il sera tenu de publier & prescher la verité à ceux mesmes à qui elle sera ennuieuse & à contre-cœur. Par ceste voye, & aussi d'autant que ses actions sont entierement diuerses à celles des autres, il encourera l'inimitié & la haine du monde, la plus-part des hommes se banderont & s'armeront mortellement contre luy pour sa constante & inflexible iustice. Si pour la crainte de la mort & pour leurs capitales menaces il ne daigne se departir de ses resolutions tres-vertueuses, s'il conduist d'vn pas inuariable ses actions &

Offices de nostre redempteur.

paroles diuines, si ferme & immobile il ne peut estre desmeu de saintement dire tout par tout & de saintement faire : iusques à souffrir en ceste perseuerãce és chose qui sont de Dieu la honte, la mort & le martire par les mains des aduersaires de la verité & de sa iustice, ne sera-il pas mort comme nous demandons? n'appellerons nous pas cela auoir volontairement abandonné sa vie pour la gloire de Dieu? Car bien qu'il soit tenu de dire verité, bien qu'il soit tenu de la maintenir viuant & parlãt, il n'est pas toutesfois tenu par aucune debte de mourir pour elle, ny pour la gloire de Dieu si bõ ne luy semble. Au demeurant ce sera vn exemple tres-efficace à esmouuoir les hommes à la vertu, ce sera à ceux qui aurõt cognoissance, de la iustice & de luy vne tres-pressante persuation pour les animer & enflãmer par son imitation à l'amour de la raison & de la droicture, & pour establir en eux vne resolution tres-certaine, de souffrir plustost toutes choses que de se diuertir de leur deuoir, considerant qu'vn tel homme a bien consenti de quiter sa vie si precieuse & immortelle, & d'offrir soy-mesme si grand, si diuin & si parfait pour la protection de la verité & de la iustice. Car bien qu'il deust à Dieu en ce qu'il estoit homme toute obeïssance, & que pour le regard de la premiere & naturelle obligation, il fust tenu de defendre la raison & la deïté de toute sa force, toutesfois c'estoit hors de la mort à laquelle il n'estoit obligé par nul deuoir : En mourant donc si franchement luy qui estoit naturellement immortel, en donnant vne vie si

Nostre redempteur n'estoit tenu de mourir pour la Verité.

excellente au dessus de la nostre, il semble nous trainer par la main au mespris des dangers & de tous mauuais accidens, & nous pousser à ne faire nul cõpte de ceste chetiue & miserable vie qui est en no⁹, au pris de nostre deuoir & de l'obligatiõ que nous auõs à l'obeyssance de Dieu. Voyla cõment encores q̃ les executeurs de cest horrible massacre le commettẽt par vne intention hayneuse & ennemie, si est-ce que d'autant qu'il le souffrira volontairement à l'hõneur de Dieu & profit de l'humaine nature, il sera pitoyable à vn chacun & ensemble à luy tres-honorable. Biẽ est il plein de merueille comme le cœur de ses meurtriers puisse estre outré d'vne si venimeuse malice & detestable cruauté que de mettre à mort vn personnage si bon, si doux & incapable de faire offense. En quoy il nous faut ramenteuoir ce que nous auons dit ailleurs que le diable tient l'entier gouuernemẽt & maistrise du genre humain. Ainsi voyãt cest hõme nouueau publiant vne doctrine encores non ouye au monde, pleine de saincteté, de religion & de nostre salut, desseignant & dressant toutes ses actions à ruyner & porter par terre sa domination tyrannique, affranchissant & deliurant les hommes de sa subiection & seruitude pour les acheminer à leur vray bon-heur & beatitude eternelle: Certainement il luy dresera vne guerre mortelle en laquelle il se fera chef, mais secret & occulte, mesnageant par autruy & par les hommes meschans qui sont ses membres ce qu'il ne pourra executer de soy-mesme, les esguillonnant & animant contre luy iusques à le

Les embusches du diable contre nostre redempteur.

leur faire meurtrir, eſperant en quelque façon ſe defaire par là de ceſte grāde puiſſance qu'il verra menacer ſon eſtat, & pour laquelle il ſent ſes forces trop foibles. La crainte qu'il aura d'vn tel perſonnage meſlee à vne hayne capitale fera qu'il ſera ſans ceſſe gaignant & perſuadant les hommes le plus de ſa ſorte & propres à vn tel forfait, les rempliſſant de tant de courroux & de cruauté (car de ſoy il n'aura nul autre moyen de luy nuyre) qu'en fin il les pouſſera à l'executiō de ſon entreprinſe. Il eſt certain qu'il meſnagera ſeul & conduira ce traiſtre conſeil de ſa mort, & ſans ſes incitations & pratiques il ſeroit impoſſible qu'aucune rage ſi forcenee tombaſt en courage d'homme viuant. En ceſt endroit ſe monſtrera autant qu'en nul autre l'extréme bonté de ce perſonnage, mourant volontairement pour ceux meſmes qui le tueront, & pour la deſcharge de leurs pechez. Quant au diable pour l'auoir fait mourir ſi bon, ſi innocent & ſi iuſte naturellement exempt de la puiſſance de la mort & de la ſienne : Sans doute il aura commis vn acte tres-execrable, & pour lequel il deura tres-iuſtement perdre la puiſſance qu'il auoit iniuſtement vſurpee ſur les hommes. Tout ainſi qu'il offenſera l'homme, auquel il n'aura nul droit, auſſi deura-il perdre le droit qu'il penſe auoir ſur les autres hommes. Voyla comment ceſte mort cauſera la liberté au monde & perdra par vray droit de iuſtice, l'entiere authorité du diable, voila comment ce perſonnage vaincra ſon ennemy par iuſtice, l'aſſuiettira a ſoy & le rendra iuſtement ſon priſon-

La mort de noſtre redēpteur a perdu l'authorité du diable.

nier & captif pour l'iniure & l'iniustice qu'il luy aura faite. Comme le diable surmonta & se fit maistre du premier homme par fraude & par malice, aussi vaincra le second homme & se fera maistre du diable par viue iustice & raison: & d'autant que c'est homme sera Dieu & fils de Dieu, il ne fera pas iniustice au diable, mais il fera iustice & raison de luy à l'humanité. Ainsi sera l'humaine nature arrachee des liẽs de l'iniquité du peché & de la peine eternelle. Et tout de mesme que le diable subiuga l'homme en le trompant, de mesme en se trompãt, soy-mesme & entreprenant sur vn homme iuste & nullement de sa iurisdiction, il se sentira captiuer de luy lier & garrotter aux chaines de sa diuine iustice. Aussi comme le premier homme fut souzmis à la puissance du diable par la desobeïssance, comme il en fut eslongné de la compagnie de son createur & de son amitié, tout ainsi par l'obeïssance que ce second homme obseruera viuant & mourant, a sçauoir maintenant la verité de Dieu & sa iustice (à quoy chacun est obligé & que Dieu veut & demande de nous) L'homme meritera estre deliuré de sa puissance du diable & d'estre remis en l'amitié de Dieu & en sa compagnie: Car l'obeïssance, sera cõtre eschangee à la desobeïssance, veu qu'elles partẽt de l'homme toutes deux, & qui plus est que l'obeïssance surmonte infiniement la desobeïssãce en ce qu'elle est tesmoignee par vne actiõ tres-difficile & tresaspre, qui est la mort mesme & qu'elle est renduë par l'homme sans comparaison plus excellent à sçauoir l'homme & fils

Le diable s'est trõpé lui mesme cõtre nostre redẽpteur.

L'obeïssãce de nostre redẽpteur.

de Dieu: d'où il aduiendra que son volõtaire deuoir sera pl⁹ aggreable & acceptable à Dieu que la faute du premier ne luy fut desplaisante & des-aggreables & que l'hõneur de cestuy-cy surpassera de beaucoup le des-honneur de l'autre.

Comme la mort d'vn tel homme emportera de bien loing par sa grandeur l'infinité de nos pechez.

Chap. CCLVII.

Vne infinité de mondes ne sçauroiẽt payer le moindre de nos pechez.

CHaque faute, disoi-ie tãtost, que l'homme fait contre la volonté de son createur est en quelque façon infinie, & si, puis qu'il est necessaire que la satisfaction responde à la mesure & qualité de la faute, vn infini nombre de mondes garnis d'autant de creatures ne sçauroient cõtrebalancer ou payer suffisammẽt l'infinité du moindre peché de tant de milliõs que nous en commettons. Puis donc que nous venons d'arrester que la mort de cet homme, que nous cherchons & descriuons, sera propre à effacer toutes les coulpes qui furent oncques & qui pouroient estre, & à mettre seule en pleine liberté le genre humain, il me reste à monstrer comme elle puisse estre d'vn effet & grandeur si desmesurable. Ce que ie prouueray par la cõsideration du pris & valeur de sa vie, certainement ce qu'il aura d'humain surpassera de bien loin en estimation, perfection & excellẽce tout autant d'hommes qu'il en a esté, qu'il en est, qu'il en sera & qu'il en pourroit estre : Veu qu'il sera deifié, & que son humanité sera ioin-

L'humanité de Iesus Christ excelloit celle du reste des hommes.

cte à la diuinité supréme. Lors que ie discourois de l'amour, ie me serui de l'exemple du mariage & de ce que les femmes de quelque condition qu'elles soient, & fussent-elles de la plus basse & infime, deuiennent quelquefois Roynes & Emperieres à la suite de la condition de leurs maris: Aussi puis-ie dire maintenant que l'humanité de cest homme estāt ioincte inseparablement à Dieu & par vne tres estroite liaison, comme l'espouse a son espoux, il n'est pas de doute qu'elle ne soit extrémement honoree anoblie & dignifiee par ce glorieux mariage, & qu'elle ne soit enleuee bien loing au dessus de son premier estat & façon : Car il faut necessairement pour faire ceste conionction (à la verité encores plus estroite que celle des mariages, veu qu'elle se fait en vne mesme personne) que ce qui sera d'humain soit autant qu'il se pourra faire respondant & proportionnément accommodé à la deïté : Parquoy tout ainsi qu'il n'y a point de comparaison entre le finy & l'infiny, aussi n'en y pourra il auoir entre cest homme infiny & tous les autres hommes & creatures finies. Et qui voudra estimer le pris de sa vie & cōme sa mort preuaut à to⁹ nos pechez, qu'il imagine pour combien il voudroit auoir mis la main sur son Roy ou sur son Prince, & par plus forte raison pour combiē il voudroit auoir outragé face à face vn tel homme, s'il cognoissoit au vray son extréme dignité & parfaite excellence. Quand on luy diroit, si tu ne le tues tout le mōde se pert & tout ce qui est hors de Dieu, sçauoir mon s'il oseroit pourtāt auoir seulemēt

L'humanité de Iesus Christ respond à la diuinité autāt que faire se peut.

Comment on peut imaginer le pris de la vie de Iesus Christ.

pēse de ce faire: certes il n'oseroit ny ne deuroit pour toutes les choses & creatures qui puissent estre. Quand on luy diroit tue-le ou tu te charge seul de tous les pechez du monde, certainement il aymeroit mieux estre coulpable de tous ceux qui ont ia esté commis & qui se cōmettrōt à l'aduenir que de ce seul meurtre, & deuroit auoir plus d'horreur d'vne seule offense perpetree en sa personne que de toutes les autres ensemble, à raison qu'il excede sans mesure toutes les choses qui puissent estre: il est donc manifeste que nulle qualité, multitude & quātité d'autres pechez ne peut estre esgalle à la violation de la vie corporelle de ce personnage. La chose doit estre d'extréme valeur, de laquelle la ruine est si importante, & il est si impossible d'assez estimer la perte de la chose qui surpasse par sa valeur vniuersellement toutes les autres. Si le meurtre de cest homme est pire que tous les pechez qui furent oncques & qui seront à l'aduenir, & que les pechez soient hayssables à mesure qu'ils sont mauuais, & sa vie aymable à mesure qu'elle sera bonne, il s'ensuit que sa vie sera meilleure & plus aymable que tous les pechez ne peuuent estre mauuais & haïssables: Parquoi vn bien si aymable, si grand & si precieux que ceste vie, ne sera-il pas suffisant à payer ce qui est deu pour les pechez & offences du monde? Puis qu'elle emporte en pris tout ce qui est au deça de Dieu, & tout ce que les pecheurs deuoyēt pour satisfaire. S'il l'a donnee pour nous, asseurons nous hardiment qu'elle effacera entierement nos vices, nos iniquitez & nos coulpes

Nulle qualité ni quātité de pechez ne peut esgaler le meurtre de Iesus Christ.

La mort de Iesus Christ a effacé nos pechez entierement.

pes: & si donner la vie, c'est prendre la mort, tout ainsi qu'à la balance la bonté du present d'vne telle vie emporte la malice de tous les pechez, aussi fera l'acceptatiō de la mort. La mort de cest homme prinse volontairement & à l'honneur de Dieu, satisfera asseurement pour nous, & nous acquitera de telle façon que le payement surpassera de beaucoup l'obligation & la debte.

Comme la mort de nostre Redempteur purgera le peché de ceux qui l'occiront.

Chap. CCLVIII.

NOus venons bien de gaigner que la mort d'vne telle personne, qui sera Dieu & hōme, purgera toutes nos iniquitez & offenses, mais il semble plus estrange qu'elle puisse purger l'offense de ceux mesmes qui l'aurōt meurtry: Car s'il est aussi mauuais de le tuer cōme sa vie sera bonne, de quelle façon pourra sa mort effacer l'excez & abomination de ce crime mesuré & proportionné à sa valeur & estimation incomprehensible? & par consequent comme sera-il possible qu'il purge generalement toutes façons de pechez, ce qu'il doit faire? Ie puis en deux manieres soudre ce doute, premierement d'autant qu'il est du tout incroyable qu'aucun homme puisse & vueille entreprēdre de le tuer, voire bien legerement offenser s'il a entiere cognoissance de sa grandeur, & s'il le sçait estre son Dieu, ainsi l'ignorance diminuë & descharge beaucoup du poix de ce forfait: Quand nous en

L'ignorāce des meurtriers de Iesus Christ diminue leur faute.

Le merite de Iesus Christ doublement infiny.

estimions à ceste heure la grandeur infinie, c'estoit le presuppofant accompagné de science & cognoissance. Secondement par ce que le merite de cest homme sera doublement infiny, en premier lieu comme partāt d'vne personne infinie, & puis comme estant accepté de Dieu, duquel l'infinité rend infiny tout ce qui le touche : soit demerite soit merite. Or les iniures & offenses qui viennent de l'homme sont comme i'ay dit ailleurs infinies seulement pour raison de celuy à qui elles s'addressent : Car de la part du commettant elles sont finies : Parquoy resoluons hardiment que ceste mort abolira vniuersellement tous les pechez qui se peuuent commettre par les creatures.

Quelques generales conditions de ceste mort sauueeesse du genre humain.

Chap. CCLIX.

VEu que la mort tres-precieuse de cest homme tresbon, tres-iuste & tresbenin nous est si necessaire qu'il est impossible de nous en passer, & que d'elle seule depend le souuerain bien de nostre nature, cherchons qu'elles circōstances il luy faudra, & de quels accidens elle deura estre garnie. Puis que d'elle depend toute satisfaction & le merite de nostre redemption, il faut qu'elle soit la plus satisfactoire, meritoire & acceptable qu'elle puisse estre, & qu'elle soit par consequent de la façon la plus apte à tesmoigner la saincte volonté, la sincere intentiō, l'obeissance, l'amour, la patience & la bonté de

Qualitez de la mort de Iesus Christ.

cest homme mourāt:il faut qu'elle soit soufferte franchement & de gré. Attendu comme nous auons desia dit, qu'elle seroit inutile sans cela & frustratoire, il faut que librement & sans cō-trainte il l'endure : & à ce faire il est besoin qu'il soit esmeu d'vne tres-ardente affection en uers nous, & d'vne extréme enuie de nous voir hors de nostre misere. Ce n'est pas assez qu'il vueille mourir, mais encores il faut qu'il choisisse par sa bonté & grace infinie les moyens & les conditions par lesquelles il nous apporte en mourant le profit, la commodité, le salut & l'vtilité telle que nostre besoin le demande: Car veu qu'il meurt sciemment, volontairement, par sa permission & par son consentement, ce doit estre d'vne mort non accidentale ou fortuite, mais premeditee, pourpēsee & deliberee, en laquelle il ne luy aduiēnent rien contre ce qu'il aura preordonné & outre son dessein: & d'autāt que plus elle sera cruelle, penible, douloreuse & ignominieuse, plus elle sera (puis qu'elle est volontaire) meritoire, satisfactoire & commode à l'humaine nature: il s'ensuit qu'il la choisira telle, veu que cela seul est proposé à son intentiō tres-misericordieuse de nous profiter & secourir de toute sa puissance : estant infini il faut qu'il nous bien-face extrémement & infiniment ? Parquoy il accompagnera ceste sienne mort de tous les accidents qui y pourrōt apporter de l'amertume, de l'aspreté, de la difficulté, & de la mal-aisance. Il la receura donc nō en priué, mais en public, non de nuict, mais en plein midy, non commune, mais tres-honteu-

La mort de Iesus Christ tres douloureuse.

ſe,non ſimple & prompte,maiseſtenduë en largeur, & diuerſifiee de cent façons de tourmens incroyables:& de meſme desautres circonſtances que nous pouuons imaginer correſpondantes en tout à la malicieuſe & forcenee paſſiõ de ſes ennemis mortels, qui la luy donrõt inſtruits ſecretement, eſchauffez & attiſez par le pere de toute inhumanité & cruauté,ſeul maiſtre & cõducteur, comme i'ay dit ailleurs, de ceſt horrible maſſacre. Mais en cela ils ſeront ſans y penſer treſbiẽ d'accord auec luy:car comme ils s'eſioüiront repaiſſans & ſaoulãs en ſon martyre & en ſes peines leur mal talent & furieuſe vengeãce,auſſi fera-il de ſa part & en ſentira de la ſatisfaction en ſon cœur, mais par bien diuerſes intentions, la leur peruerſe & inhumaine, la ſienne ſainte & pitoyable, viſant à l'honneur de Dieu & à la liberté de l'humaine nature. Or pour donner paſſage & effet à ſon deſſein,il retirera pour lors & contiendra en ſoy les moyens de ſa toute puiſſance,laſchãt la bride a ces hommes malins,& leur donnãt autant de prinſes ſur ſoy cõme il luy ſemblera neceſſaire pour noſtre beſoin. Conſiderons pour Dieu la diuine grandeur de ce myſtere: voila la malice ſe combatãt & ſe choquant elle meſme, la voila ſe perdant & ſe ruinant de ſon propre couſteau, plus elle s'aigriſt, plus elle s'arme cõtre ceſt homme,plus elle s'acharne en ſon ſang & en ſes tormẽs,plus auſſi s'empeſtre elle& enferre en ſes armes,chaque playe & chaque offenſe qu'elle luy fait ce ſont à elle autant de viues attaintes,chaque nouueau moyen qu'elle trouue pour luy nuyre luy

Le Diable ſe ruyna luy-meſme procurant la mort de Ieſus Chriſt.

ſont autant de coups mortels & incurables. Telle mort ne ſe peut conduire ſans l'iniquité & l'iniuſtice, auſſi n'eſt elle entreprinſe que pour elles, d'autant qu'elle eſt plus aſpre & plus cruelle, d'autant plus glorieuſe eſt la victoire de l'homme ſur le peché. Le peché ſe tuë penſant tuer ſon ennemy & s'aſſuiettit à meſure qu'il penſe plus vaincre. Ce ſont en general les qualitez & circonſtances de ceſte mort redemptrice du genre humain.

Comme raiſonnablement le ſalut de l'humaine nature ſe cauſe par ceſte mort treſprecieuſe.

Chap. CCLX.

NVl ne peut mettre en doute que la vie d'vn tel homme, qui eſt Dieu & homme, fils de Dieu, employeè volontairement pour la gloire de Dieu ne ſoit vn preſent de haut pris & tres-aggreable à la diuinité: nul ne peut auſſi douter qu'vne telle action ne ſoit digne d'vne grande loüange, & qu'vn ſi grand preſent offert d'vne franche volonté ne merite de la deïté vne ſinguliere recognoiſſance & recompenſe: Si Dieu ne recompẽſoit vn don ſi digne de retribution, ou il ſeroit iniuſte pour ne le vouloir pas faire, ou impuiſſant pour ne le pouuoir, mais ni l'vn ny l'autre ne peut tomber en luy. Or qui guerdonne & ſalariſe quelqu'vn, ou il luy donne ce qu'il n'auoit pas, ou il l'acquite & luy remet quelque debte. C'eſt homme pour eſtre Dieu enſemble ne peut auoir a dire aucune choſe, il ne doit auſſi rien qui luy puiſſe eſtre remis, ny

Maniere de ſalarier IeſusChriſt n'auoit riẽ perdu, ny ne deuoit aucune choſe.

n'a besoin de meriter pour soy, voire ny pour le respect de son humanité mesme, qui est desia parfaite & contente par le moyende l'insepara-ble conionction de la diuinité: que luy donne-ra l'on donc, s'il n'a besoin de rien? & que luy quittera l'on s'il n'est aucunemẽt obligé? Voila d'vn costé la necessité de le recompenser & re-cognoistre, & del'autre costé l'impuissance de rien receuoir en recompense& recognoissance: La iustice presse Dieu de payer selon le merite, mais il n'a que donner,& le meritanteſt incapa-ble de receuoir : si Dieu ne paye ou a luy ou à quelque autre pour luy, il rend frustatoire ceste grande action faite à sa loüange: reste donc ne-cessairemẽt qu'il paye à quelque autre pour lui. Si cest homme veut faire present à quelqu'vn de la recompense qui luy est deuë, il le peut fai-re comme de ce qui est sien, & Dieu ne luy en doit receuoir mauuais gré, ni ne doit refuser de payer ce tiers, ains il est comme forcé de ce fai-re : car il faut à quelque pris que ce soit qu'il se descharge, & en payant cest autre, qu'il s'ac-quite de la debte dont il ne se pouuoit desfai-re à l'endroit decelui auquel il en estoit directe-ment obligé. Mais à qui plus conuenablement pourra cest hõme resigner son salaire? à qui plus à propos pourra-il faire present du fruict de sa mort precieuse? quels heritiers deura-il choisir de ses biens excessifs,& hors de son besoin, que les hommes ses parens & ses freres necessiteux destruits,endebtez & engagez en mille manie-res? Où pourroit-il mieux employer sa liberali-té qu'à les deshypothequer,descharger & le re-

Dieu le pere ne peut recompẽser son fils de la mort endurée.

mettre en la ioüissance de leurs anciénes richesses & naturelles possessions? accordãt auec leur creancier, l'appaisant & luy satisfaisant par ceste sienne superfluë & superabondante cheuance. Voila cõme cest homme nous acquitera, precontant à nostre deschage ce qu'il a fourny volontairement du sien, l'humaine nature satisfera par luy de ce qui est sien & nõ obligé ce qu'elle deuoit és autres hommes & qu'elle ne pouuoit payer par eux. Quiconque des autres s'adressera à Dieu de la part de celuy-là, receura soudain vne generale quittance de son obligation, tous ceux qui se ioindront à luy d'affectiõ & de courage seront certainement deliurez de l'infinie debte, de l'offense & du peché, & consequẽment de l'ire de Dieu, de la peine eternelle & de la puissance du diable: ils serõt reconciliez à leur createur, & remis en leur ancien estat de beatitude eternelle: mais ceux aussi qui dedaigneront ceste sienne grande faueur & qui ne feront cõpte de son amitié, priuez de tout moyen de se desãgager & affrãchir, encourrõt vne peine & punitiõ immortelle. Encores ne nous faut il point oublier, pour la confirmatiõ des choses precedẽtes, que c'est à luy seul qu'appartient en deux manieres l'heredité du royaume celeste: Premieremẽt en consideration de ce que comme homme il est fils de Dieu, ayant reçeu & son ame & son corps immediatemẽt de sa main: ainsi estant tres-obeïssant en cest endroit, & obseruant tres-soigneusemẽt tout deuoir de bon fils enuers son pere, il n'y a point de doute qu'il ne soit legitime successeur de tous ses biẽs, & qu'il

Iesus Christ nous a cedé ce que son pere luy deuoit pour estre mort, afin que nous nous en acquitassions.

A Iesus Christ seul doublemẽt appartient l'heritage des cieux.

ne prẽne en outre la part qui en deuoit escheoir aux autres hommes ses freres, iustemẽt des-heritez par leur enorme ingratitude: Parquoy, quãd bien il ne mourroit pas, tousiours lui reuiẽdroit la succession deuë à tous les hommes s'ils n'eussent pas failly. Secondement ce diuin heritage luy est deu par le merite de sa mort tresprecieuse soufferte pour la gloire de Dieu & pour l'hõneur de sa iustice, tout ainsi qu'il eust appartenu au gẽre humain sans la coulpe du premier hõme. Voila ses deux tiltres & le double droit par lequel il peut demander & paruenir à ceste succession immortelle, mais par ce qu'il luy suffist d'en auoir l'vn, il ne se sert que du premier pour son regard, & nous fait plaisir & accommode du second. Ce second droit qu'il nous fournist & qu'il nous preste, ceste sienne mort est le seul & vrai moïen à ceux qui s'en sçauront preualoir pour estre remis en possession de leurs biens patrimoniaux & roïaume celeste. N'aiant que faire pour soy du fruict de sa mort ni de son infiny merite, il nous en veut librement laisser l'vsage & le profit : & en ce faisant il fait sans doute à ceux qui s'en veulent aider vn don infini & incomprehensible. Tout le thresor & bonheur de l'humaine nature (cõme i'ai dit ailleurs) depend du merite, lui attribuant doncques & donnant le sien infiny, certainement il enrichit de tous poincts ceste pauurette chetiue, & lui oste le moien de rien pouuoir souhaiter d'auantage: il l'enrichit de biens & thresors incorruptibles & immortels, car son merite sera perdurable & eternel, veu qu'il ne peut estre destruit que par

La mort de Iesus Christ est le seul moyen de recouurer l'heritage du ciel.

Le merite de Iesus Christ est perdurable.

ſon contraire, qui eſt le demerite & la coulpe: Or il n'eſt point de coulpe ou de demerite qui luy puiſſe faire empeſchemẽt ou rompre le train de ſa duree, ainſi il demeurera touſiours en ſa force. Voila comme la mort ſeule d'vn tel homme cauſera neceſſairement le bien & ſalut de l'humain genre.

En quelle façon ceſte mort ſe rapporte aux diuers genres de nos pechez.

Chap. CCLXI.

LOrs que ie traitois de la cheute de l'homme ie diuiſay ſa coulpe en trois, en celle qui fut commiſe par nos premiers parens, obligeant en general toute l'humaine nature, en l'originelle que chaque ame tire à ſoy par la corruptiõ corporelle & en la perſonnelle & actuelle qui ſe multiplie infiniment en chacun de nous. Or d'autant que ceſte mort doit effacer toutes façons de coulpes, voyons comme elle ſe raportera diuerſement à ces trois: quant à la premiere, d'autãt qu'elle eſt vne radicale & vniuerſelle à toute noſtre nature, elle ſera principalement & entierement tollue, de façon qu'incontinent apres ceſte mort il n'en reſtera nulle trace: quãd aux autres deux particulieres & qui obligẽt ſingulierement chacun de nous, elles ne ſe purgeront pas en general ny ſoudain apres, ains ſeulement à meſure que nous nous vnirons & aſſocierõs & ioindrons à l'homme mourant: En ſorte que qui ne ſe ſera de ſes mẽbres, qu'il ne s'enrolera en l'eſtat de ceux de ſa maiſon, n'aura au

reste nulle participation au bien de sa mort ny communication à son merite. Aux enfans qui pour n'estre encores à mesme de conduire leur liberal arbitre sont priuez du chois & du consentemẽt, il suffira d'en auoir d'autres qui choisissent & consentent pour eux: car veu que leur coulpe n'est pas actuelle, & qu'elle est en eux non par leur volonté, mais par deriuation d'autruy, c'est raison qu'ils puissent aussi par autruy & sans leur propre volonté compromettre & s'allier à ceste societé commune: mais aux plus aagez, qui pour auoir le maniment de leur liberté volontaire peuuent luy adherer & la suiure s'ils veulent, il faudra par necessité le faire actuellement: & par leurs propres intentions, au moins s'ils veulẽt gouster la iouissance de ce fruict. I'ay dit ailleurs cõme nous estions deuenus membres du diable, il nous faudra dõc nous desprẽdre & desioindre de ce vilain corps pour nous attacher à cestuy-cy, sans contrainte toutesfois ou violence, ains d'vne opinion libre & tres frãche volonté: car comme sa mort se souffrira volontairement, & ne feroit nul effet sans cela, de mesme faut-il pour no⁹ en applicquer l'vsage & le profit, que nous nous incorporions à luy d'vn libre & non forcé courage, il faut abandonner nostre ancienne & premiere vie qui estoit selon le diable, pour prẽdre la vie nouuelle de cest hõme qui est selon Dieu. Et à ce qu'il y ait vne distinction apparente de ceux de sa compagnie aux autres, il prendra certaines liurees & signes exterieurs, desquels se marqueront tous les siens apres luy: Pour nous

La promesse des parrins suffit aux enfans.

Il nous faut nous incorporer à IesusChrist frãchement

loger en sa famille & faire ses membres, il ordõnera certaines choses qui nous denoteront & signeront par le dehors. Voicy comme sa mort se portera enuers le peché, elle n'effacera point toutes les fautes particulieres de chacun de no⁹ & que nous auons commises à nostre escient & volontairement, si elles ne sont premierement toutes suyuies de la repentance, mais apres qu'elles nous seront venuës à hayne & à desplaisir, elle les purgera en ceux qui seront de sa trouppe & de ses mẽbres. Quant à la coulpe originelle, d'autant qu'elle n'a point esté volontairement commise par nous, elle ne lairra pas d'estre aussi effacee sans nostre repentir, nõ plus que la premiere & generale en l'humaine nature qui sera estainte soudain apres ceste mort & sans nostre sçeu: Toutesfois il a biẽ esté necessaire que ces premiers peres qui la commirent en ayent eu de la repentance & du desplaisir en leur cœur, autrement elle ne seroit pas effacee pour leur regard. Toutes offenses contre Dieu s'ostent & s'anoblissent par la satis-faction infinie de laquelle nous parlons, & par le remors & penitence de ceux qui les ont volontairement faites. La malice & l'iniquité ne se peuuẽt purger sans la mort tresprecieuse de cest homme, qui est Dieu: Mais il n'est pas seulemẽt besoin d'vne satisfaction infinie pour deuëmẽt payer l'infinité de la peine, ains il est besoin encores d'vne infinie repentance des offenses faites à Dieu, qui est infiniement bon. L'iniure faite à la bonté infinie ne se peut plainement abolir sans l'infinie desplaisance, que toutesfois

Cõment la mort de Iesus Christ s'est portee enuers le peché.

Le peché originel se remet sans penitence.

nul homme ne pourroit auoir : ainsi pour suppléer en toutes façons à nos defaux, ceste mort nous est tres-necessaire,tant pour satisfaire entierement à la peine,quepour accomplir & parfaire nostre repentance. Il faut pour nous deliurer des pechez que nous auons faits contre Dieu non seulement que cest homme meure, mais encores qu'il se desplaise infiniment en soi & se deule de toutes nos fautes passées,presentes & futures, & qu'il ne souffre pas seulement au corps, mais encores en son cœur & en son ame, afin que son payement soit pleinement satisfactoire:car tout outrage fait à Dieu oblige à vne peine infinie, comme estant fait contre vn maistre tout puissant qui est la iustice infinie, & cela à raison de son mespris : voyla pourquoy aussi pour ce regard il luy faut vn payement infiny. Et d'auantage veu que cest outrage est cōtre l'infinie benignité & bonté infiniment aymable, il reste encores pour parfaire la satisfaction que l'infinie desplaisance y soit adioustee : autant que Dieu est aymable, autant doit estre desplaisant & hay le peché commis contre luy. Voila comme il sera necessaire que cest homme se contriste veritablement & se desplaise en son courage de toutes nos offenses.

Tout outrage fait a Dieu obligé a vne peine infinie.

Comme il doit aller à l'homme redempteur apres sa mort.

CHAP. CCLXII.

NOus venons de monstrer la necessité de la mort d'vn tel homme pour la deli-

urance de l'humaine nature, & venons de voir comme elle eſt propre & ſuffiſante à ſatisfaire, il reſte à nous enquerir de ce qui aduiendra apres ſa mort, & de ce qu'il aura encores lors à faire pour nous. Sçachons s'il demeurera touſiours tel, ou s'il vaudra mieux qu'il reprenne ſa vie. Attendu qu'il ſera Dieu & homme enſemble, & par conſequent tres-puiſſant, tres-ſage, treſbon & treſbenin: il ne pourra rien partir de luy que treſbien ordonné, treſprofitable & tres-raiſonnable? il faudra donc que de ſa propre authorité il ſe deface de la mort, & qu'il reſuſcite, car ſa reſurrection ne nous eſt pas moins neceſſaire que ſa mort, non à ſatisfaire pour nos pechez, car il y ſera treſſuffiſamment ſatisfait, mais pour effectuer ceſte ſatisfactiō & le fruit de ſa mort, qui s'en iroit euanouyſſant & aneantiſſant, s'il n'eſtoit ſuiuy de la reſurrectiō, d'autant que nul n'auroit ne foy ny eſperance en luy ou au merite de ſa paſſion, nul ne ſe ioindroit à ſon party & à ſa troupe, ainſi toute ceſte ſaincte action deuiendroit inutile & fruſtratoire: Parquoy noſtre liberation & ſalut, voire ſa mort meſme pour ne perdre ſon effet & ſon merite, requiert neceſſairement qu'il retourne en vie & qu'il reſſuſcite. S'il demeuroit obligé à la mort apres l'auoir ſoufferte, quel profit pourroit-il apporter en ceſt eſtat? tout au rebours cela ſeroit tres-pernicieux & treſ-dommageable. Comme ſa mort ſera volontairement entreprinſe pour noſtre bien, auſſi faudra-il pour noſtre bien que ſa reſurrection s'en enſuyue: il ſera donc tel qui puiſſe mourir & re-

Il falloit que Ieſus Chriſt ſe reſuſcitaſt.

La mort de Ieſus Chriſt euſt eſté.

vaine sans la resurrection. susciter apres de soy-mesme, car nous auōs besoin de tous les deux, & l'vn ne sert aucunement sans l'autre: à cest effet s'accommodera la diuersité des deux natures en vne mesme personne, à ce que l'humaine ne pourra pour nostre restauration & deliurāce la diuine le face, & que l'humaine face ce qui sera moins propre à la diuine, ainsi qu'il ne faille rien chercher ailleurs ny hors d'vn tel homme parfaitement Dieu & parfaitement homme, que l'humanité paye par luy ce qu'elle doit, & que la diuinité puisse en luy ce qui sera expedient pour nostre aduantage, prestant sa main toute puissante où les forces de l'humanité manqueront. Sa resurrection est en outre necessaire, par ce qu'il ne faut pas que son glorieux corps se corrompe & reuienne en poudre, veu qu'il l'a rendu mortel volontairemēt & de son gré, autrement la deïté feroit iniustice à l'humanité, ce qui ne doit pas estre. Quant aux conditions de sa resurrection, s'il demeurera mortel comme deuant ou si, changeant sa premiere façon, il deuiendra de là en hors incapable de mourir, il nous faut dire qu'il resuscitera immortel de tout poinct & impassible, d'autant qu'il ne sera nul besoin que sa passion se reïtere ou renouuelle, veu que la premiere aura parfaictement & pour tout iamais accompli tout ce qui estoit à faire : Parquoi il reprendra son corps en son estat originel & entier, auquel premierement fust establie l'humaine nature. Encores ne sera ce pas assez qu'il resuscite, tel, mais en outre il est necessaire qu'il monte au ciel y prendre pos-

Quel Iesus Christ est resuscité.

ſeſſion pour l'humanité du royaume celeſte & heredité immortelle, qui (comme i'ay dit ailleurs) luy eſt deuë par double moyen. Apres auoir mis ordre à tout ce qui appartient à noſtre liberté, il faudra qu'il remõte à ceſte ſienne glorieuſe & diuine demeure. Tel donc doit eſtre l'homme propre à noſtre redemption, qui puiſſe ſatisfaire, mourir, reſuſciter, monter au ciel & prendre poſſeſſion de la ſucceſſion diuine, pour à laquelle paruenir noſtre nature fut originellement produite.

Comme ceſt homme ſe rapportera diuerſement a toutes les creatures.

Chap. CCLXIII.

L'Vniuers ou l'vniuerſité des creatures eſt diuiſee en quatre parts, le nature ſpirituelle en fait deux des bons & mauuais Anges, tiercement ſont les hommes, & dernierement les choſes corporelles : d'autant que ceſte perſonne ſera creature à raiſon de ſon humanité, cherchõs de quelle façon elle ſe rapportera pour ce regard aux bons Anges, aux mauuais Anges, aux hommes & à la creature mondaine & corporelle. Puis qu'elle ſera compoſee de l'humanité & diuinité enſemble, puis qu'elle ſera hõme & Dieu, il ne faut pas mettre en doute que en ce qu'elle aura d'humain elle ne ſurpaſſe à cauſe de ceſte conionction auec la deïté de bien loin toutes les autres choſes, & qu'elle ne ſoit plus grande & excellente que le reſte des

L'vniuerſité des creatures diuiſee en quatre.

Ieſus Chriſt chef des Anges, maiſtre des diables.

creatures : Parquoy vn tel homme sera chef & maistre des Anges, chef des bons qui luy quiteront tres-deuement & tres-volontiers l'aduantage de leur commander, ayant perdu celuy qui en auoit premierement la charge (dequoy i'ay largement traité en son lieu) & maistre des mauuais ayant (comme i'ay dit ailleurs) soubsmis à soy & captiué leur colonel & conducteur par l'effort de sa saincte iustice. En outre il aura tout empire & commandement sur les hommes, estant sans comparaison plus grand que nul d'eux: il sera chef des bons comme des bons Anges, & maistre des mauuais, comme des mauuais Anges: les bons hommes seront membres d'vn tel chef, comme les bons Anges, qui les en aymeront d'autãt mieux, & secourront de toute leur puissance.

IesusChrist seigneur de toutes creatures.

Finalemẽt il dominera aussi toutes les creatures du monde, puis qu'elles sont faites pour le seruice de l'humaine nature, de laquelle il est sur intendant & souuerain: il dominera l'eau, la terre, l'air, le feu & le reste, de façon que toutes les choses creées respondront à sa seule authorité & puissance. Or ceste authorité luy appartiendra non en contemplation de sa dignité seulement, mais aussi de son merite, & pour auoir abandonné sa vie pour la gloire de Dieu. Il sera donc comme deux bandes & trouppes contraires, l'vne du mal l'autre du bien, chacune garnie d'vn capitaine & d'vn chef. La trouppe mauuaise aura esté la premiere, à sçauoir le premier Ange corrompu auec ses membres, à laquelle par accidens se seront

ioint les hommes: L'autre part qui aura long temps consisté seulement aux bons Anges n'aura fait ny trouppe ny corps, ayant faute d'vne creature suffisante pour leur commander, & qui se peut comparer à l'excellence de l'ancien chef qu'ils perdirent, mais cest homme arriuant plus grand & plus puissant que luy, ils se r'allieront sous sa charge, redressant leur compagnie sous ce nouueau & fleurissant capitaine: En sorte que la bande & troupe des bons sera commandee & guydee par vn chef bien plus magnanime que le chef de la trouppe mauuaise, elle aura rencontré vn capitaine plus extréme en bonté que n'est extréme en mauuaistié le capitaine de l'autre: Et là où iusques lors nulle creature n'auoit peu atteindre par sa vertu à la malice de ce premier Ange, & que pour ceste raison le mal auoit tousiours surpassé le bien en l'ordre des choses, il commencera d'en aller tout au rebours, & le bien surpassera le mal par le moyen de cest homme qui sera beaucoup meilleur que son aduersaire mauuais. Il remõtera le biẽ au dessus du mal par double consideration: Premierement par ce qu'il sera plus vertueux que toutes les meschantes creatures ne sont vicieuses, & secondement qu'il fera plus de bien que toutes elles n'ont fait ny n'ont peu faire de mal: ainsi deslors le bien fait surmontera eternellement le mesfait: au reste ceste bande & trouppe du biẽ ne se peut augmenter & accroistre que par les hommes gaignez & retirez de la trouppe du mal, d'où il aduiendra que elles seront continuellemẽt en brigue & en

Le biẽ maistrise le mal sous le regne de Iesus Christ.

Iesus Christ fait le bien vaincueur du mal en deux sortes.

Guerre de Iesus Christ & du diable.

ialousie pour suborner & pratiquer d'vne part & d'autre:il naistra de ceste querelle vne grosse guerre entre elles, le chef de la part contraire veillant & s'estudiāt à garder ses hommes, & le chef de la part des bons les luy pratiquant & gaignant : mais d'autant que les moyens & la puissance seront du costé des bons à raison de leur chef, leur trouppe se multipliera tous les iours à mesure que l'autre ira s'affoiblissant & s'appetissant. Bien que ie disse tantost que le mauuais Ange par son iniustice aura perdu l'authorité qu'il a vsurpee sur les hommes, toutes fois il ne la laschera pas si on ne la luy arrache des poings & par violence: voila pourquoy il y faudra du combat & de l'aspre meslee pour no⁹ soustraire de sa puissance. Ainsi auōs nous trouué comme il ira de cet homme (qui est Dieu) apres sa mort, de quelle faço il se rapporte à toutes les creatures tant bonnes que mauuaises, & quels & combien grands effets il produira en l'vniuers par sa bonté & excellence.

Exemple tres-familier pour esclaircir ceste conionction des deux natures en vne personne.

Chap. CCLXIIII.

A Ce que nous puissiōs manifester en quelque maniere à nostre imagination ce mistere de la concurrence de l'humaine & diuine nature en vne personne, & comprendre familierement comme ceste conionction se puisse faire en sorte que la diuine ne remette ou perde

rien pour tant de ſon excellence & perfection naturelle, & que l'humaine auſſi de ſa part ne reçoiue nul changemēt, ains qu'elles ſe tiennēt parfaitement en leur eſtre, ie m'en vay l'eſclarcir par vn exēple groſſier des lettres de l'alphabet. Entre elles il y en a cinq voyelles, le reſte ſont conſonantes, chaque voyelle fait vn ſon d'elle-meſmes & quaſi vne perſonne, car par ſoi elle ſonne: Or de l'aſſemblage des lettres il ſe baſtiſt des ſyllabes: car deux voyelles iointes en baſtiſſent vne, & auſſi vne voyelle accouplee à la conſonante. I'entreprend de mōtrer par ceſte conionction la conionction de ces deux natures: il y a trois voyelles totalement immuables & qui ne perdent iamais leur ſon, A, E, O, ces trois ſignifient les trois perſonnes diuines immuables, & qui ne perdent iamais leur ſon. Il y en a deux autres qui peuuent perdre le leur, & l'eſchanger au ſon de la conſonante, ce ſont I, V, muables: ces deux icy ſignifient les deux natures creées propres à faire perſonnes, à ſçauoir la nature angelicque & la nature humaine, ſuiettes à la mutation & à perdre leur ſon. La voyelle I, ſignifie la nature angelicque qui eſt ſans corps, ſimple & non double: La voyelle V, repreſente la perſonne & nature humaine faite de deux pieces du corps & de l'ame, comme de deux iambes. Ces cinq perſonnes qui ſont en l'ordre des choſes, les trois diuines & les deux autres l'angelicque & l'humaine ſe rapportent aux cinq voielles, qui ſonnent d'elles-meſmes. Quant aux conſonantes elles repreſentent toutes les autres creatures & natures inferieures

Exemple de l'alphabet pour monſtrer la conionction des deux natures en vne perſonne.

Des Voielles.

Des conſonantes.

qui ne sont point de personnes, & qui sont pour le seruice des autres. Tout ainsi qu'vne voielle immuable en reçoit en soi vne muable, & fait auec elle vne syllabe & vn son, comme au & eu gardant ce neantmoins chacune sa nature & restant tousiours voielle. Tout ainsi la personne diuine immuable peut receuoir en soi la nature humaine muable, & faire auec elle vne personne, chacune gardant sa nature, l'humaine restant humaine, & la diuine diuine. Aussi de mesme qu'à faire vne sillabe ceste voielle, a, ou, e, qui, cõme premiere & principalle, doit ioindre la voielle V, a sa personne & à son son, est en sa nature, & est premierement A ou E, faisant vn son de soy mesme auant que V, soit: mais à l'instant que V, se forme il est reçeu par A, ou E, de façon que l'V, n'est pas de soy premierement & puis ioint à l'A ou E, ains à mesure qu'il est fait il est ioint: de mesme la diuine nature ou diuine personne qui est desia de toute eternité peut receuoir l'humaine nature en sa personne, non que ceste humaine nature ou ceste humanité subsistast premierement de soy, mais à l'instant qu'elle se formera elle sera reçeuë par la diuine personne, & subsistera non en soy mais en elle, ny ne fera de soy vne personne, ains il n'y aura la qu'vne personne a sçauoir la diuine, qui estoit desia premierement parfaite de soy, & subsistant d'elle-mesme. Car comme la voielle V, qui est reçeuë par A, peut auoir deux manieres de subsister, l'vne par soy sonnant V, & lors toute seule elle fait vne syllabe comme vne personne: & l'autre quand elle

eſt adiouſtee & iointe à l'A ou a l'E, & lors elle ne fait ni vn ſon ni vne ſyllable par ſoi, & ne sõne qu'auec, A Au: Ainſi l'humaine nature peut auoir deux manieres de ſubſiſter, l'vne par ſoy, lors elle fait vne persõne & vn homme, & l'autre quand elle eſt iointe auec la nature diuine premierement exiſtãte, lors elle ne fait pas vne perſonne, mais elle s'imperſonne en la diuine. D'auantage comme la voielle principalle plus grãde & immuable eſt touſiours premiere, touſiours receuant l'autre, & la voielle moins principalle, moindre & muable eſt touſiours reçeuë: Ainſi la nature diuine, qui eſt principalle, plus grande & immuable receura l'humaine, & l'humaine ſera reçeuë, qui eſt la moins principalle, la moindre & muable. Et tout ainſi que la voielle, A ou E, plus grande & immuable, lors qu'elle reçoit en ſoi ceſte autre moindre voielle ne ſe change nullement, ne ſe diminuë, ne s'altere ni ne perd tant ſoit peu de ſa dignité ou excellence pour vne telle receptiõ ou conionctiõ, mais aide ſeulement l'autre voielle & la ſouſtiẽt ſans rien perdre du ſien: de meſme la perſonne ou nature diuine pourra receuoir en ſoi & en ſa perſonne l'humaine nature ſans ſouffrir pourtãt aucun changement ou alteration en ſa dignité & excellence, & ſans qu'elle deuienne en aucune façon autre que ce qu'elle eſtoit auparauant, mais ſeulement elle aide ſouſtiendra & honorera l'autre nature, la faiſant vne perſonne auec ſoi: & pour cela ceſte nature humaine prendra vn ſurnom plus grand & plus digne, s'appellant homme Dieu. Car puis que l'homme y ſera ne-

Lhumaine nature peut ſubſiſter en deux manieres.

cessairement, necessairemẽt aussi ceste personne se surnõmera homme pour l'humaine nature, & Dieu pour la diuine: Toutesfois ce ne sera qu'vne simple personne à sçauoir la diuine. Et l'humaine nature pour estre montee en honneur, dignité & excellence supréme ne causera pas pourtant quelque diminution à la diuine, ni ne fera qu'elle se raualle ou s'abaisse, mais elle s'amendera & meliorera sans son interest. De mesmes qu'vn Empereur ou vn Roy ne perd pas son estat ou sa grandeur pour prendre vne femme de tres-basse condition, ains seulement il aggrandist & esleue l'estat de sa femme, non toutesfois aux despens du sien. Voila l'exẽple tres-familier & tres-aisé de la conionction des voielles, qui nous facilite merueilleusement la conception & imagination de la concurrence de la diuine & humaine nature en l'vnité de mesme personne, qui en est plus à propos, d'autant que la voielle V, represente l'humaine de soy, comme ie viens de dire. Il se pourroit encores tirer vne autre comparaison des arbres qui s'entent les vns aux autres. Car là il se voit de la conionction & de l'vnion de diuerses natures, l'vne receuant l'autre en soy, & se faisant vn arbre de deux comme vne personne: L'vn arbre vit en la nature de l'autre arbre, & en ceste mode peut l'humaine nature estre entee en la diuine, & estre receue par elle.

Nature humaine prise de Iesus Christ ne rabaisse son honneur.

Comme il n'est ni impossible à Dieu ni repugnant de ioindre à soy l'humaine nature, par la comparaison des choses pareilles.

Chap. CCLXV.

OR que ce meslage de deux natures ne soit aucunemēt impossible ni repugnāt à Dieu ie m'en vay le mōstrer en ceste maniere. Comme il luy a pleu de ioindre au corps vne nature intellectuelle, & qu'il l'a peu faire, pourquoi ne pourra-il aussi proportiōner à soy quelque humanité, & la rendre capable de la deité? Comme il a fait que la nature corporelle montast iusques à l'aptitude de pouuoir loger en soi vne ame raisonnable & immortelle. Pourquoy ne pourra-il aussi mōter l'humaine nature iusques à ce degré d'estre capable de la diuinité? Puis qu'il a peu faire que la nature corporelle fust propre à receuoir en soy & loger son image creée qui est nostre ame: pourquoy ne fera il aussi que l'humaine nature soit capable de son image increée? Il ny a que deux siennes images, l'vne increée qui est son fils au ciel, & l'autre creée qui est nostre ame. Certes il semble plus voisin & plus proche à l'image creée, qui est desia en l'humaine nature, de receuoir en soy & de s'accommoder a l'increée, qu'il n'estoit a la nature simplement corporelle de s'accoupler à la creée & de la loger en soy: Parquoy il n'est nullement incompatible, que l'image de Dieu increée s'vnisse a l'humanité formee & composee de l'image de Dieu creée, voire ceste mixtiō

Que le meslange des deux natures n'est impossible en Dieu.

Il n'y a que deux images de Dieu.

ſemble plus ſortable & plus aduenãte que n'eſt celle que nous voyons en la nature du corps & de l'ame raiſonnable. Ainſi il n'y a dequoi s'eſmerueiller, ſi Dieu ayant fait de ſon image creée & intellectuelle vne perſonne auec la nature corporelle, il en a fait auſſi vne autre de ſon image increée & intellectuelle auecque l'humaine nature en quelque humanité ſinguliere & choiſie. Mais veu que l'image increée eſt deſia perſonne immortelle & de toute eternité, il ne ſe peut mes-huy faire d'elle vne autre perſonne: ains il faut pour conduire ce deſſein que ceſte humanité s'imperſonne en la perſonne deſia exiſtence de l'image increée, veu que deux perſonnes ne ſe pourroient rencontrer en vne meſme perſonne. Quand l'ame raiſonnable s'vniſt à noſtre corps il en va autrement, car il ſe fait de ceſte vnion ſur le champ vne nouuelle perſonne, attendu que l'ame n'eſtoit pas perſonne auant ceſte conionction, ni ne ſubſiſtoit par ſoi, mais elle eſt faite & vnie tout à vn coup ? d'où il s'enſuit que ſi quelque ame & corps des noſtres doit faire vne perſonne enſemblémẽt auec l'image increée, qui eſt deſia perſonne & dés touſiours, il faut en vn meſme inſtãt & en meſme point indiuiſible que l'ame s'vnira au corps, que l'image de Dieu increée tire & vniſſe & le corps & l'ame à ſoy en ſa perſonne : Car ſi l'vnion du corps & de l'ame precedoit, elle feroit deſia vne perſõne de ſoi qui ne ſe pourroit plus accoupler, & faire vn auec la perſonne diuine & eternelle. Ces trois choſes donc ſe ioindront enſemble le corps, l'ame & l'image de Dieu in-

Comment l'ame s'vniſt au corps.

creée: Le corps & l'ame s'incorporás au propre instant de la conionction d'eux deux à la personnediuine:& feront par consequent ces deux natures l'vnité d'vne personne: Il appert donc clairement qu'il n'y a nulle repugnance ou incompatibilité en ceste concurrencede la diuine & humaine nature. Recueillōs à ceste heure des choses precedentes ce que nous auons monstré seruir à la reparation, satisfaction & deliurance de nostre genre. Il est necessaire à l'homme perdu & obligé à la peine infinie de se rauoir de ce piteux estat & d'estre ramené au bien, pour lequel il fut fait: & pour cet effet il luy faut vne satisfaction de pris infiny, que nul ne peut payer qu'vne personne infinie qui soit Dieu & homme ensemble, d'autant que c'est l'homme seul qui doit, & Dieu seul qui peut. Cest hōme doit descendre du premier homme par le moyē de sa mere vierge, & sans pere, il faut qu'il puisse mourir s'il veut, & que sa vie soit de telle valeur qu'elle suffise à payer ce que nous deuons & infiniment au dessus. Puis qu'il couste si cher à nous deliurer puis qu'il faut tāt de choses à recouurer la bonne grace de Dieu & à effacer vn peché quand il est commis: Prenons nous soigneusemēt garde de n'offenser pas nostre createur infini, & ayons tousiours deuant les yeux la difficulté de rabiller nos fautes quant elles sont faites.

Iesus Christ deuoit descendre du premier hōme.

Comme c'est la volonté & dessein de Dieu de donner à l'humaine nature vn homme qui la puisse sauuer.

Chap. CCLXVI.

L'intẽtion de Dieu est que nous soyons tous sauueZ.

NOus auons suffisamment prouué cõme de toute necessité l'humaine nature à besoin d'vn tel homme qui soit Dieu ensemble, & comme hors son moyen elle est entieremẽt perduë sans nulle esperãce de resource. Or d'autant qu'il ne peut estre produit si Dieu n'y met particulierement la main: Car (comme nous venons d'apprendre) sa formation & sa naissance est bien differente à celle des autres hommes: il nous faut chercher bien auant & iusques au sacré thresor des intentions de Dieu, pour voir si nous n'y trouuerons pas vn dessein qui vueille cela, & quelque debonnaire & benigne deliberation de faire au genre humain vn si riche present: elle y est sans doute, & qu'il soit ainsi, la chose parle d'elle-mesme, veu qu'autrement il s'ensuyuroit que tous les hommes qui ont esté, qui sont & qui seront seroient eternellement perdus, & que nul d'eux ne pourroit attaindre à la fin pour laquelle il a esté creé: consequemment ils seroiẽt & viuroiẽt pour neant, pour neant leur seroient les creatures asseruies, &, pour dire en vn mot, tout ce grand ouurage & merueilleux bastiment seroit frustratoire & inutile. Puis qu'il permet & qu'il veut que tant de bonnes creatures, si belles: si bien ordonnees & siennes seruent continuellement sans cesse, & d'vne singuliere diligence & solicitude l'hu-

maine nature. Il sembleroit preiudiciable à l'honneur de sa sapience qu'il leur laissast prendre tant de peine à vn vain seruice & de nul effet : Car si nul homme ne doit estre sauué, si nul homme ne doit paruenir à ce pourqouy Dieu l'a engendré pour neant, sans doute le seruent les creatures. Puis questant la sapience luy mesme il fait, comme l'experience nous mõstre, que les hommes se nourrissent de ses creatures, & puis qu'il multiplie nostre genre sur la terre produisant iournellement de ames pour en viuifier nos corps : c'est vn argument infaillible que son proiect intention & volonté a esté de sauuer & rabiller l'humaine nature & de la ramener tousiours à ce but pour lequel il l'auoit originellement establie. S'il n'eust eu ce dessein proposé de nous sauuer, il eust fait dés le premier iour tarir nostre race, & eust drestruit & dissippé la semence des hommes: veu qu'il ne la pas destruite, ains conseruee & augmentee, certainement il en vouloit faire quelque chose de bon : Or il n'en peut faire rien de meilleur que de les remettre au poinct pour lequel il les auoit ordonnez. Voila comme les choses apparentes nous descouurent les conseils interieurs de nostre createur. Si le monde a esté vn seul moment sans qu'il y eust quelqu'vn qui d'eust estre sauué pendant ce moment-là, le monde estoit pour neant, ce que la prouidence diuine ne pourroit souffrir, car cela blesseroit l'hõneur de sa puissance, sapience & bonté, auquel elle vise par toutes ses actions, comme nous auons ailleurs suffisamment mõstré. Parquoy veu que

Le monde seroit pour neant si l'homme ne deuoit estre sauué.

c'eſt le deſſein de Dieu (comme nous diſent ſes creatures) de ſauuer l'humaine nature, & qu'elle ne ſe peut ſauuer que par le moyen de ceſt homme qui ſoit Dieu, il s'enſuit auſsi neceſſairement que c'eſt auſsi ſon deſſein de le produire. Voyez la merueilleuſe bonté de noſtre createur, ſa miſericorde indicible, ſa tres-benigne & tres-debonnaire volonté, deliberant de faire preſent aux hommes & au monde d'vn homme tel, ſi admirable & ſi grand. Retenons donc ces deux fondemẽs que nous venons d'eſtablir, le premier noſtre extréme neceſsité & indigence, à laquelle il n'eſt pas poſsible d'en imaginer de pareille: le ſecond l'intention de Dieu, propoſant de donner vn tel homme au monde & de nous faire vn bien ſi grand, qu'il eſt impoſsible d'en imaginer de pareil. Sur ces deux fondemens comme ſur deux baſes treſ-aſſeurees nous baſtirõs le progrez de ce qui nous reſte à dire: Car puis qu'il nous appert par le teſmoignage infaillible des creatures que Dieu à deliberé de donner vn tel homme a l'humaine nature, neceſſairement il le fera, & eſt impoſsible qu'il en aduienne autrement. Or ſus, nous auons beaucoup fait, d'auoir en fin vne tres-certaine aſſeurance de recouurer celuy que no⁹ auons ſi long temps cherché & pourchaſſé.

Merueilleuſe bonté de Dieu.

Comme il faut que Dieu prepare l'humaine nature à receuoir dignement ſon ſauueur.

CHAP. CCLXVII.

ATtendu que nous auons deſia prouué qu'il eſt neceſſaire qu'vn tel homme ſoit & que

Dieu a deliberé de nous le donner, d'autant qu'il fait toutes choses à l'honneur de sa puissance, sapience & bonté, & à l'vtilité de sa creature raisonnable, il faut qu'il donne tellemẽt qu'il paruienne à ce sien honneur & à ceste vtilité qu'il pourchasse. Somme puis qu'il y met la main, il est necessaire que tout y aille d'ordre & de mesure. Nous pouuons arguer du soing qu'il a eu à preparer le monde & à le dresser propre à receuoir l'homme, du soing qu'il a eu aussi à disposer conuenablement le corps humain, pour le rendre apte à loger l'ame raisonnable: Que semblablement il ordonnera & disposera la nature humaine & le monde à dignemẽt pouuoir receuoir vn tel homme. Car comme nostre premier pere se rapportoit au monde qui le reçeut, & l'ame au corps qui l'a logé, ainsi se rapporte aucunement vn tel homme à nous & à nostre nature, veu qu'il nous doit estre donné & doit estre receu par nous. Et comme le premier hõme estoit au dessus de toutes les creatures, & l'ame au dessus du corps, aussi sera-il au dessus de nous & de tout le reste du monde. Puis que l'humaine nature doit pour son bien & aduantage loger chez elle vn si grãd & si excellent personnage, c'est raison qu'elle s'appreste & qu'elle se prepare pour le recueillir. Il faut en premier lieu qu'elle recognoisse son extréme necessité & indigence, que sentant ne se pouuoir passer de luy, elle souhaite sa venuë auant qu'il arriue, qu'elle ait vne extréme enuie & desir de le voir comme sõ redempteur, & sauueur: autrement il sembleroit que sa ve-

Comment nature humaine se prepare a receuoir Iesus Christ.

nue fust superflue. A ceste cause auant qu'il apparoisse, il faut qu'il ait esté reuelé & manifesté aux hommes par les promesses de Dieu, affin qu'ils le desirent & attendēt d'vne vraye creance. Il est necessaire qu'il y ait eu des personnes inspirees de la diuinité, sainctes & propres à ceste charge, par le moyen desquelles la nouuelle de sa venuë soit espandue par tout l'vniuers. Or d'autant que ce general apprest de son entree ne se peut ranger tout à coup, ains qu'il se doit conduire peu a peu, l'vne chose apres l'autre, montant de degré en degré, du moindre au plus grand, & de l'imparfait au parfait, iusques a ce qu'on arriue a l'accomplie disposition de toutes les parties qui y sont requises, il est besoin que Dieu donne le temps & le loisir a vne telle entreprise, & qu'il prepare les hommes par vne longue suite d'annees petit a petit, iusques a ce que l'humaine nature soit preste de tous poincts a receuoir & loger vn si grand & si puissant hoste. Il est besoin qu'il le reuele, manifeste & promette de longue main, pour engēdrer tousiours és cœurs des hommes plus & plus de desir de le voir, qui est le principal ornement de son entree. Vn si grand bien-fait & auquel il n'en est nul comparable demande à estre premierement promis, & creu auec ferme asseurance : d'estre esperé apres estre creu, d'estre differé apres auoir esté esperé, affin que differé il se desire d'auantage, long temps desiré qu'il en soit plus ardemmēt aymé, & d'autant plus fauorablement receu. Et attēdu qu'en cest homme la grace diuine doit ioindre à soy

Pourquoy IesusChrist fut promis longtemps auant sa venue.

l'humanité au ventre d'vne vierge ſans pere, il faut que Dieu diſpoſe & choiſiſſe quelque femme pour la rendre propre & digne à conceuoir ceſte chair precieuſe, & à former ce grand corps aſſociable à la perſonne du fils de Dieu. Il y a donc deux apprests à faire en l'humaine nature. L'vn en nous pour le receuoir dignement, & l'autre au lieu pour former ſa chair destinee à vne conionction ſi glorieuſe. Pour faire l'vn & l'autre, c'eſt à Dieu de tirer vne certaine portion & partie de tout noſtre genre, à ſçauoir vn homme, de la race duquel par vne ſucceſſiue & continuelle generation il s'engendre & multiplie vn nombre d'hommes choiſis & marquez entre les autres, auſquels il ſe communique en particulier, & par leſquels il nous mande ce qu'il aura à nous faire entendre, comme la promeſſe de noſtre ſalut. De ceſte lignee naiſtra auſſi commodémẽt la vierge, mere treſſacrée de ceſte perſonne diuine : Car ſi Dieu ne choiſiſſoit particulieremẽt quelque peuple pour les choſes qui appartiennent à l'aduenement de cet homme, il y auroit du deffaut en ſon ouurage & du deſordre. Arreſtons dõc puis que Dieu a propoſé de le donner, que neceſſairement il le dõnera, qu'il le dõnera en maniere tres-cõuenable, & que par conſequent il diſpoſera le genre humain à le receuoir.

Deux apprests à faire en l'humaine nature pour receuoir Ieſus Chriſt.

Peuple choiſi pour la naiſſance de Ieſus Chriſt.

Comme l'homme ſauueur du genre humain eſt deſia certainement venu.

CHAP. CCLXVIII.

PVis qu'il eſt beſoin que ceſt homme nouueau, duquel nous auons tant affaire, viẽne

au monde : Puis que Dieu par ſa bonté infinie à propoſé de nous le donner : ou neceſſairement il a deſia fait, ou il l'a encores à le faire. Il eſt venu ſans doute ou il viendra à l'aduenir: & veu qu'il doit eſtre donné en vne decente & tres-conuenable maniere, i'en veux gaigner qu'il eſt deſia venu, & qu'il ſeroit contre l'honneur de la ſapience de Dieu d'auoir reſerué à le donner en ce temps de l'aneantiſſement & decadence de l'humaine nature: Certainement il l'a donné en vne plus opportune ſaiſon. Puis qu'il deuoit enuoyer au monde & aux hommes, & preparer auant ce faire les choſes à le receuoir, nous pouuons generalement departir en deux le temps de l'humaine nature au temps de la diſpoſition & preparation, & au temps de la reception & aduenement, ou au temps des promeſſes, & au temps de leur accompliſſemẽt. Ces deux temps doiuent eſtre reciproquement proportionnez l'vn à l'autre, & ſe doiuent entreſuyure en maniere qu'il n'y ait aucun temps entre deux. Or il eſt euident que Dieu ne nous promet plus de l'enuoier, ny ne diſpoſe noſtre nature à le receuoir, il ne ſe voit ny entre les Chreſtiens ny entre les Sarraſins aucun peuple ſe preparant à le loger : Et quant aux Iuifs Dieu ne les diſpoſe nullement à ceſt effet. Car à voir leur preſent eſtat il appert euidemment qu'il ne delibere pas de tirer de leur corps & lignee vne perſonne ſi excellente, & à la grandeur de laquelle leur condition repugne de tout point. Ils ſont à la honte & mocquerie du monde, en la ſubiectiõ des autres peuples, ſans chef & ſans terre, eux qui

Generale diuiſion du temps de l'humaine nature.

Dieu ne prepare aucun peuple a receuoir Ieſus Chriſt.

qui ont autresfois eu vne si grande reputatiõ & dignité parmy les autres nations: ce chãgemẽt de leur fortune, ce miserable estat auquel nous les voyons de si long-temps ne sent en nulle façon l'aprest d'vne entree si glorieuse. Et qu'il soit ainsi il y a mille ans & plus que ceste cõdition leur dure, & si vont tousiours en empirãt, & ne leur est aduenu nulle occasion de nouuelle esperance, signe infaillible que Dieu n'ouure plus rien par eux, puis qu'en vne si longue suitte d'annees ils n'ont senty ny changement ny accident qui les dispose à receuoir vn tel homme, ou à le produire de leur gẽre. Si donc Dieu ne prepare aucune nation a ce faire, & s'il n'y a aucun milieu entre ces deux temps, il s'ensuit que celuy de la disposition, preparation & promesse est desia passé, & que nous sõmes au tẽps de l'execution & de la ioüissance. Ce parfait homme, que Dieu auoit designé d'enuoyer au mõde, ou a esté desia enuoyé ou il ne le sera pas: & puis que necessairement il le deuoit estre, il faut croire qu'il l'a desia esté, & croire aussi que il y a eu quelque nation particulierement choisie de Dieu en laquelle il fit tous les preparatifs de son incarnation & de sa venuë: natiõ qui eut sa cognoissance, & qui fut tres-ancienne: telle estoit celle des Iuifs cultrice d'vn seul Dieu & ramenant son origine au delà de toutes les autres. Celle des Chrestiens ne fait que naistre & plus freschemẽt encores celle des Sarrasins. Parquoy arrestõs que ce fut par le peuple de Iudee que Dieu conduisit les choses concernantes la reception de ce nouuel homme, & que d'entre

Refutation de l'espoir que les Iuifs ont de leur Meßie.

Nation des Iuifs tres-ancienne.

eux il choisist ceste femme Vierge qui l'engẽdra immediatement sans pere terrestre. Ainsi il a esté suffisamment prouueu à tout le besoin de l'humaine nature, ses vœux sont accomplis & il ne luy reste plus rien a esperer, ayant reçeu son redempteur & sauueur.

Que l'homme duquel il a esté parlé iusques à present c'est Iesus-Christ.

Chap. CCLXIX.

IEsus-Christ est vray Dieu, vray homme & vray fils de Dieu, parquoy c'est luy qne nous auõs cherché iusques a ceste heure propre a nostre satisfaction infinie, & que Dieu auoit promis au monde : C'est luy par lequel toutes les conditions & circonstances qu'il falloit à nostre redemption ont esté accomplies, comme ses faits & ses paroles nous le tesmoignent euidemment. Car il se dit Dieu & homme, enuoyé par son pere suyuant ses promesses, venu pour mourir volontairement a la descharge de nos pechez : & a preueu sa mort, & la soufferte telle qu'il l'auoit predite, il a pardonné les fautes, & a appellé le monde a vne remission generale de toutes offenses, il l'a conuié au royaume celeste, & a promis vne vie eternelle a ceux qui se voudroient repentir en son nom: il a blasmé les vices, accusé nos iniquitez & maintenu inuiolablement la verité tout par tout : apres sa mort on a publié sa resurrection & ascension, & son glorieux nom a esté espandu par tout l'vniuers : ses successeurs mesmes &

Marques qui preuuẽt Iesus Christ estre nostre redẽpteur.

son Eglise se bandent encores en toutes façons contre la meschãceté & iniustice, qui sont toutes les marques que nous demandions en vn tel homme : parquoy c'est luy seul sans doute duquel dependoit tout nostre salut. Si ce n'estoit luy, il n'eust pas si asprement combatu le peché, ny ne l'eust surmonté estant en sa subiection comme les autres. Toute la Chrestienté l'adore pour redempteur des hommes, elle vit & perseuere en ceste creance,& sous son authorité se remettent les pechez. Si ce n'estoit ce vray homme qui deuoit satisfaire pour nous, & que Dieu eust à enuoyer vn autre, il s'empescheroit soy-mesme & troubleroit ses desseins, permettant qu'il regnast sous ce nom si long temps en ce monde, & que tant de nations le suyuissent & creussent à ce tiltre : car à ce compte il nous apprendroit a mescroire l'autre veritable, quand il seroit enuoyé, veu qu'il luy faudroit entierement suyure le train contrefait & tromperesse trace de cestuy-ci. Et de l'autre part quand cest autre seroit tout tel que Iesus-Christ, quand il feroit, prescheroit & mourroit comme luy, ce seroit à la verité vn autre luy-mesme: ainsi les absurdes qui nous assiegent de tous costez nous contiennent en la vraye & sainte creance. D'auantage il n'y a que le peuple des Iuifs qui attẽde encores la venue de son sauueur, & la plufpart du monde le croit estre venu en Iesus-Christ. Puis que la promesse de l'enuoyer estoit faite à tout le genre humain non à vne nation parteculiere, il n'est pas croyable que Dieu laissast si long tẽps

Absurdités qui s'ensuyuent de nier que Iesus Christ soit le Messie.

piper le monde sous l'authorité de ses promesses, & cela sembleroit estre contre l'honneur de sa bonté. Quant aux Iuifs, nul ne les trompe, ains ils se trompent eux-mesmes, ne voulans pas receuoir Iesus-Christ venu sous ce nom de promis de Dieu. Au reste ils sont indisposez pour le receuoir, premierement d'autant qu'ils attendent, secondement qu'ils sont en captiuité de laquelle ils seroient deliurés s'ils le croioient, & tiercement qu'ils sont en vn estat mal commode pour engendrer de leur lignee cet homme promis. Les Chrestiens sont pareillement indisposez d'en receuoir vn autre quand il viendroit, car ils ne l'attendent pas, & croient certainement iouyr de celuy qui leur deuoit estre enuoyé. De vray il est necessaire que ce soit celuy-là, car puis que Dieu en a promis vn, il ne laisseroit pas vn menteur commander en sa place, & seduire le cœur & volonté des hommes, les rendant incapables de pouuoir receuoir ou croire le sien. Parquoi le premier arriué comme enuoyé de sa part est certainement celuy qu'il deuoit enuoyer. L'humaine nature n'auoit besoin que de se purger de ses pechez & offenses, tout son affaire consistoit à trouuer quelque descharge & satisfaction de ce qu'elle deuoit pour sa coulpe, aussi n'a cestuy-cy fait autre chose, & ses ministres tiennent encores ce train de combatre & abolir le vice de conuier les hommes a la repentance pour paruenir à la remission de leurs fautes, à la vie eternelle & roiaume celeste. Puis donc que Iesus-Christ est ceste personne tant necessaire à l'humain genre, il luy faut ap-

Indispositiō des Iuifs a receuoir le Messie que ils attēdent.

Les Chrestiens sont indisposez à receuoir vne autre Messie.

pliquer ce que nous auōs dit ci dessus de nostre reparation & satisfaction,& des accidens, condition & proprietez qui doiuent accompagner ce general payement de nostre debte. C'est luy que nous cherchions,c'est lui duquel nous parlions iusques à ceste heure, nous le voyons entierement garny de toutes les choses que nous prouuions estre necessaires à qui auroit la charge de la deliurance du mōde,il n'est plus besoin de reïterer ce que nous en auons dit,chacun le peut tres-veritablement affermer & conclurre de luy.

Que le liure de Dieu deuoit estre necessairement diuise au viel & nouueau Testament.

Chap. CCLXX.

IL appert clairement par là que le liure que nous auons ailleurs monstré estre à Dieu,doit par grande raison estre diuisé en deux parties generales & en deux testamens, l'vn vieil, l'autre nouueau,d'autāt que Dieu a premierement promis Iesus-Christ,& a secondement accomply sa promesse. La premiere partie c'est de la promesse,comprenant tout ce qui appartient à asseurer le mōde de tout ce qui deuoit aduenir, & à le preparer pour receuoir vn si grand hoste: La seconde est de l'accomplissement de la promesse,cōprenant tout ce qui concerne l'entree & l'arriuee de ceste persōne promise. Ces deux pieces font le liure de Dieu cōplet, & s'accoup-

La Bible diuisee en deux Testamens.

plent l'vn à l'autre d'vne liaisõ indissoluble ces deux testamens se proportionnent & s'entresuiuent si necessairement que l'vn ne peut estre sans l'autre, la promesse demande l'accomplisment,& l'accompliment presuppose la promesse,il n'y a nul entre-deux : ainsi ce liure second ou second testament c'est le liure & testament de verité, car c'est le vray effet de la verité de tenir affectuellement ce qu'on a promis:d'où il se peut conclurre que l'ancien testament est de Dieu,veu que par iceluy nous sommes aduertis & asseurez d'vn sauueur, qui doit estre enuoyé pour la satisfaction & deliurance des hommes, tesmoin les escrits des Patriarches & Prophetes. Or vne telle & si certaine asseurance ne peut estre donnee que par Dieu ou par quelque autre de sa part : Il se peut aussi conclurre tout d'vn train que le nouueau Testament est à luy, car il maintient les promesses faites par l'ancien estre accomplies , dequoy nul ne peut respondre que Dieu mesme ou qu'elqu'vn inspiré de luy: ce que l'vn promet l'autre le tient, c'est bien signe qu'ils sont partis de mesme main. D'auantage il y a vn singulier accord entre le liure de Dieu & celuy de la nature ou des creatures ; les creatures disent & tesmoignent que Dieu auoit proposé de donner au monde vn tel homme , voila la part du vieil testament: & tesmoignent en outre les conditions & proprietez qui deuoient estre en luy , le temps & le moyen de sa venuë, en voila la part du nouueau Testament. Cela monstre euidemment que l'argument de l'vn & l'autre liure c'est

Vray effet de la verité. L'anciē Testament est de Dieu.

Nouueau testament est de Dieu.

Iesus-Christ. Et à la verité tout ce que Dieu nous a fait depuis nostre cheute n'a regardé ny visé a nulle autre chose qu'au nouuel homme, le seul espoir & le seul biẽ de l'humaine nature. Puis qu'il auoit a le tirer d'elle il a continuellement ouuré en elle & entour des hommes a ce qu'il peust dignement naistre d'entre-eux & dignement estre reçeu au monde, & n'a cessé d'ouurer iusques a ce qu'il l'ait eu produit, Puis que vn tel homme deuoit estre vniuersel a l'humaine nature, il s'ensuit que tout ce que Dieu ouuroit en elle il l'ouuroit à cause de luy iusques a sa venue.

Depuis le peché d'Adam Dieu n'a visé qu'a Iesus-Christ.

Comme la damnation eternelle est certainemẽt proposee à qui ne croit a la foy chrestienne.

Chap. CCLXXI.

PAr cy deuant il a esté monstré que nous estions tenus & obligez d'embrasser la foy chrestienne, & cela par les creatures, mais à present ie veux adiouster à ce deuoir la necessité de ce faire, & comme tout homme est si necessairement astraint a ceste creance, que sans elle il ne peut fuir sa mort & damnation eternelle. Ie viens de dire que le seul moyen de secoüer le pesant faix du peché, c'est la mort de cet homme infiny, qui soit Dieu ensemble: veu donc qu'il ny a que les Chrestiens qui le croyent & qui en iouyssent, il est certain qu'il n'y a nulle redemption hors la foy chrestienne : Iesus-Christ est la seule satisfaction de

Nulle redemption hors de la chrestienté.

tous les pechez, & hors de luy il ne se peut trouuer de franchise. Quiconque ne croit en luy qu'il commence hardiment de le croire, & ceux qui le cro yent, & qui viuent selon sa doctrine qu'ils s'esioüissent en leur foy, plaignant la miserable condition de ceux qui en sont escartez. Que chacun considere le besoin qu'a l'humaine nature d'vn tel homme, comme les creatures nous apprennent que Dieu auoit deliberé de l'enuoyer, & que ses paroles expresses du viel Testament le promettent : & puis qu'il considere le dire & le faire de Iesus Christ, le train de sa vie tres-diuine & tres-ordonnee, sa doctrine, sa passion & ce qui est suruenu apres sa mort par vne droite suite : comme son nom fut dignifié, presché, publié par tout l'vniuers & a toute l'humaine nature, comme il ordonna ses Apostres, disciples & vne Eglise vniuerselle, nouuelle au monde & ouuerte à tous hommes qui s'y veulent ioindre, comme elle s'augmenta peu a peu remplissant en fin le mõde & se maintenant d'vn merueilleux ordre & d'vne tresbelle disposition & police : qui considere comme elle cõmẽça, comme elle a duré & comme son estat s'est maintenu au trauers d'vn si grand nombre d'annees : qu'il considere les Sacremens ordonnez par Iesus-Christ & par ses Apostres en son Eglise, comme tout y est visant à effacer les pechez & offenses contre Dieu, comme toute leur intention est de pouruoir à la corruption, perte & cheute de l'humaine nature, & de nous reduire au biẽ pour lequel nous sommes faits, qui est la ioye & vie eter-

Ce qu'il faut considerer de la chrestienté.

Les Sacremens.

nelle, nous depeſtrant des cruels liens de la peine de la mort & de la triſteſſe : qu'il voye comme ceſte doctrine eſt fondee en l'honneur, & loüange de Dieu, à la vraye amour, ſincere obeyſſance & en toutes les choſes qui combatent directement & deſtruiſent l'amour propre, le propre honneur & la propre volonté, cauſe de tous maux & cauſes de la ruine de l'homme, de ſa perdition & de ſa cheute: comme la remiſſiō des pechez & la paix entre Dieu & nous eſt criee & trompetee par tout le monde, & comme nous ſommes tous conuiez au royaume celeſte, ſigne infaillible de l'arriuee de ceſt homme promis. Qu'il regarde que de la part de Dieu au nom de ſon fils Ieſus Chriſt crucifié la remiſſion & indulgence des pechez, à eſté publiee par tout l'vniuers, & l'heritage celeſte promis à ceux qui le ſuyuront & croyront. Qu'il conſidere de bien pres ce que l'experience meſme luy fait voir & entendre, & il trouuera indubitablement que Ieſus Chriſt eſt ce vray & nouuel homme, ſi neceſſaire à l'humaine nature, & de ſi long-temps attendu, & que tout ce qu'il a fait & qui eſt creu de luy eſtoit tres-neceſſaire pour noſtre ſalut: que l'homme ne ſe pouuoit paſſer de la conception naiſſance, vie, mort, reſurrection & aſcenſion de Ieſus Chriſt, & non plus des autres choſes qu'il à fait. Comparons le fait au deuoir, ſes actions à noſtre beſoin, & nous trouuerons clairement que c'eſt luy ſans autre qui deuoit eſtre enoyé ſeul redempteur & ſauueur du monde. Puis qu'vn homme ſi grand, ſi pre-

L'euangile a eſté publié par tout le monde.

Exhortatiõ à suiure Iesus Christ.

cieux & si digne nous a esté donné accomplissant si parfaitement tout ce qui nous estoit necessaire, vray Roy & maistre de l'humaine nature, si benin, si bon, si doux & si liberal enuers elle, ayant voulu donner sa vie, & receuoir vne mort tres-cruelle pour ses pechez, suyuonle tous, oyons ses commandemens & ses paroles, ioignons nous à luy, croyons-le & nous faisons ses membres, receuans les sacremens qu'il nous ordonne : tout ce qu'il nous faut, tout nostre bien & tout bon heur est en luy: car estant Dieu & homme, il est personne infinie, en luy est toute plenitude de pieté, vertu, charité & sapience: toute bonne amour, toute science & tout merite loge en luy, il est accompagné d'vne puissance souueraine & d'vne royauté sempiternelle: quiconque le mesprise se peut asseurer d'en deuoir estre tres aigrement chastié. De toutes ces choses il peut apparoistre comme il est plein d'honneur, de dignité & d'excellence de s'allier & ioindre à la foy Chrestienne, de s'enroller en la maison d'vn si grand Roy, d'estre en la bonne grace d'vn tel Prince & d'estre fait membre de son Dieu tout puissant & immortel: & comme vn vray Chrestien surpasse tous les autres hommes qui ne le sont pas, & que le faux Chrestien vaut encores moins qu'eux.

Qualitez de Iesus Christ.

Le vray Chrestien vaut mieux que tous les autres hõmes qui ne le sont.

Le faux Chrestiẽ pire que tout le reste des hommes.

Comme la misericorde de Dieu accompagne sa iustice en ceste satisfaction generale.

CHAP. CCLXXII.

TAntost que ie traitois de nos iniquitez & offenses, & que ie monstrois comme

la iuſtice de Dieu exigeoit de nous vne infinie ſatisfaction, ſans laquelle nous n'euſſions ſçeu eſtre deſchargez de l'obligation à la peine eternelle, il pouuoit ſembler qu'il ne reſtoit aucune place à ſa miſericorde, & qu'elle eſtoit entierement eſtainte par la rigueur de ceſte ſienne iuſtice, mais il n'en eſt rien, ains au rebours ceſte ſatisfaction faite par la mort de Ieſus Chriſt Dieu & hõme eſt accõpagnee d'vne extréme miſericorde, & d'vne miſericorde ſi bien accordante auec la iuſtice qu'il eſt impoſſible de mieux aſſortir deux choſes l'vne a l'autre: car l'homme ſans ce payement infiny que legitimement il deuoit ne pouuoit eſchapper le ioug du chaſtiment qui le preſſoit, ni par conſequent ſe ſauuer des mains & puiſſance du diable: ainſi Dieu par ſa ſeule & gratuite miſericorde luy fournit dequoy ſe iuſtement acquiter & dequoy pouuoir faire iuſtice de ſoy, ce que auparauant il eſtoit entierement incapable de faire, afin que ſon iuſte courroux peut eſtre appaiſé par l'homme il luy mit en main luy meſme ce dequoy il le deuoit payer, & octroya par la vertu de ſa tres-ſaincte miſericorde vn nouuel homme à l'humaine nature plus grand que les autres & propre à ſatisfaire pour l'homme, ayant en ſoy dequoy ſurpaſſer noſtre debte & dequoy payer pour nous, exempt quant à ſoy de toute obligation. En ceſt homme donna franchement l'humaine nature ce que elle auoit de quitte & de net pour ſe rachepter és autres hommes, eſquels elle ne pouuoit payer ce qu'elle deuoit. Or d'elle-meſme

Miſericorde de Dieu enuers hõme endebté du peché originel.

Dieu donna luy meſme a l'homme endebté dequoy s'acquitter.

elle n'eust iamais eu ce moyen s'il ne luy eust esté fourny par la misericorde diuine:& est-il misericorde comparable à ceste-cy? Voila Dieu le pere qui dit à l'homme pecheur comdamné par sa saincte iustice. Prend mon fils vnique,& l'employe à ta descharge: Iesus Christ dit aussi prend moy & te rachepte, car c'est dire cela en effet & en substance que de nous conuier à la grace de Dieu, & nous appeller à la foy Chrestienne. Et de l'autre part qu'est-il plus iuste que de laisser aller quitte celuy qui vient de vous plainement satisfaire? L'homme en payant en ceste maniere s'est deschargé legitimement du fardeau de la peine,& Dieu le sauue & l'absout par la loy mesme de parfaite iustice, accõpagnee toutesfois d'vne pareille misericorde, fournissant à l'homme ce qu'il luy failloit pour faire sauuer & absoudre.

Ce que l'homme pecheur reçoit de Iesus Christ, & en quelle façon.

Chap. CCLXXIII.

LA perte, la corruption, la cheute & le desuoyement de nostre nature sont la seule cause du besoin qu'elle a de ce nouuel homme que i'ay tant cherché,& en fin par la grace de Dieu trouué estre Iesus Christ, que les Iuifs crucifierent: Puis qu'il est desia venu & qu'il a tout ce qu'il nous faut pour nous reparer affectuellement & remettre, voyons comme l'homme necessiteux & indigent reçoit de luy son secours & son aide. Puis que le remede est en main, & le

medicamẽt tout preſt, il reſte de l'accommoder au beſoin: à quoy faire la medecine, ſi on ne l'appliq̃ au malade? A quoy faire la viande, ſi la faim ne s'en appaiſe? Si Ieſus Chriſt eſt celuy que Dieu a enuoyé pour la deliurance des neceſſiteux, ne faiſons nulle doute qu'il ne ſoit tres-cõuenablement proportionné à leur indigence: s'il eſt venu pour releuer l'homme cheut, ſans doute il ſe raporte ſingulieremẽt à ſa ruine: mettõs le d'vn coſté, & les autres hõmes de l'autre, & puis les apparions & cõparons. L'humaine nature regarde à luy, & il regarde à toute l'humaine nature & s'y raporte comme le redempteur aux captifs, le ſatisfacteur aux obligez, le paieur aux debteurs, le reſtaurateur aux deſtruits, le conſolateur aux miſerables, le medecin aux malades, le reſuſciteur aux morts, la guide aux deſuoyez, l'illuminateur aux aueugles, & pour dire en vn mot, il eſt toutes choſes a l'homme deſolé & perdu: ainſi qui ne ſe cognoiſt auoir beſoin de Ieſus Chriſt, il le meſpriſe. Attendu que mes-huy nous voyons clairement la corruption de l'eſtat auquel nous ſommes, & ce qui nous defaut, il nous reſte de cõſiderer en general ce que no⁹ auons à tirer de noſtre Redempteur. Noſtre affaire demande qu'il nous deliure de l'obligation de la coulpe qui eſt la ſeconde, & qu'il nous ſecoure à accomplir l'obligation naturelle qui eſt la premiere. Il nous faut d'vn coſté deſprendre de ce nœud de la peine infinie, & de l'autre nous preſter la main à ce que nous puiſſions rendre à Dieu ce que naturellement nous luy deuons. En ces deux obligations

Ieſus Chriſt proportionné à l'indigence des hommes.

Comment Ieſus Chriſt ſe raporte à la nature humaine.

Ce que no⁹ auons à tirer de noſtre redempteur.

(desquelles i'ay ailleurs assez parlé) consiste toute nostre reparation & deliurance. Par ce que nous n'auons nullement satisfait à la premiere, nous nous sommes abastardis, desnaturez, & changez tout au rebours de ce que nous deuiōs estre, & il est impossible de prouuoir à la secōde que celle là ne soit acquitee, car elle en despend & s'en engendre: qui payeroit la premiere ne tomberoit iamais en la seconde. Parquoy nous auons necessairement besoin que Iesus Christ mette ordre à toutes les deux, qu'il satisface pour la seconde & l'abolisse, & qu'il aide à parfaire la premiere, qui est perpetuelle & ineffaçable. L'homme ayant volontairemēt & à son escient abandonné les moyens qu'il auoit d'accomplir la premiere, & les ayant perdus par sa faute merita qu'on ne les luy rendit plus: & ayant en outre offensé Dieu, en ce faisant il encourut iustement vne punitiō eternelle, la mort de Iesus Christ à rabillé toutes les deux. Et veu que ces moyens ne peuuēt estre redonnez si la diuinité ne les infond en nous ainsi que l'ame au corps, ni la punition acquitee, si ce n'est par la diuine bonté, entant qu'il est homme il merite qu'on ne les rende, & qu'on nous d'escharge, & entant qu'il est Dieu il nous les redonne & inspire luy-mesme, & nous acquite souuerainement & descharge. Ainsi tout ce qu'il nous faut & en toutes manieres est en Iesus Christ Dieu & homme, ces moyens qui nous sont rendus, & ce secours que Dieu nous fait pour satisfaire à nostre obligation premiere c'est la grace. Car bien que tout ce qu'il nous

Tout ce que il nous faut est en Iesus Christ.

donne se puisse dire grace, toutesfois ce secours s'en appelle particulieremẽt pour son excellence, veu que sans luy nous sommes morts, nous ne sommes rien & quasi remis au nõ estre, n'ayans nul pouuoir de faire ce que nous deuons comme hommes, & estans priuez de tout moyen d'ouurer & d'agir selon la loy de nostre nature non plus qu'vn corps sans son ame. Ceste grace donc ou ce secours c'est nostre vie, nostre salut & nostre seconde ame: & de nous le dõner, c'est nous resusciter de mort à vie, reformer, renouueller & refondre: C'est no⁹ guerir, lauer, purger, embellir & ramener à nostre premiere condition: C'est nous reioindre & recõcilier à nostre createur, c'est nous regenerer & refaire tout a neuf enfans de Dieu & successeurs de son heritage celeste: C'est remettre sus la vraye forme & naïfue façon de la filiation & fraternité, raliãt les hommes comme freres entr'eux, & à Dieu comme ses bons enfans: C'est nous cõuertir, nous redresser à la voie de iustice & de verité, nous guider à la vertu, nous esclairer & conduire à la vie eternelle, & destourner nos pas du sentir de la vanité, de l'erreur, de la mensonge & de la peine immortelle: C'est nous erracher de la subiection & seruitude de nostre propre amour, propre honneur & propre volonté pour nous rendre à la liberté & aux commoditez de la commune & diuine volonté: Somme c'est changer nostre tres-mal estre au tresbien estre.

Grace de Dieu dite par excellence.

Que c'est que la grace & le bien estre que nous receuons par le moyen de Iesus Christ.

CHAP. CCLXXIIII.

AFin que nous ayons plus parfaite cognoissance de ceste grace & secours que Dieu restablist en l'hõme pour l'aider à faire ce qu'il doit, entant qu'il est homme, il nous faut considerer que lors que nous fusmes premieremẽt créez on accompagna nostre estre du bien estre, non toutesfois du tresbien estre qui nous restoit à esperer. I'entens par cest estre le viure, le sentir, l'entendre, l'aimer, le pouuoir, le vouloir & toutes les autres facultez qui appartiennent au corps & à l'ame. Et par le bien estre le iustement, saintement, deuëment & vertueusement estre. De mesme i'appelle mal estre l'iniustement, iniquement, des-reiglement & vicieusement estre, viure & le reste. Parquoy ce bien estre que nous reçeusmes en nostre corps & en nostre ame, adiousté à l'estre simplement, c'estoit nostre vertu, bonté, saincteté, droiture & iustice, c'estoit nostre compas, nostre reigle & nostre mesure : mais ceste conionction n'estoit pas si estroite & si necessaire que le simplement estre ne peust subsister sans le bien estre : Toutesfois il estoit en la puissance de nostre premier pere, de garder, s'il eust voulu, & de maintenir en soy ses riches accidens qu'on auoit adioustez à son essence, & de s'acquerir en ce faisant le tresbien estre, ce qu'il ne fist pas, ains abandonnant la bonté, la vertu & la droiture qu'on auoit mise en luy

Que c'est qu'estre.

Bien estre

Mal-estre.

Il estoit en la puissance d'Adam de se preseruer de peché.

en luy, il s'alla accompagnant de qualitez toutes diuerses, de sorte que, desuestu & despoüillé de son naturel ornement qui estoit le bien estre, il se trouua nud & pressé d'emprunter des accoustremens estrangers, messeans & incommodes, à sçauoir le mal iniustement & desordonneement estre, viure & les autres : Il quitta son habillement propre & ordinaire, pour se trauestir & bigarrer indignement & indecemment. Au demeurant Dieu aguisa & en aigrit son mal estre du corps de force pointures, nuysance & amertume, afin que son goust ennuyeux & insuportable luy fist aperceuoir & iuger le dommage qu'il auoit fait à son liberal arbitre & à son ame, parties les plus interessees de ce changement. Somme il ne luy demeura rien que son simple & radical estre, viure, sentir, entendre, aymer & vouloir, qu'il ne pouuoit ni perdre ny destruire qu'auec soy-mesme, mais encores blessé, malade, corrompu & fort eslongné de sa condition, santé & bonté premiere : il s'aneantit ainsi quant à son bien estre par sa desobeïssance. Et d'autant que le bien, iustement, deuëment, sainctement & vertueusement estre est aymable plaisant & delectable, & qu'au contraire le mal, iniustement, induëment & vicieusement estre est haïssable & desplaisant, l'homme s'estant desgarny de son premier visage & naturelle beauté, & enlaidy & taché par ses cõditions nouuelles & empruntees, s'estoit rendu tres-desagreable à son createur, de façon qu'il seroit au vray train de passer du mal estre au tres-mal estre, s'il ne luy estoit prouueu de quel-

Piteux estat d'Adam pecheur.

que preseruatif & de quelque defense. Ces degrez sont en nous le bien estre & le tresbien estre, le mal estre & le tres-mal estre : l'estre sert continuellement à tout & demeure tousiours. Si l'homme est rencontré en ce poinct auque il s'est mis, il ne faut pas douter qu'on ne le iette au feu comme inutil à tout vsage. Voila comme ce bien estre c'estoit la grace & le secours qui nous fut originellement dóné, par le moyen duquel nous estions rendus propres à executer ce qui est de nostre deuoir entant que nous sommes hommes, & à satisfaire & accomplir tout ce que nous deuons à Dieu par la vertu de nostre naturelle & premiere obligation. Aussi long temps que cet homme fut accompagné de ce bien iustement & vertueusement estre, sont fait & son deuoir s'accorderent tres-proportionnément l'vn à l'autre, mais depuis qu'il s'en fut eslongné, le deuoir, l'obligation & la debte demeurerent bien tousiours en leur force, mais il deuient impuissant & incapable d'y satisfaire. Puis que par sa faute il auoit perdu ceste grace, ce secours & ce moyẽ de faire sa charge, Dieu exigeoit tres-iustement de luy le payement de sa debte, bien qu'il n'eust plus dequoy payer. Si par violence & par force on luy eust arraché ceste faculté & suffisance, qui luy estoit mise en main, il eust peu s'excuser de sa foiblesse & impuissance: Mais l'aiant abandonnee volontairement, à son escient & de son gré, il s'en doit prendre au nez luy-mesme & seul en porter la folle enchere: d'où il appert que reformer, conuertir & rabiller l'homme perdu ce

L'homme pecheur digne d'estre ietté au feu.

L'homme peche de son bon gré.

Reformer & rabiller l'homme gasté que c'est.

n'eſt autre choſe que le reconduire & ramener du mal eſtre au bien eſtre, & luy oſter le vice, la malice, l'iniquité & l'iniuſtice, pour luy rendre la bonté, la rectitude, la vertu & ſa ſaincteté originelle & naturelle : Et que faire cela c'eſt plus faire pour luy que de le reſuſciter de mort à vie. Car le corps n'abandonne point l'amė pour ſon plaiſir, & il abandonna pour ſon plaiſir ſon ame & ſa vraie vie, qui eſtoit le bien eſtre, meritant par ceſte ſienne folie de n'en iouyr plus. De vray c'eſt vne merueilleuſe bonté de noſtre createur de luy auoir voulu rendre ce riche preſẽt, puis qu'il auoit eſté ſi dedaigneux & ſi nonchalant de le garder, c'eſt veritablement vne grace partant de ſa miſericorde infinie : il ny a que luy qui nous puiſſe rendre ceſte iuſtice, droicture & bien eſtre, car nous ne la tenions pas originellemẽt de nous-meſmes non plus que noſtre ſimplement eſtre, l'ayant donc vne fois perdu, auſſi peu le pourrions-nous recouurer ſans l'aide d'autruy. Dieu eſtant iniurié & offenſé de nous deuoit premierement eſtre appaiſé, & noſtre iniure abolie par quelque mort propre à cet effect, à ce que nous peuſſions receuoir apres noſtre bien eſtre : Parquoy il nous donna Ieſus Chriſt, qui effaçaſt vne fois noſtre offenſe, & puis qui meritaſt pour nous de nouueau ceſte grace & ce bien eſtre. Nous auions beſoin de ces deux choſes, d'appaiſer Dieu & de recouurer noſtre bien eſtre. Nous les auons toutes deux receuës de Ieſus Chriſt : il a purgé nos offenſes, & nous a rendu noſtre bien droitement, iuſtement, ſainctement & vertueuſe-

Merueilleuſe bonté de Dieu enuers l'homme.

Double merite de Ieſus Chriſt.

ment estre, ou la bonté, la droicture, la iustice, la vertu & la saincteté : sa mort tres-precieuse est le seul moyen de nostre entiere restauration, il estoit impossible sans elle de purger l'offense & de receuoir le bien estre : nous auons par elle la remission de nos pechez. le bien estre & en fin la gloire eternelle. Ce sont trois faueurs & trois biens faits, l'indulgence, la grace & la gloire ou le pardon, le bien estre & le tresbiẽ estre, esquels consiste nostre salut : l'indulgence & le pardon sont pour l'offense, la grace & le bien estre pour le mal estre, & de ces deux s'engẽdre la gloire & le tresbien estre, car la gloire suit la grace : tous trois bienfaits achaptés par la sainte passion de Iesus Christ.

Trois bien faits de Iesus Christ.

Comme il y à trois generations en l'homme chrestiẽ, celle du corps, celle de l'ame, & celle du bien estre ou de la grace.

Chap. CCLXXV.

Perfection de l'homme qui consiste en trois choses.

La perfection de l'homme consiste en trois choses : au corps & en la chair, en l'ame raisonnable & immortelle, & au biẽ estre de tous deux : Où bien nous pourrions dire ainsi. La perfection de l'homme consiste en deux choses en son estre & en son bien estre, comprenant sous l'estre la composition de son corps & de son ame : Toutesfois autre chose est le corps, autre chose l'ame, & autre chose le bien estre : car l'ame & le corps sont separables l'vn de l'autre, & tous deux encores separables du bien estre,

d'autant que le mal estre peut suruenir au corps & à l'ame: Il est vray que le mal estre du corps se sent plus aisément que celuy de l'ame. Puis que ce sont trois choses reallement distinguees, disons que le premier hôme reçeut trois choses de Dieu, le corps, l'ame & le bien estre, & qu'il les reçeut immediatement de luy toutes trois & a mesme instant, mais d'autant qu'il en laissa perdre la derniere, qui est le bien estre, il ne luy en resta que les deux premieres qu'il communiqua seules à ses successeurs & descendans, qui par ce moyen ne furent pourueuz que du simplement estre ou de l'ame & du corps. Ie disois ailleurs que la creation du premier homme est en cela dissemblable à celle des autres, qu'il reçeut & son ame & son corps immediatement de Dieu, & eux reçoiuent le corps de luy & l'ame de Dieu: ils ont deux peres, l'vn du corps, l'autre de l'ame, & par consequent deux generations: en la premiere chaque homme engendré de la façon ordinaire de nostre nature prend son corps mediatement ou immediatement du premier homme, & en la seconde il reçoit immediatement l'ame raisonnable de Dieu qui la peut seul produire, bien qu'à la verité le corps parte de luy, mais non en pareille façon: car hors le premier tous les autres hommes cômuns ont vn pere instrument de la production de leur chair: Or aux Chrestiens il y a en outre vne tierce generation du bien estre que Iesus Christ fait en eux, ie dis bien estre concernant leur liberal arbitre & leur ame. Voila le tiers pere de l'homme chrestien & sa triple generation.

Trois choses que le premier homme receut de Dieu.

Difference de la creation d'Adã & de ses successeurs.

Tierce generation propre aux seuls Chrestiens.

Premieremẽt du corps qu'il tient de ce premier & ancien pere. Secondement de l'ame, qu'il tient de Dieu, & tiercement du bien estre qu'il tient de Iesus Christ Dieu & homme. La premiere est luxurieuse, vitieuse & corrompue, par celle-là nous sommes obligez à la damnation eternelle: Car receuant la chair nous receuons la coulpe, la corruption & la peine: nous receuons en elle deux choses, le corps & la tache, C'est elle qui nous rend des-aggreables à Dieu, & à raison de laquelle tous les maux sont en nous. La seconde qui se fait par l'infusion de l'ame au corps, est pure, saincte & immaculee. Sauf qu'il aduient en celle-là que l'ame s'empoisonne & se infecte par la contagion de la chair. La tierce est nostre perfection & absolution, sans elle l'homme n'est rien, veu que le bien estre est la bonté, l'excellence & l'integrité de nostre ame: C'est par elle que l'ame est restablie & remise en son premier & naturel estat lauee, purgee & deschargee de ceste pernicieuse infection qu'elle auoit prinse du corps, elle fait l'homme amy de Dieu, son heritier & successeur du royaume celeste: voila pourquoy elle s'oppose directement à la premiere. Par la premiere la chair commandoit, & l'ame estoit en sa subiection & obeissance. Par la tierce l'ame reprend ses forces, & remise en son auctorité & naturelle puissance, recouure la superintendence & maistrise du corps. Par la premiere l'homme estoit entierement charnel, bestial & brutal, la chair ayant depossedé l'ame de sa royauté legitime: Par la tierce il se fait spiri-

Louange du bien estre.

Difference de la premiere generation & de la tierce.

tuel, raiſonnable & diuin, l'ame ſe reſaiſiſſant de ſa iuſte domination & empire. Par la premiere l'homme auoit perdu l'image & reſſemblance de Dieu, & acquis celle du premier hõme pecheur, & du diable: Par la tierce il reprẽd celle de Dieu & la reſtablit en ſa premiere perfection & beauté, eſlongnant de ſoy celle du premier homme & du diable. Par la premiere il s'accompagnoit de la fontaine & racine de tous maux. Par la tierce il ſe garniſt de la ſource de tout bien: ainſi eſt tout par tout la tierce differente de la premiere, cauſant en nous des accidens tous diſſemblables, & par conſequent eſt auſſi ce nouuel homme, quant à la generation, entierement differant du premier. Le premier aneãtit l'homme & la remet quaſi au non eſtre par ſa generation, & Ieſus-Chriſt par la ſienne redonne l'eſtre à ſon ame, & la refait & regenere: car depuis la creation que Dieu en auoit fait, elle s'eſtoit perduë par la corruption corporelle & par le vice de la generation premiere: mais la tierce la rabille, reforme & refaçonne, luy redonnant ſon bien eſtre, qui eſt ſa beauté & ſa vie. Et comme en la premiere nous auons vn pere & vne mere, auſſi auons nous en la tierce, qui luy eſt contraire, à ſçauoir Ieſus Chriſt pour pere & pour mere l'Egliſe ſa chere femme & eſpouſe. Et comme la chair du premier homme perdit & ruina tous ſes enfans par ſa corruption & infection, auſſi la chair de Ieſus Chriſt ſecond homme nettoye, purge & ſauue tous les ſiens par ſa pureté tres-munde & tres-entiere: Et à ceſte cauſe tout ainſi que l'a-

Difference d'Adam et de Ieſus Chriſt.

L'Egliſe eſt Eſpouſe de Ieſus Chriſt & mere des Chreſtiens.

me s'enlaidissoit & s'enbourboit en l'ordure de la chair du premier homme, de mesmes se nettoye-elle & purifie en la netteté de la chair du second. Voila comme la chair est contre la chair, & la generation contre la generation, & comme l'homme Chrestien ayant le corps, l'ame, & le biẽ estre surpassé tous les autres hommes qui n'ont que le corps & l'ame, d'autant que le bien estre surpasse l'estre accompagné du mal estre.

Des trois fraternitez des Chrestiens.

Chap. CCLXXVI.

IesusChrist tiers pere des hommes.

Tierce fraternite la plus excellente.

D'Où il appert qu'il y a trois generalles fraternitez entre les Chrestiens, ils sont freres de la part de la chair en ce qu'ils ont le premier homme pour commune origne de leurs corps: secondement ils sont freres a cause de l'ame qu'ils reçoiuent immediatement de Dieu leur commun pere en ceste partie. Tiercement ils le sont encores en consideratiõ du bien estre que engẽdre en eux IesusChrist leur tiers pere, mais vn & pareil auec le second quant à la deité & diuinité. Entre ces fraternitez qui ont des degrez entre elles de mesme ceux que nous venons de dire du corps, de l'ame & du bien estre, la tierce est la plus excellente & la meilleure, car en elle Dieu & l'homme est pere, là où en la premiere ce n'est que simplement l'hõme, & en la seconde simplement Dieu. C'est bien raison que nous nous aimiõs estroitement à raison de ceste derniere alliance, faite &

causee par vn tel pere qui est mort pour nous, qui a respandu son sang en nostre faueur, qui est resuscité, monté au ciel assis à la dextre de Dieu son pere d'où il doit venir iuger les viuans & les morts. Certainement ceste fraternité doit estre d'vne singuliere bonté, noblesse, vnion, conionction & amour, produite par vne telle paternité. Puis qu'il n'est rien plus doux, plus grand, plus honorable, plus debonnaire & plus respectable que ceste paternité, la fraternité le doit estre aussi qui en est engẽdree: Elle est hardiment d'vn pris infini, puis que Iesus-Christ l'a acheptee de son sang propre, puis qu'elle est tissuë & cousuë par sa mort tres-sacree, qui nous acquiert la redemption & le bien-estre. C'est bien raison que nous l'obseruions tres-religieusement & d'vn ardent courage : Il est iuste que nous nous aimions pour la premiere fraternité, si est-il bien encor beaucoup plus pour la seconde qui regarde nostre ame, mais c'est la tierce qui resueille, resuscite & rechauffe les autres assopies, ensepuelies & refroidies au monde. Les Chrestiens s'entr'aiment pour toutes ces trois alliances, & si aiment à raison des deux premieres tout le reste des hommes: car attendu que Dieu bastissant le premier homme, bastit en luy tout le genre qu'il auoit en soy quant au corps, il est raisonnable qu'en contemplation de ceste vnité nous nous aimions & nous reputions vn, nonobstant la corruption de nostre chair fondement de ceste alliance, & sans auoir esgard au mauuais mesnage de ce premier pere, qui en se perdant nous perdit qui estions en luy, &

Quelle doit estre la tierce fraternité.

Les Chrestiẽs aimẽt le reste des hommes à raison des deux premieres fraternitez.

toute l'humaine nature. Où la tierce fraternité n'eſt pas, les autres deux ſont entieremẽt eſtaintes: ceſte-cy eſt la fraternité de la grace, car c'eſt grace que le bien eſtre, & Ieſus-Chriſt eſt pere de grace, là où les autres deux ſont les fraternitez de la nature.

La difference de l'eſtre au bien eſtre, & de la grace à la nature, par l'exemple au corps humain.

Chap. CCLXXVII.

Afin que nous deſcouurions à clair la diſtinction de l'eſtre & du bien eſtre de l'ame, ou de la nature & de la grace, comme ce n'eſt pas meſme choſe, & que l'vn peut eſtre ſans l'autre, exemplifiõs-le par le corps de l'homme. L'experience nous fait voir à l'œil que noſtre corps eſt capable du bien & du mal eſtre, & qu'il reçoit & l'vn & l'autre. La teſte, le cœur & le foye communiquent aux autres membres ce qu'ils ont: Le foye donne le groſſier eſtre, & eſt comme le corps des membres, leur fourniſſant de lourdes & maſſiues humeurs, d'où ils ſont baſtis par le moyen du ſang qu'il diſtribuë en leurs veines: voila cõme il repreſente noſtre premier pere de qui nous ne tenõs que la chair. Le cœur vient apres, duquel c'eſt l'office d'eſpandre par la voye des arteres l'eſprit vital & chaleur naturelle, rapportant en cela ſingulierement à Dieu qui donne l'ame au corps: Car de meſme que l'ame viuifie le corps, auſſi prennent les membres leur vie par ce ceſte influence d'vn eſprit viuifiant & chaleur naturelle, qui

Le foye eſt comme le corps des membres.

Office du cœur.

leur est comme vne ame, sans laquelle ils ne fussent plus membres. A la teste logee au dessus de tout le reste appartient la tierce charge de prouuoir & infondre aux membres par leurs nerfs le mouuement & le sens, tout ainsi que Iesus Christ inspire en nous le bien estre. De vray il est nostre teste & nostre chef, car comme le mouuemẽt & le sentiment est tout le bien estre du corps, aussi la grace & le secours que nous receuons par son moyen, c'est le vray bien estre de l'ame & de l'homme. Parquoy de mesmes que l'vn membre des nostres reçoit trois choses de trois, les humeurs du foye, la vie du cœur, & de la teste le mouuement & le sens : de mesmes reçoit l'homme de l'homme la chair, de Dieu l'ame, & de Iesus-Christ la grace & le bien estre. Ce que donne le cœur & le foye appartiẽt à l'estre, & ce que donne la teste appartient au bien estre. Quand vne partie de nostre corps deuenuë paralytique perd le mouuement & le sentiment, & qu'elle ne reçoit plus ces presens de la teste, elle perd son bien estre, mais elle ne perd pas son estre pourtant, ains ce nonobstant elle vit & reçoit l'influence du cœur & du foye: comme nous pouuons eslongner nostre bien estre sans perdre nostre estre, à sçauoir nostre corps & nostre ame, & pouuons ne receuoir plus la grace & le bien estre presens de Iesus Christ nostre chef, sans laisser pourtant de receuoir l'influence de Dieu, pour la conseruation de nostre ame, & les bien-faits des creatures pour l'entretien de nostre corps. Car tout ainsi que l'experiẽce nous monstre & le sens le mou-

Office de la teste.

Ies.-Christ est la teste des Chrestiens.

L'homme peut estre sans bien estre.

Deux mouuemens de nos membres.

uement estre comme vn surcrois & faueur suradioustee par la teste à l'estre de la partie, aussi n'est la grace & le secours que nous receuons de Iesus-Christ qu'vn ornement & ameliorati͠o de nostre estre premier & ordinaire. Nos membres ont deux mouuemens, l'vn qui les porte contrebas, & l'autre contremont, en auant & en arriere: le premier leur est propre & naturel, le second est en eux par les facultez que la teste leur donne. L'homme a pareillem͠et deux mouuemens pour le regard de son ame ou de son liberal arbitre. L'vn naturel, qui l'eslongne de Dieu, qui le pousse en bas, au neant, au n͠o estre & à la volonté particuliere. L'autre de la liberalité de Iesus Christ, qui l'aproche de Dieu, qui le pousse à mont à la verité, a la vertu & a la beatitude eternelle. Ce dernier est au dela de son estre & de sa nature, car comme il est impossible qu'vn de nos membres se meuue contre mont sans l'influence du cerueau, aussi est il impossible que le liberal arbitre se meuue en haut & vers Dieu sans l'influ͠ece diuine. Cest ce mouuem͠et par lequel s'accomplit nostre deuoir & obligation naturelle: & bien qu'il soit hors & au dela de no⁹, si estce puis qu'il fut originellem͠et attribué a nostre premier pere qui le laissa perdre a sa faute, que nous sommes tenus & au͠os besoin de l'auoir aussi bien que les membres vn mouuement en haut & en long: C'est exemple nous apprend que c'est autre chose l'estre que le bien estre, autre chose nature que grace, & qu'vn homme qui ne participe a ceste faueur de Iesus Christ deuient le membre inutile d'vn corps, &

Deux mouuemens du liberal arbitre.

Le liberal arbitre a besoin de l'influence diuine pour se mouuoir en haut.

tout tel que s'il n'estoit pas, sauf l'aptitude qui reste en luy d'y participer, Les Chrestiens se rapportẽt à Iesus-Christ & Iesus-Christ a eux comme le chef aux membres & les mẽbres au chef, & les Chrestiẽs entre eux comme les membres, ou ils ne sont pas a la verité Chrestiens & en effet : De maniere que tout ainsi qu'il y a triple fraternité entre les membres, aussi y a-il entre eux. Les membres sont freres en ce qu'ils reçoiuent tous du foye les materielles & crasses humeurs, ils le sont aussi en ce que le pere cõmun de leur esprit vital c'est le cœur. Ceste seconde consanguinité est plus estroite & plus forte que la premiere : La tierce depend de ce que le cerueau est la cõmune origine de leur sentiment & mouuement : ceste-cy est encores plus noble & plus iointe, & sans elle (tesmoing vn corps ou vn membre paralytique) les deux premieres võt s'esuanoüissant & se perdant : Car c'est elle qui maintient seule les mutuels offices & le bel ordre en ceste petite police. Comme ie disois tantost que c'est la tierce fraternité des Chrestiens, & ceste alliance que Iesus-Christ dresse en eux par sa grace qui remet en force les autres deux, & que sans elle les hommes ne se peuuent aimer pour freres.

Triple fraternité entr les mẽbres & entre les Chrestiens.

D'vne nouuelle obligation qui est en l'hõme chrestien plus grande que la naturelle & premiere.

Chap. CCLXXVIII.

Nous disions lors que nous traitions en son lieu de l'obligation naturelle & premiere.

qu'elle est composee du donner & du receuoir. Puis donc que pour nostre redemption & salut Dieu nous a donné son cher fils vnique qui vaut plus sans mesure que toutes les creatures, il nous a chargez bien raisonnablement d'vne obligation sans comparaison plus importante que l'autre: Puis que Iesus Christ est infiny nous sommes à son occasion infiniément obligez, & sommes obligez d'vne amour infinie enuers Dieu en recompense de son infinie bien vueillance, qui se manifeste par l'infinité de ce sien present. La redemption de la peine infinie, à laquelle nous estions obligez, nous oblige infiniement à celuy qui nous a redimez. Si nous ioignons ceste nouuelle seconde obligatiō a la naturelle & premiere, il est impossible de conceuoir la grandeur de nostre debte : la premiere est a cause de l'estre ou du corps & de l'ame, & a cause du monde : Ceste-cy est a cause du bien estre & cause de Iesus-Christ. La premiere est par ce que l'homme fut fait du neant, & ceste-cy est par ce que du neant il a esté refait. Il y a double neant, comme i'ay dit ailleurs : le negatif & le priuatif : du premier & negatif Dieu fit l'homme, & du second priuatif il l'a refait: Car l'homme perdant son bien estre, se priuant de la vertu, de la raison & de la iustice, & s'acquerant le mal estre, l'iniquité, la malice & l'iniustice, qui sont rien, engendra ce neant priuatif: & s'esloignant du bien estre se retrouua au non estre: tout ainsi que qui perd la veuë retombe en la cecité, qui est vn rien priuatif & difformatif. Ainsi Dieu retirant l'homme de ce rien

Nous sommes infiniment obligés à Dieu.

pour le rendre à ſon bien eſtre, le fit du neant pour la ſeconde fois : la premiere il n'eſtoit du tout pas : la ſeconde il s'eſtoit du tout aneanty & perdu. Il eſt obligé en double façon, pour auoir eſté premierement creé, & pour auoir eſté ſecondement refait & remis ſus : mais d'autant que c'eſt plus refaire que faire, il eſt plus obligé de ſa reformation que de ſa formation. Il y a eu bien plus grande faueur à le rebatir qu'a le baſtir, attendu que lors qu'il fut baſty il n'auoit pas encores gaigné ne le deuoit pas eſtre, d'où rien ne reſiſtoit à ſa creation : mais creé qu'il fut il merita par ſes offenſes de perdre ce qu'il eſtoit fait, & ce pourquoy il eſtoit fait : Parquoy Dieu a vſé d'vne bonté, benignité & miſericorde incroyable enuers luy, de vouloir, nonobſtant & contre ſon merite qui y reſiſtoit, le r'habiliter & le remettre : ſi cherement, qui plus eſt, que d'en ſouffrir ſon fils Dieu coëternel auec luy ſe ioindre à l'humaine nature, & dreſſer auec nous vne fraternelle alliance, faiſant par ce moyen preſent à l'homme de la deité & la luy donnant, ſi qu'il eſt impoſſible de mieux la donner. Et de l'autre part deifiant & glorifiant l'homme ſi entierement, qu'il eſt impoſſible de plus : il monſtra bien clairemẽt en cecy l'infinie affection qu'il nous portoit, s'accommodant ſi proprement a noſtre neceſſité, qui ne ſe pouuoit paſſer a moindre ſecours que d'ordonner ſon fils eternel deuenir homme & mourir auant que de nous laiſſer eternellement perdre & perir. L'humaine nature ne ſe pouuoit ſauuer, ſi Dieu ne ſe faiſoit

Dieu a deux fois tiré l'hõme du neant.

Refaire eſt plus que faire.

Nature humaine ne ſe pouu-

uoit sauuer sans l'humanite de Iesus Christ.

homme: l'hõme estoit ruiné si Dieu ne se faisoit homme : Dieu fils de Dieu compassionné de nostre mal-heur, & prestant la main à nostre extréme besoin s'humanisa, s'incarna & souffrit la mort en nostre faueur, monstrãt par c'est effect iusques au dernier poinct du pouuoir, l'incomparable affectiõ qu'il nous portoit. Voila cõme nous sommes sans cõparaison plꝰ obligez pour nostre restauratiõ que pour nostre creatiõ. Et si les obligatiõs croissent & se multipliẽt à raison des bien-faits, nous nous deuons doublement à Dieu, mais quand nous nous deurions & rendrions à luy mille & mille fois, nous n'aurions pas satisfait au moindre article de la debte.

Pour prouuoir à ceste nostre impuissance Iesus-Christ s'est offert & presenté à nous, à ce que nous le redonnissions en suppleément de paye à son pere. Il se donna premierement luy mesme à Dieu en l'arbre de la croix mourant pour nous : secondement il se rendit à nous par sa resurrection, a ce que nous l'offrissions & donnissions à Dieu en memoire de sa passion, de sa mort, de son merite & de ceste amour infinie qu'il auoit sellee de son sang. Sa mort respond ainsi a nos deux obligations du peché & des bien-faits, toutes deux infinies : il est l'oblation & l'hostie pour l'abolition du peché, & l'oblation pour la reconnoissance & recompense des bien-faits, d'autant qu'il n'y a rien d'acceptable au pere que le fils ou par le fils, que luy seul de la part de l'humanité luy est aggreable, & que à ceste cause l'homme ne peut rien donner à Dieu à propos qu'au nom & en

Iesus Christ seul acceptable au pere.

memoire

memoire de Iesus Christ, ni ne se peut sans son aide & secours luy-mesme donner ou rendre à Dieu bien que deux fois obligé à ce faire. Afin donc qu'il satisface à la diuinité, il faut qu'il se presente, c'est à dire, sa deuotion, son amour & son cœur, & qu'il presente ensemble Iesus Christ, par le moyē duquel il est rendu capable de payer & de s'acquiter en toutes façons. Il nous reste des choses precedentes qu'outre la premiere & naturelle obligation, il en est vne autre qui tient le Chrestiē pour n'estre pas seulement fait, mais encores rachepté par Dieu & rachepté d'vn pris inestimable à sçauoir de la vie tresprecieuse de Iesus Christ Dieu & homme, employée pour son recouurement & redemption, d'où il s'ensuit que les offenses qu'il commet en sont d'autant plus punissables: car les autres hommes ne faillēt que au preiudice de leur premiere & simple obligation, & le Chrestien en brise & viole deux tout a vn coup, desquelles encores la seconde & siennne particuliere est la plus grande. Les benefices & bien-faits reiglent l'ingratitude & l'iniure: & l'obligation à la recompense, l'obligatiō à la peine. Puis donc que les graces & faueurs de Dieu enuers nous surpassent infiniement & au double celles des autres, nos offēses surpassent aussi les leurs infiniement & au double: & pourtant attendons en vne punition proportionnee à la leur de mesme mesure. Parquoi que cela serue à chaque Chrestien d'vne incitation à bien faire, & à se contenir aux limites de la raison & de l'obeïssance.

Les fautes du chrestiē plus punissables que des autres hommes.

Comme l'homme Chrestien ne doit nourrir son ame, ni s'entretenir d'autre chose que de la mort de Iesus Christ.

CHAP. CCLXXIX.

IL a esté monstré bien au long que la mort de l'homme estoit le seul moyen de la satisfaction, redemption, recouurement, deliurance & salut de l'humaine nature : Puis donc qu'elle est aduenuë en la sorte qu'elle deuoit, Iesus Christ homme Dieu & fils de Dieu l'ayant soufferte, & qu'en son merite eternel & infini gist la vertu de nostre reparation & restauration, & par consequent le souuerain bien & bon heur du genre humain, c'est bien raison que l'estude de tout homme Chrestien, sa solicitude & son soin, l'application & vsage de son apprehension, memoire, iugement & imagination s'arreste & s'exerce continuellement en la contemplation de ceste mort, & que tout son sçauoir ce soit elle, son effet, sa necessité, sa nature & ses proprietez, conditions & circonstances. Car dequoy nous deurions nous plustost garnir, que de la vertu & des richesses? mais toute la vertu de l'homme n'est-ce pas son merite? & où est son merite s'il n'est en la mort de Iesus Christ? Les richesses de l'homme sont ce pas le merite? Et le merite se trouue-il ailleurs qu'en ceste mort tres-precieuse? Qui veut donc s'equiper de la vraye vertu & solides richesses, qu'il reçoyue, qu'il incorpore & qu'il porte en soy la mort de Iesus Christ. D'autant qu'elle est passee & qu'il n'en reste

Faut souuent contempler la mort de Iesus Christ.

que le seul fruict & merite immortel, nous ne la pouuons loger en nous que par nostre cogitation & souuenance, mais l'y logeant en ceste maniere, nous y logeons consequemment & receuons en effet son fruict & merite infini. Iesus Christ la receut reallement & la print, mais les hommes ne la peuuent prendre & receuoir qu'en leur imagination & memoire: c'est par là qu'elle demeure & s'entretient en nous, c'est par là que l'homme la ioint, l'vnist & l'incorpore à soy, qu'il s'en applique & approprie le fruict & l'vsage; & qu'il fait sienne la grace & vertu de Iesus Christ tousiours viuant & eternel. C'est la mort, que produit & fait en soy nostre memoire, qui nous rend immortels, & qui nous viuifie. Il y a trois choses, la mort, le merite, & le pris: la mort causa le merite, & le merite cause le pris: Dieu nous les à donnees toutes trois. Et veu que la mort c'est la souche & tige des autres deux, qui ne la plante en soy premierement ne peut esperer aucune participation du merite & du pris: nostre memoire c'est le champ où elle se plante & enracine, de façon que plus elle l'affermist & incorpore en soy, plus nous goustons de son fruict & de la recompense. Elle à esté donnée a l'humaine nature en commun comme le soleil, chasque homme la peut prendre & loger en soy, & par consequent s'attribuer son merite, sans que l'vn empesche l'autre, & sans qu'elle se diuise ou diminue. Parquoy tout chrestien doit songneusement trauailler que la souuenance de ceste mort viue

Que vaut souuent penser en la mort de Iesus Christ.

Comment l'homme s'applique la passion de Iesus Christ.

La mort de Iesus Christ commune à tout le monde.

continuelllement en luy vigoureuſe & fleuriſſante, veu que c'eſt le vray moien de le rendre ioüyſſant de ſon effet, & de l'vnir indiſſolublement à Ieſus Chriſt meſme. La ſcience de l'hõme, entant qu'il eſt Chreſtien, conſiſte en l'intelligence de ceſte mort & des deux obligatiõs naturelles & de la coulpe, qui ſont trois choſes iointes inſeparablement l'vne a l'autre : qui ne ſçait nos obligations & noſtre neceſſité croit de noſtre foy que ce ſoit vne fourbe, iugeant l'aduenement de Ieſus Chriſt & ſa paſſion friuole & inutile, mais leur cognoiſſance ſert de preparatoire & d'accez à noſtre creance, & à meſure que nous conceuons mieux noſtre beſoin & indigence nous embraſſons plus volontiers Ieſus Chriſt, & nous ioignons & vniſſons de meilleur courage à ſa paſſion tres-meritoire. Comme par la conſideratiõ de noſtre nature aſſortie aux autres choſes du monde nous auons acquis la notice de Dieu, auſſi par la conſideration de noſtre eſtat preſent & de noſtre cheute, qui s'eſt deſcouuerte à la comparaiſon des autres creatures, nous auons trouué le vray homme Dieu & fils de Dieu : car tout ainſi que Dieu createur eſt neceſſaire à l'homme, entant qu'il eſt homme, tout ainſi eſt Dieu redempteur & ſauueur neceſſaire à l'homme, entant qu'il eſt abaſtardy & corrompu. De meſme qu'il y a double cognoiſſance de l'homme, entant qu'il eſt homme & entãt qu'il eſt cheut, auſſi y a-il double & proportionnément relatiue cognoiſſance de Dieu entant qu'il eſt Dieu & entant qu'il eſt homme. Attendu que la no-

Science du chreſtien.

Double cognoiſſance de l'homme.

tice de noſtre nature nous achemine à celle de Dieu : qui s'ignore comme ſimplement homme ignore Dieu : & qui s'ignore comme homme perdu, ignore Dieu & homme. Si pour attaindre à la cognoiſſance de Dieu nous argumentons par nous, entant que nous ſommes hommes, il nous faut argumenter par nous, entant que nous ſommes pecheurs, pour arriuer à la cognoiſſance de Ieſus : ainſi l'homme ne ſe doit iamais departir de la conſideration de ſa nature, il ſe doit touſiours auoir deuant les yeux, à ceſte heure originellement homme, à ceſte heure homme perdu, & à ceſte heure homme remis. Qu'il ſe conſidere en trois façons l'ouurage de Dieu, comme creé premierement du rien, ſecondement comme releué & reſtably de ſa cheute & ſa ruine, & tiercement comme eſtant glorifiable & conſommable. Auſſi departons nous ce que Dieu agiſt autour de nous és œuures de condition, és œuures de la reſtauration & és œuures de la glorification. Conluons donc, puis que la mort de Ieſus Chriſt eſt ſeule cauſe de noſtre deliurance, que l'homme deliuré s'en doit entretenir ſans ceſſe, en doit nourrir & alimenter ſon ame, pour en tirer le fruict & ſa ſubſtance ſolide & fructueuſe: car de meſme qu'vne herbe ne lui ſeruiroit pas s'il ne l'appliquoit à ſa playe, ni vn medicament s'il n'en ſuccçoit les vertus & les facultez, auſſi ne fera pas ceſte mort, s'il ne prend le ſoin de s'en accommoder & preualoir.

Moyē d'arriuer à la cognoiſſance de Ieſus Chriſt.

L'homme ouurage de Dieu en trois façōs.

Trois ſortes d'œuures de Dieu enuiron nous.

L'homme deliuré par Iesus Christ du mal estre de l'ame ne deuoit pas estre pourtãt deliuré du mal estre du corps, soit en ce qui concerne les douleurs & la mort, soit en ce qui concerne la concupiscence charnelle.

Chap. CCLXXX.

NOus auons estably autresfois deux maux en l'homme perdu, le volontaire de son ame & liberal arbitre, & le non voloutaire de son corps : l'vn de la coulpe, & l'autre de la peine, successeurs du double bien estre de l'ame & du corps, qui estoient originellement en luy, car ayant empiré par sa faute le vray & naturel estre de l'ame, il attira consequemment le mal estre en son corps, tout ainsi que le biẽ estre n'y estoit auparauant qu'en consequence du bien estre de l'ame. Nous auõs dit aussi que ces deux maux de l'ame & du corps, ou ce double mal estre, estoit autrement és deux premiers autheurs de nostre gẽre, qu'il n'est en leurs successeurs & descendãs: En eux deux le mal volõtaire ou le mal estre de l'ame fut cause du mal non volõtaire, ou du mal estre du corps: mais en leurs enfans, engendrez par la voye de volupté & de luxure, le mal nõ volõtaire ou le mal estre du corps à esté cause du mal volontaire & du mal estre de l'ame. Or bien que Iesus Christ restitue l'ame & le liberal arbitre en son bien estre, & qu'il efface le mal estre volontaire, il ne descharge pas pourtãt le corps de son mal estre: ni n'abolit le mal non volontaire, ains nous

laisse le mal estre du corps auec le bien estre de l'ame : ce qu'il fait, meu d'vne grande consideration & raison, car si le mal estre non volontaire & mal estre du corps, qui s'appelle aussi le mal de la peine, ne fust resté à l'homme remis, il n'eust iamais peu descouurir sa corruption & sa cheute, ni n'eust peu gouster & sentir la grande misericorde qu'on luy a fait, mescroyant & mescognoissant la faueur de sa restauration & deliurance. Parquoy l'homme tire vn bien singulier & vn aduertissement tres-salutaire de ses peines & incommoditez corporelles qui luy representent sans cesse son estrange changement, & l'eschauffent par consequent de plus en plus en l'amour de Iesus Christ son redempteur & sauueur. Voila comme ce mal estre de nostre chair est destourné & conuerty au profit & augmentation du bien estre de nostre ame & liberal abitre. D'auantage, puis que Iesus Christ effectua tant de biens par la mort & peine de sa chair, il estoit tres-raisonnable que la mort & la peine accompagnassent encores la nostre : & comme elles furent volontaires en luy & à ceste cause meritoires & qu'elles seruirent d'instrument à nostre reparation, qu'elles deuinssent aussi volontaires & par consequent meritoires en nous : en maniere que la mort & la peine que franchement & de nostre gré nous endurerions pour la gloire de Dieu, nous fussent de quelque merite, à l'exemple de la mort & de la peine qu'il porta pour l'humaine nature. Quand donc il nous eust fait perdre le mal estre du coprs il nous eust priuez d'vn in-

Pourquoy le mal estre du corps reste és Chrestiens.

Dieu prend fort en gré les maux endurez pour son nom.

strument tres-propre au merite, car il n'est rien plus digne de recompense ni plus agreable a Dieu que les afflictions, angoisses & morts corporelles resolument & constamment souffertes pour l'amour de luy & en son nom: il nous eust priuez d'vn tresbel essay & exercice de la vertu. Parquoy il ne nous à pas osté de mal non volontaire du corps, mais il a eschangé ce mal en nostre bien & l'a rendu volontaire à ce qu'il fust meritoire. Voicy donc vn merueilleux remuement: le mal autrefois volontaire de l'ame & liberal arbitre nous est à present & par son moyen non volontaire desplaisant & à contrecœur, & le mal de la chair non volontaire, qui nous estoit premierement insuportable & horrible (car qu'est-il plus farrouche de soy que la mort?) nous est à ceste heure deuenu facile, plaisant & volontaire. Sans doute à l'homme vrayement Chrestien tant s'en faut que le tourment ou la mort soit chose fort à craindre, qu'au rebours elle luy est au nom de Dieu tres-desirable & tres-souhaitable veu que le miroüer & la regle de toutes ses opinions & actions, c'est la vie exemplaire de Iesus Christ, à laquelle il ne se conforme aucunement, si ses accidens l'espouuantent. Il n'est rien plus raisonnable que de les souffrir volontairement pour celuy qui les a premierement soufferts pour nous, & si est tres commode que ces moyens soient restez en l'homme pour tesmoigner exterieuremẽt & apparamment, quãd l'occasion s'y offre, l'interieur affectiõ du cœur & l'inuiolable amour qu'il porte à son redem-

Les afflictions pour Dieu tres-douce au Chrestien.

pteur & bien facteur. Le mal estre du corps a esté laissé aux hommes, reparez quant à l'ame, non à sa condition ancienne de leur commander & maistriser. (Car tout ce qui est craint commande & maistrise, & la peine & mort se faisoient craindre) mais pour leur estre subiet & au dessous de leur volonté. Au demeurant la concupiscence charnelle ou appetit desordonné de la chair se tenoit aussi au corps de l'homme corrompu, & prenoit vne telle authorité sur l'ame qui la manioit & conduisoit à sa mode desraisonnable & desreiglee, luy seruant d'vn cruel tyran & mortel aduersaire : c'estoit cet appetit qui l'animoit contre Dieu, qui l'a destournoit de son deuoir, & qui la poussoit a vau deroute à l'iniquité & à l'iniustice, tantost par force & violence, tantost par allechement & piperesses amorces, comme vne courtisane rusee la ieunesse qui s'amuse à sa suite. Tout tel qu'il fut, si n'estoit il pas commode que Iesus Christ l'aneantist entierement, & qu'il en deliurast les siens de tout poinct, ains il estoit plus conuenable qu'il en laissast encores quelques estincelles en eux auec les maux & peines corporelles: car attẽdu qu'il rẽdoit à l'ame sa iuste royauté, domination & seigneurie, & qu'il luy remettoit en main ses anciennes & propres armes, la bonté, la droicture, la magnanimité & la vertu, il l'eust desfauorisee si la voyant en sõ aduãtage, il eust desrobé de sa presence ce traistre ennemy, duquel elle auoit esté incessamment outragee & tourmentee durant la saison pitoyable de sa seruitude. Il fit beaucoup plus

Le mal estre du corps est maintenãt subiet au Chrestiẽ

Il n'eust pas esté bõ que Iesus Christ eust osté le mal estre du corps.

pour elle de le luy laiſſer en teſte pour le continuel exercice de ſa vengeance, & fit encores beaucoup d'ordonner ce combat, de maniere qu'elle ne le peut pas enfoncer & deffaire de prime arriuee: afin qu'elle euſt ſãs ceſſe ce plaiſir de le gourmãder, battre & fouller à ſes pieds: car vn tel ennemi merite non mourir ſoudainement, mais aller touſiours s'affoibliſſant & languiſſant aux tormẽs: En outre ſi l'appetit deſordonné de la chair euſt eſté du tout aſſoupy en l'homme chreſtien ce fuſt comme vne occaſiõ à ſon ame de s'appareſſer, engourdir & appeſantir, là où vn tel aduerſaire domeſtique, vigilant, actif, eſpiant ſes occaſions vigoureux, au reſte, & non deſtitué de tout moyen d'offenſer & de nuire, la tient continuellement en alaine, & ſi l'eſueille & exerce en vn cõbat ordinaire, duquel par la grace de Dieu, qui luy preſte l'eſpaule, elle raporte d'heure à autre nouuelles victoires & nouueaux merites, qui fuſſent perdus ſans ce moyen. D'auantage il nous eſt proffitable d'auoir touſiours à noſtre veuë celuy qui nous auoit mis en la male grace de Dieu, & qui nous auoit pouſſez à la damnation eternelle, afin que cela engendre en nous vne rememoration aſſiduelle du bien fait de Ieſus-Chriſt & de noſtre deliurance, & afin auſſi que nous iugions & gouſtions plus entierement la grandeur de la grace & du bien eſtre au pris de ce miſerable eſtat, auquel nous eſtions aſſuietis & aſſeruis à vn maiſtre de ſi peu, ſi dedaignable & ſi vil: & finalemẽt à ce que ſa preſence nourriſſe en no⁹ vne crainte de retõber en la mercy d'vn

L'ame merite combatant contre le corps.

si furieux ennemi, & soin de nous maintenir en la biẽ vueillance de nostre redẽpteur, pour ne perdre son secours, duquel depend l'aduantage de nostre querelle. Il estoit donc conuenable pour les raisons que ie viens de desduire que la concupiscence charnelle ou appetit desordonné de la chair demourast en nous encores apres le restablissement de nostre ame.

La façon & les moyens desquels Iesus-Christ se sert pour nous infondre sa grace, ou de l'institution des Sacremens.

CHAP. CCLXXXI.

L'Homme corrompu a donc besoin qu'on le guerisse de son mal estre qu'õ remette en luy le bien estre, & qu'on le purge de ses pechés & offenses: Iesus-Christ seul le peut & le veut faire. Venons à l'execution & voyons en effet la conduite qu'il a ordõnee à ceste guerison, & les moyẽs qu'il a gardez pour remettre ceste ame malade. Il a laissé à son Eglise ses ordonnances & la forme par laquelle il nous donne le bien estre, la grace & le salut: & d'autant que ce sont choses inoüibles, inuisibles & spirituelles comme l'ame, il en a prescrit d'autres exterieures, corporelles: sensibles & visibles, esquelles & par lesquelles nous receussions l'effet de sa guerison, choses qui ont quelque ressemblãce à sa grace, qui est nostre santé, & qui la signifiẽt & representent en quelque façon: Ce sõt comme des instrumens exterieurs & corporels par lesquels il infond en nous ses faueurs, à ce que *Descriptiõ des Sacremens.*

ceste sienne liberalité ne soit totalement occulte,&qu'elle se mette en euidence par ses formes publiques & apparentes ainsi que par vn signe ou image: Afin que l'homme peust cognoistre quel est ce qu'il reçoit d'inuisible en l'ame,Iesus-Christ a ordonné des choses propres a les luy descouurir & manifester:Et a ordonné encores certains moyens & façons de les luy appliquer exterieurement & au corps, a fin qu'il iugeast par la & cogneust que son redempteur en outre tout autant interieurement & en son ame.C'est vn progrez tres-bien accõmodé & conuenable a l'homme,car il faut qu'il cognoisse ce qu'il reçoit,& ordinairement il conduit sa cognoissance des choses corporelles, sensibles & visibles, aux choses incorporelles, insensibles & inuisibles.Or tout ainsi qu'en nostre eschelle de nature, qui nous a clairement monstré ceste conduite de l'humain aprentissage,nous montasmes de l'intelligẽce des choses corporees aux choses incorporees: Aussi en cecy, comme par vne pareille mõtee dressee pour nostre restauration, Dieu à voulu que nous montissions à l'intelligence des choses entierement spirituelles par l'intelligẽce des materielles & corporelles, & non seulement cela: mais encores qu'en receuant visiblement les visibles nous receussions inuisiblement les inuisibles. Nostre eschelle premiere n'estoit que l'eschelle du cognoistre,& cestecy seconde est l'eschelle, du cognoistre & du receuoir ensemble:d'où elle vaut mieux,& est d'autãt plus fructueuse que l'autre. Là c'estoit l'eschelle de nature, & ceste

Cause finale des Sacremens.

Degré d'aprẽdre par les Sacremens meilleur que l'eschelle de nature.

icy celle de grace:c'eſtoit là l'eſchelle de la creation & de l'eſtabliſſement. Içy eſt l'eſchelle de la reparation & du reſtabliſſement, l'eſchelle de ſalut & de vie : Lautre eſtoit l'eſchelle de l'homme,entant qu'il eſt homme : & ceſte-cy eſt l'eſchelle de l'homme,entant qu'il eſt cheut: Parquoi elle eſt plus propre & premieremẽt neceſſaire à l'hõme cheut.Puis qu'il s'eſt précepité en vn ſi profond abiſme extrémemẽt eſlongné de la haute demeurance de ſon createur, il faut qu'il ſe tire delà, & qu'il ſe remonte a ceſte grace,ſecours,ſanté, faueur, & a ſon bien eſtre, auant que ſe pouuoir ſeruir de l'eſchelle naturelle & premiere: celle la fut baſtie originellement a l'homme lors qu'en ſon premier bien eſtre il s'en pouuoit ayder heureuſement, & y monter & deſcendre a ſa fantaſie.Mais a l'homme cheut & engoufré au mal eſtre il en a eſté rebaſtie vne autre depuis accommodee a ſon accident,propre a le remener de la coulpe a la grace,du mal eſtre au bien eſtre,& a luy faire retrouuer Dieu qu'il auoit perdu.C'eſt folie d'entreprendre de s'aider de l'autre ſans ceſtecy:qui s'en eſſayera s'aſſeure de trebuſcher du haut en bas d'vne tres-lourde ruine,d'eſtre renuerſé cul ſur teſte par la ſecouſſe de la haine & male grace de ſon createur,qui luy ſeront en teſte:& d'y rencontrer,au lieu de la ſainte diuinité,l'erreur, la menſonge & le diable.L'homme entier mõtoit a Dieu par la premiere, la ſeconde nous monte a l'homme Dieu. Ainſi cõme il y a double eſtat de l'homme,auſſi a-il double eſchelle: Dieu ſeul ordonna celle des creatures, & Dieu

L'hõme ne peut remonter au premien bien eſtre que par les Sacremens.

& homme a ordonné celle de grace. Si Dieu auãt qu'il fust hõme auoit esloffé de matiere visible & corporelle les marches de son eschelle, pourquoy estant deuenu hõme n'en eust-il fait autant à celle qu'il auoit à dresser de nouueau? Si on montoit a la cognoissance de Dieu tout spirituel & tout simple par vne corporelle mõtee, pourquoy ne se seruiroit-on aussi d'vne autre montee corporelle pour nous conduire à la cognoissance de lui-mesme incorporé & incarné? D'auantage comme l'humanité & diuinité, où le corps & l'ame & la diuinité font quasi vne eschelle en Iesus-Christ, & que le corps & l'ame en font vne autre en nous, il nous a dressé tres a propos vne eschelle de choses visibles & de sa grace, en laquelle nous puissiõs attaindre a la grace par les choses visibles. Et de mesme qu'aux marches de l'eschelle qui est en luy, l'inferieure & la plus basse, c'est la materielle & corporelle qui est l'humanité, & la diuinité spirituelle est derniere, la plus enleuee & a laquelle on s'achemine & on mõte. Pareillemẽt, comme en nous le degré d'au dessous & d'embas est materiel & visible, car c'est nostre corps, & le dernier qui fait la cime de nostre montee, est incorporel & spirituel, car c'est l'ame: aussi a-il tres-proportionnément voulu qu'en ceste sienne eschelle les choses materielles & visibles fussent logees au premier siege, & que par elles on peust s'eslancer pour attaindre sa grace. En outre il y a en cecy vne bien remarquable constance & conformité de l'ordonnance diuine, car Iesus-Christ a voulu que l'homme perdu re-

Iesus Christ quasi comme vne eschelle.

couuraſt le bien eſtre par les choſes viſibles & corporelles. Tout ainſi qu'autrefois Dieu propoſa à l'homme garny de ſon bien eſtre, la defenſe d'vne choſe corporelle & viſible, pour acquerir ſon treſbien eſtre: & comme il fut lors ordonné que l'homme obeiſſant a ceſte prohibition qui luy auoit eſté faite par Dieu de ne toucher à l'arbre du bien & du mal acqueroit la conſommation & accompliſſemẽt de ſon eſtre, áuſſi à ceſte heure receuans par obedience certaines choſes corporelles, qui nous ſont ordonnees, nous recouurons noſtre bien eſtre & la grace de noſtre Sauueur: car elles ont vne telle efficace & vertu, que qui les prend dignement & comme il luy eſt commandé prẽd certainement auſſi le preſent, le ſecours & la grace de Dieu, non qu'elle ſoit en elles, mais il la donne comme par vn pacte fait a tous ceux qui les reçoiuent ſuiuant ſon inſtitution & ordonnãce: & qui les meſpriſe eſt totallement priué de ſa faueur. Or d'autant que par ces choſes viſibles & corporelles Dieu propoſe de nous donner ſa grace, elles ſont ſanctifiees & conſacrees par les mots diuins qu'en ſon nom on prononce ſur elles ſignificatifs du bien & du fruict qui en doit prouenir: & conſacrees & ſanctifiees en ceſte maniere, elles ſont renduës ſuffiſans inſtrumens a produire en nous la grace de Dieu. Les paroles de Ieſus-Chriſt ſont tres-conuenablement ioinctes a ces choſes corporelles: car, comme ie diſois lors que ie parlois des ſainctes Eſcritures, nous auons receu deux choſes de Dieu, ſa parole & ſes creatures: a ſa parole eſt

Efficace des Sacremẽs.

Les Sacremens ſont faits par les paroles.

toute vertu, c'est elle qui a tout mis en effet, & pourtant c'est à la parole d'ouurer en ses creatures visibles. Puis donc que ces choses visibles doyuent resembler & representer ce qui se donne & reçoit inuisiblement par elles, autrement elles ne nous monteroyent point à la cognoissance & intelligence de leur vsage & profit, & puis que nostre Seigneur Iesus-Christ les a expressément instituees pour nous signifier & aduertir de ceste chose inuisible qu'il nous faut & que nous cherchons, & pour qu'é les prenât corporellement nous prinssions aussi en l'ame ce qu'elles nous signifient & representent, il est tres-necessaire que les paroles y soient adioustees, qui sont de leur nature plus propres à signifier, demonstrer & faire entendre, & qui se coulent facilement, entrent & passent en nostre intelligence. Parquoy afin que l'instruction & signification soit entiere, plaine & accomplie, il faut mesler les paroles aux choses: il faut pour rendre tres-parfaite & tres-certaine ceste apprehension d'vne chose inouye & inuisible, qu'on la signifie par les paroles ouybles, & qu'on la represente par les choses visibles. Nous arriuons par là plus allegrement & plus promptement comme par vne aisee & peu penible montee à la conception & cognoissance de ceste chose occulte & secrette, ayant à nos yeux les choses qui signent & qui marquêt ce mesme qu'a nos oreilles les paroles expriment & declarent. La est l'ordonnance l'institution & la volonté de nostre seigneur ordonnant, instituant & voulant que nous receuions son

Les Sacremens donnêt ce que ils representent.

son present, sa grace & son secours par ces choses corporelles & sensibles : là sont aussi ces mots diuins, tres-certains & infaillibles. Ainsi la verité irrefragable de ces mots signifians, & l'authorité de son institution forment l'homme à croire qu'il reçoit la grace inuisible de Dieu, souuerain remede a sa necessité. C'este ferme eschelle & immobile du receuoir & du cognoistre se fonde asseurément en ces deux pieds, l'vn de la presentation & signification entiere des choses & des paroles, qui nous soustient à monter au cognoistre. L'autre de l'institution & ordonnance inuiolable qui nous appuie à monter au receuoir. L'authorité du cõmandement fait qu'en toute certitude de foy nous prenons ce que les choses nous representent & les paroles nous signifient : car qu'est-il ferme & croyable aupres de nostre sauueur & redempteur Iesus Christ ? & qu'est il en vne royauté de plus authorisable que les loix & ordonnances du prince ? Le respect & la souueraineté de celuy qui parle, impose vne necessité à luy de donner sa grace, & à l'homme de la receuoir : necessité non contrainte pourtant, mais volontaire: Car quant il ordonna ces choses visibles & qu'il fist pache auec nous, il s'obligea de sa franche bonté & volonté nullement contrainte à ce qu'il y eust vne seureté infaillible des choses promises. Celuy-là mesmes qui voulut mourir pour l'homme, voulut aussi ordõner tout ce qu'il luy pensoit estre plus profitable & vtile. Au reste si en nos corps depuis qu'ils sont formez Dieu infond des ames secrettemẽt & imperceptible-

Deux pieds de l'eschelle des Sacremens.

Dieu donne volontairement sa grace à ceux qui reçoiuent les Sacremens.

ment auãt nostre solicitation & requeste, combien par plus forte raison nous inspirera il sa faueur & sa grace, lors qu'obeïssans à son commãdement & à sa reigle, nous receurons les choses corporelles instituees par luy pour cet effet? Sans doute l'ame & la grace viennent & partent immediatement de la diuine bonté. Comme il ordõna, quand il nous fit, que incontinent apres la formation du corps il creéroit vne ame pour y estre logee. De mesme ordõna il, quand il nous restablit, que toutesfois & quantes que deuëment & suiuant son institution nous prendrions ces choses corporelles, il creéroit la grace pour l'infondre en nostre ame. Et comme il ne se lasse pas de creer & donner l'ame, aussi ne se lasse-il pas de creer & de donner la grace. Voila donc la maniere par laquelle Iesus Christ enuoye à l'homme son benefice & ses bien-faits, c'est le moyen par lequel il le fait participant à sa mort & à son merite, c'est par là qu'il le tire & vnit à soy, qu'il le fait des siens, de ses membres & des ordinaires de sa maison. C'est la liuree & la marque que ie disois ailleurs deuoir estre donnee à ceux de sa compagnie & de sa trouppe. Si l'homme veut receuoir le bien de la satisfaction & de la redemption s'il veut faire sienne la mort de Iesus Christ qui a tout merité, il faut necessairement qu'il le suyue & qu'il le croye. Or ce sont ici les signes, & les enseignes qui doiuent exterieurement manifester sa deuotion & son entiere creãce: Il falloit bien qu'il y eust des notes & des apparences par le dehors, qui signalent publicquement ceux qui

Sacremens marquez des gens de Iesus Christ.

iureroient & protesteroient sous sa charge. Et autant que nous estoit necessaire sa mort, autât nous est necessaire la grace qu'il inspire en nous par ces instrumens materiels & visibles. Puis que par eux nostre ame reçoit vn biẽ inestimable, puis que ces signes externes nous viuifient, sanctifient & apportent nostre biẽ estre, & puis qu'ils ont cet honneur d'estre instituez par la diuine parole de nostre Sauueur, c'est raison que nous les reuerions & honoriõs, c'est raison que nous les appellions saincts, sacrés & sacremens.

Sacremens autant necessaires que la mort de Iesus Christ.

Sacremens doiuẽt estre honorez.

Ce sont bien choses materielles & sensibles, mais si signifient-elles pourtant & representent des choses sainctes & sacrees, si nous preparent elles & apprestent à receuoir la grace & merite de nostre Seigneur & sont destinees à cet vsage par sa tres-saincte & tres-sacree ordonnance: elles s'appellent donc bien iustement sacremens & ceste eschelle sacramentalle.

Du Baptesme.

Chap. CCLXXXII.

PAr le discours que i'ay fait de nostre ruine & decadence, nous sommes amplement instruits de l'estat corrompu & despraué de nostre ame & liberal arbitre, nous sçauons qu'il est besoin que nous soyons entierement refaits, renouuellez & refondus : Il faut que nous perdions le vieil estre de nostre ame, pour en prendre vn nouueau & tout autre, il faut que nous luy redonnions son bien estre au lieu de

ſon mal eſtre,& qu'elle commence deproduire des operations entierement diſſemblables & differentes aux premieres, & ſi faut pour paruenir à cela qu'elle ſoit lauee & purgee des immondices & ſalletez dont le corps infect l'auoit chargee,qu'elle ſoit abſoute de ſes iniquitez & offenſes & de ſon obligation à la peine:& ſomme qu'elle ſoit remiſe a poinct de ſa pureté & ſincerité naturelle. Pour repreſenter donc & ſignifier toutes ſes operations internes & changemens qui ſe doiuent faire en noſtreame, Dieu a ordonné qu'on nettoiaſt exterieuremẽt le corps par l'eau elementaire & viſible meſlant ces paroles ſignifiantes, Ie te baptiſe, où ie te laue, au nom du pere, du fils & du ſainct eſprit. Ceſte ablution exterieure ainſi qu'elle à eſté ordonnée, & ces paroles comme elles ſont auſſi ordonnees nous repreſentent & ſignifient l'ablution interieure & occulte que Dieu fait en noſtre ame par l'inſpiration de ſa grace noſtre bien eſtre, lequel,reçeu en elle,la change,la purifie & la nettoye, luy façonne vn viſage & vn port aimable & aggreable à ſon createur,luy approprie & applique le merite de ceſte mort tres-precieuſe, vniſt & incorpore Ieſus Chriſt meſme à elle. Voila pourquoy ceſte ablution deuëment prinſe s'appelle ſacremẽt & ſigne du renouuellement & de la regeneration, attendu que c'eſt regenerer & renouueller l'hõme que de donner à ſon ame vn nouuel eſtre ſpirituel, & qu'elle n'auoit pas. Parquoy ce Sacrement nous reconduit au royaume celeſte, nous refait enfans de Dieu , ſes heritiers & coheritiers de

Cauſe du baptiſme.

Paroles du bapteſme.

Que ſignifie l'exterieur du bapteſme.

Iesus Christ : aussi nous donne-il vn nouueau nom, car c'est par luy que nous no⁹ surnõmons Chrestiens. Comme nous receuons de nostre seigneur vn nouuel estre, qui nous fait nouueaux hommes, aussi en prenons nous vn nouueau nom, & il nous communique son nom comme il nous cõmunique sa grace : ainsi nous sommes changez, & pour le respect du nom, & pour le respect de la chose. Le Sacrement du Baptesme est la premiere marche de l'eschelle sacramentalle, par où l'homme cheut se doit acheminer, c'est le premier degré pour mõter à la cognoissãce de l'inuisible par le visible. Voiõs donc comme nos pas se cõduisent à ceste montee. L'eau, le lauement & la façon de lauer sont les choses que nous voyons. De mesme que le corps se proportiõne à l'ame, de mesme se proportionne cecy que nous voyons, qui est comme corps à la chose inuisible, quand à la representation, signification & figure : car ce qui se voit au Sacrement est signe, semblãce, & image de ce qui ne s'y voit pas. Parquoy il no⁹ faut argumenter du visible à l'inuisible, & dire que cõme l'eau par sa pureté nettoye & mundifie les taches & ordures, aussi est nostre ame purgee, lauee & nettoyee de la macule & noirceur du peché, de la coulpe & de l'offence par vne eau inuisible tres-pure & tres-abstergeante, qui est la grace de nostre Seigneur. Et comme l'eau nettoye le corps entier par le dehors, aussi faut il necessairement croire que l'ame est entierement nettoyee par le dedans. D'auantage l'eau claire, transparante & susceptible de lumie-

Les hommes prenẽt vn estre & nom nouueau de Iesus-Christ.

Baptesme premier des Sacremens.

Proportion de ce qui est visible au Sacrement à l'inuisible.

Que represente l'eau du Baptesme.

re nous signifie que l'ame est illuminee au dedans, & deschargee de toutes tenebres spirituelles. En outre ce qu'elle est refrigeratiue & rafrechissante nous monstre que la furieuse ardeur de la concupiscence charnelle est rabatuë & refroidie: & si monstre encores que nostre ame reçoit rafraichissement de la peine angoisseuse à laquelle elle estoit obligee. Finalement ceste ablution, qui se commence par la teste, & de là s'espand au reste du corps, signifie que le peché est effacé dés sa tige, & que la purgation de l'ame est vniuerselle & generalle, de mode que rien ne luy empesche plus l'entree du ciel & l'accez à la compagnie de son createur. Voila comme le sacrement de baptesme, qui se fait par l'eau corporelle & visible, nous sert d'eschelle pour nous esleuer à la cognoissance de ce qui se fait inuisiblement en nostre ame. Et veu que ce n'est pas l'eschelle du cognoistre seulement, mais aussi du receuoir, l'homme receuant exterieurement le baptesme ou l'ablution de l'eau, que deuëment & selon la reigle on luy verse, reçoit interieurement en l'ame tout cela inuisible qui se signifie par l'eau visible, & ce par la necessaire vertu & efficace de l'institution de Dieu, ordonnant que quiconque se baptisera sous sa forme & en son nom, reçoyue interieurement en son ame tout ce qui est exterieurement representé par les signes. Aussi se fait par le Baptesme visible vne inuisible ablution des pechez, incorporation de l'homme auec son sauueur, ouuerture des portes de paradis & entree à la vie eternelle: il s'y

Biens procedans du Baptesme.

fait vne mutation d'estat à estat, du mal estre au bien estre, du non estre à l'estre, du mal inuisible & occulte au bien inuisible & occulte, de mort à vie, des tenebres à la lumiere, du seruice de la chair & du diable au seruice de Dieu & à la liberté souueraine. Par le Baptesme l'homme perd & acquiert, & perd & acquiert chose inuisible, il meurt & se viuifie: car l'ame laisse sa condition & vie ancienne pour en prendre vne nouuelle: la vie qu'elle auoit au peché est estainte, vne autre vie se recommence. Par le Baptesme l'homme est despoüillé & reuestu, il est despoüillé du mal estre de sa vie corporelle & des affections charnelles, & est reuestu du bien estre d'vne vie saincte, & de la grace de Dieu. Et veu qu'il est impossible d'acheminer la nouuelle vie en Iesus Christ si on n'abandonne l'ancienne contraire: & que l'ancienne estoit volontaire, il faut aussi volontairement reprendre la nouuelle, & se desplaire & contrister en son cœur de l'ancienne, ie dis en l'homme qui est baptisé en aage de cognoissance & de repentance. Et d'autant qu'en luy il y a double peché, l'originel & l'actuel qu'il à commis par sa volonté, il faut, comme i'ay dit ailleurs qu'actuellement il s'en repente, & que de sa volonté aussi & propre foy il s'vnisse au party de Iesus Christ & a sa troupe: mais à l'enfant qui n'a encores point le maniement de son liberal arbitre ni la force de vouloir & de consentir, & qui par consequent ne peut estre entaché d'aucun peché que de celuy qui luy vient d'autruy, sa propre foy n'y est point

Il faut que le nouueau Chrestien change de vie.

Repentance est requise au baptise en aage.

La foy d'autruy suffit

au Baptesme de l'enfant. requise ni sa contrition ou desplaisance, il suffist que d'autres croyent, consentét pour luy & s'vnissent à Iesus Christ. Or attendu qu'au baptesme il se fait vne regeneration spirituelle & l'acquisition d'vne nouuelle forme, il faut faire auant toutes choses qui seruent de preparation & de plus grande aptitude à la receuoir : ainsi d'autant que, comme i'ay monstré, nous sommes en la puissance du diable auant le baptesme, nous le chassons premierement & sa puissance par exorcismes & cathechisons aussi au prealable, qui est instruire & preparer à la foy. *Catechiser.*

Des effets du Baptesme.

Chap. CCLXXIII.

PAr le sacrement du baptesme l'homme perdu va à Iesus Christ, & Iesus Christ vient à l'homme perdu, & comme par iceluy l'homme mõte, aussi descẽd Iesus Christ en quelque maniere. La diuinité, l'humanité, la passion & le baptesme de Iesus Christ ce sont choses iointes ensemble & enchainees à la mode des degrez d'vne eschelle : sa grace part originellemẽt de sa diuinité, & par son humanité & vertu de sa mort & passion pleine d'vn merite infini descend au baptesme. Lors que l'homme est touché par le baptesme la grace arriue en luy, & Iesus Christ mesme le touche par le Sacrement, qui est le dernier eschellon de ceste descente : & en ceste maniere il descend, car son present descend & d'enhaut reuestist l'hom-

Iesus Christ descend dedans le baptizé.

me. Et comme le baptesme se donne d'enhaut & reuestist aucunement & recouure tout le corps d'eau, aussi reuest-il au dedans toute l'ame auec sa grace: ainsi tout l'homme est touché de Iesus-Christ & autant son corps que son ame s'incorporent en luy. L'homme se fait aussi membre de son Sauueur & par consequent capable de participer à sa mort, à sa passion & en leur merite & vertu: & pourtant est-il baptisé en sa mort, en sa passion & en son sang, car en la vertu & au merite de la mort de Iesus-Christ en laquelle il est moüillé descend le don & la grace en l'ame qui en est lauee: ainsi le baptesme c'est l'instrument de ceste mort & passion tres-digne. Ainsi tout est à Iesus-Christ & la grace qui descend & le baptesme par où la grace descend, & la mort & passion de l'humanité, par la vertu de laquelle elle descend, & la diuinité d'où elle se desriue comme d'vne fontaine, & l'homme mesme est rendu sien par le baptesme. Ce n'est donc pas sans cause que l'homme est surnommé chrestien, & qu'il se rend & deuient d'vn pris infiny, estant rachepté par ceste mort inestimable. Qui l'outrage & offense, outtage & offense Iesus-Christ: duquel il est le membre non pas à luy, car il n'est plus sien. Pareillement qui l'honore, honore non luy, mais Iesus-Christ, à qui il est. L'homme chrestien doit continuellement auoir deuant les yeux qu'il n'est plus sien, qu'il est le membre d'vn chef tout-puissant & incomprehensible: combien il a esté estimé par son rachapt: com-

Le baptesme nous fait mẽbres de Dieu.

Le chrestiẽ est d'vn pris infiny.

L'homme chrestien n'est plus sien.

bien grande chose est l'estre chrestiẽ, de quel profit, de quel honneur, & de quel aduantage, afin qu'il se donne songneusement garde de ne blesser & auilir ce grand tiltre qu'il porte, & de n'estre cassé par sa faute d'vne si belle compagnie ou desmis d'vn rang si glorieux & si honorable. Voila vne tres-ferme chaine ou eschelle immobile de la diuinité de Iesus-Christ creatrice de toutes choses, de son humanité garnie à cause de sa mort d'vn merite inepuisable & immortel & de sõ baptesme authorisé par sa sainte ordonnance, commandant de le receuoir pour receuoir sa grace : duquel l'effet tres-salutaire durera eternellement comme sa force de l'ordonnance & par consequent aussi la liaison de ceste chaine ou eschelle, qui a tout inuisible, sauf le baptesme, sa marche derniere. Quiconque reçoit ce Sacrement est attaché par la grace a Iesus-Christ inuisible, il est esleué & comme suspendu par le moyen de cet instrument materiel & corporel: Ce Sacremẽt est comme l'hameçon duquel Dieu se sert à pecher & tirer à soy les hommes. Comme en l'hameçon il y a quelque partie secrette & quelque autre descouuerte, aussi y a-il en ce Sacrement, l'eau y est visible, & la receuant par le dehors nostre ame se sent interieurement & inuisiblement prinse par la grace & tiree à Dieu. Iesus Christ descend en l'homme par le baptesme: & l'homme monte à Iesus Christ, par le baptesme: il se fait là comme vn cõtract, comme vne promesse, comme vne obligatiõ & comme vn mariage entre Iesus-Christ & nostre ame: l'ame se

L'effet de baptesme durera eternellement.

Baptesme hameçõ de Dieu.

Le baptesme marie nostre ame à Iesus Christ.

donne volontairement à Iesus-Christ, & Iesus-Christ la reçoit volontairement, & si luy fait presens de ses precieux ioyaux & riches accoustremens, la desuetant & despoüillant de sa parure ancienne, indecente, vile & deshonneste. De la cõcubine du diable elle est rẽduë femme espouse de Iesus-Christ, & par consequent fille de Dieu : d'où nous pouuons apprendre auec quel respect, hõneur & reuerẽce se doit celebrer & traicter ce sainct mystere, auquel se solennise la feste d'vn si grand & noble mariage de l'ame raisonnable & immortelle auec vn esponx immortel, fils de Dieu & fils d'vne Vierge, Dieu & homme, tout-puissant, tout grand, tout victorieux, tout glorieux & tout triomphant, qui au reste a tesmoigné l'amour qu'il luy portoit au pris de sa vie, iusques à espandre son digne sang pour effacer la tache de sa honte & qui au trauers de toutes les difficultez & tourmens du monde l'est allé arracher des poings du paillard qui la tenoit, pour la remettre sus & en sa dignité premiere par l'honneur d'vn si haut & superbe party. C'est hardiment bien raison de traiter soigneusement & dignement ces royalles & sainctes espousailles, & hardiment bien raison aussi que cest espouse recognoisse par humilité, obeissance & tous autres deuoirs ce qu'elle doit à vn tel mary, qu'elle garde tres-sincerement & inuiolablement, sa foy, sa loyauté, se souuenant du rang qu'elle a acquis, de l'honneur qui luy est fait & du hõteux & vilain changemẽt qu'elle souffriroit, si elle en estoit deplacee par son demerite. Des choses precedentes

Conclusion des effect. du baptesme. il nous reste que par ce Sacrement non seulement l'ame monte à la cognoissance du visible par l'inuisible, non seulement elle monte au receuoir de l'inuisible par le visible, mais elle monte encores a l'habitation du royaume celeste, à la societé des Anges, au mariage de Iesus-Christ, & à la filiation de Dieu tout-puissant & eternel : la où auant ce n'estoit que la grace du diable & n'auoit compagnie que des iniquitez & des offenses, ny ioüissance que de tout mal & de toute misere, ny esperãce que de la damnatiõ & peine eternelle. Ainsi est le baptesme l'eschelle de la montee & de la descente, & l'ablution de la regeneration, renouation, purification & mondification.

De *la confirmation.*

Chap. CCLXXXIIII.

Visibles images des inuisibles. Nous venons de dire que par le baptesme l'homme reçoit vn nouuel estre spirituel, & se refond & regenere tout a nœuf, comme se faisant vne nouuelle naissance en sõ ame & des choses visibles & corporelles nous montõs à la cognoissãce des choses spirituelles & inuisibles, parce que les visibles sont cõme l'image & semblãce des inuisibles. Puis dõc que la vie est doublement en l'homme, spirituellemẽt & corporellemẽt, & qu'il y a double aage, l'vn de l'ame, l'autre du corps, nous pouuõs arguer & apprẽdre de ce qui se fait en l'aage, vie & naissance du corps : ce qui se fait en l'aage, vie & naissance de l'ame. En la vie corporelle & visible l'hõ-

Double aage l'vn du corps l'autre de l'ame.

Vie corporelle.

me s'engendre premierement & commence à estre, & secondement il croist & s'augmente iusques à ce qu'il paruienne à la force d'vn aage ferme & robuste, auquel il soit capable d'exercer ses actions humaines & corporels offices: il y a dõc là en premier lieu la naissance,& puis l'augmẽtation iusques à la perfectiõ. De mesme est-il de la vie spirituelle & inuisible de l'ame. Premierement l'homme la reçoit & s'y engendre: secondemẽt il s'y augmente & accroist iusques à l'aage parfait auquel l'ame puisse suffisammẽt exercer toutes les operatiõs qui appartiennent à ceste sienne vie spirituelle. Parquoi si le baptesme est vn nouuel estre, vne generatiõ & comme le commencement & l'entree de la vie spirituelle de l'ame, indubitablement il doit estre suiui d'vn autre Sacrement qui nous fournisse d'augmentation & d'accroissance, de promotion & de conduite au solide & entier aage de ceste vie auquel l'ame puisse exercer suffisãment les actions & charges qui luy appartiennent pour ce regard. Ainsi apres le Sacrement de Baptesme vient necessairement le Sacrement de la confirmation, qui se rapportent l'vn à l'autre comme l'augment à la generation, & l'accroissance à la naissance : car comme le baptesme est vne generation spirituelle nous introduisant a la vie Chrestienne, aussi est le sacrement de la confirmation vn augment spirituel nous establissant en l'aage parfait & viril de la vie Chrestienne. C'est icy le sacremẽt de plenitude & d'absolutiõ, parfaisant ce qui estoit dõné par le premier, apportant à l'ame la grace de

Vie spirituelle.

Confirmation doit suiure necessairemẽt le Baptesme.

Confirmation, Sacremẽt de plenitude.

s'asseurer & de se roidir, & de cõfirmer, accroistre & mener iusques à son accõpliment le bien qu'elle auoit receu par le baptesme. La grace qui se donne au baptesme laue entieremẽt toute l'ame, en cela consiste sa vraye operation: mais la grace qui se donne en la confirmation roidist l'ame & la fortifie. D'autant que ce secõd effet est distingué du premier, il nous faut aussi vn instrument diuers & vn autre moyen visible pour le produire, afin que tout se conduise ordonnément & propottionnément. S'il se voit vn progrez si reglé en la vie corporelle, comment ne se trouueroit-il en la spirituelle, puis qu'vn mesme ouurier les a faites? Où il y a vne nouuelle operation en l'homme, il faut qu'il y ait vn nouuel instrument pour l'effectuer. Les sacremens ne sont ordonnez que pour garder, accomplir & parfaire l'ame de l'homme, & Iesus-Christ ouure en elle par eux, les diuersifiant selon les diuers effets qu'il veut engendrer, cõme aiãt à prouuoir à plusieurs accidẽs d'vne maladie par diuers outifs & diuerses applications & à cõduire sa gerisõ l'vne chose apres l'autre, de degré en degré selõ la portee & necessité du patient, auquel il s'accommode entierement, & dresse toutes choses par ordre & par mesure, comme il les luy sçait estre les plus propres. Or il est tres-necessaire à l'homme de receuoir vne grace conforratiue, confirmatiue, augmentatiue & corroboratiue de son ame en la vie spirituelle & Chrestiẽne qu'il a reçeuë nouuellemẽt au baptesme. Il a prins la vie de ce premier Sacrement, mais ce n'est pas tout, il luy faut enco-

Offices des Sacremẽs, & pourquoy ils sont.

Grace confirmatiue necessaire au Baptesme.

res combattre & ſcuſtenir de terribles efforts pour la defendre contre ſes aduerſaires tant viſibles qu'inuiſibles: il luy faut confeſſer le nom de Ieſus Chriſt hautement & publiquemẽt, ſans vergongne & ſans crainte: il le faut maintenir, publier & preſcher fils de Dieu, crucifié pour les hommes, eſgal à ſon pere, qui ſont les fondemens de ſa foy, au hazard de ſa vie, & parmy les dangers & perilleuſes trauerſes que luy dreſſeront les grands & puiſſans ennemis de la verité. Pour executer & conduire ces choſes comme elles le doiuent eſtre, il luy eſt beſoin de receuoir vne grace eſuertuante & encouregeante, qui fourniſſe à ſon ame de ferme magnanimité & vigoureuſe conſtance à ce combat, & à ceſte profeſſion & confeſſion hazardeuſe. Et d'autant que tout Sacrement eſt vne choſe propre à nous monter, la cognoiſſance & reception des choſes inuiſibles par les viſibles, & que ce qui y eſt de ſenſible y doit eſtre proportionné à l'intellectuel & inſenſible, le ſignifiant & repreſentant en quelque façon, il me faut tenir meſme ordre en la confirmation que i'ay fait au bapteſme. Le chreſme, qui eſt compoſé d'huile d'oliues & de baſme, eſt la choſe viſible de ce Sacrement, & s'en fait vne inonction exterieure au frond, accompagnee de ces paroles ſignificatiues de ſon effet & de ſon fruit: Ie te ſigne du ſigne de la croix, ie te confirme du Chreſme de ſalut au nom du pere & du fils & du ſainct Eſprit. Ainſi tant par ces choſes materielles & corporelles que par ces mots nous pouuons argumenter & clairement co-

Pourquoy la cõfirmation eſt neceſſaire.

Chreſme.

Paroles ſacramentelles de la cõfirmation.

Que signifie l'huile de la confirmation.

gnoistre tout ce qui se fait en ce Sacrement. L'huile qui nage & monte au dessus de l'eau nous signifie que la grace qui se donne icy, monte au dessus de celle que nous auons reçeu au baptesme: par celle-là nostre ame fut lauee, & par ceste-ci elle est asseuree & confirmee. La condition que nous voyons en l'huile de rẽdre l'eau sauoureuse nous monstre que nostre ame esguise son goust & son appetit a la foy, & nous monstre aussi qu'elle se rend de plus en plus aymable à Dieu & aux hommes. Ce que l'huile s'estend & s'amplifie plus que l'eau, denote l'augmentation, l'accroissance & plenitude de grace que l'homme reçoit en soy, & denote aussi qu'il s'espand, s'agrandist & communique aux autres hommes par ses bonnes actions, & qu'il respand aussi & agrãdist au mõde le nom de Iesus-Christ par sa predication & confessiõ. L'huile claire & nette nous enseigne que Dieu met en l'homme vne nette cõscience & vne grace purifiante ses actiõs. La condition de l'oliuier tousiours verdoiante & dedaignãt les efforts du chaud & de l'hiuer nous aprend que nous sommes par l'effet de ce Sacrement rendus vigoureux & fleurissans en nostre vie spirituelle, & que nous sommes armez d'vne constance imployable à la force & à la violence: L'huyle linitif & adoucissant nous signifie la grace du sainct Esprit en ce Sacrement oster à ceux qu'elle touche toute aigreur, toute amertume & toute rudesse, & rendre par vne douce & nonviolẽte polissure de leurs mœurs leur cõuersation gratieuse, soësue & debõnaire,

L'oliue tousiours verdoiãte.

plaisante

plaiſante & aggreable à toute maniere de gens, ſoient bons ſoient mauuais. Voila cõme l'huile repreſente ſingulierement bien par la pluſpart de ſes qualitez les effects de la grace de Dieu. Et ce qu'on y meſle du baſme qui eſt odoriferant & eſpendant bien loin hors de luy vne douce ſenteur, veut dire que la bonne renommée, le nom & la reputation de ceux qui ſont touchez de ceſte grace, s'eſpand bien loin au de là d'eux, & qu'ils font auſſi par leur exemple & perſuaſiõ doux-flairer le nom de Ieſus Chriſt au monde. Ainſi toutes les parties de ceſte onction viſible ſe rapportent bien proportionnement par ſignification & repreſentation à l'onction inuiſible que Ieſus Chriſt fait par ſa grace en noſtre ame. Elle ſe fait au front, denotant que Dieu nous enuoye ce ſecours pour l'employer vaillamment & courageuſemẽt en vne bataille ouuerte, & publicque entrepriſe pour la tuition de ſon honneur & de ſa gloire: car c'eſt le front & le viſage qui portent teſmoignage de la vaillance ou de la crainte, de la honte ou de l'aſſeurance. Parquoy cet oignement teſmoigne que l'homme prend au dedãs vne force & vne reſolution contre la crainte & contre la honte, & que c'eſt vn vaillant champion de luite & vn braue athlete, qui ſe preſente courageux à la mocquerie, au blaſme, aux tourmẽs & à la mort pour l'honneur de ſon Roy, duquel il porte les marques au front & l'enſeigne triomphalle de ſa glorieuſe victoire. C'eſt pourquoy on empraint la main & la croix au front de ceux qu'õ confirme. Ainſi l'homme deſia Chreſtien & ba-

Que ſignifie le baſme au chreſme.

Le front porte teſmoignage de la hardieſſe et de la crainte.

Pourquoy on croiſe au front les confirmez.

prisé, receuant deuement ces signes materiels & corporels, & les mots qui les accompagnent, reçoit au dedans vne grace inuisible qui conforte & confirme son ame, & qui la promeut & conduit en l'aage vigoureux, & entier de la vie spirituelle & chrestienne, la rendant apte & capable à tous exercices & offices qui la touchent & concernent pource respect. Parquoy il y a vne bien apparante distinction entre ces Sacremens du baptesme & de la cōfirmation. Le baptesme c'est quelque changement du non estre à l'estre: & la confirmation c'est vn changemēt de l'estre au mieux estre, d'vn aage foible à vn aage plein & robuste, & de l'enfance à la virilité.

Difference du baptesme & de la confirmation.

Du tiers Sacremēt, qui est de l'Eucharistie ou du corps & sang de Iesus Christ, Sacremēt de l'vnion & cōmuniō, viatique de refection, et sacrifice de l'oblatiō, auquel l'hōme Chrestiē, desia engendré et viuāt par le baptesme en la vie spirituelle & en l'estre de grace, & fortifié et augmenté par la confirmation, se nourrist & conserue en ceste vie spirituelle, à ce qu'il ne defaille au chemin, & en est substanté iusques à ce qu'il viēne à la gloire & vie eternelle: & par lequel il est vni par amour à Iesus Christ & à ses membres, et changé et transformé en luy comme l'aliment en ce qui est alimenté.

CHAP. CCLXXXV.

PVis que, comme ie viens de dire, la vie spirituelle se conforme à la corporelle, tout ainsi que nous trouuons en la corporelle premierement la generation, par où elle arriue en l'homme, & puis l'augmentation, par où elle

s'establist & se parfait : & qu'il luy faut encores la nourriture & l'aliment pour la maintenir & continuer en sa duree : aussi en la vie spirituelle nous auons eu besoin premierement du baptesme, qui est sa naissance. & puis de la confirmation, qui est son augment & accroissance, & par mesme suite il nous faut encores vn tiers Sacrement, qui soit la viande & la nourriture qui la substante & entretienne. Lors que ie traitois de l'amour, ie prouuay suffisamment que le souuerain bien de l'homme, son bon heur & sa vie c'estoit l'amour de son createur, seule cause du vray plaisir & de la pure ioye, qui sont les fruits desquels l'ame s'auiãde & se nourrit: ie mõstray aussi que la derniere perfection de l'homme c'estoit estre vni par affection à son Dieu : car de ceste vnion s'engendre la secõde, qui se fait entre nous si estroite & si iointe, que nous en aimons nostre prochain comme nous mesmes, & nous estimons tous vne mesme chose & vn corps. Et d'autant que ceste societé indiuisible & tres-accõplie se fait par la vertu de l'amour conuertissant l'amãt en la chose aimee, & l'vnissant & attachant indissolublement à elle, il est necessaire à l'hõme chrestiẽ d'auoir vn sacremẽt par lequel il reçoyue ceste amour copulatiue & cõionctiue. Or chasque Chrestien est membre de Iesus Christ par le Baptesme: & ainsi comme les mẽbres se fõt vn auec leur chef & entre eux, aussi deuons nous estre vnis & auec Iesus Christ & entre no⁹: & il est impossible de no⁹ vnir à bõ escient entre nous si nous ne sommes auant parfaitement vnis auec Iesus Christ; car l'vnion des

Fruicts vniques nourriciers de l'ame.

Chrestiens doyuent estre vnis à Iesus-Christ & entre eux.

membres se cause & s'engendre par l'vnion du chef. Qui cherchera donc l'entiere amitié & societé de son prochain, qu'ils'associe vne fois entierement à son Sauueur : car a mesure qu'il se couldra ferme & attachera à luy, aussi s'attachera-il & se couldra aux autres Chrestiẽs. L'homme Chrestien se parfait, se nourrist & s'alimente à plain souhait, quand par la vraye amour il est ioint à Iesus Christ, car il est conuerty & changé en luy. & ioint par consequent d'vne extréme liaison à tous ses autres membres. Comme la nourriture du corps se fait par vne chaleur naturelle, aussi se fait la nourriture de l'ame par vne chaleur spirituelle, qui est l'amour : & tout ainsi que la chaleur naturelle conuertist l'alimẽt en la chose nourrie & l'vnist à elle, aussi l'amour conuertist l'amant en la chose aimee, & l'vnist à elle. Toutesfois par contraire maniere se fait la nourriture spirituelle que la corporelle: car en la corporelle l'aliment se conuertist en la chose nourrie, mais en la spirituelle la chose nourrie est conuertie en la nature de l'aliment & de la chose nourrissante. En celle-ci ce qui nourrist ne bouge, le changement touche ce qui est nourry. La cause d'vne telle diuersité vient de ce qu'icy l'amant est nourry de la chose aimee: la chose aimee c'est le nourrissement, l'aliment & la viande de la chose qui aime. Et veu que l'effet de l'amour est commuer l'amant en ce qu'il aime, il aduient que la chose nourrie se conuertist & se change en la chose nourrissante: & puis que le Chrestien c'est la chose qui aime & Iesus Christ la chose aimee, Iesus Christ

On ne peut bien aimer son prochain sans estre entierement vni à Iesus Christ.

Difference de la nourriture corporelle & de la spirituelle.

est l'aliment & nourriture spirituelle du Chrestien, & le Chrestien se conuertist, se transforme & se change en luy receuant sa semblance & son image. Iesus Christ ne se mue point ni ne se change, ains il mue & change en soy le Chrestien. Tout ainsi qu'en la nourriture de la vie corporelle l'aliment est despoüillé & deuestu de sa propre forme & nature, & prend la forme & resemblance de la chose qu'il nourrist, de façon que le pain deuient chair: ainsi à contre-poil en la nourriture de la vie spirituelle qui se conduit par l'amour, la chose nourrie est deuestuë & despoüillee de sa propre forme & nature, & reçoit la forme & semblance de la chose nourrissante. Parquoy comme le nourrissement se rapporte à la chose nourrie en la vie corporelle, de mesme se rapporte quant à ce point la chose nourrie au nourrissement en la vie spirituelle. En la corporelle ce qui est nourri croist & augmente aux despens de ce qui nourrist, mais en la spirituelle & ce qui nouurist & ce qui est nourri croist ensemble, diuersement toutesfois. Le Chrestien qui est nourri croist en vigueur, conforté, fortifié & melioré en soy-mesme, comme estant changé en Iesus Christ: Iesus Christ qui nourrist ne reçoit pas de vigueur ni ne croist en soy, mais il croist en ce qu'il se fait vn nouueau corps, auquel les Chrestiens sont les membres & luy le chef: ainsi il croist en eux comme en ses membres: & nous appellons iustement tout ce corps Iesus Christ, veu qu'il en est la teste, & que les Chrestiens en sont les autres parties:

Iesus Christ est la nourriture spirituelle du Chrestien.

En la nourriture spirituelle le nourri se change en l'aliment.

Comment Iesus Christ croit nourrissant les Chrestiens.

En ceste façon Iesus Christ nourrissant les Chrestiens par amour, & les transformant en soy, croist luy-mesme en ce nouueau corps, & chasque Chrestien se nourrissant en luy se substante & remplist, comme estant vrayemẽt l'vn de ses membres. Et veu que c'est la nature de l'amour que l'amant conceuant en soy la chose aimee, soit conçeu & reçeu d'elle, car il est pris en aimant, quand le Chrestien prend Iesus Christ par amour comme sa nourriture & sa viande, il est certainement prins de Iesus Christ, & Iesus Christ luy seruant de viande & d'accroissance s'en augmente & accroist luy-mesme, car son corps s'en augmente & s'en accroist. Puis donc que par amour il se fait vn nourrissement en la vie spirituelle, & que par luy, les Chrestiens se nourrissent de Iesus Christ, deuenans ses membres, se transformans en luy, s'vnissans à luy : & consequemment entre-eux d'vne tres-parfaite vnion, à ce que ceste nourriture, cet amour & ceste vnion creust continuellement, & que Iesus Christ creust aussi incessamment en ses membres, il ordonna & institua notamment pour cet effet vn particulier sacrement de son sang & de son corps, auquel son corps est reallement & vrayement, & auquel il est luy-mesme present en sa propre personne, car il est seul le vray aliment & nourriture de la vie spirituelle. Et d'autant qu'en chasque sacrement il y a du visible & de l'inuisible, & que chasque Sacrement est l'eschelle du cognoistre & du receuoir, il faut que nous facions ici ce

Institution du Sacrement du corps de Iesus-Christ.

que nous auons fait au baptesme & en la confirmation, & que nous montions du visible & sensible à l'inuisible & insensible. De mesme que au Sacrement du baptesme la chose visible & sensible c'est l'eau & l'ablution auec les paroles ordonnees,& que au Sacrement de la confirmation la chose visible & sensible c'est le chresme & l'onction auec certaines autres paroles propres & accommodees à cela, de mesme en ce Sacrement ici la chose visible & sensible c'est le pain, le vin & la manducation auec les paroles prescriptes par Iesus Christ : mais il y a ceste difference entre les choses visibles de ce Sacrement, & les choses visibles des autres, que au baptesme l'eau demeure tousiours eau, & en la confirmation l'huile demeure tousiours huyle:mais en cestui-ci le pain ne demeure plus pain ni le vin vin, car les paroles de ce Sacrement sont d'autre condition que celles des autres, celle-là signifient l'effet & operation inuisible qui se fait interieurement en l'ame, mais elles ne signifient pas quelque operation se faire en l'eau & en l'huyle : là où ici les paroles signifient l'effet & operation inuisible se faire és choses mesmes visibles, qui sont le pain & le vin,car elles signifient la vraye & realle transmutation du pain au corps de Iesus Christ & du vin en son sang : de maniere que tout ainsi qu'és autres Sacremens lors que les paroles se prononcent il se fait de nouueau reallement & veritablement vne operation inuisible en nostre ame, ainsi lors que en ce Sacrement les paroles se proferent sur les choses visibles, qui

Le visible du Sacrement de l'autel.

En quoy differe le visible du Sacrement de l'autel du visible des autres.

Transubstantiatiõ.

sont le pain & le vin, elles produisent vn effet & operation au pain & au vin selon qu'elles le signifient: Car quelle raison y auroit-il plus grãde des paroles du baptesme que de celles de ce Sacrement? & pourquoy auroient elles plus grande efficace, mesmes ce Sacrement estant plus noble & plus grand? Si dõc les paroles qui se proferent au baptesme, qui est le premier ont l'efficace que l'homme en soit baptisé interieurement en son ame, il s'ensuit que les paroles, qui se disent en ce Sacrement, font aussi l'effet de leur sens: c'est à dire, que le pain se change au corps & en la vraye chair de Iesus Christ, & le vin en son vray saug. Si le baptesme est veritablement vn Sacrement aussi est cestui-cy, car Dieu les a ordonnez & instituez tous deux. Or il appert par experience que le baptesme est vn sacrement, car l'homme se change & se renouuelle en la vie, aussi est donc cestui-cy.

Cõme les paroles de Dieu *font ce qu'elles signifient.*

Chap. CCLXXXVI.

OR que les paroles de Iesus Christ facent reallement & de fait ce qu'elles signifient, il se monstre en ceste maniere. Il est necessaire que les paroles du createur montent vn degré au dessus des paroles des creatures, il est necessaire de donner au moins vn point plus à la parole de Dieu qu'à la parole de l'homme, mais les paroles des creatures & de l'homme signifient tousiours quelque chose: parquoy les pa-

Il faut plus deferer aux paroles de Dieu que des hommes.

roles de Dieu doiuent auoir quelque effet au delà : il faut donc qu'elles signifient & qu'elles façent ensemble, il faut qu'elles signifient & qu'elles facent ce qu'elles signifient: autrement elles n'auroient aucun aduantage sur les paroles humaines, ce que nous voyons estre plein d'vne absurde impieté. Si les paroles de l'homme ont la force de signifier, les paroles de Iesus Christ, qui est Dieu & homme, doiuent auoir la force de signifier & deffectuer en outre ce qu'elles signifient : parquoy celles qui se proferent aux Sacremens, signifient & font ce qu'elles signifient, & par consequent celles qui sonnẽt & signifient son corps estre & subsister en ce Sacrement font qu'il y soit & subsiste, changeant le pain en son corps & le vin en son sang. D'auantage les paroles de l'homme signifient tousiours : mais il n'est pas tousiours en effet ce qu'elles signifient, ains elles sont souuent mensongeres : pour donner à celles de Iesus-Christ quelque aduantage, il faut que les siennes signifient, & qu'elles signifient tousiours le vray, entierement incapables de mensonge, autrement il n'auroit nul priuilege sur l'vn d'entre nous. Puis que les paroles de ce Sacrement sont siennes, certainemẽt elles sont tousiours vraies, & il est ainsi qu'elles sonnent & qu'elles signifient. Aussi si la creature a ceste vertu de changer en soy vne autre creature, comme la chair change le pain en chair & en soy, pourquoi les paroles de Iesus-Christ n'auront elles la vertu de changer le pain en sa chair & le vin en son sang, veu qu'il a luy-mesme ordonné des mots

Les paroles de Dieu font ce que elles signifient.

certains & determinez à cet effet? Estant donc necessaire que ses paroles facent ce qu'elles signifient & qu'elles soient tousiours vrayes: il est necessaire tout de mesmes qu'il se face en ce Sacrement vn vray changement au pain & au vin, & que le vray corps de Iesus-Christ & le vray sang y soit: Car si lors que les paroles du baptesme se proferent il se fait vn changement inuisible au dedans & en nostre ame, beaucoup plus se doit faire vn changement au pain & au vin, qui sont choses corporelles & corruptibles, lors qu'on profere deuëmẽt sur elles les paroles de ce Sacrement. Les autres Sacremens, comme le baptesme & la confirmation, s'accomplissent & se parfont par l'application à l'homme, mais cestui-ci se parfait & accomplit par soy: voire sans application à l'homme: & cela luy conuiẽt tresbien, car ce Sacrement est le nourrissement & aliment spirituel, & vne refection qui se fait par l'amour: & il n'est rien qui enflamme tant à l'amour que la presence realle de Iesus-Christ: mais apres il s'applique a l'homme par la voye de la manducation, & de la potion & en façon de viande & de breuuage, dequoy il retient la forme, car il se mãge & se boit. Toutes ces choses sont donc icy, premierement le pain & le vin, secondement la mutation du pain au corps de Iesus-Christ & du vin en son sang faits par les paroles, finalement est la visible manducation & potion realle de ce Sacrement. Or veu qu'aux Sacremens le visible signifie l'inuisible, par ce que ce qui s'y voit, comme i'ay desia dit, est l'image & le signe de ce qui ne s'y voit pas:

Le Sacrement de l'eucharistie se fait sans application.

Aplication de l'Eucharistie.

Double inuisible au Sacrement de l'Eucharistie.

montons en cestui-cy & nous conduisons ainsi que nous auons fait aux autres de son visible à son inuisible. L'inuisible y est double, l'vn hors de l'homme & l'autre au dedans : car il y a double operation, l'vne en ces choses visibles qui sont le pain & le vin, l'autre au dedans de l'homme & en son ame, qui en doit retirer necessairement en soy quelque operation fructueuse & inuisible, veu que les Sacremens ne sont establis que pour son vtilité, ce que i'ay monstré par les deux precedens. Faisons donc ici deux progrez, l'vn du visible à l'inuisible qui est hors de l'hōme, & l'autre du visible à l'inuisible qui se reçoit en l'homme. Le visible c'est la forme du pain & du vin, & l'inuisible cōtenu en elle c'est le corps de Iesus-Christ & son sang, & par cōsequent tout Iesus-Christ vray Dieu & vray homme. Il se signifie donc & se monstre par ce visible que comme le pain & le vin sont viande & breuuage, & comme ce sont l'entiere & parfaite nourriture du corps humain, semblablement le corps de Iesus-Christ, son sang & par consequent Iesus-Christ, contenu inuisiblemēt sous ces choses sensibles, est toute refection, toute nourriture & tout aliment à la vie spirituelle : & que comme le pain & le vin sont la principalle substance de la nourriture de nos corps, aussi est Iesus-Christ (present & existant là mesme) la principalle substance de la nourriture spirituelle. Comme au Baptesme l'eau signifie l'ablution, aussi la forme du pain & du vin signifie la refection & le nourrissement. Comme le pain refait & substēte le corps plus

Inuisible du Sacrement de l'autel.

Significatiō du pain & du vin en l'Eucharistie.

Iesus Christ principalle nourriture de nos ames.

qu'aucune autre viãde, & comme le vin esioüit & esgaillardist l'homme, aussi nous est-il demõstré que la chair de Iesus-Christ, qui est là, refait & substante spirituellement l'ame plus que toute autre grace, que son sang l'esioüit & l'egaye, & que Iesus-Christ refait, substẽte, esioüit & esgaillardit toute l'ame. Somme par la forme du pain & du vin il nous est signifié que cõme le pain & le vin se portẽt enuers nos corps, ainsi fait Iesus-Christ enuers nous: C'est à dire que tout ce que le pain & le vain fait en nostre chair, tout cela fait Iesus-Christ en nostre ame. D'auantage le pain & le vain nous signifient vn autre inuisible: c'est que comme de diuers grains de froment il se fait vn pain, & de diuers grains de raisin vn vin, il se fait semblablement de diuers Chrestiens vne societé & vn corps en Iesus Christ: par là donc se demonstre la vraye conionction & alliance des Chrestiens entre-eux & auec leur chef, dressee par la force de l'amour. Iesus-Christ contenu en ce Sacrement fait vne inseparable societé entre tous les Chrestiens ses membres, qui y doiuẽt participer: la forme du pain & du vin sont donc l'image & signe de l'vnion des Chrestiens auec Iesus-Christ & entre-eux. Voila les deux inuisibles que ces choses visibles nous signifient, a sçauoir le vray corps de Iesus Christ. Ce premier inuisible est reallement contenu en ce Sacrement. Et la societé & assemblee des Chrestiens en vn corps. Ce second inuisible, c'est le corps mysticque de Iesus-Christ, c'est Iesus Christ mysticque. Cest inuisible n'est pas con-

Autre signification du pain & du vin au Sacrement de l'autel.

La forme du pain & du vin en la Cene signifie l'vnion des Chrestiens.

tenu sous la forme du pain & du vin, mais le seul Iesus Christ chef & cause de ceste vnion. Ce Sacremēt est le Sacrement, l'image, le signe & le mistere d'vnion, societé, paix & concorde, amitié & fraternité : c'est par luy que les Chrestiens sont faits vn auec Iesus-Christ & entre eux, comme les grains de fromēt font vn pain: & veu que tous les fidelles sont membres de Iesus-Christ, & qu'il est leur chef, il s'ensuit qu'ils sont tous en ce Sacremēt en la sorte qu'ils sont vnis auec Iesus-Christ, non qu'ils y soient reallement contenus, mais represenaalement & cōme signifiez par ce Sacrement à raison de leur vnion & societé: Parquoy c'est le Sacrement de tous les Chrestiens & de la cōmunion: où qu'il se face il designe & represente tous les Chrestiens, veu qu'il contient en soy reallement & veritablement celuy qui est leur chef: car le chef regarde les membres, & les membres regardent le chef. Ce Sacrement c'est l'image & signe de refection & vnion spirituelle. La perfection spirituelle consiste en l'vnion des membres entre-eux & auec Iesus Christ, & en l'amour qui les accouple & associe. En la refection, vraye vnion, societé & amour loge la ioye, la delectation & la liesse : parquoy c'est icy le Sacrement de charité, de ioye, de delectation & de liesse. En ce Sacrement est reallement contenu en façon de viande, de breuuage & d'aliment celuy qui est tout bon, tout parfait & tout vertueux: parquoy c'est le Sacrement de toute bonté, perfection & vertu.

Comment tous Chrestiens sont en l'eucharistie.

Perfection spirituelle.

Que nous demonstre & apprend l'essentielle mutation qui se fait en ce Sacrement du pain & du vin au corps & sang de Iesus-Christ.

CHAP. CCLXXXVII.

CE qu'en ce Sacrement les choses materielles & sensibles qui sont le pain & le vin se changent reallement & effectuellemẽt au corps & au sang de Iesus-Christ, & qu'elles ne gardẽt plus leur condition & nature premiere comme il se fait és autres Sacremens, nous denote & signifie que c'est vn Sacrement de mutation & de conuersion, & que par son moyen nous sommes entierement muez & conuertis en Iesus-Christ nous apprẽd & nous monstre que nous sommes transformez en l'ame, en la diuinité & en la volonté de nostre sauueur. Et comme le pain & le vin y sont esleuez & dignifiez d'vn honneur & dignité la plus grande qui se puisse penser, ny ne pourroient estre montez au dessus, puis qu'ils sont deuenus corps & sang de Iesus-Christ glorifié: aussi sõt les Chrestiens esleuez & montez à vn rang si honorable & à vn degré de gloire si extréme & si parfait, qu'il n'est pas possible d'en imaginer de pareil en ce monde, veu qu'ils sont diuinifiez, deifiez & conuertis en Iesus-Christ, qui est Dieu & homme, & en sa volonté. D'auantage ce qu'il se fait en ce Sacremẽt vne pleine & entiere mutation du pain & du vin à Iesus-Christ (car rien de la substance du pain & du vin ne demeure) signifie qu'il s'y fait aussi vne pleine & entiere conuersion de nous à nostre Seigneur, de façon qu'il ne

Le materiel de l'Eucharistie se change reallement.

Chrestiens cõuertis en Iesus Christ par le Sacrement de son corps.

nous reste rien de nostre propre volonté, propre amour & propre sens:ains que tout ce qui est en nous,entant que nous sommes hommes, est conuerty en Iesus Christ. Et tout ainsi que la substance du pain & du vin inuisible & occulte est changee au corps & au sang de Iesus Christ, & que toutesfois leur forme demeure exterieuremẽt & visiblement comme vn signe trace & image, ainsi l'ame du Chrestien inuisible & occulte, qui est toute sa substãce, se conuertist inuisiblement & secrettement en l'ame de son Sauueur & en sa deïté,& toutes-fois son corps luy demeure exterieurement visible en sa forme & en sa nature: en maniere que comme le pain se voit pain par le dehors, qui est totalement changé au dedans, de mesmes l'homme paroist homme au dehors, mais il est du tout changé interieurement & quant à son ame. En outre la mutation du pain & du vin, qui est intrinseque,substantielle,fondamẽtalle & cordialle, signifie qu'il se fait aussi en l'homme vne mutation intrinseque,substantielle,fondamentalle & cordialle de son cœur au cœur de Iesus-Christ. Et de mesme que Iesus-Christ y transmuë & conuertist en son corps & en son ame ces choses corporelles par sa parole,de mesmes y cõuertist-il & transmuë nos ames en soy. Ainsi le changement corporel represente & signifie le changement spirituel. Le corps de l'homme peut estre amelioré comme son ame : parquoy comme le pain en ce Sacrement, qui est chose corporelle,est melioré de la melioration la plus parfaite qui puisse estre,deuenant corps de Ie-

Que signifie la forme exterieure restant au Sacrement de l'autel.

Le corps de l'homme est bonifie & amendé par le Sacremēt de l'autel.

sus-Christ, ainsi nous est-il mōstré que le corps du Chrestien s'y bonifie autant que bonifier il se peut en ce monde, & s'y rend chaste, munde, pur, sainct & obeyssant à l'ame. Attendu que le pain represente le corps, & le vin l'ame (car le pain appartient à la chair, & le vin au sang qui est le siege de l'ame) la melioration extréme du pain & du vin en ce Sacrement nous enseigne que le corps & l'ame du Chrestien, c'est a dire tout l'homme, s'y consomme, s'y parfait & arriue au dernier poinct d'excellence & de bonté qui se puisse esperer en ce monde. Voila donc comme il y a deux choses en ce Sacrement qui signifient les biens inuisibles que nous en receuons, la forme exterieure du pain & du vin, & l'interieure transmutation qui se fait d'eux.

Que signifie la realle manducation de ce visible sacrement.

Chap. CCLXXXVIII.

Eucharistie entre tous autres est seul Sacrement auāt l'aplicatiō.

TOus les Sacremens sont pour l'homme, il les luy faut appliquer & par consequent cestuy-cy entre les autres ceux du baptesme & de la confirmation ne sont Sacremens que lors qu'actuellement on les applique en lauant ou oignant le Chrestien: & cestui-cy est Sacrement complet en soy dés auant qu'ō l'applique. Voila pourquoy il est necessaire mesme premier que d'aplicquer ce Sacrement que nous l'avons en grande religion & reuerence: il est necessaire que nous ayons soigneusement consideré les mysteres, signification & merueilleux effets, & que

que nous ſoyons eueillez & eſmeus au dedans & au dehors à l'amour & à la deuotion par la preſence d'vn tel Sacrement, qui contiẽt en ſoy IeſusChriſt Dieu & homme, noſtre ſauueur & redẽpteur tres-fauorable. Auſſi veu qu'en iceluy ſe fait la conuerſion de l'homme en Ieſus Chriſt, & qu'elle ne ſe peut faire ſans vne ardente & deuotieuſe affection, il faut que le Chreſtien, pour ſe rendre apte à vne telle cõuerſion, ſoit premierement eſchauffé, enflãmé & embraſé d'amour & de deſir qu'il engendrera en ſoy par la religieuſe conſideration de la preſence realle de Ieſus Chriſt fils de Dieu, qui d'vne infinie & incomprehenſible charité voulut mourir pour ſa redemption. Ce Sacrement doit eſtre accompagné d'vne extreſme & tres-parfaite deuotion, voire plus que tous les autres : & pourtant eſt il Sacrement auant qu'on l'applicque à l'homme, il ouure en nous, il agit en l'homme, il l'eſuertuë & le garniſt de charité, d'amour & d'vnion, meſme auant qu'il luy ſoit reallemẽt appliqué. Quand nous ne pouuons le prendre & l'appliquer à nous, la ſeule deuotion fait en noſtre ame vne ſingulierement grande operation, non toutesfois telle que quand il nous eſt effectuellement appliqué. Comme les autres Sacremens ouurent en l'homme interieuremẽt & inuiſiblemẽt quand on les luy applique, auſſi fait ceſtui-cy : & comme és autres il y a vne propre maniere de les appliquer viſiblement, par laquelle ſe repreſente l'operation inuiſible qui ſe fait au dedans : comme au bapteſme l'ablution exterieure c'eſt la maniere de l'appli-

L'eucharistie doit eſtre honoree auant l'application.

Deuotion en neceſſité ſupplee l'application du Sacrement.

Façon d'appliquer le Sacrement de l'autel. quer, qui signifie l'ablution interieure & inuisible de l'ame, aussi ce Sacrement a sa particuliere façon de visible application, qui signifie l'effet inuisible qui se produit au dedans & en l'ame. La façon de nous l'appliquer c'est la manducation & la potion: nous le receuons en mãgeant, comme le baptesme en lauant. Si l'homme receuant l'eau reçoit la grace inuisible en son ame *Argumens de l'efficace de l'eucharistie.* & le don inuisible de Iesus Christ qui se fait au baptesme, à plus forte raison receuant reallement non l'eau, mais Iesus Christ Dieu & homme, sous la forme du pain & du vin, qui est toute grace & tout bien, receura-il sa grace inuisible & son present. Si receuant l'eau, qui n'a ni vie ni sentiment, il reçoit la grace, combien plus la receura-il, receuant sous la forme visible du pain celuy qui est immortellement viuant, & vray Dieu & vray homme? Si receuãt l'eau corruptible l'homme reçoit la grace de Iesus Christ au baptesme, combien plus la receura-il receuant Iesus Christ mesme immortel & incorruptible en ce Sacremẽt glorieux & digne au dessus de tous les autres? Certainement l'homme reçoit toute plenitude de grace receuant celuy qui est la perfection de tout bien : & veu que l'amour & la charité c'est l'accompliment de la bonté, il y reçoit aussi l'amour & la charité tresparfaite. *Signification du manger & boire au Sacrement de l'autel.* Puis qu'en ce Sacrement Iesus Christ est reçeu par la Chrestien à la mode d'vne viande corporelle, mangeant, auallant & mettant au dedans de soy, là où il reçoit tous les autres exterieurement & par le dehors, c'est vne signification & signe qu'il doit receuoir spirituelle-

ment Iesus Christ en son cœur, & s'vnir à luy par foy & par amour: c'est signe q̃ ce Sacrement conforte le cœur spirituel au dedans, & que, comme ce qui se mange se conuertist au corps & prend sa nature, semblablement le Chrestien est conuerty en Iesus Christ, reçoit sa nature & par consequent est diuinifié & deifié. C'est aussi vne signification que Iesus Christ trans-forme le Chrestien en soy-mesme, qu'il l'vnist, l'incorpore & r'allie de plus en plus à ses autres membres. Comme l'homme mãge & engloutist corporellemẽt Iesus Christ & le met en son corps, ainsi il est demonstré que Iesus Christ engloutist & mange spirituellement l'homme, & le met en son corps mystique, à sçauoir en l'vnion & societé de ses membres, qui est l'vnion de tous Chrestiens fideles. Il est impossible que Iesus Christ se change, parquoy puis qu'en la manducation il se fait necessairement de la mutation, c'est l'homme qui se change par elle: & ceste manducation & nourriture spirituelle se fait d'vne diuerse façon à la corporelle: car en la corporelle ce qui est mangé s'incorpore en ce qui mange, & en la spirituelle ce qui est mangé incorpore en soy ce qui mange. Iesus Christ donc aualle & englouty vnist à soy celuy qui le mange, tout ainsi l'aliment s'vnist au corps & s'y transforme. L'homme receuant le Sacrement de baptesme reçoit inuisiblement en l'ame tout ce qui est signifié & representé par les choses visibles, qui s'y descouurent: ainsi receuant deuëment ce Sacrement & en la maniere qu'il est ordonné, il reçoit inuisiblement tout

Difference de la manducation de l'eucharistie & des autres viandes.

ce qui est signifié par les choses visibles & materielles d'iceluy, & cela selon sa plus grande ou moindre deuotion. D'autant que ce Sacrement est si grand qu'il surpasse tous les autres, il faut qu'il soit traité d'vne extréme religion, honneur, deuotion & reuerence : aussi s'appelle-il l'eucharistie, c'est à dire bonne grace, car en iceluy est contenu Iesus Christ source & fontaine de grace.

Cause du nom de l'eucharistie.

Que ce Sacrement n'est pas seulement Sacrement, mais encores vray & parfait sacrifice, propiciatoire & satisfactoire, par lequel on rend à Dieu loüange, gloire, honneur & toute debte se paye.

Chap. CCLXXXIX.

I'Ay monstré cy deuant que la mort & passiō de Iesus Christ est toute la satisfaction & desobligation de l'humaine nature, qu'en elle consiste toute vertu & tout merite, que c'est l'vnique sacrifice abolissant les pechez, qu'il n'y en peut auoir d'autre ni autre obligation ou hostie aggreable à Dieu, ou propre & suffisante à satisfaire : i'ay monstré aussi comme ceste mort & passion est passée, mais que sa vertu & merite demeure eternellement & nostre seigneur aussi, qui resuscita apres l'auoir soufferte : que puis qu'elle est passee elle ne se peut maintenir que par la memoire : car les choses faites vne fois & eschappees ne viuent & n'ont estre que par la recordation & souuenance. L'image donc & la representation de ceste vraye

Representation de la mort de Iesus Christ.

mort & vraye paſſion, qui fut le vray ſacrifice; c'eſt la memoire, la recordation & la ſouuenance que nous en auons: puis que la mort & paſſion de Ieſus Chriſt demeure entre les hommes Chreſtiens par la memoire, il s'enſuit que la memoire de ceſte mort & paſſion accompagnee de deuotion & de vraye creance eſt le ſacrifice & oblation plaiſante à Dieu, propiciatoire & ſatisfactoire pour toute obligation. Par telle memoire l'homme fait ſienne toute la mort & paſſion de Ieſus Chriſt, & l'applique à ſoy: car bien qu'elle ait vne tres-entiere efficace & vertu pour ſatisfaire à toute debte, toutesfois à l'homme qui eſt en aage de iugement elle n'apporte point de profit, s'il ne ſe l'applique par memoire, par deuotion & par vraye foy. Au reſte chacun la peut tirer entiere à ſon profit, chacun la peut donner & offrir à Dieu pour ſoy & en payement ou de ſon obligation premiere & naturelle ou de ſon obligation ſeconde des offenſes & du peché, car ſon fruict nous en eſt commun cõme la lumiere du ſoleil. Mais bien que ceſte mort & paſſion ſoit d'vn pris infini, & ſoit touſiours acceptable & aggreable à Dieu, toutesfois Dieu ne regarde que la grandeur de la memoire, deuotion & foy de ceux qui la luy preſentent: car autant retire chacun & s'applique de ſa vertu, de ſon fruict & de ſon merite qu'il à de deuotion & de memoire, & la fait autant ſienne qu'il a de foy. Dieu ne regarde point la grandeur de la choſe offerte, mais la grandeur du zele & de l'affection de celuy qui offre. Ainſi nous profite

La paſſion de Ieſus Chriſt ne vaut enuers Dieu qu'à meſure qu'en à grande la memoire celuy qui luy offre l'euchariſtie.

autant la mort de Iesus Christ, & Dieu la prend pour autant que se monte nostre memoire & nostre deuotion enuers elle: ce que i'entens apres le Sacremēt du baptesme, car en iceluy, Iesus Christ applique toute sa passion à l'homme, & la luy donne tout ainsi que s'il l'auoit soufferte: mais apres le baptesme, si l'homme veut satisfaire à Dieu pour quelque chose, autant luy sert elle qu'il y a de memoire & de deuotion, & s'en preuaut autant qu'il s'en sçait accommoder, comme nous receuons en nos maisons autant de la vertu & de la lumiere de soleil que nous les auons entr'ouuertes & disposees pour le receuoir. Il n'est rien plus necessaire à l'homme ni plus vtile que la memoire de la passion de son redempteur accompagnee de vraye deuotion, voire sans elle Iesus Christ ne sert de rien à l'homme qui est en aage de iugement, car Iesus Christ ne fait pour nous qu'entant qu'il est mort & crucifié: en sa passion est toute la vertu: parquoy il nous estoit tres-necessaire d'auoir quelque memorial efficace à nourrir en nous & causer la souuenance & memoire de la passion de nostre Seigneur. Or il n'est rien plus apte à nous ramenteuoir & remettre en memoire la croix & mort de Iesus Christ, que la presence de Iesus Christ mesme mort & crucifié, car vne telle memoire iointe à ceste presence nous rend ceste mort & ceste passiō toute telle que si elle venoit d'estre soufferte sur l'heure. Voila comme il nous falloit necessairement ce Sacrement du corps & du sang de Iesus Christ, auquel il fust present real-

Memoire de la passion de Iesus Christ necessaire.

Necessité du Sacrement de l'autel.

lement luy-mesme, afin que ce nous fust vn memorial sempiternel, continuel & tres-efficace de sa mort & de sa passiõ vne fois soufferte : que par telle memoire la vertu & merite de sa croix entrast & s'incorporast plus auant és hommes, & leur profitast d'auantage, & qu'vn si grand bien & benfice ne se peust oublier, ains qu'il demourast continuellement en la memoire des Chrestiens. Pour le rendre plus ramenteuant & representant, bien qu'il soit vn, il est diuisé au corps & au sang : le Sacrement du corps est par soy, & le Sacremẽt du sang est par soy : au corps est le sang, & au sang est le corps : tout Iesus Christ est en l'vn & en l'autre. En ceste mort il y eut du sang espãdu du corps & hors du corps, ce Sacrement n'est donc pas seulement Sacremẽt, ains encore sacrifice, oblatiõ & hostie : c'est Sacrement entant qu'ẽ iceluy la grace inuisible se donne sous l'espece visible : c'est sacrifice entant qu'il represente, & qu'il est le memorial de la passion & mort de Iesus Christ, qui fut seule, le pur, l'acceptable & le plein Sacrifice. Toute la solennité qui est obseruee en ce Sacremẽt doit representer ce qui fut fait en ceste passion : car puis que ce Sacrement la represente, il faut que ce que nous faisons autour de luy represente ce qui fut fait autour d'elle, si qu'elle soit de tout point & entierement representee. Il appert donc que Iesus Christ donna ce Sacrement à ce qu'il fust le sacrifice d'oblation, le Sacrement de communion, le viatique de refection & l'accõplie nourriture de l'estre spirituelle ou de l'estre de grace. La nourriture spirituelle & la perfe-

Diuision du Sacrement de l'autel.

Eucharistie Sacrement & Sacrifice.

Eucharistie memorial de la passion.

Nourriture spirituelle du Chrestië. ction de la grace en chaque Chrestien fidelle cõsiste & se considere en la conseruation de la deuotion enuers Dieu, en la conseruation de la dilection & amour de son prochain, & en la conseruation du plaisir & delectation en soy-mesme : Parquoy attendu que la deuotion enuers Dieu s'exerce par oblatiõ du pur sacrifice, pacifique & entier, & la dilection au prochain par la communion d'vn Sacrement vnissant & associant : & que le plaisir & la ioye s'engendre & s'entretiẽt en nous par la refection du viatique alimentant & nutritif: Dieu dõna aux hommes l'Eucharistie pour sacrifice d'obligation, Sacrement de communion & viatique de refection, à ce que les fideles Chrestiens voyageans soient substãtez & nourris en chemin, qu'ils ne defaillent pas, & qu'ils se puissent rendre à leur propre & naturel pays.

Comparaison de la chair du second homme à la chair du premier homme. Chap. CCXC.

D'Autant que ce Sacrement du corps & du sang de Iesus Christ est le nourrissement & l'aliment spirittuel des ames, & qu'ẽ luy la vraie chair de Iesus Christ est vrayement enclose, il s'ensuit que Iesus Christ nous donne en ce Sacrement sa vraye chair à manger, pour en substenter la vie Chrestienne & spirituelle de nostre ame. Or pour mieux nous instruire comme ceste saincte chair se rapporte à nos ames, il nous la faut auant comparer à la chair du pre-

Eucharistie contient la vraie chair de Iesus Christ.

mier homme, car il n'y a en general que ceste double chair d'Adam premier homme, & de Iesus-Christ second homme : & d'autant que celle d'Adam est la premiere, & celle de Iesus-Christ, la seconde, la seconde ne se peut bien cognoistre, elle ne se compare à la premiere. Voyõs donc leurs natures, voyons comme elles se rapportent l'vne a l'autre, & comme elles se rapportent encores en nos ames, car elles en sont capables toutes deux, & la chair est faite pour l'ame. Attendu que le second homme est directement contraire au premier, & l'vne chair contraire à l'autre, pourueuë de contraires proprietez, contraires effets & contraires operations, pour le respect de l'ame : attendu aussi qu'il a esté amplement monstré au traité de nostre cheute, comme nostre ame prend toute son infection, son mal, son detriment & sa ruine de la contagion de ceste chair premiere, engendree luxurieusement, des-honnestement & par vice, & que ceste societé est cause originelle & fondement de tout son mal, il est necessaire par consequent qu'elle reçoyue sa purification, sa reparation, sa netteté, son salut & sa vie de l'vnion & societé de ceste autre chair engendree d'vne maniere saincte & diuine par le sainct Esprit en la vierge, car le contraire guerist son cõtraire. Si donc la compagnie d'vne chair engendree par ordure & sans volupté estcause de tout le mal de nostre ame, la compagnie d'vne chair, engendree sans ordure & sans volupté tres-sainctement & tres-diuinement, doit estre cause de

Deux chairs generales.

Le second hõme tout contraire au premier.

tout ſon bon heur & de ſon bien- Si la conionction de l'ame auec vne chair vilaine, corruptible & immunde luy cauſe tout inconuenient & la mort, certainement ſa conionction auec vne chair ſacree, immortelle & deïfiee luy cauſera toute perfectiõ & toute vie. Si le peché du premier homme eſt imputé à l'ame pour s'eſtre iointe & alliee auec ſa chair, n'eſt-ce pas raiſon que, pour s'eſtre iointe & alliee à la chair de Ieſus-Chriſt, elle communique à ſon merite? Si l'ame par la chair eſt renduë participante du peché d'Adam, elle ſera ſans doute renduë par la chair participante de la grace de IeſusChriſt. Si la chair du premier homme mortelle, peſtilente & venimeuſe empeſte & empoiſonne noſtre ame, pourquoy ne la guerira & viuifiera la chair fructueuſe, ſalutaire & vitale de IeſusChriſt? A ceſte cauſe, puis que par la chair noſtre ame doit prendre tout ſon bien, comme elle en prit autrefois ſon mal, & que neceſſairement il faut qu'elle ſoit purgee de la dangereuſe infection de la chair du premier homme, il luy reſte de ſe ioindre à la chair de Ieſus-Chriſt & de dreſſer auecelle vne ſocieté & vnion indiuiſible. La premiere chair donne la mort à tout ame par delectatiõ & par volupté: par le labeur & par l'aſpreté ſa ſeconde luy donne la vie: comme l'vne tache, ſaliſt & embouë toute ame qui ſe ioint à elle, de meſme l'autre l'embelliſt, l'orne & la decore. Comme la chair d'Adam eſt la retraite & la garde de toute malice, iniquité, iniuſtice, auſſi eſt la chair de Ieſus-Chriſt le cabinet de toute vertu, threſor & richeſſe ſpirituelle. Comme la

Difference de la chair de Ieſus-Chriſt & de celle d'Adam.

La chair de Ieſus Chriſt donne la vie.

La chair de IeſusChriſt

premiere chair esloigne l'ame de Dieu, & l'associe au diable, aussi la seconde associe l'ame à Dieu, & l'eslongne du diable: car comme en la premiere se cache le diable, aussi se loge en la seconde la saincte diuinité: & qui s'vnist à la chair de Iesus-Christ, s'vnist à la deïté toute puissãte. Finalement comme par la chair d'Adam le diable prend nos ames, ainsi prend nos ames Iesus Christ par sa chair. *cabinet de toute vertu & richesse.*

Comparaison de la double & mortelle societé de l'ame auec la chair du premier homme à la societé salutaire de l'ame auec la chair de Iesus-Christ.

Chap. CCXCI.

IL y a deux conionctions de l'ame auec sa chair propre & vicieusement engendree: la premiere est naturelle, qui nous fait homme quand l'ame en sa creation luy est iointe insciemment & ignoramment: ceste-cy n'est pas volontaire, car l'ame n'y adiouste aucun consentement: si est-ce que par elle le peché du premier homme luy est attribué, & elle en est descriee & desestimee, comme vne fille qui seroit nourrie & esleuee en la maison & compagnie d'vne publique putain. L'autre est volontaire & faite par son consentement: lors qu'ayant l'vsage de son liberal arbitre, elle se laisse emporter aux delices de la chair, & s'agree à ses faits voluptueux & des-honnestes. Ceste seconde conionction ruine l'ame & la remplit d'iniquité & d'iniustice: car ce seroit à elle de *Deux conionctiõs de l'ame auec sa chair.*

se bander contre les ordures & vilanies de la chair, & s'y plaisant, elle les rends siens & s'en charge elle mesme. Si sa premiere conionction auec la chair dressee par autruy sans son sçeu & naturelle l'entache du peché, qu'elle n'a ny commis ny approuué, combien par plus forte raison se doit-on prendre à elle, & lui imputer les iniques & vicieux deportemens de la chair, ausquels elle a volontairement consenty, s'vnissant à elle de son escient & contre nature ? Car en la premiere, suyuant sa droite charge & vraye condition, elle entretient & viuifie la chair, & en la seconde c'est elle au rebours de tout ordre & de toute raison qui en veut estre viuifiee & nourrie, veu que sa vie c'est le plaisir, & elle le prend des actions desreglees & detestables de la chair, mais a la verité ceste sienne vie imaginaire & fantastique est sa mort certaine & essentielle. A la verité ce n'est pas vne vie contre nature qu'elle prend, mais plustost vne mort volontaire. Ceste seconde conionction est bien plus estroite que la premiere, veu qu'elle se noüe par le chois mesme, desir & affection de l'ame, qui sont pour elle liens beaucoup plus propres à la cousture, que ceux de la seule nature. L'ame par sa premiere societé, lors qu'elle fait viure la chair, reçoit d'elle sa mort secrettement & par dessous main, car elle est par son moyen eternellement eslongnee de la societé de Dieu si on ne la preserue d'ailleurs: & par la seconde, volontaire & amoureuse elle en reçoit de la delectation, du plaisir

En la seconde cōionctiō l'ame cōtre nature veut estre nourrie de la chair.

Maux de la premiere conionction de l'ame auec la chair.

& de l'aliment par apparence, mais en effet vn aliment mortel, peſtilent, & tres-venimeux, l'eſcartant infiniment de la bonne grace de ſon createur, & la conduiſant droit à la mort & à la damnation eternelle. Parquoy attendu que de ces deux conionctions à la chair corrompuë du premier homme, l'ame encourt toute miſere & douleur, & perd ſon ſouuerain bien & ſa vie, qui conſiſte en l'amitié & societé de Dieu, il luy faut neceſſairement pour eſtre releuee de ce miſerable accidẽt, recourir à la cõionction & ſocieté de l'autre chair cõtraire a la ſiẽne propre, qui eſt celle de noſtre Seigneur IeſusChriſt. Et d'autant qu'il luy eſt naturel d'eſtre ioint à quelque chair, & qu'elle ne peut naturellement eſtre iointe auec celle de IeſusChriſt, car elle eſt obligee de ce liẽ à ſa chair premiere, faiſant auec elle vne indiuiſible perſonne, il luy reſte de s'allier & de ſe coudre à la meilleure par le nœud de l'amour, de la volonté & du conſentement, qui eſt la ſeconde ſocieté, par laquelle puis que elle s'attache à ſa chair propre, quãd il luy plaiſt, de meſme le pourra elle faire à celle de Ieſus-Chriſt, ſi bon luy ſemble, c'eſt à ſa fantaſie & à ſon chois de la dreſſer auec l'vne ou l'autre de ſes deux chairs, veu qu'elle part & s'engendre de ſa liberté volontaire. Or ſi l'ame ſe ioint d'vne telle ſocieté, ſi elle s'aſſocie par volonté, par amour & par ſon liberal arbitre à la chair de IeſusChriſt s'eſioüiſſant & ſe conſolant en ſes vertueuſes & ſainctes conditions, d'autant que telle conionction volontaire eſt la plus grande & la plus eſtroite qu'elle puiſſe dreſſer, & que

Noſtre ame ne ſe peut naturellement ioindre à la chair de Ieſus-Chriſt. Cõment l'ame ſe ioint à la chair de IeſusChriſt

c'est à la verité la vraye & propre conionction & societé de l'ame, entant qu'elle est raisonnable, elle sera entierement guerie & purifiée, & sera tenue pour pur & pour munde, car de sa nature elle deuient tousiours telle qu'est ce à quoy elle s'associe par amour & par volonté. C'est le seul moyen de la purger & nettoyer des taches de la chair premiere, lors elle sera vnie à l'vne & à l'autre chair, mais non de pareille vniõ elle sera vnie à la premiere par la seule vnion de nature, & à la secõde par son desir, par son affection & par son consentemẽt. Lors elle dõnera la vie à la chair premiere, & receura la vie de la chair seconde: car la chair de Iesus-Christ c'est la chair de Dieu, elle est plaine de diuinité & de tout bien: parquoy s'associant à elle, elle s'associe à la deité, qui est toute immortalité, toute eternité & toute vie: lors elle sera preseruee de la contagion & infectiõ de sa propre chair par l'antidote & contrepoison de celle de Iesus Christ. Mais que dis-ie, sa propre chair? Certainement c'est l'autre diuine qui se doit appeller la propre & beaucoup plus sienne que la premiere, bien qu'elle luy soit naturellement iointe, veu que c'est elle qui s'est donnee volontairement & tres-liberalemẽt à elle, c'est elle qui a esté crucifiee, foüettee, tourmentee, & qui est morte pour son salut & pour l'absolutiõ de ses coulpes. C'est ceste chair qui l'a guery des maladies & douleurs infinies, & qui l'a arrachee des peines & ennuis esquels elle auoit esté precipitee par la conionction de l'autre chair: elle a donc bien raison de se ioindre à elle de toute

L'ame deuient telle que la chose aimee.

L'ame reçoit la vie de la chair seconde.

La chair de Iesus Christ est plus propre à l'ame que l'humaine.

ſa force,& de hayr mortellemẽt l'autre qui l'a-
uoit ainſi offenſé, & qui ne pourchaſſe que sõ
mal & ſa ruine. Il luy ſeroit ſouhaitable, ſi elle
pouuoit, de ſe ioindre tant par nature que par
amour à celle de Ieſus-Chriſt, de faire auec el-
le vne perſonne, & de laiſſer & abandonner
l'autre en toutes façons: mais puis qu'elle ne *L'ame ſe*
peut cela, au moins s'y doit elle ioindre & allier *doit ioindre*
par vn nœud de la volonté ſi fort & ſi eſtroit, *à la chair*
qu'il ſurmõte ſans comparaiſon l'autre, qu'il le *de Ieſus*
diminue & comme anneantiſſe, afin que tout *Chriſt par*
ainſi comme la chair de Ieſus-Chriſt eſt la plus *volonté.*
noble, auſſi ſoit la conionctiõ dreſſee auec elle
plus noble que l'autre conionction & plus for-
te: car qu'elle comparaiſon y a-il entre la chair
diuinement engendree par les mains du ſaint
Eſprit au ventre de la Vierge, & la chair engen- *Difference*
dree libidineuſement & vitieuſement par la *de la chair*
concupiſcence deſordõnee du maſle en la fem- *de Ieſus*
me pechereſſe ? Quelle comparaiſon entre *Chriſt &*
la chair de Dieu, & du fils de Dieu, eternelle- *de la noſtre.*
ment vnie auec la diuinité, à la chair de l'hom-
me corrompu aſſociee au diable pere d'iniqui- *Qualitez*
té & de menſonge? Quelle comparaiſon d'vne *de la chair*
chair incorruptible, immortelle, inuiſible, ſpi- *de Ieſus*
rituelle, celeſte, glorifiee & deïfiee, à la chair cor *Chriſt.*
ruptible, mortelle, viſible, terreſtre & pouriſſa-
ble ? Quelle comparaiſon d'vne chair ſauue-
reſſe, redemptrice. mõdifiante & viuifiante, à la
chair damnereſſe, corruptrice empoiſonneuſe
& meurtriere? Quelle comparaiſon de la chair
deliurant l'ame d'vne peine eternelle, à la chair
obligeant l'ame à vne peine eternelle? Et quelle

cōparaiſon entre vne chair virginelle, tres-chaſte, tres-pure & tres-entiere, à vne chair paillarde, deshontee, abādonnee & perduë? Ainſi doit l'ame de tout ſon courage euiter la conionctiō de ceſte ſienne chair, & ſe deſprendre d'auec elle de volonté (ſi elle ne peut de nature) ſe liant à ceſte autre diuine, autant qu'elle pourra, & de volonté, ſi elle ne peut de nature. A ceſte cauſe puis qu'elle eſt continuellemēt & inceſſammēt iointe, & accōpagnant la chair corrompue par la ſocieté naturelle, il faut de meſme qu'elle ſoit continuellement ioincte & inceſſamment accompagnant la chair incorruptible par vne ſocieté amoureuſe & volontaire, à ce que comme elle fournist ordinairement & ſans ceſſe ſa chair de vie naturelle par la naturelle ſocieté, la chair de IeſusChriſt la fourniſſe auſſi ordinairemēt & ſans ceſſe de vie volontaire par la volontaire ſocieté. Elle a donc deux manoirs & deux demeures : car elle a ſon habitation en deux chairs: la premiere habitation n'eſt pas de lōgue duree, & luy doit eſtre oſteevueille elle ou non: la ſeconde luy eſt perpetuelle, ou il ne tient qu'à elle : car nul ne la peut ſeparer par force, ny, ſi vne fois elle y eſt logee, la deſloger de la chair de Ieſus-Chriſt. Voila donc vn logis d'habitation immortelle qui luy eſt offert, ſi elle s'en veut accommoder & l'accepter. Parquoy à ce que l'ame du Chreſtiē entre en ceſte vnion & ſocieté de Ieſus-Chriſt par amour & par volonté, & que par conſequent elle reçoiue ſa refection, ſa delectation & ſa vraye vie, abandonnant entierement l'accointance de ſa chair premiere, & renonçant

L'ame a deux manoirs.

renonçant à ceste mortelle refection, delectatiõ & vie qu'elle en tiroit, il luy donne luy-mesme sa chair en ce sainct Sacrement de son corps & de son sang, & ordonne qu'elle mange la substance de sa chair, & qu'elle boyue son sang par volonté & par amour, & cela inuisiblemẽt sous la forme visible des choses, qui se conuertissent en chair & en sang. Et d'autant que ceste societé doit estre continuelle, ce Sacrement doit estre aussi continué & recommencé incessamment.

Comme la chair du premier hõme cause par sa multiplication, la multiplication des ames, aussi fait celle de Iesus Christ par son vnité leur vnion.

Chap. CCXCII.

IL n'y a que ceste double chair du premier homme & de Iesus Christ : & bien que celle de Iesus Christ soit descenduë de celle du premier homme si a-ce esté par telle voye & maniere, qu'elle n'a peu prendre ses conditions & qualitez vicieuses & corrompuës: ainsi c'est vne chair à part & nouuelle. D'autant que l'vne & l'autre est commune à toutes ames, & que pour le double moyen d'associatiõ que les ames ont, elles se peuuent ioindre à toutes les deux: veu aussi que l'vne est tout par tout differente de l'autre, il s'ensuit que cõme la premiere est cause de la multiplicatiõ des ames, aussi la seconde est cause de leur vnion. La premiere s'espand & se diuise infiniment, elle se seme comme le grain & la terre, & se multiplie tout de mesme,

La chair de Iesus Christ non subiete aux vices de son origine.

La chair de l'hõme pecheur est diuisible en infinie.

& a mesure qu'elle se multiplie aussi se multiplient les ames. A chasque part de chair Dieu cree son ame: la multiplication des ames depend de la multiplication de la chair, car il est impossible d'vnir par la societé naturelle beaucoup d'ames à vne chair: toutesfois toutes ces chairs ainsi multipliees ne sont qu'vne, & sont reputees pour la premiere chair, en ce qu'elles en descendent toutes & d'vne mesme façon. La multiplication de la chair du premier homme multiplie la corruption, le mal & l'infectiõ. Comme la chair multipliee cause la multiplication & multitude des ames, ainsi cause-elle leur diuision & separation, & d'auec Dieu & d'entre elles. Par la societé que chaque ame a auec sa chair propre & corrompuë, elle separe & se diuise volontairement & de Dieu & de chaque autre ame: ceste chair est fondement & occasion de la discorde & diuision des ames tant auec Dieu que entre elles, car chasque ame a sa propre chair & singuliere, & autant d'ames autant de chairs: parquoy chasque ame s'associant & s'vnissant par volonté & par amour à sa propre chair, & non naturellement seulement, mais encores volontairement, il est necessaire qu'elles soient continuellement en querelle, diuision, discorde & inimitié entre elles, car elles n'ayment nulle chair en commun, ains chaqu'vne aime la sienne particuliere: & telle amour est, cõme i'ay desia dit, venimeuse, pestilentielle, infertille de tout bien, fertille de tout mal & de toute misere. Quant à la seconde chair, d'autant qu'elle est immultipliable & in-

La chair cause la separation des ames entre elles mesmes, puis de Dieu & d'elles.

diuisible, subsistant tousiours reallement, vne mesme en nombre: il aduient que les ames, qui s'vnissent & s'associent à elle par volonté & par amour, sont necessairement vnes, tendant & se rencontrant en vn mesme point, & qu'elle leur est par consequent cause d'vnion, de concorde & de cõionction. Bien qu'elle ne soit que vne & entierement incapable de multiplication: si est ce que toutes les ames se peuuent aisément vnir & associer à elle, d'autant que telle societé & vnion se coust par amour, par volonté & non par nature. Toutes les ames peuuent & doyuent aimer vne mesme chair à sçauoir celle de Iesus Christ crucifiée pour toutes les ames: il ne faut pas craindre que l'vne empesche l'autre, toutes ensemble s'y peuuent hardimẽt vnir & associer par amour & par volonté, & par consequent toutes ensemble, fussent-elles infinies peuuent receuoir d'vne telle chair leur vie & leur refection. Toutes les ames par le rencontre d'vne telle vnion & societé deuienne vne ame, d'vne volonté, d'vne intention, d'vn cœur & d'vne amour: l'vnité de la chair de Iesus Christ reduit à vn la multitude des ames. Par la chair de Iesus Christ vne les ames qui s'y addressẽt sont vnies entre-elles, & sont vnies aussi à Dieu par volonté & par amour: ceste seule chair suffit à viuifier toutes les ames. Et d'autant qu'à la chair de Iesus Christ est vnie son ame par la societé naturelle, ame tres-digne & tres-sainte: à ceste cause toutes les autres ames qui s'vnissent à ceste chair, s'vnissent par consequent & s'associent à ceste ame diuine, & s'asso-

La chair de Iesus Christ cause l'vnion des ames.

Toutes les ames se peuuent ioindre à la seule chair de Iesus Christ.

cient & vniſſent en outre à la deïté, qui y eſt iointe. Puis donc qu'elles s'vniſſent & s'aſſocient à la chair de Ieſus-Chriſt & à l'ame de Ieſus-Chriſt & à la deïté de Ieſus-Chriſt, ce n'eſt pas merueilles ſi toutes elles s'aſſemblent & reuiennent à vne. Lors que Ieſus-Chriſt donne ſa chair aux ames, il leur donne enſemble ſon ame & ſa deité & les reduit toutes en vn par ſa chair : toutes les ames donc partent premierement & ſont produites d'vn meſme qui eſt Dieu, puis elles ſe multiplient par la multiplication de la chair premiere & ſe corrompent, & en fin encores purifiees & mundifiees elles ſe reüniſſent en Dieu par l'vnité de ceſte ſaincte chair. Ainſi la chair eſt cauſe de la multitude des ames & cauſe de leur vnion, elle eſt cauſe qu'elles partent de Dieu par la creation & cauſes qu'elles y retournent, elle eſt cauſe de leur damnation, & cauſe de leur ſalut : elle eſt cauſe de leur mort, & cauſe de leur vie : de ſorte que la chair fait toutes choſes, mais ce n'eſt pas meſme chair. Nous voyons donc cõme il eſt tres-conuenable tres a propos & tres-neceſſaire à l'ame raiſonnable & immortelle, iointe ſelon nature & vnie à la chair mortelle & corrompuë, qui luy apporte par ſon infection le reproche, la peine & la mort, de s'aſſocier & vnir par volonté & par amour à la chair de Ieſus-Chriſt tres-pure & immortelle, qui luy apporte la gloire, la recompenſe & la vie. Nous voyons auſſi comme tres-conuenablement Ieſus-Chriſt en ce ſien Sacrement vnitif, ſubſtantatif, conſerua-

La chair de Ieſus Chriſt reduit toutes les ames en vn.

tif & nutritif nous donne ſa vraye chair à manger, pour vnir nos ames à elle, pour les en ſubſtenter, nourrir, viuifier & parfaire. Il eſtoit tres neceſſaire que noſtre ame s'approchaſt de la chair de Ieſus-Chriſt, que la chair de Ieſus-Chriſt s'approchaſt de noſtre ame d'auſſi pres qu'il fuſt impoſſible de les plus parfaitement ioindre. Or cela ne ſe pouuoit conduire plus proprement qu'en la reception & prinſe realle de ſa chair par la voye de manducation viſible, & pourtant eſtoit il tres-neceſſaire que ſa chair fuſt tres-veritablement & tres-eſſentiellement contenuë en ce Sacrement pour la vie & ſubſtentation du mõde. Voyez la merueilleuſe eſchelle & tres-accomplie de ce haut & diuin Sacrement. Premierement y eſt la forme & eſpece viſible & ſacramentelle, voila ſa premiere marche: apres ſous ceſte forme & eſpece viſible eſt la vraye chair de Ieſus-Chriſt inuiſible, voila la ſeconde marche: tiercement en la chair eſt le ſang inuiſible de Ieſus Chriſt, voila la tierce marche: quartement en la chair & au ſang eſt ſa tres-ſaincte ame: voila la marche quatrieſme finalement en la chair, au ſang & en l'ame eſt toute la diuinité infinie en la perſonne du fils de Dieu. Toutes ces choſes ſont reallement en ce Sacrement, & ce à cauſe de la chair: il contient vne choſe viſible & quatre inuiſibles, & les quatre inuiſibles, c'eſt vn Ieſus Chriſt. La chair de Ieſus Chriſt, le ſang de Ieſus Chriſt, l'ame de Ieſus Chriſt & la diuinité de Ieſus Chriſt, c'eſt Ieſus Chriſt, ce n'eſt qu'vn Ieſus Chriſt, Ieſus Chriſt eſt vn mont de hauteur infinie. Receuãs

Vray moyẽ de ioindre noſtre ame à la chair de Ieſus Chriſt.

Les degrez du Sacrement de l'Euchariſtie.

On reçoit tout Iesus-Christ en l'Euchari-stie.

l'espece & la forme visible du pain, nous receuons l'inuisible chair de Iesus Christ, qui y est cachee. Receuãs la chair nous receuons le sang caché en la chair, receuans la chair & le sang nous receuons l'ame comprinse en la chair & au sang, & receuans la chair, le sang & l'ame nous receuons la diuinité cachée en tous trois. Si nous arrouzant exterieurement de l'eau du baptesme suyuant l'ordonnãce de Iesus Christ, il arriue interieurement tant de grace en nostre ame, combien plus nous y en doit-il venir, receuans au dedãs & en nostre corps ce Sacrement, auquel sõt inuisiblemẽt receuës toutes les choses susdites? C'est bien peu que sa visible partie, mais l'inuisible est infinie, ce qui se mõstre n'est guere, mais ce qui se cache est incõprehensible. Remarquõs cõme ces trois Sacremẽs, le baptesme, la confirmatiõ & l'Eucharistie font entr'eux cõme vne eschelle parfaite: du premier on monte au second, & du second au tiers en receuant: & comme chacun d'eux, fait en outre en soi vne eschelle pour y monter du visible a l'inuisible, & pour receuoir l'inuisible par le visible.

Declaration par exemples de l'essentielle presence de Iesus-Christ au Sacrement de l'Eucharistie.

Chap. CCXCIII.

Attendu qu'vne & mesme chair de Iesus-Christ est la vie & refection de toutes les ames, & qu'il est necessaire que tous les Chrestiens qui sont en aage la reçoiuent & mangent en ce Sacrement, qui ne peuuent tous estre cor-

porellement en vn lieu, il est necessaire que ceste vne & mesme chair de Iesus Christ, ce sien vn & mesme corps puisse estre ensemble & en mesme temps en tous les endroits & lieux de ce monde, car tous les Chrestiens en ont besoin, & le doiuent prendre. C'est vn tres-vray Sacrement, comme nous auons dit, Iesus Christ l'a institué & ordonné à ce que tous prinssent sa chair en iceluy, tout ainsi qu'il a ordonné que tous prinssent l'eau du baptesme: puis donc que cela ne se peut faire à sçauoir que tous prennent ce Sacrement, si sa chair & son corps qui y est reallement & essentiellement enclos n'est en plusieurs lieux ensemble & en mesme temps, il s'ẽsuit de necessité qu'il peut estre ainsi: & qu'il est ainsi, que sa chair vne en nombre subsiste & se trouue en diuers lieux, car son ordonnance en ce Sacrement requiert cela de necessité. Puis que c'est vn Sacremẽt & Sacrement tres-veritable, qui demande cela comme chose attachee & iointe à soy par necessité de consequence, il s'ensuit qu'il est vray, & qu'vne mesme chair de Iesus Christ peut estre & est reallement en plusieurs lieux. Si cela nestoit vray, ni ce Sacrement ne seroit vray, ni Iesus Christ ne seroit veritable, ce qui est impossible. Pour nous asseurer & respondre qu'il est ainsi, il suffit que ce soit de l'institution & ordonnance de Iesus Christ, qui ne peut ni mentir ni establir chose mensongere. D'auantage comme il est necessaire qu'vne mesme chair de Iesus Christ soit en plusieurs & diuers lieux en mesme temps & ensemble, aussi est-il necessaire que si la forme ou

Tous Chrestiens doiuent prendre l'eucharistie.

Le corps de Iesus Christ peut estre en plusieurs lieux.

La chair de Iesus Christ toute en chaque partie de l'hostie.

especes du pain se brise & se diuise, l'vne & mesme chair de Iesus Christ se trouue en chaque portion & en chaque partie: car la chair de Iesus Christ ne se peut ni departir ni mettre en pieces veu qu'elle est glorifiee. Mais comme cela se puisse conduire, il ne nous est aucunement necessaire de le sçauoir, il suffist que nous sçachions & croions que de toute impossibilité il est impossible qu'il soit autrement, puis que la verité de ce Sacrement le demande, & que l'hõneur de Iesus Christ le demande aussi, qui en est l'autheur, & qui ne l'eust iamais ainsi prescrit, s'il n'eust peu aduenir. Pour auoir vne asseuree certitude & suffisante intelligence de ce Sacrement, c'est assez que nous sçachiõs que Dieu l'a institué & ordonné, que nous voyons par experience son effet & quel besoin nous en auons pour nostre profit. Le moyen par lequel il est effectué n'est pas de nostre cognoissance, Iesus Christ le sçait, qui l'a ordonné. Tout ainsi qu'au malade il suffit de sçauoir qui c'est son bon & fidele medecin qui luy a prescript sa medecine, & de sçauoir que l'estat de sa santé requiert qu'il en prenne sans s'informer dequoy elle est faite, ni comme elle se peut faire, car de ce poinct il s'en doit reposer sur celuy que l'a luy a ordonnee. Les Sacremens ne sont pas establis à ce que l'hõme sache & entende comme ils se font, mais à ce seulement qu'il reçoiue par eux la grace, le secours de Dieu & son salut: & la grace de Dieu receue nous aide à les cognoistre & la verité qui est en eux. Ce n'est pas à dire pourtant que l'homme asseuré & tres-cer-

Il est impossible que la chair de Iesus Christ puisse estre mise en pieces.

Il se faut rapporter à la puissance de Dieu de tout le mystere de l'Eucharistie.

L'homme ne doit mescroire des Sacremens pour n'en entendre le mistere.

tain de leur verité necessairement infaillible, ne puisse pour vne plus grande euidence chercher des argumens & des exemples qui luy descouurent de plus en plus leurs merueilles, mesmes en ce Sacrement auquel elles sont plus grandes & plus hautes qu'en nul des autres. En cestuy-cy vn corps de Iesus Christ est ensemble en plusieurs & diuers lieux, il est autant en la plus petite hostie qu'en la plus grande, & quand l'hostie sera diuisee, Iesus-Christ n'est pas diuisé pourtant ni le corps de Iesus-Christ, ains tout Iesus-Christ est en chaque portion de ceste diuision. Ce mystere de ce Sacrement est plus mal aisé à conceuoir que ne sont les autres, d'autant que toutes ces choses combatent apertement la raison de nos sens & l'experience d'iceux: toutesfois il semble n'estre point si esmerueillable que la chair de Iesus-Christ iointe inseparablement à la diuinité soit montee iusques à ce degré de pouuoir estre ensemble & en mesme temps en plusieurs lieux, veu que la diuinité en mesme temps est toute en chaque lieu : & encore puis que la diuinité se trouue en ce Sacrement à raison de son vniõ à la chair, la chair peut estre aussi ensemble en diuers lieux à raison de son vnion à la diuinité. Nous pouuons voir encores ailleurs vne mesme chose estre multipliee, & estre toute ensemble & en mesme temps en diuerses places. Voila vne parole, elle est toute ensemble & en mesme temps en plusieurs oreilles, toutesfois elle est toute en chaque oreille, de vray ceste voix n'est pas vne en nombre, ains vne seulement en espece: mais

Merueilles du Sacrement de l'Eucharistie.

Raisõ pourquoy le corps de Iesus-Christ est en plusieurs lieux

Exemple de la parole pour prouuer le corps de Iesus-Christ en diuers lieux.

ſi la voix humaine, vne en eſpece, eſt à meſme inſtant toute en plusieurs oreilles, pourquoy ne donnerons nous vn degré au deſſus du corps de Ieſus-Chriſt : glorifié, vny à la diuinité? & ne dirons nous qu'vn en nombre il puiſſe eſtre en diuers lieux? Nous voyons auſſi qu'vne diction, quoy qu'elle ſoit plus grande ou plus petite, ſignifie touſiours vne meſme choſe, de façon que ce mot, Roy, rempliſt-il de ſa grandeur tout le plain d'vne grande muraille, ne ſignifie pas d'auantage que, Roy, eſcrit aux plus menus traits du monde : la petiteſſe ou la grandeur du mot ne le diuerſifie aucunement quant à la ſignification, pour eſtre plus grand il ne ſignifie pas plus, ny ne ſignifie pas moins pour eſtre moindre. L'eſpece & la forme du pain eſt comme la diction ſignifiante, & le corps de Ieſus-Chriſt c'eſt la ſignification. La grandeur donc ou petiteſſe de l'hoſtie n'y diuerſifie rien & autant eſt Ieſus-Chriſt en la petite qu'en la grande, car ceſte hoſtie ou forme viſible n'eſt que le ſigne du corps de Ieſus-Chriſt : bien que le corps de Ieſus-Chriſt y ſoit reallement contenu, & cõtenu non localement, ny comme logé en ce lieu, ny comme le vin au vaiſſeau, mais cõme au ſigne la choſe ſignee & la ſignification en la diction. Auſſi encores que la diction ſe multiplie, la ſignification ne ſe multiplie pas pourtant, c'eſt touſiours vne meſme ſignification quant à ſoy: ainſi, bien que l'hoſtie ſe multiplie infiniment, non pourtant ſe multiplie la chair, & le corps de Ieſus-Chriſt, c'eſt touſiours celuy-là meſme. Et comme la diction autant qu'elle retiendra ſa

Exẽple d'vne diction.

Ieſus Chriſt eſt en l'hoſtie non localement.

forme & sa nature aura sa signification, & aussi autãt que la forme du pain demeurera en sa nature, autant aura elle au dedans le corps de Iesus-Christ. Aussi long temps demeure le corps de Iesus-Christ sous la forme du pain que demeure la forme du pain: mais si la forme du pain se change, d'autant que le signe ny est plus, le signé n'y est plus aussi. A ceste cause, veu que chaque partie du pain & de l'hostie a la forme, nom & espece de pain, en chaque partie de l'hostie petite ou grande est toute la chair & corps de Iesus-Christ : ce que nous pouuons aussi manifester par le miroüer, car fust-il aussi grand que le monde, il ne representera qu'vne seule image de l'homme & brisez-le en mille pieces : chaque piece representera ceste vne image, que representoit tout le miroüer: autant en verrez vous en vne part qu'en son tout, & autant en l'vne part qu'en l'autre part. De mesme, s'il y auoit vn pain grand comme le monde ou vne hostie, il n'y auroit en elle qu'vn corps de Iesus-Christ, qu'vne chair & qu'vn Iesus-Christ, & si vous le departiez en mille morceaux, en chacun seroit le corps de Iesus-Christ, vn en nombre. Là où aux pieces du miroüer l'image n'est pas vne en nombre, mais vne seulement en espece, aussi est-ce raison de donner au corps de Iesus-Christ aduantage sur ces choses corporelles, & faire, qu'il soit vn en nombre en plusieurs morceaux de l'hostie. Comme le corps de Iesus Christ puisse estre cõprins sous vne si petite quantité monstrons-le par luy-mesme le corps de Iesus-Christ est de-

Iesus Christ demeure en l'hostie autant qu'elle reuest forme de pain.

Que Iesus-Christ est tout en chaque parcelle de l'hostie.

Commẽt le corps de Iesus-Christ est contenu

sous vne tres-petite quantité. uenu ſpirituel & transformé en la nature de l'ame, autant que faire ſe peut, car comme nous voyons que noſtre ame, qui eſt ſpirituelle & ſans quantité, transforme à ſa façon ſpirituelle & à ſa nature ce qu'elle reçoit en ſoy, de ſorte que quand elle reçoit la lettre, A, elle la reduit à la ſpiritualité, en maniere que bien que l'A eſcrit ſoit corporel, large & long, toutesfois lors qu'il eſt en l'ame, il n'eſt ny long, ny large, ny exprimé, mais tout enſemble a la mode de l'ame. *Exemple prouuāt la ſpiritualité du corps de IeſusChriſt.* Il en va de meſme du corps de Ieſus-Chriſt, d'autant qu'il eſt glorifié & reduit à la ſpiritualité, le plus qu'il le peut eſtre. La diuinité change en ſa nature l'ame de IeſusChriſt, autant que faire ſe peut: & l'ame, deifiee enſemble auec la diuinité, deïfie le corps & la chair, les fait de ſa nature, & ſe les rend ſemblables le plus qu'elle peut. Le corps de Ieſus-Chriſt n'occupe point de place, ny n'eſt peſant, & peut eſtre tout en vn point ſans longueur, largeur & profondeur, à la façon que IeſusChriſt meſme le veut. Ainſi en ce Sacremēt IeſusChriſt n'occupe point de place, ni n'eſt peſant, eſtendu, long large ou profond, mais toutes ſes parties ſont enſemble: ainſi il peut eſtre tout en vn en chaque part de l'hoſtie, tant petit ſoit elle. *L'image des choſes corporelles eſt ſans quantité.* L'experience nous aprend és choſes naturelles que l'image d'vne choſe corporelle, quelque grandeur qu'elle ait, n'eſt ni longue, ny large, ni eſtenduë, ni profonde, ny peſante, ny groſſe, ny eſpaiſſe, ains qu'elle eſt tout enſemble, & toutesfois elle paroiſt longue eſtenduë, ample, groſſe & grāde. Toute vne grande Egliſe & vne

grande cité entre par la prunelle de nostre œil, qui n'est qu'vn point indiuisible : & la nuict ceste mesme cité se represente à nous en songe en sa propre forme & grandeur : toutesfois ceste image, qui est au dedans de l'ame, n'est qu'vn point indiuisible entré en nous par la prunelle de l'œil. Pareillement, veu que le corps de Iesus Christ est plus spirituel que ceste image qui passe en nos yeux, il peut estre tout ensemble en vn point, & si gardera toutes ses parties entieres, sans retranchement ou sans diminution. Attendu que le corps de Iesus-Christ est en ce Sacrement pour le regard de nostre ame qu'il veut ioindre & tirer à soy, il y doit estre en la maniere conuenable à l'ame non en vne contraire maniere: Il y doit estre en vne maniere spirituelle non corporelle, non grossement, non localement, non quantatiuement, non occupatiuement, car lors il discorderoit de l'ame & l'attireroit & reduiroit en quelque façon a la matiere corporelle, grosse & brutalle, la où elle doit estre changee en mieux par ce Sacrement, bonifiee & amendee en vne plus excellente nature, veu que c'est icy le Sacrement de transmutation & de transformation : ainsi il n'y doit auoir rien de repugnãt a la nature de l'ame. Parquoy en l'Eucharistie l'ame ne doit penser ny chercher en aucune façon ny la quantité, ny le lieu, ny la longueur, ny largeur, ny la profondeur, ny la grosseur, ny l'espesseur, ny le poix, ny l'estenduë, ny la couleur, ny la saueur, ny la figure, ny rien en somme de ce que la beste brute y pourroit apperceuoir: car toutes ces choses sont

Le corps de Iesus Christ au Sacrement est en maniere spirituelle.

L'ame ne doit chercher en l'Eucharistie rien de sensuel.

contraires à l'ame, & il luy messied d'y chercher telles choses : elle ny doit rien chercher & penser que la spiritualité & ce que precisément signifient les paroles de Iesus-Christ & rien plus, ce qui se voit en ce Sacrement est comme la voix ou le son, & ce qui y est contenu est comme la signification de la voix, signification non longue ny large, non pesante, non accompagnee de quantité, ny logee entant que signification : comme donc la signification se rapporte à la voix, ainsi se rapporte Iesus-Christ en ce Sacremẽt à la forme & espece que no9 y voiõs: & tout ainsi que la signification, entant-que signification du son de la voix, n'est pas signifiee comme estant accompagnée de quantité, ou comme estant en lieu, ny comme profonde, lõgue, large, & ainsi des autres: de mesme le corps de Iesus Christ, entant qu'il est en ce Sacrement, n'est pas signifié par l'espece visible, cõme estãt accompagné de quantité, ou comme estant en lieu, ni comme profond, long, large, & ainsi des autres, mais seulement comme corps de Iesus-Christ. La signification regarde l'entendement seulement & nullement le sens, & le son de la voix regarde le sens : la signification se reçoit seulement par l'entendemẽt & non par le sens, & le son de la voix se reçoit par le sens, parquoy la signification est toute spirituelle, & intelligible, elle a la façon de l'intelligence non la façon du sens, elle est proportionnee à l'entendement & non au sens: ainsi les bestes brutes qui n'ont que le sens & point d'entendement, reçoiuent non la signification, mais le son de la voix. Pa-

Cõparaison du Sacremẽt de l'autel à la voix & à la chose signifiee par elle.

reillement le corps de Iesus-Christ, entant qu'il est signifié par l'espece visible se rapporte seulement à l'entendemẽt & nullement au sens: l'espece visible se rapporte à la veuë & au sens, & la veuë & le sens ne voit & ne reçoit que l'espece & forme visible du pain: ainsi le corps de Iesus-Christ est là en mode spirituelle, en mode d'entendement & non de sens, & proportionnee à l'entendement & non au sens. La beste brute peut voir & apperceuoir la forme & espece visible, mais non le corps de Iesus-Christ, qui y est contenu & signifié. Comme donc nostre ame fait distinction & difference entre le son de la voix & la signification de la voix, aussi en ce Sacrement doit-elle faire distinction & difference entre l'espece & forme visible du pain & le corps de Iesus-Christ inuisible. Auant que le corps de Iesus-Christ fust en ce pain, il y auoit deux choses au pain, desquelles l'vne s'apperceuoit par le sens, & l'autre se conçeuoit par l'intelligence: l'espece & la forme du pain s'apperceuoit seule par le sens de la veuë, & s'apperceuoit par vn cheual comme par l'homme: la substance du pain se conceuoit par l'intelligence & non par le sens, car nulle beste n'eust peu apperceuoir l'inuisible substance du pain. Autre chose est la forme du pain, autre chose la substance du pain: au mirouer & en songe nous descouurons la forme du pain, mais non pas la substance du pain: & qu'il soit ainsi, chacun sçait bien qu'il a eu de nuict en sa fantasie, ou qu'il a veu de iour au mirouer l'image & la forme du pain, & sçait bien aussi que la substance n'y estoit pas

Deux choses au pain auant la cõsecration

Difference de la forme & de la substance du pain.

pourtant: pareillement en ce Sacremẽt la vraye forme du pain & principale eſpece eſt bien en ce Sacrement, mais la ſubſtance du pain n'y eſt pas, car elle eſt changee au corps & en la chair de Ieſus-Chriſt par la vertu des paroles ſignificatiues & effectiues d'vne telle tranſmutation: Il n'y reſte que la realle eſpece du pain ſeulemẽt ſans la ſubſtance. Ainſi de meſme que la ſubſtance du pain ſe rapporte a la forme du pain, de meſme s'y rapporte le corps de Ieſus Chriſt: & comme la ſubſtance du pain ne ſe receuoit que par l'intelligence non par le ſens, ſemblablement le corps de Ieſus-Chriſt, exiſtant là meſme au lieu de la ſubſtance du pain, ſe comprend par l'intelligence & non par le ſens. Et d'autant que la ſubſtance du pain, en ſoy conſideree & entãt qu'elle eſt receuë par l'intelligẽce, n'eſt ny longue, ny large, ny profonde, ny peſante, ny coloree, ny viſible, touchable, ſauorable, ny preceptible par aucun ſens corporel, ny occupant aucune place, & qu'elle eſt en chaque part du pain où eſt la forme du pain, de façon qu'elle n'eſt pas plus ſubſtance du pain en la plus grãde part qu'en la moindre: de meſme le corps de Ieſus-Chriſt, qui eſt au lieu de la ſubſtance du pain, n'eſt ny long, ny large, ny profond, ny peſant, ny coloré, ny viſible, ny touchable, ny ſauorable, ny preceptible par aucun ſens corporel, ny occupant aucune place, & eſt en chacune part où eſt la forme du pain, & n'eſt pas plus en la plus grande quantité qu'en la moindre: ainſi il y eſt à la mode de la ſubſtance du pain par ſoy conſideree, & comme elle ſe conçoit par l'entendement,

La ſubſtance du pain en ſoy conſideree n'a aucune qualité du corps.

dement. A ceste cause, tout ainsi que la substance du pain, entant qu'elle se conçoit par l'entendement, à la façon de l'entendement, & à toutes les conditions susdites: car, entant qu'elle est conceuë de l'entendement, elle n'a ni lieu, ni quantité ni extention, mais est comme la significatiõ au respect de la voix, & se proportionne à l'intelligence: de mesme est le corps de Iesus Christ en ce Sacrement. Qui veut donc entẽdre comme le corps de Iesus Christ est ici, il doit necessairement considerer la substãce du pain pure & seule, ainsi que l'entendement la reçoit, & ainsi qu'elle s'incorpore en l'intelligence: car la substance du pain, comme elle se rapporte à l'ẽtendement, & comme elle se conçoit en iceluy, est changee au corps de Iesus Christ, & riẽ de ce qui se peut perceuoir par le sans n'est changé au corps de Iesus Christ. Au pain y a deux choses, l'vne qui ne se reçoit que par l'entendement l'autre qui se reçoit par le sens: celle qui seule se reçoit par l'entendement est changee au corps de Iesus Christ, celle qui se reçoit par le sens de la veuë demeure en son entier, car ce Sacremẽt est pour l'entendement & pour le liberal arbitre, & non pour le sens: ainsi cela seulement qui se conçoit par l'entendement est changé & transmué au corps de Iesus Christ sous la mode qu'il est pris par l'entendement, & est reçeu en la mode en laquelle il est signifié par la voix signifiante: car l'entendement entend premierement, & puis il signifie par la voix, & en la mode qu'il entend, en ceste mesme mode il signifie: ainsi la substance du pain se conuertist

La substãce du pain est changee au corps de IesusChrist comme elle se rapporte à l'entendement.

& transmuë au corps de Iesus Christ sous ceste mode qu'elle est entenduë par l'entendement, & signifiee par la voix. Tout ainsi qu'en ce Sacrement l'ame intellectuelle doit estre trãsformee en Iesus Christ en ce qu'elle differe des bestes & des sens corporels, semblablement il ne doit estre rien conuerti au corps de Iesus Christ en ce Sacremẽt, que precisément cela seulemẽt qui se conçoit par l'entendement, par lequel l'ame differe des bestes. Tout ce qui se fait és Sacremens doit estre proportionné à l'ame iouxte sa condition, & entant qu'elle est intellectuelle & differente des bestes. D'autãt que le corps de Iesus Christ subsiste premierement & auãt que la substance du pain soit conuertie en luy, toute la forme du pain qui se voit est comme vn vestement & accoustrement accidentel du corps de Iesus Christ: le corps de Iesus Christ y est vestu & habillé d'vne robbe estrangere: & la forme de ce pain qui auoit auparauant la façon d'accident & d'adherant, & qui s'appuyoit & soustenoit en la substance du pain, reçoit vne façon nouuelle plus noble & plus digne, car elle reçoit la façon de substance qui surpasse de biẽ loin en excellence la façon de l'accident. La forme & espece du pain qui n'est qu'accident subsiste là de soy, & ne se soustient en nulle chose comme en son subiet. Voila cõme en ce Sacrement toutes choses sont dignifiees, esleuees & ameliorees: La substance du pain passe & se conuertist au glorieux corps de Iesus Christ, les accidens, qui s'y voyent, reçoiuent la forme de substance, qui est le plus haut rang qu'on leur

Rien n'est conuerti du pain au corps de Iesus Christ que ce qui s'en conçoit par le seul entendement.

La forme de l'hostie consacree subsiste de soy.

puisse donner : toute l'espece & toute la forme du pain,qui comprend tous ses accidens,se fait l'habillement & le vestement du corps Iesus Christ:que peut il estre de plus grand & de plus digne: C'est bien raisõ que l'espece mesme,forme, & accidens du pain & du vin nous soient en grand honneur& reuerence,puis que c'est la robbe,l'ornemẽt&la couuerture de nostreSauueur Dieu,fils deDieu,de nostreRoy eternel & immortel.C'est vne extréme humilité & benignité siẽne de vouloir estrecouuertd'vn sihumble & si simple accoustrement, & de s'humilier iusques là, pour s'occommoder & approcher à l'hõme. Premieremẽt il souffrit d'estre vestu de l'habilemẽt de nostre charnelle mortalité, qu'il print de sainte Marie Vierge incorrompuë & sa mere tres-glorieuse, sous lequel il daigna se faire voir au monde,& prescher les hommes de sa parole & de son exemple, portant en fin en la chair vne tres-dure &tresamere mort pour nostre salut:secondemẽt il s'est voulu vestir d'vne robbe de pain qui encores au dessous. Comme le pain que les hõmes prennent pour viande se cõmuë au sang & en la chair du coprs, le succãt & le tirãt a soi,tout ainsi ceSacremẽt de l'Eucharistie prins par le Chrestien fidelle trãs-substancie son ame en Iesus Christ,& le fait en esprit & en verité vn& mesme auec lui. Ainsi en premier lieu il reuestit sa diuinité d'vn accoustrement de chair, pour se faire voir à nous qui ne le pouuions descouurir en sa gloire,& puis il a reuestu encores sa chair d'vn accoustrement du pain : il se fit luy-mesme son premier habillement, &

La forme mesme de l'hostie est venerable

Humilité & bonté de Iesus-Christ.

Deux habillemens de Iesus Christ.

ſecond les hommes le luy font : il recouurit luy meſme ſa diuinité d'vne chair humaine, à ce que il peuſt mourir, & ſouffrir pour l'hõme, puis il reueſtit ſa chair d'vn habillement de pain, à ce que ce fuſt la nourriture, l'aliment & refection des ſains & des infirmes. Puis que toutes choſes ſont en ce Sacrement rehauſſees, dignifiees & meliorees, d'autant plus ſe doit l'ame deuote, pour laquelle il a eſté ordonné, eſtably, inſtitué & conſacré, s'eſleuer des choſes charnelles, mondaines & tranſitoires, & receuoir en ce ſainct Sacremẽt vn rang plus grand & vne augmentation de dignité: s'incorporãt en luy, ſe deifiant en ſa grace & en la royalle grandeur de ce Sacrement Dieu & hõme, fils de Dieu & Roy eternel: & en doit receuoir la gloire & beatitude ſans fin auec ſes Anges & eſprits bien-heureux, à laquelle nous vueille conduire ce meſme Ieſus Chriſt noſtre redempteur & ſauueur.

De la penitence quatrieſme Sacrement.

Chap. CCXCIV.

Nous auons monſtré cy deuant la conformité de la vie ſpirituelle à la vie corporelle, & comme tout ainſi qu'en la corporelle il y à premieremẽt la generatiõ, ſecondemẽt l'augmentation, & tiercement la continuation de nourriture: auſſi en la vie ſpirituelle le bapteſme ſert de generation, la confirmation d'accroiſſance, & l'Euchariſtie d'aliment & de nourriture continuelle: à ceſte cauſe de meſme que ſi l'homme eſtoit impaſſible en ſa vie corporelle &

exempte d'inconueniens & de maladies, ces trois choses luy suffiroient : aussi suffiroient ces trois Sacremens à sa vie spirituelle, s'il n'estoit point fautier & pecheur : mais d'autant qu'il est subiet à vn million de maux, qui assaillent sa vie corporelle, & le mettent en hazad de la perdre, il luy faut encores du secours & de la medecine pour l'en preseruer. Ainsi est-il de sa vie spirituelle, car d'autãt qu'elle est aussi de sa part subiette à ses infirmitez & trauerses perilleuses & mortelles, qui sont la coulpe & le peché, il a fallu la prouuoir de remede conuenable pour s'en garentir & sauuer, c'est la penitence, medecine spirituelle. Chacun peut perdre par son iniquité & offense la grace qui luy à esté donnée par le baptesme, car il est prouueu naturellement du liberal arbitre & liberté naturelle : & d'autant que la grace n'est pas du liberal arbitre, car c'est autre chose grace & autre chose nature, comme nous auons dit ailleurs, il peut faire contre elle, la laisser & la perdre, ainsi que l'vn de nos membres peut perdre son mouuement & son sens, car il est de mesure du Chrestien au respect de Iesus Christ que du membre au respect de la teste. Comme le membre peut deuenir paralytique pour ne receuoir point des esprits de l'influence de la teste, aussi peut le Chrestien deuenir paralitique pour ne receuoir point d'influẽce de la grace de Iesus Christ, qui est son chef, grace qui luy fait besoin en beaucoup de sortes, à cause qu'il est logé parmy tout plain d'aduersaires & d'ennemis de sa vie spirituelle, contrelesquels il a guerre sans cesse & n'a besoin

Trois Sacremens suffiroient à l'homme s'il n'estoit fautier.

L'homme par son liberal arbitre peut perdre la grace de Dieu.

L'homme ne peut estre vaincu que volontairement.

de rien laisser en arriere pour les vaincre, s'il ne veut estre battu, & perdre l'esperance du couronnemēt & de la victoire : & veu qu'il ne peut estre vaincu que volontairement: s'il est vaincu c'est à sa faute, ainsi il en est tres-iustement condamné. Puis donc que nous estions capables de la maladie spirituelle, c'est a dire, du peché apres le baptesme, nous auiōs besoin de la penitēce, medecine salutaire & propre à nous rendre la santé, qui est la grace que nous receuōs à la naissance de nostre vie spirituelle. Et d'autant que Iesus Christ ouure en l'homme par visibles Sacremens & manifestes, il a ordonné cestui-cy de penitence comme vne vraye guerison de la fieure de l'ame, & pour purger le peché & l'offense commise apres le baptesme. La penitence est bien necessaire au personnes d'aage, mesme auant le baptesme: mais celle-là n'est pas Sacrement, car elle est inuisible & occulte, & riē d'elle ne paroist au dehors, & aux Sacremens il y faut des signes exterieurs, qui signifient les choses inuisibles qui se font au dedans & en l'ame. La medecine inuisible de la coulpe & offense contre Dieu, c'est la remission & indulgēce octroyee de sa part, car l'iniure ne peut estre mieux effacee que par l'excuse & pardon de celuy à qui elle est faite, & auquel est obligé l'offenseur & l'iniuriant. L'offence est de telle nature, qu'elle oblige celuy qui la fait à celuy à qui elle est faite : autant d'iniures, autant d'obligations & de debtes. Et veu que la vraye indulgēce ne se peut receuoir si la coulpe ne desplaist premierement, & que nul ne merite qu'on luy

Penitence, medecine de l'ame.

Nature de l'offense.

Absolution est vaine si elle ne suit la desplaisance d'auoir mal fait.

pardonne s'il ne se repent d'auoir mesfait, & que toute coulpe est volõtaire, il faut qu'elle deuienne desplaisante & nõ volontaire, autremẽt elle demeure en sa force & vigueur, par ce qu'elle ne se peut naturellement ruiner que par son contraire. A ceste cause il y a deux choses necessaires pour l'abolition & ruine du peché, l'vne qui vient de Dieu offensé, c'est l'indulgence, remission & pardon, l'autre de l'homme pecheur & offensant, c'est la contrition, desplaisance & repentance. Si l'homme n'est marry & attristé d'auoir offensé son createur, il est impossible que Dieu l'excuse, & luy pardonne. D'auantage par ce que la racine du peché c'est la volõté, il faut que l'homme propose en son cœur & en son intention de ne retourner iamais plus à sa faute, autrement il n'y auroit pas vraye repentãce: il faut encores qu'il cognoisse & iuge qu'il a failly enuers Dieu, autrement il ne se pourroit desplaire de sa faute: & si faut en outre qu'il ait bonne esperance d'impetrer pardon, autremẽt pour neant s'attristeroit-il, pour neant prẽdroit il en soi ceste douleur & amertume, qui n'est ordõnee que pour cet effet: ainsi de la part de Dieu doit estre l'indulgence, & de la part de l'homme l'aptitude à la receuoir. Car comme Dieu donne l'ame raisonnable au corps capable & preparé a loger, de mesme donne-il son indulgence à l'ame capable & preparée à la receuoir: parquoy comme le corps est proportionné à l'ame autrement on ne la luy donneroit point, aussi doit necessairement l'ame estre proportionnée à l'indulgence, autrement elle ne la receura pas.

Deux choses necessaires à l'abolition du peché.

Propos de mieux, cognoissance de sa faute espoir de pardon doiuent accompagner la penitence.

Peché capital ennemi de Dieu. D'autant que le peché est directement contre Dieu, Dieu n'a rien contre soy que le peché, qui l'a outragé & offensé : ainsi qui ne le prendra en haine, qui ne luy voudra mal comme à l'ennemy capital de son Roy, ne pourra esperer ny pardon ny grace de sa maiesté. Comme pourroit l'homme estre amy de Dieu, aimant son capital aduersaire ? le logeant, le nourrissant & le defendant ? comment pourroit-il estre bien auec Dieu, & luy plaire, estant bien auec son mortel ennemy, & le maintenant? Si donc l'homme veut meriter le pardon, l'amitié & la societé de son createur, qu'il se bande de toute sa force cõtre ceste sienne aduerse partie, qu'il s'arme contre le peché, qu'il a luy-mesme engendré: il faut qu'en toute maniere il le combatte exterieurement & interieurement, il faut qu'il l'accuse du cœur & de bouche, & que de parole & de fait il pourchasse sa destruction & sa ruine, autrement il ne sçauroit rentrer en la bien-vueillance de Dieu.

Il se faut bander cõtre le peche, qui veut auoir pardon de Dieu.

Mais ce n'est pas de Dieu seulement que le vice est ennemi, ains encores le sien: c'est le peché qui pousse l'homme non a la peine temporelle seulement, mais a l'eternelle, qui l'esloigne de Dieu, de toute cõsolation & de tout repos, & qui le donne au diable, a la douleur & a la tristesse: qu'il s'arme dõc pour se venger de luy, pour le chasser & pour le desfaire. Et d'autant que le peché est vn ennemi secret & occulte, duquel c'est la nature de vouloir estre caché, il faut qu'il le descouure, qu'il le mette en euidence par confession: car c'est la vraye façon de l'en enuoyer, & de luy faire la

Peché cherche naturelement les tenebres.

Confession, remede necessaire cõtre le peché.

guerre: si l'homme le tient secret, il le nourrist, il le conforte & l'entracine, car il fait pour luy ce que sa condition demande, qui est d'estre recellé & de n'estre ni veu ni sçeu. Sa vraye confusion, sa honte & la ruine c'est de le monstrer au doigt, le releuer & le manifester. Si l'hôme s'aime, s'il veut chasser son capital aduersaire, il faut qu'il inuente & qu'il cherche tous les moyens qu'il a de luy nuire, & d'autant que c'est vn faussaire, trôpeur, il faut qu'il le mette en iugement, & l'accuse côme tel, & qu'il solicite qu'on le punisse: il apert dôc, que pour obtenir l'entiere victoire du peché, il ne suffit pas de s'en desplaire interieurement, ny de se hayr ou de s'en contrister & fascher, il y faut encores adiouster la reuelatiô & la descouuerte, l'accusatiô & la poursuite. L'homme se prepare par ces moyens a receuoir l'indulgence, detestât sa faute, l'accusant de bouche, l'abandonnât de fait, & en esperant son pardon. Il y a deux choses inuisibles qui destruisent le peché, le pardon de la part de Dieu, & de la part de l'hôme la penitence interieure en son cœur, qui est vne desplaisance occulte & inuisible de l'offence qu'il a faite à son createur, ce sont deux choses proportionnees l'vne à l'autre. Et veu qu'en tous Sacremens le visible se manifeste par l'inuisible, & que ce qui est d'aparent & d'euident se rapporte à ce qui se fait interieurement en l'ame, comme en cestuy-cy il y a deux inuisibles necessaires à la ruine de la coulpe, l'vn de la part de Dieu offensé, l'autre de la part de l'hôme offensant, l'vn preparatoire & l'autre qui se reçoit & qui se donne:

Que c'est que penitence.

Deux inuisibles necessaires à la ruine du peché

Deux visibles en la penitence.

conforméme͂t il y a aussi deux choses visibles & manifestes qui s'y font exterieureme͂t, relatiues & proportionnees aux deux inuisibles qui se font au dedans & en l'ame. L'vn des visibles est pour signifier la penitence interieure & inuisible de l'homme se repentant en son cœur: & d'autant que les faits & paroles exterieures signifient & declarent ce qui est secret dans le cœur, le premier visible sont les paroles & faits que l'homme fait & dit exterieurement, par où il declare & signifie qu'il est repentant, & que son cœur est eslongné du peché. L'autre visible est pour signifier l'inuisible que Dieu fait en nostre ame, qui est la remission & indulgence de nos fautes: ce second visible c'est l'absolution qui se fait en ce Sacrement par les mots expressément signifians la remission des pechés. Et co͂me il y a deux choses aux autres Sacremés, le corps visible, comme est l'eau au baptesme, le Chresme en la confirmation, & la forme du pain au Sacrement de l'Eucharistie: & en outre des mots ordonnez par Iesus-Christ qui signifient l'operation inuisible qu'il fait en nous, & qui se rapportent proportionnéme͂t à ceste chose corporelle, comme ces mots sont au baptesme, Ie te baptise, & le reste qui regardent l'eau, & qui emportent ablution: de mesme y a-il double visible & exterieur en ce Sacrement, l'vn ce sont les paroles & les actions que dit & fait le penitent, l'autre ce sont les mots ordonnez par Iesus-Christ significatifs de l'operation inuisible qu'il fait en nous, correspondans proportionnellement aux paroles & actions de l'hom-

Les deux visibles au Sacrement de penitence.

me, qui se repend, comme à leurs corps. Voicy les mots, Ie t'absous, & le reste: ces mots se rapportent aux paroles & actions de l'homme qui se repent, car par elles il s'ignifie son cœur estre eslongné de peché, & sa faute luy desplaire & par ces mots, Ie t'absous, il se signifie que Dieu a remis l'offense & le peché. Affin donc que chacun de nous fust asseuré de son pardon, & qu'il n'en peust faire doute, Iesus-Christ ordonna & institua ces formes, premierement que l'homme se repentiroit & doulouroit interieurement de sa faute, & puis qu'il exprimeroit sa douleur exterieurement par larmes & par pleurs, se confessant en outre par sa bouche, & s'accusant soy-mesme. D'auantage il institua son lieutenant & son vicaire au lieu de son corps, auquel l'homme penitent dist & cõfessast son offense, & fist apparoir des marques exterieures de sa tristesse, qui eust puissance d'absoudre en son nom, & de remettre les fautes & les offenses: ainsi quiconque voudra acquerir pardon de son peché, qu'il suiue le train que Iesus-Christ luy a prescrit, & ce qu'il nous a commandé pour c'est effet, & indubitablement il obtiendra ce qu'il demande. Dieu a ordonné ce Sacrement de penitence comme les autres: comme les autres sont tousiours vrais, & qu'en eux ce qui en est signifié se donne, aussi est cestuy-cy tousiours vray, & se donne en iceluy ce qui y est signifié, à sçauoir l'indulgence des fautes commises depuis le baptesme. En cela se mõstre l'infinie bonté de Iesus-Christ & sa clemence, qui, de peur que les hommes ne se deses-

Formes de la penitẽce instituees par Dieu.

Le prestre est vicaire de Dieu en l'absolutiõ.

Penitence est aussi vray que les autres Sacremẽs.

perassent pour auoir offensé, ordonna ce Sacrement moyen tres-salutaire pour les rappeller & ramener à soy. Il y à vne merueilleuse seureté en cecy, puis que celuy-mesme qui est l'offensé, & contre qui le peché s'est commis a ordõné vne façon par laquelle les hommes le peussent appaiser, & que c'est luy-mesme qui nous monstre le sentier & la voye par où nous pouuons retourner à sa grace. Parquoy c'est icy la seconde eschelle apres le baptesme par laquelle le Chrestien peut remonter encores vn coup à Iesus-Christ: elle a trois marches, la contrition en l'ame, la confession en la parole, & la satisfactiõ en l'œuure, & apres suit l'absolution: voila comme l'homme monte & arriue à la remission & à l'indulgence. Et d'autãt que le pardon ne se peut donner, si la grace de Iesus-Christ n'est aussi receuë & le bien estre, à mesure que l'offense se remet la grace se donne, le bien estre se recouure, & l'homme s'en va quite de son obligation infinie à la peine eternelle. En ce Sacremẽt toutes ces choses se font ensemble, la grace, la vie spirituelle & le bien estre sont rendus, la coulpe est pardõnee, l'homme est desobligé & de la peine, & est vny & reçoit en soy la mort & passion de Iesus Christ, par le merite & vertu de laquelle toutes ses operations se conduisent & d'autãt que i'ay desia monstré que ceste mort tres-precieuse surpasse tous les pechez qui se puissent faire, il n'y a point de doute qu'elle ne satisface entierement pour nous, si nous nous ioignons à elle. Lors qu'au baptesme, estant regenerez & faits nouueaux hommes, nous nous associons à

Seureté du Sacrement de penitẽce.

Penitence seconde eschelle apres le baptesme.

L'operation de penitẽce.

Iesus-Christ, elle nous est appliquée comme si elle estoit nostre,&comme si nous l'auiōs soufferte no᷒-mesmes, & nous sōmes par cōsequēt entierement acquitez de nostre obligation & de nos fautes: mais quand l'homme rechet au peché, il est separé & diuisé du merite de ceste mort & passion, & par consequent il retombe en son obligation de la peine eternelle comme auant le baptesme. C'est en ce Sacrement que l'homme diuisé de Iesus Christ se remet, & par consequent à luy s'applique encor le merite de sa mort & passion, il en est fait participant, & est absous derechef de son obligation à la peine de mesme qu'il fut au baptesme: ainsi l'vn Sacremēt represente l'autre, sauf qu'au baptesme il se fait vne plaine remissiō de toute peine eternelle & temporelle, & icy l'eternelle est bien remise, & l'obligatiō à la peine infinie abolie & tolluë, mais l'obligation à la peine temporelle y demeure, car il est necessaire que l'homme souffre quelque peine pour sa faute, comme ie diray ailleurs plus à plain. Aussi autrement s'applique la mort de Iesus-Christ en ce Sacrement, autremēt en celuy du baptesme, autrement se fait cestuy-ci, autrement l'autre: au Sacremēt de baptesme l'eau exterieure, qui est l'eau de Ies᷒christ, se reçoit, & icy ce ne sont que les paroles & les actions de l'hōme mesme: parquoy selō la qualité des paroles & actiōs exterieures, & selon la disposition interieure & inuisible du cœur que ses paroles & actions signifient, & à leur mesure se recoit le merite de la mort & passion de Iesus-Christ. Les paroles & les actions de ce

Penitence reioint l'hōme à Dieu.

Difference du baptesme & de la penitēce.

Sacrement sont au lieu de l'eau du baptesme: là l'homme reçoit chose qui est a autruy & non sienne, pour signifier que gratuitement & liberalement vne vertu estrãgere luy est appliquee: ainsi il y reçoit ce qui est signifié par c'est eau, c'est à dire vne ablution generale & entiere de ses pechez: mais icy l'homme reçoit en soy ses propres actions, ses propres paroles & rien d'estranger, & par consequent il reçoit la grace & la vertu de ce Sacrement proportionnee à sa capacité & à ses actions interieures & exterieures. Qui plus se deult & se repend en son cœur, qui plus monstre son dueil, ses plaintes & larmes exterieures: & qui plus de parole & de bouche accuse & deteste son peché, plus y reçoit de la vertu & du merite de la mort & passion de Iesus-Christ. Voila comme ce Sacrement de penitence, prescrit & ordonné par nostre Seigneur, vray medecin spirituel, est la vraye medecine de l'infirmité spirituelle qui purge & arrache entierement le peché: sa racine qui estoit plantee en nostre cœur par le plaisir en est desracinee par la desplaisance, comme il estoit entré en nous par nostre vouloir, par la delectation & plaisir que nous y prenions, il faut qui soit chassé par le non vouloir, par le desplaisir & amertume que nous sentions de luy. Quand ceste mauuaise & venimeuse humeur sera extirpee & desprinse du cœur, ou elle nous tiẽt, no⁹ la vomirõs & mettrõs du tout hors par la cõfessiõ. Qui descouure le giste du peché, qui le monstre à la lumiere & au iour fait chose entierement repugnante à sa nature, qui est de se

Le Sacremẽt de penitence besongne a mesure de nostre disposition.

musser en l'espés de la nuict, & de fuyr mortellemēt l'euidēce & la clarté: parquoy reuelé que il est & manifesté par la cōfessiō, hōteux & cōf' il s'enfuit de l'homme, ne prenant plus place ny au dedans en son cœur, ny au dehors en la bouche : il est combatu au dedans par la contrition & par le repentir, & chasse & pousse hors de la bouche par la confession: il faut necessairement qu'il gaigne au pied comme vn traistre, faussaire & trompeur, qu'on a descouuert. Dieu a iustement prouueu à ce qu'il luy falloit, il a tres-iustement choisi l'endroit où il luy falloit donner, nous armant de la reuelation & de la confession. Afin que l'hōme ne laisse rien derriere, qui serue à combattre son vice, & que de bouche, de cœur & d'action il se destruise, il doit adiouster à la confession l'amende, par le moyen de laquelle il fera l'action contraire au vice : ce fait il aura de tout point acquis l'entiere descharge de son obligation à la peine, la remission de son peché si viuement combatu, & le restablissement & restitution de tout ce qu'il auoit perdu à son occasion: il sera par ce moyen remis & rendu à ce premier estat, auquel l'auoit logé la grace du baptesme. Le Chrestien a donc ces deux Sacremens du baptesme & de la penitence comme deux medicamens qui le nettoyent & deschargent de l'infecte & dangereuse humeur du peché, mais diuersement : car comme la medecine corporelle n'a que deux voyes de purger les mauuaises humeurs qui sont en nous, celle du vomissement & celle du vētre: & que la purgation qui se fait par le ventre commence d'en

Satisfactiō necessaire a la penitence.

La medecine n'a que deux voyes de purger.

haut & pousse en bas, & celle du vomissement se tire d'embas contre-mont : aussi le baptesme vise d'enhaut en bas, comme purgeant par le dessous, & la penitence du bas en haut, comme purgeant par le dessus. Et tout ainsi que la purgation, qui se fait par le ventre, se fait auec moindre violence, & purge doucemẽt les mauuaises humeurs, mais celle qui se fait par la bouche, se fait, & purge auec grand effort & violence: pareillement la purgation, qui se fait par le baptesme se fait doucement & sans effort, mais celle qui se fait par la penitence, est vn peu malaisée & violente. Reste donc que ce qui se fait au dehors en ce Sacremẽt signifie ce que s'y fait au dedans, & cõme nous vomissons les pechez par la confession, il est signifié que nostre ame les rend aussi au dedans & s'en purge, de façon que confessez qu'ils sont, ils sont hors d'elle, l'absolution premierement donnee.

Baptesme purge plus doucemẽt que penitence.

Comme le Sacremẽt de penitẽce à esté institué par IesusChrist en forme de iugement volontaire particulier & secret, où le criminel s'accuse soy-mesme, & s'excuse à mesure qu'il s'accuse le plus.

CHAP. CCXCV.

POur auoir plus grande cognoissance de ce Sacrement de penitence, il nous faut considerer qu'il y a deux ordres, l'ordre de nature & l'ordre de iustice, qui comprennent toutes choses, car ce qui s'esloigne de l'ordre de nature retombe en l'autre de iustice : & i'ay desia monstré, lors que ie parlois de nostre reparation,

Deux ordres de nature & de iustice.

ration, que l'homme s'estant departy de celuy de nature s'estoit empestré en celuy de la iustice, du iugement & de la peine. S'il n'y auoit point d'ordre de iustice, le mal & le peché seroient hors de rang, & des-reigleroient l'ordonnance du monde, ce qu'il ne faut pas. Comme auant le baptesme nous considerions vn double estat de l'homme, le premier parfait, auquel il fut produit, & le second imparfait, auquel il s'estoit volontairement mis: de mesme encores apres le baptesme recognoissons nous vn double estat en l'homme: le premier bon & sain, auquel il est renouuelé & restitué, respondant à cet autre parfait, auquel il fut produit: le second alteré & corrompu, auquel il est reçeu apres le baptesme, respondant à l'autre imparfait, auquel il s'estoit mis. Car comme le premier homme pour son offense cheut de l'estat parfait à l'estat corrompu, semblablement ce nouuel homme regeneré par le baptesme peut par son offense retomber de ce bon estat, auquel on le remet, en l'estat de perdition & de misere: ainsi il nous faut comparer ces deux estats apres le baptesme aux deux estats auant le baptesme, & par consequent il en y aura quatre en l'humaine nature. Tout ainsi que quand l'homme quitta l'estat auquel Dieu l'auoit premierement fait, il tomba en l'estat & ordre de iustice, s'obligeãt à la peine tant eternelle que temporelle, semblablement quand l'homme renouuelé au baptesme par la grace de Iesus Christ, quitte ce bon estat auquel son sauueur l'a regeneré, il est necessaire

Double estat en l'homme encore apres le baptesme.

Comparaison des quatre estats de l'homme entre-eux.

qu'il tombe en l'ordre de iustice & de iugement, & aux liens de l'obligation eternelle & temporelle: & si est vray-semblable qu'il s'oblige d'autant plus, & qu'il se charge d'vne peine d'autant plus grande que plus couste ce second estat que le premier, & qu'il à esté plus cherement renouuelé que produit. Il a esté regeneré, & luy a esté ce second estat parfait achepté d'vn pris infini, c'est à dire de la mort de Iesus Christ Dieu & homme, là où le premier fut fait sans labeur, sans peine & de neant: il est donc d'autant plus criminel & plus coulpable d'ingratitude que plus coustoit ce qu'il à mesprisé & laissé perdre. L'homme fut tres-aisément produit, mais il a esté tres-mal aisément reparé. Qui par sa volonté perd vn tel estat merite double chastiment, car il n'offense pas seulement Dieu son createur, mais encores Dieu son redempteur & sauueur, & si offense toute la societé des Chrestiens & tous les membres de Iesus Christ. L'offense & l'iniure qui se commet apres le baptesme est bien plus grande & plus punissable que celle qui se commet auant.

L'offense d'apres le baptesme est plus griefue que celle de deuant.

Auant le baptesme l'homme offensoit Dieu, & apres le baptesme il offense Dieu fait homme & crucifié pour son salut: à mesure que Dieu à plus fait pour nous, & s'est plus accommodé à nostre besoin, plus est atroce & grieue l'iniure que nous luy faisons: nous luy estions obligez comme à nostre facteur, nous luy sommes encores obligez comme à tel, & en outre comme à nostre redempteur & sauueur. Pour rabiller nostre premiere cheute, il fut necessai-

re que Dieu & homme mourust, il l'est bien aussi pour la seconde, car c'este mort est le seul moyen de satisfaire pour nos fautes. L'homme qui peche apres son baptesme a besoin, s'il veut estre sauué, que Iesus Christ meure encores pour luy, & par consequent il est necessaire que iournellement & a toute heure il meure pour nous: mais il est mort vne fois, sa mort, comme i'ay dit, contrebalance & emporte au poix tous les pechez qui sont, qui seront & qui furent onques: il nous suffist de celle-là, & estant fait immortel, il ne peut mourir secondement. Au lieu donc de sa mort & passion actuelle nous en renouuellons la memoire en la Messe, & l'a rafrechissons & remettons en nous, comme si elle estoit soufferte sur l'heure. Parquoy si l'hõme tombé apres le baptesme veut estre deliuré de son peché, il faut qu'il renouuelle en son ame & y remette la mort & passion de Iesus Christ: & cela par memoire, par deuotion & par foy. Or afin que nous entendions plus à clair qu'elle est ceste seconde reparation, il l'a faut comparer à la premiere: Il nous faut comparer la cheute premiere à la cheute seconde, & l'estat de nostre renouation à l'estat de nostre creation. Le premier homme sentit en soy deux conditions & deux estats de sa vie: le premier auquel Dieu l'auoit creé, qui estoit entier & accomply, & le miserable & imparfait, qu'il s'acquist volontairement par sa faute. D'autant que par luy & en luy cheut tout le genre humain, ses descendans & successeurs n'ont gousté que de ce sien second estat, & qui plus qui

Mort de Iesus Christ suffisante pour les pechez passez presens & futurs.

Deux estats du premier homme.

moins, chacun en outre la volontairement empiré en soy par ses fautes & iniquitez particulieres: à ceste cause, veu qu'en ceste premiere cheute les hõmes sont cheuts par autruy, Dieu les en releue & les regenere gratuitement par le baptesme. L'enfant est restitué au baptesme, pourueu qu'vn autre consente & respõde pour luy, car tout son mal luy est venu d'autruy, sans qu'il y ait rien mis ni adiousté du sien. Celuy qui est en aage y doit apporter sa foy, son consentement & sa volonté, accompagnee d'vne desplaisance interieure de la vie passée: mais il n'est pas requis qu'il tesmoigne au dehors son dueil par gemissemens, par larmes & par confession: car bien qu'il ait failli de sa propre volõté ç'a esté toutesfois poussé & necessité à ce faire par sa nature corrompuë & inclination au vice, qu'il tenoit d'ailleurs. Nostre premiere reparation au baptesme se fait gratuitement & sans nostre exterieure repentance, la mort de Iesus Christ nous y est liberalement appliquee, & nous purge entierement de toutes nos fautes. Tout ce que nous auons failly iusques lors par ceste propension vicieuse, qui estoit originellement en nous, nous y est effacé & aboly, pourueu que ceux qui sont en aage de vouloir ayent affection de se ioindre à Iesus Christ, & soient marris interieurement du passé. Comme Dieu fist gratuitemẽt l'homme qui n'estoit pas, aussi le refait-il gratuitemẽt, quand il est cheut: il est vray que de celuy qui n'estoit pas on ne pouuoit requerir le consentement pour le faire estre, mais de celuy qui est cheut, d'autant qu'il

Ceux qu'on baptise en aage n'ont besoin de confession auant.

Dieu releue le pecheur gratuitement.

eſt, on peut raiſonnablement auant que le remettre ſus demander s'il le veut: ie di s'il eſt en aage de vouloir, car il ne doit rien eſtre fait à l'aduantage de l'homme contre ſa volonté, ny contre la frãchiſe de ſon liberal arbitre. Ainſi en ceſte premiere reparation on demande en nous du conſentement de la foy & de la repentance en nos cœurs ſans autre ſatisfactiõ ou exterieure penitence, par ce que le peché iuſques lors commis, a eſté cõmis, bien que volontairement par la force & neceſſité toutesfois de ce mauuais ply qu'auoit donné à tout le genre noſtre premier pere. Mais apres que par le bapteſme nous sõmes renouuellez, reformez, rebaſtis & remis en noſtre entier par le bien-fait d'autruy & ſans aucun noſtre merite, ſi nous retombons au peché, nous retombons en l'obligation de la peine eternelle, & ne pouuons ſi aiſément nous r'auoir & releuer de ceſte cheute que de la premiere, par ce qu'elle eſt aduenuë par noſtre propre faute ſans neceſſité & ſans cauſe eſtrangere. Puis que nous eſtions purgez de ceſte originelle contagion, & reſtablis en noſtre premier poinct, auquel nous nous pouuions maintenir ſi nous euſſions voulu, la faute eſt tout noſtre, c'eſt a nous ſeuls qu'il nous en faut prendre, elle eſt toute telle en nous qu'eſtoit la ſienne en noſtre premier pere: & comme il ſentit deux diuerſes conditions de vie, la bonne en laquelle il eſtoit né, & l'imparfaite en laquelle il eſtoit cheut, auſſi faiſons nous de noſtre part, à ſçauoir celle en laquelle nous auoit logez la grace du bapteſme, où nous nous pouuions & deuions

Le peché d'apres le bapteſme eſt tout au pecheur & ſans excuſe.

tenir si nous estions sages, & celle en laquelle nous tombons par nos iniquitez & offenses. En ceci est la difference, que le premier homme n'eut qu'vne exterieure incitation à la faute & nulle interieure, là où nous auons au dedans la chair qui nous y esguillonne & achemine, & au dehors le diable qui nous en solicite sans cesse: pourtant quant à ce poinct, le peché que nous commettons apres le baptesme est plus excusable & moins punissable en nous que ne fut en nostre premier pere son premier peché: si est ce que d'autant qu'en ceste incitation & tentation il n'y a ni contrainte ny force, & que par consequent ceste seconde cheute est causee par nous mesmes, elle n'en est pas si aiseé a rabiller que l'autre, & à ceste cause sa reparation s'obtient bien auec plus de mistere. Comme l'vne cheute est plus punissable que l'autre, & comme elle est plus nostre, il nous faut aussi plus de choses pour la rabiller: au baptesme nous n'auions besoin que de nostre consentement, foy & interieure repentance, la passion de Iesus Christ suppleoit le reste par sa grace, il nous faut ici tout cela, & en outre la repentance exterieure. Si nous voulons racoustrer auec la grace de Dieu ce que nous auons dernierement gasté, il nous faut repentir non au dedans seulement, mais au dehors encores: & attendu qu'en la penitẽce exterieure la punition & la peine est requise selon l'exigence de la faute, il faut que la iustice y mette la main, car nous sommes retombez en son ordre, cõme fit nostre premier pere. Lors que ie parlois du liberal arbitre de l'hom-

En quoy nostre peché propre est plus excusable que celuy d'Adam.

me ie monstré comme toutes nos actions sont naturellement ou meritoires ou desmeritoires, & par consequent qu'elles demandent estre examinees par la iustice : si les bien-faits n'estoient salarizez & les maux punis, il y auroit du desordre en l'vniuers: il faut que le peché vienne en iugement. Le peché, entant qu'il regarde Dieu infiny & eternal, contre lequel il est commis s'acquiert sans doute vne peine infinye & eternelle, car il est tel luy-mesme, mais entant qu'il regarde l'homme qui l'a commis, il n'est pas infini, aussi ne luy faut-il pas pour ce regard vne peine infinie : il est volontaire, desordonné & engendré par vne volonté desordonnee : or vn tel desordre est finy non infini, parquoy en ceste contemplation il ne peut qu'encourir vne peine finie. Nous pouuons cõsiderer trois choses au peché. Premierement l'offense & le mespris de Dieu, secondement le mal mesme de l'action, qui est de soy desreiglee, & qui n'eust pas deu estre faite : tiercement qu'il est volontaire, & que nous nous sommes aggreez & pleus à le faire. Quant au premier poinct, la peine infinie s'en doit ensuyure, quant au second & au tiers elle doit estre finie & par consequent temporelle non eternelle. Il eschet donc en la coulpe double punition, l'vne de la part de Dieu offensé, l'autre de la part d'elle mesme, entant qu'elle est coulpe. La punition se doit rapporter à la coulpe, & durer autant qu'elle dure : si la coulpe est perpetuelle, aussi doit estre la peine: si elle est temporelle, la peine sera temporelle. Et veu que la coulpe est coulpe de ce qu'elle

Peché fini & infini pour diuers esgard.

Trois choses considerees au peché.

Double punition eschet en la coulpe.

La punition se mesure sur la coulpe.

eſt volontaire, & que nous nous y plaiſons, elle ne peut eſtre tollue que par ſon contraire: il faut qu'elle deuienne deſplaiſante & non volontaire, entant qu'elle eſt coulpe, autrement elle demeure touſiours. Si l'homme qui a failli meurt en ſa coulpe, ſans ſe deſplaire d'elle entãt qu'elle eſt coulpe, il s'en va auec elle, & telle coulpe ne le laiſſe iamais, ni conſequemment la peine, qui eſt neceſſairement attachee & qui ſuit perpetuellement les pas de la coulpe: mais celuy qui s'en deſplaiſt, la deſtruit en ſoy & aneantiſt entieremẽt, & par meſme raiſon il arreſte la peine: non pourtant qu'il n'en ſoit puni, car il l'eſt pour auoir vne fois failli. Bien que nous nous deſplaiſons de la coulpe entant qu'elle eſt coulpe, nous ne ſommes pas pourtant deliurez de la peine qui luy eſtoit acquiſe, mais nous pouruoions ſeulemẽt qu'elle ne nous ſuyue pas touſiours, & qu'elle ne ſoit pas en nous eternelle non plus que ſa cauſe, que nous auons radicalement eſtainte. Vne coulpe finie de ſoy tire à ſa queuë vne punition perpetuelle, ſi elle eſt perpetuelle elle meſme, comme elle eſt à qui ne mettra peine de l'effacer & deſtruire par la deſplaiſance. Quant à la coulpe, entant qu'elle eſt offenſe enuers Dieu, & qu'elle merite vne peine eternelle & infinie, comme iniuriant l'eternité & l'infinité, il faut, ſi nous nous en voulons purger, que nous nous deſplaiſions d'elle en ceſte conſideration qu'elle eſt offenſe, autrement l'offenſe reſte touſiours en nous. Si la coulpe deſplaiſt à l'homme entant ſeulement qu'elle eſt coulpe & deſordre volontaire, & ne

La peine ne s'oſte pas auec la coulpe.

Vne coulpe finie tire vne peine perpetuelle.

luy desplaist point entant qu'elle est offensé de Dieu, la coulpe demeure en luy de ceste part là, accompagnee de sa peine eternelle & infinie: d'autant que la coulpe, en ce qu'elle offense Dieu, est infinie comme Dieu est infiniment bon, & comme elle outrage vne bonté infinie elle ne peut estre destruite comme offense de Dieu si nous n'en receuons en nous vne desplaisance infinie. Aussi veu que la coulpe entant qu'elle offense Dieu, & qu'elle blesse sõ honneur infiny, requiert vne amende infinie, il faut que nous l'amendions infiniment: car il ne suffist pas en l'offense de se desplaire, si on ne satisfait en outre à ce qui à esté gasté: mais à ce cõpte il est impossible à nos forces de prouuoir ny à l'vn ny a l'autre: nous ne pourrions ny conceuoir vne desplaisance infinie, ny faire aussi vne amende infinie: ainsi nos moyens ne sont pas suffisans, quãd nous les y emploirions tous, pour effacer la coulpe entant qu'elle est offense enuers Dieu, il nous faut employer à ce besoin le merite de la passion de Iesus Christ: l'adioustant à nos moyens & à nos forces, il nous releuera de ceste infinité, qui n'est pas en nostre puissance. Si l'homme se veut donc remettre sus de sa cheute seconde, il faut qu'il se desplaise de son peché en deux manieres, entãt qu'il est peché, & entant qu'il offense Dieu, y adioustant le merite de la mort & passion de Iesus-Christ. Par ceste mort tres-precieuse & par nostre desplaisance s'oste entierement l'offense enuers Dieu, & le peché pour ce regard est satisfait & son amende payee: mais entant qu'il

La coulpe, entãt qu'elle offense Dieu est infinie.

Double desplaisance necessaire au peché.

Peine tẽporelle deuë au peché.

est peché & volonté desordonnee, il luy reste encores sa peine & sa punition, qui, estant finie, respond tresbien à nos forces, & la raison veut que nous la souffriõs, pour nous estre despartis à nostre escient du bon estat auquel on nous auoit remis, & auquel nous nous pouuions arrester, si nous eussions voulu. Pour ce regard dõc il faut à l'homme vne peine temporelle, qui responde à la grandeur & qualitez de son iniquité : bien que la mort de Iesus Christ puisse effacer telle peine, elle ne le doit pas faire, car sa iustice demande que nous sentions du chastimẽt de ce que nous nous sommes de nous-mesmes precipitez en la coulpe. Puis que ceste punition doit estre proportionnee au peché, il est necessaire qu'il y ait ordre iudiciaire en ce monde, auquel les fautes soiẽt examinees, iugees & chastiees selon leur exigence, & que par ce moyen elles soient rengees à l'ordre de l'vniuers: car on contient le peché en rang & sous ceste generale police, quand on le punit & qu'on le chastie. Il y a double façon de fautes, les vnes occultes, les autres manifestes: consequemment il est necessaire qu'il y ait double façon de iustice, l'vne occulte, l'autre publique, double iugement aussi & double punition, secrette & manifeste. Le peché manifeste fait vn manifeste desordre & scandale publique, parquoy sa condition demande qu'on luy rende vne peine de mesme: quant au peché occulte, il ne peut estre iugé & examiné, s'il n'est reuelé & mis en euidence, à cest effet est necessaire le Sacremẽt de penitence, auquel il se face vn iugement secret, vne exa-

Deux sortes de fautes.

Deux sortes de iustice.

mination ſecrette & confeſſion ſecrette : la penitence exterieure requiert la confeſſion du peché & de ſa condigne punition. Or par ce que l'homme ſe veut releuer & remettre ſus de ſa cheute, il faut qu'il face volontairement toutes les choſes qui ſont neceſſaires à ruiner le peché, qu'il ſe repẽte volontairemẽt en ſon cœur, que volõtairemẽt il ſe cõfeſſe de bouche, & que volõtairemẽt encores il ſouffre la peine de ſa coulpe : s'il oſte de ces choſes ſon conſentemẽt, & ſa volonté, il en oſte l'effet, & quoy qu'il face, il n'en eſt pas pourtant moins obligé à la peine eternelle. Par ce que la confeſſion apporte d'elle-meſme de la peine & de la vergongne au pecheur, qui auoue ſa vilanie & ſon vice : en la cõfeſſion meſme il y a quelque chaſtiment du peché, à ceſte cauſe plus elle eſt accuſatoire, plus elle eſt penible & honteuſe, plus elle ſatisfait pour la peine & pour la coulpe : & d'autãt qu'elle eſt volontaire & non contrainte, & que l'hõme s'accuſe ſoy-meſme de propos deliberé, & s'appelle luy-meſme en iugement, elle en eſt d'autant plus acceptable à Dieu & nous excuſe d'auãtage. Ainſi nous appert-il que le Sacremẽt de penitence eſt eſtably par Ieſus Chriſt, pour noſtre ſeconde cheute, qui eſt le peché commis apres le bapteſme : & eſtably à la mode d'vn iugemẽt particulier, où l'homme ſe met luymeſme en cauſe, & ſe rend inſtigant contre ſoy. Veu que c'eſt vn Sacremẽt neceſſaire a tout Chreſtiẽ, par ce que tout Chreſtiẽ peut pecher apres eſtre baptiſé, & que les Chreſtiens ſont eſpars en diuers lieux du monde, il faut qu'il y ait vn grand

Ce qu'il faut faire pour ſe releuer de peché.

Bonne confeſſion.

Penitence eſt neceſſaire à tout Chreſtien.

nõbre d'officiers ordonnez de Dieu, qui ayent la science d'examiner iustement ces causes,& la puissance de les iuger. Et par ce que l'ordre est requis en toutes choses,il faut en outre que ceste charge & authorité ait esté principalement & premierement attribuee à vn, qui la confere apres & distribuë à d'autres, selon qu'il verra estre à faire,pour espandre tout par tout & mettre en main à tout Chrestien le fruit & la commodité de ce sainct Sacrement. Il nous appert aussi que,comme il y a deux cheutes,il y a deux modes de se releuer : le baptesme & la penitence:qu'il y a plus à faire à se releuer de la seconde cheute que de la premiere,& qu'autrement ouure la penitence, autrement le baptesme:le baptesme par voye de grace,& la penitence par la voye de iugement & de iustice.

Comme il reste à l'hõme en sa premiere cheute quelque marque & trace de sa creatiõ,aussi luy reste-il en la seconde quelque marque & trace de sa regeneration.

Chap. CCXCVI.

Le liberal arbitre vicié par le peche originel.

D'Autant que la secõde cheute de l'homme, qui est apres son baptesme,se rapporte à la premiere cheute, qui fut apres sa creation,tout ainsi qu'ẽ la premiere le liberal arbitre nous demeura, qui est l'image perpetuelle,naturelle & ineffaçable du createur,difformé toutesfois & garny de la dissemblance au lieu de la semblance de Dieu: & comme nous retinsmes quelque chose en tõbant & en perdismes quelque autre

nous perdismes la semblãce de nostre createur, & retinsmes sõ image naturelle, ineffaçable, & perpetuelle, qui nourrissoit en nous le fondement, l'esperance & l'aptitude de nous pouuoir releuer quelque iour, & recouurer encores vn coup la semblance que nous auions perdue: car si ceste image eust esté abolie, elle n'eust peu estre reformee, restituee & rabillee cõme elle a esté. De mesme en la seconde l'image ou sein de Iesus Christ nous demeure perpetuel & ineffaçable, deformé toutesfois & desgarny de la sẽblance de nostre sauueur, & nous retenõs quelque chose en tõbant, comme nous en perdons quelque autre: Nous perdons la semblance de nostre sauueur, & retenons son image & son sein si fort empraint en nos ames, qu'il est impossible de l'en oster. Il reste en l'homme secõdement cheut quelque trace de sa regeneration & de ce bõ estat auquel le baptesme l'auoit mis, car c'est bien raison, comme il luy estoit demeuré en sa premiere cheute quelq̃ marque & trace de sa creation & l'image du createur, qu'il lui reste aussi en la secõde quelque trace & marque de la regeneration & l'image du reformateur & redempteur. Ce charactere, ceste marque & ce sein de Iesus Christ, qui nous reste, nous sert de fondement & de moyen pour pouuoir quelque fois regaigner sa semblance & son amitié, que nous auiõs perdue: si nous n'auiõs rien du sien en nous, il ne sçauroit par où nous retirer & releuer. Le bras tombé en paralysie ne perd pas tout ce qu'il a de la teste, il en perd l'vne partie, & en retient l'autre: il perd le mouuement

Ce qui reste au pecheur apres sa cheute.

& le sens, mais les nerfs demeurent encor en luy moyen de sa guerison future, & sans lesquels il n'y auroit plus d'esperance de le remettre sus & luy recouurer son sens & mouuemẽt perdu. Non plusqu'il n'y pourroit auoir aucune esperance que l'homme Chrestiẽ fut remis sus, si, lors mesme qu'il est en sa maladie & en sa cheute, il ne restoit en luy quelque partie de ce qu'il a de Iesus Christ, qui est son chef & sa teste. Tout ainsi que les nerfs fondamẽtaux demeurent lors au bras, maintenãt tousiours quelque liaison & connection entre luy & la teste, tout ainsi demeure-il au Chrestien cheut vn image, vn charactere & vne marque de Iesus-Christ fondamentalle, l'entretenant & maintenant en quelque façon attaché & lié auec son chef, lors mesme qu'il est malade & desuoyé, par où il peut nourrir tousiours en soy quelque esperance de guerison.

Le charactere de Iesus Christ reste tousiours au Chrestien pecheur.

Comme le baptesme laisse quelques demourans de la premiere cheute en l'homme, aussi laisse en luy la penitence quelques demourãs de la cheute secõde.

Chap. CCXCVII.

LE Sacrement du baptesme regarde donc à la cheute premiere de l'homme, & le Sacrement de penitence à sa cheute seconde. Pour nous releuer de la premiere, il ne no⁹ faut qu'vne repentance interieure & la foy, la vertu du baptesme supplee le reste par la grace de Iesus-Christ: il laue le peché, & nous remet toute la

Il est requis moins de penitẽce cõtre le peché originel que contre le volõtaire

peine que nous deuiõs pour nos propres offenses. Quant a la seconde, d'autant qu'en elle il y a plus de nostre faute, il faut aussi que nous y mettions plus du nostre pour nous en releuer: il faut adiouster a la penitence interieure & à la foy, la penitence exterieure, la confession, la satisfaction, l'amende & la peine temporelle: la passion de Iesus Christ parfait le surplus, & abolist en nous l'offense de Dieu & la peine infinie qui s'en ensuiuoit: ainsi quant à la passion de Iesus-Christ, le baptesme ouure plus que la penitence, la mort de Iesus Christ ouure plus au baptesme qu'en la penitence. Au baptesme toute la passion s'applicque à l'homme pour le renouueller, tout ainsi que s'il l'auoit soufferte luy mesme, mais non pas en la penitence: au rebours l'homme fait plus & met plus du sien en la penitence qu'au baptesme. La nature de ces deux Sacremens demãde que l'homme ouure plus en l'vn qu'en l'autre, & que la mort de Iesus Christ ouure plus en l'vn qu'en l'autre: biẽ est-il vray que l'action de l'homme y est requise par tout, & la mort de Iesus Christ requise par tout, car sans elle rien ne se fait, sans elle le peché & la peine eternelle ne se peuuent remettre: elle paye plus pour nous en l'vn qu'en l'autre: toutesfois tout par tout elle nous deliure d'vne debte infinie. A ceste cause d'autant que proportionnellement se raporte le baptesme à nostre cheute premiere, & la penitẽce à nostre cheute seconde, comme le baptesme laisse en nous quelque reste de nostre tache ancienne, aussi fait la penitence quelques reliques du pe-

Ce que le baptesme laisse en nous du peché originel.

ché & de nostre cheute derniere. Le baptesme laisse en nous la concupiscence de la chair & ses appetits, reiettons & semences de vice, contre quoy nostre ame a durant ceste vie continuellement à combattre : Il est vray quant à l'ame qu'il la purge de tout point, & l'arme encores de la grace, pour luy donner tout aduantage sur son ennemy, duquel il amoindrist & rabat les forces. La penitence laisse en nous des aptitudes, inclinations & propensions au vice, que le peché a engendrees en nous: car c'est vne cõdition generale de toutes les operations humaines & bonnes & mauuaises, qu'elles laissent tousiours quelque similitude d'elles en nostre ame, & vne dispositiõ à refaire de mesme, par laquelle nous sommes rendus commodes & propres à ouurer le biẽ ou le mal, & à mesure qu'elles se reïterent souuent, il s'engendre en no⁹ vn vsage & volontaire accoustumãce d'agir ainsi, & vne habitude à ce train. La mauuaise operation laisse donc deux choses apres soy, la coulpe & offense enuers Dieu, d'où se produit l'obligation à vne peine temporelle & eternelle, & en outre vne disposition inclination à faire le semblable, qui est vn vice de corruption en nostre ame : c'est ce que nous appellons les reliques du peché. Il y a necessairement deux choses en la faute, l'abandon & le mespris de Dieu, & vne affection desordonnee enuers la creature, par laquelle l'hõme embrasse plustost sa volonté que la volõté de son createur. A raison du premier s'engẽdre l'iniure & l'offense de Dieu, & à raison du secõd & de ceste affectiõ desordõnee

Ce que laisse la penitẽce du secõd peché.

Deux choses en peché.

nee & volõtaire & delectation en la chose creée s'engendre la vitieuse disposition & inclination en l'ame: tout ceci ensemble s'appelle vn peché mortel, mortel d'autant qu'il eslongne l'ame de Dieu, qui est sa vie, & qu'il la tuë soudain & l'oblige à la peine eternelle, non en consideration de ce que l'homme s'est desordonnéement conuerti à soy & au bien creé, mais en consideration de ce qu'il s'est d'estourné de Dieu, desdaignant & mesprisant son commandement. De maniere, que, quand nous aimons & conuoitons, ou que nous nous addonnons desordonnéement à la chose créee, & nous plaisons plus que de raison en nostre volonté, si c'est sans deliberation & sans que pourtant nous abandonnions Dieu, c'est vn peché veniel & nõ mortel: il se fait bien lors en l'ame quelque disposition & inclination au mal, qui la rend moins iointe à Dieu qu'elle ne deuroit, toutesfois elle n'en est pas du tout desprinse & eslongnee: mais la multiplication de telles actions peut produire en nous vne plus grande & plus grande inclination, & telle qu'en fin il s'en pourroit ensuyure l'entiere separation de Dieu & vn peché mortel: car l'ame se conuertissant totalement, & s'appliquant de tout point à la creature, abandonne par consequent & delaisse le createur. Ainsi les fautes au respect de Dieu ne se diuersifient point, ni ne se changent, car pour ce regard elles ne sont autre chose que son eslongnemẽt & mespris, mais au respect des creatures & du bien creé elles se diuersifient & distinguent selõ que ce bien crée se diuersifie, si que tous les pechez mortels en ge-

Peché mortel.

Peché veniel.

Peché ne se diuersifie au regard de Dieu.

Sept pechez mortels.

neral reuiennent à sept en nombre, s'accordans toutesfois tous en ce point, d'estre le mespris & delaissement de Dieu. Parquoy le Sacrement de penitence, estant ordonné pour effacer le peché mortel en ce qu'il offense Dieu & qu'il tire apres soy vne peine eternelle, faisant ce sien effet & abolissant pour ce regard & la peine & le peché, n'abolist pas la disposition & inclination que ce peché nous à laissé pour le regard de ce qu'il est vn desreiglé conuertissement à la creature, ny n'abolist la peine deuë pour ceste affection desordonnee: toutesfois, comme fait le baptesme en sa part, elle rabat & diminuë les forces de ceste disposition & inclination, & fournist à l'ame secours & moyen pour la combattre, & pour la destruire peu à peu, comme peu à peu elle s'estoit engendree. Le baptesme efface & rase de l'ame tous les restes de la premiere cheute, & les laisse bien loin d'elle au corps : il laisse en la chair vne inclination vitieuse au mal, mais diminuee & affoiblie : la penitence n'arrache pas totalement de l'ame ses superfluitez & demeurants de peché, bien qu'elle les diminuë & apetisse, aussi n'est-elle ordonnee que pour abolir la coulpe en ce qu'elle est offense de Dieu, & pour oster la peine eternelle.

Penitence n'abolist l'inclination a pecher, mais l'affoiblist.

Comme le Sacrement de l'eucharistie est necessaire apres celuy de la penitence, & comme ils se rapportent l'vn a l'autre.

CHAP. CCXCVIII.

Penitence doit preceder l'eucharistie.

PVis qu'il est ainsi que le Sacremẽt de penitẽce rend à l'homme la vie spirituelle perduë,

& que le corps de Iesus Christ est ordõné pour la nourrir, entretenir & parfaire: pour le prendre & receuoir duement & à son heure, il faut qu'au prealable nous ayõs esté par la penitence releuez de nostre cheute seconde, resuscitez de la mort & recõciliez à Iesus Christ, car la nourriture presuppose la vie. Et comme l'homme mort n'a mestier d'aliment, de mesme l'homme estant en sa seconde cheute & mort quant à la vie spirituelle n'a que faire d'alliment spirituel: ains pour faire tout d'ordre, il faut qu'il soit reuiuifié premierement, & puis il sera refait & sustanté de sa nourriture. Cõme on abuseroit de la viande, si on la presentoit à vn hõme mort, plus seroit-ce abuser du Sacrement du corps & sang de Iesus Christ & l'iniurier, si on le presentoit à vn homme mort quant à sa vie spirituelle, & au lieu de s'en alimenter, luy-mesme plustost multiplieroit en soy & accroistroit sa mort, c'est à dire l'offense & la coulpe. Vouloir loger en soy son createur, recelant au dedans, & en son cœur aimant & fauorisant son mortel ennemy (car il n'est riẽ ennemy de Dieu que le peché) seroit ce pas le mal-heureusement trahir? seroit-ce pas vendre son Prince que le cõuier en vne maison, où l'on tiẽdroit couuert & caché son capital aduersaire? D'auantage ce seroit aller a poinct nõmé contre la signification mesme & effet de ce Sacremẽt, veu que c'est le Sacremẽt d'vnion & de cõcorde, & que l'hõme en sa cheute est entieremẽt des-vny & des accordant a son createur, Puis qu'il n'est pas bien auec luy, & qu'il luy est en haine, il seroit tres mal-cõseillé de l'appeller

chez soy auec tant de force & tant de puissance: de mesmes que ce ne seroit pas raison qu'vn homme auant le baptesme & encores en sa premiere & originelle courruption reçeust ce Sacrement, aussi ne seroit-ce pas raison qu'il le reçeust apres le baptesme, sans estre releué premierement de sa cheute seconde. Parquoy ce Sacrement de penitence doit preceder celuy de l'eucharistie. Au demeurant attendu que la purgation se fait par la chaleur & par le feu, que c'est à la chaleur & au feu spirituel, qui est l'amour, de purger nostre ame, & deffacer les taches spirituelles qui sont en elle, puis que, comme nous venons de dire, le Sacrement de penitence laisse encor en nous quelques reliques de peché, à sçauoir des inclinations & dispositions vicieuses qui offusquent aucunement nostre ame, & l'empeschent de ioindre Iesus Christ de si pres comme elle deuroit: & aussi puis que le Sacrement de l'eucharistie est le Sacrement d'amour, que c'est le soufflet qui enflamme en nous la charité, & qui allume ce feu spirituel & l'embrase en nos ames, il sera tres-à propos pour nous nettoyer & purifier de tout ce reste d'ordures & pour brusler & consommer ces excremens qui nous possedent encores. Comme c'est sa charge de nous enluminer & esclairer à la vertu, aussi le deuons-nous prendre pour nous oster ces reliques de peché, & pour changer en leur contraire ces inclinations & dispositions vicieuses, qui nous restent. Attendu que c'est a ce Sacrement de nous vnir de plus en plus & incorporer à Iesus Christ, & de nous appliquer par conse-

La purgation de nostre ame se fait par la chaleur.

quent plus & plus de merite de sa mort à la descharge de nos pechez, il parfera certainemẽt en nous tout ce que la penitence y aura laissé d'imparfait, il acheura de nous purger & nous remettre de tout poinct en l'estat que nous auions prins par le baptesme. La penitence & l'euchatistie font en la seconde cheute ce que le baptesme a fait en la premiere: parquoy estãs subiets à faillir souuent & a retomber au peché mortel, nous deuons-nous exercer continuellement en ces deux Sacremens. Par la penitence nous pouuons nous releuer & remettre aussi souuent que nous serons tombez, recouurer nostre vie perduë & l'amitié de Dieu: & par l'euchatistie nous pouuons reprendre vigueur & nos forces spirituelles. Ce sont les deux Sacremens souuent reiterables, car le baptesme ne peut estre prins qu'vne fois: & de mesme qu'vn homme n'a esté creé qu'vn coup, n'a esté engendré qu'vn coup & non deux, aussi ne doit il estre regeneré qu'vn coup: par ce principalement qu'en ceste regeneration il reçoit en son ame l'image ou charactere de Iesus Christ perpetuel & ineffaçable, qui fait ce Sacrement non reiterable. Ainsi ces deux autres ensemble supléent sa charge & sa place, de sorte que tout ainsi que qui se mourroit soudain apres le baptesme s'en voleroit tout droit à la vie eternelle, aussi qui s'exerceroit en ces deux autres Sacremens se purifieroit de sorte qu'il passeroit sans peine au royaume celeste.

L'euchaistie parfait l'imperfection de la penitence.

Penitence & l'euchaistie, Sacremens reiterables.

Des tribulations & afflictions corporelles, & comme elles seruent à purger l'ame du Chrestien, & à la ioindre à Iesus Christ.

Chap. CCXCIX.

NOus auons appris que le Sacrement de penitence laisse en nostre ame les reliques du peché & des inclinations & dispositions vicieuses, qui l'appliquent aux choses corporelles & delectations mondaines & la destournét & empeschent de la parfaite societé de Iesus Christ, combatant par consequent son vray bien & sa vie qui en depend, cõme son mal & sa mort depend de son vniõ & amour desreiglee enuers les choses creées. Pl⁹ vne ame s'vnist à Iesus Christ, mieux elle en vaut, plus elle s'vnist à la chair & à la creature, plus elle s'infecte, s'entache, peche & offense: parquoy tout ce qui la retire des plaisirs du monde, de la chair & d'vne affection vicieuse & extraordinaire aux choses creées sert à la purger, mondifier & releuer. D'autant qu'elle ne faut que lors, qu'oublieuse du createur, elle s'adonne trop aux creatures, & s'y agrée outre mesure, tout ce qui sert a luy faire perdre ce ply, sert à la redresser: & par ce que les tribulations, afflictions & peines corporelles destournent singulierement l'ame des voluptez de la chair & de l'esioüissance mondaine, il s'ensuit qu'elles sont tres-commodes à la purger & nettoyer des restes du peché, qui sont en elle. D'vn costé la peine & les maux, qui desgoustent l'ame de ses vains desirs, & de l'autre la saincte amour, qui l'attache à Iesus Christ moyennent sa repa-

Tribulations sont profitables au pecheur

ration & sa guerison : car sentant la desolation, la tristesse, le trouble & le desordre de la chair & du monde, & n'y trouuant aucune ioye ni delectation solide, elle en retire son cœur, & resueille tout d'vn train, esmeut & enflamme la partie amoureuse qui est en elle, par où elle se reiette & reprend à Iesus Christ, se viuifie, & fortifie, & se descharge par consequent & despoüille de toutes ses inclinations, propensions & dispositions vicieuses qui l'empeschoient d'embrasser estroitement & à son aise son redempteur & sauueur. Ainsi la tribulation est à l'ame, comme vn marteau qui la frappe & pousse à force dans Iesus Christ, & qui en la battant la fourbist & desroüille. La tribulatiō c'est la fournaise auec ses soufflets, l'amour de Iesus Christ, c'est le brasier allumé au foyer de ceste fournaise : là est l'ame réchauffée, cuite & recuite iusques à sa parfaite purgation & deschargee de tous les excremens du vice & de toute infection acquise de l'amour de la chair & du monde. Iointe qu'elle est à Iesus Christ & vnie à luy parfaitement & de tout point, il ne luy reste nulle tache & ordure, car Iesus Christ est de soy-mesme vn feu inextinguible, diuin, purifiant, mondifiant & attractif. Mais il semble que l'amour ne suffise pas à conduire ceste conionction, car l'ame prouueuë du liberal arbitre n'est pas contrainte si elle ne veut, de se desprendre des delectations charnelles & du monde, & de se rallier à son redempteur : parquoy à raison de ceste sienne liberté la tribulation y est encores necessaire pour l'esmouuoir & acheminer,

Tribulations comparees au marteau.

Fournaise à recuire l'ame.

Autre argument du profit de la tribulation.

& pour occasionner sa conuersion & sa retraite vers Iesus Christ, veu qu'autrement à peine se pourroient deffaire les nœuds dont les plaisirs corporels lient l'ame à la chair. Et si la tribulation n'est pas seulement necessaire pour la mettre en ce trin, mais en outre pour l'y conseruer, pour la tenir continuellement diuertie des choses de ça bas & empeschee à celles d'enhaut, & pour garde inuiolable sa saincte vnion & conionction. Voila comment en toutes façons le Chrestien à besoin de la tribulation, soit qu'il soit purgé, soit qu'il ne le soit pas: elle est certainement si bonne, si vtile, si commode & si medecinalle, que sans elle nul ne se peut par amour ioindre à Iesus Christ comme il doit. Parquoy tout ainsi que Dieu a ordonné les Sacremens pour nostre salut, aussi a-il ordonné les afflictions: comme les Sacremens sont necessaires, aussi sont les afflictions necessaires, & aussi long temps que dureront les Sacremens, aussi long temps dureront les afflictions: il faut qu'elles nous accompagnent tousiours, il faut que ceste fournaise & braise cuisante nous espure sans cesse, puis que ceste demeure au mõde n'est au Chrestien qu'vne preparation à vne plus saincte & meilleure vie. Iesus Christ parfait le salut de nos ames tant par les afflictions que par les Sacremens: autant necessaire est il au Chrestien de souffrir l'vn, que de receuoir l'autre: quiconque refuse les tribulations se separe de Dieu, elle se multiplient à mesure que se multiplient les pechez, car à plus grande repletion plus grande purgation. D'autant que

Afflictions ordonnees de Dieu ainsi que les Sacremens.

Peine volontaire est satis-factoire.

la tribulation c'eſt peine, elle eſt ſatisfactoire pour les pechez & pour la coulpe, ſi elle eſt ſouf ferte volontairemēt : car toute peine volontaire eſt meritoire & ſatisfactoire. L'hōme releué de la ſeconde cheute par le Sacrement de penitence reſte obligé à la peine temporelle ſelon la grandeur & qualité de ſa faute : ſouffrant donc volontairement la tribulation & l'affliction tēporelle & corporelle, à meſure qu'il en ſouffre, à meſme meſure ſatisfait-il pour ſa faute: & celuy-meſme qui ne ſeroit point obligé à la peine temporelle, ſouſtenātvolontairemēt & au nom de IeſusChriſt la tribulation, augmenteroit en ſoy le merite & la grace. Ainſi la tribulation eſt bonne & à purger nos ames, & à ſatisfaire pour nos debtes, & à augmenter nos merites, & à lier & vnir eſtroitement l'ame à IeſusChriſt, & à la ſeparer & eſlongner du tout des plaiſirs corporels & charnels, qui la corrompent, & qui la tuent. La tribulation eſt donc choſe tres-aimable à tout homme Chreſtien.

Si l'ame apres le Sacremēt de penitēce ſort du corps auec les traces du peché & ſans auoir parfaitemēt ſatisfait pour ſes fautes il faut qu'elle ſoit logee en quelque lieu d'où elle ne bouge iuſques a ce qu'elle ſoit entierement purgee, & ſa coulpe du tout ſatisfaite.

CHAP. CCC.

ET d'autant que l'ame peut ſortir de ſon corps non encores purgee de ſes reliques *L'ame peut ſortir du*

crrps nõ du tout purgee des reliques de peché. du peché que ie viens de dire, qui demeurent en nous apres le Sacrement de penitence, & non encores absoulte des peines deuës à sa coulpe, d'où il aduient qu'elle ne se peut par amour reioindre parfaitement à Iesus-Christ: car pour ce faire, il faut qu'elle n'ait rien d'estranger, il faut qu'elle soit toute telle, qu'elle partit de la main de Dieu en sa creation, sans macule, sans infection & sans aucune mauuaise inclination : il luy reste de se purger & de se descharger auant, de tout ce qu'elle s'est acquis par la vicieuse conuersation des creatures depuis le iour de sa naissance iusques au iour de son partement. Attendu qu'aymant la chair & les choses corporelles d'vne amour desordõnee & desreiglee, elle s'est elle-mesme imbuë & enyuree de ceste affectiõ & de ce plaisir, il est necessaire, auãt qu'elle entre en la derniere & plus priuee societé de sõ createur, qu'elle en soit nettoyee d'vne purificatiõ entiere & tres-accõplie. Et veu que (cõme i'ay monstré) chaque coulpe demande son entier chastiment, l'ame, non absoulte de ses pechez, en doit porter la punition selon leur exigence: la iustice de Dieu requiert cela d'elle auant qu'elle se reioigne à Iesus Christ, & ne peut permettre qu'elle se sauue sans satisfaire. Or l'ame sortant de ce corps part de la court de la misericorde de Dieu, pour entrer en la court de la pure iustice, où elle doit estre iugee & punie à la rigueur souueraine du droit : il n'est rien plus extréme que la iustice diuine, ny ne peut estre rien imaginé de plus grand. Vn tres-iuste iuge a tresfort en hai-

Iustice de Dieu est extréme.

ne l'iniustice, & la doit par consequent tres-aigrement punir : parquoy les mesfaits qu'apres ceste vie Dieu punist, il les punist d'vne rigueur, d'vne seuerité & d'vne punition si aspre, qu'il n'est pas en nous d'en conceuoir de pareille: L'ame dōc qui n'aura pas souffert en sō corps, pendant qu'elle estoit en la court de misericorde, les peines deuës à son demerite, les souffrira apres ceste vie extrémes & incomprehensibles, à ceste cause tant pour la purgation que pour la punition non eternelle mais temporelle de nos ames, il est besoin qu'il y ait vn lieu assigné punitif & purgatoire. Et comme en ce monde & en nos corps les ames se purgent par affliction iointe à l'amour de Iesus-Christ, il faut tout de mesme que l'amour de Iesus Christ estant en l'ame & la tribulation ensemble la purge des restes de ses pechez : pourtant est-il necessaire qu'il y ait quelque chose affligeãte & doloreuse, par le moyen de laquelle l'ame sente, autant de desplaisir & de peine qu'elle a pris de plaisir & de contentement à faillir, & qui entre aussi auant en ses moëles & en ses entrailles, qu'y estoit entree l'affection des choses terriennes. Aussi veu que la purgation se fait par son contraire, & que l'ame n'a besoin d'estre purgee que de l'amour des choses mondaines & corporelles, qui s'estoient logees en elles par le plaisir, car c'est cet amour estranger qui l'a rēduë dissemblable a son createur, plus auant sera-il enraciné en elle, auec plus de desplaisance & mal-aisance en sera-il chassé, & chassé à cōtrepoil par les aigres poin-

Il faut que en l'autre monde il y ait vne peine purgeante.

ctures d'vn instrument materiel & corporel: Que ceste punition se doiue faire par vn feu materiel, ie l'ay prouué là où i'ay parlé de l'eternelle iustice. L'amour donc de IesusChrist logé en nostre ame, secouru & esueillé par l'affliction & tribulation de ceste cuisson sensible & douloureuse l'espurera & deschargera, comme le feu fait l'or, & la purgation parfaite la voila deliuree de tout sentiment de douleur, comme n'ayant plus rien en soy à quoy le fait corporel se puisse prendre. Il vaut mieux à l'homme se nettoyer en ce monde, & soustenir durant sa vie la peine deuë à ses pechez, qu'attendre d'en estre nettoyé ailleurs, & chastié par la souueraine rigueur de la iustice diuine est necessaire que ses fautes soient punies ou icy volontairement par la penitence, par les Sacremens & par les tribulations, ou ailleurs par la iustice de Dieu: nul peché ne s'en va sans sa peine, il est ou eternellement ou temporellement puny: eternellement en enfer, temporellement en ce monde ou en purgatoire. Nous portons sans doute la punition merite par nos fautes commises depuis le baptesme, mais autrement en ce monde & autrement en l'autre. Au reste aux ames qui s'enuollent d'icy chargees des reliques du peché, les mesmes choses seruent ailleurs qui leur seruoient pardeça: ce qui se fait par les viuans en leur faueur satisfait pour elles, & contente leur iuge, non tant toutesfois que si pendát leur vie elles l'eussent fait elles-mesmes: elles sont encores par delà membres de IesusChrist, & peuuent rece-

Toutes fautes sont punies.

Prieres pour les morts.

uoir l'influence de ſa paſſion & de ſes autres membres, les Chreſtiens viuans ne ſont qu'vn corps auec elles, duquel Ieſus Chriſt eſt le chef. Ainſi ce n'eſt pas merueilles s'ils ſe peuuent entre aider les vns les autres, & ſi les viuãs peuuẽt ſatisfaire pour le peché de leurs amys decedez, faiſant en leur deſcharge les choſes propres & ordonnees pour la ſatisfaction: cela ne deroge aucunement à la iuſtice diuine. Biẽ que les ames qui ſont en cet eſtat ne ſe puiſſent pas aider elles-meſmes, toutes-fois elles peuuent eſtre aydees par les autres, & leurs debtes peuuent eſtre payees par leurs amis: car bien qu'elles ſoiẽt punies par la iuſtice de Dieu, elles ſont toutesfois en ſon amitié & bien-veillance, en maniere qu'il accepte aggreablement ce qui ſe fait pour elles, & le prend en decharge de leur obligation.

Des choſes incitatiues à penitence.

Chap. CCCI.

ATtendu que l'homme tombé apres le bapteſme ne ſe peut ſauuer que par la penitẽce, & que le priuilege de ſa liberté garde qu'il n'y puiſſe eſtre pouſſé par contrainte (de vray auſſi eſt elle de ſoy fruſtratoire, ſi elle n'eſt volontaire: & plus allegrement & franchement on y court, mieux elle en vaut) il nous eſt commode & proffitable d'aſſembler en vn toutes les choſes qui nous y peuuent induire & acheminer, car quant au peché il nous en deſtourne

Penitence doit eſtre volõtaire.

tant qu'il peut, & l'euite de toute sa force cōme l'escueil de son naufrage. Premierement nous y pouuons estre esmeus par la consideration de ce qu'elle est tres-aggreable à nostre createur: nostre createur, n'aiāt rien en haine, n'ayāt rien qui lui soit rebelle & cōtraire que le peché, sçait necessairemēt bō gré à celuy d'ētre nous qui de cœur, de bouche & d'œuure le guerroye cōme nous sçauons bon gré à ceux qui nous défont de nos ennemis, & qu'vn Roy reste obligé au gendarme des siens qui luy a tué son capital aduersaire. L'hōme qui armé de penitence va cōbattant le vice à outrāce par ce qu'il est contre Dieu, qui le va en ceste consideration persecutant par tous moyens, se rend necessairement tres-agreable à celuy pour l'honneur duquel il entreprend ceste querelle. Ainsi c'est vn plaisant & acceptable sacrifice à Dieu que la penitence: nul sacrifice ne luy est plus acceptable que celuy que l'homme offre de ses actiōs, & cestuy-cy est le premier qu'il puisse offrir du sien. Quiconque emprunte de Iesus Christ son secours pour vne telle querelle, s'il l'emprunte comme il doit, n'a garde d'estre esconduit de sa requeste: car cōme refuseroit-il de le secourir en vne entreprinse faite contre sa mortelle partie? Voire il l'accommode de son equipage, & l'arme de ses propres armes. Le peché est certainement bien ennemy de Dieu, mais si est-ce que Dieu n'entreprend point de le destruire, si l'homme qui l'a volontairement reçeu, ni consent aussi & ne le veut, il faut qu'il sorte par la mesme voye qu'il est entré, & que nous le met-

Premiere esguillon a penitence.

Penitence aggreable sacrifice a Dieu.

Nostre volōté requise à la destructiō du peché.

tions dehors volontairement,comme volontairement nous le receuſmes: Enquoy faiſant nous n'acquerõs pas ſeulemẽt l'amitié de Dieu mais de tous ſes amis,qui nous ſçauent treſbon gré de ce bel exploict.Si y a-il bien du chois à nous gaigner la bonne grace de Dieu & des ſiens:ou à no⁹ maintenir encelledu peché:c'eſt toute laydeur, deformité, horreur & malencõtre que le peché,& au rebours Dieu eſt toute beauté, toute bonté & tout bon encontre. La penitẽce plaiſt encores a Dieu en ce qu'elle remet & reſtabliſt l'hõme qui s'eſtoit eternellement perdu de ſoy-meſme, & il s'eſioüit de veoir en bon train ſa facture & ſa creature:tous ceux de ſa ſuitte en ſont auſſi bien aiſes, d'autãt qu'ils ſont bons, & que toutes choſes bonnes leur plaiſent,comme au diable & aux mauuais plaiſent, toutes les mauuaiſes: ainſi ce contẽtement & de Ieſus Chriſt & de ſes membres nous doit ſeruir d'eſperon à nous piquer à penitẽce. D'auantage ce qui nous y doit encores conuier c'eſt la preſence de Dieu,il voit tout par tout au dedans de nous,il voit noſtre volonté, & comme nous courons, recelons & fauoriſons ſa mortelle partie,que nous auõs volontairement logee, & logee au plus bel endroit de chez nous, ains de chez luy pluſtoſt:car à la verité & de toute raiſon le cœur de l'homme eſt la vraye habitation & vray domicile de Dieu:il voit,qui pis eſt,que nous luy auons engendré ce ſien ennemy, & que nous le nourriſſons, multiplions & aggrandiſſons ſans ceſſe,Ce n'eſt pas peu de choſe que ſe partialiſer pour l'ennemy de no-

Second eſguillon de penitence.

ſtre createur, de noſtre redempteur & de noſtre iuge à ſa veuë & en ſa preſence. Qui ſeroit ſi oſé de retirer au ſçeu du Roy ſon aduerſaire? ſeroit-ce pas luy faire vne euidente iniure? ſeroit-ce pas meriter vne tres-aigre vẽgeãce? Qui ſeroit ſi oſé d'auoir ſeulement propſé & deliberé de retirer l'ennemy de ſon Prince, ſi le Prince deuoit eſtre aduerty d'vne telle deliberation? & qui voudroit ſe preſenter à ſon maiſtre, duquel il tireroit ſa vie, ſes gages & tout ſon bien, portant notoirement & eſpouſant le fait de ſon ennemy capital & iuré? L'homme qui ſe ſçait loger en ſon cœur la partie de ſon facteur, qui ſçait ſon facteur en eſtre aduerty, doit-il pas viure en merueilleuſe crainte & deſtreſſe? Que pouuons nous dire de luy? ſi ce n'eſt qu'il eſtime Dieu ou impuiſſant, ou ignorant, ou groſſier & nonchalant de ſes affaires. N'a-il pas peur, s'il ne la chaſſe ſoudain, que Dieu monſtre ſur luy ſa iuſtice, ſa vengeance & ſa toute puiſſance, & qu'il abiſme ſur le champ au profond des enfers & luy & ceſte ſienne partie? A la verité c'eſt miracle qu'il ne le fait, c'eſt miracle comme il ſouſtient ſi long temps ſon indignation, & qu'il ſouffre ſon ennemy viure & brauer en ſa preſence. Si nous ne recognoiſſons cela, ſi nous ne conceuons l'horreur de ce danger auquel nous ſommes, il faut confeſſer que nous ſommes entierement priuez d'entendement & de raiſon: & pouuons hardiment faire noſtre compte d'eſtre traictez en furieux & temerairement inſenſez au iour de ſa ſaincte vengeance. C'eſt vne bonté indicible & ineffable de Dieu, gardant & defendant

Le pecheur doit viure en merueilleuſe crainte.

des prinſes

des prinſes du diable les fauteurs meſmes de ſon ennemy, deſobeïſſans & rebelles. Eſt-il immenſité de benignité comparable à celle-là: elle nous fait voir à l'œil qu'il ne demande nullement noſtre ruine, qu'il nous attend & noſtre conuerſion pour nous ſauuer, & temporiſant nous conuie & rappelle à la penitence. D'où nous pouuons tirer encor vne autre conſideration, c'eſt que ceſte ſienne lentitude, moleſſe & peſanteur à la vengeance augmente en nous de plus en plus l'ingratitude, & rend noſtre felonnie contumace & peruerſité d'autãt plus odieuſe & plus puniſſable. Fuyons donc à toute bride ce peril, auquel il nous va non de ceſte vie ſeulement, ains de la vie immortelle de noſtre corps & de noſtre ame, & courons alaigrement embraſſer la penitence noſtre ſauuegarde & ſeure defenſe. Nous y pouuons encores eſtre incitez par la iuſte punition qui ſuit le peché. Il a eſté monſtré par ci deuant, & eſt neceſſairement vray, que toutes les actions, paroles & cogitations de l'homme doiuent eſtre iugees, & receuoir le bien ou le mal en recompenſe: toutes les mauuaiſes ſeront neceſſairement punies, il eſt impoſſible qu'elles s'en aillent ſans leur ſalaire competant: ainſi elles ſont deuëment chaſtiees ou en ce monde ou en l'autre. Dieu à ordonné qu'elles le fuſſent en ce monde par la penitence, & a eſtably notamment pour cet effet des iuges ſes lieutenans, qui iugent ici, corrigẽt & puniſſent les fautes, à ce que reſeruees au iugement de l'autre monde, elles n'en encourent vne peine eternelle. Si l'homme ne fait en ceſte

La longanimite de Dieu augmente noſtre demerite.

Tiers eguillon à penitence

vie la penitẽce, & ne met ordre à passer ses fautes par la balãce de la iustice d'icy, qu'il s'attende d'en estre ailleurs immortellement puni: & de qu'elle digestion soit ceste punitiõ, de quel goust & de combien mal plaisantes circonstãces, ie le monstré suffisamment en son lieu: qu'il choisisse dõc bien plustost la penitence, & s'il ne veut venir à l'exacte & rigoureux iugement de l'autre mõde, qu'il se presente au iugement secret & volontaire deuant le iuge ordõné de Dieu, qu'il luy confesse ses fautes, qu'il s'accuse en sa presẽce, & qu'il se defere à luy en verité & bonne conscience: ainsi eschappera il la damnation eternelle. L'autre incitatiõ que nous auõs à la penitence c'est la certitude infaillible de la mort & la douteuse incertitude de son heure: il n'est en la puissance d'aucun d'alonger sa vie d'vne minute, car elle est entre les mains & au maniment d'autruy. Si nous sommes donc si ignorans de l'heure qu'il nous faut partir, comme oson-nous nous tenir en ce danger d'encourir la peine & tristesse infinie? que ne l'euiton-nous, & ne nous en sauuons, mesme ayans en main vn si aise moyẽ de ce faire? La penitence cõsiste au vouloir & au parler, & qu'est il plus aisé que parler & vouloir? quelle difficulté y a-il en cela? & quel trauail? voulant & parlant deuant le iuge l'homme destruit le peché, & eschappe la peine eternelle & la tristesse qui n'a point de fin. C'est vne tres-sotte & dangereuse temerité que s'arrester volontairemẽt en vne desmarche si des-aduantageuse & si hazardeuse, c'est vne inconsideration éceruellee de se

Il vaut mieux faire penitence en ce monde que d'attendre apres la mort.

Quart eguillon à penitence.

tenir en vn estat si perilleux qu'il est impossible de plus, ayans moyen de l'euiter d'vne pareille facilité & bien aysance. Nous y deuons encores plus estre poussez par le sang de Iesus Christ respandu pour nostre salut: ce diuin & sacré sang surpasse de bien loin, comme nous auons dit, & la grandeur & la multitude de tous les pechez, il appelle les pecheurs, afin qu'ils viennent à luy receuoir par la voye de penitēce sa vertu & son influence: il crie qu'il n'est versé que pour nous lauer & purger. Qui le mesprise en ce monde, qui dedaigne, pendant qu'il est en ceste vie, de s'aller oindre & nettoyer d'vne si salutaire & si precieuse liqueur, merite tres-iustement estre damné: & plus le Chrestien, pour en auoir esté si cherement rachepté. Quiconque veut donc euiter les peines eternelles, & s'acquerir la beatitude celeste, pendant qu'il est ici, & qu'il en a le loisir, qu'il coure à ce fructueux Sacrement de penitence, que par son moyen & secours durant son opportunité il déchasse de sa cōpagnie l'ennemy mortel & de soy & de son createur & de toutes les creatures, qu'il garde bien que le peché ce vilain & dangereux hoste ne se trouue chez luy à l'heure de sa mort, car sans doute il l'emporteroit dans le feu & dans la peine eternelle. Si l'homme ne peut endurer en son voisinage, en son iardin, en sa maison ou en sa chambre son aduersaire, ni le souffrir, comme supporte-il cestui-cy, qui l'est encores de son createur, & de tout le monde? Comme est-il si fol de le loger en son cœur? & non loger seulement, mais si long temps l'entretenir & nourrir? car il le lo-

Cinquiesme eguillō à penitēce.

Folie de ceux qui s'endormēt en leur peché.

ge, entretient & nourrist aussi long temps qu'il ne le hait point, & qu'il ne la chasse. Comme peut il estre pipé de l'amour d'vne chose qui luy apporte tous les plus grands maux qui puissent estre, & qui luy fait perdre autant de biens? Comme peut-il aimer la chose pour laquelle il a fallu que Dieu son createur s'incarnast & mourust d'vne mort tres-honteuse? Comme se peut-il souffrir ord, salle & mauuais, qui n'en peut souffrir aucune autre chose des siennes: Il veut son habillement, sa femme, ses enfans, sa maison bonne, nette & propre, & ne se met pas en train de l'estre luy-mesme, qui s'en peut rendre plus aisément que rien du reste. Si vn tel homme est condamné, ne le sera il pas tres-iustement, mesprisant son salut & le sang de Iesus Christ, fils de Dieu? refusant le fruict de sa mort, & l'estimant de neant soucieux des biens vils, terriens, transitoires & estrangers, & nonchallant des biens de haut pris, celestes, eternels & domestiques? Que peut-il estre plus messeant & plus laid que de voir l'homme garny d'vne ame raisonnable & immortelle appuyer son esperance, & fonder ses biens en choses terrestres, mortelles, caducques & corruptibles? Sera il pas chastié par son iuste merite, ayant esté si songneux des choses estrangeres & hors de soy & s'estant laissé perdre & aneantir au dedans? ayant esté si diligent à reparer l'exterieur, & abandonnant l'interieur, & le laissant aller en ruine? embelissant l'escorce, & corrompant la chair & la moelle? reiglãt, disposant par ordre & corrigeãt les defaux des autres choses desreiglé,

Cõtre ceux qui laissent Dieu pour les choses terriennes.

desordonné & deffaillant en luy mesme? ostát & diminuát les ordures & imperfectiõs d'ailleurs, & aggrádissant & augmẽtant les siennes? Demádant qu'on luy paye ce qu'on luy doit, & qu'on luy face iustice, & ne se payant ni ne se la faisant à soy-mesme? Demandant que tout luy proffite & que rien ne luy nuise, & ne se profitant pas à soy, ainsse nuisant continuellement, & poursuiuant sa perte & sa ruine? autant soigneux de cognoistre & entendre les autres choses hors de soy, que negligent & curieux de se cognoistre luy-mesme, luy pour lequel tout le reste est produit? Qu'il pense tout ainsi qu'il vse des choses qui luy sont subietes, & comme il met au feu les inutiles, & iettes hors de sa maison, & loin de sa veuë les puantes, laides & infectes, qu'aussi fera Dieu, qui est au dessus de luy, le mettant au feu, & s'eslongnant infiniment de sa compagnie & de sa presence, s'il le trouue corrompu & inutile. Ce mesme goust que nous auons de souhaiter tout ce qui est nostre & autour de nous entier, propre, net & commode à quelque seruice est aussi en nostre Seigneur: voire il est en luy plus pur & plus exquis, d'autant qu'en toutes choses il nous surpasse: & si la netteté, pureté & mondices, qu'il demande, doiuent estre aussi à mesme raison plus parfaites & plus excellentes. Courons donc à la penitence, purifions nous & nous y lauons de nos fautes: afin que ceste purgation & netteté nous rende dignes & commodes à la societé de nostre createur, qui ne veut rien de si net que nostre conscience, sa propre habitation & demeure. Tremblons à la crainte de bien

Dieu aime les choses nettes propres & de quelque seruice.

Conscience maison de Dieu.

horrible sentence, qui doit estre prononcee cõtre les infects & immondes, qui seront renuoyez à la societé & conuersation eternelle des esprits de mesme eux, laids & difformes, & desquels le seul regard est plus espouuantable que tous les maux de ce monde.

De l'extreme Onction cinquiesme Sacrement.

Chap. CCCII.

Comment l'ame acquiert la vie eternelle.

NOus auons tous a mourir & à laisser ceste vie: & d'autant que nostre ame est ordonnee pour paruenir finalement à la gloire eternelle, qu'elle acquiert aymant Dieu de tout son cœur, se ioignant à luy d'vne entiere volonté & s'eslongnant de tout point du mal & de l'amour desordonnee: & qu'il est impossible pendant sa societé corporelle que la chair ne l'incline souuẽt & ne l'attire à son party, d'où elle demeure, vueille ou non, chargee de beaucoup de pechez veniels, & aucunement entachee & empeschee de pouuoir remonter a son createur & se rallier à luy d'vne entiere affection: ayant à passer d'vn estat à autre & aller par consequent ou en paradis ou en purgatoire, elle à besoin d'vn nouuel appuy & d'vne nouuelle vigueur, qui resuscite & renouuelle la braise languissante de son amour, vnique moyen de sa reunion & racointance: elle à besoin d'vne nouuelle grace & faueur, qui l'emporte sur les ailes de sa deuotion heureusement & promptement contremont, & qui l'esleue à son createur, d'vne roide & viste secousse. Il faut à celles mesmes qui ti-

rent vers le purgatoire vn renfort de nouueau secours, pour leur faciliter & biẽaiser ceste bruslante & cuisante purificatiõ, qu'elles ont à souffrir. Il y a deux choses qui peuuent accrocher nostre ame, la retarder & arrester en ce voyage, vn engourdissement & foiblesse que le peché mortel laisse en elle, car il luy demeure de ce fascheux & pesant fardeau encores apres qu'elle en est deschargee vn estonnement & eslourdissement spirituel, tout ainsi qu'à ceux qu'vne forte fieure vient de laisser. Elle est aussi pressee contre-bas & aucunement retiree de Dieu par les pechez veniels & leur suite, car toute façon de coulpe des-accompagne plus ou moins l'ame de son createur : la mortelle l'en diuise entierement, la venielle refroidist quelque peu & atiedist l'affection, seule cause de ceste cousture & alliance. Pour rendre donc à l'ame son allegresse au desloger, pour luy rendre son vol entier & dispost, il l'a faut mettre à deliure de toute espece de coulpe : & d'autant que les Sacremens visibles sont les moyens ordonnez pour la reformer, fortifier, nourrir, purger & fournir de la grace diuine, le Sacrement de l'extreme onction à esté inuenté, institué à ce qu'il la parface, guerisse & nettoye de toute tache & infirmité spirituelle, & auquel elle reçoiue pardon du peché veniel, non quant à la peine, mais quãt à la coulpe : & ce afin que deschargee & desempestree de toutes ces façons d'empeschemens, qui entrauent ses pas, & qui la desbauchent de sa naturelle allegresse, elle puisse, esbrãslee viuement par sa deuotion, s'en voller dispose & le-

Deux choses qui alongent le chemin de purgatoire.

Tout peché recule l'homme de Dieu.

Cause finale de l'extreme onction.

gere vers le ciel, & d'vne gaillarde saillie se pousser contre mont & arriuer à la vie eternelle. Or ce Sacrement se donne à la mode d'vn medicament corporel, tout ainsi que le baptesme à la mode d'vne corporelle ablution : Et comme és autres le visible signifie l'inuisible, & ce que nous voyons exterieurement nous apprend ce qui se fait interieurement en nostre ame, aussi est-il en cestui-ci : ce que s'y voit & qui s'y fait au dehors c'est l'onction d'vn huile consacré, qui s'applique à la façon d'vne autre medecine en sept parties de nostre corps certaines & determinees, aux yeux, aux oreilles, aux nez, aux mains, aux léures, aux pieds & aux reins, y adioustant des mots de supplication & de priere. Au reste il ne se donne qu'aux personnes qui sont en aage, & qui le demandent, & ne se donne qu'au danger de la mort. Voyons à ceste heure comme ce visible se proportionne à l'inuisible, puis qu'il faut necessairement qu'ils se rapportẽt l'vn à l'autre. Ce que nous voyons qu'en mode d'vn huile corporelle naturellemẽt commode à la guerison des playes on frotte & oinct quelques parties de nostre corps, c'est signe qu'au dedans nostre ame est aussi pensee de ses imperfections par la grace de Dieu, & renduë habile à remonter plus promptement au ciel. Et d'autant qu'elle à acquis en ce corps des infirmitez spirituelles & pechés veniels, specialement par ces sept endroits, on les oinct pour signifier que l'ame s'en va en estre purgee, & que elle se dispose par ce Sacremẽt à vne santé pleine & entiere. L'huile nous demonstre que, cõ-

Sept lieux où s'applique l'extreme onction.

Comment l'inuisible de l'onction & le visible se rapportent l'vn & l'autre.

me il est linitif & abstercif, aussi nostre consciẽce par ce Sacremẽt se nettoye doucement & se purge de toute infection de la coulpe: & ny adiouste-l'on pas du basme comme en la cõfirmatiõ, car là on veut armer & fortifier le Chrestiẽ à vne guerre publique & le rendre propre à la conuersation des hommes, où la douce senteur de la bonne renommee est requise qui est signifiee par le basme: mais en ce deslogement & issuë il suffit que la conscience soit nettoyee & mondifiee, & l'huile simple represente la pureté & la netteté, suiuant laquelle nous auons à estre iugez par le iuge celeste. D'auantage il se fait ici vne guerison souslevant l'ame en haut & la conuertissant à son createur: & pource on ne la donne point aux enfans, qui ne faillent point de ce peché, & qui n'ont encores point de deuotion, qui les peust ainsi enleuer. On ne le donne aussi qu'a ceux qui le demandent, par ce que la deuotion en est la principalle partie: Il ne se presente qu'aux malades, d'autant qu'il se presẽte en maniere de medecine corporelle, qui signifie la guerison spirituelle : s'il n'y auoit infirmité au corps, il n'y auroit point d'entiere correspõdãce. Et bien q̃ par telle onctiõ le corps ne se medecine pas, ce n'est pas à dire q̃ le signe visible soit faux ou mal accordãt: car il n'est pas appliqué pour guerir le corps, ains pour nous signifier seulement la guerison spirituelle, qui se fait au dedans, & que tout ainsi qu'on oinct d'huyle vne chair malade, aussi oinct Iesus Christ de sa grace nostre ame infirme & debile. Ce qui y est signifié y aduient tousiours, mais la

Pourquoy on n'adiouste du basme à l'extresme onction.

Pourquoy l'extreme onction, ne se baille aux enfans qu'a ceux qui la demandent & qu'aux malades.

Extreme onction quelquefois vtiable au corps mesme.

guerison corporelle n'y aduiẽt que par accidẽt. Attendu que ce Sacrement se fait pour esleuer l'ame à Dieu par zelle & par deuotion, en quoy elle se fortifie, s'allege, s'esioüist & se calme : il aduient que le corps sent aussi quelque repos & descharge de ses maux, d'autant qu'il depend de l'ame, & que le plus souuent la guerison d'elle luy apporte la sienne : de maniere que bien que la fin principale de l'extréme onction ne soit pas de guerir les infirmitez corporelles, mais les infirmitez seulement du peché veniel (car quant au peché mortel c'est plustost mort que maladie, & par consequent la penitẽce qui l'efface se doit plustost dire resusciter que guerir) si est-ce toutesfois que, quãd il est expedient au malade d'alonger sa vie pour augmenter ses merites, elle sert par accident pour soulager & medeciner le corps, medecinant l'ame, la ramenant au bien & eslongnant du mal: car comme l'ame desolee & attristee deseiche & cõsomme le corps, aussi elle l'amende & viuifie, purifiee & satisfaite. Il y à bien grande difference entre ce Sacrement & celuy de la confirmation, bien qu'il y ait de l'onction & en l'vn & en l'autre, car celuy de la confirmation prepare & dispose l'ame pour mieux combattre ses ennemis visibles en vne guerre publique & descouuerte, & cestuy-cy ne la dispose & prepare qu'a passer plus aisément & s'en voler au royaume celeste, l'armant aussi contre les diables ses ennemis spirituels & inuisibles. L'autre se fait de basme meslé à l'huile, & cestuy-cy d'huile simple sans meslange: l'autre s'applique au front, & cestuy-

Difference de la confirmation & de l'extreme onction.

cy en sept certaines parties de nostre corps: l'autre se distribue durant la santé, & cestuy-cy durant la maladie: l'autre se dõne & aux enfans & aux personnes d'aage, & cestuy-cy ne se donne point aux enfans, ains seulement à ceux qui sont en aage: en l'autre il y a des paroles indicatiues & demonstratiues, & icy ce sont paroles requisitoires & supplicatoires. En quoy il differe aussi de tous les autres Sacremens: mais ceste façon de parler luy est plus propre pour diuerses considerations: premierement par ce que celuy qui le reçoit destitué de ses propres forces a besoin de demander secours & aide par priere: secondement que l'ame s'y guerist esleuee par deuotion aux choses spirituelles, propre guerison au peché veniel qui la tiroit contrebas: & il n'est rien qui nous esueille tant à la deuotion que l'oraison & la priere. D'auantage il est dõné aux hommes qui sont prests de se departir des autres Chrestiens, & de s'aller reposer entre les bras de Iesus-Christ: & la façon de recommander à Dieu quelque chose, c'est la priere. Ce n'est pas à dire pourtant que ses poroles n'ayent autant de certitude que les autres, & que ce qui y est signifié ny soit certainement conferé, car il l'est infailliblement, si celuy-mesme qui le reçoit ny donne empeschement par feinte religion & par sa mescreance.

Difference de l'unction & de tous les autres Sacremens.

De l'ordre vi. Sacrement.

Chap. CCCIII.

Nous auons parlé de cinq Sacremẽs ordonnez pour rendre la vie spirituelle à to⁹ hõ-

mes decedez, cheuts & perdus, nous auons mõstré comme le baptesme regenere & releue de la premiere cheute. La confirmation asseure & fortifie au cõbat, l'Eucharisté nourrist, la penitence remet ceux qui sont secondemẽt cheuts. L'extréme onction purge totalement des pechez veniels, prepare & dispose l'homme à passer au Royaume celeste. Puis que ce sont cinq Sacremens necessaires à qui veut estre sauué, au moins les vns totalement necessaires, & les autres vtiles & commodes, si non tousiours necessaires: puis que ce sõt choses desquelles l'hõme tombé ne se peut passer, il s'ensuit qu'il y a quelques hommes enchargez de les distribuer & administrer. Et veu que les Sacremẽs sont de la propre & particuliere institution de Iesus-Christ, qu'ils pendent de luy & qu'ils sont siens, il s'ẽsuit aussi que c'est luy qui a choisi ces hommes & commis à ce faire: car ce seroit cõtre tout ordre & iustice d'ẽtreprendre de gouuerner & mesnager les choses d'autruy, sans son expresse commission & ordonnance: c'est donc vne authorité & puissance qui touche non indifferemment vn chacun, mais signãmẽt certaines personnes esleuees & nõmees par Iesus Christ. Cõme il a estably les Sacremens, aussi a-il estably quelques vns qui en eussent en son nom la distribution & la garde: reste donc qu'ẽ ceste vie nous auõs besoin premieremẽt de la grace, par laquelle nous sommes regenerez & rendus propres à monter au Royaume celeste: & d'autant qu'elle se donne par Sacremens visibles, nous auons besoin secondemẽt de l'authorité & puis-

Sacremens sont de l'expresse institutio de Iesus Christ.

L'administratiõ des Sacremens n'est à tous indifferẽte

ſance de les adminiſtrer:en ces deux pieces cõſiſte l'accompliſſement du ſalut de l'homme. Cõme en noſtre generation il ſe fait vn rẽcontre de Dieu & de l'homme, l'hõme y fourniſsãt du corps & Dieu d'ame, auſſi fait-il en la regeneration des Sacremẽs:l'homme y fourniſt des choſes viſibles & corporelles,& Dieu y infond ſa grace corporelle & inuiſible, l'ame ſe raporte à la grace,& le corps aux choſes viſibles. Cõme en la generation auſſi en la regeneratiõ tout ce qui eſt corporel vient de l'homme,& tout ce qui y eſt ſpirituel viẽt de Dieu. Cõme l'homme s'engẽdre de l'hõme par le miniſtere du corps, & cõme d'vn office ordonné de Dieu, auſſi l'hõme ſe réengendre de l'homme par vn miniſtere corporel & d'vn office ordonné de Dieu. Cõme la puiſsãce de faire le corps a eſté dõnee à l'hõme, & que Dieu s'eſt reſerué de créer l'ame, auſſi luy a eſté donné la puiſſance d'adminiſtrer les Sacremens viſibles,& s'eſt Dieu reſerué d'y mettre ſa grace. Comme la generatiõ qui ſe fait de l'homme par l'homme produit entre nous tous plein de ſemence d'amitié & de conionction, & que nous en ſommes bien plus vnis que ſi chacun partoit entier immediatemẽt de la main de Dieu, de meſme il ſe fait vne tres-eſtroite vnion entre nous de ce que l'hõme regenere inſtrumentalement l'homme, & luy donne ce Sacrement auquel Ieſus-Chriſt luy fourniſt de vie ſpirituelle. Voila comme il eſtoit tres-conuenable que la puiſſance & authorité d'adminiſtrer les Sacremẽs fut communiquee aux hommes.

Ce que Dieu & l'homme fourniſſent es Sacremens.

Comme l'authorité de distribuer les Sacremens engendre de l'ordre entre les Chrestiens, & de la superiorité & inferiorité.

CHAP. CCCIIII.

TOus les Chrestiés membres de Iesus-Christ s'accordent en la receptiõ des Sacremens, car tous en ont besoing, il sont necessaires à tous veu que la vie spirituelle doit estre en to⁹: à ceste cause nous sommes quant à cela tous egaux, & pour ce regard il n'est point de plus grand l'vn que l'autre: mais d'autant, comme ie viens de dire, que l'authorité & puissance de les administrer est commise à quelques vns d'entre nous, qui est vne authorité & puissance de dignité & d'honneur, esleuant ceux a qui elle est attribuee de quelque rang au dessus des autres: tout ainsi que la generation corporelle esleue l'engendrant au dessus de l'engendré, il faut qu'en ceste contemplation il y ait de la difference & de la distinctiõ entre les Chrestiẽs fideles membres de Iesus-Christ. L'ordre est necessaire ou il y a de la superiorité & de l'inferiorité, & pour ceste raison appellons nous ordre ceste authorité & ceste puissance, entant qu'elle cause entre les Chrestiens du plus & du moins en dignité. Comme les Chrestiens sont montez d'vn point au dessus des infideles, ainsi sont montez les Chrestiens ayans ceste charge d'vn point au dessus de ceux qui ne l'ont pas. Il y a entre nous de l'equalité & de la conuenance, de la disparité à raison de ceste conuenance, & equalité: de la superiorité & inferiorité à rai-

Les Sacremens sont necessaires à tous.

Que c'est que l'ordre.

ſon de la diſparité. Celuyqui a puiſſãce & charge de Ieſus-Chriſt a pl⁹ que celuy qui ne l'a pas. Et comme les membres du corps humain conuiennent en la vie & en la chaleur naturelle, de laquelle il viuent, & differẽt auſſi en leurs particuliers offices & charges, de meſme entre les fideles il y a vne conuenance generale quant à la charité, mais diſtinction & difference quant à l'office & à la charge, Et d'autant que telle diſtinction eſt neceſſaire entre les Chreſtiẽs pour viure d'ordre & de meſure, & qu'il faut qu'il y en ait qui prennent les Sacremens & qui ne les donnent pas, ny ne les puiſſent dõner, & qu'elques autres qui les prennent premierement & puis qui ayẽt puiſſance de les dõner aux autres, il s'en faict comme deux parts & comme deux natiõs diuerſes des laics & des clers. La part clericale eſt ſuperieure & plus digne, plus approchante & plus ſemblable à Ieſus-Chriſt, car les clers ayans puiſſance ſe rencontrent en meſme beſongne auec noſtre Seigneur, il dõne la grace inuiſible, & eux ſes miniſtres donnent le Sacrement viſible : parquoy ils ſont coadiuteurs & cooperateurs de Ieſus-Chriſt, & par conſequẽt de tres-grand honneur & dignité à raiſon de leur office.

Conuenãce generale entre tous les Chreſtiens.

Diſtinctiõ des Chreſtiẽs en laics & clers.

Ceſte puiſſãce inuiſible & ſpirituelle ſe donne par vn Sacrement viſible, tout ainſi que la grace és autres Sacremens.

Chap. CCCV.

PVis que ceſte charge & puiſſance d'adminiſtrer les Sacremens eſt neceſſaire & qu'elle

met de la differẽce entre les Chrestiẽs, particularisant certaines personnes & les esleuant au dessus des autres, cõme és autres Sacremẽs l'inuisible se donne par le visible, & l'occulte & interieur s'applique à nostre ame par quelque signe exterieur & apparẽt, en maniere que ce qui se fait au dehors remarque ce qui se fait au dedans: qu'il y a des choses corporelles & des paroles meslees parmy, qui dénotent & signifient ce qui s'y reçoit interieuremẽt, aussi est-il necessaire qu'elle se dõne par quelques signes manifestes & par quelques paroles qui la signifient. Ainsi qu'au baptesme par l'eau visible & par certains mots, qu'on y adiouste, se fait par la grace l'ablutiõ en l'ame, il est necessaire qu'il y ait vn Sacremẽt d'ordre cõme vn Sacremẽt de baptesme, auquel se donne la puissãce establissãt l'ordre, le rang & les degrez entre les Chrestiens: & veu que les personnes à qui elle est attribuee doyuent estre distinguees & separees des autres, il est tres-conuenable que cela se face par marques publiques & exterieures. S'il est ordonné que l'homme qui n'est pas Chrestien en soit rendu par quelques signes apparens & manifestes, il est aussi tres-conuenable que par quelques signes apparẽs & manifestes le Chrestiẽ soit appellé à ceste superiorité & puissance: ainsi a elle deu estre donnée par vn expres Sacrement: elle est spirituelle, & qui loge en l'ame, il faut quand elle se donne qu'il s'imprime quelque chose d'inuisible & de permanent en celuy qui la reçoit: ce n'est pas la grace des autres Sacremens il faut donc que ce soit ie ne

Il faut que il y ait vn Sacrement des ordres.

sçay

ſçay quoy d'inuiſible outre la grace : parquoy c'eſt vn ſigne ou ſein emprainct en l'ame, qui ſe nomme charactere ſpirituel, lequel graué en l'eſprit eſt la puiſſance ſpirituelle, où la puiſſance exterieure ſe fonde. Les perſonnes auſquelles vne telle authorité eſt conferee doyuent plus reſembler à Ieſus Chriſt, que le commun, & d'vne autre & differente maniere : ils reçoyuent comme vn chacun la ſemblance qui ſe donne és autres Sacremens par la grace de Dieu : il faut donc qu'outre ceſte grace ils reçoyuent par priuilege en ce Sacrement quelque choſe d'inuiſible en leur ame, qui les eſleue au deſſus des autres, & qui les face reſſembler à Ieſus Chriſt de plus pres par quelque ſpirituelle accroiſſance. Ils y reçoiuent donc telle choſe & ſi particuliere & differente qu'elle pourroit eſtre en eux voire lors meſme qu'ils auroient perdu la grace, qui releue du peché & qui s'acquiert par les autres Sacremens : car cet inuiſible ou ceſte puiſſance inuiſible, qui ſe dõne en ce Sacrement, eſt choſe à part de ceſte grace, de maniere qu'elles peuuent eſtre l'vne ſans l'autre. L'homme Chreſtien qui a vne fois reçeu telle authorité & telle puiſſance ne la peut perdre par ſon peché, cheute & offenſe : il n'eſt pas en luy d'aneantir & effacer ce charactere, ce ſigne & ce ſein eternel & perpetuel, depuis qu'il eſt vne fois empreint en ſon ame, & y durera autant que durera ſon ſubiet. Qui reçoit le Sacrement de l'ordre, reçoit choſe ſpirituelle, ineffaçable, inuariable & immortelle comme l'ame.

L'ordre demeure au preſtre pecheur.

La bonté ou malice de l'homme ne diminuë ni ne change ceste puissance de l'administration des Sacremens.

Chap. CCCVI.

Le peché du ministre ecclesiastique ne blesse sa puissance.

ET il est tres-apropos qu'elle soit telle, car puis qu'elle se donne, non en faueur de ceux qui la reçoyuent ni specialement pour eux, ains en faueur de toute la Chrestienté, qui doit prendre sa vie & son salut par l'administration des Sacremens qui leur est commise, ce ne seroit pas raison que pour estre deuenus mauuais, ce qu'ils peuuent tres-aisémẽt estant hommes, ils perdissent ou alterassent leur ministere, moyẽ d'vne si grande commodité publique. Puis que de l'ordonnance de Dieu tous hommes ont à receuoir les Sacremẽs pour leur biẽ, & que de l'ordonnãce de Dieu aussi certaines personnes doiuent en auoir l'administration & la charge, il ne faut pas que leur bõté ou leur malice puisse riẽ adiouster ou diminuer de la puissance qu'ils ont en main, veu qu'à tout momẽt ils deuiennẽt de bõs mauuais, & cependant la peine de leurs fautes toucheroit ceux qui n'en sont coulpable, & chacun seroit priué à tous coups de la receptiõ tres-fructueuse & tres-necessaire des Sacremẽs. D'auantage le doute cõtinuel auquel no⁹ sommes de la preud'hõmie ou vice d'autruy nous tiẽdroit aussi cõtinuellement en doute de la force du Sacremẽt si elle depẽdoit de la vie des ministres. Attẽdu que telle puissance n'est que l'authorité de distribuer les choses, visibles, & de prononcer les paroles qu'on peut ouïr, & que c'est Dieu qui

Deffiance des Sacremens sourdroit s'ils gisoient en la valeur du ministre.

donne la grace & tout ce qui y est d'inuisible, il s'ensuit que la bonté ou malice du ministre ne peut rien à la vertu du Sacrement, pourueu que simplement il execute ce qui luy est commandé: rien du sien ne touche nostre ame, il n'est qu'exterieurement coadiuteur & cooperateur de Iesus Christ. Et comme l'homme bon ou mauuais ne change rien en la generation corporelle, car Dieu fournist d'ame à tout corps engendré de quelque pere que ce soit, l'integrité ou l'iniustice de l'engendrant ne pousse ni ne reculle Dieu de créer l'ame à sa creature : de mesme le vice du ministre n'importe aucunement à l'effet du Sacrement, tousiours Dieu y donne sa grace: le Sacrement c'est le corps, & la grace c'est l'ame. Comme Dieu ne refuse pas l'ame au corps engendré par vn mauuais pere, aussi ne refuse il pas sa grace au Sacrement administré par vn meschant ministre. Les Sacremens sont à Iesus Christ, qui les à ordonnez, non à celuy qui les distribue: ainsi en la chose distribuee il ne faut auoir respect à la malice ou bonté du distribuant. Et d'autant que c'est autre chose, la grace donnee au baptesme, autre chose ceste puissance & ce charactere emprainct en l'ame, il n'est pas inconuenient que celuy qui seroit en mauuais estat & en sa cheute seconde reçeust le Sacrement de l'ordre & son effet: car il ne presuppose de necessité ni la grace ny la bonté de l'homme, qui le reçoit, & presuppose seulement de necessité qu'il soit chrestien. D'où il apert que par tel Sacremẽt & attributiõ de puissance l'homme n'en est aucunement fait

Les prestres sont seulement distributeurs des Sacremẽs.

Le Sacrement des ordres ne rend l'hõme meilleur que par accident.

meilleur, si ce n'est par consequent & par accident: car veu que la personne, à qui on commet vne telle & si grande charge & le gouuernemẽt de choses si hautes, si sainctes & si sacrees, doit surpasser les autres hommes en perfection de iustice & de vertu, d'autant qu'il les surpasse en authorité & en office, & que les Sacremens ne peuuent estre dignement administrez, si le ministre n'est pourueu d'vne singuliere & excellente bonté, il aduient que bien que ce Sacrement soit institué principalement pour conferer ceste puissance spirituelle, toutesfois par consequence & par accident la grace s'y donne aussi comme és autres Sacremens, sans laquelle telle charge ne peut estre dignement executee. Parquoy si celuy qui le reçoit à la grace qui se donne és autres, elle y croist & s'y augmente, mais s'il ne l'a pas, & qu'il soit sciemment en vn peché mortel, il ny reçoit pas de grace, ains y augmẽte sa coulpe & reçoit toutesfois la puissance, qui ne requiert de necessité ni sa bonté ni la grace. C'est donc vne curiosité de neant & vn soin frustratoire à qui veut prendre les Sacremẽs de se mettre en peine de la vie ou conscience du ministre qui les distribue: c'est assez qu'il regarde à leur vertu & efficace, & qu'il reiette son pensement à Iesus Christ, qui les a instituez & ordonnez. C'est vne tres-sotte erreur de se persuader qu'on reçoiue plus d'vn bon que d'vn mauuais ministre: ils ne sont que simples executeurs: ce n'est pas à eux de donner plus ou moins aux Sacremens, leur force & leur vertu ne depend pas d'eux mais de leur autheur, au nom duquel ils

se reçoiuent. Que fait la preud'hommie de l'apotichaire à la force des drogues & à l'operation de la medecine? si elle est bonne & operatiue de soy, la malice de celuy qui la presente & la mauuaise conscience n'empeschera ni ne retardera son effet : qu'il la dispense seulement suiuant la recepte qu'on luy en a prescripte, du reste il n'importe au malade.

Que le Sacrement de l'ordre est principalement institué pour l'administration du Sacrement de l'Eucharistie.

CHAP. CCCVII.

POur nous attribuer l'authorité de l'administration des Sacremens, de laquelle nous ne nous pouuions passer, fut institué le Sacrement de l'ordre. Veu que ceste authorité & puissance, qu'il nous donne, est pour les Sacremens, il faut qu'elle regarde principalemēt le principal d'entre-eux, que sa principale dignité & dernier hōneur soit en l'administration d'iceluy, & qu'elle en prenne son tiltre & son nom. Or attendu que le Sacrement du corps & sang de IesusChrist, où Dieu & hōme parfait se trouue reallement enclos, surpasse tous les autres en excellēce, il s'ensuit que le Sacrement de l'ordre se rapporte premieremēt & directemēt à la puissance qui nous est dōnee en ce grād Sacremēt, & que principalement pour celuy-là fut il ordonné & institué. D'autāt que le dernier degré de ceste puissance consiste en ce point, il faut pour nous y acheminer seāment & cōme il appartiēt au respect d'vne

Eucharistie principal des Sacremens.

noblesse si esleuee, que no⁹y mõtions peu à peu par les degrez des puissances inferieures: car d'y arriuer de prinsaut & du premier bond, ce seroit faire iniure à vne dignité si extréme. Tout ainsi que le teinturier, qui veut colorer son drap encores blãc de quelque excellẽte teinture, ne l'en va pas abreuant d'arriuee, mais cõduisant sa besongne par ordre monte de degré en degré par la noblesse des teintures iusques à ce qu'il soit paruenu à la plus parfaite & derniere couleur, qu'il dõne au drap lors qu'il le voit estre prest & propre à la receuoir: aussi ceux, qui ont à receuoir ceste diuine authorité de l'administration du Sacremẽt du corps & du sãg de Iesus Christ, ne doiuẽt pas cõmencer par là, ains prendre premieremẽt autres puissãces inferieures & moins nobles. Voila pourquoy il y a six degrez ordonnez, six puissances, six authoritez ou six offices auant qu'on paruienne à ce dernier & souuerain: la solennité & grandeur de la dispensation & distribution de ce haut Sacrement requiert tous ces offices au dessous & puissances distinguees. Le Sacrement de l'ordre contient sept degrez rangez & disposez pour ceste charge derniere & supréme: pourtant ne faisons nous qu'vn Sacrement de tous les sept ordres, d'autant que les six premiers se rapportent au septiesme, qui est immediatement estably pour le Sacrement du corps & sang de Iesus Christ, & à les autres six comme suffragans & ministres. Nous voyons en nostre ame que ses facultez & puissãces sont distribuees par rang: la vegetatiue y est la plus basse, la sensitiue moyenne, & l'intellectuelle supre-

Six degrez pour mõter à la prestrise.

me, & à ceste-ci, les autres visent & se rapportẽt comme i'ay largement traicté quand ie parlois de nostre obligation naturelle : de mesme en va il de ces puissances spirituelles, il y en a de basses & des moyennes, qui tendent & regardent à vne supréme. Au reste elles sont multipliees & distinguees en contemplation de ce Sacrement des Sacremẽs, & la principalle & derniere d'entr'elles, qui est la prestrise ou ordre sacerdotal, consiste en sa consecration & administration. Les autres six ne sont que pour la commodité & seruice de ce grand ministere, & sont multipliees & diuisees selon le besoin de sa perfection : car il faut que les vns y ministrent comme de plus loin, les autres de plus pres, & quelques vns du milieu, afin qu'il ne defaille rien à ce diuin office, & qu'il soit rangé & ordonné en toutes ses pieces. Il y a donc sept degrez, le premier du Portier, le second du Lecteur, le tiers de l'Exorciste, le quatriesme de l'Acolyte, le cinquiesme du Soudiacre, le sixiesme du Diacre & le septiesme du Prestre, & tous distinguez par puissances & charges differentes & particulieres, ordonnees pour le Sacrement de l'Euchari-stie. Et par ce que les personnes, ausquelles on commet ces puissances spirituelles, sont triees de la troupe des autres, & esleuees au dessus du commun, il leur faut quelque distinctiõ visible, par où on les puisse remarquer & recognoistre: ainsi reçoyuent-ils auant toute œuure le signal de la tonsure. Voyla cõme la part du clergé monte au dessus de celle des laics. La premiere diuision en superiorité & inferiorité, que fait ceste

Les sept degrez des ordres.

Tonsure sacerdotale.

puissance spirituelle, c'est la generalle de ces deux parts, & puis elle en fait d'autres en la part mesme des clercs par la distribution de leurs degrez, & par ce moyen ceste part là se treuue ordonnee & en soy & au dessous de soy : d'où ce n'est pas sans cause qu'on nomme le Sacrement, auquel telle puissance se donne, le Sacrement de l'ordre, ordonnant la Chrestienté, premierement en general, & sous-ordonnant encores apres l'vne des parts en diuerses puissances. C'est donc vn Sacrement ordinatif, distinctif & potestatif.

Comparaison de l'ordre des puissances spirituelles à l'ordre qui se voit és naturelles puissances.

Chap. CCCVIII.

POur mieux entendre cet ordre des puissances spirituelles, il nous le faut comparer à l'ordre que nous voyons ailleurs. Les puissances naturelles, qui sont en l'homme, s'y treuuent en deux manieres conioinctement & separément. Les puissances vegetatiues se treuuent aux arbres & aux plantes, où les sensitiues ne sont pas ni les intellectuelles. Semblablement les sensitiues se treuuent és animaux, où les intellectuelles ne sont pas, & finalement toutes se treuuent en l'homme iointes ensemble & ordonnees de façon qu'il ne luy reste rien pour sa perfection, ni ne luy peut estre adiousté aucune puissance naturelle plus grande, car celle de l'entendement & du liberal arbitre est la derniere en excellence: de mesme ces puissances spiri-

tuelles ou offices qui ſont à cauſe de l'homme, & qui ſe doiuent conformer à luy, ſe treuuent quelques fois enſemble, & quelques fois diuiſees. Il y a des perſonnes qui n'ont que la tonſure clericale, quelques vnes que les quatre bas ordres, quelques autres qui ont l'ordre de ſoudiaconat ſeulement, les autres l'ordre du diaconat: mais finalement toutes ces puiſſances ſe treuuent ioinctes au preſtre, & la puiſſance ſacerdotale eſt la conſommation & accompliſſement de toutes. La perfection du preſtre reſſemble celle de l'homme: parquoy comme la puiſſance du liberal arbitre ſe rapporte aux autres puiſſances naturelles, ainſi ſe rapporte aucunement la puiſſance ſacerdotale aux autres puiſſances inferieures. Comme il n'y a aucun degré de puiſſances naturelles au deſſus du liberal arbitre, auſſi n'y a-il nul degré de puiſſance ſpirituelles au deſſus de l'ordre ſacerdotal. Comme toutes les puiſſances naturelles ſont a cauſe du liberal arbitre, le ſeruent ou luy miniſtrent immediatement ou mediatement par certaine proportion & certain ordre: auſſi ſont toutes les puiſſances ſpirituelles pour la puiſſance ſacerdotale, la ſeruent, luy miniſtrent mediatement ou immediatement par vn ordre tres-reiglé & tres-meſuré. Comme les puiſſances naturelles inferieures s'anobliſſent en l'homme, d'autant qu'elles y ſont accouplees & ioinctes à celle du liberal arbitre, qui eſt la plus digne de toutes, & comme elles deuiennent plus excellentes par la ſocieté de ceſte grande partie, qui eſt la perfectiõ de la nature, quel-

Tous les ordres ſe rapportent à la preſtriſe.

Puiſſances naturelles inferieures s'anobliſſẽt en l'hõme.

les ne sont estant departies & diuisees és autres creatures : de mesme les puissances spirituelles inferieures s'anoblissent au prestre par la coniōctiō de la puissāce sacerdotale. Cōme les puissances inferieures naturelles, la vegetatiue & sēsitiue ne se ioignent pas immediatemēt à Dieu, ains moyennant le liberal arbitre, & que c'est au liberal arbitre de se ioindre à Dieu sans entre-deux & sans moyen? conformément les puissances spirituelles & inferieures ne sont pas immediatement ordonnees pour le Sacrement de l'Eucharistie, auquel est Iesus-Christ, ny ne se vnissent à luy que par le moyen de la puissance sacerdotale : c'est elle seule qui est immediatement ordonnee & vnie à ce Sacrement & à Dieu par consequent : il n'y a point de milieu ny d'entre-deux entre le Sacrement de l'Eucharistie & le sacerdoce. Comme l'homme s'approche & s'auoisine de Dieu par la puissance intellectuelle, aussi fait le prestre de ce Sacrement où Dieu est, par la puissance sacerdotale. Comme le liberal arbitre, lors mesmes qu'il est deformé du vice & du peché, est toutesfois tres-voisin à Dieu par nature, aussi le prestre, biē que deformé par sa malice & iniustice, est toutesfois prochain & voisin de ce Sacrement par la puissance sacerdotale. Comme le liberal arbitre est immortel & perpetuel, aussi est la puissance sacerdotalle perpetuelle & immortelle. Comme toutes les creatures inferieures, esquelles sont les inferieures naturelles puissances, se rapportent à Dieu, & s'y reduisent par le moyen de l'homme, qui est immediatement ioint à luy

Liberal arbitre est immortel.

par son liberal arbitre, de façon que l'homme est par nature moyen entre Dieu & les creatures : ainsi tout ce qui est au dessous du prestre & tous les degrez inferieurs, voire aussi la part laye se rapporte & se reduit au Sacrement de l'Eucharistie & par consequent a Dieu par le moyen du prestre, qui luy est immediatement ioint par la dignité sacerdotalle : de façon que le prestre par ceste sienne puissance sert de moyen entre Iesus-Christ en ce Sacrement & les choses qui sont au dessouz. Comme l'homme contient en soy toutes les autres creatures, qu'il a conuenance auec elles ? car il est pourueu de la nature des elemens des arbres & des animaux, par où il les reioinct toutes à Dieu : ainsi contient le prestre tous les degrez de la chrestienté, & a conuenance auec tous : il contient la part laïcque, car il a esté autresfois laic auec les autres, & a encores en soy tout ce qu'il auoit receu en cest estat : il contient aussi tous les ordres inferieurs de la part clericale, & par consequent il contient tout, & ioinct & reduit à Dieu au Sacrement de l'Eucharistie. Comme la puissance du liberal arbitre est de sa nature sur toutes les autres puissances naturelles, ainsi est la puissance sacerdotale de sa propre nature sur toutes les autres puissances spirituelles. Comme il n'y a qu'vn seul premier homme, que Dieu forma de sa propre main, & par luy apres multiplia tout le genre, pareillement il n'y a qu'vn seul premier prestre, que Dieu fit premierement de sa main, & par luy apres multiplia en-

L'hõme est moïẽ entre ses inferieures creatures & Dieu.

Le prestre est le moyẽ entre Dieu & nous.

L'ordre sacerdotal contient tous les degrez de la chrestiẽté.

Iesus-Christ premier prestre.

tre les hommes la prestrise. Ce premier prestre c'est Iesus-Christ, c'est le seul & vray prestre ioinct immediatement à la deïté. Comme en nature l'homme par la puissance de son liberal arbitre respond aux choses inferieures & à Dieu, ainsi aucunement en la chrestienté respõd le prestre par sa puissance sacerdotale à tout ce qui luy est inferieur, & au Sacremẽt de l'Eucharistie où est Dieu : car de mesme qu'en nature l'homme se rapporte à Dieu, de mesme se rapporte en la chrestienté le prestre aux Sacremens. I'y pourrois encore adiouster la comparaison du drap, qui reçoit les couleurs, Les couleurs se trouuent en deux façons, separémẽt & conionctemẽt: car le teinturier ayant à mettre le pourpre ou escarlate en son drap, l'abreuue premierement d'autres couleurs moins excellentes, & le reteignant a diuerses fois, monte de degré en degré iusques à ce qu'il soit paruenu à la derniere & parfaicte couleur, qu'il a deliberé d'õner au drap: & ainsi il se trouue en ce drap là beaucoup de couleurs ioinctes ensemble, qui se peuuent veoir departies & disperses en beaucoup d'autres draps, chacun n'ayant qu'vne portion de ce noble meslange. Il se fait en quelque façon de mesme quand on distribuë les degrez en ce Sacrement de l'ordre, car on monte de l'vne puissance à l'autre iusques a ce qu'on soit arriué au sacerdoce, qui est la plus haute & derniere, Voila comme l'ordre des puissances spirituelles se conforme en quelque façon à l'ordre des puissances naturelles, qui sont en l'homme & à l'ordre d'autres choses encores. Veu que tout cecy

Les couleurs sont en deux sortes.

Comparaison de l'ordre aux teintures d'vn drap.

est pour l'homme, & qu'il se fait en luy, c'est raison qu'il soit conuenablement proportionné à sa condition: & s'il y a de l'ordre és choses naturelles, il faut bien qu'il y en ait aux choses spirituelles qui ne regardent que l'ame, à laquelle il appartient proprement & de sa nature de cognoistre l'ordre, & de faire ordonnéement toutes choses.

La puissance sacerdotalle regarde les Sacremens de penitence, du baptesme & de l'extreme onction en consequence de celuy de l'Eucharistie.

Chap. CCCIX.

D'Autant que le Sacrement de l'ordre, qui donne la puissance spirituelle, regarde les Sacremens & est ordonné pour eux, il faut qu'il la donne selon que les Sacremens le demãdent & le requierent à ceste cause attendu que celuy de penitence se conduist par forme de iugement secret & priué, où il est besoin d'vn iuge particulier, qui oye, examine, discerne & iuge les fautes, ce que nul ne peut entreprendre, s'il n'y à esté commis par celuy à qui sont ceux qui faillent, il faut que quelqu'vn l'ait esté. Et veut que le Sacrement du corps & sang de Iesus-Christ ne se peut receuoir que par l'homme remis & releué du peché & de sa cheute seconde, qui est la charge du Sacrement de penitence, lequel cõme ie viens de dire, on ne peut mettre en effet sans l'authorité & la puissance de iuger & absoudre les pechez, il s'ensuit que telle puissance

iudiciaire ſe doit donner au Sacrement de l'ordre, que c'eſt vne puiſſance iointe & attachee par neceſſité de conſequence à la puiſſance de diſpenſer le Sacremẽt de l'Euchariſtie, & que le preſtre les reçoit enſemble toutes deux, veu que l'vne ſe peut paſſer de l'autre. Le preſtre reçoit donc au Sacremẽt de l'ordre auec la puiſſance d'adminiſtrer l'Euchariſtie, la puiſſance d'abſoudre & de iuger, que ſe nõme la clef, parce qu'elle ouure à l'homme cheut l'huis & l'entree à la reception du precieux corps de Ieſus-Chriſt, c'eſt la clef qui introduit l'homme eſgaré en la ſocieté des Chreſtiens fidelles, & en l'amitié de noſtre Seigneur, c'eſt la clef qui ouure le royaume celeſte clos & verroüillé par le peché. Comme la puiſſance ſacerdotalle regarde le Sacrement de penitence en conſequence de celuy de l'Euchariſtie, auſſi fait elle tous les autres qui purgẽt les pechez comme le bapteſme. I'ay dit ailleurs que le bapteſme & la penitence s'accordent en beaucoup de ſortes, mais il n'y faut pás pareille puiſſance: car au bapteſme, où il n'eſt beſoin ny d'ouyr ny d'examiner les fautes de celuy qui ſe preſente, il ſuffiſt d'adminiſtrer l'eau comme il faut, & de prononcer les paroles ordonnees à cet effet, là où en la penitence il nous faut entierement ſouſ-mettre à l'authorité presbyterale, qui eſt l'authorité de iuger, d'abſoudre & de reſuſciter encores. Par ainſi il eſt requis vne ſpeciale & particuliere puiſſance, qui n'eſt requiſe ni au bapteſme ny au Sacremẽt de l'extréme onction, duquel l'adminiſtration eſt auſſi donnee au preſtre. Le Sacrement de

Le preſtre peut abſoudre & iuger.

Clef de preſtriſe.

l'ordre donne donc principalement la puissance d'administrer, dispenser & conferer le Sacrement de l'Eucharistie, pour lequel il est ordonné, & à sa suite ceux de la penitence, du baptesme & de l'extréme onction.

Comme l'administration du Sacrement de l'ordre requiert encores vne puissance au dessus de la sacerdotale.

CHAP. CCCX.

D'Autant que l'ordre est vn Sacrement aussi bien que les autres, cõme il y faut de l'authorité & de la puissance à les administrer, dispenser & donner, qui est la cause de son institution, aussi faut-il de l'authorité & de la puissance pour l'administrer, dispenser & donner, autrement il y auroit de l'imperfectiõ en ceste police: & si faut que telle puissance ait de l'excellence, de la preeminence & de la dignité au dessus de celle que ce Sacremẽt donne. La plus haute & la plus digne puissance qu'il donne c'est la sacerdotale, certainement il faut donc qu'il y en ait encores quelque vne au dessus, qui face vne nouuelle distinction en superiorité & inferiorité. Comme tous les Chrestiens sont premierement pareils & conuiennent esgalement en la reception des Sacremẽs, & qu'apres on en choisist & esleue quelques vns d'entr'eux en l'authorité sacerdotale, pour administrer & donner les Sacremens, aussi faut-il que de cet ordre des prestres, esgaux en la reception du Sacrement de l'ordre, il se face encores vn choix & vn se-

Il faut en l'Eglise vne puissance par dessus l'administration des Sacremens.

cond triage plus parfait & plus excellent de ceux qui ayent la puissance d'administrer & cõferer ce Sacrement: car tout ainsi que celuy qu'õ esleue au dessus des Chrestiens doit estre Chrestien, aussi doit estre prestre celuy qu'on esleue au dessus des prestres. Voicy la droite eschelle & ordre tres-mesuré de ce progrez: l'hõme est premierement releué de la cheute generalle & premiere par le Sacrement de baptesme & les autres ausquels la grace se donne, voila vne montee & esleuation fondamentale & radicale, par laquelle celuy qui est rendu Chrestiẽ gaigne de la dignité & superiorité sur celuy qui ne l'est pas, car le non Chrestiẽ est encores veautré & acroupy en ceste commune ruine de l'humaine nature, d'où l'autre s'est releué & remonté. Le Chrestien s'esleue secondement receuant la puissance sacerdotale: voila la seconde esleuation & superiorité, car deuenu prestre il monte au dessus d'vn Chrestien non ordonné. Et d'autant qu'il est besoin de quelque autre qui ait la puissance d'ordonner vn prestre, & de distribuer le Sacrement de l'ordre, il y a vne tierce montee & superiorité au dessus du simple prestre, qui s'acquiert par ceste authorité & puissance qui excede la sacerdotale. Comme le prestre regarde immediatement les Chrestiens non ordõnez & la part laïque, aussi regarde immediatement ceste tierce puissance les prestres & la part clericale. Et attendu que nul Chrestien ne peut estre esleué au sacerdoce que par le Sacrement de l'ordre, qu'il doit prendre d'autruy non de soy-mesme: que nul ne peut esleuer autruy,

Degrez de l'esleuatiõ des Chrestiens.

truy au ſacerdoce, s'il n'a l'authorité & la puiſſance de conferer ce Sacrement de l'ordre, & que nul ne peut auoir telle puiſſance & authorité, s'il ne l'a reçeuë immediatement de Ieſus-Chriſt, à qui ſont tous les Sacremens, il s'enſuit de neceſſité qu'où Ieſus-Chriſt meſme en ſa propre perſonne doit cõferer le Sacrement de l'ordre & conſtituer le ſacerdoce, ou qu'il doit eſtablir & faire vn vicaire en ſa place, à qui il donne ſon authorité & ſa puiſſance en la collation & diſpenſation de ce Sacremẽt & de l'vniuerſelle cõſtitutiõ du ſacerdoce: Mais veu qu'apres ſa reſurrection il a deu monter au ciel, non demeurer en ce monde & entre nous, il a eſté beſoin qu'il conſtituaſt vn ou pluſieurs prebſtres en terre, auquel ou auſquels il donnaſt la puiſſance ſacerdotale, & en outre la puiſſance & authorité de diſpenſer & de diſtribuer le Sacrement de l'ordre, & d'ordõner d'autres prebſtres en terre: de ſorte qu'ẽ ce premier prebſtre immediatement eſtabli par Ieſus-Chriſt ou en eux, ſi pluſieurs il en fiſt, il n'y euſt pas ſeulemẽt la puiſſance & authorité ſacerdotale, qui conſiſte en l'adminiſtration du Sacrement du corps de Ieſus Chriſt & au iugemẽt & abſolution des pechez, mais il y euſt encores vne authorité & puiſſance bien plus generale, plus eſtendue & plus ample, à ſçauoir de conſtituer & d'ordonner d'autres prebſtres en ſon lieu par le Sacremẽt de l'ordre. Par là ſe deſcouure l'ineuitable neceſſité d'eſtablir vn ou pluſieurs premiers prebſtres, car ſans ce commancement & acheminement, nul prebſtre n'euſt peu depuis eſtre

Neceſſité de confeſſer & admettre vn vicaire de Ieſus Chriſt en ſon Egliſe.

Vtilité que il y ait vn souuerain en l'Eglise.

estably, ny par consequent les Sacremens de salut administrés & dispensés: La mort mesmes & passiõ de nostre Seigneur qui se communique par eux fust inutile & frustratoire. Au demeurant comme Iesus Christ a deu immediatement ordonner des prestres premiers: aussi deut-il en constituer vn entre les autres, qui eust sur eux toute preeminence & excellence, autrement la societé des Chrestiens ne fust ny ordonnee, ny reiglee, ou appuyee sur l'vnité, qui est la vraye base de la force, ains sur la multitude, des-vniõ & pluralité compagne naturelle de la dissolution & foiblesse : il est incroyable que son immense sapience eust fondé la chrestienté en vn estat de corruption & de ruine. Si donc il a ordonné des prestres, necessairement il en a ordonné vn principal & plus grand, qui eust de l'aduantage, de l'honneur & du rang sur les autres, qui fust chef & prince de ce college, qui particulierement & specialemẽt representast sa personne, qui tint son lieu & fust comme luy mesme, puis qu'il deuoit remõter au ciel & n'habiter plus visible entre les hommes. Voila comme nous mõstrõs la necessité d'establir vn premier prestre, immediat vicaire de Iesus-Christ, represẽtãt sa personne en ce mõde, qui soit chef de la chrestienté & de la chrestienne societé.

De la grandeur & excellence de la premiere & souueraine prestrise.

CHAP. CCCXI.

PArce que ce premier prestre n'est pas simplement prestre, mais qu'il est premier, &

vicaire de Iesus Christ, represẽtãt sa personne, à ceste cause a-il en soy non seulement la puissance sacerdotale, mais vne autre encores au dessus souueraine & derniere: c'est à luy de cõferer & dispenser le Sacrement de l'ordre à to' hommes propres à la receuoir, & de constituer & ordonner indistinctement par le monde les prestres: c'est à luy de pouuoir iuger & absoudre tous les pechez de tous les chrestiens sans limitation & sans restrinction: car puis que son authorité est la premiere, & qu'elle luy a esté immediatement donnee par Dieu sous le tiltre de son vicaire, lieutenant & vicegerãt en terre, elle doit estre non restrainte, non limitee, non mesuree, & si pleine & accomplie que rien ne luy defaille. La puissance sacerdotale est double quant à son effet: de l'vne part elle s'estend au Sacrement du corps & sang de Iesus Christ, & de l'autre au Sacrement de penitence, pour y donner iugement & absolution à nos fautes. Ces deux puissances sont differentes, biẽ qu'elles partent d'vne mesme racine, & qu'elles soiẽt indissolublement attachees l'vne à l'autre: car la puissance qui concerne le Sacremẽt du corps de Iesus-Christ ne peut croistre ny diminuer. Les prestres sont en celle là tous esgaux, & l'vn n'y peut auoir plus que l'autre, voire ce grand & premier prestre n'y a pas plus que l'vn de ceux qu'il a establis. Son aduantage cõsiste en cela d'auoir la charge de conferer le Sacremẽt de l'ordre, auquel se donne telle puissance, & s'y donne non par luy pourtant, mais immediatement par Iesus Christ: car elle est le characte-

Puissance du souuerain prestre.

La puissãce sacerdotale est double.

Difference des deux puissances sacerdotales.

re, ou est fondee en ce charactere que nul que IesusChrist ne peut empreindre en nos ames. Il n'y a point de rang ou de degré au dessus du sacerdoce en ce qui concerne sa puissance en l'Eucharistie, & l'authorité & souuaineté du premier prebstre ne s'amplifie & ne s'estend pour ce regard qu'en ce que c'est à luy de distribuer le Sacrement de l'ordre, par le moyen duquel Dieu cõfere telle puissance. Quant à la seconde du iugemẽt & absolution des pechés, qui est attachee à la premiere, & qui se donne ensemble auec elle, il n'en va pas de mesme, car telle puissance peut estre plus grande ou plus petite, relaschee ou restrainte, non quant à la racine & quant à ce qu'elle se donne par Iesus-Christ au charactere sacerdotal, mais quãt à son vsage & exercice : car l'authorité de iuger & d'absoudre ne peut estre effectuee ou mise en besongne, si elle n'a des hommes subiets à l'endroit desquels elle s'exerce : telle puissance requiert donc des hommes pour son execution, comme de la matiere en laquelle elle puisse ouurer, là où la premiere ne demande que la seule matiere, qui est le pain & le vin, & ne demande pas des hõmes esq̃ls elle puisse ouurer, car elle ne s'execute pas immediatemẽt en eux, ains seulement entant que le Sacremẽt leur est administré. Il y a donc deux choses à considerer en ceste puissance iudiciaire, à sçauoir elle & son vsage quant à elle & quant à l'authorité, en soy elle est pareille & esgalle à to⁹ prestres cõme la premiere puissance, mais quãt à son effet & vsage elle ne l'est pas, car son execution depend des

La puissance d'absoudre n'est esgalle en tous prestres.

Deux choses à considerer en la puissance iudiciaire ecclesiastique.

hommes & des pechez qu'elle a à iuger & absoudre: Pourtant elle n'est entiere & absoluë de tout point qu'en ce premier prestre, à qui est attribuee l'vniuerselle & souueraine charge du iugement de tous pechez & de tous hommes: c'est à luy que toute la chrestienté respõd & est subiette en ceste contemplation, & nul ne peut estre ny iugé ny absous que par luy. Si les autres prestres, qui par le Sacrement de l'ordre ont reçeu ceste puissance, la veulent exercer & mettre en besongne, il faut que ce premier, à la souueraineté duquel est pour ce regard subiette a toute la Chrestienté, leur assigne certains limites & certains hommes, en l'endroit desquels ils puissent effectuer leurs charges: sans cela nul prestre ne peut ny iuger ny absoudre. Parquoy bien qu'il ne confere pas la puissance iudiciaire, car c'est à faire à IesusChrist seul, toutesfois cõme le dernier iuge de tous il taille & distribuë en diuerses charges la iurisdiction d'vn chacun, & luy donne certains hommes pour executer sa puissance: Voila cõme la puissance de iuger & d'absoudre peut estre plus grande ou moindre, plus ample ou pl' restrainte selon qu'il y a plus ou moins d'hommes qui y ressortissent, & selon aussi que par la qualité des pechez qu'on a à iuger la iurisdictiõ est plus haute ou plus basse. Ainsi quant à ceste puissance de iuger & d'absoudre tousiours est au dessus de l'authorité sacerdotale l'authorité du premier prestre, car c'est a luy d'empescher l'vsage de telle puissance, de l'amplifier ou diminuer, y assuiettissant plus ou moins

Le souuerain prestre borne aux autres l'vsage de leur puissance.

d'hommes selon que bon luy semble. Ce souuerain prestre vicaire de Iesus-Christ en terre a en soy la puissance sacerdotale, à la puissance de conferer vniuersellement le Sacrement de l'ordre & d'y appeller ceux que bon luy semble; & a en outre la puissance de iuger indistinctement & absoudre tous les Chrestiẽs, & telle puissance est plantee radicalement en luy: c'est luy qui no⁹ peut distribuer en diuerses troupes, & donner aux prestres qu'il a establis certain nõbre d'entre nous & certaine portiõ de Chrestiens, en laquelle ils exercent leur puissance. Telle puissãce d'absoudre & de iuger receuë du premier prestre par les prestres inferieurs se nomme puissance de iurisdiction, & nul prestre ne peut iuger vn d'entre no⁹, s'il n'est de sa charge & assigné à sa iurisdictiõ par le vicaire de Iesus Christ, à qui appartient la generalle & vniuerselle puissance. Il se dõne donc au Sacremẽt de l'ordre vne double puissance, la puissance de l'ordre & la puissance de iurisdictiõ : la premiere depend immediatement de Iesus-Christ non du souuerain prestre, la seconde depend premierement de Iesus Christ, & se donne au premier prestre son vicaire, & puis son vicaire la distribue à qui il veut & comme il veut, car elle est toute sienne, & luy a esté toute donnee. Le prestre reçoit au Sacrement de l'ordre la puissance de l'ordre, mais non la puissance de iurisdiction : & d'autant que ce grand prestre & vicaire de Iesus-Christ ne peut pas estre tout par tout, & que toutesfois il est besoin qu'en tous lieux il y ait des prestres, qui ad-

Puissance de iurisdiction sacerdotale.

ministrent les Sacremens & qui iugent & absoluent les Chrestiens de leurs pechez, luy à qui la puissance vniuerselle & generalle à esté attribuee, la peut departir & distribuer à d'autres prestres, leur assignant certains cartiers de la Chrestienté, où en sa place ils exercent la puissance de iurisdiction, & où ils conferent le Sacrement de l'ordre, & multiplient la prestrise. Ces prestres icy, qui ont la puissance de dispenser immediatement les Sacremens, & qui reçoyuent immediatement la puissance de iurisdiction & la puissance de conferer le Sacrement de l'ordre s'appellent Euesques: ceux-cy sont iustement au dessus des simples prestres. Il y a donc par necessité premierement vn souuerain prestre, secondement les prestres Euesques, garnis de la puissance de iurisdiction & de la puissance d'administrer le Sacrement de l'ordre, & de faire d'autres prestres: tiercement les simples prestres, qui dispensent immediatement les autres Sacremens aux Chrestiẽs. Pour la perfection il y a trois rangs necessaires en la prestrise, le simple prestre, le grand prestre & le souuerain prestre. Le simple reçoit du grand le Sacrement de l'ordre & sa part de iurisdiction, & regarde immediatement le peuple Chrestien, à qui il administre les Sacremens, mais le grand prestre reçoit sa puissance du souuerain prestre: le simple prestre est au dessus de la part laicque, le grand prestre est au dessus du simple prestre: ainsi il est le prestre des prestres. Le souuerain prestre est au desus du grand prestre, ainsi c'est l'Euesque des Eues-

Euesque.

Trois rangs en la prestrise.

ques. Voila comme ce Sacrement de l'ordre establist vne merueilleuse ordonnance en toute la Chrestienté. La puissance iudiciaire, qui est puissance de iurisdiction, quant a l'vsage est premierement concedee & totalement & pleinement attribuee à vn souuerain prestre comme au chef, & puis de là elle se soudiuise és Euesques & grands prestres, & paruient en fin aux simples prestres. Bien que chaque prestre ait la puissance de l'ordre & la clef, qui est l'authorité de iuger & d'absoudre, toutesfois l'vsage & l'execution de sa puissance s'estend seulemēt a ceux qu'on luy a faits subiets. Et d'autant que l'administration des Sacremens est de soy ineffaçable & perpetuelle, tout ainsi que le prestre ne peut perdre la puissance sacerdotale, qui luy est conferee au Sacrement de l'ordre, tout ainsi ne peut l'Euesque en aucune façon perdre sa puissance d'administrer le Sacrement de l'ordre, car elle est essentiellement iointe & attachee à sa puissance sacerdotale, & a son degré. Ce n'est pas comme la puissance de iurisdictiō, qui se peut perdre, aussi sont elles differentes: & la puissance d'administrer le Sacrement de l'ordre ne se dōne pas en la maniere qui se donne la puissance de iurisdiction. Quant elle se donne il ne s'imprime point en l'ame vn nouueau charactere au dessus du charactere sacerdotal, car celuy-là est le dernier. Le premier ou premiers prestres immediatement ordōnez de Iesus Christ, qui eurent ceste puissance d'administrer le Sacrement de l'ordre, n'auoient pas reçeu pourtāt vn autre charactere en l'ame ou-

L'Euesque ne peut ordoner qu'ē sō diocese.

L'Euesque ne peut perdre la puissance d'ordōner.

Difference de la puissance de iurisdiction & d'administratiō de Sacremēs.

tre leur charactere sacerdotal,&de mesme no⁹ en faut-il dire de tous ceux qui ont pareille puissance: mais le charactere sacerdotal croist aucunement en puissance, s'agrandist, s'amplifie & se dignifie par ce moyen. La puissance sacerdotale est comme la puissance du liberal arbitre, au dessus duquel il n'y a point de puissance naturelle: & comme le liberal arbitre peut croistre, se dignifier & agrandir par les sciences, vertus, arts & offices, & qu'en ceste contẽplation le liberal arbitre de certain homme peut estre plus grand & plus excellent que celuy de l'autre, non toutesfois naturellement ny radicalement: tout de mesme bien que la puissance sacerdotale face radicalement le dernier degré entre les puissances spirituelles qui se donnent par le Sacrement de l'ordre, toutesfois elle peut s'honorer & s'accroistre, & peut s'estẽdre aux Sacremens de l'ordre, comme elle s'estend aux autres Sacremens, de façon que ce ne soit pas vne nouuelle puissance, mais que ce soit la premiere estenduë, dilatée, & eslargie. Parquoy comme la puissance sacerdotale est ineffaçable, aussi est l'episcopale, & de mesme que la puisſãce episcopale s'estẽd outre la puissance sacerdotale à la collation du Sacremẽt de l'ordre, qui est potestatif, car en iceluy il se donne de la puissance, de mesme s'estend il au Sacrement de la confirmation, auquel se donne la vertu & la puissance de batailler publiquemẽt contre les ennemis de Iesus Christ, qui est cõme vn office spirituel. La fermeté & l'extreme force, qui se donne en ce Sacrement, à fait qu'õ

Puissance sacerdotale conferee au liberal arbitre.

en ostela charge au simple prestre pourueu d'vne simple puissance, & qu'ō la reserue au grand prestre & à l'Euesque qui a vne plus excellente puissance, & qui a vne puissance sur la puissance, veu qu'il a puissance sur le Sacrement de l'ordre, qui est potestatif. Ces grands prestres & Euesques ont particulierement deux Sacremens à administrer, de la confirmation & de l'ordre.

La puissance du Pape est eternelle en ce monde.

CHAP. CCCXII.

Eschelle de l'ordre clerical.

DEs choses precedentes il nous appert comme le clergé est singulieremēt bien ordonné, reiglé & disposé par diuers ordres, cōme par vne tres-artificielle eschelle, en laquelle on mōte des choses inferieures aux suprémes, & descend-on des choses suprémes aux inferieures. La premiere marche, c'est la tonsure clericale, la seconde c'est le psalmistere : ce ne sont pas deux ordres, mais s'en sont les preparatoires: En la tierce marche est le portier, en la quatriesme le lecteur, en la cinquiesme l'exorciste, en la sixiesme l'acolyte, en la septiesme le soudiacre, en la huitiesme le Diacre, en la neufiesme le preste. Le sacerdotat ou la prestrise c'est le dernier but & fin des ordres, mais on leur sur-adiouste par maniere d'embellissement & d'accōpliment l'episcopat, l'archiepiscopat, le patriarchat, le cardinalat & le papat, par lesquels les ordres se dispēsent & en viēnent. De ceux-ci nous pouuons faire le reste des marches de l'eschelle:

l'Euesque fera la dixiesme & xj. le patriache, & le Pape l'extréme & la derniere, auquel consiste le souuerain honneur du sacerdoce. L'excellence de la puissance se depart & s'espand à mesure qu'elle descend le plus, & se particularise & vnist à mesure qu'elle monte le plus (côme nous disiôs de l'eschelle de nature qu'elle se singularisoit & reserroit à mesme qu'elle môtoit, & qu'en fin elle s'aboutissoit en l'vnité.) Ainsi il y a plus de simples prestres q̃ d'Euesques, pl⁹ d'Euesques que d'Archeuesques, plus d'Archeuesques que de Patriarches, plus de Patriarches que de Cardinaux, & en fin tout se termine en vn seul Pape pere vnique de tous les peres spirituels, surintẽdant, Prince souuerain & chef inuisible de tous les Chrestiens fideles, grand pontife, vicaire de Iesus Christ, fontaine, origine & reigle de toute principauté spirituelle: duquel comme de la source premiere, se deriuẽt tres-ordônément toutes puissances iusques au dernier membre de la chrestienté. Voyez de combien merueilleuse & iuste proportion & disposition s'esleue le clergé au dessus du populaire. Si la tonsure dône de soy quelque dignité à celuy qui la prẽd sur ceux qui ne l'ôt pas, si elle luy apporte quelque particulier respect & honneur, côbien doit estre honoré & respecté celuy qui est en ce dernier siege & supréme? L'vnité de ce souuerain prestre tient toute la chrestienté vnie & en soy & à Iesus Christ. D'autant que ceste sienne puissance vniuerselle est tousiours necessaire à la chrestienté, comme vne viue source de laquelle s'escoulent & deriuẽt toutes les autres puissan-

Papat souuerain hônneur en l'Eglise.

Combien le Pape est honorable.

ces, qu'elle fut donnee au premier non pour luy-mesme, mais pour le besoin que nous en auions tous, & fut donnee a vn homme mortel, il s'ensuit que ce fut en telle condition que elle peut successiuemẽt passer de l'vn a l'autre. Et veu que telle puissance despendoit de Iesus Christ, de qui elle estoit receuë non d'ailleurs & qu'elle estoit toute à ce premier prestre immediatemẽt ordonné par luy, il s'ensnit en outre qu'elle luy fut donnee de façon qu'il eust l'authorité d'en disposer, dispenser & ordõner comme bon luy sembleroit à l'vtilité & profit de toute la chrestiẽté, & qu'il fust en luy d'establir les formes propres a la trãsferer d'vne maĩ en l'autré, & à la continuer & maintenir entre nous. Telle puissance vniuerselle ne se peut dõc perdre, elle demeure radicalement en la Chrestienté comme l'ordonna le premier prestre, à qui elle estoit. Elle durera sans doute autãt que la Chrestienté, & si Iesus Christ est immortel & tousiours viuant, les choses ordonnees par luy demeureront eternellement. Son Eglise, qu'il a establie par ses Sacremẽs, par son premier prestre & vicaire, & par les autres prestres vnis au premier, durera tout autãt que durera le monde, & ne peut defaillir si Iesus-Christ mesme ne defaut: ce qui est impossible, car il est luy-mesme le grand prestre entant qu'il est hõme, non descendant d'vn autre prestre, mais de Dieu immediatement, & demeure eternellemẽt au ciel benist és siecles des siecles.

Papat successif.

Le Papat est perpetuel.

Comparaison de la part laicque à la part clericale. Chap. CCCXIII.

NOus auons arresté que toute la Chrestiẽté se diuise necessairement en deux parts generalles, celle des clercs & celle des laics, ou biẽ en ceux qui donnent & en ceux qui reçoiuent: la difference consiste au donner & au receuoir: les clercs sont les plus nobles, parce qu'ils donnent & les laics se sont moins par ce qu'ils reçoiuent. Comme nous auons veu la part clericale estre ordõnee en soy d'vn singulieremẽt bel ordre à la façon d'vne tres-parfaite hierarchie, aussi faut-il que la part laïcque le soit en sa maniere. Elles sont toutes deux vne Eglise, vn corps & quasi vn homme. L'vne est superieure, l'autre inferieure: l'vne reçoit & l'autre donne, s'ẽtre-rapportãt comme le corps & l'ame: car de mesme q̃ de ces deux pieces l'hõme se fait, aussi se fait l'Eglise de ces deux autres: & de mesme que l'ame se porte enuers le corps influant & infondãt en luy la vie corporelle, de mesme se porte la part clericale enuers la part laïcque, infondant & inspirant en elle la vie spirituelle. Parquoy si cõme l'ame est ordõnee en soy par ses puissances, aussi l'est le corps par ses mẽbres & organes visibles, puis que no' venõs de voir la dispositiõ & distribution de la part clericale, il s'ensuit que celle des laïcs est aussi à sa façon disposee en soy & distribuee. Et à mesure que la part clericale est departie & ordonnee par la puissance spirituelle, establissant en elle diuers degrez & diuers ordres, aussi doit

La cõpositiõ du clergé & des laics comparee a sa corps.

estre celle des laics departie & ordonnee en diuers ordres par la puissance corporelle & temporelle. Il ya vne puissãce corporelle aussi biẽ qu'vne puissãce spirituelle. Si l'ame est, aussi est le corps. Certains biens regardẽt le corps ainsi q̃ d'autres regardẽt l'ame: & le corps a sa vie corporelle, comme l'ame à sa vie spirituelle. Il y a deux vies, la terriẽne & la celeste, ou la corporelle & la spirituelle: l'vne de laquelle le corps vit par le moiẽ de l'ame, & l'autre de laquelle l'ame vit par le moiẽ de Dieu, chacune a vn biẽ particulier duquel elle se nourrit & se sustãte: La corporelle à le terriẽ, & la spirituelle a le spirituel. A la vie terriẽne apartiẽt tout ce qui est terrestre, & à la spirituelle tout ce qui est spirituel : par ainsi de mesme que nous auons eu besoin d'vne puissãce spirituelle pour l'administratiõ des biens spirituels, qui sont les Sacremens esquels la vie spirituelle consiste: ainsi auons nous besoin de la puissance terrienne & seculiere pour l'administration des biens terriens, esquels la vie corporelle consiste. Comme la iurisdiction spirituelle nous est necessaire, ainsi nous est necessaire la iurisdiction temporelle ou terriẽne: & tout ainsi que la part clericale est ordonnee & rangee par la puissance spirituelle, ainsi est la part laïque ordonnee & rangee par la puissance terrienne. Comme la puissãce spirituelle reçoit beaucoup de degrez & d'ordres en soy qui se raportent tout à vne souueraineté, ainsi en la puissance terriẽne beaucoup de degrez & d'ordres en soy, qui se raportent tous à vne authorité royalle & imperiale. D'autant que la

Deux vies.

Deux biẽs.

Deux puissãces spirituelles ou terriennes.

vie ſpirituelle eſt plus digne que la terrienne, & l'ame plus digne que le corps, d'autant eſt l'vne authorité & puiſſance plus digne que l'autre : comme l'ame regiſt le corps, auſſi doit la puiſſance ſpirituelle regir la puiſsance corporelle & terriẽne. Comme l'ame n'a pas fait le corps, mais Dieu a fait l'ame & le corps, ainſi la puiſsance ſpirituelle n'a pas inſtitué la temporelle, mais Dieu les a immediatemẽt ordonnees & inſtituees toutes deux. Comme le corps eſt pour l'ame & ſe raporte à elle, auſſi la puiſsance terrienne eſt pour la ſpirituelle & s'y rapporte : & comme le corps doit eſtre ſubiet à l'ame, auſſi le doit eſtre à la puiſsãce ſpirituelle la puiſsãce terriẽne. De là nous deſcouurons trois merueilleux ordres au monde : le premier en la nature & és creatures, duquel i'ay traité au commencement de ce liure, & les autres deux en la Chreſtienté & humaine nature, à ſçauoir l'ordre de la puiſſance ſpirituelle, & l'ordre de la puiſſance corporelle ou temporelle, Ces deux excellent le premier, d'autant que les hommes ſurpaſſent les autres creatures : en l'ordre de nature l'vne creature s'eſleue ſur l'autre, & l'homme s'y treuue le plus haut, & en ces deux dernieres l'homme s'eſleue ſur l'homme, le peuple ſur le peuple, & la natiõ ſur la nation. Si la beauté du monde eſt eſmerueillable pour le tres-parfait ordre de nature, plus eſt eſmerueillable la beauté de l'Egliſe de la Chreſtiẽté pour le parfait ordre de ſa double puiſſance. Qui voudra deſcouurir l'excellence de ces deux derniers ordres, qui les compare l'vn à l'autre.

Trois merueilleux ordres au monde.

L'Egliſe Chreſtienne eſt plus belle que le monde.

Comparaison de la puissance spirituelle à la puissance temporelle.

CHAP. CCCXIIII.

LA puissance corporelle ou temporelle, qui regarde & ordonne la part laïcque represente le corps : & la puissance spirituelle, qui regarde & ordonne la part clericale, represente l'ame. Parquoy comme Dieu fit premierement le corps & auant l'ame, cõme le corps est premierement habilité & preparé a loger l'ame, & que secondement l'ame y arriue & y est reçeuë le parfaisant & le viuifiant, de mesme la puissance terrienne & seculiere fut en ce monde auant la spirituelle. Dieu ordõna premierement celle qui represente le corps, & la prepara & rẽdit propre à loger celle qui represente l'ame. La puissance terrienne fut en ce monde par vn grand nombres d'ãnees, se formant peu a peu, & se disposant a receuoir en soy la puissance spirituelle, & accõplie qu'elle fut en sa disposition & preparation, elle la reçeut par le moyen de Iesus-Christ, qui la vint installer en terre. La venuë de nostre Seigneur choisit la puissance terrienne vniuersellemẽt en son meilleur estat, & ayant son siege à Rome premiere cité du mõde: d'où il aduient que la puissance spirituelle fut logee & reçeuë en ceste mesme cité: c'est là qu'elle s'instala, & soumit a soy la puissance terrienne, car c'estoit bien raison qu'elle se logeast au plus honorable lieu du monde. Ainsi reçeut la puissance terrienne la puissance spirituelle, de mesme que le corps reçoit l'ame, elles

Rome siege de la puissance temparolle puis de la spirituelle.

firent

firent ensemble comme le meslange d'vn homme, & demeurẽt encores iointes & associees en la chrestienté l'vne aidant & secourant l'autre. Puis que la puissance terrienne, qui estoit la premiere au monde, n'a point esté destruite par l'aduenement de la puissance spirituelle, ains lui est seulement assubietie & asseruie, c'est vn signe euident qu'elle est à Dieu, & de son ordõnance, autrement elle fust infailliblement abolie & n'eust eu ni rang ni place auec la spirituelle. Comme l'ame viuifie & façonne le corps, & comme elle le conforme & rameine à Dieu, aussi la puissance spirituelle viuifie & façonne la temporelle, la conforme & rameine à Dieu. La puissance temporelle separee de la spirituelle, reste morte & eslongnee totalemẽt de son createur comme le corps, qui perd sa forme, ou le corps qui laisse son ame. Que les Princes terriens se donnent donc bien garde de ne contreuenir à la puissance spirituelle, qu'ils se donnẽt bien garde de luy desobeyr, qu'ils la respectent & qu'ils la seruent, car leur authorité n'a force ne vie qu'entant qu'elle est au seruice & en l'obeyssance de la puissance spirituelle. Que les Princes d'auiourd'huy considerẽt comme leurs predecesseurs & ceux ausquels ils doiuent tout ce qu'ils ont, soumirent tres-volontairement & assubietirent leur grandeur à ceste puissance spirituelle: qu'ils regardent comme le feste de la puissance terrienne qui est l'Empire de Rome à esté desia mille ans & plus en la subiection de la puissance spirituelle: qu'ils craignent la main de Iesus Christ, qui a rendu obeïsance à son lieute-

La puissance terrienne est de l'ordonnãce de Dieu.

La puissance temporelle tient sa vie de la spirituelle.

Les Princes doiuent obeir à l'Eglise.

nant toute la terrienne puissançe, & qu'ils le craignent hardiment, car leurs deuanciers, qui ne leur doiuēt rien en grandeur, ont bien baissé la teste sous son vicaire, & l'ont seruy comme vrais subiets. Qui sera si osé d'aller persecutant l'Eglise de Iesus Christ? pensons comme la chrestienté quelquefois n'estoit pas, dequ'elle façon elle est arriuee & de qu'elle façon elle est augmentee, comme elle est paruenuë au dernier point de toute hauteur, & comme elle y dure & perseuere. Craignons Iesus Christ fils de Dieu comme nos predecesseurs l'ont craint, honorōs le comme nos predecesseurs l'ont honoré. Si les plus grands d'entre nous se representent la grādeur, la magnificence & l'excellēce de leurs deuanciers, & de l'autre part leur petitesse & leur foiblesse, ils trouueront certainemēt qu'il n'y a rien de pareil, Et si leurs ayeuls si grands, si vaillans, si puissans & si sages ont eu la deuotieuse crainte de Iesus Christ tousiours presente à leurs yeux accompagnée d'vne foy tres-constante & inuiolable, s'ils ont honoré son vicaire en terre & luy ont esté obeyssans & subiets : s'ils ont aimé, defendu & chery tous les fideles, certainement il siera tresbien à ceux-ci de les imiter, & de se maintenir en leurs saintes traces. Encore voient-ils luyre ceste grande puissance en la cité de la terre la plus fameuse cité dominatrice du monde, & y tenir glorieusement le siege de sa iurisdiction apres tant de trauerses, tant de rudes secousses, & par vne si longue suitte de siecles.

Exhortation à imiter les antiens en la crainte de l'Eglise.

Du septiesme Sacrement, qui est le Sacrement du mariage.

Chap. CCCXV.

Dieu n'a pas creé ensemble les hommes, ny ne les à faits tous en vn coup comme les Anges, ains apres auoir produit de sa propre main & sans moyen le premier couple, il ordonna que le genre se multipliast dés lors en auant par vne generation & propagation naturelle, & que nous descendissions les vns des autres : afin que nous voyans tous deriuez d'vn mesme hōme, nous nous en estimassions plus vns, & que la maniere mesme d'engendrer fust signe d'vniō & d'alliance. Le principal bien de l'homme, sa vie & son souuerain bon heur, comme i'ay souuent mōstré, c'est son amitié & societé auec son createur : & d'autant que telle societé & amitié est occulte, spirituelle & inuisible, elle a deu estre figuree & representee, autant que faire se peut, par quelques choses sensibles & visibles, à ce que l'homme les ayant souuent deuant les yeux y vist comme dans vn miroüer l'image de ce qu'il à le plus à souhaiter. Or d'autant que la conionction inuisible ne se peut mieux representer que par la visible, & que le signe de ceste societé spirituelle nous deuoit estre familier & ordinaire, Dieu voulut que non seulement nous nous multiplissions par la generation, mais en outre que nous nous multiplissions d'vne façon qui seruist de marque visible & figure apparente de l'amitié & societé spirituelle & inuisible que nous auons a dresser auec luy,

Pourquoy Dieu ne crea tous les hommes ensemble.

Mariage figure de l'amitie & societe occulte du chrestien auec Iesus Christ.

pour acquerir nostre derniere beatitude. Il ordonna donc que ceste generation se conduiroit par la conionction singuliere & indiuiduë du masle & de la femelle, qui est le mariage: à ceste cause il fit dés le commencemēt, non plusieurs, mais vn seul premier homme & vne seule femme premiere, les associant ensemble d'vn nœud inuiolable & indissoluble. Voila comme le mariage fut estably dés nostre origine pour deux considerations, à ce que ce fust vn moyē de nostre generation, & multiplicatiō, & à ce que ce fust aussi vn signe & sacrement representant la conionction spirituelle & inuisible engendree d'vne amour franche & liberale entre Dieu & nostre ame. A la verité nostre Seigneur fit lors deux grandes conionctions en l'humaine nature, la premiere de l'ame raisonnable auec le corps, qui fut naturelle & non anticipee de volonté & de consentement, car à mesure que Dieu crea l'ame il l'attacha au corps auāt qu'elle eust ni chois ni cognoissance: la seconde de l'hōme & de la fēme, qu'il associa d'vne societé inseparable: ceste ci fut non naturelle, mais volōtaire & engendree par l'affection & amour de l'vn & de l'autre. La premiere conionction fut comme vne marque, & signe de la seconde: car tout ainsi que l'esprit est plus grand, superieur & plus digne, aussi est l'homme: tout ainsi que la chair est moindre, inferieure & moins digne, aussi est la femme. Comme vne ame fut accouplee à vne seule chair, aussi fut l'homme à vne seule femme. Comme la conionctiō de la chair & de l'ame ne se pouuoit d'estruire que par la

Deux causes du mariage.

Deux conionctions grandes en la nature humaine.

mort, aussi ne se pouuoit destruire que par la mort la conionction de l'homme & de la femme. Voila comme la premiere societé qui fut radicale & fondamentale en l'humaine nature, à sçauoir de l'ame & de la chair, signifioit l'autre societé seconde & plus excellente de l'homme & de la femme, & la societé seconde signifioit la tierce de nostre ame auec Dieu, ou de l'humaine nature auec son createur, qui est la plus parfaite de toutes: de vray aussi ne furent les deux premieres introduites que pour elle.

Comparaison des trois societez de l'ame & du corps de l'homme & de la femme, & de l'humaine nature & de Dieu.

CHAP. CCCXVI.

VEu que ces trois societez reçoiuent entre elles de l'ordre & des degrez en dignité & en noblesse à la mode d'vne eschelle, & qu'elles s'entremarquent & s'entrerepresentent l'vne à l'autre, il n'y aura pas de mal de les comparer ensemble. Les deux premieres qui sont en l'humaine nature, sont pour la tierce celeste, qui est au dessus de nous: en la premiere la chair monte à l'esprit raisonnable & se ioint naturellement à luy, en la seconde la femme monte à l'homme & se ioint à luy par le libre consentement. Et veu que la femme est prouueue d'ame & de corps, & l'homme pareillement, il se fait en ceste cy, double conionction à sçauoir de l'ame à l'ame, & du corps au corps: mais en la tierce tant l'homme que la femme se ioignent à Dieu,

Il se fait double conionction entre l'hõme & la femme.

& non seulement l'homme & femme assemblez, mais toute l'humaine nature, au moins elle à esté ordonnee pour cet effet. Comme donc en la premiere conionction qui est de l'esprit & de la chair, la chair se viuifie, s'anoblist & se dignifie par la societé de l'esprit raisonnable, sans lequel elle n'a ny vie ni façon: & comme en la seconde la femme se viuifie, s'anoblist & se dignifie par la societé de l'homme, de mesme se viuifie, s'anoblist & se dignifie l'homme, la femme & toute l'humaine societé par la conionction de son createur. Et tout ainsi que la chair est iointe à l'esprit, tout ainsi l'est la femme à l'homme: & tout ainsi que la femme l'est à l'homme, tout ainsi le doit estre à Dieu le genre humain. Ces deux societez nostres l'vne entre l'ame & la chair, faisant par nature vne personne indiuidue, l'autre de l'homme & de la femme faisant par volonté vne liaison inseparable, signifioient qu'il y pouuoit auoir aussi double conionction entre la nature humaine & son createur: l'vne à la mode de l'ame & du corps par vnion personnelle où Dieu & l'homme se trouuassent en vne mesme personne: l'autre à la mode de l'espouse & du mary par vnion volontaire, où l'homme se trouuast indissolublement associé à son createur par amour & par affection. L'humaine nature ne se pouuoit ioindre à Dieu qu'en ces deux manieres: la premiere est accomplie dés lors que Iesus Christ, Dieu & fils de Dieu, s'vnist corporellement à nous: & la seconde l'est aussi par luy-mesme attachant à soy son Eglise, qui est la congrega-

Toute nature se viuifie & anoblist iointe à son createur.

Double cõionctiõ entre nature humaine & son createur.

tion des Chrestiens, à laquelle a il donné la forme & le visage d'vnion & d'vnité autant qu'il est possible, la rapportant toute & la terminant en vn souuerain prestre son vicaire. Ainsi toute l'Eglise c'est comme l'espouse, & Iesus Christ en est l'espoux: l'Eglise est comme vne personne, & Iesus Christ est l'autre personne: il se dresse entre elles vn mariage comme entre le premier hõme & la femme premiere. En ce premier estat & auant nostre cheute la seconde conionction estoit desia en effet, car l'homme & la femme, qui faisoient l'Eglise, estoient associez par amour & par affection à Dieu non encores incarné, de mesme qu'apres nostre reparation elle s'est rafraichie & renouuelee entre la chrestienté ou l'Eglise auec le fils de Dieu & Dieu incarné. Ainsi à present il y a deux societéz, la premiere de Dieu s'humanizant & s'incarnant, & la seconde de luy-mesme ioignãt à soy la chrestienté toute sienne. C'est vne tres-noble & tres-digne conionction & societé que celle de Iesus Christ auec son Eglise, car c'est vne grande chose Iesus Christ, & grande chose l'Eglise de Iesus Christ. Voila deux femmes que il a prinses, son humanité & son Eglise. L'Eglise se rapporte à son espoux à la mode de la femme premiere: car comme elle descendit & fut formee de l'homme, ainsi est l'Eglise formee par Iesus Christ & en descend, par ce que ce sont ses Sacremens qui la renouuellent & remontent. Ce mariage de Iesus Christ & de son Eglise se represente doublemẽt par le mariage de l'homme & de la femme: il y a de la resemblance na-

L'Eglise est l'espouse de Iesus Christ.

Iesus Christ a pris deux femmes.

turelle entre l'homme & la femme, aussi y a-il entre IesusChrist & son Eglise: il est pourueu de chair & de corps comme elle : parquoy il se trouue & en l'vn & en l'autre de la conformité de natures & conformité d'affections.

Le mariage est vn ancien & nouueau Sacrement.

Chap. CCCXVII.

Mariage est Sacrement.

Cause finale du mariage.

LE mariage est Sacrement à cause qu'il signe & signifie chose saincte, sacree, spirituelle & inuisible : & attendu que ce qui est signifié est tousiours beaucoup plus que ce qui signifie, car le signe est pour la chose signee & non au rebours: certainemẽt la conionctiõ spirituelle, qui est signifiée par le mariage, est sans comparaison plus noble & plus grande que n'est le mariage qui la signifie. Le mariage est institué pour signifier & representer l'vnion & conionction spirituelle qui se fait & faire ce doit entre l'humaine nature ou l'ame & Dieu, car toutes les deux societez sont volontaires & engẽdrees du liberal arbitre. Or autrement estoit l'humaine nature iointe à son createur en son parfait estat, autrement apres la reparation de sa cheute : lors elle luy estoit seulement iointe par amour, & par vn libre consentement, mais depuis elle l'a esté d'vne autre & nouuelle façon, Dieu s'estant ioint à elle en vnité de personne, & s'estant fait Dieu & homme, qui est Iesus Christ, & en outre encores Iesus Christ ayant associé à soy la chrestienté & son Eglise nouuelle par l'ablution

& purification de ses Sacremens, qui est vne grande conionction entre nous & luy. Voila donc trois societez spirituelles. Parquoy si le mariage fut premieremēt institué pour les representer, & que dés le commēcement il representast la societé premiere & originelle de l'humaine nature auec son createur, il a deu encor depuis estre ordonné pour representer pareillement les deux societez dernieres & nouuellement establies, tant par la conionction de la personne du fils de Dieu à l'humaine nature, que par son vnion à sa nouuelle Eglise, qui sont toutes deux volontaires, & contractees toutes deux en mode de mariage. Le mariage est donc l'ancien & premier Sacremēt, & si est nouueau Sacremēt comme le baptesme & les autres: car c'est raison que ceste nouuelle conionctiō faite depuis nostre reparation soit signifiee & representee aussi biē que l'ancienne. Le mariage est Sacremēt de Iesus Christ comme les autres, & a esté comme renouuellé par luy pour vne nouuelle signification. Il signifie les trois conionctiōs spirituelles, la premiere qui estoit entre l'homme, ou l'ame & Dieu par le moyē de la seule amour, & les autres deux à sçauoir celle du fils de Dieu auec l'humaine nature, qu'il print, & celle de Iesus-Christ auec son Eglise, qu'il forma. En chacune de ces deux dernieres il se trouue l'vnion de deux, l'vn agēt & influant, l'autre patient & receuant, tissue par l'amour, qui procede de la frēche volonté: ainsi l'vne & l'autre est tres-proprement representee par le mariage, basty semblablemēt de la conionctiō

Mariage est vieil & nouueau Sacremēt.

amoureuse & volõtaire dedeux personnes, desquelles l'vne est agẽt & influant, l'autre patient & receuant. Ces significations rẽdent le mariage vn haut & tres-noble Sacrement, mesme la significatiõ de ceste tierce conionction de Iesus Christ & de son Eglise, à laquelle il raporte singulierement bien: car comme au mariage il y a double nœud, l'vn de l'affectiõ, qui est spirituel & volontaire, & l'autre de la coniõction charnelle qui s'ẽgendre du premier, & qui parfait entierement & consõme ceste societé: semblablement il y a deux nœuds en ceste societé de Iesus Christ & de son Eglise, l'vn partãt de l'affection reciproque de toutes les deux parts, & l'autre de la resemblance des natures, car Iesus Christ & son Eglise ont de la conformité charnelle & corporelle à produire & engẽdrer des nouueaux & spirituels hommes.

Double nœud au mariage charnel, & en celuy de Iesus Christ auec son Eglise.

Des effets du Sacrement de mariage, & de la grace qui s'y donne.

Chap. CCCXVIII.

PVis que le mariage est Sacrement de Iesus-Christ, il faut que l'hõme reçoiue en luy de la grace spirituelle & quelque spirituel secours. Signamment pour son besoin en ceci, comme il fait és autres sacremens : il y reçoit donc la puissance & la faculté d'vser de sa femme à la procreation de lignee suiuant l'institutiõ diuine. A ceux qui s'y soumettent dignement, & d'vne chrestiẽne & saincte intention, il se donne en ce sacremẽt d'estre vnis d'vn heureux ac-

Puissance que reçoit l'hõme au sacrement de mariage.

cord & vnanime consentemẽt pour leur multiplication a la loüange & gloire de Dieu: il s'y donne aussi a ceux-la de la grace pour combatre la concupiscence charnelle, & pour retirer par ce moyen leur ame de la corruption & du desordre, afin que ce soit vn lien singulier, profitable & inseparable, qui sont trois qualités necessaires à parfaire & sanctifier vn mariage. Ceste grace prouuoit à trois assaux de la chair, & engẽdre en nous triple commodité: premierement elle nous defait de ce vilain & desreiglé appetit à la diuersité & au change, & nous tient arrestez & contens en la partie que nous auons seule choisie: secondement elle proportionne iustement & mesure nostre plaisir à la seule generation, rengeant à ceste fin là les dernieres bornes de nostre concupiscẽce, & la gardant de nous emporter outre le fruict à la delectation vaine & voluptueuse: tiercement elle prouuoit à cequ'il ne s'engendre en nous aucũ desdain ou desgoustemẽt par la longue cõuersation & continuel vsage, nous vnissant d'vne affectiõ insatiable & inseparable. La singularité de ce lien engẽdre en nous vne foy tres certaine, que nous gardõs l'vn à l'autre, son profit y engendre le bien de la procreation, pour lequel quãt à l'office de nature le mariage a esté ordonné: son inseparabilité y engẽdre le fruict du Sacremẽt, car tel lien c'est le Sacrement de cõionction spirituelle, de laquelle nous venõs de parler. Ainsi trois choses nous viennent du mariage, la foi ou loyauté, la lignee & le Sacrement. Ces trois biens reiglent & moderent le

Trois qualitez necessaires au mariage.

Effect de la singularité du mariage.

Trois profits du mariage.

desordre de nostre chair, domestiquent la farouche insolence de la concupiscence, ostent la deshõnesteté de ceste ioüissance charnelle, cachent & recouurent la laideur de ceste action brutale de soy, hõteuse & inexcusable. Le mariage rend licite ce qui estoit illicite, & fait que ce ne soit plus peché, ce qui l'estoit auparauãt, à cause que ces trois biens, qui l'accompagnẽt ont plus de bonté, d'honnesteté en eux & de beauté, que ceste operation n'a de vice, de laideur & de honte. D'auantage il rebride & refroidist l'ardeur de la cõcupiscence, & nous deliure de tous les maux qu'elle tiẽt à sa suite : car lors que par l'action legitime du mariage nous accomplissons nostre enuie, nous rabatons & arrestons le furieux effort de la chair, qui pourroit sãs cela brusler & cuire quelques vns. Voila comme il nous deliure du peché que nous commettriõs sans luy, & comme il vaut mieux se marier que de brusler. Trois choses se considerent au mariage, le signe ou signification ou Sacrement, & l'office, & le remede. La signification est double, car elle represente la coniõction de Iesus-Christ auec son Eglise, tant par amour que par resemblance de nature. L'office est double, car il concerne la communauté de vie & de nourriture, & concerne aussi la production des enfans. Le remede est aussi double, car il regarde le cours de la concupiscence arrestãt chacun à sa chacune, & regarde aussi le desordre, ordonnant que l'vn se serue de l'autre pour l'effect du mariage seulement, c'est à dire pour la seule generatiõ, non pour le plaisir ou pour la

Trois choses à cõsiderer au mariage.

volupté. Ainsi ce sont deux significations, deux offices & deux remedes. La premiere significatiõ, premier office & premier remede se raportent à la conionction des ames, mais la secõde signification, second office & second remede se raportent à la conionction des corps. Comme és autres Sacremẽs il y a quelque chose visible & exterieure, & quelque autre inuisible & occulte, aussi y a-il icy, autrement ce ne seroit pas Sacremẽt. Il y a des paroles & signes exterieurs ou actions & operations visibles, qui tiennent le lieu des choses corporelles qu'on voit ailleurs, cõme l'eau au baptesme: en quoy il y a de la resemblance auec le Sacrement de penitẽce, qui n'a non plus de choses corporelles. Les paroles de l'homme & de la femme significatiues de leur intẽtion, c'est ce qui appert au dehors, & leur consentement & accord c'est ce qui est remarqué au dedans. Tout ainsi qu'ẽ la penitence les paroles de la confession exterieure signifient l'interieure contrition & desplaisance, apres il s'y fait vn liẽ obligatoire, inuisible & spirituel, & vne conionction indissoluble, & ce par la diuine ordonnance, car Dieu a institué le mariage pour signifier la conionctiõ spirituelle: & ce lien obligatoire seulemẽt par le reciproque consentement de l'homme & de la femme, declaré par les paroles exterieures de tous deux ou par quelque autre signe, c'est proprement le mariage. Le consẽtement donc tesmoigné par les paroles n'est pas mariage, mais il cause le mariage. Ce sont trois choses par ordre, les paroles exterieures & si-

Au Sacremẽt de mariage il y a du visible & de l'inuisible.

Ce qui est propremẽt mariage.

gnificatiues,le franc & volontaire cõsentemẽt des deux parties,& le lien obligatoire inuiolable & indissoluble.Ce lien est le Sacrement, & signifie la conionction spirituelle d'entre Dieu & l'ame,d'entre le fils de Dieu & la nature humaine par luy reuestuë,& d'ẽtre IesusChrist & son Eglise:telle signification cause le nœud indissoluble de ce lien. Et de ce lien obligatoire par la force duquel l'hõme passe en la puissance de la femme, & la femme en la puissance de l'homme, s'engendre en outre vne antre conionction à sçauoir la corporelle & charnelle:de façon que par telle obligation l'hõme est obligé de rendre le deuoir à la femme, & la femme à l'homme. Ainsi il nous appert que de l'ordõnance de Dieu le consentement volontaire exprimé par les parolles cause vne obligatiõ perpetuelle,& nous apert aussi qu'au mariage il y peut auoir tousiours deux biens,la foy & le Sacrement encor' que le fruit & la lignee ne s'y trouue pas tousiours.Car ce neãtmoins le paiemẽt du deuoir y peut maintenir la foy & la loiauté,& quant au Sacrement ou signe de la conionction ou conionctions spirituelles,il ny mãque iamais.

Deux biẽs au mariage.

L'homme chrestien se doit bien garder de ne violer ny son mariage ny celuy d'autruy.

CHAP. CCCXIX.

PVis que le mariage est vn si grand & si noble Sacremẽt,puis qu'il est institué & ordõné pour representer & signifier des cõionctiõs

ſpirituelles ſi dignes & ſi diuines, chacun ſe doit prendre bien garde de ne violer le ſien, car qui viole le ſigne, fait iniure & à celuy qui l'a inſtitué & à la choſe ſignifiee: qu'eſt-il plus iniurieux ou plus inique que d'outrager & offenſer la ſaincte conionction du fils de Dieu & de l'humaine nature en vne meſme perſõne, de laquelle tres-ſacree & tres-venerable conionctiõ le mariage eſt ſigne & Sacremẽt? Qu'eſt-il plus iniurieux & plus inique, que d'outrager & offenſer la conionction de Ieſus-Chriſt auec ſon Egliſe de laquelle ce Sacremẽt eſt vn ſigne tres-manifeſte? Quicõque meſpriſe ces conionctiõs encourt vne tres-aigre vengeãce, car il des-honore l'humanité de IeſusChriſt, la perſonne du fils de Dieu & toute ſon Egliſe. Semblablemẽt chacun ſe doit bien garder de violer le mariage d'autruy, & doit penſer qu'en ce faiſant il viole vne tres-ſaincte ordonnance & inſtitution, faite par la main meſme de Dieu, qui accoupla originellement en paradis vn ſeul homme a vne ſeule femme: parquoy le mariage doit eſtre reueré pour la reuerence de ſon autheur.

Ieſus-Chriſt eſpoux de ſon Egliſe.
Chap. CCCXX.

IEſusChriſt ſe porte enuers l'Egliſe ou enuers la chreſtienté tout de meſme que l'eſpoux & mary ſe porte enuers ſa femme & eſpouſe. Cõme tout bõ mary aime ſa femme d'vne amour chaſte, pur, ſingulier & inuiolable, & comme la bonne femme aime ſon mary d'vn pareil

Mariage de Ieſus-Chriſt & de ſon Egliſe.

amour,ainsi aime Iesus Christ l'Eglise, & l'Eglise Iesus Christ. Cõme le vray & bõ espoux honore, pare & embellist son espouse le plus qu'il peut pour son honneur, aussi fait Iesus-Christ son Eglise de tout ornement & spirituel & corporel, au dedans & au dehors, autant que faire se peut pour sa gloire. Comme le bõ mary chastie sa femme & ne la tue pas, aussi Iesus Christ ne destruit pas son Eglise, mais il la chast . Comme le bon mari ne permet pas que sa femme faille ou se desuoye, aussi ne permet pas Iesꝰ Christ que son Eglise faille ou se desuoie. Cõme le bon mary defend & soustient sa femme, aussi fait Iesus Christ son Eglise. Et comme la femme de biẽ honore & craint son mary, aussi fait l'Eglise Iesus-Christ. Pour faire brief, Iesus Christ se porte tout ainsi enuers son Eglise, qu'vn bon mary fait enuers sa femme : c'est vn espoux immortel d'vne espouse immortelle.

Le sommaire des choses precedentes.

Chap. CCCXXI.

NOus auons doncques appris la façon & la forme, en laquelle Iesus Christ, fils de Dieu & vray homme, donne à la mode d'vn vrai medecin & Sauueur le bien estre, la grace, le salut & toutes choses necessaires à l'homme tombé, & comme l'homme reçoit effectuellement en soy la vertu de sa mort & passion, & s'vnist & incorpore à lui se regenerant & reformant par ce moyen. Nous sçauons desormais que Iesus Christ ouure en nous par certaines choses visibles

bles & sensibles, pour nous renouueller, parfaire & accomplir, & que la vertu salutaire se desriue de la diuinité, qui est en luy, & par son humanité descend en ses Sacremens, qui sont instrumens visibles par lesquels il touche l'homme & applique à l'indigent sa faueur & son secours, & qui sont des viues memoires de sa mort passee. Nous auons appris que la passion de Iesus Christ n'ouure en nous que par sa memoire, & qu'à ceste cause il a remply son Eglise & la chrestienté d'expressiues memoires, qui nous refreichissent continuellement sa mort, & qui nous sauuent par consequent. Il a esté dit comme les Sacremens sont instituez & ordonnez selon la necessité & indigence des hommes, à qui on les applique, & que les cinq premiers, le baptesme, la confirmation, l'Eucharistie, la penitence, & l'extréme onction regardent le besoin de chaque homme particulierement en soy, & en ce qui est vne seule personne: & que les deux derniers, l'ordre & le mariage sont ordonnez pour autruy: de façon que qui les reçoit, les reçoit plus pour les autres que pour soy, car c'est l'effet & la cause de leur institution. Le Sacrement de l'ordre est ordonné pour la multiplication spirituelle des Chrestiens & de l'Eglise, & pour la multiplication & renouuellement de l'estre spirituel, car par iceluy se donne la puissance d'administrer les autres Sacremens: & le mariage est ordonné pour la multiplication naturelle & corporelle des Chrestiens fideles, & pour le renouuellement & multiplication du naturel

estre, car par iceluy se donne la puissance de procréer lignee. Comme en nostre nature il y à quelques vertus establies pour la conseruation de l'espee, ainsi y a-il en la spiritualité cinq Sacremens, qui ne regardent que la personne & à y parfaire la grace, mais l'ordre & le mariage regardent à la consommation & perfection de toute l'Eglise. A ceste cause d'autant que les cinq se rapportent à la singularité, & les deux à la multitude tout ainsi que la pluralité suit l'vnité, aussi a-on logé ces deux Sacremens apres les autres, & en dernier lieu celuy du mariage, parce qu'il a moins de spirituel, si ce n'est quant à la signification, pour le regard de laquelle c'est vn tres-grand Sacrement. Il à esté monstré comme il y a deux effets en general, qui restent en nous de la reception des Sacremens, la grace & le charactere, ou signe ineffaçable. De toutes ces choses nous pouuons tirer l'ordre, le nombre, la suffisance & l'operation des Sacremens: Nous pouuons voir comme la Chrestienté & l'Eglise de Iesus-Christ est armee d'armes inuisibles & de medicamens spirituels si bien a poinct, que rien ne luy manque, & que tout son bien & son thresor consiste en ces Sacremens, & sa vraye occupation & exercice en leur vsage.

Profit des Sacremens a l'Eglise.

L'Eglise & la Chrestienté contient en soy toute la vertu de Iesus Christ par le moyen de ses tres-sacrez Sacremens: ainsi elle est tres-pleine & tres-abondante en richesses spirituelles. Tous les autres biens qui sont en elle ne sont qu'accidens & accessoires, ce ne sont qu'ap-

puis & ornemens des Sacremens ses vrais biens & solides. La Chrestienté se desriue & se surnomme de Iesus Christ : ainsi les biens que Iesus Christ mesme luy a donnez sont ses biens souuerains & principaux, comme les Sacremens, par lesquels il s'est luy-mesme donné à elle. Les autres biens qui viennent du present des hommes ne sont pas tels ni de telle valeur, il faut donc bien euiter & se garder soigneusement que les vrais & principaux biens de l'Eglise & de la Chrestienté, & que Iesus Christ à luy mesme donnez, ne soient aneantis & auilis pour esleuer & estimer les autres qui sont moins que rien au pris de ceux-là. O quelle iniure ce seroit à Iesus Christ, quel mespris, quel desordre, quel aueuglement & quelle erreur! Que les ministres de l'Eglise se gardent hardiment donc bien d'y tomber, car que seroit-ce cela sinon loger le corps au dessus de l'ame, le mortel sus l'immortel, le corporel sus le spirituel & le visible sus l'inuisible ? A la verité ce seroit subuertir de tout poinct l'ordre de la Chrestienté & de l'Eglise. Comme s'accorderoit vn tel ministre auec Iesus Christ ? comme luy rendroit-il compte de l'administration des grands biens, desquels il a esté fait dispensateur ? comme seroit-il digne d'auoir le gouuernement & la charge des choses si hautes, les desprisant & desestimant si fort ? Que tous ministres soient donc tres-soigneux d'honorer les Sacremens de l'Eglise, pour raison desquels on les honore, afin qu'ils puissent paruenir à celuy duquel les Sacremens prennent leur fon-

Sacrement vrais biens de l'Eglise.

Exhortatiō aux prestres de traiter honorablemēt les Sacremens.

dement & origine.

Du iugement vniuersel & resurrection generalle.

Chap. CCCXXII.

ATtendu, comme ie disois au commencement, que ce liure ou ceste science est de l'homme, ie suis obligé de ne rien obmettre qui conserne son estat & son progrez en quelque façon. Or iusques à present ie luy ay apprins à se cognoistre, ie luy ay apprins comme Dieu l'auoit fait, comme Dieu auoit fait toutes choses pour luy, comme il en estoit extremément obligé, & de quelle monnoye il deuoit satisfaire à sa debte: i'ay monstré qu'il est, entant qu'il est homme, punissable ou recompensable de ses œuures, i'ay traitté de son deuoir, de sa cheute & de sa reparation, des Sacremens qui le ramenent & reduisent à son premier estat, & qui le rendent apte à faire bonnes œuures & dignes de luy. Puis que des operations que nostre createur doit effectuer en nous celle de la condition & celle de la reparation ou restauration sont desia passees, il ne nous reste que celle de la glorification ou finale retribution : car comme i'ay dit ailleurs. Dieu n'ouure autour de nous qu'en ses trois façons, esquelles est enclose l'action du gouuernement. L'homme est le vif ouurage de Dieu, l'ouurage pour lequel tous ces autres ouurages ont esté produits, & au salut & vtilité duquel sa prouidence se monstre continuellement attentiue. Il est impossible qu'il reste imparfait, & que

L'homme est l'ouurage pour lequel tous autres sont.

Dieu n'accomplisse en luy tout ce que sa nature demande. Puis donc que par la condition de sa liberté volontaire il est rendu exempt de contrainte, & seul entre toutes les creatures libre maistre de ses œuures, luy seul s'acquiert en agissant de la punition ou de la recompense. Puis que naturellement il se doit acquerir luy mesme par ses bonnes œuures & par le merite son souuerain & dernier bien pour son loyer, payement & iuste retribution, il est necessaire que toutes ses œuures soient exactement iugees & examinees, à ce qu'elles reçoyuent en fin ce qui leur est deu par la souueraine iustice. Pour espargner donc la peine du redire, ie presupposeray ici ce que i'ay suffisamment gaigné ailleurs, qu'il est impossible de toute impossibilité, qu'il ny aye vn iugement, auquel toutes nos actions se iugent : mais il me reste à traiter comme il se fera, qu'elle sera ceste examination & enqueste, & qu'elle la retribution & recompense. Ie presupposeray aussi ce que i'ay arresté où ie parlois de nostre souueraine ioye & tristesse, que pour les parfaire il faut necessairement que l'ame reprenne le corps en ce iugement, & ne diray de la resurrection en ce lieu, que la façon dequoy elle sera conduite. Ce doit estre ici le dernier ouurage de Dieu autour de l'humaine nature, ce doit estre la confirmation de la nature humaine & par consequent de tout le monde, qui est à cause d'elle. Pour ceste raison il faut que ceste retribution finale, qui doit estre l'accompliment de toutes choses, se rapporte conuenablement & à

L'homme seul merite par ses actions.

Le grand iugement sera le dernier ouurage de Dieu enuiron la nature.

Dieu, qui la doit faire, & à l'homme pour qui elle sera faite. C'est vne action que Dieu seul fera sans secours d'aucune creature & où nostre roole ne sera que de receuoir le payement & la retribution qui nous sera deuë: parquoy la forme de nous recompenser se reiglera sans doute iouxte la nature de nos œuures bonnes ou mauuaises, & iouxte ce qui est conuenable à leurs diuerses conditions. D'autant qu'aux bonnes il est deu de l'honneur & de la gloire, & aux mauuaises de la confusion & de la honte; il aduiendra que les bons y receuront autant d'honneur qui se puisse imaginer, & les mauuais vne pareille honte. A ceste cause il s'y fera vn iugement solennel, auquel se trouueront ensemble auec Dieu tous les hommes tous les Anges, & toutes les creatures qui ont intelligence & raison: non seulement chacun recognoistra là toutes ses operations passees, mais elles seront en outre manifestees à toute l'assistance: car bien qu'au partir d'icy nous ayons particulierement certaine cognoissance de nostre damnation ou de nostre salut, toutesfois il faut que cela soit generalement publié & notifié à tous: & il ne le sçauroit estre mieux à propos qu'au iour d'vne si grande assemblee. Telle publication causera vn merueilleux contentement aux vns, & aux autres vne merueilleuse destresse: chacun portera en son cœur & en sa conscience ses actions escrites par rang, & ce cœur & ceste conscience se verront clairement de toute la compagnie, afin que les bons y reçoiuent vn triomphe & gloire pu-

Dieu iugera l'homme suiuant ses œuures.

Les œuures de chacun seront publiees au dernier iugement.

blique, & les mauuais vn semblable reproche: car sans cela il manqueroit quelque chose au parfait salaire des œuures. Ce sera aux mauuais vne non legere accroissance de peine de se voir iustement condamnez par leur faute, & puis la confusion & la honte c'est leur propre chastiment, car il n'y a que les creatures raisonnables qui en puissent sentir les aigres poinctures, là où les torments corporels, comme du feu & autres, sont communs aux bestes qui ont sentiment de douleur. D'auantage il n'est rien que le mesfait craigne tant que la lumiere: ainsi en toute façon il est necessaire, pour dresser vn chastiment parfait & auquel il ne puisse rien estre adiousté, que ce iugement general se face, auquel les mauuais reçoiuét vne honte vniuerselle. Il n'est rien qu'ils craignent tant que la face de Dieu, & accepteroient plus volōtiers tous autres tormens que voir mettre en telle euidence leurs sales pensees, les meschantes intentions de leur cœur, leurs desirs & leurs affections desordonnees, leurs trahisons, leurs tromperies & leurs fraudes abominables, qu'ils ont tenues si curieusement cachees & couuertes. Voila pourquoy il les faut pousser en place marchande & en la presence de ce grand & publique theatre, afin que comme ils ont interieurement & a cachettes aimé leur propre honneur contre l'honneur de Dieu, on voye exterieurement & à la lumiere leur deshonneur & leur ignominie. Ce que nous disons des mauuais il le faut aussi dire des bons, mais d'vne autre façon: car ce qui est de desaduantage aux vns

Le sentimét de honte particulier à l'homme

Parquoy le dernier iugement sera publié.

est l'aduantage des autres, ce qui estoit vn extreme des-honneur à ceux-là, & à ceux-ci vn honneur extreme, & la cognoissance & magnifestation de la vertu est aussi glorieuse, qu'est ignominieuse celle du vice. Or d'autant que les bōs & les mauuais verront pareillement la verité, & autant les vns que les autres, il y aura vn commun accord soit à loüer & magnifier la bonté, soit à accuser & abominer la malice tant en soy mesme qu'en autruy : car ayant leur iugement & raison entiere ils louront ensemble ce qui sera louable, & condamneront ce qui sera condamnable: il y aura donc vn honneur vniuersel & vn blasme vniuersel, vn approbation vniuerselle & vne vniuerselle reprobation. Si cela n'y estoit, ceste retribution ni seroit pas si parfaite, qu'ō n'y peut adiouster quelque chose, & ceste vniuersité de consentement cōclud de necessité vn iugemēt vniuersel, auquel tous les hommes ayent à se trouuer garnis de leurs œuures, cogitations & volontez. Et attendu qu'il ny à a iuger que deux choses, les bonnes & mauuaises œuures, il faut qu'elles soiēt mises en vn, & presentees ensemble, par ce qu'estant cōtraires elles se donneront lustre l'vne à l'autre & se presenteront plus grādes & plus extremes chacune en sa conditiō. Ceste conference des biēs & des maux fera paroistre les biens plus louables, & les maux plus reprochables: ainsi l'vniuerselle confusion croistra par l'vniuerselle louange, & l'vniuerselle louange croistra par l'vniuerselle confusion. Voila comme la nature de nos actions demande vn iugement general & pu-

Bons & mauuais accorderōt en vne opinion au dernier iugement.

Pourquoy bonnes & mauuaises œuures apparoistront ensemble au iugement.

blique, à laquelle Dieu satisfera certainement: autrement il y auroit de l'imperfection en l'ordre des choses, ce qui ne peut estre.

Comme necessairement il faut qu'il se face vne seule & generalle assemblee pour iuger toute l'humaine nature.

Chap. CCCXXIII.

D'Auantage la nature de la ioye & de la tristesse le demande aussi, car & la ioye des bons & la tristesse des mauuais y doit estre parfaite (ie parle icy de la ioye & tristesse qui nous doit venir des choses exterieures) les bõs seront bien plus contens de se voir honorez en la presence de leur createur & d'vne troupe si noble, & les mauuais plus marris de s'y voir blasmez: pour ce regard dõc il faut q̃ ceste generalle assẽblee des hommes & des Anges se face. En outre l'humaine nature n'est qu'vne nature & vne espece, suiette à vn seul iugemẽt de retributiõ & a vn seul iuge: parquoy ce ne seroit pas raison d'ẽ faire à deux fois, il siera beaucoup mieux de la iuger difinitiuement toute, & à mesme heure. Puisq̃ les hõmes pour l'idemnité de leur gẽre & de leur nature, sont tous punissables ou recompensables par iustice: il est cõuenable qu'õ leur apprest vn iugement general, où ils soient tous en vn coup & recõpensez & punis. Et veu que la retribution est l'accomplimẽt & derniere façon de l'humaine nature, il faut qu'elle luy soit donnee en mesme instant & tout d'vn train, car

Argument du iugement general.

Priorité & posteriorité en la mort des homes n'empesche la generalité du dernier iugement.

apres cela il n'y aura rien plus à y adiouster ou diminuer : il seroit des-raisonnable qu'on le fit particulierement & à diuerses pieces : car bien qu'vn homme naisse ou meure plustost ou plus tard que l'autre, ce n'est pas à dire pourtant qu'on doiue diuersifier l'heure & le rang de nostre iugemēt difinitif & entiere consommation, attendu que ceste priorité & posteriorité est en nous d'autruy non de nous-mesmes, & que ce deuant & apres ne regarde aucunement nostre merite ou demerite, duquel seul il est ici question. Si donc la priorité & posteriorité ne touchent en rien nostre peine & recompense, & que les hommes sovent ce neantmoins tous vns pareillemēt iugeables du iugemēt de retributiō & par vn mesme iuge, il faut qu'ils soient despeschés tous ensemble & à mesme temps, & q̃ nulle part de l'humaine nature n'aille deuant l'autre, si ce n'est pour quelque cause singuliere & specialle prerogatiue. Veu que l'humaine nature y doit estre diuisee en deux parts, & distribuee pour tout iamais en deux bandes contraires, il faut premierement qu'on en face vne reueuë generalle, & qu'ō l'assemble en vn corps: car la diuision presuppose quelque vniō precedente. Puis qu'elle n'a peu se voir vnie & en sa forme entiere durant le temps de sa generation & du merite, il est tres-conuenable qu'elle s'y puisse voir au moins au temps de la retribution & de la recompense. Et si est fort à propos que ces deux troupes, qui en deuoiēt estre faites, se recognoissent auant le depart, afin que l'aise en accroisse aux bōs, & aux mauuais leur tristesse.

Diuisiō presuppose vnion precedente.

Les bõs aurõt a se resouuenir eternellemẽt de la misere en laquelle ils auront veu les mauuaises, d'où leur bon-heur leur paroistra d'autant plus grand : & la gloire & contentement des bons sera sans cesse en l'imagination des mauuais, d'où leur condition se rendra beaucoup plus desplaisante & insupportable. Ce qui n'adviendroit pas si leur entre-veuë generalle ne se faisoit, car la cognoissance par l'experience est la parfaicte cognoissance : & telle cognoissance manqueroit & aux vns & aux autres. Voila comme la nature humaine & la condition des œuures concluent necessairement vn seul iugement du monde general & vniuersel.

Que la retribution generalle doit estre faite tant en nostre corps qu'en nostre ame.

Chap. CCCXXIIII.

PVis que l'humaine nature se doit consommer par vne finale retributiõ, & qu'elle doit estre iugee du iugement de recompense, il faut que ceste consommation & ce iugemẽt se rapporte proportionnémentà elle & à ses conditions. Il y a, comme i'ay dit ailleurs, trois natures en l'vniuers, la corporelle, la spirituelle & la meslee, qui est la nostre: ainsi veu que le corps & l'ame, ou la nature spirituelle & corporelle, nous appartiennent, & que nous sommes à iuger, il faut que le iugement touche nostre corps comme nostre ame, & que nous soyons iugez en l'vn & en l'autre ensemble, car ce n'est ny le corps à part ny l'ame à part, mais leur conion-

La conionction du corps & de l'ame fait l'humaine nature.

ction, qui fait l'humaine nature. Si elle a merité ou demerité, ce n'est pas au corps seul ny en l'ame seule, mais au corps & en l'ame ensẽble. Il faut dõc qu'elle soit ou glorifiee ou chastiee entre tous les deux: car bien que l'ame au partir de ce corps soit ou recompensee au ciel, ou punie en purgatoire, ou damnee en enfer, ce n'est pas toutesfois d'vn plain & final payement, si elle ne se reioint encores au corps, veu qu'elle n'est pas l'homme non plus que la chair. Puis que ce dernier iugement de retribution se doit donner sur toute l'humaine nature & sur toute la communauté des hommes, entant qu'ils sõt hommes, il faudra qu'elle s'y trouue auec toute ses pieces, & que chaque homme s'y presente garny du corps & de l'ame. Le iugement general & la generalle resurrection sont choses qui dependent l'vne de l'autre. Attendu que la nature corporelle seulement & la nature seulement spirituelle ont a durer eternellement, la perfection de l'vniuers demande que celle qui est composee des deux, soit aussi eternelle : & puis que par la mort il s'en fait en nous vne separation, il est certain qu'en ce dernier iour, auquel toutes choses receuront leur entiere consommation elles seront encores reiointes & reünies, non en mesme estat pourtant, mais selon l'exigẽce des merites & demerites, car l'ordre des choses demande aussi cela. La police vniuerselle veut que toutes actions humaines soient iusques au dernier quatrain ou chastiees ou recompensees: si donc ceste retributiõ doit estre immortelle, il faut que le corps & l'ame la

Il faut que les hõmes assistent en corps & en ame au grand iugement.

sentent ensemble, soit vne ioye, soit vne tristesse eternelle qu'elle leur apporte, car & l'vn & l'autre partira d'vn iugement sainct & droiturier, auquel consiste la grace & la beauté de l'vniuers. Il ne pourroit pas estre que quelque partie de l'humaine nature demeurast eternellement & non l'autre, car elle est toute vne & pareille : parquoy ou rien d'elle ne sera immortel ou elle le sera toute, & si l'ame l'est, le corps le sera quant & quant. Aussi peu peut il aduenir qu'vne ame recouure son corps & que l'autre ne le recouure pas, car l'orde des chosesde mande ces trois natures en soy, & que l'humaine se maintienne eternellemẽt au corps & en l'ame, ses deux membres. Ainsi quand bien ce iugement ne toucheroit pas les petits enfans, pour n'auoir rien merité ou demerité par leurs propres actions, & qu'ils ne soient coulpables que de la coulpe d'autruy, qui leur est imputee s'ils ne sont baptisez, si est-ce toutesfois qu'il est necessaire qu'il ressuscitent, car non seulement le iugement requiert la resurrectiõ generalle des hommes, mais encores la perfection & accomplissement de l'vniuers le demande. Au demeurant i'ay monstré ailleurs cõme l'humaine nature fut premieremẽt produite immortelle, & que la mort y entra pour la punition du premier homme, sans la faute duquel l'ame estoit par le dessein de Dieu inseparablement iointe au corps, & l'homme entier auoit par consequent à ioüir de sa derniere beatitude : puis donc que, nonobstant la mort qui nous accompagne pour ce premier peché,

Tout l'hõme sera immortel.

Tous hommes resusciteront.

Les petits enfans resusciteront baptisez & nõ baptisez.

nous auõs à receuoir nostre loyer, il s'ẽsuit que nous serõs encor' reunis & remis en nostre entier, suiuãt le premier dessein de Dieu, qui estoit de recompenser conioinctemẽt & nostre corps & nostre ame.. Nous voyons que Dieu n'a pas aboly l'humaine nature pour le peché d'Adã, ains qu'il la laissee multiplier & croistre, il nous doit donc estre certain qu'il veut faire d'elle ce qu'il en auoit destiné, & en la façon qu'il l'auoit destiné: parquoy il la salarizera entiere & parfaite. Ainsi puis que nous auons gaigné ailleurs que la resurrection doit necessairement estre, ce que nous voyons à l'œil les corps des personnes decedees ne se releuer pas, signifie clairemẽt qu'il s'atend vne resurrection generalle & commune. D'auantage ou nous resusciterons tous, ou nul ne resuscitera: or Iesus-Christ vray homme & vrayemẽt mort, est pieça resuscité, nous resusciterons dõc tous. La resurrection n'est plus impossible, puis qu'elle est aduenuë à qu'elqu'vn d'entre nous, & par la mesme vertu, que celuy-là resuscita, toute l'humaine nature pourra resusciter, & pourra comme Iesus-Christ apres ceste mort reuiure eternellement & en son corps & en son ame. Nul ne peut faire doute de Iesus Christ, car s'il est encores mort, ie demãderois volontiers d'où a prins son origine ceste grande chrestiẽté, qui n'est fondee, qui ne fait & qui ne croit rien qu'en luy & en son nom? Si apres auoir esté meurtry par ses ennemis il est demeuré mort, ie demande, pauure comme il estoit, qui des siens apres son decez auroit esté si fol & si hardimẽt teme-

Argument de la resurrection de Iesus Christ à la nostre.

Argument de la resurrection de Iesus-Christ.

raire, de l'aller prescher par le monde auec tant d'asseurance? Puis que nous voyōs la Chrestiēté si bien appuyee, ordōnee, reiglee & obeissante à son autheur, que nous sçauons tres-veritablement auoir esté crucifié & enseuely, nous pouuons argumenter tout resolumēt par la cōparaison de sa mort aux circonstances qui l'ont suyuie, qu'il est impossible qu'il ne soit resuscité, car si luy-mesme n'eust effectué toutes ses grandes choses aduenuës depuis sa passion, nul autre ne l'eust peu faire. Qui enterre le grain de formēt, s'il ne reiette plus & s'il ne multiplie peut, respondre qu'il est mort, mais s'il reiette & multiplie, il asseure qu'il est reuiuifié & resuscité. Semblablement nous auons veu Iesus-Christ mort & enseuely, s'il n'a point reuescu depuis, & s'il n'a point eu de force pour se releuer du tombeau, il ne faut rien plus attendre de luy ny propagation ny multiplication : mais si au rebours nous l'auons veu depuis multiplier & remplir le monde, si nous l'auons veu depuis ceste mort conuertir à soy, à sa foy & à son amour vn nombre infiny d'hommes, iusques à telle esmotion & zele que de souffrir volontairement la mort pour sa gloire, assurons nous tres-veritablement qu'il est resuscité. Or il n'a peu resusciter, s'il n'a eu en soy quelque plus qu'humaine vertu, car ne le corps n'eust sçeu de soy se faire reuiure ny l'ame releuer le corps, la vertu diuine estoit doncques en luy: c'est sa deïté qui a arraché Iesus-Christ du tombeau : puis donc qu'il est resuscité, il s'ensuit que tous les hommes resusciterōt par ceste mesme vertu &

Tous ne re susciteront en mesme estat.

puissance, mais non en mesme estat, car les Chrestiens fideles ses membres resusciteront glorifiez en leurs corps & semblables à luy, les autres dissemblables & de forme diuerse. La cause de la resurrection de nos corps c'est d'vne part le merite ou demerite des actions que le corps & l''ame produisent conjointement, & de l'autre la perfection & accompliment de l'vniuers: Si ceste cause demeuroit vaine il y auroit du vuide en l'ordre des choses : elle est des-tousiours, mesme auant nostre mort corporelle, & quoy que nous mourons, le merite, le demerite & la constante ordonnance du mõde ne bouge: parquoy il ne faut pas faire doute que Dieu, à qui c'est d'effectuer telle cause, ne le face en fin & qu'il n'assigne nostre resurrection a certain lieu & temps commode & opportun.

Nos corps seront refaits de ceste mesme terre en laquelle ils seront dissouls.

Chap. CCCXXV.

ET que ces mesmes corps, qui sont, puissent encores vn coup estre formez de terre & tous en mesme temps, les choses desia aduenuës le rendent peu esmerueillable. Ne sçauons nous pas que d'vne mesme terre Dieu au commencement crea vn million d'especes de creatures, & que toutes les façons d'herbes, d'arbres, d'animaux & de corps humains sont produits de pareille matiere ? Si cela c'est peu faire, pourquoy ne se pourra re bastir chaque

que corps de ceste mesme terre dequoy il estoit premieremẽt composé,& rebastir de la pouldre en laquelle il est dissouls? Aussi aisé est-il de retirer vn corps humain de ceste terre, en laquelle il est deuenu que de l'en faire auant qu'il fust. Si tant de corps ont peu estre produits n'estant pas qui les gardera d'estre reproduits ayant esté? Et si nous voyons au monde desia quelques corps incorruptibles, comme sont les celestes, qui empesche que les nostres ne s'en puissent rendre? Dieu crea l'homme & le monde qui n'estoient pas, esmeu de sa seule bonté, ici sa iustice, la nature de nos actions & l'ordre des choses requierent, demandent & crient qu'il renouuelle & reface le corps humain. Il est impossible qu'il n'ordonne ceste resurrection generalle de nostre nature, solicité par le merite & demerite, par la police du monde & par sa iustice encore: poussé par sa propre volonté, qui ne se peut rien refuser de commode & de conuenable.

Corps incorruptibles au monde.

Causes pour lesquelles il faut que nos corps resuscitẽt.

Comme l'honneur de Dieu mesme demande ce iugement vniuersel.

Chap. CCCXXVI.

I'Ay arresté de la part de l'humaine nature qu'il y doit auoir vn iugement vniuersel au monde & vne resurrection vniuerselle, ie m'en vais en prouuer autant de la part de l'honneur de Dieu. Puis que sans requeste d'autruy & de son seul plaisir il fit l'humaine

nature, qui n'estoit pas, à plus forte raison fera-il vne si iuste retribution en estant requis tres-instamment par l'ordre de l'vniuers & par la condition de nos actions: luy seul la peut faire, tant par ce que nul autre n'est de toute eternité, ni n'a dequoy rendre vn eternel payement, que d'autant aussi qu'il est seul qui voye au dedans de nous & en nos cœurs. I'ay dit ailleurs qu'il ouure tout ce qu'il ouure exterieurement à son honneur, gloire & loüange: ceste action donc qui est vne action hors de luy & la derniere qu'il doyue faire en nous, sera sans doute accommodee à esleuer l'honneur de sa puissance, sapience & iustice. Or il est tresbeau de soy de rendre à chacun ce qui luy appartient, il le fera donc, & de la façon qui pourra le plus manifester sa verité, maiesté, iustice & rectitude: parquoy ce ne sera pas vn iugement particulier & secret de chaque homme, ains patent & publique à toutes creatures, mesme à celles qui ont la suffisance de cognoistre & de iuger l'excellence d'vne telle action, & par consequent tesmoigner & haut louër l'infinie sapience d'vn tel iuge. Puis que ce doit estre vn iugement parfait & accomply, il s'y fera vne tres-manifeste declaration de tous merites & demerites, selon l'exigence desquels il s'y donnera des sentences diffinitiues & irreuocables, qui seront apres soudainement & de poinct en poinct executees. Ce dernier & final iugement demandent qu'en la declaration des merites & demerites l'entiere verité se demonstre, & l'authorité, puissance & maiesté en la

Dieu seul peut faire le general & dernier iugement.

Iustice belle de soy.

prononciation des ſentences, la iuſtice & bonté en la retribution. L'intention occulte du cœur de chaque homme eſt le fondement de ceſte cauſe, c'eſt ſelon elle qu'on doit iuger, remunerer ou punir. Il faudra donc en premier lieu mettre en pleine euidence nos cogitations, conſeils, deſirs & deliberations interieures, & faudra que tout ce que nous ſçauons particulierement ſoit ſçeu de tout le monde: parquoy le liure de noſtre conſcience ſera leu à haute voix deuant toute la compagnie, en maniere que chacun entende & cognoiſſe non ſeulement ſes faits propres, mais ceux d'autruy d'vne telle certitude qu'il n'en puiſſe point eſtre de plus grande Et par ce qu'il n'eſt rien plus certain ny plus preſent à chacun que ſa propre conſcience, là ſeront enregiſtrez en gros characteres nos merites ou nos demerites, afin que toute l'aſſemblee puiſſe clairement apperceuoir l'equité, la verité & la rectitude des iugemens de Dieu, & que chacun s'en aille tres-aſſeuree en ſoy-meſme non ſeulement d'auoir eſté quant à luy tres-iuſtement iugé, mais d'auoir encores veu tres-iuſtement iuger tous les autres: D'autant que les ſentences, qui s'y donneront, ſeront toutes ſouueraines & difinitiues, & qu'il n'y aura que deux parts des bons & des mauuais: il n'y aura auſſi que deux ſentences, l'vne du chaſtiment & l'autre de la recompenſe: & veu que ſi l'honneur de la puiſſance de Dieu doit reluire en aucune de ſes actions, ce doit eſtre au iugement, qui de ſoy emporte terreur & crainte, il mon-

Dieu iuge ſelon l'intention.

Toutes intentions ſeront deſcouuertes au dernier iugement.

Deux ſeules ſentences au dernier iugement.

ſtrera certainement ce iour là de la hauteſſe & de la maieſté autant qu'il en puiſſe eſtre : il n'y ſera oublié aucun appareil & appreſt, qui ſerue à faire reuerer & craindre ſa toute puiſſance, afin que toute creature tremble deuant ſa face comme deuant la face de ſon iuge, & d'autant plus deuant luy, qu'il eſt plus que tout autre. Somme toutes choſes y doiuent eſtre extrémes & parfaites,& entre autres l'horreur & la crainte. Auſſi le meſpris, auquel les meſchans ont eu ſes commandemens & ſon authorité, ſemble reqnerir neceſſairement cela, qu'il ſe preſente a eux ſi magnifique, ſi grand & ſi venerable, & qu'il comparoiſſe en ceſte audience publique de toutes ſes creatures en vn arroy ſi royal & ſi digne, qu'il rempliſſe tout d'admiration, d'eſpouuentement & d'effroy. Il eſt vray qu'en ceci ſera la difference, que l'eſtonnement des mauuais leur cauſera vne triſteſſe infinie ſe voyans en la male grace d'vn ſi grand prince,& vn ſingulier contentement aux bons aſſeurez de ſon eternelle cõuerſation & compagnie. Conſiderant dõc la gloire de la diuine maieſté, & la ſolennité d'vne telle action, qui eſt la derniere des ſiennes: nous pouuons à peu pres imaginer toutes ſes conditions & circonſtances. Si l'honneur appartient tres-conuenablement à noſtre Seigneur, il luy appartient auſſi tres-conuenablement de iuger, qui eſt de ſa nature vrayemẽt action d'honneur : ainſi concluons nous & le iugement vniuerſel & ſes conditions par l'honneur de Dieu.

Difference de la crainte des bons & des mauuais au dernier iugement.

Le liure de nature & celuy de la Bible s'accordent a predire ce general iugement.

CHAP. CCCXXVII.

NOus auons desia monstré qu'il y auoit deux liures, celuy de nature & celuy des saintes escritures, tresbien accordans tous deux & tous deux a Dieu. Nous auons monstré aussi que la Bible est le liure escrit par la main de la diuinité mesme, ainsi qu'il faut croire aux paroles de l'ancien & nouueau testament comme aux paroles expresses de Dieu. Or ils afferment ce iugement deuoir estre, & en perscriuent la forme & la maniere: car Iesus-Christ dit de soy qu'il est le iuge general & vniuersel de l'humaine nature, il dit que le pere a donné au fils la charge de iuger, & la puissance de toute chair, d'autant qu'il est fils de l'homme, il dit qu'il resuscitera les morts, & qu'il viendra pour rendre à chacun selon ses bonnes ou mauuaises operations: ainsi tant par l'authorité du liure des creatures, qui ne sçait point mentir, que par l'authorité des escritures plus certaines q̃ toute autre raison, nous sommes asseurez qu'il y aura vn iugement vniuersel & vne resurrection vniuerselle de tous hommes.

Iesus Christ à luy mesme afferme le dernier iugement.

Comparaison du dernier iour aux autres.

CHAP. CCCXXVIII.

LE iour du iugement sera le dernier iour, & iour terminãt & finissant tous les iours precedens: ce iour là seront mis en vn, & ensemble

Le tour du iugement sera comme le iour.

Vniuersel & iour des autres iours. en euidence toutes les actions des autres iours depuis l'origine du monde. Nous pouuons comparer ce iour là aux autres comme l'vniuersel au particulier, & comme le tout à ses membres, d'autant que c'est vn iour qui comprẽdra en vertu tous les iours qui furent oncques, & les autres iours ne sont que parties du dernier iour, car ils se rapportent & s'amoncellent en luy. Ce qui sera fait iusques lors s'y d'escouurira, examinera, iugera & recompensera selon sa nature: & tout ce qui est esparts & dispersé en tãt de siecles, sera recueilly & ramassé pour ceste grande iournee, seule plus grande que toutes les autres ensemble, veu que tout ce qui est aduenu és autres sera en celle là, & que Dieu ouurera autant ou plus en elle qu'ẽ toutes les precedentes. Attendu qu'il resuscitera & refera en corps immortels tous les hommes qu'il aura produits iusques lors, ce sera proprement le iour de Dieu, car il besongnera luy seul & les hommes y chomeront. Les autres iours sont nos iours, car nous y agissons & les employons à nostre vsage, en celuy là cesseront d'agir toutes les creatures, & Dieu agira dernierement en elles. Le dernier iour est le iour du Seigneur, & les autres iours sont (pour le regard de l'ouurer) les iours des hommes. Puis que c'est le iour du createur, il sera bien plus grand & plus noble que les iours des creatures: & attendu que ce iour là sera le iour du Seigneur, comme les autres iours aurõt esté ceux des hommes, de mesme que les hommes auront ouuré iusques à celuy là, & y cesseront d'ouurer, ne faisans plus que receuoir le

Iour du iugement se peut appeller le iour de Dieu.

Les hommes cesseront d'ouurer au dernier iugement.

payemẽt de leur ouurage, de mesme besongnera il en celuy-là pour n'ouurer plus au delà & pour y donner le dernier trait à sa besongne. A ceste cause il faut estimer que (comme pour sa derniere main) il fera ce iour là paroistre en toute extremité la grandeur de sa puissance, sapience & bonté, & qu'il agira tout ce qui se peut agir pour son extréme hõneur, gloire & louange. Certainement sa grandeur, sa maiesté & sa magnificence diuine y seront manifestees en leur souueraineté, & nous le verrons là proprement en rang de maistre & de iuge du monde. Puis qu'il delibere de clorre ses actions en ce iour là, comme nous aurons clos & fini les nostres és autres, il les produira sans doute, accõpagnees d'amour & de crainte iusques au dernier point d'amour pour les esleus, & de crainte pour les reprouuez. Tous les iours visent au dernier comme à leur fin, perfection & accomplimẽt: voire il est cause des autres, qui seroient vainement & pour neant, s'ils n'estoient suiuis de celuy qui porte leur retributiõ & leur loyer. Parquoy comme naturellemẽt le pesant cherche le centre, & que toutes les parts de la terre s'y rapportent, aussi les autres iours tendent & courent au iour du iugemẽt comme a leur fin, cõsommation, retribution & repos. Ce dernier iour, & iour de nostre createur, clorra dõc tous les iours des hommes, tout ainsi que ceste siéne derniere action clorra toutes leurs actions.

Dieu declarera extrememẽt sa grandeur au dernier iugement.

Tous iours visẽt à celuy du dernier iugement.

Tout pesant cherche le centre de la terre.

La memoire du dernier iour doit continuellement estre presenté a l'homme Chrestien.

CHAP. CCCXXIX.

PVis que les actions de tous les autres iours regardent l'actiõ de ce iour là & l'attendẽt, pour s'y ioindre comme le corps fait a l'ame, ou la matiere à sa forme : car les actions de tous les autres iours sont du merite ou demerite, & l'action de ce iour là est de retribution ou approbation & reproche. Et puis que de necessité il faut que toutes les œuures humaines se produisent & se passent ce iour là par l'estamine, pour estre recogneuës & salarizees selon leur condition, autrement elles fussent toutes inutiles & frustratoires, il s'ensuit que sa memoire doit estre continuellement presente à tous ceux qui ont a ouurer & à receuoir lors leur absolutiõ & perfection par la recompense ou peine eternelle. Attendu que toute action regarde l'action de ce iour là, nous auons besoin de ne rien agir sans sa souuenance : car l'homme estant en sa pleine liberté d'ouurer ou le bien ou le mal, & n'estant contraint par necessité ni a l'vn ni a l'autre, toutesfois panchant plus volontiers & s'inclinant vers le vice, doit se representer sans cesse ce grand iour, afin que iusques au dernier poinct du pouuoir il soit incité à la vertu & à la diligence, & retiré de l'iniustice & de la paresse. La memoire d'vn tel iour est vne tres-pressante incitation au bien faire, & où elle ne soit pas il est impossible de trouuer action ou intention qui vaille, car chacun ouure pour la retribution &

La memoire du dernier iugement doit accompagner toutes nos actiõs.

Chacun propose quelque loyer à ses actions.

pour la fin. L'artizan qui pense sa besongne devoir estre examinee par quelque expert & bien entendu, met plus de diligence & de soin à la rendre parfaite, de mesme tant qu'il nous souuiendra qu'il ne nous eschappe aucune action qui ne doiue estre ce iour exactement pesee & balancee, sans doute nous regardons bien plus soigneusement à ne faillir point, là où autrement nous en sommes rendus incurieux & nõchallans. Au reste ce n'est pas d'vn apprenty ou ignorant duquel nous deuons estre iugez, mais d'vn iuge toutvoyãt tout sçachant & incapable de mesconte. Parquoy la continuelle representation de toutes ces choses est de grande vertu & efficace au bien ouurer: plus elle est vnie & entiere, plus elle nous esueille & nous esmeut: mais si nous n'en auons aucune inspiration & influẽce, certainement nous ne ferons rien qui vaille. Aussi nous doit estre la memoire de ce iour solennelle & religieuse entre les autres, d'autant que c'est vn grand, pur & noble iour, que nostre createur s'est particulieremẽt reserué pour soi: & c'est le mespriser que n'auoir aucune resouuenance de son iour & de ceste diuine & excellente action, qu'il doit ce iour-là effectuer en l'humaine nature. Telle memoire nous est donc recommãdable, tant pour le profit, qui nous en vient, que pour euiter le mespris de nostre createur. Or il y a trois iours entre les autres desquels le Chrestien doit auoir principalement souuenance, le iour de sa naissance, le iour de sa mort & le iour du iugement: celuy de la naissance est le commencement, celuy de

Nostre iuge dernier est indecevable.

Trois iours dõt le chrestien se doit sur tout souuenir.

la mort eſt le milieu,& celuy du iugement c'eſt la fin. Ces trois iours enferment tout l'homme & s'entre-rapportent proportionnellement en ce que nous ſommes tres-incertains de leur venuë, car nul n'eſt aduerty de l'heure de ſa naiſſance auant qu'il naiſſe: & comme il n'eſt rien plus certain que la mort, auſſi n'eſt-il rien plus certain que le iugement,mais l'heure de l'vn & de l'autre eſt incertaine.

De la derniere ſeparation des bõs & des mauuais.

CHAP. CCCXXX.

Deux bandes finales & cõtraires en l'humaine nature.

CE iugement vniuerſel fait & accomply, il eſt neceſſaire qu'il ſe dreſſe deux trouppes & deux bandes en l'humaine nature, l'vne des bons & l'autre des mauuais, diametralement oppoſites l'vne a l'autre. La nature angelique fut dés le commencement du monde diuiſee auſſi en deux contraires ſocietez, comme i'ay dit ailleurs, & le premier Ange qui cheut du ciel fut fait chef des mauuais Anges, qui ſont ſes membres, comme ſont auſſi tous les mauuais hommes:car qui n'eſt pas du corps de IeſusChriſt, eſt neceſſairement du corps du diable.Ainſi tout a meſme inſtant ceſte ſocieté des mauuais Anges & des mauuais hommes,ſous la charge de ce premier Ange ſera precipitee au lieu, qui luy eſt aſſigné pour ſon tourment, à ſçauoir au centre de la terre,où eſt l'enfer. Là ſeront les meſchans punis eternellement & en leur corps & en leur ame, comme au rebours

les bons Anges & les bons hommes feront vne autre ſocieté, de laquelle Ieſus Chriſt ſera chef, & remonteront tous en meſme inſtant aux ſieges heureux, qui leur ſont preparez au Royaume celeſte. Là ſeront les gens de bien glorifiez eternellement & en leurs corps & en leur ame. Mais i'ay traité ſuffiſamment de cet eſtat à venir là où i'ay parlé de la derniere ioye & triſteſſe. Comme donc ceux de la ſuite du diable ſeront tourmentez de tourmens infinis & incomprehenſibles, auſſi ſeront ceux de la ſuite de Ieſus-Chriſt accompagnez eternellement d'vne ſouueraine beatitude, à laquelle nous daigne conduire Ieſus-Chriſt, fils de Dieu, Roy de gloire eternelle, qui eſt beniſt és ſiecles des ſiecles. Amen.

Enfer centre de la terre.

FIN.

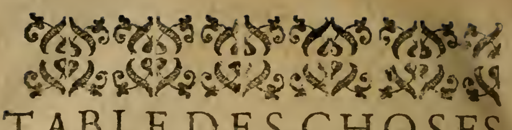


TABLE DES CHOSES ET POINTS, QVI SONT EN ce liure plus remarquables.

A

F

L

M

N

O

Q

R

S

FIN.

